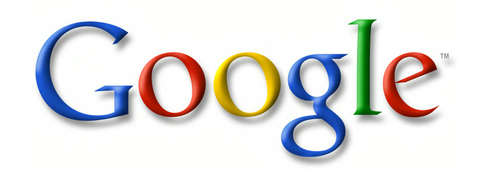
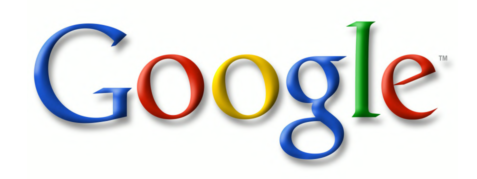
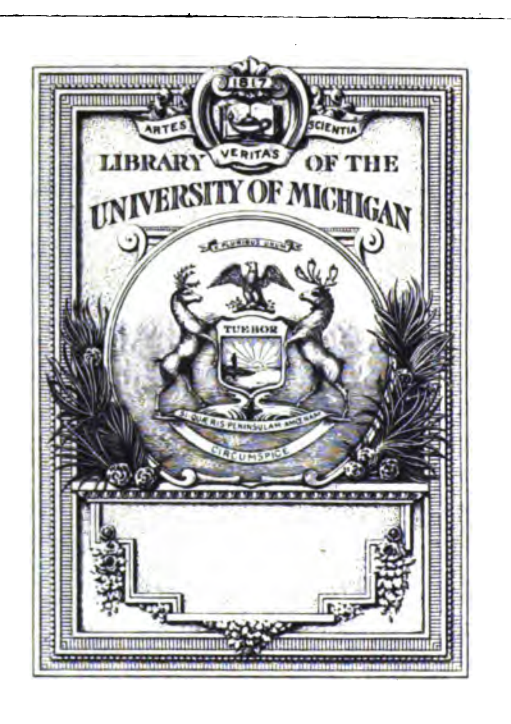
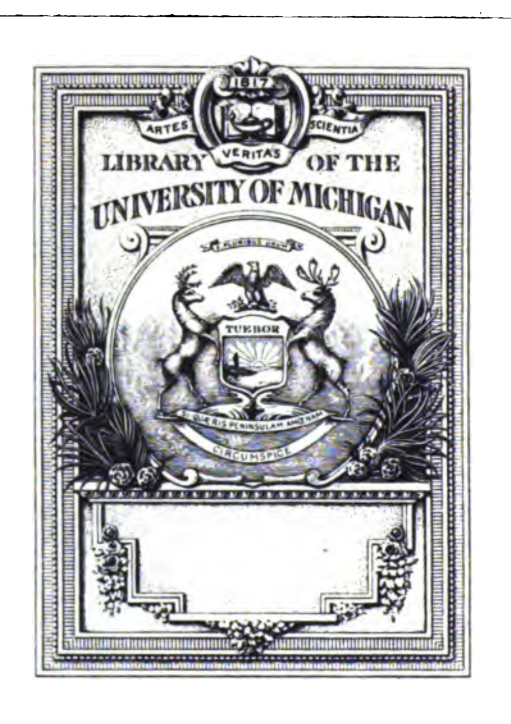



Google


A 3 9015 00390 236 1
University of Michigan – BUHR


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE
E PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LETTRES INÉDITES

DE

OHN STUART MILL

A AUGUSTE COMTE

PUBLIÉES

VEC LES RÉPONSES DE COMTE ET UNE INTRODUCTION

PAR L. LÉVY-BRUHL

Professeur au Lycée Louis le Grand et à l'École libre des Sciences politiques

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1899

L. Lévy-Bruhl

CORRESPONDANCE
DE JOHN STUART MILL
ET
D'AUGUSTE COMTE

DU MÊME AUTEUR

L'Idée de responsabilité. 1 vol. in-8°, Paris, Hachette.

L'Allemagne depuis Leibniz. Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne. 1 vol., Paris, Hachette.

La Philosophie de Jacobi. 1 vol. in-8°, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Paris, F. Alcan, 1894.

A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES DE J. S. MILL TRADUITES EN FRANÇAIS

Mes Mémoires, histoire de ma vie et de mes idées. 1 vol. in-8°, 3e édition . . . . 5 fr.

Système de logique déductive et inductive. 2 vol. in-8°, 4e édition. . . . . 20 fr.

Essais sur la Religion. 1 vol. in-8°, 2e édition. . . . 5 fr.

Aug. Comte et la Philosophie positive. 1 vol. in-12. 4e édition . . . . 2 fr. 50

L'Utilitarisme. 1 vol. in-12, 2e édition . . . . . . 2 fr. 50

Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal (1828-1842)-(1864-1871), avant-propos et introduction d'Eug. d'Eichthal. 1 vol. in-12 . . . . 2 fr. 50

LETTRES INÉDITES

DE

JOHN STUART MILL

A AUGUSTE COMTE

PUBLIÉES

AVEC LES RÉPONSES DE COMTE ET UNE INTRODUCTION

Par L. LÉVY-BRUHL

Professeur au Lycée Louis-le-Grand et à l'École libre des Sciences politiques

---



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1899

INTRODUCTION

I

« J'étais depuis longtemps un fervent admirateur de Comte, lorsque j'entrai en relation avec lui. Je ne l'ai jamais vu en personne; mais, pendant quelques années, nous entretînmes une active correspondance. Elle dégénéra ensuite en controverse, et notre zèle se refroidit. Je fus le premier à ralentir la correspondance, et il fut le premier à l'interrompre. Je trouvai, et il trouva probablement aussi, que je ne pouvais faire aucun bien à son esprit, et que tout le bien qu'il pouvait faire au mien, il le faisait par ses livres. Cela n'aurait jamais amené la cessation de nos rapports, si les dissentiments entre nous n'avaient concerné que des points de simple doctrine. Mais ils portaient sur des opinions inséparables chez tous deux de nos sentiments les plus forts, de ces

sentiments qui déterminent la direction de nos tendances (1). »

Ces quelques mots de Mill, dans ses *Mémoires*, caractérisent exactement sa correspondance avec Comte. Mais ils sont aussi fort sommaires. Comment les relations se sont-elles établies entre les deux philosophes ? Quelles questions furent traitées dans cette correspondance « active » ? Et sur quels points portait la controverse qui la fit d'abord dégénérer, puis bientôt cesser ? Mill a passé outre sans nous le dire.

Les lettres de Comte à Mill, publiées en 1877 par les soins de la Société positiviste, ont suppléé à ce silence, et le haut intérêt qu'elles présentent faisait regretter d'autant plus que nous n'eussions pas aussi celles de Mill. M. Bain en parla avec quelque détail dans son ouvrage sur Mill (2). Il était venu s'établir à Londres, juste au moment où l'échange de lettres entre Comte et Mill était le plus actif, et c'est alors qu'il commença à vivre dans l'intimité philosophique de Mill. Il lut, relut, et étudia avec lui les trois derniers volumes du *Cours de Philosophie positive*. Il vit, sans doute, la plupart des lettres de Comte, à mesure qu'elles arrivaient, et il dut savoir, assez souvent, ce que

(1) J. S. Mill, *Autobiography*, 3e édition, p. 211.

(2) A. Bain, *J. S. Mill : a criticism with personal recollections;* London, 1882, p. 70-82.

Mill y répondait. Mais il ne semble pas qu'il ait connu le texte même des lettres de Mill, exception faite pour celles qui ont trait à la question des femmes, dont Mill avait gardé copie.

Toutefois, M. Bain a pu dire avec raison que, dans cette correspondance, Mill fut *unusually open*. Naturellement réservé, et peu enclin à parler de lui-même, de sa santé, de ses affaires, de ses projets, Mill n'hésite pas à s'ouvrir à Comte comme à un vieil ami. Cette dérogation à des habitudes constantes dut paraître fort surprenante à son entourage, s'il l'a connue. Elle ne s'explique que par « l'enthousiasme » où la lecture des premiers volumes du *Cours de Philosophie positive* avait jeté Mill. Sa première lettre ne laisse aucun doute sur ce point. Sans être connu de Comte, sans recourir même, comme il pouvait le faire, aux bons offices de Marrast, leur ami commun, il s'adresse à lui directement, pour lui exprimer son admiration. Il lui propose un commerce d'idées philosophiques. Il lui parle « comme à son frère aîné en philosophie, pour ne pas dire plus ». Dans toute la première partie de cette correspondance, il garde un ton de déférence affectueuse, et presque d' « humilité », pour employer l'expression frappante dont se sert M. Froude à propos des lettres de Mill à Carlyle. Il s'y mêle aussi, il est vrai, une détermination bien arrêtée de ne pas

abandonner, sans raisons décisives, certaines opinions qui lui sont chères. Mais ce qui frappe d'abord, c'est la force de l'attrait auquel il a cédé en écrivant à Comte.

Comte se montra fort sensible à cette démarche d'un philosophe étranger dont il connut bientôt la valeur. Bien qu'il trouvât toute naturelle l'admiration qu'on lui exprimait, il ne pouvait manquer d'en être touché. Il fit donc le meilleur accueil aux avances de Mill. Il lui confia bientôt jusqu'aux événements de sa vie domestique, et il ne tint pas à lui qu'une amitié véritable ne s'établît entre eux. Mais, plein de son système, et tout heureux de se sentir compris et suivi, il crut tout de suite l'adhésion de Mill plus complète qu'elle ne l'était en réalité. Mill avait toujours fait des réserves; mais, par modestie, il avait évité d'en souligner lui-même l'importance. Mill se disait acquis à la méthode positive : Comte en conclut aussitôt qu'il acceptait du même coup toute la philosophie positive, dans ses principes et dans ses conséquences. Comte était prêt à lui donner des éclaircissements, s'il en désirait : il ne comprit pas qu'il fallait davantage, que Mill avait contre certains points de sa doctrine des objections graves, et que, faute par lui d'y satisfaire, leur accord ne pourrait être durable.

Le malentendu resta d'abord latent. Pendant

la première année de leur correspondance, les deux philosophes se félicitent, à mainte reprise, d'être arrivés, chacun de son côté, à des conclusions semblables. Cette rencontre, qui n'est évidemment pas fortuite, leur paraissait confirmer la vérité de leur commune doctrine. Mais, peu à peu, les divergences d'opinion irréductibles percèrent sous l'identité apparente de la méthode et des principes. Une fois la discussion ouverte, Comte se montra aussi entier comme philosophe qu'il devait être plus tard autoritaire comme grand prêtre de l'Humanité. Mill, dit M. Bain, n'aimait pas à laisser voir les lettres qu'il avait écrites à Comte sur la question de l'inégalité des sexes, « parce qu'il y avait fait trop de concessions ». De vrai, il était allé jusqu'à l'extrême limite de ce qui était compatible avec ses convictions. Mais Comte ne cède rien : il n'imagine même pas qu'il puisse céder quelque chose. Il ne prend pas en considération, comme Mill l'aurait désiré, les idées qui lui sont soumises. Comme Descartes, avec qui il a tant d'autres points de ressemblance, il semble presque incapable de se placer à un point de vue autre que le sien propre.

Cela devait être, à la longue, décourageant pour Mill. Comte l'avait pris d'abord pour un disciple. Puis, quand il s'aperçut que l'accord entre eux était impossible, il vit en Mill un dissident,

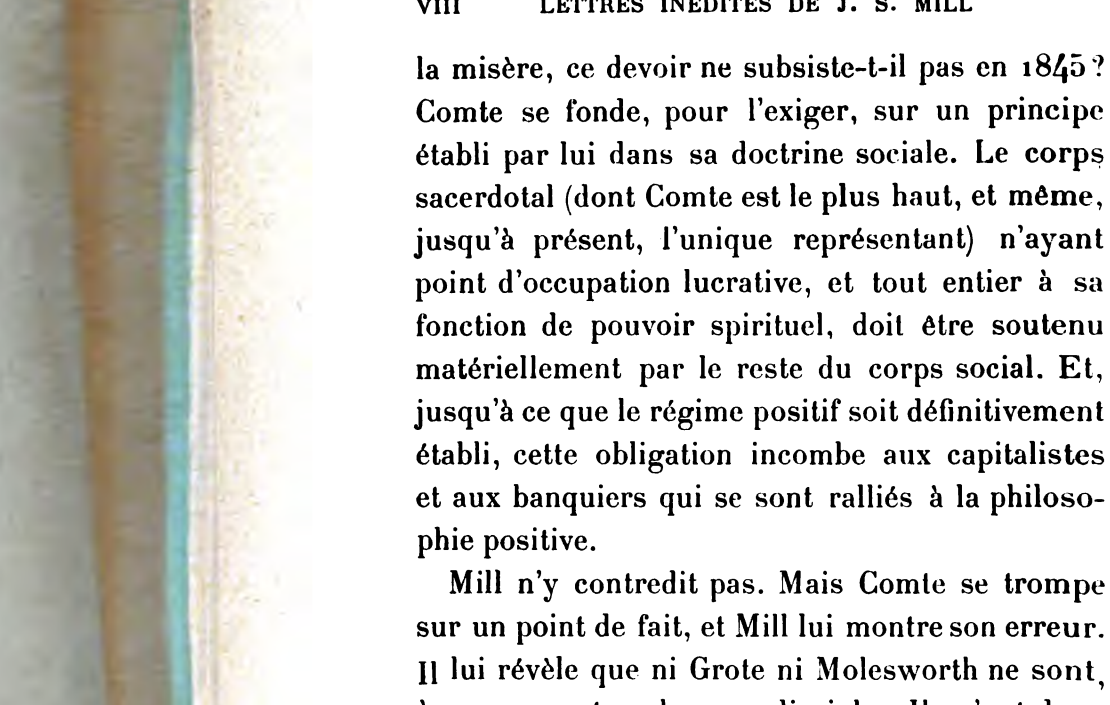
pour ne pas dire un hérétique. Mill, de son côté, en s'adressant à Comte, avait pensé être accepté par lui comme un libre collaborateur dans une œuvre commune. Mais Comte ne l'entendait pas ainsi. La philosophie positive présente les mêmes caractères que la science. Elle ne comporte donc pas de modifications essentielles : quiconque y adhère ne peut, sans contradiction, ne pas l'accepter précisément telle qu'elle est, et tout entière. Si modestes que fussent d'abord les suggestions de Mill, Comte ne pouvait qu'y opposer une fin de non-recevoir. Il est intransigeant par principe, et, pour ainsi dire, *a priori*. Quand, sur les conseils de Mill lui-même, il renonce à son projet d'étudier la philosophie allemande, il ajoute « qu'il y a de longues années que de tels contacts ne peuvent plus avoir pour lui aucune haute utilité philosophique (1) ». Quelle que fût son amitié pour Mill, il ne devait pas davantage laisser entamer par lui la substance de sa doctrine.

Nous connaissions déjà, par les lettres de Comte, les services que Mill eut l'occasion de lui rendre, avec autant d'empressement que de délicatesse. Nous voyons maintenant, par les propres lettres de Mill, comment il mit sa bourse à la disposition de Comte, et lui offrit de partager avec lui jusqu'à son dernier sou. Or, à ce moment, Mill

(1) *Correspondance de J. S. Mill et d'A. Comte*, p. 174.

venait de subir lui-même une perte d'argent considérable, qui l'avait placé dans une situation difficile. Comte, d'ailleurs, déclina cette offre. C'est encore Mill qui s'entremit auprès de Grote et de sir W. Molesworth pour lui procurer son « subside anglais », et qui s'ingénia de son mieux pour trouver de nouvelles ressources quand ce subside fit défaut.

L'attitude de Comte, en cette circonstance, aurait pu être mal interprétée, et il faut dire, à l'honneur de Mill, qu'il ne s'y est pas mépris un seul instant. Privé de la plus grande partie de ses fonctions à l'École polytechnique, Comte avait fait à Mill la confidence de l'embarras où il se trouvait. Trois amis de Mill, Grote (qui était déjà en relations personnelles avec Comte), sir W. Molesworth et le banquier Raikes Currie, membre du Parlement, avaient envoyé à Comte les 6.000 francs dont son revenu avait été diminué. Au bout de l'année, Comte, qui n'avait pas été réintégré dans ses fonctions, s'attendait à ce que le « subside anglais » lui fût continué. Mill dut lui expliquer que, dans la pensée de ceux qui l'avaient fourni, ce subside avait été purement temporaire, et qu'ils entendaient s'en tenir là. Seul Grote envoya encore une petite somme. Comte insista, et le prit de très haut. Si ses disciples ont cru devoir, en 1844, le protéger contre

la misère, ce devoir ne subsiste-t-il pas en 1845 ? Comte se fonde, pour l'exiger, sur un principe établi par lui dans sa doctrine sociale. Le corps sacerdotal (dont Comte est le plus haut, et même, jusqu'à présent, l'unique représentant) n'ayant point d'occupation lucrative, et tout entier à sa fonction de pouvoir spirituel, doit être soutenu matériellement par le reste du corps social. Et, jusqu'à ce que le régime positif soit définitivement établi, cette obligation incombe aux capitalistes et aux banquiers qui se sont ralliés à la philosophie positive.

Mill n'y contredit pas. Mais Comte se trompe sur un point de fait, et Mill lui montre son erreur. Il lui révèle que ni Grote ni Molesworth ne sont, à proprement parler, ses disciples. Ils n'ont donc contracté, de ce chef, aucune obligation envers lui. Pleins d'admiration pour son génie, ils sont bien partisans de sa philosophie des sciences, mais ils n'acceptent pas du tout sa « réorganisation sociale ». Comme Mill lui-même, ils refusent d'adhérer à la politique fondée sur la philosophie positive.

Ainsi éveillé tout d'un coup du rêve qui lui avait fait croire à l'existence d'un « foyer positiviste » en Angleterre, Comte éprouva un vif chagrin. A ses yeux, l'ensemble de sa doctrine formait un tout indivisible. La philosophie était la

base qui supportait la morale et la politique. Il ne comprit jamais qu'on s'arrêtât à la première, en rejetant le reste. Cela l'exposait à prendre toute marque de sympathie philosophique un peu vive pour une adhésion complète. Au reste, s'il s'était trompé dans le cas de Grote et de Molesworth, la faute n'en était pas à lui seul. M. Bain dit lui-même que Grote tourna le dos à Comte un peu bien brusquement (1). Quoi qu'il en soit, ce fut pour Comte un double désappointement. Il perdait à la fois des ressources indispensables sur lesquelles il se croyait en droit de compter, et des disciples dont il espérait une propagande active pour sa doctrine en Angleterre. De ces deux déceptions, la seconde n'était pas la moins douloureuse.

Dès lors, la correspondance entre Mill et Comte ne fit plus que languir. Mill sentait que ses efforts pour venir en aide à Comte l'exposaient à de fâcheux malentendus, et que des froissements personnels seraient difficiles à éviter. D'autre part, il s'était convaincu qu'il n'y avait guère de profit intellectuel à attendre pour lui-même des lettres de Comte, et que tout espoir d'exercer une action sur la pensée de son interlocuteur était vain. Il fut donc le premier, comme il le dit, à ralentir la correspondance. Il laissa passer plus de trois mois, lorsque Comte lui eut appris la mort de Mme de

(1) Bain, *J. S. Mill, a criticism*, etc., p. 76.

Vaux, avant de lui exprimer sa sympathie. Puis une lettre de Comte, de septembre 1846, resta sans réponse jusqu'au mois de mai 1847. Il semble qu'alors, pris d'une sorte de tardif regret, Mill n'ait pas voulu porter la responsabilité du silence définitif. Il envoya à Comte une lettre d'un très bel accent, où il lui parlait de l'Irlande, qui occupait alors toute sa pensée. Cette fois, ce fut Comte qui ne répondit pas.

Les relations ainsi rompues ne devaient pas se renouer. Malgré les explications très nettes de Mill, établissant que jamais la doctrine positive n'avait été acceptée *dans son entier* ni par lui-même, ni par ses amis, Comte resta persuadé qu'il avait été abandonné, sans raison valable, par ses premiers disciples anglais. Il porta désormais sur eux des jugements d'une sévérité injuste. Mill, de son côté, avait fait, en plusieurs endroits de sa *Logique*, des éloges enthousiastes de Comte. Il les atténua sensiblement dans la troisième édition de son livre, et dans les suivantes. Les termes qu'il emploie dans ses *Mémoires* pour caractériser le « régime positif » de Comte sont d'une extrême vivacité. Dans les deux articles de la *Westminster Review* qui parurent en 1864, il s'était déjà montré très animé contre cette partie de la doctrine de Comte, et, pour le reste, il s'en était tenu à une stricte impartialité. « Auguste

Comte, écrit-il à ce moment à M. d'Eichthal, a été injuste en général envers tous ceux qui avaient cessé de lui plaire (1). » Mill s'efforce de ne pas l'imiter en cela. Il est visible cependant que ses sentiments ont bien changé depuis le jour où il allait spontanément offrir à Comte l'hommage de son admiration et son adhésion presque entière. A lui aussi, Comte « avait cessé de plaire ».

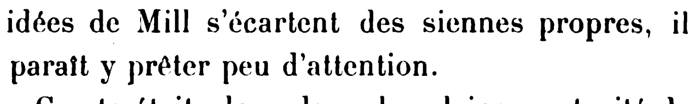
Il n'en est que plus utile, sans doute, de placer sous les yeux du public les lettres échangées par les deux philosophes, au moment où leur sympathie mutuelle était la plus vive. Elles montreront les efforts qu'ils ont faits pour se mettre pleinement d'accord, et elles feront voir en même temps pourquoi ils n'y ont pas réussi.

II

L'action de Mill sur l'esprit de Comte semble avoir été à peu près nulle. Sans doute, Comte se sentit confirmé dans sa propre doctrine touchant le principe de l'induction et l'origine des notions mathématiques, quand il en retrouva une semblable dans la *Logique* de Mill. Mais là où les

(1) *Correspondance de J. S. Mill avec G. d'Eichthal;* Paris, Alcan, 1898, p. 201.





idées de Mill s'écartent des siennes propres, il paraît y prêter peu d'attention.

Comte était alors dans la pleine maturité de son génie. Il avait quarante-trois ans lorsque ses relations commencèrent avec Mill, plus jeune de huit ans. La publication du *Cours de Philosophie positive* touchait à sa fin. Comte se préparait à la « réorganisation sociale », but suprême de ses efforts. Sa philosophie, dans sa pensée, n'en était que le préambule indispensable. Cette philosophie, il la tient pour démontrée et « irrévocablement acquise. » Comme il l'écrivait à son ami Valat (1), « l'âge de la discussion est maintenant passé pour lui ». Mill vient trop tard pour modifier une doctrine qui est arrêtée *ne varietur*.

Comte sans doute reste encore accessible à certaines influences. Mais celles-ci sont d'ordre esthétique et sentimental. L'art prend une place de plus en plus importante dans sa représentation de l'humanité future. Il voit Mme de Vaux, et sa conception de l'univers en est tout illuminée. Plus que jamais, une philosophie exclusivement intellectualiste lui paraît froide et inexacte ; plus que jamais, il revendique les droits du sentiment, de l'amour et de la foi. Mais cela n'entraîne nullement la substitution d'une doctrine nouvelle à la première. Il n'y a qu'une philosophie de Comte,

(1) *Lettres d'A. Comte à M. Valat*, p. 306 (17 septembre 1842).

et son œuvre morale et politique, loin de contredire son œuvre spéculative, la suppose au contraire et la complète. La pensée de Comte est restée jusqu'au bout fidèle à elle-même. Ainsi l'adoration de Comte pour sa « sainte Clotilde » l'amène à regarder le sexe féminin comme intermédiaire entre l'Humanité et les hommes. Mais il ne change rien pour cela à ce qu'il a dit des femmes, au point de vue biologique et social, dans son *Cours de Philosophie positive.*

Mill propose à Comte de discuter ensemble leurs « opinions » sur certains points. Mais Comte n'a pas d' « opinions », au sens où Mill prend ce mot. Il a un corps de doctrine, un système. Il a construit ce système tout exprès pour mettre un terme au flux et au reflux des « opinions » mouvantes entre lesquelles flottent les esprits de notre temps, et qui empêchent les convictions fermes de s'établir. Il ne voit donc pas comment une discussion l'amènerait à « modifier son opinion » sur un point donné. Il faudrait lui prouver que cette opinion est incompatible avec son système, ou que les faits sur lesquels elle se fonde sont mal établis. Autrement, pourrait-il abandonner son sentiment sur ce point spécial sans renoncer à d'autres opinions, connexes à celle-là, et enfin aux principes mêmes d'où elles dérivent? Tout son système serait donc atteint. Or, à ses

yeux, son système est démontré autant qu'une doctrine philosophique peut l'être. Il l'est plus, en tout cas, qu'aucun autre ne l'a jamais été, puisque c'est la première fois qu'une doctrine philosophique présente les caractères de la science positive.

Ainsi Comte est, avant tout, un esprit systématique. Son premier soin est d'assurer, pour ainsi dire instinctivement, la liaison logique de chaque détail de sa doctrine avec l'ensemble. La pensée de cet ensemble lui est toujours présente. Les considérations de Mill sur tel ou tel point particulier, si ingénieuses qu'elles fussent, ne pouvaient guère avoir de prise sur un esprit de cette trempe. Mill apporte, il est vrai, des arguments de fait. Mais ces faits, Comte croit pouvoir les interpréter aussi dans le sens de sa doctrine.

Mill, en ceci très différent de son redoutable correspondant, a toujours eu plutôt un ensemble d' « opinions » qu'un système ferme et arrêté. Son esprit était naturellement beaucoup plus « réceptif » que celui de Comte. Après l'éducation extraordinaire que son père lui avait fait subir, il s'en était donné à lui-même une autre plus compréhensive. Cette expérience lui avait appris à ne jamais regarder ses idées présentes comme tout à fait définitives. Pénétré d'un respect religieux pour la vérité, et persuadé que cette vérité,

au moins en matière philosophique et sociale, offre une multitude d'aspects dont nous ne voyons qu'une partie, son effort allait à découvrir le plus grand nombre possible de ces aspects. Il ne se croyait pas le droit de sacrifier la plus légère parcelle de vérité à la belle ordonnance logique d'un système. Les grandes époques de sa vie philosophique sont ainsi marquées par l'aperception d'idées et de doctrines nouvelles qui frappent son esprit, et qu'il essaye de s'assimiler, sans s'être assuré d'abord de leur parfaite harmonie avec l'ensemble de ses idées et de ses doctrines antérieures.

Une première fois déjà, Comte avait fait sur lui une vive impression. C'était en 1828, alors que diverses influences concouraient à ébranler sa « foi benthamiste ». Il venait d'être initié aux idées philosophiques importées d'Allemagne en Angleterre par Coleridge et par ses amis. Les saint- simoniens aussi l'intéressaient fort, et il suivait avec sympathie le développement de leurs doctrines politiques et sociales. Deux principes nouveaux ont dès lors modifié l'orientation de sa pensée. Il a compris que l'état présent d'une société est inintelligible pour qui n'a pas la connaissance de son passé ; que la spéculation sociologique ne saurait aller sans l'histoire ; qu'il n'y a donc pas d'institutions sociales et politiques qui

soient les meilleures, par leur seule nature, pour tous les temps et pour tous les pays. Du même coup, la politique doctrinaire est condamnée. Mill admet ensuite cette loi que, dans l'histoire des peuples civilisés, les périodes « organiques » alternent avec les périodes « critiques ». Or le XVIII[e] siècle a été une période critique par excellence. La vertu de ses principes a été admirable pour accélérer la décomposition de l'ancien régime. Mais ces principes sont impropres à l'œuvre de reconstruction que doit tenter le XIX[e] siècle, période « organique ». Il en faut de nouveaux. En un mot, Mill adopte ce qu'il appelle lui-même, en parlant de Carlyle (1), « la critique de la critique », au grand déplaisir de son père et de ses amis qui, comme Grote, restaient fidèles à leur dogmatisme benthamiste.

Dès ce moment, malgré les efforts de M. d'Eichthal, qui veut à toute force convertir Mill au saint-simonisme, celui-ci a très bien aperçu que le saint-simonisme n'a rien produit de comparable à Auguste Comte. « Lorsque j'ai lu, écrit-il (2), les *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, desquelles je me promettais un certain profit, j'ai été profondément surpris de trouver

(1) *Correspondance de J. S. Mill et d'A. Comte*, p. 139.
(2) *Correspondance inédite de J. S. Mill avec G. d'Eichthal*, p. 13.

une œuvre aussi superficielle... Cependant, lorsque j'ai lu le *Traité de Politique positive* de Comte, je n'ai plus été surpris de la haute opinion que je vous ai entendu exprimer sur le livre et l'auteur, et j'ai même été amené, par la plausibilité de sa méthode, à me former des doctrines qu'il professe une opinion plus haute qu'elles ne me paraissent, après réflexion, le mériter. » Mill fait alors une critique assez vive de l'opuscule de Comte. On a pu dire, et Comte même n'en disconvenait pas, que la doctrine positive tout entière était déjà esquissée dans ce petit ouvrage ; de même, les grandes objections de Mill contre cette doctrine sont déjà indiquées dans sa lettre de 1829. Tout en louant « la cohésion parfaite et la consistance logique de son système, qui donnent l'illusion de la vérité », Mill critique chez Comte l'abus de la « systématisation », la préoccupation excessive de l'unité, et d'un mot ce que les Allemands appellent *Einseitigkeit*. Il conclut, il est vrai, que, malgré ces objections, le livre de M. Comte abonde en observations excellentes et justes. Et il ajoute que, « si l'on voulait se contenter d'en prendre une partie, et d'en laisser le reste, ces doctrines, en y pratiquant les corrections et modifications nécessaires, auraient grande valeur ». Voilà justement ce qu'il voudra persuader plus tard à Comte lui-même. Mais celui-ci n'en-

tendait pas que sa philosophie fût reçue à correction.

Lorsque Mill prit connaissance, en 1837, des deux premiers volumes du *Cours de Philosophie positive*, l'impression reçue en 1828 se raviva, mais infiniment plus forte que la première fois. Il n'avait vu alors en Comte qu'un disciple de Saint-Simon, très supérieur, il est vrai, aux autres. Il se sentait maintenant en présence d'un système nouveau de philosophie, et il y reconnaissait l'effort spéculatif le plus considérable du XIXe siècle. Lui-même, à ce moment, travaillait à sa *Logique*. Il mit à profit pour son ouvrage les volumes de Comte, au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Très sincèrement modeste, il s'estimait heureux que son travail eût été conçu, et aux deux tiers écrit, avant que les volumes de Comte lui fussent tombés entre les mains ; autrement, dit-il (1), il se fût peut-être borné à les traduire, ou du moins sa part d'originalité en eût été fort diminuée.

Mill a beaucoup rabattu, plus tard, de la force de ces expressions. Il est certain pourtant qu'à la lecture du *Cours de Philosophie positive* il avait éprouvé une de ces « secousses » dont il parle, et que cause l'aperception soudaine de vérités nouvelles. Il est tout près d'adhérer à la philosophie de Comte. Il le répète maintes fois

(1) *Correspondance de J. S. Mill et d'A. Comte*, p. 77.

dans ses lettres, au moins dans les premières, et sa parfaite politesse ne semble rien coûter à sa sincérité. La démarche même de Mill, priant Comte d'entretenir avec lui une correspondance philosophique, serait déjà significative, s'il n'avait alors connu de lui que les deux premiers volumes du *Cours de Philosophie positive*, où il n'est question que de spéculation pure. Mais il n'avait pas oublié l'opuscule politique de 1822, qui avait provoqué de sa part de si vives objections : il le cite lui-même dans sa première lettre. Quelle admiration ne devait donc pas lui avoir inspirée le grand ouvrage de Comte, pour qu'il négligeât, fût-ce même momentanément, les graves difficultés dont il avait connaissance, et pour qu'il se déclarât partisan de la philosophie positive dans ses traits essentiels, en réservant seulement sa liberté de jugement « sur quelques questions secondaires » !

Plus tard, dans ses articles de la *Westminster Review* et dans ses *Mémoires*, Mill a essayé de déterminer les idées de sa *Logique* dont il se croyait redevable à Comte. Telles sont, par exemple, presque toutes ses idées sur la constitution et la méthode de la sociologie, et en particulier sur la distinction de la statique et de la dynamique sociales. Il reconnaît aussi avoir emprunté à Comte quelques points de sa théorie de l'hypothèse et de la logique de l'algèbre. Il a encore adopté la

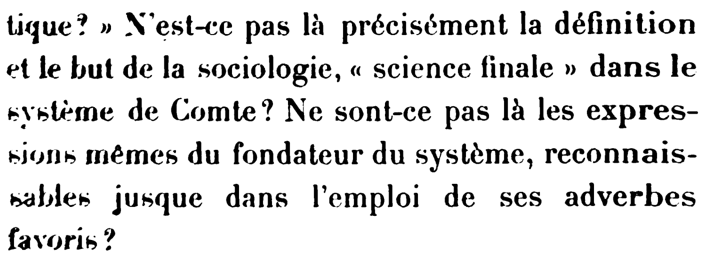
classification des sciences de Comte, et les grandes lignes de sa philosophie de l'histoire; il a considéré, avec lui, comme indispensable dans la société moderne, la distinction d'un pouvoir temporel et d'un pouvoir spirituel indépendant du premier, telle que l'Europe chrétienne l'a connue au moyen âge.

Mais une énumération de ce genre, en dépit de son apparente précision, ne donne jamais qu'une idée fort inexacte de l'influence exercée par un philosophe sur un autre. Celle-ci ne se mesure pas à l'étendue pour ainsi dire matérielle des parties semblables. Elle se révèle surtout par l'esprit général et par les tendances dominantes des doctrines. A prendre les choses ainsi, les lettres de Mill à Comte, et ses autres écrits de la même période (1841-45), nous le montrent très disposé à subir l'ascendant de Comte. Comme lui, il est persuadé « que la régénération mentale de l'Europe doit précéder la régénération morale (1) ». A ses yeux, comme à ceux de Comte, le problème capital est d'unir les intelligences humaines par un ensemble de convictions communes, qui différeront des anciennes en ce qu'elles n'auront plus besoin d'un fondement théologique. Comme Comte encore, Mill, en admettant l'évolution simultanée

(1) Caroline Fox, *Memories of old friends*, edited by H. N. Pym. 2 vol., London, 1882, p. 338. (Lettre de J. S. Mill à Barclay Fox, du 19 décembre 1842.)

et solidaire de tous les facteurs de la vie sociale, considère que l'évolution de l'intelligence commande celle du reste, et que « les idées mènent le monde ». Comme Comte, enfin, il ne voit dans la pensée métaphysique qu'une simple transition entre la pensée théologique et la pensée positive. Le savoir humain se restreint à la connaissance des phénomènes et des lois.

Nulle part peut-être l'action de la pensée de Comte sur celle de Mill ne s'est mieux marquée que dans la préface de la première édition de sa *Logique* (1843). « Le dernier livre de cet ouvrage, écrit-il, est un essai pour contribuer à la solution d'une question que la décadence des anciennes idées, et l'agitation qui trouble la société européenne jusque dans ses plus intimes profondeurs, rendent aussi importante aujourd'hui pour les intérêts pratiques de l'humanité qu'elle a dû l'être de tout temps pour l'achèvement de notre savoir spéculatif. Cette question se formule ainsi : les phénomènes moraux et sociaux sont-ils réellement des exceptions à la certitude et à l'uniformité générale du cours de la nature ; et dans quelle mesure les méthodes qui ont fait entrer tant de lois du monde physique au nombre des vérités irrévocablement acquises et universellement acceptées peuvent-elles servir à former un corps analogue de doctrines reçues dans la science morale et poli-



tique? » N'est-ce pas là précisément la définition et le but de la sociologie, « science finale » dans le système de Comte? Ne sont-ce pas là les expressions mêmes du fondateur du système, reconnaissables jusque dans l'emploi de ses adverbes favoris?

L'ambition de Mill, à ce moment précis, semble avoir été de travailler avec Comte, et sous sa direction, pour « la grande cause humaine ». Sans doute, il regarde son temps comme une époque de transition, et il n'entrevoit une société meilleure que dans le lointain, tandis que Comte se flatte de tout reconstruire et de tout réorganiser à lui seul. « Vous me faites peur, lui écrit Mill, par l'unité et le complet de vos convictions (1). » Mais, sur un point au moins, l'accord est parfait entre eux : il faut en finir avec les « anciennes idées », avec le mode de penser « théologique », et y substituer définitivement le mode de penser scientifique et « positif ». Comte le fait en France par la publication de son œuvre « immense ». Mill le fera en Angleterre, de façon plus modeste, et en prenant les précautions exigées par l'état religieux et intellectuel de ce pays. Mais, par des moyens différents, il tendra à la même fin.

De la sorte, il mettra en pratique sa maxime favorite : faire l'œuvre à laquelle, tout bien pesé,

(1) *Correspondance de J. S. Mill et d'A. Comte*, p. 137.

on se croit le plus propre, dans l'intérêt de l'humanité, et laisser, en s'en allant, « le monde un peu meilleur qu'on ne l'a trouvé ». Il restera même fidèle, en somme, à la direction première que le benthamisme avait imprimée à sa jeunesse. Mais que de chemin il a parcouru depuis lors! Combien se sont élargies ses vues sur la science en général, sur la spéculation politique et sociale, sur la philosophie de l'histoire! C'est à Comte surtout, sinon à Comte seul, qu'il rapporte à ce moment ce progrès de son esprit. Dans l'admiration qu'il lui témoigne, il entre une part de sincère reconnaissance.

III

Au cours des lettres que nous publions aujourd'hui, Mill évite de mettre en discussion les idées politiques et sociales de Comte. Il ne soulève, en général, que des questions purement philosophiques, dans l'espoir d'effacer les « quelques divergences secondaires » qui subsistent là entre Comte et lui. Mais, loin d'atténuer ces divergences, la discussion les aggrave. En dépit de leurs efforts, la distance qui sépare les deux philosophes augmente. Bientôt il devient évident qu'ils

sont sur des voies différentes. Pourtant, ils ont tous deux le plus vif désir de s'accorder, et ils se fondent, du moins en apparence, sur les mêmes principes. D'où vient donc que le rapprochement même de leurs idées en fait éclater l'antagonisme ?

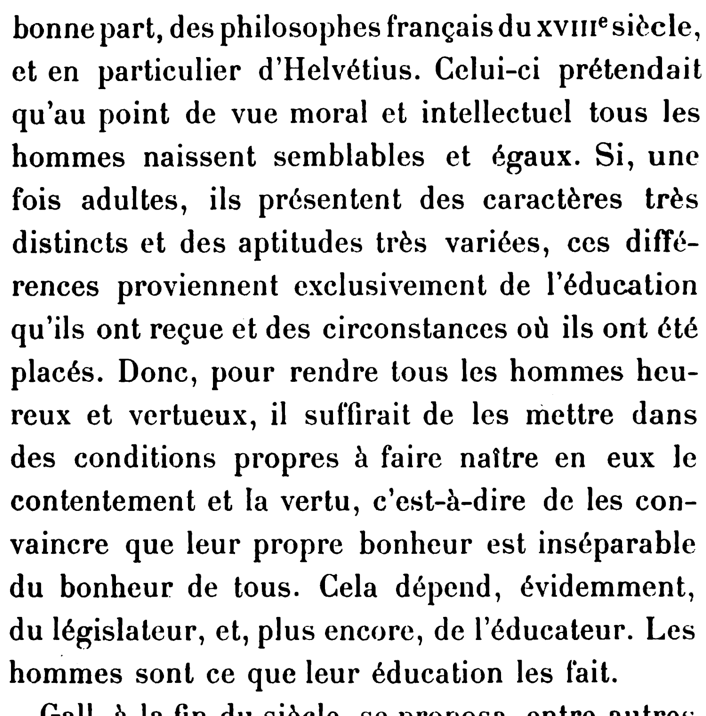
Si nous laissons de côté les diverses questions simplement effleurées dans cette correspondance, deux problèmes y sont traités assez à fond pour que Mill et Comte aient jugé inutile d'en prolonger davantage la discussion. C'est sur ces problèmes que s'est manifesté le dissentiment décisif entre les deux philosophes. Le premier concerne la nature et la méthode de la psychologie. Selon Mill, cette science a pour objet propre de découvrir les « lois de l'esprit », et pour méthode spécifique, l' « analyse introspective ». Comte nie l'existence d'une telle science, et il répartit ce qu'on appelle psychologie entre la « biologie transcendante » et la sociologie. En second lieu, Mill prétend prouver que l'inégalité des sexes, généralement admise, n'est cependant qu'un préjugé. La condition des femmes dans la société moderne, source d'une infinité d'injustices et de souffrances, est une forme de l'esclavage, la dernière de toutes, et la plus difficile à déraciner, parce que les mœurs y sont encore favorables. Comte n'admet rien de tout cela. A ses yeux, les femmes sont naturelle-

ment inférieures aux hommes par l'intelligence, et supérieures à eux par le sentiment. Dans sa statique sociale, il prend pour démontrée l'inégalité naturelle des sexes.

Or, ces deux problèmes sont d'une importance décisive dans la pensée de Mill. Le second touche, comme il le dit lui-même, à ses sentiments les plus intimes et les plus chers. Avant même qu'il eût connu Mme Taylor, et qu'ils eussent étudié ensemble la question de « l'assujettissement des femmes », cette grande injustice sociale l'avait frappé, et il en avait fait l'objet de ses réflexions. Quant à la nature et à la méthode de la psychologie, ce problème n'occupe pas seulement le centre même de la philosophie de Mill ; il se trouve, en outre, étroitement lié au précédent. Cette relation n'est peut-être pas évidente d'abord. Elle est réelle cependant, et elle contribue à « illustrer » l'enchaînement des idées philosophiques de Mill.

Il avait été élevé, et, selon sa propre expression, il était pour ainsi dire né dans le « benthamisme ». Parvenu à l'âge d'homme, il sut se dégager assez de cette philosophie pour en apercevoir les bornes et les défauts. Mais il ne s'en est jamais tout à fait séparé. Il a voulu l'élargir et la compléter, non pas l'abandonner, encore moins la combattre. Or, on sait que Bentham s'était inspiré, pour une





bonne part, des philosophes français du XVIII[e] siècle, et en particulier d'Helvétius. Celui-ci prétendait qu'au point de vue moral et intellectuel tous les hommes naissent semblables et égaux. Si, une fois adultes, ils présentent des caractères très distincts et des aptitudes très variées, ces différences proviennent exclusivement de l'éducation qu'ils ont reçue et des circonstances où ils ont été placés. Donc, pour rendre tous les hommes heureux et vertueux, il suffirait de les mettre dans des conditions propres à faire naître en eux le contentement et la vertu, c'est-à-dire de les convaincre que leur propre bonheur est inséparable du bonheur de tous. Cela dépend, évidemment, du législateur, et, plus encore, de l'éducateur. Les hommes sont ce que leur éducation les fait.

Gall, à la fin du siècle, se proposa, entre autres objets de ses travaux, de réfuter ce paradoxe non moins faux que dangereux. Comment a-t-on pu soutenir que tous les hommes naissent avec des aptitudes, des prédispositions et des caractères semblables ? La simple observation des enfants prouve assez le contraire. Quelles différences de toutes sortes n'aperçoit-on pas souvent, dès le plus jeune âge, entre des enfants nés des mêmes parents, et qui reçoivent la même éducation ! Jusque chez les animaux la nature produit des différences individuelles marquées. Il naît des enfants coura-

geux et d'autres lâches, il naît des esprits vifs et des esprits lourds. Loin que l'éducation occasionne les différences entre les individus, elle tend plutôt à les effacer, sans jamais y parvenir. Il faut donc rétablir « l'innéité » dans ses droits. Gall allait jusqu'à lier le développement des facultés innées à celui des organes cérébraux. A la même époque, Cabanis exposait les rapports intimes et incessants du physique et du moral, et donnait aussi à penser qu'aux différences psychologiques doivent correspondre des différences organiques. Comte prend ce point pour accordé. Il adopte, non pas le détail de la physiologie phrénologique de Gall, qui lui paraît mal établi, mais le principe commun de sa psychologie et de celle de Cabanis. Il oppose leur méthode « positive » à la méthode « métaphysique » des psychologues du XVIIIe siècle.

Mill, au contraire, s'en tient ici à l'enseignement de ses premiers maîtres. Il pense, et il écrit à Comte que la « réaction contre Helvétius » a été fort exagérée, et qu'elle a dépassé le but. Sans doute, il admet que les instincts chez l'animal, et même chez l'homme, peuvent être regardés comme innés, et qu'ils dépendent de conditions organiques. Il ne va pas jusqu'à reprendre le principe posé par Condillac : « Tout ce qui varie a été acquis », qui exprime déjà l'idée mère du transformisme, et qui conduit à chercher la genèse

même des instincts. Encore fait-il remarquer que les instincts « peuvent être modifiés dans une mesure indéfinie, et même entièrement vaincus, au moins dans l'espèce humaine, soit par d'autres forces mentales, soit surtout par l'éducation » (1). Prenant ensuite l'offensive, il montre que le recours à l'innéité est le coup de désespoir du philosophe et la mort de l'analyse. C'est le refuge naturel où s'abritent les défenseurs des « anciennes idées » et des préjugés traditionnels ; c'est l'argument suprême en faveur des opinions qui ne peuvent affronter la discussion.

Mill en prend pour exemple la question de l'inégalité des sexes, qui lui tient tant à cœur. C'est ici que la liaison des deux problèmes dans son esprit va apparaître. Quelle est la raison décisive de ceux qui regardent la femme comme inférieure à l'homme, et qui veulent, en conséquence, la maintenir dans un état de tutelle ou même d'esclavage plus ou moins déguisé ? Ils disent que le volume du cerveau est moindre chez elle que chez l'homme, qu'elle est physiologiquement plus faible, etc. Or, dit Mill, en fait, l'infériorité des femmes au point de vue anatomique et physiologique n'est pas prouvée. Mais, en droit, le fût-elle, le philosophe ne devrait pas se borner à la constater, à la prendre

(1) J. S. Mill, *System of Logic*, liv. IV, chap. IV, vol. II, p. 431.

pour « innée », c'est-à-dire pour naturelle et invariable, et s'en tenir là. Il ne devrait s'arrêter à cette conclusion qu'après avoir tenté tous les autres moyens d'explication possibles. Car cette inégalité ne peut-elle pas être secondaire et acquise ? Ne peut-elle pas être un résultat des conditions où les femmes vivent de temps immémorial ? Qui sait si elle ne disparaîtrait pas peu à peu, comme elle a pu se former, au cas où ces conditions viendraient à changer ?

Dans ce cas donc, comme dans tout autre, la bonne méthode psychologique veut que l'on ne fasse pas appel à l'innéité *d'abord*, mais que l'on recherche la genèse de ce qui, à première vue, pourrait sembler inné. C'est le principe même de l'associationisme, dont Mill estime très haut la valeur scientifique, et qui lui paraît être la vraie « science positive de l'esprit ».

Comte, qui est si fort opposé, en principe, à la psychologie allemande, se joint à elle pour rejeter la méthode d'analyse psychologique du XVIIIe siècle. Il a tort, et cette erreur, qui est grave, selon Mill, en entraîne d'autres qui ne le sont pas moins. Elle empêche Comte, en particulier, de voir juste dans la question de l'inégalité des sexes. Il s'obstine à poser les différences organiques *d'abord*, et il croit expliquer ensuite les autres par celles-là. Mauvaise méthode. Il devrait commencer par

tenir compte de tous les facteurs psychologiques et sociaux qui, en supposant une nature mentale identique chez l'homme et chez la femme, ont pu, chez celle-ci, favoriser ou arrêter le développement de telle ou telle faculté. Alors, mais alors seulement, il aurait le droit d'attribuer à une différence constitutionnelle innée le reste des différences mentales entre l'homme et la femme, s'il y avait un reste. « La plupart de ceux, dit Mill, qui spéculent sur la nature humaine aiment mieux prendre dogmatiquement pour accordé que les différences mentales observées entre les êtres humains sont des faits ultimes, non susceptibles d'être expliqués ou modifiés, plutôt que de prendre la peine de se mettre en état de rapporter ces différences aux causes extérieures par lesquelles elles sont produites, pour la plupart, et dont la disparition les ferait disparaître aussi (1). »

Ce n'est donc pas, comme Comte le pense, faute de connaissances biologiques assez étendues, ou parce que les localisations cérébrales de la physiologie phrénologique lui paraissent mal établies, que Mill se refuse à adopter les vues de Comte sur la psychologie. Les raisons de sa résistance sont plus profondes. Elles tiennent aux racines mêmes de sa philosophie théorique et pra-

(1) J. S. Mill, *System of Logic*, Liv. IV, chap. IV, t. II, p. 430. Cf. *The Subjection of Women*, 1869, p. 122-3.

tique. Non seulement sa psychologie et sa logique, mais ses plus chères convictions morales et sociales étaient intéressées dans cette question de méthode.

Que la rupture entre Mill et Comte se soit produite précisément sur ce point là, nous ne saurions en être surpris. Comte, en faisant sienne la conception psychologique de Gall, confirme la condamnation qu'il a portée contre la « métaphysique » du XVIIIe siècle, dont il fait très peu de cas. Il la juge presque aussi sévèrement que le faisait de Maistre. Mill, au contraire, sans méconnaître que la philosophie du XVIIIe siècle a des points faibles, y reste foncièrement attaché. Il comprend mal que Comte appelle indistinctement du nom de « métaphysique » l'analyse psychologique de Condillac et l'ontologie des Allemands. Pour lui, il demeure disciple de Bentham et même d'Helvétius. Il garde sa foi dans le pouvoir presque illimité de l'éducation. Il fait très petite la part des forces obscures, de l'innéité, de l'hérédité, et des autres fatalités naturelles que la philosophie réactionnaire et romantique s'était plu à exagérer au commencement de notre siècle. « De toutes les manières vulgaires d'éluder la considération de l'effet des influences sociales et morales sur l'esprit humain, la plus vulgaire est d'attribuer les différences de conduite et de carac-

tère à des différences naturelles innées (1). » Sur ce point-là, Mill est irréductible. Qu'il s'agisse d'individus ou de peuples, la méthode d'analyse psychologique doit être conservée. L'abandonner serait livrer d'un seul coup à la réaction toute la morale et toute la politique.

IV

Contraint de choisir entre ses plus intimes convictions philosophiques et politiques d'un côté, et le système de philosophie positive de l'autre, Mill ne pouvait pas hésiter. Il refusa de faire ce sacrifice au système de Comte. Ce fut le résultat le plus net de la correspondance qui s'était établie entre eux. Dès la fin de 1844, Mill avait pu le comprendre. Mais il persistait pourtant à regarder la doctrine positive comme la vraie philosophie du XIXe siècle, et la seule qui pût achever la défaite des « anciennes idées ». Il tenta donc un effort pour faire à lui seul le travail qu'il avait espéré mener à bonne fin de concert avec Comte. Il essaya de modifier, dans la doctrine positive, ce qui lui paraissait mal fondé, et d'en garder

(1) J. S. Mill, *Principles of Political Economy*, 6e édition, I, p. 398-9.

l'essentiel, en rejetant ce qui conduisait à des conséquences incompatibles avec ses propres convictions.

Avec Comte, il admet que les phénomènes sociaux, comme les autres phénomènes naturels, sont soumis à des lois, et il admire surtout en lui le fondateur de la « physique sociale ». Mais il n'est pas également satisfait de la statique et de la dynamique qui composent cette science nouvelle. La dynamique lui paraît définitivement constituée, sous certaines réserves. La loi des trois états jette une vive lumière sur l'évolution intellectuelle de l'humanité. Cette dynamique est, en réalité, une philosophie de l'histoire, et, bien qu'elle ne rende pas compte de tous les faits, c'est la tentative de ce genre la plus heureuse qui ait paru jusqu'à présent.

Mais la statique sociale, telle que l'expose le quatrième volume du *Cours de Philosophie positive*, ne présente pas, selon Mill, la même valeur scientifique. Il la juge arbitraire et dépourvue de preuves. Pourquoi? Parce qu'elle manque de la base psychologique qui seule pourrait la fonder solidement. Les erreurs sociologiques de Comte et les énormités politiques où il aboutit par une déduction d'ailleurs irréprochable dérivent de cette faute initiale. Mill essaiera donc d'intercaler entre la biologie et la sociologie une science fon-

damentale que Comte a eu le tort d'omettre. Cette science, qui sera double, comprendra :

1° La psychologie, c'est-à-dire l'étude des « lois élémentaires » de l'esprit. Cette étude est déjà fort avancée. Les « lois élémentaires » de l'esprit, ce sont les lois de l'association des idées, objet des travaux de la philosophie anglaise, depuis Locke et Hume jusqu'à James Mill et John Stuart Mill lui-même.

2° L'*éthologie*, c'est-à-dire la science qui détermine la sorte de caractère produit, conformément aux lois générales de l'esprit, par un ensemble quelconque de circonstances physiques ou morales. C'est la science qui correspond à l'art de l'éducation, pris dans le sens le plus large, comprenant la formation du caractère national et collectif, aussi bien que du caractère individuel.

Cette éthologie, que Mill appelle aussi « la science exacte de la nature humaine », n'existe pas encore. La création en est urgente; car, tant qu'elle ne sera pas établie, il n'y a point de progrès possible en sociologie. C'est donc à elle que les sociologues devraient s'appliquer d'abord. Mill a voulu joindre l'exemple au précepte. Nous savons, tant par ses lettres que par le témoignage de Bain, qu'après la publication de sa *Logique* il chercha à donner une forme scientifique à ses « médita-

tions éthologiques » (1). Il ne put y réussir. C'est alors que, un peu en désespoir de cause, il se rejeta sur l'économie politique. Sans doute il jugea cette tâche moins ardue, mieux proportionnée à ses forces, et, à tout prendre, d'une utilité théorique et pratique encore considérable.

Cette résolution l'éloignait décidément de la philosophie positive. Déjà la conception seule de l'éthologie était, au fond, hostile à la doctrine de Comte : car elle subordonne la science sociale à la connaissance des lois de l'esprit et du caractère, tandis que, selon Comte, cette connaissance même ne peut être acquise que du point de vue sociologique. « Il ne faut pas, dit Comte, expliquer l'humanité par l'homme, mais au contraire, l'homme par l'humanité ». L'étude des fonctions mentales supérieures ne peut se faire sans considérer l'évolution historique de l'espèce humaine. Mais au moins l'idée de l'éthologie était-elle encore suggérée à Mill par son désir de collaborer à la philosophie positive, fût-ce en la modifiant profondément. Laisser là l'éthologie pour l'économie politique, c'était renoncer à l'espoir d'une conciliation. Car Mill n'ignorait pas que, dans la doctrine de Comte, le *consensus* étroit qui caractérise la vie sociale rend les diverses séries de phénomènes solidaires les uns des autres, et qu'il

(1) A. Bain. *J. S. Mill, a criticism,* etc. p., 78.

ne permet pas d'isoler l'économie politique du reste de la science sociale. Tout effort pour constituer cette science avant la sociologie, et indépendamment d'elle, doit nécessairement échouer.

Mill passa outre, cependant, et il écrivit ses *Principes d'Économie politique*. Plus tard, quand la *Politique positive* eut paru, il s'étonna sans doute lui-même d'avoir pensé se rallier à une philosophie politique dont il était si parfaitement l'adversaire.

La marche de la pensée philosophique de Comte, systématique avant tout, et toujours fidèle à ses principes, pourrait être figurée par une droite. Pour représenter celle de Mill, c'est plutôt une courbe qui conviendrait, et les sinuosités de cette courbe décèleraient les influences qu'il a subies tour à tour. En 1841, Mill s'est senti attiré tout près de Comte. La courbe alors touche presque la droite. Mais celle-ci se poursuit sans s'infléchir, et la courbe s'en éloigne de nouveau, pour ne plus jamais s'en rapprocher. La correspondance de Mill et de Comte permet de suivre de près les moindres détails de cette double marche. Elle n'est pas seulement un document précieux pour la biographie de Mill et pour celle de Comte. Elle a aussi une portée plus générale qui intéresse l'histoire de la philosophie, et en particulier de la philosophie sociale. Dans l'évolution des idées au

XIXe siècle, il n'y a peut-être pas d'épisode plus instructif que le rapprochement et la séparation de ces deux philosophes. Un même zèle les animait pour « la grande cause humaine ». Mais, très différents au fond d'esprit et de tendances, il ne pouvaient s'accorder vraiment ni sur les principes de la doctrine sociale, ni même sur ceux de la méthode.

L. L.-B.

Les lettres d'Auguste Comte à J. S. Mill ont été publiées en 1877, chez Leroux, par les soins de la Société positiviste. Celles de Mill à Auguste Comte devaient faire partie du même volume. Mais ce projet fut abandonné, et les lettres de Comte parurent seules. Nous publions aujourd'hui la correspondance des deux philosophes dans sa totalité. Les lettres se suivent dans l'ordre où elles ont été écrites.

Le texte des lettres de Mill est celui d'une copie conservée au siège de la Société positiviste, copie qui paraît avoir toute la valeur de l'original. D'une part, en effet, M. Pierre Laffitte, qui a fait faire cette copie par Mme Morisson, en garantit la parfaite exactitude. D'autre part, miss Taylor, belle-fille et héritière de J. S. Mill, a vu en épreuves toutes les lettres de son beau-père, et n'a pas exprimé le moindre doute sur leur authenticité et leur intégrité. Chacun pourra d'ailleurs se convaincre, en les lisant avec celles de Comte, qu'il n'y a aucune raison de croire le texte altéré en quelque endroit que ce soit, et qu'il y en a

de décisives pour le croire tout à fait intact. Dans ces conditions, à défaut des originaux de la main de Mill, nous avons cru pouvoir publier une copie acceptée à la fois par les représentants de Comte et de Mill comme en tenant lieu.

Les lettres de Comte ont été réimprimées d'après les manuscrits originaux conservés rue Monsieur-le-Prince, au siège de la Société positiviste.

Miss Taylor a bien voulu nous autoriser à donner au public les lettres de J. S. Mill. M. Pierre Laffitte en a mis gracieusement le texte à notre disposition, et nous a permis de réimprimer en même temps les lettres de Comte. Nous les prions tous deux d'agréer ici l'expression de notre respectueuse et profonde reconnaissance.

M. Camille Monier et M. Charles Jeannolle nous ont ouvert, avec une parfaite obligeance, les archives de la Société positiviste : nous sommes heureux de leur offrir nos sincères remerciements.

CORRESPONDANCE
DE JOHN STUART MILL
ET
D'AUGUSTE COMTE

I

MILL A COMTE

(Reçu le vendredi 12 novembre 1841.)
(Répondu le Samedi 20 novembre 1841.) (1)

India House (London), 8 novembre 1841.

Je ne sais, Monsieur, s'il est permis à un homme qui vous est totalement inconnu d'occuper quelques moments d'un temps aussi précieux que le vôtre, en vous entretenant de lui et des grandes obligations intellectuelles dont il vous est redevable ; mais, encouragé par mon ami M. Marrast, et pensant que peut-être, au milieu de vos grands travaux philosophiques, il ne vous serait pas complètement indifférent de recevoir d'un pays étranger des témoignages de sympathie et d'adhé-

(1) De la main de Comte.



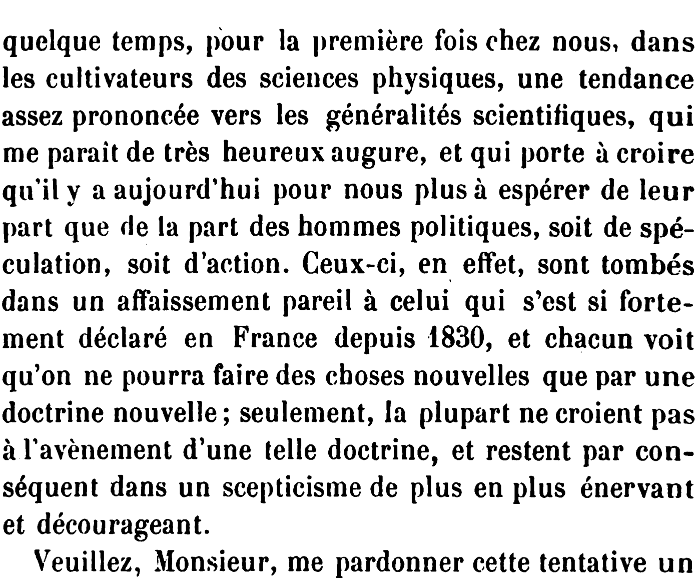
sion, j'ose espérer que vous ne trouverez pas déplacée ma démarche actuelle.

C'est dans l'année 1828, Monsieur, que j'ai lu pour la première fois votre petit traité de *Politique Positive*; et cette lecture a donné à toutes mes idées une forte secousse, qui, avec d'autres causes, mais beaucoup plus qu'elles, a déterminé ma sortie définitive de la section benthamiste de l'école révolutionnaire, dans laquelle je fus élevé, et même je puis presque dire dans laquelle je naquis. Quoique le Benthamisme soit resté, sans doute, très loin du véritable esprit de la méthode positive, cette doctrine me paraît encore à présent la meilleure préparation qui existe aujourd'hui à la vraie positivité, appliquée aux doctrines sociales: soit par sa logique serrée, et par le soin qu'elle a de toujours se comprendre elle-même, soit surtout par son opposition systématique à toute tentative d'explication de phénomènes quelconques au moyen des ridicules entités métaphysiques, dont elle m'a appris dès ma première jeunesse à sentir la nullité essentielle.

Depuis l'époque où j'ai pris connaissance de la première ébauche de vos idées sociologiques, je crois pouvoir dire que les semences jetées par cet opuscule ne sont pas restées stériles dans mon esprit. Ce n'est pourtant qu'en 1837 que j'ai connu les deux premiers volumes de votre *Cours*, à l'appréciation duquel j'étais heureusement assez bien préparé, n'étant resté totalement étranger à aucune des sciences fondamentales, dans chacune desquelles au reste j'avais toujours surtout recherché les idées de méthode qu'elle pouvait fournir. Depuis l'heureuse époque où ces deux volumes me sont connus, j'attends toujours chaque volume nouveau avec une vive impatience, et je le lis et le relis

avec une véritable passion intellectuelle. Je puis dire que j'étais déjà entré dans une voie assez voisine de la vôtre, surtout par l'impulsion que m'avait donnée votre ouvrage précédent; mais j'avais encore à apprendre de vous bien des choses de la première importance, et j'espère vous donner à quelque temps d'ici la preuve que je les ai bien apprises. Il reste quelques questions d'un ordre secondaire, sur lesquelles mes opinions ne sont pas d'accord avec les vôtres ; un jour peut-être ce désaccord pourra disparaître : au moins je ne pense pas trop me flatter en croyant qu'il n'y a pas chez moi d'opinion mal fondée qui soit assez enracinée pour résister à une discussion approfondie, telle qu'elle pourrait peut-être se trouver dans le cas de subir, si vous ne me refusez pas la permission de vous soumettre quelquefois mes idées, et de vous demander des explications sur les vôtres.

Vous savez, Monsieur, que les opinions religieuses ont jusqu'ici plus de racine chez nous que dans les autres pays de l'Europe, quoiqu'elles aient perdu depuis longtemps, ici comme ailleurs, leur ancienne valeur civilisatrice : et il est, je crois, à regretter pour nous que la philosophie révolutionnaire, qui était encore en pleine activité il y a une douzaine d'années, soit aujourd'hui tombée en décrépitude avant d'avoir fini sa tâche. Il est d'autant plus urgent pour nous de la remplacer en entrant à pleine voie dans la philosophie positive : et, c'est avec grand plaisir que je vous le dis, malgré l'esprit ouvertement anti-religieux de votre ouvrage, ce grand monument de la vraie philosophie moderne commence à se faire jour parmi nous, moins pourtant parmi les théoriciens politiques que parmi les différentes classes de savants. Il se montre d'ailleurs depuis



quelque temps, pour la première fois chez nous, dans les cultivateurs des sciences physiques, une tendance assez prononcée vers les généralités scientifiques, qui me paraît de très heureux augure, et qui porte à croire qu'il y a aujourd'hui pour nous plus à espérer de leur part que de la part des hommes politiques, soit de spéculation, soit d'action. Ceux-ci, en effet, sont tombés dans un affaissement pareil à celui qui s'est si fortement déclaré en France depuis 1830, et chacun voit qu'on ne pourra faire des choses nouvelles que par une doctrine nouvelle; seulement, la plupart ne croient pas à l'avènement d'une telle doctrine, et restent par conséquent dans un scepticisme de plus en plus énervant et décourageant.

Veuillez, Monsieur, me pardonner cette tentative un peu présomptueuse de me mettre en relation intellectuelle immédiate avec celui des grands esprits de notre temps que je regarde avec le plus d'estime et d'admiration, et croyez que la réalisation de ce vœu serait pour moi d'un prix immense.

J. S. Mill.

II

COMTE A MILL

Paris, le samedi 20 novembre 1841.

De nombreuses occupations m'ont empêché, Monsieur, à mon grand regret, de répondre immédiatement à la lettre, aussi honorable qu'intéressante, que j'ai eu

le plaisir de recevoir de vous le 12 de ce mois. Je m'empresse de profiter d'un premier instant de loisir pour vous témoigner, quoique faiblement, ma profonde reconnaissance d'une telle communication, dont votre rare modestie ne vous a pas permis de sentir tout le prix.

Par goût et par raison, je vis extrêmement isolé du monde vulgaire, même intellectuel, ne connaissant d'autre distraction habituelle que de suivre assidûment, pendant notre saison musicale, l'opéra italien. Depuis plus de trois ans, j'ai augmenté systématiquement cet isolement en m'abstenant scrupuleusement de toute lecture de journaux quelconques, même mensuels ou trimestriels ; et je me trouve trop bien d'une telle hygiène cérébrale pour la changer maintenant, vu la facilité que j'en retire de m'élever et de me maintenir sans effort à des vues habituellement plus générales, aussi bien qu'à des sentiments plus purs et plus impartiaux. Mais, malgré ce régime, que je crois nécessaire à la plénitude de ma vie philosophique, je suis loin d'être indifférent à l'action de mes travaux sur notre milieu intellectuel, quoique je n'aie guère ainsi le temps ni les moyens de m'en apercevoir. J'ai eu de bonne heure l'avantage de ne me faire aucune grave illusion sur le degré de popularité dont une telle élaboration était réellement susceptible aujourd'hui, et je n'ai jamais visé à agir immédiatement que sur une centaine environ de penseurs, dispersés çà et là dans notre Europe. Toutefois, à raison même de cette restriction, vous concevez, Monsieur, combien je dois attacher d'importance à recevoir de temps en temps des témoignages spontanés aussi précieux, aussi décisifs, aussi encourageants, que celui dont vous venez de m'honorer, et qui me font

directement sentir que les cerveaux les plus avancés vibrent essentiellement à l'unisson du mien. Sans de telles récompenses, nécessairement très rares, j'entretiendrais peut-être bien difficilement l'infatigable constance indispensable à la longue et pénible tâche que j'ai entreprise dès ma première jeunesse. Je dois, à cet égard, une reconnaissance plus spéciale aux penseurs anglais, chez lesquels, ce me semble, mes travaux ont été beaucoup plus accueillis que partout ailleurs, même en France. Le seul article d'appréciation qui ait encore été entrepris à ce sujet, du moins à ma connaissance, est celui de *The Edinburgh Review*, en juillet 1838, dont votre honorable concitoyen M. Grote m'a forcé, d'une manière si aimable, de prendre connaissance, malgré ma rigoureuse abstinence de lectures semblables : quoique ce jugement ne se rapporte qu'aux deux premiers volumes, sa parfaite spontanéité m'a montré avec quelle loyauté et quelle élévation vos grands critiques comprenaient leur mission. J'attache maintenant d'autant plus de prix à de tels encouragements, que déjà constitué, par la nature de mon élaboration philosophique, en lutte nécessaire et permanente avec tous les esprits théologiques et surtout métaphysiques, je suis conduit, dans le sixième et dernier volume, qui paraîtra le printemps prochain, à attaquer aussi, quoique sous un autre aspect, mais d'une manière qu'on me pardonnera peut-être encore moins, les rudiments d'esprit positif qui sont déjà officiellement installés chez nous, c'est-à-dire les corporations savantes, dont l'empirisme et l'égoïsme constituent aujourd'hui, principalement en France, l'obstacle peut-être le plus dangereux à la rénovation finale, en s'opposant aveuglément à toute généralisation quelconque, par suite d'une

déplorable prolongation du régime provisoire de spécialité dispersive qui a dû longtemps diriger le développement préparatoire de la science moderne. Vous jugez, Monsieur, combien il m'est doux, au milieu de tant de sortes d'ennemis naturels, de me sentir, quoique au loin, en harmonie spontanée avec quelques éminents penseurs. Quoique votre scrupuleuse modestie vous ait conduit, Monsieur, à exagérer la part que mes écrits ont pu avoir dans votre développement philosophique, la réflexion me rappelle aussitôt que, chez des esprits d'une vraie valeur, une telle influence ne peut consister qu'à stimuler, en temps opportun, un essor dont la spontanéité nécessaire constitue la principale condition.

Le Benthamisme, où vous avez d'abord vécu, est une preuve sensible de la conformité naturelle de nos tendances intellectuelles, indépendamment de tout contact; car cette doctrine, la plus éminente dérivation de ce qu'on nomme l'économie politique, me semble, comme à vous, surtout pour l'Angleterre, une préparation immédiate à la positivité sociologique; si j'ai moi-même évité cette phase, cela tient sans doute à des circonstances personnelles d'éducation, qui, m'ayant imbu, dès mon enfance, des rudiments de la vraie méthode positive, m'ont permis de sentir à temps combien Bentham avait imparfaitement compris cette méthode, malgré sa tendance évidente à la faire partout prévaloir.

Ces explications sommaires vous feront aisément concevoir, Monsieur, combien j'ai dû attacher de prix aux nobles ouvertures de relation que vous avez daigné me faire, et combien je serais heureux de toute occasion qui, soit par écrit, soit encore mieux par conversation,

me permettrait d'y donner suite, ou en répondant à de judicieuses objections, ou en examinant d'intéressantes communications.

Votre lettre m'est arrivée précisément à l'époque où je venais d'arrêter, pour mon dernier volume, une importante mesure philosophique que j'y proposerai directement, et qui consisterait dans l'institution spontanée d'un comité européen, chargé, en permanence, de diriger partout le mouvement commun de régénération philosophique, quand une fois le positivisme aura enfin planté son drapeau, ou plutôt son fanal, au milieu du désordre et de la confusion de notre siècle, ce qui sera, j'espère, le résultat naturel de l'entière publication de mon ouvrage. Ce comité permanent, composé, du moins au début, d'une trentaine de membres tout au plus, représenterait les diverses populations de l'Occident européen, qui, depuis Charlemagne, ont toujours marché synergiquement d'une manière plus ou moins prononcée, soit dans le développement temporaire du système catholique et féodal et dans sa désorganisation ultérieure, soit dans l'essor à la fois industriel, esthétique, scientifique et philosophique, qui a formé les rudiments de notre sociabilité moderne. Tout le reste de l'Europe et du globe me semble devoir demeurer encore longtemps en dehors de cette association, qui constitue les éléments de la grande république européenne dont nous sommes tous deux concitoyens. Vous comprenez, Monsieur, comment, au milieu de ces pensées, j'ai dû être profondément satisfait de votre lettre, qui m'indiquait, de la manière la moins équivoque, combien l'Angleterre, malgré son affaissement philosophique, était déjà prête à fournir son noble contingent dans une telle réunion d'élite. J'avais préalablement

appris avec beaucoup de satisfaction, par une explication incidente de M. Marrast, que votre sage énergie avait heureusement résisté aux aveugles obsessions de vos amis vers la vie parlementaire. Une raison bien éminente a pu seule vous faire sentir combien votre activité philosophique pouvait être infiniment plus utile en restant étrangère au point de vue trop journalier de la critique parlementaire, qui tend directement à empêcher toute habitude régulière d'un point de vue général, en un temps où la généralité des conceptions constitue précisément le principal besoin social. Quelque rationnelle que soit votre résolution, elle est si contraire aux mœurs dominantes, où tout pousse à l'action immédiate, qu'elle suppose à la fois une justesse et un courage dont je vous félicite bien sincèrement, en espérant que l'évolution humaine, si indépendante aujourd'hui de ces vains bruits de nos tribunes, en profitera solidement.

L'organisation d'une large action philosophique, en dehors de toute action politique, me semble maintenant, en Angleterre comme en France, la mesure la plus urgente. L'affaissement politique qu'on y éprouve également ne tient qu'à l'insuffisance constatée de la philosophie négative, qui, seule, a dirigé jusqu'ici le grand mouvement révolutionnaire, et n'a d'issue possible que par l'essor d'une autre philosophie, assurant spontanément aussi bien l'ordre que le progrès, et pouvant même seule contenir efficacement aujourd'hui l'imminente irruption des théories métaphysiques subversives de toute sociabilité, en faisant prévaloir l'examen, inflexible mais calme, des *devoirs* propres aux diverses classes, sur la discussion, aussi vaine qu'orageuse, des *droits* individuels. Je trouve, comme vous,

Monsieur, que la philosophie purement négative a été comprimée de nos jours, surtout en Angleterre, avant d'y avoir achevé sa tâche ; mais cela était certainement inévitable, depuis que le besoin de réorganisation a été mis partout en pleine évidence, la société ne pouvant vivre de simples négations. Cet affaissement spontané doit d'ailleurs devenir un stimulant de plus pour accélérer l'essor de la philosophie positive, dont l'ascendant peut seul terminer réellement l'opération révolutionnaire elle-même, quoique ce ne soit là, pour elle, qu'une application accessoire ; parce que, seule, cette philosophie pourra permettre l'entière suppression politique des derniers restes du régime ancien, à commencer par l'ordre théologique. J'ai toujours désiré qu'une lutte directe pût enfin s'engager entre l'école franchement rétrograde, représentée aujourd'hui par le pur catholicisme, et notre naissante école positive : quoique j'aie peu d'espoir d'amener directement la bataille sur ce terrain net et décisif, j'avoue que je vois avec plaisir, dans les conséquences naturelles des événements contemporains, tout ce qui peut tendre à nous rapprocher d'une telle position de la question, par l'élimination graduelle des intermédiaires métaphysiques, qui désormais sont, à mes yeux, la principale cause du prolongement actuel de la confusion des idées et de l'indécision des débats.

Je regrette beaucoup, Monsieur, que mon inexpérience de la langue anglaise ne me permette point, par une précieuse réciprocité, de vous adresser, comme vous l'avez fait envers moi, dans votre langue maternelle, ce libre et rapide épanchement philosophique. Mais votre lettre prouve une telle connaissance familière du véritable esprit de la langue française, que je

ne crains nullement de vous fatiguer par ce mode d'entretien, si toutefois vous pouvez suffisamment déchiffrer ma mauvaise écriture, empirée aujourd'hui par de mauvaises plumes.

Croyez, Monsieur, aux sentiments bien sincères d'affectueuse estime de votre dévoué,

A[te] COMTE,
Examinateur pour l'École polytechnique,
10, rue Monsieur-le-Prince, près l'Odéon.

II

MILL A COMTE

(Reçu le 20 décembre 1841.)
(Répondu le lundi 17 janvier 1842).

India House, 18 décembre 1841.

Mon cher Monsieur Comte,

Je suis vraiment honteux en me rappelant le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai reçu la réponse, aussi bienveillante qu'honorable pour moi, que vous avez bien voulu faire à ma première lettre. Mais si j'ai paru montrer peu d'empressement à profiter d'une relation que j'ai si vivement désirée, cela n'a tenu qu'à des occupations urgentes, et dont la principale était précisément de nature à établir entre nous deux, plus promptement que par toute autre voie, l'échange d'idées philosophiques dans lequel je compte trouver pour tout le reste



de ma vie une si précieuse source, soit d'instruction, soit de stimulation intellectuelle. Je viens, dans ces derniers jours, d'achever un ouvrage assez volumineux qui va être livré à l'impression pour paraître, je crois, au printemps prochain. Si, après sa publication, vous daignez en prendre connaissance, ce que le prix que vous avez bien voulu mettre à la sympathie si fortement prononcée entre nos tendances intellectuelles me permet seul d'espérer, l'exposition détaillée que j'y ai donnée d'un nombre assez considérable de mes idées vous indiquera, jusqu'à un certain point, les questions sur lesquelles il n'y a plus lieu à aucune discussion entre nous, et celles où je puis encore profiter de la maturité plus complète de vos conceptions philosophiques. Je vous soumettrai cet ouvrage avec d'autant plus de crainte que le but même vous en sera certainement suspect, puisque c'est enfin un traité de logique ou de méthode philosophique. Je suis certainement bien loin d'être insensible aux motifs qui vous ont porté à nier la possibilité, au moins dans la phase scientifique actuelle, d'une théorie de méthode abstraction faite de la doctrine, même en se conformant à la condition, à laquelle je me suis toujours fidèlement soumis, de ne puiser la méthode que dans la doctrine même. Aussi je n'attribue nullement au travail que j'ai fait un caractère philosophique permanent, mais tout au plus une valeur transitoire, que je crois pourtant réelle, du moins pour l'Angleterre. Quant aux divergences partielles qui existent jusqu'ici entre ma manière de concevoir certaines questions philosophiques et la vôtre, je crains surtout que, si vous en jugez par l'écrit en question, vous ne soyez exposé à les croire plus grandes qu'elles ne sont, en ne faisant pas suffisamment la part des concessions

que je me suis cru forcé de faire à l'esprit dominant de mon pays. Vous n'ignorez pas sans doute que chez nous l'écrivain qui avouerait hautement des opinions anti-religieuses, ou même anti-chrétiennes, compromettrait non seulement sa position sociale, que je me crois capable de sacrifier à un but suffisamment élevé, mais aussi, ce qui serait plus grave, ses chances d'être lu. Je risque déjà beaucoup en mettant soigneusement de côté, dès le commencement, le point de vue religieux, et en m'abstenant des éloges déclamatoires de la sagesse providentielle, généralement usités parmi les philosophes, même incrédules, de mon pays. Je fais rarement allusion à cet ordre d'idées, et, tout en tâchant de ne pas éveiller, chez le vulgaire des lecteurs, des antipathies religieuses, je crois avoir écrit de manière à ce que nul penseur, soit chrétien, soit incrédule, ne puisse se méprendre sur le caractère véritable de mes opinions : me fiant un peu, je l'avoue, à la prudence mondaine, qui chez nous empêche, en général, les écrivains religieux de proclamer sans nécessité l'irréligion d'un esprit d'une valeur scientifique quelconque.

Un même motif, quoique moins fort, m'a fait quelquefois conserver (ce que je n'aurais probablement pas fait en France) certaines expressions d'origine métaphysique, en m'efforçant toujours d'y attacher un sens positif, et en éliminant autant que possible toutes les formules qui ne paraissent pas susceptibles aujourd'hui d'être envisagées seulement comme les noms abstraits des phénomènes. Je dois m'avouer, en même temps, suspect à vos yeux de tendances métaphysiques, en tant que je crois à la possibilité d'une psychologie positive, qui ne serait certainement ni celle de Condillac, ni celle de Cousin, ni même celle de l'école écossaise, et que

je crois toute comprise dans cette analyse de nos facultés intellectuelles et affectives, qui entre dans votre système comme destinée à servir de vérification à la physiologie phrénologique, et qui a pour but essentiel de séparer les facultés vraiment primordiales de celles qui ne sont que les conséquences nécessaires des autres, produites par voie de combinaison et d'action mutuelle.

Je vois que mon ami M. Marrast vous a donné sur mon compte quelques renseignements qui ne sont pas d'une exactitude complète. D'abord, je ne suis pas chargé des travaux statistiques de la Compagnie des Indes, mais bien d'une partie de l'administration politique de l'Inde, surtout en ce qui regarde les relations extérieures, y compris le contrôle général des nombreux rois ou roitelets indigènes qui sont dans notre dépendance, et dont la civilisation peu avancée nous donne souvent des embarras. Ensuite, je dois vous dire que mon abstinence de la vie parlementaire ne peut pas être pour moi un titre de louanges, ayant toujours été nécessitée par l'incompatibilité de cette vie avec l'emploi dont je retire mes moyens de vie. Je puis d'autant moins vous laisser dans l'erreur à cet égard, que des occasions ont existé où, si ma position personnelle ne m'avait pas interdit l'action politique directe, je crois que je m'y serais laissé entraîner. Les motifs auxquels j'aurais cru obéir eussent été d'abord la difficulté, beaucoup plus grande ici qu'en France (vu la moindre activité spéculative de mes compatriotes), d'attirer l'attention même d'un public d'élite sur les idées théoriques d'un homme qui n'aurait pas fait ses preuves dans la vie active ; et ensuite la considération, certainement bien fondée, que la véritable émancipation des spécula-

tions sociologiques, soit de l'empirisme, soit de la tutelle théologique, ne saurait avoir lieu chez nous, tant que nous n'avons pas encore fait notre 1789, ce qu'il devient tous les jours plus difficile de faire au nom et par les moyens de la doctrine purement négative ; et je crois même qu'une réaction durable ne tarderait pas à se déclarer en faveur des doctrines rétrogrades, sans l'influence des divers intérêts personnels qui se trouvent aujourd'hui froissés par les institutions que ces doctrines tendent à consacrer : intérêts qui pourtant seront bientôt frappés d'impuissance, même dans le sens subversif, s'ils ne trouvent quelque part, et même dans la vie politique, un point de ralliement spéculatif tel que les doctrines simplement révolutionnaires ne sont plus capables aujourd'hui d'offrir. Sentant au reste, comme je le fais très sincèrement, jusqu'à quel point on est porté à se faire des illusions sur tout ce qui peut intéresser, même médiocrement, la vanité personnelle, je dois probablement me féliciter de ce que la direction spéciale de mon activité a été principalement déterminée jusqu'ici par des causes indépendantes de ma propre sagesse.

J'attends avec impatience la publication du volume qui complètera votre grand ouvrage, et celle ensuite du traité spécial de politique qui doit le suivre, et où je compte trouver des éclaircissements sur bien des questions posées dans les quatrième et cinquième volumes, et qui n'ont fait jusqu'ici qu'éveiller chez moi des besoins intellectuels, sans y satisfaire complètement; mais sur tout cela je compte vous entretenir plus au long dans mes lettres à venir.

Votre bien dévoué,

J. S. Mill.

IV

COMTE A MILL

Paris, le 17 janvier, 1842

Mon cher Monsieur Mill,

Je comprends d'autant mieux les motifs qui vous ont empêché de répondre plus promptement à ma dernière lettre, que je me trouve moi-même dans un cas tout semblable envers votre seconde lettre, à laquelle j'eusse bien désiré pouvoir faire une réponse immédiate, successivement retardée jusqu'ici par la nécessité de poursuivre un accès de travail déjà commencé, relativement à la continuation de mon sixième volume, maintenant fort avancé, puisque j'y viens de terminer les conclusions politiques, résultées de l'ensemble de mon élaboration sociologique. Il ne me reste donc plus, pour avoir entièrement accompli la rude tâche que je me suis imposée, qu'à formuler enfin les conclusions philosophiques correspondant au système total de mon appréciation spéculative, depuis les moindres conceptions mathématiques jusqu'aux plus hautes méditations sociales. Ce travail final exige une intermittence, pour replacer spontanément au point de vue le plus général de la philosophie positive mon esprit maintenant trop préoccupé, sans doute, des spéculations sociales, par suite de trois ans d'élaboration directe, quoique du reste un tel antécédent doive constituer naturellement la meilleure préparation pour le véritable esprit d'ensemble, dont cette dernière poussée vient de me faire

tant sentir à la fois la nécessité et les conditions. Aussi espéré-je être dans trois mois assez préparé pour cette opération définitive, où doit se condenser, à l'usage des vrais penseurs, toute ma philosophie, et qui, une fois commencée, ne me prendra probablement pas plus de six semaines, en sorte que, l'impression de ce volume étant déjà entamée, j'espère pouvoir le publier vers la fin du printemps. Je profite avec empressement du premier moment de relâche déterminé par cette intermittence nécessaire, qui n'a commencé en effet qu'hier, pour vous exprimer de nouveau combien je suis à la fois fier et heureux de l'intérêt que vous voulez bien attacher à notre naissante correspondance, dont je me promets, autant que vous, une douce satisfaction ultérieure et une véritable utilité philosophique.

Ma vie extrêmement solitaire, par suite surtout du peu de temps que laissent à mes travaux propres les occupations journalières qui me nourrissent, me fait attacher un prix tout particulier à toute semblable relation avec tout philosophe d'une véritable valeur, et principalement quand j'y trouve une sympathie intellectuelle et morale aussi complète qu'il me semble l'apercevoir entre nous deux : ce n'est ni par dédain ni par indifférence que je fuis le commerce ordinaire, dont j'apprécie bien toute la douceur ; c'est, outre le défaut de loisir, par la difficulté d'y trouver des esprits qui convergent avec le mien.

Avant que M. Marrast nous eût heureusement rapprochés, et quoique sans jamais avoir rien lu de vous, je pressentais depuis longtemps le cas que j'en devais faire, par l'estime profonde que témoignait à votre nom l'une de vos compatriotes les plus distinguées (miss Wright ou M[me] d'Arusmont), qui, malgré les déplo-

rables aberrations résultées chez elle du défaut de direction philosophique inhérent à notre anarchie mentale, n'en est pas moins douée d'une éminente sagacité d'appréciation personnelle, et même d'une force logique très peu commune chez son sexe, sans parler du nôtre. Je regrette que M. Marrast m'ait involontairement induit en erreur sur votre situation individuelle, mais je suis très satisfait qu'elle soit même supérieure à ce que j'avais cru, et de nature d'ailleurs à maintenir sans effort votre intelligence à un haut point de vue social; outre le bien qu'un aussi bon esprit peut ainsi faire, à un certain degré, aux populations soumises à la domination anglaise.

En vous remerciant de votre franche explication au sujet de la vie parlementaire, permettez-moi de ne pas être entièrement de votre avis à ce sujet, et de me féliciter, pour la grande cause humaine, que votre position personnelle vous oblige à une activité moins directe et plus générale : peut-être la lecture de mon sixième volume modifiera-t-elle votre appréciation à cet égard ; car j'y établis directement combien l'action philosophique doit aujourd'hui l'emporter sur l'action politique proprement dite, dans toute l'étendue de l'Europe occidentale, maintenant en travail plus ou moins explicite de rénovation sociale. Je suis loin, sans doute, de condamner en elle-même cette activité politique, mais je crois que les esprits vraiment supérieurs doivent désormais la laisser aux hommes de moindre valeur, qui n'y manqueront certainement pas, et se réserver pour l'élaboration philosophique, dont eux seuls sont capables, et d'où dépend maintenant la marche de la régénération finale chez l'élite de l'humanité.

Tout le progrès social compatible avec la métaphy-

sique négative qui dirige la vie constitutionnelle est maintenant à peu près épuisé ; discréditée aujourd'hui, même en France, où elle a triomphé, que doit-ce être ailleurs ? Elle n'a plus même la force de remplir suffisamment son office critique pour contenir l'action rétrograde, contre laquelle l'école positive pourra seule lutter avec un succès vraiment irrévocable ; parce qu'elle seule, à son égard, sera pleinement logique, au lieu d'accorder les principes en refusant leurs conséquences, suivant la routine révolutionnaire actuelle. Puisqu'il n'y a rien de grand et de durable à faire que par de nouvelles doctrines sociales, c'est donc leur élaboration philosophique qui doit aujourd'hui constituer la principale occupation des esprits supérieurs qui veulent vraiment diriger la révolution européenne vers son but nécessaire, encore si vaguement aperçu : qu'ils laissent aux autres à continuer les stériles batailles parlementaires.

Je connais trop peu l'Angleterre pour oser combattre directement la sensation d'un homme tel que vous, considérant la tribune constitutionnelle comme le seul lieu d'où on puisse s'y faire suffisamment écouter. Quelle que soit la réalité d'un tel motif, je crois qu'il est plus que compensé, sous le rapport intellectuel, par l'inévitable tendance de cette activité parlementaire à amoindrir insensiblement les hommes supérieurs qui s'y livrent, en les détournant peu à peu de l'esprit d'ensemble, seul décisif aujourd'hui, pour les préoccupations journalières de l'esprit de détail ; et, sous le rapport moral, par l'altération non moins nécessaire que le caractère des libres penseurs doit recevoir des concessions involontaires que cette vie pratique les oblige de faire à l'ordre ancien, qu'ils veulent pourtant régénérer ; cette sorte de dégradation spontanée, ordi-



nairement formulée par des serments contradictoires, serait, je crois, difficile à éviter, même en France, quoique l'ordre existant y soit certes beaucoup moins respecté que partout ailleurs. Je sais qu'en proclamant la nécessité actuelle d'une franche séparation systématique entre la vie spéculative et la vie active, entre l'action philosophique et l'action politique, correspondant à l'ancienne division catholique entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle, j'attaque directement le plus universel et le plus profond des préjugés révolutionnaires propres à la grande transition moderne, celui de tous qui est partout le mieux consacré par les mœurs actuelles; mais c'est aussi, dans mon intime conviction, le plus pernicieux de tous aujourd'hui, celui qui entrave le plus la régénération finale; et j'espère que mon appréciation de l'ensemble du passé finira par faire admettre cette démonstration (car, pour moi, c'en est une) chez un assez grand nombre de bons esprits, pour faire spontanément surgir, en dehors et au-dessus des luttes politiques actuelles, une action philosophique allant directement à la réorganisation des opinions et des mœurs modernes, sans se mêler aux batailles que suscite la possession du pouvoir, sinon afin d'y faire pénétrer la réalité de son enseignement général.

Cette action sera, par sa nature, nécessairement européenne, comme la grande crise correspondante, tandis que l'action politique proprement dite ne peut être que nationale et, par suite, insuffisante. Vous croyez, il est vrai, qu'un 1789 anglais est préalablement indispensable : j'avoue que je ne le pense pas. D'abord, 1789 n'a été, en France, qu'un prélude : la véritable secousse, celle qui a vraiment annoncé l'ère nouvelle, c'est réellement 1793, dont les patriotes anglais ne veulent peut-

être pas. Mais surtout il faut, ce me semble, concevoir, d'un point de vue plus étendu, que l'opération française n'est française que par le mode et l'initiative : au fond, l'ébranlement révolutionnaire a été fait aussi au profit commun de toute la grande république européenne, comprenant les populations anglaise, française, italienne, allemande et espagnole, qui, depuis Charlemagne, sont en constante synergie sociale, et chez lesquelles, malgré les variétés nécessaires de manifestation, la déchéance du régime ancien est essentiellement équivalente. Ainsi, à mes yeux, votre 1789, ou plutôt 1793, est, au fond, accompli déjà, autant qu'il doive l'être, comme préambule; car la France y a travaillé pour toute la communauté occidentale; ce n'est pas une chose qui soit susceptible d'être refaite. Vous savez ce que valent, en politique, les imitations, même les mieux dirigées : voyez, par exemple, en ce moment, la misérable parodie espagnole de l'ébranlement français. Qu'est-il, au fond, résulté, chez nous, de cet ébranlement initial? D'une part, l'irrévocable démonstration de la caducité de l'ancien système social, et la proclamation décisive de la nécessité d'une entière rénovation ; d'une autre part, la preuve irrécusable de la profonde impuissance organique propre à la métaphysique négative qui avait jusqu'alors dirigé le mouvement révolutionnaire, et dont le triomphe politique n'a pu aboutir qu'à une imminente et sanguinaire anarchie, de manière à indiquer qu'une philosophie nouvelle pouvait seule présider à la réorganisation devenue inévitable.

Voilà tout ce que reproduirait ailleurs la répétition du même ébranlement, sauf les conflits incidents, variables selon le peuple et la situation. Or, qu'y

a-t-il, dans ce double enseignement, qui soit réellement particulier à la France, et qui ne se trouve à la fois suffisamment établi pour toutes les populations placées dans une pareille position fondamentale, par suite d'une commune progression antérieure, tant positive que négative ? Toute grande secousse politique, avant une suffisante maturation de la doctrine régénératrice, me semble donc maintenant, en Angleterre comme en France, et comme ailleurs, devoir être évitée autant que possible, ce qui, du reste, ne signifie nullement qu'elle le sera ; quant aux conflits inévitables, et peut-être fort douloureux, que nous prépare l'anarchie mentale et morale, il faut les prévoir sans les exciter, et en faire ressortir à tous les leçons expérimentales sans y participer activement.

Au fond, votre appréciation nationale s'écarte beaucoup moins, à cet égard, d'une telle notion générale qu'il le semblerait d'abord ; puisque votre rectitude d'observation vous conduit à reconnaître que l'ascendant rétrograde pourrait bien être, sous peu, assez décisif en Angleterre pour y comprimer tout ébranlement révolutionnaire ; ce qui ne m'étonne nullement, vu le discrédit croissant que les doctrines purement négatives doivent aujourd'hui rencontrer partout, à mesure que le besoin de la réorganisation est mieux senti, par suite de la marche naturelle des événements. Quant aux obstacles que le défaut d'ébranlement présenterait au libre essor de l'activité pleinement philosophique en Angleterre, ils me semblent réductibles à l'obligation, désagréable mais facile, de certaines formules d'exposition, dont l'allure des philosophes français au milieu du régime de Louis XV peut donner une idée : si ces gênes n'ont pas empêché l'élan néga-

tif, pourraient-elles être plus efficaces contre l'élan positif?

D'ailleurs, sans que la philosophie s'en mêle, une nouvelle et redoutable intervention politique partout imminente, et davantage peut-être en Angleterre, me semble devoir bientôt, à cet égard, changer la question et faciliter involontairement les voies ; c'est l'apparition inévitable, et sans doute prochaine, des masses prolétaires sur la scène politique, où elles n'ont encore été qu'instruments, et où leur introduction personnelle changera nécessairement toute la physionomie des luttes actuelles. Si les philosophes se trouvent alors vraiment à la hauteur de leur destination, cette grave modification naturelle pourra leur devenir très favorable, en faisant partout goûter leur action spéculative, non seulement chez les classes inférieures, où l'éducation positive doit être spécialement accueillie, mais aussi chez les classes dirigeantes, qui seront peut-être trop heureuses que la rationalité positive veuille bien leur prêter, contre les utopies subversives de toute sociabilité, un secours indispensable, que l'on ne chicanera plus sur sa tendance religieuse ou irréligieuse, pourvu qu'il soit efficace : en un mot, la positivité sera, peut-être bientôt, invoquée au secours de l'ordre, qu'elle seule peut aujourd'hui suffisamment protéger, au moins autant qu'en faveur du progrès, dont les vraies conditions ne sont ni si évidentes ni si bien senties.

Vous excuserez, j'espère, en faveur du motif, cette sorte de dissertation anticipée, qui se ressent, sans doute, de l'élaboration directe qui m'a occupé pendant les trois dernières semaines. Mais j'attache, je l'avoue, une extrême importance à conserver une aussi précieuse acquisition que la vôtre à la grande action phi-

losophique du dix-neuvième siècle, dont les organes, naturellement très-rares, sont jusqu'ici si difficiles à trouver. C'est donc avec plus de satisfaction que votre modestie ne vous a permis de le croire que j'apprends, par votre dernière lettre, votre préoccupation actuelle d'un ouvrage essentiellement philosophique, sous les formes d'ailleurs convenables à sa destination nationale. Je lirai, avec beaucoup d'intérêt, et certainement aussi avec fruit, la *Logique*, que vous m'annoncez pour ce printemps, malgré les formules métaphysiques et les précautions théologiques dont vous prenez d'avance un trop aimable soin de vous excuser, parce que j'en connais assez la nécessité actuelle pour votre pays. J'y pensais involontairement hier, en ouvrant, pour la douzième fois, le cours populaire d'astronomie que j'ai institué, par un discours d'inauguration, où, chaque année, dans un local officiel, je développe directement la destination ouverte d'un tel enseignement pour propager partout l'esprit positif, afin de permettre l'élimination totale de la philosophie théologique, même à l'état de simple déisme, et la réduction finale de toutes les doctrines morales et sociales à la positivité rationnelle.

Je me félicite bien sincèrement de pouvoir aussi librement parler à quatre cents personnes réunies ; et je m'en félicite sans aucune vaine gloriole patriotique, comme résultat, non pas seulement de notre initiative révolutionnaire, mais de l'ensemble de notre passé depuis le moyen âge. En regrettant vivement que les vrais philosophes ne puissent partout tenir le même langage (que je tiens ici seul, il est vrai, mais, au fond, sans risque personnel pour un homme dépourvu d'ambition temporelle), je comprends fort bien les conditions res-

trictives où ils se trouvent placés, et je sais m'adapter pleinement aux formes d'exposition qui en résultent. Quant au fond de votre travail, je suis d'autant plus disposé à le goûter, que je me félicite beaucoup de voir enfin un esprit aussi judicieux et aussi éminent à la fois que le vôtre, entreprendre une opération aussi importante que celle d'une saine analyse rationnelle des tendances morales et facultés mentales vraiment élémentaires, sans se faire aucune illusion sur la nature d'un tel sujet, dès lors toujours connexe, au moins en principe, avec les déterminations anatomiques de la physiologie cérébrale, qui peut ainsi retirer de précieuses indications ultérieures d'une élaboration si mal conçue jusqu'ici.

Ne craignez donc pas qu'une telle occupation vous rende, à mes yeux, aucunement suspect de métaphysique, et, sans aucune inquiétude anticipée, croyez bien que j'attends avec impatience cette intéressante communication, d'où je tirerai spontanément une juste mesure du degré réel de notre convergence philosophique.

Votre tout dévoué,

A^{te} Comte.

V

MILL A COMTE

(Reçu le dimanche 27 février 1842.)
(Répondu le vendredi 4 mars 1842.)

India House, 25 février 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Je ne crois pas nécessaire de vous faire de nouvelles excuses sur le retard que je mets à répondre aux lettres si aimables et si instructives dont vous voulez bien m'honorer. Ce ne sont pas cette fois-ci des occupations qui m'ont empêché de vous écrire, mais plutôt des préoccupations. Je n'ai pas besoin de dire que des lettres telles que les vôtres ne doivent pas seulement être bien et mûrement pesées, mais aussi que, pour y répondre dignement, on a besoin de se trouver dans une disposition d'esprit tout à fait convenable.

Je dois commencer par vous témoigner la vive satisfaction avec laquelle j'ai appris la prochaine terminaison de l'ouvrage que j'ai si longtemps suivi avec une admiration toujours croissante. Ce travail est un exemple qui me confirme dans l'idée, déjà ancienne chez moi, que les plus grandes choses sont faites le plus souvent par ceux qui ont le moins de loisir. Je sais trop ce que doivent être les pénibles travaux journaliers de votre état, pour ne pas m'étonner que vous ayez osé entreprendre, et que vous soyez parvenu à accomplir, une tâche si immense, et exigeant une si grande concentration d'esprit, ainsi qu'une si rare dépense de forces in-

tellectuelles. Je sais d'ailleurs combien, au milieu de tout cela, vous payez noblement votre tribut aux intérêts philanthropiques du moment, par le cours scientifique que vous faites chaque année aux ouvriers de Paris. C'est une manière de participation aux affaires du jour, bien plus féconde sans doute en résultats bienfaisants, que celle des stériles discussions de la presse périodique ou de la tribune parlementaire, au moins en France.

Quant à vos remarques sur l'incompatibilité, même en Angleterre, de l'action politique directe avec une influence réelle sur la rénovation philosophique, qui seule aujourd'hui peut être d'une importance majeure, je ne suis déjà pas très éloigné de votre opinion, à laquelle je me rendrai peut-être tout entier après la lecture, si vivement désirée, de votre sixième volume. Je puis du moins indiquer, comme étant pour moi le résultat jusqu'ici le plus positif et le plus certain de l'étude du cinquième volume, une conviction complète du grand principe que, seul entre les philosophes contemporains, vous avez énoncé, celui de la séparation définitive des deux pouvoirs, temporel et spirituel. Ces pouvoirs doivent incontestablement s'organiser d'une manière totalement distincte, ce qui, au reste, n'implique pas pour moi l'impossibilité que le même individu puisse participer, jusqu'à un certain point, aux travaux de tous les deux. Je pense, au contraire, qu'une éducation partiellement active est nécessaire à la perfection de la capacité spéculative, ainsi qu'une éducation spéculative l'est, de l'aveu de tous les philosophes, à celle de la vie active. Je n'en suis pas moins radicalement guéri, et cela par votre ouvrage, de toute tendance vers les doctrines utopistes qui cherchent à remettre le gou-

vernement de la société entre les mains des philosophes, ou même de le faire dépendre de la haute capacité intellectuelle, envisagée plus généralement. Comme la plupart des libres-penseurs nourris dans les idées françaises du XIXe (*sic*) siècle, je n'ai pas toujours complètement évité cette erreur irrationnelle ; mais le sens commun et l'histoire en avaient jusqu'à un certain point fait justice chez moi, même avant la lecture des arguments irrésistibles par lesquels vous soutenez si victorieusement la doctrine contraire.

Outre l'altération grave que la suprématie politique ne tarderait pas à produire dans les habitudes morales et intellectuelles de la classe spéculative, il me semble que cette domination ne serait nullement favorable au progrès intellectuel en vue duquel, sans doute, elle a été surtout rêvée. Je trouve dans l'exemple de la Chine un grand appui à cette opinion. Dans ce pays-là, la constitution du gouvernement se rapproche, autant peut-être que cela se peut, du principe Saint-Simonien, et qu'est-ce qui en est résulté ? Le gouvernement le plus opposé de tous à toute sorte de progrès. La majorité d'une classe lettrée quelconque est peut-être moins disposée que celle de toute autre classe à se laisser mener par les intelligences les plus développées qui s'y rencontrent ; et comme cette majorité ne pourrait, sans doute, se composer de grands penseurs, mais simplement d'érudits, ou de savants sans véritable originalité, il ne pourrait en résulter que ce qu'on voit dans la Chine, c'est-à-dire une *pédantocratie*.

Vous voyez donc que nous sommes tous deux en sympathie complète, quant à nos principes généraux sur ce sujet. Ce que je dois, là-dessus, à votre livre, c'est surtout d'avoir formulé dans le principe de la sé-

paration des pouvoirs temporel et spirituel, et de l'organisation de chacun sur les bases qui lui sont propres, une doctrine plus vague que j'avais moi-même tirée de l'histoire, et que j'avais jetée dans les discussions du jour comme réponse décisive à tout système politique démocratique ou benthamiste. Cette doctrine, la voici :

Que dans toutes les sociétés humaines où l'existence des véritables conditions du progrès continu a été prouvée *a posteriori* par l'ensemble de leur histoire, il y a eu, du moins virtuellement, un antagonisme organisé. Puisque, dans nulle société, le pouvoir dominant n'a pu résumer en soi tous les intérêts progressifs et toutes les tendances dont la réunion est nécessaire à la durabilité indéfinie de la marche ascendante, il a fallu partout, aux intérêts et aux tendances plus ou moins antipathiques à ce pouvoir, un point de ralliement assez fortement constitué pour les protéger efficacement contre toute tentative, soit réfléchie, soit seulement instinctive, de les comprimer ; tentative dont le succès amènerait, après un temps ordinairement très court, soit la dissolution sociale, comme à Athènes, soit l'état stationnaire bien caractérisé de l'Égypte et de l'Asie.

J'avais toujours ressenti une grande difficulté à concevoir la forme dans laquelle ce principe nécessaire au progrès devait trouver son application définitive à la politique moderne. Mais je vois dans la doctrine de la séparation des pouvoirs spirituel et temporel, une fois posée par vous, la solution de cette difficulté, puisque cette théorie réunit toutes les conditions de l'antagonisme indispensable, avec des recommandations qui lui sont propres, et qui en font évidemment la forme théoriquement parfaite de l'application de ce principe.

Pour en revenir aux considérations personnelles, la question de participation, au moins directe, au mouvement politique, se trouve pour moi à peu près décidée par ma position individuelle. Je remettrai à un autre temps l'exposition de mes vues sur les circonstances politiques de mon pays, qui, malgré la force incontestable de vos objections, font encore à mes yeux de la tribune parlementaire la meilleure chaire d'enseignement public pour un philosophe sociologiste convenablement placé, et qui chercherait peut-être à faire des ministères, ou à les diriger dans son sens, mais en s'abstenant d'en faire partie, sinon probablement dans des moments critiques que je ne crois pas, chez nous, très éloignés. Mais, au lieu de parler de ces choses qui ne me regardent nullement, je m'autoriserai de votre sympathie bienveillante pour vous entretenir de celles qui me regardent, et je dirai que j'entre dans une époque de ma vie qui me mettra pour la première fois à même de savoir jusqu'à quel point l'activité purement philosophique, dirigée dans le sens de mes opinions, et avec le degré de capacité dont je puis disposer, est capable de donner, dans notre pays, une influence réelle sur la marche des idées, au moins chez les hommes les plus avancés. Jusqu'ici, quoique plus connu qu'on ne l'est ordinairement lorsqu'on n'a jamais exercé aucune fonction publique évidente, et qu'on n'a rien publié qu'anonymement, je suis totalement inconnu du public ordinaire, et par conséquent je n'ai pas le moindre commencement d'autorité morale. Ceux d'ailleurs qui ne sont pas totalement étrangers à mes travaux ne me connaissent que comme une sorte d'homme politique, appartenant au parti révolutionnaire modéré, et qui a quelquefois écrit en philosophe

sur les questions de la politique actuelle. Mais aujourd'hui je livre mon nom à la publicité, par un ouvrage purement philosophique, et en même temps par la réimpression des meilleurs de mes écrits antérieurs, dont pour la première fois je prends sur moi la responsabilité. Je ne me fais aucune illusion sur le degré de succès dont l'une ou l'autre de ces publications est susceptible, mais, quel qu'il puisse être, il me donnera probablement une place quelconque parmi les supériorités intellectuelles reconnues, et me permettra, jusqu'à un certain point, d'apprécier le degré d'influence que je suis capable d'exercer sur le mouvement spirituel, ainsi que les meilleurs moyens de m'en servir.

Je regrette de vous avoir involontairement donné l'idée que l'ouvrage philosophique dont il est question avait pour but l'analyse de nos facultés mentales et de nos tendances morales. J'ai seulement entendu exprimer ma croyance à la possibilité et à la valeur scientifique d'une psychologie ainsi entendue ; mais, dans ma *Logique*, je ne m'occupe que de méthode, c'est-à-dire des actes intellectuels, en faisant autant que possible abstraction des facultés. Il n'est pourtant pas impossible que je m'occupe un jour de cette autre tâche, et afin d'y être mieux préparé, je vous engage très fortement à m'indiquer les lectures les plus propres à me donner une véritable connaissance de la physiologie phrénologique. Chez nous, la phrénologie n'a guère été cultivée que par des hommes d'une intelligence moins que médiocre, si j'en juge par ce que j'ai lu de leurs écrits, et je vous avouerai que j'ai longtemps regardé cette doctrine, au moins dans son état présent, comme indigne d'occuper l'attention d'un vrai penseur, idée dont je ne suis revenu qu'en apprenant par votre

troisième volume que vous y adhériez, au moin
ses principales bases. Je suis donc resté fort arri
ce sujet important, ce à quoi je désire promptem
médier, et me faire le plus tôt possible, sur une
tion qui doit nécessairement exercer une grande in
sur mes spéculations à venir, une opinion mi
aussi bien fondée qu'elle peut l'être.

Tout à vous de cœur,

J. S. MILL,
(JOHN STUART)

VI

COMTE A MILL

Paris, le vendredi matin, 4 mars 184

Mon cher Monsieur Mill,

Très convaincu que les retards de vos réponse
pleinement involontaires, dans une correspon
naissante à laquelle il est évident que vous voule
attacher un prix réel, je m'empresse de profite
demi-loisir momentané pour répondre plus prompt
à votre lettre du 25 février que je n'ai pu le fai
précédentes. Cet empressement m'est d'ailleurs i
par une sorte de reconnaissance spéciale pour l
faite satisfaction que m'a causée, dimanche mat
lecture d'une lettre qui témoigne si complètem
notre sympathie philosophique.

Je ne saurais vous exprimer assez vivement, en effet, combien je suis heureux de voir un esprit aussi judicieux et aussi indépendant que le vôtre, conduit, par ses propres méditations, à adhérer au point le plus délicat peut-être, et en même temps le plus décisif de ma doctrine politique, pour la rectification du préjugé le plus profond et le plus universel, comme aussi le plus désastreux, de tous ceux qui règnent aujourd'hui. La séparation systématique des deux puissances élémentaires, spirituelle et temporelle, constitue certainement la principale condition du dénoûment de la situation actuelle. Or, il n'en existe aujourd'hui quelques notions que parmi les penseurs de l'école rétrograde, surtout en Italie, où cette conception est radicalement viciée et annulée par une aveugle tendance à la rattacher exclusivement à la philosophie théologique, désormais pleinement impuissante, et qui, même au moyen âge, rendit si précaire et si imparfaite la première tentative de sa réalisation fondamentale ; en sorte que, chez de tels penseurs, cette théorie ne conduit, au fond, qu'à une pure théocratie, aussi dangereuse que chimérique. C'est seulement chez l'école progressive qu'un semblable principe peut réellement fructifier désormais, de manière à dégager enfin la marche révolutionnaire de la routine métaphysique où elle est maintenant entravée, et qui ne peut qu'entretenir indéfiniment des débats inextricables tant qu'on s'obstinera à confondre la réorganisation spirituelle dans la réorganisation temporelle. Aussi ai-je toujours vivement désiré de voir poindre de ce côté une pareille conviction ; mais vous êtes le seul jusqu'ici qui m'ayez fait éprouver, à cet égard, une véritable satisfaction ; partout ailleurs je n'ai encore trouvé que des demi-apprécia-

tions, aussi stériles que fugitives. Malgré que mon évidence soit très intime et fort ancienne sur un sujet que déjà je traitais directement il y a seize ans, vous savez combien il est pénible de se sentir penser tout seul, et vous concevez par suite avec quel plaisir j'ai dû accueillir votre adhésion spontanée, qui dépasse même mes espérances antérieures.

Non seulement nos vues convergent sur le principe essentiel, mais je crois d'ailleurs que les divergences secondaires sont bien plus apparentes que réelles, et qu'elles se dissiperont bientôt d'après une suffisante explication mutuelle. Outre que je reconnais, comme vous, la nécessité d'un certain degré de vie active pour compléter et préciser l'éducation spéculative, j'admets de plus que les convenances spéciales de la situation actuelle, où les deux pouvoirs sont intimement confondus, peuvent autoriser, et quelquefois obliger les philosophes, dans l'intérêt général de la régénération finale, à participer exceptionnellement à la vie politique directe, quoiqu'une telle diversion leur offre beaucoup d'écueils, et qu'elle exige des principes bien arrêtés pour ne pas dégénérer en déviation réelle : une note importante, mais probablement très peu remarquée, à la fin du premier chapitre de mon quatrième volume, est immédiatement destinée à ménager, sans inconséquence, une telle ouverture. Pour formuler ma pensée à ce sujet par un exemple sensible, relatif à une grande opération, il me suffit, par exemple, de blâmer le philosophe Condorcet pour s'être laissé introduire dans notre glorieuse Convention, où dominaient et devaient dominer les hommes d'action, au point de vue desquels il ne pouvait être convenablement placé ; d'où est résultée la fausse position qu'il a si cruellement expiée.

Mais, au contraire, j'aurais trouvé fort naturel qu'il développât une grande activité dans la société des jacobins, qui, placée en dehors du gouvernement proprement dit, constituait alors spontanément une sorte de pouvoir spirituel dans cette combinaison si remarquable et si peu comprise, qui caractérisait le régime révolutionnaire. Sans aucune autre indication, vous pouvez, je crois, entrevoir, dès ce moment, que notre concordance sur ce point capital est encore plus complète que nous n'avons dû le croire d'abord l'un et l'autre.

Quant au principe fondamental, je ne saurais trop vous remercier de l'appréciation profonde et lucide, manifestée par les formes concises et décisives de votre précieuse lettre, et si bien résumée par votre heureuse expression de *pédantocratie* pour caractériser l'utopie dangereuse du prétendu règne de l'esprit, au sujet duquel je juge essentiellement comme vous l'exemple irrécusable de la Chine. La nécessité et la nature de l'antagonisme continu, sans lequel la progression humaine serait impossible, n'ont jamais été, ce me semble, mieux senties ni mieux établies. Intimement convaincu que, dans la régénération philosophique, le pas le plus difficile consiste à déterminer l'union réelle de *deux* intelligences vraiment originales, vous concevez quel noble espoir une telle convergence m'autorise rationnellement à concevoir.

Son importance est d'autant plus grande, à mes yeux, que la combinaison de l'esprit français avec l'esprit anglais me paraît aujourd'hui la plus convenable et la plus décisive de toutes celles que doit exiger la nouvelle synergie européenne des cinq grandes populations occidentales. Ce n'est pas que l'Angleterre me semble, après

la France, la mieux préparée aujourd'hui à la régénération positive : j'établis, dans mon sixième volume, que l'Italie, et même l'Allemagne, en sont réellement moins éloignées, par suite de la désastreuse influence que le protestantisme organisé et la suprématie aristocratique ont dû exercer sur le développement politique de l'Angleterre. Mais si, au lieu de considérer les masses, on envisage seulement le mouvement intellectuel chez les esprits cultivés, je suis convaincu, au contraire, que le génie anglais sera plus favorable qu'aucun autre à l'élaboration philosophique de la réorganisation moderne, qui pourra même, à certains égards, être mieux accueillie en Angleterre qu'en France, surtout parmi les savants. Aussi ne suis-je nullement surpris que ma nouvelle philosophie ait été jusqu'ici mieux appréciée par les penseurs anglais que par tous les autres, vu l'originalité plus prononcée et la positivité plus complète de ceux qui, chez vous, s'élèvent et se maintiennent au point de vue spéculatif, dans un milieu éminemment pratique. Tandis que les savants français enrégimentés me sont, à quelques exceptions près, essentiellement hostiles, je ne serais pas étonné que les vôtres sympathisassent bientôt avec moi, malgré le commun entraînement du régime de spécialité.

Je vous remercie d'avoir compté que je prendrais une part réelle à l'indication de vos émotions personnelles, déterminées par l'approche de l'importante publication par laquelle vous allez ouvertement prendre rang parmi les têtes vraiment philosophiques, à l'unanime satisfaction, j'ose l'annoncer, des bons esprits européens. Ma situation actuelle est, à quelques égards, analogue, puisque je suis sur le point de terminer enfin une opération qui n'est pleinement jugeable que dans

son ensemble, et qui, par suite, n'a pu jusqu'ici être appréciée, ou même connue du vulgaire des penseurs, quoiqu'elle ait assez percé, par sa seule existence, pour obtenir, suivant ce que je viens d'apprendre, les honneurs de l'*Index*, dans la congrégation des livres en cour papale.

Mon cas est même plus compliqué personnellement que le vôtre, en ce que votre existence sociale est heureusement indépendante de vos travaux philosophiques, tandis que les miens pourront exercer une grande influence, et plutôt funeste qu'avantageuse, sur ma position matérielle. Dépourvu de toute fortune privée, je ne vis modestement que par de pénibles fonctions dont le caractère est fort précaire, et que mon ouvrage pourra compromettre. Vous ignorez en effet que, en confirmation de la profonde inaptitude des savants actuels (surtout en France) à tout gouvernement quelconque, même scientifique, d'après leur défaut simultané de vues générales et de sentiments généreux, nos règlements sont tellement sages, que les deux fonctions que je remplis à l'École polytechnique y sont assujetties à une réélection annuelle par le corps des professeurs!!! Or, ce qui ne serait pour tout autre qu'une formalité désagréable, peut s'aggraver beaucoup envers moi, en offrant un point d'appui aux dispositions malveillantes que doivent m'y susciter naturellement des sentiments d'envie trop communs, et le souvenir des injustices qu'on m'y a déjà faites. J'ai appris, à mes propres dépens, que les savants seraient tout aussi vindicatifs et oppressifs que les prêtres et les métaphysiciens, s'ils pouvaient en avoir jamais les mêmes moyens. Or, en ce qui me concerne, leur pouvoir actuel est pleinement suffisant. Cependant la suite de mon appréciation historique me

conduit nécessairement, dans le sixième volume, à attaquer directement le régime routinier de la spécialité dispersive, qui se présente à moi, d'après l'ensemble du passé moderne, comme constituant aujourd'hui, surtout en France, le principal obstacle au grand mouvement philosophique du dix-neuvième siècle. Loin de reculer devant une obligation aussi délicate, vous me connaissez asez maintenant pour ne pas douter que je ne l'aie remplie avec toute l'énergie qu'exige sa haute importance. Mais je ne me dissimule point que ce devoir philosophique peut gravement compromettre la situation précaire où je me trouve encore à l'âge de quarante-quatre ans, et de manière à troubler peut-être les vingt années environ qui me restent à vivre et à penser. Heureusement que mon caractère est aussi spéculatif que mon esprit, et que je ne me suis laissé jamais préoccuper beaucoup par les injonctions matérielles, sauf le cas de détresse actuelle. Quoi qu'il en soit, il serait fort pénible d'être forcé de changer aussi tard ses moyens d'existence, après avoir toujours vécu, depuis l'âge de dix-huit ans, par l'enseignement mathématique sous une forme quelconque ; et vous concevrez aisément que cette considération doit accessoirement augmenter l'émotion inhérente à la prochaine terminaison de mon entreprise philosophique, bientôt livrée finalement au contrôle décisif des penseurs européens.

Quelque longue que soit cette lettre, je ne dois pas la terminer sans répondre sommairement à l'honorable confiance que vous me témoignez au sujet de la physiologie cérébrale. La fâcheuse nécessité philosophique où Gall s'est trouvé de formuler en détail l'analyse phrénologique, a tendu, plus tard, à discréditer une telle

conception auprès des esprits sérieux, et à la laisser exploiter par de misérables intelligences, qui l'ont fait dégénérer en un vulgaire charlatanisme ; aussi je ne m'étonne pas qu'elle soit généralement méconnue en Angleterre, quoique déjà fort appréciée ici de beaucoup de penseurs avancés. Mais je puis vous assurer que je n'en ai nullement exagéré la valeur fondamentale dans le troisième volume de mon ouvrage. Malgré tous les vices radicaux d'une vaine localisation, elle a certainement constitué la véritable prise de possession finale par l'esprit positif des études intellectuelles et morales relatives à l'individu, sauf une meilleure harmonie avec l'examen de l'espèce.

Ses principes essentiels, anatomico-physiologiques, sur la pluralité et l'indépendance des organes ou des forces, et même sa première délinéation générale du cerveau en trois régions correspondantes aux trois ordres de manifestations, posent, à mon gré, les premières bases d'une théorie vraiment rationnelle de la nature humaine. Mais les ouvrages originaux de Gall sont encore les seuls où un bon esprit doive aujourd'hui puiser une telle instruction : toutefois, il est convenable de commencer par les écrits de Spurzheim, qui, plus courts d'ailleurs, sont rédigés beaucoup plus méthodiquement, quoique la systématisation n'y soit pas au fond meilleure.

Afin d'éviter les développements anatomiques, déjà même un peu surannés, vous pourrez vous borner, pour Gall, au lieu de son grand traité in-4°, à son ouvrage en 6 petits volumes in-8°, *Sur les fonctions du cerveau*. Un aussi bon esprit que le vôtre pourra aisément écarter la spécialisation hasardée des organes, et même l'évidente irrationnalité de plusieurs analyses

psychologiques, sans rien perdre cependant d'une source d'instruction extrêmement précieuse, qui donne de l'homme une plus juste idée qu'aucune théorie antérieure, et que je regarde comme indispensable aujourd'hui à l'entier développement de la capacité philosophique : en ce qui me concerne, elle m'a certainement beaucoup servi, et vous avez dû voir dans mes quatrième et cinquième volumes quel usage étendu j'en ai pu faire, en évitant toute discussion déplacée ou prématurée.

Tout à vous bien cordialement,

A^{te} Comte.

VII

MILL A COMTE

(Reçu le jeudi 24 mars 1842.)
(Répondu le mardi 5 avril 1842.)

India House, 22 mars 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Je me félicite toujours de plus en plus des rapports de correspondance qui se sont si heureusement établis entre nous deux, en attendant, j'espère, des rapports personnels, qui me seraient encore plus précieux. Votre dernière lettre me fait sentir, plus que jamais, combien notre sympathie philosophique est déjà intime, en montrant qu'elle ne se borne pas aux principes fondamentaux, mais qu'elle s'étend jusqu'aux questions secondaires, de manière à indiquer que, dans la suite, elle

se prononcera constamment de plus en plus. Non seulement les divergences qui semblaient d'abord exister dans notre manière d'envisager les relations mutuelles des deux puissances élémentaires ont à peu près disparu par les explications que vous avez bien voulu me donner de votre opinion ; non seulement vous avez donné votre sanction philosophique au principe de l'antagonisme continu comme condition de la progression humaine, principe qui faisait le terme le plus avancé du développement sociologique auquel j'étais parvenu par mes propres réflexions ; mais aussi je retrouve chez vous une autre idée à laquelle j'ai toujours tenu beaucoup, et peut-être seul parmi mes compatriotes. Je suis comme vous intimement persuadé que la combinaison de l'esprit français avec l'esprit anglais est un des besoins les plus essentiels de la réorganisation intellectuelle. L'esprit français est nécessaire afin que les conceptions soient générales, et l'esprit anglais pour les empêcher d'être vagues, défaut prédominant en France chez les intelligences secondaires, tandis que chez nous les généralisations quelconques ne trouvent guère d'accueil, en matière morale ou sociale, que de la part d'hommes très avancés. Je crois que c'est Voltaire qui a dit : « Quand un Français et un Anglais s'accordent, il faut qu'ils aient pleinement raison » : cela serait encourageant pour nous deux, si nous en avions besoin avec la conviction profonde que nous avons déjà.

Il est au reste fort à regretter que les penseurs de nos deux pays soient loin d'avoir les uns pour les autres l'estime qu'ils méritent. En mathématique, en physique, en chimie, en biologie même, les savants français et anglais se rendent justice mutuellement, et il en était ainsi même au plus chaud de la guerre révolutionnaire

et napoléonienne. Il n'en est malheureusement pas de même en ce qui concerne les questions morales et sociales; et c'est ici l'Angleterre qui est le plus en défaut. Le mouvement intellectuel français postérieur à la Révolution est encore aujourd'hui, pour la plupart des Anglais, même instruits, comme s'il n'avait pas existé. Vous me croirez à peine, quand je dis que même les travaux de la nouvelle école historique sont à peine connus ici ; que les écrits par exemple de M. Guizot ne commencent à être un peu lus que depuis qu'il a passé ici comme ambassadeur, et que ceux qui savaient devoir se rencontrer avec lui dans le monde ont trouvé convenable de connaitre au moins les noms de ses principaux écrits, Les Anglais cherchent plus volontiers des idées nouvelles chez les Allemands que chez les Français, et bien du monde a lu non seulement Kant, mais encore Schelling et Hegel, sans même avoir lu Cousin, qui présente les mêmes idées ténébreuses avec une lucidité et un esprit de systématisation tout français.

Dans cette inattention au mouvement philosophique de la France, il se rencontre toutefois de singulières exceptions. Je ne sais si je vous ai encore parlé d'une nouvelle école de philosophie théologique, qui s'est élevée dans ces derniers temps à Oxford, et qui me paraît destinée à remplir dans la régénération sociologique de l'Angleterre un rôle tout pareil à celui de l'école de de Maistre, dont elle partage essentiellement les doctrines. Comme cette école, elle juge la crise actuelle d'une manière à peu près vraie, se trompant seulement sur les remèdes. Elle réhabilite le catholicisme et le moyen-âge; elle s'appelle catholique, et prétend que l'église anglicane est toujours restée telle

(à la vérité sans le pape, mais en transportant le pouvoir spirituel dans le corps des évêques) ; elle soutient le principe de l'autorité contre celui de la liberté illimitée de conscience, principe qui est encore plus fortement accrédité ici par les préjugés protestants, qu'il ne l'a pu être en France par la philosophie de Voltaire et de Diderot, justement parce que sa victoire moins complète n'a pas permis qu'il se réduisît à l'absurde par le plein développement de ses conséquences anti-sociales. Cette école ressemble aussi à l'école française catholique en ce qu'elle a été la première à fonder dans ce pays-ci une sorte de philosophie historique, tout à fait semblable, au reste, à celle de l'auteur du *Pape*, que je doute pourtant si ces écrivains ont lu. Malgré cela, ils ne laissent pas de jeter les yeux de temps en temps sur l'autre côté de la Manche, et il leur est arrivé une fois de prôner assez singulièrement la ridicule école de Buchez, qui a parodié d'une manière si baroque les formes de la positivité, et dont les chefs se recommandent surtout à nos catholiques anglicans en ce que, d'athées qu'ils étaient, ils sont devenus catholiques romains.

J'attends avec un vif intérêt le jugement sur l'Angleterre qui se trouvera dans votre sixième volume. En tant que je connais votre opinion, elle s'accorde complètement avec la mienne, et je serais bien étonné d'une si grande justesse d'appréciation d'un pays ordinairement si mal connu en France, si je n'y voyais pas un exemple de la grande puissance d'interprétation à l'égard des faits généraux et patents, qu'un esprit vraiment scientifique puise dans la connaissance approfondie des grandes lois sociologiques. Malgré la brièveté de la vie humaine, nous pouvons l'un et l'autre espérer de voir

la position sociale et le caractère national de chaque portion importante du genre humain rattachés aux lois de la nature humaine, et aux propriétés du milieu organique général ou particulier, par une filiation aussi certaine, sinon aussi complète, que celle qui existe aujourd'hui dans les sciences les plus avancées. Je serais bien heureux si je me croyais capable de prendre une part vraiment importante, bien que secondaire, à ce grand travail.

Ce que vous me dites sur votre position personnelle, et sur la manière dont elle pourra être compromise par la liberté de discussion dont vous avez usé à l'égard du régime scientifique actuel, est de nature à ajouter une certaine inquiétude au plaisir avec lequel j'envisage la prochaine terminaison de votre mémorable travail. Il est certainement dans l'ordre que les philosophes soient aujourd'hui persécutés par les savants, comme ils l'ont été autrefois par les prêtres, comme ils le seront probablement un jour par les industriels, et cela manquait peut-être au cercle de l'enseignement sociologique à tirer de l'histoire des persécutions. Mais il est à espérer que vous au moins n'en serez pas la victime, et que lors même que vous éprouveriez de l'amour-propre blessé d'un corps savant l'injustice infâme qui ne vous paraît pas impossible, cela déterminerait de la part de toutes les personnnes impartiales un sentiment contraire, et qui pourrait exercer une influence plus qu'équivalente sur votre position, même matérielle. Je crois avoir entendu dire à M. Marrast que vous aviez éprouvé aussi de la part du gouvernement de graves injustices ; sans cela, j'aurais cru que, malgré la critique sévère que vous avez faite de l'ordre de choses actuel, le gouvernement d'aujourd'hui pourrait avoir été capable

de vouloir utiliser votre capacité dans des fonctions d'enseignement supérieures à celles qui vous ont occupé jusqu'ici ; d'autant plus que M. Guizot, avec qui, pendant son séjour ici, je me suis un peu entretenu de vous, s'est exprimé d'une manière honorable sur votre compte, et que, malgré les passions haineuses dont on ne peut le disculper, il ne me paraît pas dénué d'une certaine magnanimité.

Je vous remercie grandement des renseignements que vous avez eu la bonté de me donner sur les ouvrages phrénologiques à lire, et je me propose de m'en occuper incessamment.

Tout à vous,

J. S. MILL.

VIII

COMTE A MILL

Paris, le 5 avril 1842.

Mon cher Monsieur Mill,

J'éprouve, comme vous, une satisfaction croissante de l'heureux développement que prend peu à peu notre relation naissante. Cette précieuse sympathie m'est peut-être même encore plus intéressante qu'à vous, à cause de mon genre de vie probablement plus solitaire, qui doit me faire attacher plus d'importance à une telle conformité. Notre convergence spontanée sur tous les points essentiels de la nouvelle philosophie me semble

même, sous un aspect moins personnel, une vérification spéciale de sa réalité fondamentale et de son aptitude intrinsèque à rallier ultérieurement la masse des esprits modernes; c'est, je crois, un double privilège caractéristique de la positivité dans la situation actuelle des intelligences. Les doctrines théologiques ou métaphysiques peuvent encore diriger des coalitions, comme inspirer un certain degré d'enthousiasme; mais la philosophie positive est seule susceptible aujourd'hui de susciter spontanément un concours sincère et durable, comme de produire de véritables convictions individuelles: une parfaite cohérence dans l'ensemble de chaque entendement, et une active convergence entre divers penseurs originaux, sont déjà, et paraîtront, de plus en plus, ses attributs exclusifs, garanties certaines de son ascendant futur; l'expérience montre graduellement que, dans tout autre régime mental, les convictions sont très chancelantes et l'accord très précaire. Vous avez bien raison de remarquer, à ce sujet, la différence de nos nationalités comme devant beaucoup accroître la valeur propre de cet heureux symptôme, suivant l'ingénieux aperçu de Voltaire, dont les saillies étaient si souvent judicieuses au fond, malgré la frivolité des formes. Comme vous, je désirerais bien vivement que cette précieuse correspondance pût être directement fortifiée par une relation personnelle; mais ce vœu sera sans doute longtemps stérile, à moins que vous ne soyez conduit à faire le voyage de Paris. Pour moi, en effet, mes occupations professionnelles m'interdisent maintenant toute possibilité d'excursion, même rapide; le temps ordinaire des vacances se passe pour moi en voyages forcés dans les diverses parties de la France, en ma qualité d'examinateur.

La sincère sympathie que vous voulez bien me témoigner si vivement, au sujet de ma position personnelle, m'a profondément touché, outre qu'elle m'est d'un heureux augure quant aux garanties réelles qu'une semblable impression, quoique beaucoup moins active sans doute, chez un grand nombre de penseurs indépendants, peut m'offrir contre les dangers individuels probablement inhérents à la pleine liberté de discussion dont j'ai dû user, dans le dernier volume de mon ouvrage, envers le régime scientifique actuel. Je suis peut-être le premier philosophe qui n'aurai, en aucun cas, ni défiguré ni voilé la vérité ; ce qui n'était guère possible en effet que dans notre siècle, et en France seulement ; mais il serait, certes, fort étrange qu'après avoir ouvertement bravé les plus puissantes croyances, je pusse reculer devant les préjugés propres à nos coteries scientifiques, quand le cours naturel de mon sujet m'y conduisait forcément ; et c'est pourtant la seule partie de mon opération philosophique qui puisse, au fond, me faire craindre de véritables dangers personnels. Ayant affaire, alors, à des personnes malheureusement dépourvues, la plupart, de toute haute moralité, je n'ai d'abri que par l'opinion publique, seule puissance qui leur soit redoutable : aussi je me propose de me placer directement sous la protection formelle du public européen, auquel j'expliquerai, par une préface spéciale, les motifs essentiels d'un tel recours. Je compte en effet, comme vous, que la puissante réaction, ainsi déterminée par les persécutions que pourront me susciter les haines scientifiques, compenserait essentiellement, en ce qui me concerne, la perturbation matérielle qui en résulterait d'abord ; et cette conviction est très propre à diminuer des inquiétudes qui, d'ailleurs,

ne sauraient aucunement affecter l'accomplissement de mes devoirs philosophiques.

En rectifiant les indications que M. Marrast vous a fournies à mon égard, je dois franchement reconnaître que, sans avoir à me louer du gouvernement actuel, je n'ai réellement point à m'en plaindre, puisque je ne lui ai jamais rien demandé, pas plus qu'à son prédécesseur. Seulement, puisque je crains que vous n'ayez conçu, comme je l'ai longtemps fait aussi, une opinion beaucoup trop favorable de la magnanimité de M. Guizot, je dois vous informer que c'est essentiellement l'unique personnage politique actuel contre lequel je puisse personnellement récriminer, précisément parce que, ayant eu, depuis longues années, l'occasion d'en être individuellement apprécié, je lui avais fait l'honneur de le croire susceptible envers moi d'intentions que je n'aurais jamais cherché à inspirer à aucun autre ministre. Si M. Guizot eût été véritablement autre chose qu'un arrogant pédant et un ambitieux vulgaire, avide du pouvoir, non comme moyen de faire mieux prévaloir de nouvelles conceptions, mais pour le seul plaisir de trôner ou de s'enrichir, il eût été certainement touché de la noble confiance philosophique que je lui témoignai, en lui proposant, à son arrivée au ministère de l'instruction publique, il y a dix ans, de créer pour moi une chaire d'*Histoire générale des sciences positives*, au Collège de France, où il a depuis scandaleusement créé, pour ses amis ou ses courtisans, tant de chaires inutiles et même nuisibles; tandis que ses rancunes anti-positives lui firent, malgré de pompeuses promesses, écarter bientôt cette utile innovation, en un temps où, d'ailleurs, il savait très bien que je ne pouvais vivre qu'en consumant misérablement cinq à six heures par

jour dans l'enseignement mathématique; car c'est seulement depuis 1837 que mes conditions d'existence, sans être guère moins précaires, sont devenues plus tolérables, sans que M. Guizot y ait eu d'ailleurs aucune part. Puisque nous sommes conduits à parler de ce personnage, je vous dirai franchement que, sous le rapport intellectuel, ce n'est, après tout, qu'un métaphysicien et un littérateur dépourvu et, qui pis est, dédaigneux de toute science réelle, et muni seulement d'une vaine et facile érudition historique, quoique je lui aie reconnu une force cérébrale intrinsèque qui eût mérité une meilleure culture. Du reste, je ne connais guère de lui que son premier ouvrage historique (*Essais sur l'histoire de France*), qui est probablement sa meilleure production, et qui indique en effet une intention positive assez prononcée. Sous le rapport moral, je le crois au fond tout aussi roué que son spirituel concurrent, tout aussi disposé à voir le système de corruption, non comme une nécessité temporaire de notre anarchie mentale, mais comme la base permanente de l'ordre normal; seulement sa rouerie, au lieu d'un caractère d'impudent cynisme, affecte les formes d'hypocrisie pédantesque propres au puritanisme de l'école genevoise. Politiquement enfin, il oscille entre la vulgaire utopie philosophique que vous avez si heureusement qualifiée de *pédantocratie*, tandis que dans le jargon doctrinaire, on la déguise sous la formule *souveraineté de la raison*, et la rêverie anti-française d'un nouveau 1688. Comme je le connais d'humeur assez gasconne pour oser se vanter, à l'étranger, auprès de ceux dont il me voit apprécié, de m'avoir protégé, je tiens à ce que l'on sache que, ayant pu aisément m'être utile, il s'y est refusé, quoique requis; je lui en ferai

mes remercîments publics dans la préface du sixième volume.

Outre votre bienveillante sympathie, je me fais d'autant moins de scrupule d'insister autant sur ma condition personnelle que, par une coïncidence nécessaire, la crise à laquelle sans doute elle sera prochainement soumise constitue, à mes yeux, la première manifestation directe d'une crise générale tout à fait décisive, qui va spontanément s'opérer dans la constitution actuelle du monde scientifique. A partir de la grande impulsion positive donnée par Bacon et Descartes, tant que la méthode a dû subir ses diverses élaborations fondamentales, les géomètres ont dû prévaloir naturellement, puisque c'est d'eux qu'émane d'abord la positivité ; proclamée, en principe, au dix-septième siècle, et développée, en fait, pendant le siècle suivant, c'est de nos jours que leur prépondérance provisoire a été complètement réalisée : or, c'est précisément alors qu'elle doit cesser, par suite de l'extension définitive de la méthode positive à la science de l'homme, d'abord individuel, puis social, qui, par sa nature, doit certainement redevenir prédominante, comme elle l'a été, en temps normal, sous le régime théologique et même, après, métaphysique. La secousse philosophique, imprimée par mon ouvrage, ne fera réellement que donner le branle systématique à cette nouvelle coordination finale des forces scientifiques, désormais disciplinées surtout par les biologistes et les sociologistes, tandis que les géomètres et les physiciens passeront à leur tour au second rang.

C'est ainsi que s'explique la haine instinctive dont tant de ces messieurs m'honorent, et qui ne pourra que se développer par le conflit que j'élève. Mais aussi la

même appréciation sociologique me montre des appuis naturels chez les biologistes, qui, au fond, sont aujourd'hui opprimés par les géomètres, surtout dans les constitutions académiques, et spontanément disposés à seconder mes efforts pour relever convenablement la dignité supérieure de leurs travaux. Sous une impulsion, en partie spontanée, et due aussi en partie à mon action inaperçue, j'aperçois déjà parmi eux quelques-uns des plus éminents qui commencent à sentir noblement cette nouvelle nécessité. Malheureusement, en ce qui me concerne personnellement, c'est des géomètres, et non des biologistes, que dépend aujourd'hui ma situation matérielle ; mais, quand même je deviendrais par là momentanément victime de cette grande lutte inévitable, je suis aussi certain de l'appui final qu'elle fournira à mes idées.

Je vous remercie beaucoup de vos détails, nouveaux pour moi, sur l'étrange avènement du *catholicisme anglican*, comme émanation spontanée de notre école rétrograde depuis de Maistre. Cette nouvelle phase ne m'étonne nullement, et rentre pleinement dans ma théorie historique, qui indique la réaction rétrograde comme ayant dû spéculativement devenir plus systématique, malgré les inconséquences antérieures, à mesure que l'ébranlement français a dévoilé la tendance finale vers une rénovation totale : cette circonstance était déjà annoncée, en quelque sorte, par l'élimination graduelle du gallicanisme ; car, sous l'instruction de de Maistre, nos prêtres français ont enfin compris que l'ultramontanisme était seul conséquent à leurs principes essentiels. Plus l'école positive caractérisera sa marche réelle, plus on doit voir se développer une telle concentration rétrograde, dans laquelle seront un jour enveloppés, jus-

qu'aux déistes eux-mêmes, avant le plein ascendant social du positivisme, pour lequel, d'ailleurs, une telle coordination de ses adversaires est au fond bien plus favorable que contraire, puisqu'elle tend à donner enfin aux luttes philosophiques un caractère pleinement décisif, où les positivistes devront seuls surmonter la coalition, du moins spéculative, de toutes les anciennes forces philosophiques, aussi bien métaphysiques que théologiques.

Votre dernière lettre a heureusement fortifié ma confiance dans la réalité fondamentale de ma théorie sociologique, en un point fort délicat et fort important, au sujet de mon appréciation de l'Angleterre, que j'ai maintenant lieu d'espérer de vous voir admettre essentiellement après la lecture de mon sixième volume. C'est sans doute, chez moi, une grande hardiesse scientifique que de juger ainsi un cas que je ne connais point par intuition directe et personnelle, et qui ne m'est appréciable que théoriquement; mais, si ma théorie est juste, il est au fond très naturel que cette application m'ait vraiment réussi; c'est ce qu'on voit souvent pour tous les autres phénomènes. Toutefois, il y aurait, à ce sujet, un travail fort essentiel à entreprendre, et qui, outre le défaut évident de temps, ne saurait être opéré par moi, faute des données pleinement suffisantes ; ce serait pour rattacher complètement à la théorie fondamentale de l'évolution moderne la marche spéciale qu'a dû suivre l'évolution anglaise, considérée dans son ensemble et dans ses principales parties, positives ou négatives : ce cas particulier me semble le plus important de tous à traiter, à raison des anomalies apparentes qu'il présente ; et je ne vois réellement que vous qui puissiez le concevoir et l'exécuter convenablement. Rien

ne serait plus propre, sans doute, à déterminer directement cette heureuse combinaison entre l'esprit anglais et l'esprit français, que nous nous accordons à regarder comme le symptôme le plus décisif et la condition la plus importante de la vraie réorganisation européenne. Le cas germanique offrirait sans doute aussi beaucoup d'intérêt, mais il est trop vague et trop incohérent pour comporter une telle efficacité d'examen.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Peut-être ne reconnaîtrez-vous que trop, aujourd'hui, ma constante habitude d'écrire sans brouillon ; mais j'espère cependant que vous parviendrez à déchiffrer mon griffonnage, auquel, du moins, je dois certainement deux heures d'une douce récréation philosophique.

IX

MILL A COMTE

(Reçu le dimanche 8 mai 1842.)
(Répondu le dimanche 29 mai 1842.)

India House, 6 mai 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

D'après ce que vous m'avez indiqué dans une de vos lettres, ce qui restait à faire de votre dernier volume doit être aujourd'hui à peu près terminé. J'en attends

la lecture avec une impatience que tout tend à accroître, et j'espère en retirer quelque avantage pour mon propre livre, dont l'impression, retardée par des délais de libraire, n'a pas encore commencé, et qui ne paraîtra que sur la fin de l'année. Quels que puissent être, à tout autre égard, les résultats de cet ouvrage, je me flatte qu'il ne sera pas sans valeur comme œuvre de propagande, et que les idées importantes que j'ai tirées de votre grand travail, en reconnaissant, comme je le devais, la source d'où elles m'étaient venues, contribueront, avec la manière dont j'ai parlé de ce travail, y compris la partie sociologique, à attirer sur lui l'attention d'un certain nombre de lecteurs les mieux préparés, et à provoquer leur adhésion au seul moyen d'étudier les phénomènes sociaux qui soit aujourd'hui au niveau de l'état intellectuel de l'humanité.

Vous devez sentir, du reste, sans aucune difficulté, que l'esprit anglais se trouve nécessairement moins préparé que celui des autres peuples avancés à suivre et à perfectionner la science positive de l'histoire. La physique sociale devait certainement naître et grandir en France, et ne s'étendre que plus tard à ce pays-ci, par la raison surtout que la civilisation française se rapproche de plus près que toute autre du type normal de l'évolution humaine, tandis que l'histoire anglaise s'écarte, comme vous l'avez si bien remarqué, très loin de la marche ordinaire. De ce caractère exceptionnel du développement anglais, ainsi que de la tendance éminemment insulaire que cette évolution anormale a imprimée à notre caractère national, il en est résulté chez nous une grande indifférence envers l'histoire européenne, dont nous avons l'habitude anti-scientifique de regarder la nôtre comme essentiellement

séparée ; et comme personne ne saurait parvenir à comprendre et à expliquer les anomalies, sans avoir préalablement étudié le cas normal, les recherches qu'on a faites sur notre histoire nationale ne nous ont donné qu'un petit nombre d'érudits, et pas un seul philosophe, même du troisième ou quatrième ordre.

Quant à la tâche honorable que vous avez bien voulu me désigner, celle de rattacher la marche sociale de l'Angleterre à la théorie sociologique fondamentale, je ne puis évidemment me dispenser de cette tentative, ne fût-ce que pour mieux affermir mes propres convictions sociales. Mais, dans le cas même d'un succès complet, je crois que je ferais mieux de soumettre le résultat de mes travaux à vous-même et au public continental, qu'à celui de mon pays, qui certainement ne saurait ni le juger ni en profiter convenablement, faute de connaître, je ne dis pas seulement les lois générales, mais les faits généraux eux-mêmes, source des inductions dont ces lois sont tirées. Aujourd'hui même, ce que nous avons encore de mieux en fait de spéculation historique sur notre pays, c'est l'essai de Guizot sur le système représentatif en Angleterre, et vous conviendrez que ce n'est pas là grand'chose.

Puisque je suis sur le chapitre de M. Guizot, je vous dirai que, tout en ayant toujours jugé comme vous ses spéculations politiques et sa métaphysique doctrinaire, j'ai éprouvé une impression pénible, en apprenant l'idée désavantageuse que vons avez de son caractère, et qu'il ne mérite vraisemblablement que trop bien. On n'apprend pas sans peine qu'un homme, en qui il faut reconnaître une véritable capacité scientifique, ait porté l'esprit de secte jusqu'à manquer de magnanimité envers un philosophe qui n'en a jamais manqué envers

personne, et dont les écrits ont un charme particuli par l'admiration noble et profonde qu'il y témoigne, toute occasion, pour tous ceux qui ont fait honne à l'humanité, quelque éloignées qu'aient été leu croyances des siennes propres. Il faut avoir le cœ bien petit, pour ne pas trouver un attrait irrésistil dans cette noble sympathie avec tous les genres grandeur morale et intellectuelle, que je regarde reste comme une des conditions essentielles de la vra capacité philosophique, au moins de nos jours. Sa cela, on ne peut être tout au plus que l'homme d'u spécialité, et les spécialités n'ont en sociologie, comn vous l'avez si bien établi, qu'une valeur provisoir M. Guizot n'est certainement pas autre chose, quoiq je croie que, si vous aviez pris connaissance de s *Cours d'Histoire*, vous y auriez reconnu, avec les mêm intentions de positivité que dans son premier ouvrag une capacité spéculative plus générale. Si mes co patriotes avaient une connaissance réelle de ce *Cour* ils seraient beaucoup mieux préparés qu'ils ne le so à la positivité sociologique.

J'ai commencé l'étude de Gall : il me paraît un homn d'un esprit supérieur. Je le lis avec plaisir, et, j'espèr aussi avec fruit. Dès que je serai à même de juger théorie, je vous écrirai ce qui m'en semble.

Je regrette d'autant plus vivement que les devoirs votre position vous empêchent de faire un voyage, mêr court, dans ce pays-ci, attendu que moi-même, par d circonstances particulières, je suis, au moins pour cet année, dans une situation à peu près pareille, et q je serai probablement dans l'impossibilité de quitt Londres. La relation personnelle que je désire si viv ment établir avec vous se trouve par là ajournée, ma

je ferai de mon mieux pour que ce retard dure le moins possible.

Tout à vous,

J. S. Mill.

X

COMTE A MILL

Paris, le dimanche matin 29 mai 1842.

Mon cher Monsieur Mill,

Ayant été retardé par un état d'indisposition provenu de nos intempéries atmosphériques, je n'ai pu commencer mes extrêmes conclusions philosophiques aussitôt que je vous l'avais annoncé dans une de mes lettres antérieures. C'est seulement depuis le 17 de ce mois (environ un mois plus tard que je n'avais compté), qu'il m'a été possible d'aborder le travail de ces trois chapitres définitifs, suivant l'indication du grand tableau synoptique annexé au premier volume; en sorte que cette opération est encore peu avancée. Mais, outre qu'elle est maintenant en pleine activité, ce qui, comme vous savez, en fait de verve quelconque, est toujours le plus important, j'y ai déjà terminé le seul point qui exigeât une véritable discussion, en démontrant comment la création de la sociologie, complétant le système des sciences fondamentales, constitue spontanément une véritable unité philosophique. Le reste ne va plus consister qu'en une sorte de résumé systématique des

principales notions, soit logiques, soit scientifiques, fournies par l'ensemble de ma longue élaboration.

Toutefois, j'aurai encore un nouvel et extrême effort dans le dernier de ces trois chapitres, où, comme le tableau l'indique, il faut que j'ose, sans tomber dans l'utopie, directement apprécier l'avenir général de la philosophie positive, successivement envisagée dans sa triple influence continue, intellectuelle, morale et sociale. Mais, si mon élaboration sociologique n'a pas avorté, ce qui a pu paraître hasardé dans l'annonce de 1830 devra sembler aujourd'hui une déduction inévitable, quoique hardie, des principes déjà posés. Néanmoins, sans que le travail de ces trois chapitres extrêmes doive être long, il est certainement difficile; et, quoique fort lancé, il ne pourra pas être terminé avant la fin de juin. J'espère, au moins, qu'il ne me conduira pas plus loin, sauf accident; et, comme l'impression marche en même temps assez bien, je pense que ce dernier volume sera enfin publié vers le commencement d'août. Afin, toutefois, de ne pas vous donner une espérance trop définie, je dois vous avertir franchement que si, par malheur, je n'avais pas entièrement terminé ces trois chapitres avant la mi-juillet, la publication se trouverait nécessairement ajournée, même faute de dix ou douze jours seulement, jusqu'à la fin de cette année; parce que commence forcément, à la mi-juillet, la plus rude partie de mes actives fonctions comme examinateur de nos candidats polytechniques, et je suis alors, pendant trois mois, dans l'entière impossibilité de travailler pour moi, outre la sorte de convalescence qu'exige ensuite une aussi terrible corvée, pour se remettre pleinement en travail régulier. L'époque de l'année où nous sommes actuellement est celle où, sans être libre, à beaucoup

près, mes occupations forcées me laissent le plus de disponibilité; mais si quelque indisposition m'empêchait sérieusement de l'utiliser en entier, je ne pourrais, à mon très grand regret, terminer avant le mois de décembre. J'ai cependant tout lieu d'espérer que cette triste éventualité ne se réalisera pas, et que ma verve actuelle ne sera pas physiquement altérée. Afin de ménager le temps et de ne pas trop retarder le plaisir que j'ai à vous répondre, je me hâte de profiter pour cela de l'interruption forcée que mon cours volontaire du dimanche apporte naturellement à mon opération, et je vous écris à la hâte avant ma leçon.

Outre la satisfaction toujours nouvelle que me cause notre heureuse correspondance, et que mon isolement systématique me rend particulièrement précieuse dans les instants de mélancolie, quelquefois douce, plus souvent douloureuse, qui accompagnent d'ordinaire toute profonde contention cérébrale très prolongée, j'ai aujourd'hui un motif spécial de ne pas différer davantage ma réponse, car j'ai besoin d'avoir à la fois votre avis et votre assentiment sur une petite mesure que vous seul devez décider. Il s'agit de votre expression de *pédantocratie*, qui m'a paru si profondément heureuse pour qualifier en un seul mot ce que je n'ai pu désigner encore que par une certaine périphrase, que, non seulement je m'en suis déjà personnellement servi dans la conversation, mais que je voudrais bien en gratifier le public, dans une petite note sur la partie de mes conclusions politiques, où je reviens naturellement à cette utopie profondément perturbatrice, qui constitue peut-être aujourd'hui le plus grand obstacle à l'établissement d'une véritable harmonie entre les théoriciens et les praticiens en politique. Or, un mot qui résume si

parfaitement l'appréciation raisonnée que j'ai osé faire d'une telle aberration, me semble susceptible d'une véritable utilité, que son apparenee satirique, quoiqu'il ne soit au fond que trop exact, serait loin d'ailleurs d'altérer, surtout en France. Toutefois, je ne me permettrais pas de le divulguer sans votre autorisation formelle. Quoique vous y attachiez sans doute beaucoup moins d'importance que moi, je vous demande même la permission de vous nommer à ce sujet, sans me borner à attribuer vaguement l'expression à « l'un des plus éminents penseurs dont l'Angleterre puisse aujourd'hui s'honorer ». Il y a même, à mon avis, une véritable utilité philosophique à profiter de cette heureuse occasion pour faire ainsi connaître l'intime approbation qu'un esprit aussi distingué et aussi justement considéré que le vôtre accorde à une théorie sévère, qui doit blesser profondément l'orgueil et l'ambition de la tourbe spéculative. Comme la partie de mon texte où cette note serait le mieux placée va me revenir de l'imprimerie vers la dernière semaine de juin probablement, j'ai dû ne pas différer davantage à vous demander cet assentiment, afin de recevoir votre réponse en temps opportun, sans cependant vous obliger à une importune rapidité.

Je vous renouvelle mes remerciements anticipés pour l'honorable justice que votre modestie et votre loyauté vous disposent à rendre à mon effort philosophique dans l'ouvrage que vous allez publier, et dont je regrette que la publication soit un peu retardée, mais en espérant toutefois qu'il en résultera, de votre part, la possibilité d'une appréciation plus complète. Outre la haute utilité d'un tel jugement pour fixer l'attention des penseurs européens sur la nouvelle philosophie,

vous êtes, j'espère, bien convaincu maintenant qu'un pareil suffrage constitue la plus noble récompense personnelle à laquelle j'aie jamais aspiré. N'ayant jamais compté sur la gloire immédiate, et m'étant toujours proposé l'approbation d'une cinquantaine d'esprits, tout au plus, dispersés çà et là en Europe, il m'est bien doux d'avoir aussi complètement acquis une des plus éminentes sanctions que puisse m'offrir ce public d'élite, qui, nécessairement, traîne tout le reste après lui : cela compense non seulement beaucoup de fatigues, mais même d'amertumes et de chagrins. Il ne me reste personnellement qu'à désirer le plus promptement possible un rapprochement direct entre deux intelligences aussi pleinement sympathiques.

Je me félicite que le grand travail que j'avais signalé à votre attention sur la saine appréciation historique de l'anomalie anglaise se trouve spontanément conforme à votre propre dessein, et je n'en suis nullement surpris, d'après le motif très judicieux que vous m'en indiquez « comme indispensable contrôle de vos propres convictions sociologiques ». Vos remarques sur le peu d'aptitude de votre public national à goûter une telle élaboration me paraissent mériter beaucoup d'attention. Mais cette question n'est pas urgente ; il faut avant tout que l'opération s'accomplisse, sauf à décider ensuite à quelle partie du public occidental on en fera d'abord honneur. Plus notre siècle avance, plus on y doit sentir partout que tous les Européens occidentaux sont, au fond, concitoyens ; en sorte que les préventions nationales y deviennent de plus en plus secondaires, quoiqu'elles aient malheureusement chez vous plus de gravité que partout ailleurs.

Je suis extrêmement touché de la pleine sympathie,

non moins affective qu'intellectuelle, que vous me témoignez au sujet des misérables petitesses de M. Guizot, sur ma disposition constante à rendre, j'ose le dire, une profonde justice, en tout temps et en tout lieu, à tout ce qui, à un titre quelconque, a réellement honoré ou élevé l'humanité. Vous êtes peut-être le seul, du moins à ma connaissance, qui ayez convenablement senti, c'est-à-dire de cœur autant que de tête, cet attribut caractéristique de la philosophie nouvelle, de pouvoir, sans aucune inconséquence ni sans un vain éclectisme, sympathiser avec les efforts qui semblent le plus inconciliables. Rien ne sera plus propre, sans doute, à manifester sa supériorité fondamentale sur toutes les philosophies en circulation, quand la concurrence pourra réellement s'établir, que l'accomplissement de cette condition vraiment décisive. Nous pouvons rendre bonne et pleine justice à tous nos adversaires, et ils ne peuvent aucunement nous la rendre sans renoncer à leurs vains principes. Il est impossible que le public impartial ne soit pas, à la longue, profondément touché d'un tel contraste, suffisamment développé. Du reste, nous ne faisons par là, au fond, qu'anticiper sur l'avenir social, ce qui est toujours le vrai but des efforts philosophiques ; car, j'espère bien, si je vis assez longtemps, commencer à voir poindre un système régulier de commémoration usuelle en l'honneur des hommes et des choses qui, en un temps et par un mode quelconque, ont réellement secondé la grande évolution mentale, comme vous m'en verrez faire l'indication formelle dans ce dernier volume. C'est une des institutions les plus propres, sur une grande échelle, à consolider et accélérer le développement moderne, à la fois mental et moral.

Je suis fort aise que vous commenciez à lire Gall et à le goûter. Vous trouverez, sans doute, que son ouvrage offre une nouvelle confirmation de la vieille réputation qu'ont méritée les Allemands de ne savoir pas faire un livre. Mais un esprit tel que le vôtre saura bien saisir, au milieu de tout ce décousu germanique, les vues infiniment précieuses qu'un vrai génie scientifique y a déposées pour la rénovation fondamentale des études intellectuelles et morales, et je ne doute pas que vous ne partagiez finalement ma profonde admiration pour un tel effort. En écartant toutes les vaines tentatives de localisation hasardée ou même évidemment vicieuse, il y reste à recueillir de véritables résultats généraux, qui sont depuis longtemps tellement combinés avec ma propre philosophie, que je regarde Gall comme l'un de mes plus indispensables prédécesseurs. Malgré la haute irrationalité que présente toute théorie quelconque sur l'homme, quand on s'y borne au point de vue individuel, sans s'élever directement jusqu'au point de vue social, seul vraiment culminant, de tels travaux, quoique purement préliminaires, n'en jettent pas moins sur l'ensemble de l'opération philosophique une précieuse lumière, dont l'importance sera, j'ose le dire, de plus en plus sentie par tous les véritables penseurs. Il me tarde de savoir quel effet total vous aura produit une telle lecture, suffisamment digérée, et, j'espère, assimilée.

Tout à vous,

A^{te} Comte.

J'ai eu le plaisir, ces jours derniers, de causer avec votre ami M. Lewes, que j'ai remercié Marrast de m'avoir

fait connaître, et qui m'a paru un loyal et intéressant jeune homme, quoique encore imparfaitement guéri de la maladie psychologique.

XI

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 11 juin 1842.)
(Répondu le dimanche 19 juin 1842.)

India House, 9 juin 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Pour commencer par le sujet le plus spécial, bien que sans doute le moins important, de la lettre si honorable pour moi qui vous a été dictée par notre sympathie non seulement philosophique, mais j'ose le dire, personnelle, je vous donne, puisque votre délicatesse en a besoin, l'autorisation pleine et entière d'user à volonté du mot de « pédantocratie », qui vous a tant souri, et même de tout autre mot et de toute idée que vous puissiez trouver chez moi. Je ne tiens pas assez au mérite, aujourd'hui si répandu, d'une expression heureuse, le fût-elle beaucoup plus qu'elle ne l'est, pour penser que ceux qui la trouvent commode ne doivent pas s'en servir sans ma permission préalable, ou qu'ils doivent s'assujettir à l'obligation de me nommer. Toutefois, c'est avec un plaisir véritable que je verrai mon nom associé au vôtre à l'occasion d'une doctrine fonda-

mentale, que nous seuls peut-être, parmi les hommes de spéculation, reconnaissons dans sa plénitude. L'assentiment fortement prononcé d'un second penseur peut effectivement, comme vous l'avez senti, n'être pas inutile au progrès d'une opinion contraire aux idées régnantes, et naturellement repoussée par les propagateurs ordinaires de doctrines nouvelles. Il serait en même temps de votre prudence de ne pas vous servir à mon égard d'expressions trop flatteuses, et, je le dis sans aucune affectation, par la seule considération que vous n'avez pas pu jusqu'ici suffisamment apprécier le degré de ma capacité réelle, pour vous en porter garant auprès du monde scientifique, et que la lecture de mon livre pourra rabaisser considérablement le jugement anticipé que vous voulez bien me témoigner si aimablement.

Je vous remercie infiniment des détails que vous m'avez donnés sur l'état actuel de la grande opération philosophique qui doit compléter votre immense travail. Chaque nouvelle indication des choses que ce volume contiendra augmente encore l'impatience avec laquelle je l'attends, et si, malheureusement, la publication se trouvait ajournée jusqu'au mois de décembre, j'éprouverais un regret que je n'ai nullement ressenti au délai de la publication de mon propre ouvrage. Il est d'ailleurs convenable que vous passiez le premier, afin que je puisse profiter pour mon travail de votre exposition finale des principes de la logique positive, exposition que je regrette de n'avoir pas eue sous les yeux dès le commencement d'une tentative semblable au fond, quoique souvent différente par les formes.

J'ai lu les six volumes de Gall avec une attention sérieuse, et je me trouve tout aussi embarrassé qu'au-

paravant pour bien juger sa théorie. Je suis à peu près persuadé qu'il y a quelque chose de vrai là-dedans, et que les penchants et les capacités élémentaires, quels qu'ils soient, se rattachent chacun à une portion particulière du cerveau. Mais j'éprouve de très grandes difficultés. D'abord, vous convenez de la prématurité de toute localisation spéciale, et, en effet, les preuves ne manquent pas pour montrer l'inexactitude de celles qu'on a tentées jusqu'ici. Je me citerai moi-même comme exemple. La seule chose que je sais avec certitude de mon développement craniologique, c'est que le prétendu organe de la constructivité est chez moi très prononcé. Un phrénologue très décidé s'est écrié au moment de me voir pour la première fois : « Que faites-vous de votre constructivité ? » (*What do you do with your constructiveness?*) — Or, je manque presque totalement de la faculté correspondante. Je suis dépourvu du sens de la mécanique, et mon inaptitude pour toute opération qui exige de la dextérité manuelle est vraiment prodigieuse.

En accordant la futilité de la plupart des essais de localisation particulière, vous trouvez suffisamment établie la triple division du cerveau, correspondant à la distinction des facultés animales, morales et intellectuelles. Je suis bien loin de prétendre que cela n'est pas ; cependant, à en juger par l'ouvrage de Gall, il me semble qu'il y aurait autant de preuves à donner pour un grand nombre des organes spéciaux que pour le résultat général. J'admets que la spécialisation des organes appropriés aux plus hautes facultés intellectuelles et morales doit, par sa nature même, reposer sur une base inductive bien moins large que celle des organes que nous partageons avec les animaux infé-

rieurs. Mais je ne vois pas très bien comment l'anatomie et la physiologie comparée puissent fournir une preuve concluante de la théorie générale, sans en fournir pour une grande partie des détails. Gall me paraît avoir raison, lorsqu'il dit que toute classification des animaux inférieurs, fondée sur le degré supposé de leur intelligence générale, est vague et anti-scientifique, vu que les espèces animales se distinguent entre elles bien moins par l'étendue de leurs facultés mentales considérées dans leur ensemble, que par le degré très prononcé de telles ou telles capacités spéciales, dans lesquelles les différences d'intensité sont ordinairement si immenses, que la plupart des cas sont réellement des cas extrêmes ; en sorte qu'on devrait s'attendre à trouver plus facilement les conditions anatomiques, par exemple, de la constructivité chez le castor ou chez l'abeille, du sens local chez le chien ou chez les oiseaux voyageurs, que celles de l'intelligence en général. J'ajoute que si j'en juge par ma propre expérience, et par la comparaison que j'en ai faite avec celle d'autres observateurs meilleurs que moi, et également dépourvus de toute préoccupation métaphysique ou théologique, la correspondance des facultés supérieures de l'homme avec le développement de la région frontale supérieure se trouve fort souvent en défaut. J'ai souvent vu une intelligence remarquable réunie à une petite tête, ou à un front fuyant en arrière, tandis qu'on voit tous les jours des têtes énormes, et des fronts bombés, avec une intelligence médiocre. Je ne donne certes pas ceci comme décisif, car je sais qu'il faut faire attention non seulement, comme vous l'avez vous-même remarqué, au degré d'activité de l'organe, mais aussi à l'ensemble de l'éducation (envisagée dans la plus grande extension

du mot) que l'individu a reçue, et à laquelle Gall n
certainement pas fait une part suffisante. Les exagér
tions d'Helvétius ont eu au moins l'avantage de donn
une forte impulsion à la théorie difficile de l'éducatio
théorie qu'aujourd'hui on néglige à tel point d'appr
fondir, que la plupart des penseurs ignorent jusqu'
les circonstances extérieures, combinées avec le deg
de sensibilité nerveuse générale, peuvent, d'après l
lois physiologiques et mentales, non seulement modifi
le caractère, mais quelquefois même en déterminer
type. Des diversités de caractère individuel ou n
tional, qui admettent une explication suffisante par l
circonstances les mieux connues, se trouvent tous l
jours résolues par la ressource facile d'une différen
inconnue d'organisation physique, ou même, chez l
métaphysiciens, par des diversités primordiales de co
stitution psychique. Je pense, au reste, qu'on finira p
rattacher tous les instincts fondamentaux soit à
moelle épinière, soit à des ganglions cérébraux déte
minés. Mais c'est encore pour moi un grand problèn
s'il existe peu ou beaucoup de ces instincts primitif
Gall et Spurzheim prononcent, par exemple, très déc
dément que le sentiment de la propriété est instinct
et primordial : mais, de même que vous rejetez le se
timent de la justice du nombre des facultés spéciale
la faisant dériver de la bienveillance associée avec l
diverses facultés intellectuelles, de même ne devrait-
pas décider que le désir de s'approprier une chose su
ceptible de satisfaire à ses besoins quelconques déri
naturellement, et sans qu'il y ait lieu à une facul
spéciale, de l'ensemble de nos désirs, combinés av
l'intelligence, qui relie la conception du moyen à cel
du but ? Je n'ai pas besoin sans doute de vous dire q

je vous soumets mes difficultés comme questions seulement, et non pas comme arguments.

Je vous sais beaucoup de gré de votre aimable bienveillance envers mon jeune ami Lewes, qui se réjouit très vivement de vous avoir vu. Je n'ai pas osé demander pour lui cet avantage, parce que je savais qu'avec d'excellentes dispositions, et une certaine force d'esprit, il manque des bases essentielles d'une forte éducation positive. Je trouve très honorable à son caractère et à son intelligence la vive admiration qu'il éprouve pour vous, avec des moyens si imparfaits d'apprécier votre supériorité scientifique.

Tout à vous,

J. S. Mill.

XII

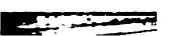
COMTE A MILL

Paris, le dimanche matin 19 juin 1842.

Mon cher Monsieur Mill,

Pour suivre l'ordre de votre lettre, je vous remercie d'abord de votre aimable autorisation, relative à l'heureuse expression dont je me propose de gratifier le public, et à laquelle je persiste à attacher plus d'importance que vous-même n'y en avez dû accorder, puisqu'elle est pleinement caractéristique de l'appréciation, malheureusement trop nouvelle, que j'ai été conduit à

faire d'une utopie fort accréditée et fort dangereuse, que nous seuls, peut-être, comme vous le remarquez, osons combattre aujourd'hui parmi les penseurs ou soi-disant tels. Je crois que, en y regardant de plus près, vous sentirez que j'avais réellement besoin de cet assentiment formel avant d'introduire dans la circulation un terme échappé dans la douce familiarité de notre précieuse correspondance; je ne pouvais certainement le faire sans vous nommer ou vous désigner, ni vous citer à ce propos, sans m'informer si cela vous convenait. Quant à votre modeste recommandation sur la circonspection nécessaire que je dois, en cette occasion, apporter en vous y qualifiant, cette réserve si judicieuse, et pourtant si rare, ne m'étonne nullement chez vous. Mais, tout en appréciant un tel conseil, je vous avertis franchement qu'il modifiera peu ma première intention. Quoique j'aie eu jusqu'ici beaucoup plus d'occasions de me tromper à l'avantage des autres qu'à leur détriment, je ne crains point, à votre égard, un semblable désappointement, même sans attendre votre ouvrage. Je regrette, il est vrai, beaucoup que la sévérité de mon hygiène mentale actuelle, relativement à l'abstinence scrupuleuse de toute lecture sérieuse, m'ait privé de connaître ce que vous avez déjà écrit; toutefois je me trouve trop bien de ce régime cérébral pour sortir, quant à présent, de mon exclusive lecture des poètes, jusqu'au moment, à la vérité très prochain maintenant, où mon ouvrage va être entièrement achevé. Mais, à défaut de ces documents ordinaires, vos lettres en constituent, à mes yeux, de tout aussi décisifs, quoique moins accrédités, pour sentir votre valeur intrinsèque, qui, en général, ne doit certes pas être moins caractérisée par ces libres épanchements philosophiques que par des



travaux formels, où l'esprit est toujours plus ou moins en représentation.

Ce n'est pas la première fois, je vous l'assure, que j'aurai usé d'un tel mode de jugement. Ainsi, pour vous en citer un exemple qui vous sera familier, je fais réellement plus de cas de M. Guizot d'après quelques conversations philosophiques que nous eûmes il y a dix-huit ans, que par suite de tout ce que j'ai lu de lui : chaque désappointement que sa marche ultérieure philosophique ou politique m'a fait éprouver, n'a nullement altéré le souvenir de ces impressions initiales, auxquelles se rapporte toujours pour moi son appréciation fondamentale. Quand même, par une supposition que votre modeste réserve vous a inspirée, mais que je suis loin d'admettre, votre prochain ouvrage ne me paraîtrait pas d'une philosophie aussi avancée que je l'avais espéré, cela n'affecterait en rien l'opinion, déjà très arrêtée, que vos lettres m'ont fait concevoir de votre force intrinsèque, et j'attribuerais ce défaut d'harmonie à une insuffisance d'éducation ou de direction.

J'ai maintenant achevé la moitié la plus difficile et la plus décisive de mon extrême opération philosophique, et j'ai été ainsi conduit involontairement à refaire, en quelque sorte, pour notre temps, et à ma manière, l'équivalent actuel du *Discours* de Descartes sur la méthode, resté intact depuis deux siècles, et auquel j'ai osé substituer enfin, dans la même direction, une conception nouvelle, principalement caractérisée par la prépondérance logique du point de vue social, que Descartes avait, au contraire, été forcé d'écarter avec soin.

Quoiqu'il ne me reste maintenant qu'un mois bien strict de travail avant mon horrible corvée officielle, j'espère cependant l'employer de manière à avoir ter-

miné comme je le désirais. Toutefois, puisque, suivan votre aimable et judicieuse remarque, notre sympathi est maintenant devenue presque autant personnelle qu philosophique, je dois franchement vous informer que dans ce moment, je travaille au milieu de grande peines morales; et, malgré que cette triste situatio fasse mieux sentir le besoin d'aimer les hommes et d se rattacher directement, autant que possible, à l'en semble de notre espèce, vous savez qu'elle ne laiss pas toujours la disponibilité mentale qu'exigent de sem blables opérations; en sorte que je n'ose pas garanti que j'aurai tout fini dans ma poussée actuelle. Malheu reusement, d'ailleurs, j'ai fort à craindre que les lenteur de l'impression ne permettent pas de publier ce volum au mois d'août, quels que soient mes efforts soutenu pour stimuler le travail typographique, que je ne laiss du reste jamais languir, en ce qui m'y concerne, au mi lieu même des plus intenses occupations. Néanmoin au pis aller, s'il me restait encore un chapitre, et si l'im pression traînait trop, c'est en novembre, au plus tar que s'accomplirait la publication de ce volume fina Quoique je fusse très contrarié de ce retard, surtout s comme je l'espère encore, j'ai moi-même terminé, j crois cependant que ce volume sera toujours livré avan votre ouvrage, dans lequel il serait fort désirable, tous égards, que votre appréciation pût porter sur l'en semble total d'un travail qui n'est pas pleinement juge ble sans une entière terminaison, et dont la fin, en effe comme vous le remarquez justement, se rapporte, de l manière la plus directe, au sujet même de votre propr élaboration.

Je ne suis pas très étonné du premier effet que vou a produit la lecture de Gall, quoique, à vous parl

franchement, je présumais que vous seriez plus touché de sa lumineuse critique fondamentale des théories métaphysiques de la nature humaine. Mais permettez-moi de ne pas m'en tenir à cette impression initiale, ni aux objections trop peu caractérisées qu'elle vous a suscitées; car je suis très persuadé, par plusieurs autres expériences analogues, que votre appréciation sera bientôt profondément modifiée à ce sujet par la seule influence spontanée d'une lente élaboration personnelle, qu'aucune discussion ne saurait maintenant suppléer. Outre les embarras ordinaires de la nouveauté, surtout en un semblable sujet, la position philosophique de Gall, et accessoirement son insuffisance personnelle, ont mêlé tant de graves aberrations à l'intime texture de sa théorie, qu'elles doivent s'opposer fortement à la juste appréciation de ce qu'elle renferme à la fois de profondément capital et d'essentiellement neuf. La nécessité où il s'est trouvé de localiser, et sans laquelle je persiste à croire qu'il n'eût exercé aucun suffisant ébranlement philosophique, a principalement constitué chez lui une source féconde de vues hasardées ou même fausses, et de conceptions irrationnelles, devenues ensuite bien autrement choquantes entre les mains des charlatans ou des hommes sans portée qui ont prétendu jusqu'ici à sa succession. En outre, son insuffisante connaissance de la zoologie et de l'anatomie comparée ne lui a pas permis de lier assez intimement sa théorie cérébrale à l'ensemble de l'étude de l'organisme. Je crois même, comme vous, que son analyse préalable des forces fondamentales, soit mentales, soit morales, n'a pas été conçue avec assez de profondeur ni accomplie avec assez d'exactitude. Le nombre des organes m'a toujours paru surtout beaucoup trop grand ; néan-



moins, sans m'être spécialement occupé de cette détermination, je ne pense pas, à vue d'œil, qu'on puisse admettre moins de dix forces distinctes (intellectuelles ou affectives) sans tomber dans la vaine subtilité des rapprochements métaphysiques, ni plus de quinze, sans altérer l'intime solidarité de la nature humaine.

Mais, quoi qu'il en soit de tous ces graves défauts et de beaucoup d'autres, les uns inévitables, les autres évitables, je persiste à regarder comparativement l'ensemble de la théorie de Gall comme ayant non-seulement ouvert la voie à la réduction de ces études à l'état positif, mais même déjà grandement amélioré la conception philosophique de notre nature morale et mentale. Ces défauts sont tels, néanmoins, que je n'ai pas vu encore de penseurs qui n'en fussent d'abord assez choqués pour ne pouvoir immédiatement saisir l'éminente valeur, soit scientifique, soit surtout logique, d'une telle innovation. Toutefois, on peut dire aujourd'hui que, du moins en France, tous les esprits positifs la prennent déjà en sérieuse considération ; il ne se fait pas un cours de biologie un peu élevé sans qu'on y examine cette grande opération, comme ayant décidément incorporé l'étude des fonctions intellectuelles et morales au système des études physiologiques. On doit surtout citer, à cet égard, mon illustre ami Blainville, dont vous connaissez sans doute l'éminente valeur scientifique, et qui, depuis vingt-cinq ans, a toujours consacré plusieurs leçons de ses cours annuels à l'exposition et la discussion du travail de Gall, en regardant ses principes généraux comme définitivement acquis à la science. Cet exemple est ici d'autant plus décisif que son auteur appartient essentiellement, en politique, à l'école rétrograde, non par de vraies convictions per-

sonnelles, mais par une obstination systématique à reconnaître la prétendue impossibilité indéfinie de se passer de la théologie dans l'organisation sociale, et, en partie aussi, d'après d'imperceptibles impressions privées, tenant à l'esprit de caste. Quelle que soit la source effective de cette situation, vous concevez qu'elle donne un grand poids à cet éminent témoignage, qui n'a pu être inspiré, en faveur de la conception fondamentale de Gall, que par une conviction assez profonde de sa réalité essentielle pour surmonter d'intimes répugnances de parti.

En général, les philosophes purement métaphysiciens des diverses écoles sont maintenant les seuls, en France, qui n'aient pas accordé une attention sérieuse à cette grande tentative. J'ai longtemps désiré, et quelquefois espéré, que quelques-uns des bons esprits que je voyais s'appliquer spécialement à cette théorie, après de fortes études biologiques, finiraient par reprendre convenablement l'ensemble de cette opération, et l'instituer d'après une juste appréciation de ses diverses conditions scientifiques et philosophiques ; mais je dois dire que je les ai tous vus successivement, même Broussais, qui, à la vérité, s'y était mis à un âge trop avancé, se perdre en vaines et ridicules poursuites de la localisation initiale. Aujourd'hui, je m'explique mieux de tels désappointements, depuis que j'ai nettement reconnu, comme vous le verrez dans mes conclusions générales, que l'étude intellectuelle et morale ne saurait être convenablement instituée en pure biologie, parce que l'homme individuel constitue, à cet égard, un point de vue bâtard et même faux ; c'est seulement par la sociologie que cette opération doit être dirigée, puisque notre évolution réelle est inintelligible sans la considé-

ration continue et prépondérante de l'état social, où tous les aspects quelconques sont d'ailleurs pleinement solidaires. Telle est, au fond, pour moi, la principale source du peu de progrès qu'a fait jusqu'ici une théorie établie depuis quarante ans, mais qui ne peut marcher qu'avec l'ensemble des études sociologiques. Quoi qu'il en soit, je ne ne doute nullement que, dans six mois ou dans un an, vous ne sentiez de vous-même, sans aucune discussion directe, par vos seules réflexions spontanées, l'importance capitale d'un pareil effort, malgré ses immenses inconvénients, et bien que purement préparatoire. Adieu.

Tout à vous,

A[te] Comte.

XIII

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 13 juillet 1842.)
(Répondu le vendredi 22 juillet 1842.)

India House, le 11 juillet 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Quand cette lettre vous parviendra, les doutes que vous aviez sur l'époque de la terminaison de votre grand travail seront déjà levés, et vous saurez si l'impatience de vos lecteurs doit se prolonger pendant quatre mois

de plus. Il y avait pour moi une sorte de volupté intellectuelle dans l'idée de savourer ce dernier volume, comme il m'est arrivé à l'égard des autres, dans les beaux jours de l'été et de l'automne, époque où l'on se trouve ordinairement plus susceptible à toute sorte de stimulations agréables, et où ma tête travaille toujours, sinon mieux, au moins avec une conscience plus joyeuse de son activité. Mais si je dois renoncer à cette satisfaction luxurieuse (*sic*), et à celle beaucoup plus sérieuse de posséder et d'assimiler une portion si importante de vos idées philosophiques pendant que l'impression de mon propre ouvrage sera encore dans ses commencements, je ne m'en prends qu'à la déplorable imperfection de notre organisation sociale, dont le principal tort, à l'égard des hommes du premier ordre, est bien moins de leur refuser la considération et la dignité sociale qui leur est due, que de les contraindre à user leurs forces et à dépenser la principale partie d'une vie déjà si courte, en cherchant par des travaux tout à fait subalternes les moyens même les plus modestes de vivre.

J'ai délibéré s'il ne conviendrait pas d'ajourner indéfiniment l'impression et la publication de mon livre, pour le revoir en entier après la complétion du vôtre. Voici ce qui m'en a surtout détourné. Les bases générales de mon travail avaient été jetées, et les deux tiers environ de l'ouvrage étaient faits, du moins en brouillon, avant que j'eusse connaissance de votre *Cours*. Si j'avais pu le connaître antérieurement, surtout en entier, j'aurais peut-être traduit cet ouvrage, au lieu d'en faire un nouveau, ou si je l'avais fait, j'aurais vraisemblablement donné à l'exposition de mes idées, même sans intention nette à cet égard, une tournure un peu différente, et, en quelques parties, moins métaphysique par les

formes. Toutefois, en y réfléchissant, je trouve que la tournure quasi-métaphysique des premiers chapitres est peut-être mieux faite pour attirer les penseurs les plus avancés de mon pays, en me mettant en contact direct avec les questions qui les occupent déjà, et en rattachant mes idées logiques aux traditions de l'école de Hobbes et de Locke, école, comme vous savez, beaucoup plus près de la positivité que l'école allemande qui règne aujourd'hui, et maintenant foulée aux pieds par cette école à cause surtout de ce qu'elle a de mieux, sa répugnance intime aux vaines discussions ontologiques. Je ne crois pas être trompé par l'amour-propre en croyant que, si mon ouvrage est lu et accueilli (ce qui me paraît toujours très douteux), ce sera le premier coup un peu rude que l'école ontologique aura reçu en Angleterre, au moins de nos jours, et que tôt ou tard ce coup lui sera mortel : or, c'était là la chose la plus importante à faire, puisque cette école seule est essentiellement théologique, et puisque sa doctrine se présente aujourd'hui chez nous comme l'appui national de l'ancien ordre social, et des idées non seulement chrétiennes, mais même anglicanes. Au reste, je crois avoir tout fait pour que, en ce qui dépend de moi, la positivité seule profite de cette victoire, si toutefois elle est remportée. Or, je crains que, si je refondais mon travail pour le rendre tout à fait conforme aux dispositions actuelles de mon esprit, je ne lui ôtasse une partie de ce qui le rend propre à la situation philosophique de mon pays. Ce livre est l'expression de dix années de ma vie philosophique, et il sera bon pour ceux qui sont encore dans les conditions intellectuelles où j'étais alors, ce qui malheureusement suppose déjà un public fort choisi. J'aurai donc moins de regret en le laissant

essentiellement comme il est, en comptant pourtant ne pas livrer à l'impression la dernière partie, qui seule a des rapports directs avec la sociologie, avant d'avoir lu avec l'attention et la délibération nécessaires votre sixième volume.

Vous me connaissez sans doute assez aujourd'hui pour croire à la sincérité de la sympathie que j'ai ressentie, en apprenant que les dégoûts inséparables d'une position si peu convenable à vos goûts et à votre portée intellectuelle se sont maintenant compliqués de douleurs morales. Je n'ose pas encore me permettre de vous demander, à cet égard, plus de renseignements que vous ne m'en donnez spontanément. Plus tard peut-être, j'aurai conquis le droit de chercher à partager vos souffrances : quant à les soulager, quand elles sont réelles, il y a ordinairement de la fatuité à se croire capable de cela.

Pour parler maintenant de Gall, je crains de vous avoir donné une idée exagérée de mon éloignement actuel de sa doctrine. Je suis bien loin de ne pas la trouver digne d'être prise, selon votre propre expression, en sérieuse considération ; bien au contraire, je crois qu'elle a irrévocablement ouvert la voie à un ordre de recherches vraiment positives, et de la première importance. Si je n'ai pas paru autant frappé que vous avez pu vous y attendre de la polémique de Gall contre les psychologues, cela ne tient peut-être qu'à ce qu'essentiellement elle n'était pas nouvelle pour moi, qui avais tant de fois lu et tant médité les parties correspondantes de votre *Cours*.

Malheureusement, je ne puis pas me flatter d'arriver de bonne heure à des idées beaucoup plus arrêtées sur la partie affirmative de la doctrine de Gall, puisque si

lui-même il n'a pas, selon vous, suffisamment connu la zoologie et l'anatomie comparée, je saurais encore moins, moi qui n'ai de ces sciences qu'une connaissance très superficielle, apprécier la force réelle des preuves qu'elles fournissent à l'appui des résultats généraux de la physiologie phrénologique, à moins que quelque savant ne les recueille et ne les mette devant moi comme devant tout le monde, en faisant le travail important dont vous indiquez dans votre lettre la nature et la nécessité. Espérons qu'il se rencontrera quelqu'un doué des connaissances nécessaires pour entreprendre cette tâche du point de vue sociologique. En attendant, et par des considérations tirées seulement de l'observation ordinaire, je trouve comme vous vraisemblable qu'il n'existe pas moins de dix forces fondamentales, soit intellectuelles, soit affectives, sauf à en faire le dénombrement exact, et à trouver pour chacune d'elles son organe propre. Malgré la profonde irrationalité, à certains égards, de la classification faite par Gall des facultés humaines et animales, je lui rends la justice de reconnaître qu'elle est, au moins dans sa conception générale, très au dessus de la classification banale des métaphysiciens. Gall a du moins conçu, comme facultés distinctes, des capacités ou des penchants visiblement indépendants l'un de l'autre dans leur activité normale, sauf leurs nombreuses sympathies et synergies, au lieu que les prétendues facultés de l'attention, de la perception, du jugement, etc., — ou celles de la joie, de la crainte, de l'espérance, etc., s'accompagnent normalement dans leurs actions, se suivent dans leurs variations, et ne ressemblent qu'aux diverses fonctions ou aux différents modes de sensibilité d'un même organe. Vous accorderez probablement



que ce qu'il y a de vraiment important dans la critique que Gall a faite des théories psychologiques se porte surtout sur ce point capital.

Votre dévoué,

J. S. MILL.

XIV

COMTE A MILL

Paris, le 22 juillet 1842.

Mon cher monsieur Mill,

Malgré l'antique réputation du nombre 13, j'ai eu, dans la matinée du 13 de ce mois, un rare concours de satisfactions personnelles. D'abord, j'ai commencé cette journée avec la pleine certitude que j'y achèverais enfin, comme l'évènement l'a confirmé, mon sixième et dernier volume. En second lieu, j'ai eu le vif plaisir de recevoir votre précieuse lettre du 11. Quelques minutes après l'avoir savourée, j'ai eu enfin l'agréable visite de mon imprimeur venant chercher la suite de mon manuscrit, afin de donner à l'élaboration typographique une activité inespérée.

Vous me voyez ainsi heureusement en mesure aujourd'hui, malgré mes doutes antérieurs, de dissiper les inquiétudes, si honorables pour moi, qu'exprime, avec une si gracieuse cordialité, le début de votre aimable

lettre. J'ai enfin, quoique j'aie encore quelque peine à le croire, totalement achevé la grande opération philosophique que je commençai il y a plus de douze ans. Depuis trois jours même, j'ai écrit une préface qui, quoique essentiellement personnelle, comme son titre l'indiquera avec franchise, est pour moi d'une importance privée tout à fait décisive, puisque j'y place directement ma laborieuse existence sous la noble protection du haut public européen, contre la désastreuse influence que les passions et les préjugés de nos misérables coteries scientifiques peuvent encore exercer à tout instant sur mes modestes ressources matérielles. Enfin, rien ne manque maintenant à mon travail, ainsi terminé, comme vous voyez, précisément à la limite de mon temps disponible. Car demain commence pour moi, sans remise, un devoir extrêmement pénible, l'obligation de passer trente jours consécutifs à l'Hôtel de ville, afin d'examiner environ deux cents jeunes gens, de dix-huit à vingt ans la plupart, qui aspirent à notre École polytechnique, ce qui demande une contention soutenue d'un genre tout particulier, où il faut à la fois écouter les réponses du candidat, préparer les questions suivantes en les modifiant suivant les réponses antérieures, et comparer aussi chacun à tous ceux qui l'ont précédé, pour qu'il sorte de cette appréciation d'ensemble un classement immédiat, qui ne saurait être ajourné sans de grands risques, vu l'imperfection des souvenirs. Les graves conséquences que doivent avoir, en ce genre, des erreurs d'où dépend souvent la carrière d'un jeune homme, ainsi aspirant à la virilité initiale, doivent moralement imposer un surcroît d'attention à ces devoirs, et les rendre plus fatigants.

Toutefois, pour moi qui, en vue d'une pleine unité

personnelle, rattache tout, autant que possible, à ma pensée philosophique, je vous assure qu'il n'y a là de *corvée*, comme je le disais dans ma dernière lettre, que d'après l'exorbitante prolongation que de vicieux règlements imposent à cette opération. Car, à cela près, ce travail m'offre, en lui-même, un véritable intérêt, en me faisant ainsi assister en quelque sorte au mouvement le plus moléculaire de l'économie positive. A mes yeux, notre admirable Convention nationale, en créant l'École polytechnique, a instinctivement constitué, en France, le premier germe d'une vraie corporation spéculative. Cette institution, malgré ses immenses lacunes et ses graves imperfections, prend chez nous une importance croissante, à la fois sociale et mentale, que je ferai peut-être ressortir spécialement l'an prochain. Devant passer l'année 1843 à me reposer, tout en préparant la composition de ma philosophie politique, je présume que, à titre d'utile diversion, je m'amuserai à publier quelques brochures, toujours relatives à mon opération fondamentale, et parmi lesquelles figurera, sans doute, un mémoire intéressant sur notre École polytechnique.

Vous concevez ainsi combien le choix des candidats dignes d'y rentrer peut m'offrir d'intérêt philosophique, outre l'avantage de m'entretenir en rapport intime avec des masses intelligentes. Mon opération de Paris est la seule partie vraiment pénible de ces devoirs annuels. Quand elle sera achevée, j'irai la prolonger, pendant six ou sept semaines, dans une tournée d'environ 1.500 de vos milles, chez six villes désignées de l'ouest de la France, où sont déjà convoqués les candidats des divers départements adjacents, moins nombreux à eux tous que nos candidats parisiens.

Comme je tiens beaucoup à recevoir vos lettres le plus promptement possible, mais, avant tout, sûrement, si vous m'écriviez pendant cette absence, je crois utile de vous avertir, une fois pour toutes, d'après l'itinéraire officiel, que je dois commencer mes opérations provinciales à Rouen le 8 septembre, à Rennes le 14 septembre, à la Flèche le 18 septembre, à Angoulême le 24 septembre, à Toulouse le 2 octobre, et enfin à Montpellier (mon pays natal) le 8 octobre, d'où je reviendrai directement à Paris, où je dois être rentré le 18 octobre. En m'écrivant, suivant ces dates, à celui de ces domiciles passagers où je me trouverai à l'époque de l'arrivée de votre lettre, et plutôt en anticipant qu'en retardant, elle me parviendra un peu plus tôt qu'en passant par Paris, d'où, toutefois, elle me serait certainement envoyée : il faudrait alors adresser à *Monsieur Auguste Comte, examinateur pour l'École polytechnique, en tournée à* *, département de* *, poste restante.*

Si, à cette exacte suscription, vous ajoutez la précaution de laisser quelque port à payer, la lettre ne m'échappera pas, même quand j'aurais déjà quitté la ville correspondante. Du reste, comme vous le voyez, cette absence sera si peu prolongée, qu'elle nécessitera peut-être fort peu de telles mesures. Quelque rude que doive être physiquement une telle excursion annuelle, je suis obligé, quoique peu agréable, de l'envisager comme m'étant encore très salutaire, à cause de la diversion que j'y trouve à ma vie trop sédentaire; c'est à peu près ma seule manière de voir les champs, en malle-poste !

Après vous avoir tant parlé de mes pénibles devoirs spéciaux, je me réjouis d'avoir à vous exprimer mon intime satisfaction amicale pour l'admirable mélange

de sagesse et de modestie que manifeste votre intéressante délibération au sujet de votre ouvrage actuel. Je ne puis qu'approuver complètement votre judicieuse résolution à maintenir cette importante publication, qui, à raison même de sa moindre harmonie avec le progrès présent de votre intelligence, sera, comme vous l'avez très bien senti, mieux adaptée à la préparation philosophique de votre milieu national le plus avancé : on agit peu quand on dépasse trop. Vous verrez, au tome sixième, que je pense comme vous au sujet de l'école de Locke ou plutôt de Hobbes, chez nous améliorée par Condillac et Tracy, et qui, quoique radicalement provisoire en tant que métaphysique, est, en effet, bien plus progressive que l'école allemande, essentiellement due à l'esprit protestant : notre ami commun, Marrast, m'en semble aujourd'hui le meilleur reste français. Je ne peux donc que vous encourager à persister dans cette utile résolution, qui, de la manière dont je vous connais maintenant, n'aura certainement pas le seul inconvénient qui pût d'abord la faire repousser, celui de lier votre avenir philosophique par un engagement décisif. Au point où vous en êtes, je n'ai aucune inquiétude là-dessus, et je sais bien que, soit dans le fond, soit même dans les formes, vous éviterez spontanément de convertir en état final ce qui n'est pour vous qu'une phase initiale. D'après ce que j'ai eu le plaisir de vous annoncer au début de cette lettre, vous pouvez maintenant compter que, comme je l'avais d'abord espéré, vous aurez mon volume final vers le milieu du mois prochain, de manière à pouvoir l'apprécier suffisamment avant que votre propre publication s'accomplisse.

Je suis très touché de votre sincère sympathie person-

nelle pour les peines morales, d'origine très ancienne, dont la récente recrudescence est venue compliquer et ralentir mes efforts extrêmes pour l'achèvement de mon élaboration philosophique. Comme M. Lewes m'a fait espérer que j'aurais enfin, l'an prochain, le bonheur de vous voir, je pourrai, sans doute, avoir avec vous, à ce sujet, les épanchements convenables, qui, comme vous le sentez très bien, constituent, en de tels cas, le seul soulagement réel que l'amitié puisse procurer, mais qui, par leur nature, ne sauraient être convenablement accomplis par lettres, surtout à cause des longs préambules qu'exigerait leur exacte appréciation générale.

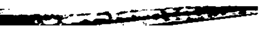
Sans ce redoublement imprévu qui a ralenti mon travail final, j'aurais eu peut-être une quinzaine de jours de quasi-relâche avant de passer à la pénible opération annuelle que je vais commencer demain, n'ayant eu ainsi que trois jours d'intervalle d'une fatigue à l'autre. C'est une telle succession continue qui me déplaît le plus dans mon existence actuelle, outre sa nature précaire qui m'expose sans cesse aux infamies scientifiques. Mais j'y suis forcé par notre funeste coutume française sur la modicité des traitements, qui m'oblige à joindre à mes deux fonctions d'examinateur préalable et ensuite d'interrogateur quotidien de nos jeunes polytechniques, celle de professeur journalier dans l'un des établissements destinés ici à leur préparation : ces trois fonctions mathématiques s'enchaînent de manière à ne m'avoir pas laissé, depuis six ans qu'elles coexistent, vingt jours consécutifs de pleine relâche. Comme les chiffres, quand ils sont réellement applicables, sont éminemment propres à préciser les idées, je puis vous faire nettement saisir, une fois pour toutes, une telle

existence personnelle, en vous apprenant que mon traitement annuel est seulement de trois mille francs à l'École polytechnique comme examinateur, et deux mille comme répétiteur; j'y joins trois mille francs comme professeur au dehors. A la vérité, il faut y ajouter quelques économies naturelles sur mes frais de voyage, seule chose qui nous soit largement rétribuée. Mais, avec tous les accessoires, j'ai grand'peine à parvenir au chiffre total de dix mille francs, qui, pour un homme marié, quoique sans enfant, ne constitue un revenu pleinement suffisant à mes goûts que sous la condition de ne faire aucune économie pour l'avenir; en sorte que, si j'étais seulement six mois hors d'état de travailler, mes traitements étant nécessairement ou suspendus ou réduits, il y aurait gêne inévitable. Vous voyez que de là à la condition d'un ouvrier, il n'y a de différence réelle que l'élévation du salaire, compensée en grande partie par celle des dépenses obligatoires.

Il me reste maintenant à vous faire de sincères excuses de l'appréciation trop précipitée à laquelle j'avais été conduit, dans ma dernière lettre, au sujet de votre opinion sur Gall, par mon ignorance presque totale de votre véritable état antérieur. Les explications de votre réponse sont parfaitement satisfaisantes, et me montrent que, sous cet aspect capital, notre sympathie spontanée est à peu près aussi complète que sous tous les autres. Car il est impossible, ce me semble, de rien ajouter à la netteté et à la précision vraiment admirables avec lesquelles la dernière phrase de votre lettre caractérise la doctrine anti-ontologique de Gall. Je ne doute pas que, dans peu de temps, notre accord, à cet égard, ne devienne complet, surtout après votre lecture de

mon dernier volume, qui va, sans doute, provoquer indirectement, à ce sujet, de nouvelles réflexions.

En terminant cette lettre, que je prolonge avec plaisir, comme une sorte d'heureuse compensation anticipée des fatigues qui vont commencer demain, je dois vous demander avec franchise, à titre de service personnel, votre sollicitude spéciale pour un jeune homme qui m'intéresse beaucoup et dont la position est maintenant affreuse. C'est le fils naturel de l'un de ces prétendus républicains, comme vous en avez peut-être déjà rencontré, qui, au fond, étaient nés pour être valets. Après avoir ici beaucoup péroré, sous la Restauration, dans nos vaines agitations carbonariques, ce personnage a fini par s'aller honteusement aristocratiser en Russie, digne refuge de tous ceux qui chez nous sont, comme lui, à la fois superficiels et plats. Marié là, il a fini, au bout de quelques années, par abandonner totalement la malheureuse mère de ce jeune homme, ainsi chargée, quoique simple ouvrière, d'un garçon de vingt ans et d'une fille de vingt-deux, auxquels le misérable père avait toujours inspiré l'espoir d'une vie dispensée de travail, et ornée seulement d'une brillante et superficielle éducation littéraire, profondément discordante avec leur position réelle, qui se fait maintenant sentir de tout son poids, et qui peut les conduire bientôt à une triple catastrophe si on ne leur vient promptement en aide. Le jeune homme, quoique léger, mais spirituel comme un vrai littérateur, est animé d'une bonne volonté de travailler d'une manière quelconque, regrettant de ne pouvoir ainsi être ouvrier, pour retirer sa mère surtout de cette affreuse situation. Cette mère est aussi estimable par son énergie et son élévation morales que par son intelligence spontanée : c'est la fille d'un



républicain, aussi pur que vigoureux, tombé victime presque volontaire de la réaction thermidorienne.

Malgré son admirable constance au travail le plus pénible, il est aisé de comprendre, par l'insuffisance de nos salaires, qu'elle ne pourra longtemps soutenir ainsi deux enfants qui, en vertu de leur éducation, n'ont encore été bons à rien, malgré la meilleure envie de la soulager. Le jeune homme, pour lequel je sollicite votre cordiale intervention, se trouve muni, outre sa forte instruction classique, d'une bonne connaissance spontanée de nos langues occidentales, anglaise, italienne, espagnole et même allemande; il a, d'ailleurs, passé quelques années dans une maison de banque et de commerce qui n'a pas réussi, mais où il a appris la comptabilité commerciale; il ne sait de mathématique que les éléments les plus ordinaires. Je n'oserais vous prier de le placer, à titre d'expéditionnaire ou autrement, dans les bureaux de la Compagnie des Indes, où l'on doit naturellement tenir chez vous à n'employer que des nationaux. Mais, s'il vous était possible de lui procurer un petit emploi dans l'Inde, il serait loin de s'y refuser, et se sentirait même enclin à s'éloigner, pourvu qu'il gagnât assez pour soulager immédiatement sa mère et l'aider même prochainement.

Ce jeune homme est d'ailleurs en ce dangereux état de républicanisme vague, plus affectif qu'intellectuel, qui me fait désirer qu'on l'écarte, dans son propre intérêt, d'un milieu aussi agité que le nôtre, où ses défauts naturels ne peuvent qu'empirer, tandis que ses qualités réelles se développeraient bien mieux sur un nouveau théâtre extérieur, où, toute divagation lui devenant impossible, il sera forcé de spécialiser convenablement ses efforts. Si, par suite de ma demande,

vous avez occasion de le voir ultérieurement, je suis persuadé que vous le trouverez intelligent et loyal, actif quoiqu'un peu vantard, et très disposé à travailler honorablement avec une véritable efficacité.

Je vous serai très spécialement obligé de cette bonne œuvre, si elle est praticable.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

Je présume que j'aurai encore une fois l'occasion de vous écrire avant mon départ de Paris, qui n'aura lieu que dans les derniers jours d'août.

XV

MILL A COMTE

(Reçu le dimanche 14 août 1842.)
(Répondu le mercredi 24 août 1842.)

India House, le 12 août 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Je commencerai ma lettre en répondant à la dernière partie de la vôtre du 22 juillet, à celle qui regarde la malheureuse famille dont vous me dépeignez d'une manière si intéressante la triste position. Depuis que votre lettre m'est venue, je n'ai pas cessé, et ne cesserai pas de faire pour le jeune homme dont il s'agit la seule chose qui soit en mon pouvoir, c'est-à-dire de circuler parmi



le petit nombre de banquiers et de négociants influents que je connais particulièrement, et surtout parmi ceux qui connaissent votre nom, cette partie de votre lettre. La concurrence inouïe qui est le fléau de ce pays de mariages féconds, et l'engorgement perpétuel, et en quelque sorte normal, de tous les canaux de l'industrie, rendent malheureusement fort incertain le succès de cette démarche, à laquelle du reste rien ne manquera de ma part. Quant à l'Inde, il est inutile d'y penser. Vous avez très bien senti qu'on tient naturellement à ce que les places aux bureaux de la Compagnie soient remplies par des Anglais. Pour celles dans l'Inde, les plus considérables en sont destinées aux parents ou aux protégés des différents membres du corps dirigeant, et les emplois qu'on ne donne pas à des Anglais sont réservés aux indigènes du pays. Restent les places au service des princes indiens. Mais d'abord on ne donne pas ces emplois en Europe : pour les avoir, il faut aller les chercher dans le pays, et cela avec de très bonnes recommandations ; encore a-t-on très peu de chances de les obtenir, sans compter que le gouvernement anglais, qui n'a pas perdu le souvenir des Bussy, des de Boigne et des Perron, défendrait vraisemblablement aux princes, qui sont dans leur dépendance, d'entretenir à leur service des étrangers européens, et surtout peut être des Français. Vous voyez ainsi combien peu je puis faire pour votre intéressant protégé. Au reste, la connaissance qu'il a des langues européennes me fait croire qu'il se trouverait mieux dans quelque maison de commerce, où l'on aurait besoin de quelqu'un pour la correspondance étrangère. En faisant donc connaître sa position aux chefs de quelques maisons de commerce et de banque, je fais

probablement pour lui ce qu'il y a de mieux à faire, au moins pour le moment.

Si le plaisir qu'une lettre a donné pouvait se reproduire tout entier dans la réponse, celle que je vous écris aujourd'hui serait certainement de toutes les lettres que vous avez eues de moi jusqu'ici la plus agréable, car celle à laquelle je réponds a été pour moi une véritable fête : surtout par la nouvelle qu'elle m'annonçait de l'achèvement de votre sixième volume, et de sa publication toute prochaine, chose dont vos dernières lettres m'avaient presque fait désespérer. Il me tarde d'avoir ce volume et de le lire, et je me sens peu disposé, en attendant, à entamer avec vous des discussions philosophiques quelconques, que la lecture de la portion finale de votre système pourra rendre sitôt superflues.

Cependant, j'ai toujours beaucoup désiré qu'une véritable et franche comparaison, en quelque sorte systématique, de nos idées, soit philosophiques, soit sociologiques, pût s'établir entre nous deux ; en sentant toutefois que cela exigeait nécessairement, comme condition préparatoire, que j'eusse une connaissance complète de votre grand travail philosophique dans son ensemble, et même que vous prissiez connaissance, jusqu'à un certain point, de ce que j'ai moi-même écrit, afin de pouvoir apprécier mon point de départ, et l'ordre de mon développement intellectuel, ainsi que de suppléer à beaucoup d'explications, et de faire porter la discussion, dès le commencement, sur les points réels et fondamentaux de divergence, si toutefois il s'en trouve finalement, ce dont je ne puis pas décider.

Je sais que je me suis toujours de plus en plus rapproché de vos doctrines, à mesure que je les ai connues

davantage, et mieux comprises, mais vous savez bien, en qualité de géomètre, qu'un décroissement continu n'est pas toujours un décroissement sans limite.

Je vous remercie on ne peut pas plus des détails que vous me donnez si aimablement sur votre position personnelle, ce que je ne compte pas comme la moindre des marques d'amitié véritable auxquelles vous m'accoutumez toujours de plus en plus. En apprenant à quel point, par suite de l'absurde modicité des traitements en France, un homme comme vous est mal rétribué de ses pénibles et fatigants travaux, je me sens presque honteux en avouant que je retire d'une seule place, importante il est vrai, mais bien moins laborieuse que ce cumul d'enseignements mathématiques qui vous est imposé par le système des petits traitements, à peu près le triple de votre rétribution : ce qui du reste, eu égard à la cherté plus grande des choses de consommation ordinaire, et aux dépenses de position proportionnellement plus grandes, n'équivaut probablement qu'au double. Il y a maintenant six ans que ce traitement m'est échu, par suite de ce que nous nommons une *promotion* au bureau : avant cela, j'avais fait pendant treize ans essentiellement le même travail, moyennant une rétribution, qui, en s'accroissant annuellement, ne dépassait guère la moitié de mon traitement d'aujourd'hui.

J'espère avoir encore une lettre de vous avant votre départ pour l'Ouest. Je vous remercie de m'avoir indiqué le moyen de vous faire parvenir des lettres pendant que vous serez en tournée. J'en ferai certainement usage, car, après la lecture du sixième volume, je ne pourrai assurément pas attendre votre retour à Paris, pour vous exprimer ce que cette lecture m'aura fait

éprouver, Je suivrai votre conseil, en laissant quelque port à payer, afin de stimuler l'activité de Messieurs de la poste. Puisque je suis sur ce chapitre, je vous dirai, par parenthèse, que la compagnie des Indes me fait l'honnêteté de payer pour moi le port des lettres qui me sont adressées à leur bureau. Ainsi, je vous engage à ne plus affranchir les vôtres comme vous l'avez fait jusqu'ici, car je ne vois aucun inconvénient à ce que les habitants de l'Inde supportent une partie des frais d'une correspondance philosophique dont on peut se permettre d'espérer que l'avenir de l'humanité, là comme ailleurs, pourra retirer quelque fruit.

Je suis bien aise d'apprendre que vous êtes natif de Montpellier; c'est encore une source de sympathie, car j'ai moi-même passé dans cette ville les six mois les plus heureux de ma jeunesse, ceux de l'hiver 1820-21. C'est même là que j'ai, pour la première fois, trouvé un ami, c'est-à-dire un ami de mon propre choix, à la différence de ceux qui me furent donnés par des relations de famille. Cet ami, je ne l'ai pas revu depuis; nous avons longtemps entretenu une correspondance, qui enfin a cessé un peu par la faute de tous deux, et je ne sais pas même s'il est en vie ; s'il l'est, il doit être pharmacien à Montpellier, et vous pouvez en avoir quelque connaissance. Il se nomme Balard ; c'est celui à qui la chimie est redevable de la découverte intéressante du brome : je ne sais pas si ensuite il a fait autre chose.

Votre tout dévoué,

J.-S. Mill.

XVI

COMTE A MILL

Paris, le mercredi 24 août 1842.

Mon cher Monsieur Mill,

Quoique j'aie terminé le 18 les deux cents examens environ qui, accomplis en vingt-sept journées consécutives, constituaient cette année ma corvée parisienne, c'est seulement depuis hier soir que je suis totalement débarrassé des écritures, soit officielles, soit officieuses, qui en ont dû résulter. Me voilà donc pour quinze jours, jusqu'à ce que je commence à Rouen ma corvée provinciale, en pleine liberté provisoire; ce sont là mes seules vacances, obtenues au prix d'une laborieuse suraccélération des opérations que je viens d'achever à l'Hôtel de ville de Paris; toutefois, ma tournée départementale est moins chargée cette année que de coutume, surtout en comparaison de ce que je viens de terminer ici. Cette tournée occidentale sera une sorte de délassement, salutaire au moins, s'il n'est agréable, malgré le peu de commodité que présente cette manière de voyager à temps et à lieu marqués.

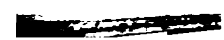
Cette diversion physique sera d'autant mieux goûtée cette année, que ce sera la première tournée que je ferai sans avoir l'esprit préoccupé de ma grande composition, enfin terminée et même publiée.

Le premier usage que je me plais à faire de cette liberté temporaire, c'est de répondre longuement à votre

aimable lettre du 12 ; je ne quitterai d'ailleurs Paris que le 30, pour aller, pendant quelques jours, contempler nonchalamment au Havre cette Manche qui nous sépare, avant de commencer mes opérations de Rouen. Comme vous l'avez très judicieusement senti, il doit y avoir maintenant une quasi-suspension de notre conversation philosophique jusqu'au moment très prochain où les impressions du sixième volume lui auront communiqué une activité plus prononcée ; aussi ne vous parlerai-je essentiellement, dans le cordial épanchement d'aujourd'hui, que de choses personnelles.

Je dois, à ce sujet, commencer par vous remercier vivement de votre sollicitude évidente pour l'intéressant jeune homme dont je vous ai parlé. Peu étonné qu'il faille renoncer à toute espérance sur l'Inde, je dois attacher beaucoup de prix aux actives démarches que vous poursuivez, afin de le caser utilement dans quelque importante maison de commerce ou de banque. Je ne suis pas encore sans espoir de le placer ici, mais, par les motifs que je vous ai signalés, je préférerais qu'il fût un peu dépaysé, outre que la supériorité des traitements anglais lui permettrait davantage d'aider ainsi un peu son estimable et malheureuse mère.

Je ne saurais vous exprimer dignement combien je suis à la fois touché et honoré de la profonde joie avec laquelle vous avez accueilli l'annonce de la prochaine publication de mon sixième et dernier volume, qui a paru, enfin, le 18 ; j'ai trouvé ce jour-là, chez moi, mes exemplaires particuliers, en venant de terminer à l'Hôtel de ville mes laborieuses opérations de Paris. Mais cette attente si flatteuse me fait en quelque sorte trembler, en me donnant à craindre que l'impression effective ne mérite pas de rester au niveau d'une telle espérance.



Comme vous l'avez très-bien senti, c'est seulement après cette lecture que pourra s'établir, entre nos deux manières de voir, une confrontation pleinement décisive, et, j'espère, profondément efficace.

Jusque-là, je voudrais bien utiliser le quasi-repos dont je vais jouir pendant quelques semaines pour prendre sérieusement connaissance de ce que vous avez déjà écrit. L'entière terminaison de ma grande élaboration m'autorise maintenant à me relâcher un peu de la salutaire sévérité de mon hygiène cérébrale, relativement à l'indispensable abstinence de toute lecture philosophique ou politique : du moins je puis le faire sans inconvénient pendant un an environ que je vais mettre à me reposer, et à préparer la composition de mon traité de philosophie politique.

Toutefois, je me suis trop bien trouvé de ce régime pour l'abandonner essentiellement, même dans cet intervalle ; après m'avoir facilité l'accès et la construction de mon point de vue final, il doit me servir à m'y mieux installer familièrement et à y amener les autres penseurs. Mais je me suis depuis longtemps réservé de m'y ménager, pour l'époque où j'entre aujourd'hui, quelques exceptions choisies et passagères qui doivent tourner à l'amélioration de mon propre système, au moins en ce qui concerne son installation finale, qui ne saurait s'opérer sans une sorte de soudure spontanée avec les autres conceptions philosophiques. Or, la connaissance exacte de vos travaux constitue, à mes yeux, la première de ces communications privilégiées ; après quoi, je compte apprendre, à ma manière, la langue allemande (comme j'ai déjà fait pour l'anglaise et l'italienne, et comme je fais en ce moment, mais par pure récréation, pour l'espagnole), afin de saisir directement les points

de contact nécessaires que doit avoir ma philosophie, si elle est vraiment opportune, avec les penseurs germaniques, malgré leurs nébulosités métaphysiques.

Je regrette de n'avoir pas pris une note exacte des indications que me donna Mme Grote, que je vis un moment au début du printemps, sur les numéros des diverses revues où vos travaux ont été insérés. En attendant vos renseignements à ce sujet, qui, malheureusement, ne me serviraient plus qu'à mon retour, à la mi-octobre, je ferai demain, à cette seule fin, une visite à Marrast ; et si, comme je l'espère, il peut me donner à cet égard toutes les informations convenables, je tâcherai de me procurer, chez Galignani ou chez Baudry, les cahiers correspondants, afin de les emporter dans mon voyage. Je serais heureux, en rentrant à Paris, de me trouver aussi au courant de votre élaboration jusqu'ici, que vous aurez eu alors le temps de l'être quant à la mienne.

Au moment où vous recevrez cette lettre, le sixième volume sera vraisemblablement entre vos mains depuis quelques jours ; en sorte que je suis dispensé de vous expliquer les entraves imprévues qui ont failli en empêcher ou en retarder la publication. L'ignoble préambule par lequel mon servile éditeur et son digne patron, M. Arago, ont souillé ma préface, d'après un acte de violence littéraire dont ils ne tarderont pas à subir tous deux la grave responsabilité, doit vous avoir déjà expliqué pourquoi cette préface, qui seule restait à imprimer dès la dernière semaine de juillet, a retardé de quinze jours, au moins, l'apparition du volume.

M. Arago n'était pas à Paris, et l'éditeur Bachelier a attendu son retour pour soumettre humblement cette préface à l'insolente censure d'un charlatan habile,

qui, toujours disposé à subordonner ses convictions à ses passions, s'imagine que tous les autres sont ainsi faits. Le malheureux amiral Dumont d'Urville l'avait autrefois surnommé « le Sultan de l'Observatoire », et rien ne le peut mieux caractériser que cette judicieuse expression. Habitué à voir tout ramper ou fléchir dans le monde scientifique, où, comme vous savez, le courage est beaucoup plus rare aujourd'hui que partout ailleurs, cet homme ne veut pas souffrir qu'il s'imprime sur lui autre chose que des louanges, dans une maison dont sa protection a fait ou soutenu la fortune, et qu'il tient, en ce moment, sous l'appât irrésistible d'une cinquantaine de mille francs, qu'il dépend de lui de faire gagner à qui bon lui semblera, par suite de sa ridicule proposition de mathématique nationale, pour l'absurde réimpression officielle du mauvais ouvrage de Laplace. Il y a quinze jours environ que, sous cette libérale influence, le libraire Bachelier osa venir me proposer formellement la suppression de la phrase de ma préface où M. Arago est nommé, me promettant, en revanche, dans sa naïve ignominie, qu'il exercerait à mon profit la même censure officieuse sur les ouvrages qu'on pourrait vouloir publier chez lui contre moi ! ! ! Comme je menaçai des journaux et même du Tribunal de commerce, on n'a pas osé, par suite de mon refus, réaliser la menace qu'on m'avait faite de s'abstenir de la publication du volume ; l'ignoble servilité de l'un, et la lâche animosité de l'autre, se sont alors satisfaites par le honteux expédient de ce carton collé, à mon insu, au devant de mon livre, dont l'effet final se trouvera ainsi tourné contre les auteurs de cette scandaleuse usurpation.

Il faut que la passion ait bien aveuglé un homme tel

que M. Arago, qui, quoique fort léger et très superficiel, est néanmoins intelligent, pour l'avoir empêché de comprendre que, par ces quelques lignes malencontreuses, il informait involontairement le public de la minutieuse censure exercée à son profit dans les ateliers du sieur Bachelier ; en même temps, un homme qui a si souvent usé de subterfuges pour décliner la responsabilité des actes blâmables auxquels il avait le plus concouru, s'est ainsi lié spontanément à mon égard, en se déclarant, avec une insolence qui ne comporte aucune rétractation ultérieure, l'un des dignes meneurs de l'intrigue inique tramée comme moi, à l'Ecole polytechnique, en 1840 ; ce dont je ne l'avais moi-même nullement accusé en personne. Si j'en crois les récentes dispositions qui semblent se prononcer déjà dans le sein de cette grande école, l'avidité de M. Arago pour la popularité aura peut-être beaucoup à souffrir bientôt des impertinences brutales qu'il s'est permises à mon égard. Mon premier mouvement, je dois vous l'avouer avec franchise, en voyant jeudi ma préface ainsi frauduleusement maculée, avait été de faire aussitôt un éclat décisif contre les deux auteurs de cette violation grossière ; mais je me suis rappelé à temps que j'avais terminé cette fameuse préface par l'annonce de ma résolution formelle de m'abstenir de toute réponse aux récriminations quelconques que ce volume pourra susciter. En conséquence, la région frontale l'emportant bientôt sur la région occipitale, j'ai brûlé, après quelques heures, ce qu'une indignation spontanée m'avait d'abord inspiré à ce sujet, et vous pouvez, aussi bien que tous mes amis, compter, d'après ce premier empire sur moi-même, que ni en ce cas, ni en aucun autre, je ne permettrai à d'aussi indignes

personnages d'exercer jamais la moindre perturbation effective sur le cours continu de mes méditations philosophiques.

Me voilà seulement forcé de chercher un autre éditeur pour mes ouvrages ultérieurs, ce qui m'engagera en des démarches peu conformes à ma nature et à mes habitudes ; mais je ne puis plus rester en relation avec une maison qui a aussi servilement endossé la livrée de M. Arago. Je suis malheureusement lié d'avance envers elle quant aux autres éditions de l'ouvrage actuel. Toutefois, on m'a déjà assuré que la violence littéraire ainsi accomplie contre moi m'autorisait légalement à faire résilier mon traité antérieur avec Bachelier ; je m'en assurerai à mon retour ; en sorte que j'aurai peut-être, alors, pour la première fois de ma vie, un procès à soutenir ou même à provoquer : heureusement que ce serait devant le tribunal de commerce, où je pourrai me passer entièrement des légistes, si le sieur Bachelier se refuse à une résiliation volontaire, que je lui proposerai préalablement.

Avant de continuer ma lettre, je dois, crainte d'oubli, me hâter de vous donner d'heureux renseignements sur votre ancien ami M. Balard. Il a quitté, depuis quelques années, Montpellier et la pharmacie, pour s'établir à Paris, où il est maintenant en bonne position comme professeur de chimie à la Faculté des sciences. Quoique je ne le connaisse point personnellement, je sais qu'il passe pour un estimable professeur. En tout cas, son silence scientifique, depuis son intéressante découverte initiale du brome, suffirait à le montrer exempt de ce facile charlatanisme qui pousse aujourd'hui la plupart des chimistes à occuper sans cesse l'attention publique de travaux sans portée. Si vous

désiriez reprendre avec lui les heureuses relations de votre première jeunesse, il vous serait donc très facile de les renouer, et je m'offre même à vous servir d'intermédiaire, pour peu que vous le jugiez utile.

L'amitié personnelle, de plus en plus caractérisée, qui commence évidemment à s'établir entre nous avant l'instant si désiré d'une entrevue directe, me détermine à ne point différer davantage l'importante confidence privée d'un changement essentiel, plutôt favorable que funeste, survenu, depuis ma dernière lettre, dans ma situation domestique, par suite du départ volontaire, et probablement irrévocable, de Mme Comte. Marié depuis plus de dix-sept années, par suite d'une fatale inclination, à une femme douée d'une rare élévation à la fois morale et intellectuelle, mais élevée dans de vicieux principes, et suivant une fausse appréciation de la condition nécessaire de son sexe dans l'économie humaine, son défaut total d'inclination pour moi n'a jamais permis que sa tendance indisciplinable et despotique pût être, à mon égard, suffisamment compensée par ces affectueuses dispositions, seul privilège où les femmes ne puissent être suppléées, et dont l'anarchie actuelle les empêche de sentir convenablement l'heureuse puissance. Aussi tous mes travaux philosophiques se sont-ils préparés et accomplis ainsi, non seulement, comme vous le savez déjà, sous le poids très grave des embarras matériels, mais encore au milieu des perturbations plus douloureuses et plus absorbantes résultées de la quasi-continuité du degré le plus intime de la guerre civile, le duel domestique. L'événement qui vient de s'accomplir me fait espérer que, désormais, à défaut d'un bonheur interne pour lequel j'étais fait, mais auquel j'ai dû renoncer depuis longtemps, j'aurai du moins la triste

tranquillité de l'isolement, dès lors complet pour moi. Mes amis ont trouvé, en général, trop onéreuse la pension annuelle de trois mille francs que je me suis ainsi imposée volontairement; mais, quelque élevée qu'elle puisse sembler à raison de mes ressources actuelles, elle ne l'est pas trop pour les divers besoins d'une femme dont la haute valeur ne doit pas matériellement souffrir des torts de son caractère et de son éducation, quelque graves qu'ils puissent être. De l'humeur dont je vous crois, vous trouverez sans doute, comme moi, que d'ailleurs ce n'est pas trop chèrement acheter la paix. Quoique né pauvre, j'ai toujours regardé comme un très grand avantage la faculté progressive de transformer en simples charges pécuniaires les divers embarras sociaux. Quoi qu'il en soit, vous voyez maintenant que ce n'est point sans une douloureuse expérimentation personnelle que j'ai si souvent caractérisé la funeste réaction de l'anarchie actuelle sur la dissolution croissante des liens domestiques, encore exclusivement placés sous l'impuissante protection des convictions théologiques ou métaphysiques.

Cette séparation, dès longtemps préméditée, et même au fond indispensable, m'a été d'abord annoncée brusquement, au mois de juin, au milieu de la principale élaboration de mes conclusions philosophiques; telle est la principale source des entraves morales dont je vous ai parlé alors. Sentant le danger d'une telle crise en un tel moment, j'ai exigé et obtenu que l'accomplissement en fût différé jusqu'au commencement d'août; ce qui m'a permis de terminer entièrement mon ouvrage dans le temps strict que me laissaient mes devoirs professionnels. Consommée depuis le 5 de ce mois, cette séparation, qui me fera mieux goûter la diversion de

mon prochain voyage, me semble de plus en plus avantageuse à mon sort ultérieur, en dissipant l'oppression et l'inquiétude presque continues sous lesquelles me tenaient jusqu'alors l'attente ou l'impression de quelque nouvelle lutte conjugale. Il est seulement bien regrettable que les besoins d'affection, que j'éprouve si vivement, soient chez moi si peu satisfaits, sans que cependant je croie l'avoir mérité par aucune faute grave, autre que celle d'avoir épousé une femme dépourvue d'affection à mon égard.

Telle est la confidence personnelle à laquelle je faisais allusion, et qu'un événement précipité, que tout annonce devoir déterminer un changement durable, en vertu de sa profonde opportunité, m'a conduit à ébaucher ici avant notre entrevue directe, où, si le cas vous intéresse suffisamment, je pourrai compléter cette sommaire indication par les développements qu'une lettre ne comporte guère.

Afin de vous mieux signaler l'ensemble de ma situation personnelle, je dois également vous indiquer le chagrin exceptionnel avec lequel je me trouverai, cette année, terminer pour la quatrième fois consécutive, quoi que le sort en décide, ma tournée obligatoire dans la ville même où je suis né, où j'ai demeuré sans cesse jusqu'à l'âge de seize ans, et où restent encore mon père et ma sœur. Cette sorte de paradoxe s'expliquera facilement quand vous saurez que les rancunes religieuses, servant de voile et d'aliment aux cupidités privées, ont conduit ma sœur à détourner à son profit exclusif les affections de mon faible père, au point de me frustrer totalement de mon modeste patrimoine, sur lequel, heureusement, je n'avais jamais compté. Je ne signale ce dernier symptôme que pour mieux carac-

tériser un système d'exclusion paternelle, suivi depuis vingt ans, peut-être, avec cette longue persévérance que donnent aux femmes la dévotion ouverte et le célibat prolongé ; tandis que, si on se fût rapporté à ma générosité pour un tel sacrifice pécuniaire, j'y eusse aisément consenti ; trop heureux de conserver à ce prix des affections de famille dont je sens profondément toute l'importance pour le bonheur réel. En résumé, me voilà depuis cinq ans, malgré beaucoup de longanimité, et trop peut-être, forcé, par d'indignes procédés, de passer quelques jours dans ma ville natale sans y revoir mon père : aucune tentative n'a été faite de la part de ma famille pour changer cette déplorable situation, dont la prolongation est entretenue par les inspirations des prêtres, qui convoitent le faible héritage de ma race. Vous voyez aussi, mon cher Monsieur Mill, que ce n'est pas sans d'intimes expériences personnelles que j'ai tant proclamé la tendance moderne des croyances religieuses à déterminer, depuis deux ou trois siècles, contrairement à leur vaine prétention nominale, des discordances nationales, civiles et domestiques. Adieu.

Votre dévoué,

A^te^ Comte.

Suivant l'avis contenu dans votre dernière lettre, je m'abstiendrai, dès aujourd'hui, d'affranchir.

XVII

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 14 septembre 1842, à Rennes).
(Répondu le vendredi 30 septembre 1842, à Bordeaux).

India House, le 10 septembre 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Vous me croirez à peine, quand je vous dirai que, même aujourd'hui, je n'ai pas encore votre sixième volume. Personne ici ne l'a. Vous ne pouvez pas, sans en avoir fait l'expérience personnelle, vous faire une idée convenable des lenteurs et de l'indifférence de ce petit nombre de libraires qui entretiennent chez nous le commerce des livres entre la France et l'Angleterre. Moi-même, je ne croyais pas que ces lenteurs pussent se prolonger à tel point, d'autant moins que je n'en avais pas eu connaissance à l'occasion des autres volumes, n'ayant appris leur publication à Paris que par leur apparition ici. Aujourd'hui même, pas un de ces libraires ne me donne une espérance certaine pour un jour donné. Si j'avais prévu de si longs retards, j'aurais fait venir l'ouvrage de Paris directement, au moyen de quelques personnes de ma famille qui s'y trouvaient alors : mais, comme elles ne devaient revenir qu'au bout de quinze jours, je ne voulais pas attendre leur arrivée. Maintenant, elles sont ici depuis huit jours, et moi, malgré ma faim, je suis encore à jeun de votre livre. Jamais je n'ai trouvé plus difficile l'exercice de

l'attribut essentiellement philosophique de la patience. Cependant c'est le seul remède ; car je sais, par expérience, que si je m'adressais à quelqu'une des maisons de Paris qui font des expéditions à l'Angleterre, il faudrait peut-être attendre encore trois mois. On voit très bien que l'industrie n'est pas, au moins jusqu'à présent, du ressort des Français, car, bien que si éveillés à tant d'autres égards, ils font les affaires du commerce quasi en dormant. Leur défaut total de ce que nous appelons ici ponctualité me paraît expliquer leur infériorité industrielle par rapport à plusieurs autres nations, qui n'ont certainement sur eux aucune supériorité naturelle.

Aujourd'hui donc, je n'ai à vous entretenir que d'affaires personnelles. Pour en commencer par celle de votre intéressant protégé, je vous dis avec regret que, par suite de l'immense concurrence dont l'accroissement progressif est à peine compensé par toutes les améliorations industrielles des temps modernes, mes efforts pour lui ont été jusqu'ici infructueux. Je vous envoie la réponse du banquier le plus important de Londres, homme recommandable à tous égards, et très distingué par son intelligence. C'est la plus favorable de celles que j'ai reçues, et la seule qui donne une lueur d'espérance : vous verrez comme cette lueur est faible. Toutefois je ne relâcherai pas mes efforts, et si la chose est possible, j'espère que j'y parviendrai.

Vous pouvez vous figurer, beaucoup mieux que je ne saurais l'exprimer, combien je dois sentir profondément l'honneur et la douceur de la preuve d'amitié réelle que vous me donnez en vous ouvrant à moi avec une si touchante confiance sur les chagrins de votre situation personnelle. Quant à l'événement important

de la rupture probablement finale de vos liens domestiques, je trouve très naturelles les souffrances morales qui ont accompagné chez vous cette crise de votre existence affective; mais, en résultat, je pense comme vous que cette séparation doit probablement exercer sur votre avenir une influence favorable. Lorsqu'une personne, douée de l'élévation morale et intellectuelle qu'avec la noble impartialité qui vous distingue, vous accordez à Mme Comte, lorsque, dis-je, une personne pareille, et un homme de votre supériorité à tous égards, se trouvent fatalement condamnés à ne pouvoir vivre ensemble qu'en état de lutte continue, je pense qu'ils doivent, dans l'intérêt bien entendu de l'un et de l'autre, surtout s'ils n'ont pas d'enfants, se résigner à vivre séparément. De pareilles incompatibilités, qui souvent existent sans aucun tort vraiment grave de l'une ou de l'autre part, ont rendu pour moi, jusqu'ici, la question du divorce une question indécise, comme plusieurs autres questions de morale particulière, depuis longtemps jugées et décidées pour vous. Je suis loin d'avoir sur ces matières une opinion contraire à la vôtre; je n'ai pas, à vrai dire, une opinion arrêtée, et je suis même assez porté à croire (1), ... car, pour en décider irrévocablement, il faudrait attendre une connaissance plus profonde de la nature humaine, soit en général, soit dans ses variétés.

Peut-être ma conversion à cet égard serait une œuvre réservée à votre *Traité de Politique*. En tout cas, je sens profondément ce qu'il y a d'amer dans la position d'un homme fait comme vous pour le bonheur domestique, et dont les efforts pour y atteindre se terminent,

(1) Ici quelques mots manquent dans le manuscrit.

après tant d'années, par un si triste dénouement. Cet isolement doit être surtout pénible à un homme qui, par goût et par habitude, se tient retiré du monde ordinaire, et ne cherche que chez lui la satisfaction de ses besoins d'affection. Du moins ceux à qui vous faites l'honneur d'admettre en leur faveur des exceptions à votre règle ordinaire de vie, ne peuvent qu'éprouver le désir le plus vif de vous offrir des consolations sympathiques quelconques, tout en sentant l'insuffisance profonde de toute compensation pareille. Quant aux conditions accessoires de la séparation, vous avez agi dignement, et d'une manière convenable à l'élévation de votre caractère.

Je suis très sensible à votre désir, si honorable pour moi, d'employer les prémices du loisir comparatif dont vous allez jouir, à vous informer de mes divers écrits. Mais je serai charmé si Marrast n'a pas pu vous donner les renseignements que vous vous proposiez de lui demander à ce sujet. La plupart des articles que j'ai insérés dans des revues sont si intimement mêlés à des choses du moment, et presque tous se caractérisent, à plusieurs égards, par une si grande immaturité d'idées, que vous feriez mieux de vous borner, en ce qui les regarde, à la lecture d'un petit nombre d'entre eux, que je me propose de réimprimer, avec des suppressions et des émendations considérables. Quand j'ai parlé de la lecture de ce que j'avais déjà écrit, comme devant faciliter, de votre côté, la confrontation de nos idées philosophiques, j'avais principalement en vue l'ouvrage systématique dont l'impression vient de commencer, et qui, avec toutes les imperfections que je lui reconnais, et toutes celles que je n'y reconnais pas, dépasse pourtant de beaucoup tout ce que j'avais fait antérieure-

ment. Non seulement j'y ai traité des questions plus profondes, et en les approfondissant davantage, mais aussi les concessions que je suis forcé de faire aux opinions régnantes y sont bien moins étendues, en raison du public plus choisi auquel l'ouvrage est destiné.

Il ne me reste plus, pour le moment, qu'à vous faire les remerciements les plus sincères des renseignements si satisfaisants que vous m'avez donnés sur mon ancien ami, M. Balard, que je croyais ne plus revoir. J'accepte avec reconnaissance votre proposition obligeante de me servir d'intermédiaire pour renouer mes relations avec lui, pourvu toutefois que cette aimable infraction, en ma faveur, d'une de vos règles d'hygiène mentale, ne vous coûte réellement pas.

Votre dévoué,

J. S. MILL.

XVIII

COMTE A MILL

Bordeaux, le vendredi matin 30 septembre 1842.

Mon cher monsieur Mill,

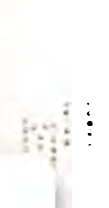
J'attendais avec beaucoup d'impatience d'être arrivé ici, où je me repose quelques jours, au milieu de mon ennuyeuse course, et après avoir achevé plus de la moitié de ma corvée provinciale, pour répondre un peu

librement à votre bonne lettre du 10, que j'ai reçue très exactement à Rennes le 14. Quoique cette réponse; par suite de l'étrange indolence de mon libraire, doive encore essentiellement porter sur des communications personnelles, elle n'en est pas moins une heureuse diversion à l'atmosphère anti-intellectuelle où je suis momentanément plongé depuis un mois, et surtout dans la cité toute matérielle d'où je vous écris. Toutefois, dans cette sorte d'exil périodique de ma chère vie parisienne, je remarque de plus en plus, avec une profonde satisfaction, combien est intime et naturelle la subordination volontaire et croissante qui rattache les divers foyers français au centre parisien, et qui, principal privilége politique de la situation française, constitue un si puissant moyen d'accélérer et de consolider le progrès social, non-seulement pour la France, mais aussi pour l'ensemble de l'Occident européen. Même dans cette Gironde où je me trouve aujourd'hui, point d'appui spécial de ces malheureux brouillons dont l'orgueil anti-politique a tant entravé et aggravé notre grande crise révolutionnaire, je sens combien les tendances dispersives s'effacent de jour en jour, malgré des intérêts fort actifs, devant cette heureuse spontanéité qui partout, chez nous, entraîne instinctivement, dans l'ordre intellectuel et moral, aussi bien que dans l'ordre matériel, les diverses populations à une intelligente imitation du type parisien ; de manière à réduire de plus en plus à l'action parisienne le but essentiel de nos efforts philosophiques.

Je ne puis m'empêcher de vous manifester cette impression, comme constituant pour moi la plus précieuse compensation des ennuis et des fatigues de cette rude excursion annuelle.

Très surpris d'abord, autant que contrarié, d'apprendre que, au milieu de ce mois, vous n'aviez pas encore reçu, à Londres, mon volume final, j'ai eu depuis plusieurs occasions de me convaincre que la nonchalance commerciale de nos libraires, et surtout du mien, dépassait toutes mes prévisions antérieures ; à Rennes même, où j'ai lu votre lettre, un de mes amis n'avait reçu son exemplaire que le 9 septembre, et même grâce à plusieurs lettres non affranchies qu'il avait fini par écrire à Bachelier.

A Bordeaux, un ami d'enfance, que j'y ai vu hier, n'avait pas encore reçu aujourd'hui, fin septembre, un livre dont les exemplaires m'avaient été remis à Paris dès le 18 août ! Je n'avais pas d'idée d'une incurie poussée à ce point, et je n'ose maintenant m'assurer que, à l'instant où vous lirez cette lettre, vous ayez déjà pris connaissance de mon volume, que j'avais cru naïvement entre vos mains dès la fin d'août, comme c'était si praticable. Par suite d'un tel désappointement, une notable partie de ma dernière lettre a dû vous sembler profondément inintelligible ; mais, comme il n'y a aucun inconvénient à en ajourner l'explication, je me dispense de vous occuper de nouveau d'un incident sur lequel vous pourrez aisément revenir quand votre exemplaire sera enfin arrivé ; vous connaîtrez toujours assez tôt la turpitude inouïe commise à cette occasion, envers moi, par mon ignoble libraire et son digne patron, M. Arago. Cette conduite ne me permettant pas d'écrire familièrement à Bachelier, j'ai chargé l'un de mes amis de Paris d'aller le tancer un peu au sujet de la stupide lenteur de ses expéditions pour Londres. Vos observations sur le défaut de ponctualité pratique qui distingue encore le commerce français, et qui nous



fait tant de tort dans l'ensemble du marché européen, sont extrêmement judicieuses. J'ai, dans ce moment, l'occasion a milière d'en reconnaître personnellement la justesse par la difficulté que j'éprouve presque partout, malgré que je paye toujours très-largement et que je ne néglige pas les avis préalables, à obtenir l'observance réelle du degré suffisant de précision auquel je suis habitué pour les prescriptions journalières dont se compose mon très-simple régime matériel.

Toutefois, j'ai pareillement lieu de constater que, du moins chez les classes inférieures, ce défaut national est certainement lié à une heureuse qualité comparative de notre caractère, la moindre préoccupation des intérêts matériels, et un plus vif instinct de sociabilité.

Je vous remercie bien sincèrement de votre constante sollicitude pour le malheureux jeune homme que je vous avais recommandé ; je n'avais pas besoin de l'affectueux billet que vous avez annexé à votre lettre pour être parfaitement convaincu que vous avez tenté à cet égard tout ce qui était humainement possible. Je regrette, sans m'en étonner beaucoup, que vos efforts n'aient pas été plus efficaces, et qu'ils laissent même peu d'espoir ultérieur. Peut-être parviendrai-je à placer ce jeune-homme à Paris, où il vient de trouver un chétif travail provisoire ; mais, par le concours de motifs que je vous ai indiqué, je préférerais de beaucoup qu'il pût se caser à Londres, ou, en général, le plus loin possible d'un milieu trop agité pour son inflammable disposition.

Je suis infiniment touché de votre sincère sympathie pour ma triste situation affective ; c'est là, à mes yeux, l'une des précieuses consolations qui me restent dé-



sormais; l'indépendance involontaire que je viens ainsi d'acquérir me permettra, par compensation, d'en goûter plus complètement l'efficacité. L'obligation où je vais me trouver davantage de me réfugier de plus en plus dans la vie mentale, me deviendra, grâce à vous et à un petit nombre d'autres, d'autant moins pénible que mon développement philosophique tend graduellement à déterminer en ma faveur d'éminentes sympathies morales, qui en constituent, à mes yeux, la plus précieuse récompense. Suivant le cours naturel de ma vie, je vois que, dans quelques années, mes plus douces relations personnelles seront résultées de mes travaux eux-mêmes, et n'en seront pas pour cela moins stables ni moins intimes que celles émanées des contacts ordinaires, même très prolongés. Je puis, en ce moment, faire à ce sujet une comparaison décisive, que le plaisir de vous écrire provoque trop spontanément chez moi pour que, dans mon irrésistible habitude de penser tout haut avec ceux que j'en sens dignes, je doive m'abstenir de vous l'indiquer ; car je me trouve ici, pour ces deux ou trois jours de relâche de ma corvée officielle, auprès d'un ami d'enfance qui, depuis le collège, ne m'a jamais perdu de vue ; et cependant, quelque éclairée que soit sa vieille affection, je ne puis m'empêcher de sentir que je sympathise déjà bien davantage avec vous qu'avec lui, par suite d'une plus parfaite conformité organique, conduisant à de plus intimes convergences philosophiques. Aussi n'ai-je pas éprouvé la moindre hésitation à vous faire, sur le grave sujet personnel dont nous parlons, des confidences plus entières qu'à de bien plus anciens amis.

Quant à notre défaut actuel de concordance au sujet

du divorce, je suis persuadé que, malgré mon cas individuel, de nature heureusement exceptionnelle, quoique aujourd'hui trop peu rare, je ne tarderai point à vous ramener à mon opinion sur l'importance sociale de la pleine indissolubilité du mariage, dernier complément indispensable de l'institution monogamique, condition essentielle de l'économie finale ; car j'ai longtemps séjourné dans la phase sociologique où vous êtes encore à cet égard, et j'en suis spontanément sorti, contre les tendances de ma propre situation personnelle, par suite des plus profondes convictions résultées de l'ensemble de mes méditations politiques. Sans me targuer ici du mérite si naturel, chez tout philosophe, d'une conduite conforme à ses principes, je dois du moins vous faire observer que l'inébranlable persistance de cette conviction au milieu des motifs privés qui devraient me solliciter si énergiquement en sens contraire, constitue certainement une présomption très puissante en faveur de l'appréciation philosophique qui m'a conduit à penser ainsi, et qui me ferait opiniâtrément me refuser à toute tentative de divorce, quelque heureuse qu'elle pût être exceptionnellement pour moi, si, ce qui ne serait pas impossible, une prochaine poussée révolutionnaire venait une seconde fois importer chez nous ce dissolvant protestant. Si nous avons le bonheur de nous voir l'hiver prochain, comme M. Lewes me le fit espérer, je pense que quelques heures de libre discussion spéciale à ce sujet détermineront entre nous une convergence aussi satisfaisante sur ce point important d'organisme social que nos propres réflexions séparées en ont déjà spontanément réalisé sur tant d'autres, sans attendre même le traité de philosophie politique où, comme vous le présumez juste-

ment, cet article essentiel sera convenablement expliqué.

Je suis heureux d'apprendre que, contrairement au plus grand nombre de mes amis, vous avez apprécié essentiellement comme moi ma conduite au sujet des arrangements pécuniaires nécessités par cette séparation, et que je persiste de plus en plus, après avoir eu le temps d'y réfléchir de sang-froid, à ne pas trouver exagérés, quoique ma situation actuelle puisse les faire paraître onéreux. N'y eussé-je gagné que de préserver de toute altération la générosité de mon caractère, je croirais avoir pris ainsi une mesure très avantageuse, et je suis bien aise d'être, sous cet aspect secondaire, pleinement compris d'une âme aussi élevée que la vôtre.

Tant de gens, même distingués, qui prennent un soin minutieux de leur personne physique, sont si disposés à négliger tout ce qui peut maintenir ou augmenter leur valeur morale, que je suis heureux d'être ainsi conduit, autant par ma nature que par mes principes, à ménager scrupuleusement dans la vie active les germes de grandeur que mon organisation contenait, et qui constituent, à tous égards, la plus précieuse portion de mon être; aucun homme sensé ne devrait certes me taxer, à ce titre, d'imprudent calcul. Or, quoique ma principale récompense doive être, à cet égard, en moi-même, je me sens heureux de pouvoir ainsi me corroborer de votre pleine approbation contre des sollicitudes mesquines ou superficielles.

Comme vous l'aviez prévu, la visite spéciale que j'ai faite à Marrast, quelques jours avant mon départ, pour avoir la liste exacte de vos articles, s'est trouvée pleinement inutile; il ne m'a pu fournir à ce sujet aucune

indication précise. Quoique votre aimable modestie accoutumée vous porte à vous féliciter d'un tel désappointement, je continue, pour mon compte, à regretter de n'avoir pu ainsi employer le quart de loisir que me procure ma tournée à prendre une connaissance détaillée de tous vos travaux antérieurs, où j'eusse bien su faire la part d'une inévitable précocité philosophique. Toutefois, je me résigne donc paisiblement, puisqu'il le faut, à attendre, mais non sans impatience, l'importante publication dont vous êtes maintenant occupé, et qui permettra entre nous une confrontation plus décisive qu'elle n'a pu l'être jusqu'ici, quoique, du reste, je sois d'avance certain qu'elle ne changera rien d'important à l'heureuse concordance dont je me tiens déjà pour assuré sur les dispositions les plus fondamentales.

J'espère, d'ailleurs, que la lecture du sixième volume vous fait déjà sentir que cette convergence spontanée est encore plus complète que nous ne l'avons tous deux présumé.

C'est avec un bien grand plaisir que, dès mon prochain retour à Paris, où je compte toujours rentrer le 18 octobre, je m'occuperai de vous servir d'intermédiaire pour renouer vos anciennes relations amicales avec un homme aussi personnellement estimable que m'a toujours paru l'être M. Balard, quoique je le connaisse fort peu, sans l'avoir d'ailleurs jamais vu. Malgré que cet office me fasse un peu sortir de mes habitudes de vie, je vous assure que cela ne me coûtera nullement, à votre intention, et envers un tel homme.

Sauf l'ennui de mes examens, encore plus mauvais cette année en province qu'à Paris, mon voyage m'a jusqu'à présent peu fatigué, ayant pu être presque

toujours assez doucement divisé. Mais, après m'être reposé trois jours dans cette ville, où heureusement je n'ai rien d'officiel, je vais être plus rudement traité dans la seconde moitié de ma course, sinon par les examens peu nombreux propres à mes deux derniers centres, du moins par un parcours plus rapide, suivant la voie la plus expéditive et la plus fatigante.

Heureusement que je sens ainsi venir la fin de mon exil annuel, et que j'irai par là rejoindre, avec mes habitudes chéries, la seule diversion régulière dont je jouisse maintenant, c'est-à-dire ma stalle aux Italiens. Cette bonne perspective va me donner la force de supporter aisément les quatre ou cinq nuits de voitures, et par suite d'entière insomnie, qui vont ainsi, à partir d'après-demain, se trouver accumulées pour moi, à de faibles intervalles, dans les deux dernières semaines de mon circuit, tandis que les cinq premières ne m'en ont jusqu'ici amené que deux.

Vous voyez, mon cher Monsieur Mill, que je prolonge à plaisir cet entretien fraternel, qui, avec une ou deux autres lettres analogues, sans être équivalentes, constitue, depuis un mois, ma seule diversion vraiment efficace, soit morale, soit mentale. J'espère que, dans votre prochaine lettre, que je recevrai, sans doute, à Paris, peu de jours après ma rentrée, vous m'annoncerez enfin l'arrivée de mon volume final, et le commencement d'une appréciation envers laquelle j'aurai toujours, jusqu'à l'évènement, l'inquiétude bien naturelle que la réalité ne réponde pas suffisamment à une attente aussi complètement honorable pour moi.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

XIX

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 25 octobre 1842.)
(Répondu le samedi 5 novembre 1842.

India House, le 23 octobre 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Les incroyables retards que j'ai éprouvés à l'égard de votre sixième volume, et ensuite son ampleur extraordinaire, et l'abondance de ses matières, ne m'ont permis d'en achever la première lecture que la veille même du jour ou j'écris cette lettre. Ce volume a dignement complété un ouvrage nécessairement unique dans le développement de l'humanité, car, en supposant même que vous n'eussiez pas posé les premières bases fondamentales de la doctrine sociologique positive, vous n'en resteriez pas moins le fondateur de la vraie méthode sociologique, dans tout ce qu'elle a de vraiment caractéristique, et, par suite, celui de la systématisation définitive des connaissances humaines. Quant aux doctrines spéciales de ce précieux volume, j'étais, j'ose le dire, suffisamment préparé par l'ensemble des volumes précédents, et par notre correspondance, pour ne sembler trouver, même dans les parties les plus remarquables de cette élaboration finale, que la confirmation et le développement d'idées que je possédais déjà, sauf quelques dissidences d'opinion, d'importance mineure, dont je m'étais déjà aperçu, et que la lec-

ture de ce volume a notablement diminuées. Une seule fois, j'y ai ressenti cette sorte de secousse que vos travaux m'ont souvent fait éprouver, et qui résulte de la subite appréhension d'une grande idée lumineuse et nouvelle. C'est dans l'endroit où vous parlez des hautes qualités sociales qu'on finira par trouver dans la vie industrielle, malgré le mobile essentiellement égoïste qui la dirige presque exclusivement aujourd'hui. A ce sujet, vous apprendrez peut-être avec intérêt un rapprochement caractéristique, qui a lieu entre vos idées et celles d'un de nos écrivains les plus remarquables, dont le nom ne vous est pas probablement resté inconnu, M. Carlyle, qui, bien que doué de facultés plutôt esthétiques que scientifiques, et procédant par intuition beaucoup plus que par raisonnement, a souvent des éclairs de génie, qui en font en quelque sorte un prophète et précurseur du progrès social. Cet homme recommandable, avec qui je suis lié depuis onze ans, me disait dernièrement qu'il ne fallait pas désespérer de l'idéalisation poétique de l'industrie ; car, disait-il, voyez quelle grande poésie on a su tirer de la vie militaire, quoiqu'il n'y ait rien de plus naturellement laid que l'acte de tuer, accompagné des diverses circonstances physiques qui s'y rapportent ; mais cependant, en faisant convenablement ressortir ce que cette opération brutale comportait ou suscitait de dignité et de noblesse morale, on est parvenu à trouver là dedans tout un monde de poésie et d'art. Cette réflexion m'a vivement frappé, mais je n'ai pas d'abord reconnu, pas plus que M. Carlyle, ce que vous avez si admirablement établi, c'est-à-dire que les éminentes qualités sociales de la vie militaire dérivent tout entières de son organisation, et de son caractère de fonction sociale, l'instinct guerrier, en

lui-même, étant un de nos plus ignobles penchants, tandis que la discipline intellectuelle et surtout morale, qui a résulté de l'association d'hommes plus ou moins civilisés pour faire la guerre, même offensive, a été un moyen fécond, et dans une certaine époque, le seul moyen possible de développer la sociabilité humaine.

Une fois donc qu'on sera parvenu à effectuer une véritable organisation de l'industrie, on lui imprimera par là même les qualités sociales qui lui ont semblé jusqu'ici les plus antipathiques, et dont la décroissance apparente, dans notre époque de transition, a motivé tant de craintes exagérées, que j'ai moi-même partagées, sur les tendances morales du type moderne de civilisation industrielle. Vous m'avez rendu le service immense de dissiper irrévocablement, en ce qui me concerne, toute crainte pareille, et cette grande idée a eu tout de suite pour moi, comme il en arrive souvent à pareille occasion, un caractère d'évidence, qui fait qu'on s'étonne de ne l'avoir pas rencontrée plus tôt, et sans suggestion extérieure.

J'apprécie convenablement la sage réserve dont vous avez usé, en écartant comme prématurée toute discussion immédiate sur la plupart des institutions politiques proprement dites, au moins dans l'ordre temporel. Vous avez très bien fait sentir que la régénération sociale dépend maintenant de l'essor spirituel, ce qui devient au reste de plus en plus évident aux esprits éclairés, par l'impuissance aujourd'hui constatée de toutes les tentatives théoriques et pratiques qu'on fait depuis bientôt cent ans pour renouveler l'état de l'humanité par les seules institutions. Je crois même cette heureuse révolution spéculative plus avancée

dans ce pays-ci que partout ailleurs, désenchantés comme nous sommes des institutions soi-disant libres, à raison d'une plus intime familiarité pratique. Chez nous, aujourd'hui, les prolétaires croient presque seuls à l'efficacité réformative (*sic*) des institutions démocratiques; encore les chefs les plus considérés du mouvement politique prolétaire, parmi lesquels il y en a de très recommandables, mènent aujourd'hui habituellement de front, avec leurs projets politiques, des idées de moralisation et de culture intellectuelle pour les masses populaires, dirigées à la vérité jusqu'ici, comme il n'en pouvait être autrement, par une philosophie métaphysique et négative. Vous avez donc très judicieusement employé vos efforts surtout à caractériser le nouveau pouvoir spirituel, dont la naissance même, et à plus forte raison son incorporation dans le système social, suffirait déjà, dans un gouvernement temporel quelconque, à dissiper en grande partie le désordre, même matériel, soit en rectifiant et en élargissant les idées des classes dirigeantes, soit en leur imposant, de gré ou de force, une moralité meilleure.

Vous vous êtes donc sagement borné, quant à l'ordre temporel, à poser le principe incontestable, que la direction en doit désormais appartenir aux chefs industriels, en laissant indécises bien des questions, destinées à être progressivement résolues par les sociologistes positifs, et sur lesquelles je désirerais bien entamer déjà avec vous une discussion philosophique. Telles sont, par exemple, celle des moyens à prendre pour atténuer l'influence, inévitable jusqu'à un certain point, mais si exagérée aujourd'hui, que le hasard, celui de la naissance surtout, exerce, en décidant du personnel de la haute industrie, indépendamment des conditions de

la capacité industrielle. Vient ensuite la question de la part d'influence qu'il pourrait être convenable de réserver, dans l'ordre politique, aux classes industrielles inférieures, question qui renferme l'avenir des institutions représentatives, quant aux deux seules fonctions qu'on pourrait concevoir comme leur appartenant dans l'avenir, d'abord comme moyen d'enseignement politique pour les masses, et ensuite comme organe régulier, pour constater ou refuser l'adhésion populaire aux réglements généraux émanés des chefs.

Je me propose maintenant, après un court intervalle, de reprendre la lecture de votre élaboration sociologique, depuis son commencement au quatrième volume, afin d'en mieux saisir l'ensemble et de m'en rendre en même temps plus familiers les principaux détails.

Je me suis réservé peu de place pour vous parler dans cette lettre, soit de la grande série de travaux futurs que vous annoncez à la fin du volume, soit de votre préface, et de l'indigne conduite de votre éditeur et de son patron, M. Arago. Quant à ce dernier, je me réjouis vraiment qu'il se soit emporté tellement au delà des bornes que la prudence aurait imposées à tout homme moins aveuglé par la vanité et par l'instinct de la domination. S'il s'était contenté de dire qu'il reconnaissait à M. Sturm des titres mathématiques supérieurs aux vôtres, on aurait pu croire à sa bonne foi, et sa réputation scientifique aurait donné à son opinion, ainsi exprimée, quelque poids auprès de la partie du public qui ne pouvait juger par lui-même. Heureusement il a manqué de cette prudence vulgaire, et a donné à tous ceux qui ont lu, même partiellement, vos deux premiers volumes, ainsi qu'à une génération entière d'élèves

polytechniques, le droit de lui dire, avec pleine conviction, qu'il en a menti, ce qui sera certes beaucoup plus nuisible à la considération publique et européenne dont il se glorifie, que son mensonge ne le saurait être à la vôtre. Quant à votre préface, j'avoue qu'avant d'avoir lu le volume lui-même, je craignais que le défi ainsi jeté à ceux dont dépendaient vos moyens actuels de vie ne fût de nature à aggraver le danger qu'il signalait ; mais dès que j'ai vu les dures vérités, qu'avec votre franchise ordinaire vous avez dites, dans le LVIIme chapitre, sur l'incapacité et la bassesse morale de la plupart des savants actuels, j'ai trouvé profondément convenable une préface qui, au fond, ne contient rien de plus offensant pour eux que le livre lui-même, et qui, en désignant personnellement les plus coupables, est de nature à inspirer aux autres une salutaire crainte.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

XX

COMTE A MILL

Paris, le samedi matin 5 novembre 1842.

Mon cher Monsieur Mill,

Au milieu de l'isolement encore plus complet qui résulte de ma nouvelle situation domestique, j'attache de plus en plus de prix à l'intime sympathie, à la fois

intellectuelle et morale, qui s'est si heureusement développée entre nous, et dont votre dernière lettre contient, au sujet de mon volume final, de nouvelles preuves spéciales. D'abord, en ce qui m'est personnel, j'ai été frappé de l'exacte coïncidence de nos impressions successives à l'égard de ma préface. Quoique toujours décidé à l'écrire, ce dont je me félicite maintenant de plus en plus, j'ai, en effet, passé précisément par les mêmes phases que vous quant aux inquiétudes naturelles qu'un tel défi pouvait susciter : je n'ai cessé d'y avoir égard que lorsque je me suis vu spontanément entraîné, dans le cinquante-septième chapitre, par le simple cours de mon élaboration philosophique, à une réprobation systématique tout aussi sévère, et tout aussi dangereuse pour moi, que celle que devait exiger ma défense individuelle; ce qui rendait alors cette préface non seulement convenable, mais même indispensable. Vous apprendrez avec plaisir que jusqu'ici l'expérience confirme pleinement notre commune prévision sur l'effet personnel de cette démarche exceptionnelle, qui ne pouvait avoir d'exemple, en tant que relative à une situation encore unique. Ce qu'il y a de consciencieux dans mes ennemis scientifiques commence à m'offrir une meilleure attitude, surtout à l'École polytechnique, et les autres baissent le ton par une certaine crainte salutaire que je suis parvenu ainsi à leur inspirer, et que je maintiendrai soigneusement. J'ai reçu récemment à ce sujet de précieuses lettres, auxquelles j'étais moi-même loin de m'attendre, et dont nous pourrons causer cet hiver, si l'espoir que j'avais de vous voir ici n'est pas frustré. L'indigne outrage qu'a tenté contre moi M. Arago commence, comme vous l'avez prévu, à retomber sur lui, et altérera bientôt profondé-

ment, j'espère, la considération trop peu méritée, à tous égards, dont il jouit encore; vous avez très bien senti qu'il pouvait m'être momentanément nuisible si, moins aveuglé par sa passion, il m'eût condamné avec plus de prudence; mais heureusement il n'aura fait de tort qu'à lui-même.

Je viens de commencer, par une assignation décisive, à l'occasion de cet ignoble placard, qui excite ici une indignation unanime, un procès (le premier et, j'espère, le seul de toute ma vie) où, sans que je puisse le mettre légalement en cause, je lui imprimerai moralement la flétrissure publique que mérite sa conduite, en traduisant mon servile éditeur devant notre tribunal de commerce pour obtenir la résiliation de mon ancien engagement avec lui quant à mes éditions ultérieures, engagement d'ailleurs fort désavantageux à mes intérêts, mais que, sans cela, j'aurais certainement subi avec une loyale résignation. La gravité de cette nouvelle et bizarre affaire, le retentissement, peut-être européen, qu'elle pourra avoir (du moins je n'y épargnerai rien), détermineraient sans doute Arago à forcer Bachelier à une résiliation volontaire, si je leur en laissais le choix. Mais, quoique cette marche fût certainement la plus commode pour moi, je préfère employer plus de temps et de plus grands efforts à m'assurer une décision légale, où, parlant moi-même, sans l'assistance d'aucun légiste, je me constituerai l'organe de tous les auteurs indépendants, qui, dans l'intérêt de la vraie liberté de la presse, doivent attacher tant d'importance à se voir ainsi préservés de la censure arbitraire des éditeurs et de leurs patrons. Afin que mes adversaires ne puissent, en cédant trop aisément, éluder l'audience publique et solennelle, je vais même jusqu'à

leur demander dix mille francs de dommages-intérêts, en proclamant très hautement, dès l'origine, ma ferme résolution, si je les obtiens, de les distribuer aux pauvres de Paris. J'ôterai ainsi à ces misérables la ressource de me salir par quelque sourde calomnie, sans cependant permettre à M. Bachelier d'éluder un châtiment pécuniaire qui le punira plus que tout le reste. Je pense aussi à prendre des mesures pour que la vaste et puissante coterie dont Arago est le chef ne parvienne point à étouffer, dans les journaux, la publicité d'un tel débat. Quoique notre commun ami Marrast blâme certainement beaucoup la conduite d'Arago, les liaisons politiques de son journal avec cet audacieux intrigant ne lui laisseront peut-être pas la liberté de rendre un compte réel d'une telle audience; mais j'y inviterai aussi, d'une manière spéciale, des journalistes d'une autre couleur, ouvertement opposés à ce charlatan de patriotisme et de science. J'espère d'ailleurs que cette affaire sera complètement consommée avant la fin de cet hiver. L'époque en est très favorable pour ne pas déranger le moins du monde le cours ultérieur de mes travaux philosophiques, ce que je n'aurais jamais souffert, même pour de plus puissants motifs.

Vous savez peut-être déjà que j'avais toujours compté prendre, sous ce rapport, une pleine année de repos, bien mérité, après la terminaison de mon ouvrage fondamental; en sorte que, dans toute l'année 1843, je n'écrirai rien à ce sujet, et m'y bornerai à préparer spontanément, au lit, à la promenade, au spectacle, en un mot partout ailleurs qu'à mon bureau, mon traité spécial de philosophie politique, dont je ferai le premier volume en 1844. Ce repos relatif de 1843, aussi naturel qu'indispensable, va se trouver rempli, outre

les affaires et les occupations obligées, en écrivant, à titre de récréation philosophique, mes leçons élémentaires de géométrie analytique, dont la publication m'est demandée avec beaucoup d'instances, depuis longues années, mais dont il ne pouvait être nullement question avant l'achèvement de mon grand ouvrage. Ce petit traité pourra offrir quelque intérêt aux vrais penseurs, comme une utile réaction spontanée de l'esprit philosophique sur l'enseignement scientifique, qui, surtout à cet égard, est encore honteusement arriéré; les géomètres sont si peu philosophes, surtout ici, que l'on peut dire, sans exagération, que l'admirable rénovation opérée dans le système de la science géométrique par la grande création de Descartes n'est point, après deux siècles d'élaboration empirique, suffisamment appréciée, ni même convenablement comprise. J'ai déjà commencé cette petite composition, que je fais marcher de front avec mon enseignement quotidien, repris ces jours derniers; je présume que ce volume paraîtra ainsi au mois de mars.

Peut-être écrirai-je ensuite, si je ne suis pas trop ennuyé, mon cours populaire d'astronomie, qui recommence en janvier, et dont la publication m'est également demandée depuis dix ans; il pourrait fournir, quant à l'avenir philosophique, dont la pensée ne me quitte jamais, le type spontané de ce que doit être l'instruction scientifique des masses. Ce volume offrirait, à ce titre, une véritable utilité qui me déterminera probablement à le rédiger ce printemps, à moins de fatigue, d'autant plus que si je ne le puis alors, je ne le pourrai ensuite jamais, devant être ultérieurement absorbé, jusqu'à l'âge naturel du rabâchage, par les grands travaux que j'ai promis. Enfin, pour achever de définir

cette année de *repos*, je compte écrire aussi en juin le mémoire dont je crois vous avoir déjà parlé sur l'École polytechnique, et qui prend, à mes yeux, une importance croissante, à la fois politique et philosophique.

Je suis très heureux d'apprendre que mon volume final a suffisamment rempli, en général, l'attente dont vous l'aviez honoré. Quoique l'idée que vous me citez ne soit peut-être, à mes yeux, que l'une des moindres lumières nouvellement jetées dans ce volume, je n'en attache pas moins beaucoup de prix au puissant effet qu'elle vous a produit, et qui me dispose moi-même à lui accorder plus d'importance. L'intéressante coïncidence que vous m'apprenez, à ce sujet, avec l'heureux instinct de M. Carlisle (*sic*) m'a beaucoup satisfait. Toutefois, à vous parler avec franchise, je ne connais de ce penseur que sa célèbre audace philosophique, si rare en votre milieu; mais, puisqu'il est votre ami depuis longtemps, je ne doute pas que sa valeur réelle ne soit digne d'une telle confraternité. Dans les dispositions où il se trouve, il lira sans doute avec plaisir ce que j'ai dit, au dernier chapitre, sur l'idéalisation esthétique de la vie industrielle, comme source, aussi neuve que féconde, d'une puissante poésie, surtout en appréciant l'ensemble de la vie positive, à la fois spéculative et active.

Vous me connaissez trop franc et trop conséquent pour pouvoir vous étonner beaucoup, et surtout vous choquer aucunement, que je refuse nettement de suivre aujourd'hui la discussion nouvelle que vous me proposez sur deux hautes questions d'ordre temporel, puisque j'ai démontré que de telles déterminations étaient actuellement prématurées, et par suite oiseuses, ou même nuisibles autant qu'interminables.

Chaque penseur pourrait, ce me semble, le confirmer spontanément sur lui-même, par la difficulté qu'il éprouve aujourd'hui à poser nettement de telles questions, qui restent toujours plus ou moins vagues et confuses après les plus judicieux efforts logiques. Je me borne donc, quant à la première, à ma réponse générale, que la réorganisation spirituelle contient, sous ce rapport, les garanties les plus essentielles en ce qui est réalisable, et que les mesures temporelles qui doivent les compléter, outre leur importance beaucoup moindre, ne sauraient être convenablement appréciées que sous l'impulsion préalable d'une telle régénération. Il en est à peu près de même, au fond, pour l'autre question, où peut-être se trouve une tendance plus prononcée à formuler ce qui n'en est pas susceptible, en voulant systématiser ce qui doit rester essentiellement spontané.

A l'un et à l'autre titre, je pense que l'antagonisme matériel, qui existe aujourd'hui entre les têtes et les bras dans nos rudiments spontanés de sociabilité industrielle, n'a pas été encore assez caractérisé par le cours naturel des divers conflits propres à notre anarchie mentale et morale, pour que les institutions destinées à le régulariser soient déjà distinctement appréciables, même par les penseurs qui peuvent actuellement regarder comme opérée suffisamment, dans leur for intérieur, la réorganisation théorique d'où elles doivent dériver. Ce n'est que par une sage intervention croissante de la nouvelle philosophie au milieu de ces conflits successifs, probablement très douloureux, qu'il est aujourd'hui impossible d'empêcher suffisamment, que l'on pourra ultérieurement sentir, avec réalité et précision, à la fois le mal et le remède. Maintenant, ce

qu'il importe par-dessus tout de comprendre et de faire partout pénétrer, jusque chez les masses populaires, c'est que toute l'efficacité politique propre à la philosophie métaphysique et négative qui domine encore est désormais essentiellement épuisée, et que la grande révolution occidentale ne peut faire un pas vraïment capital que sous l'ascendant général d'une nouvelle philosophie, pleinement positive, qui s'assimilera spontanément tout ce que renferme encore d'utile l'esprit purement critique, et dont l'active élaboration et la rapide propagation constituent aujourd'hui le principal intérêt du mouvement progressif, sur lequel les institutions simplement provisoires, qui seules sont aujourd'hui possibles, ne sauraient exercer qu'une influence très secondaire. En un mot, notre génération et la suivante me semblent maintenant dans une phase d'essor fort analogue, au moins quant à la nature du principal besoin, et malgré la diversité nécessaire des doctrines, à la phase déiste des deux générations traitées par Voltaire et par Diderot pour préparer l'ébranlement politique de 1789 ou plutôt 1793; alors, on écartait systématiquement l'élaboration directe des institutions pour s'occuper surtout, à la manière du temps, d'idées et de sentiments; il en doit être de même aujourd'hui quant à d'autres idées et d'autres sentiments, dont l'ascendant caractérisera la nouvelle phase dans laquelle commence à entrer le grand œuvre continu de la régénération moderne; si je ne me suis pas mépris, mon ouvrage lui-même, surtout accompagné du traité spécial qui corroborera son influence, devra marquer le commencement précis de cette extrême phase révolutionnaire, par la nouvelle prépondérance qu'il tend à y déterminer, du mouvement

philosophique sur le mouvement politique. En vertu de cette prépondérance décisive, dont mes méditations et mes observations me démontrent de plus en plus l'inévitable nécessité, et dont je suis heureux, mais non surpris, d'apprendre, par votre lettre, que le sentiment est plus complet en Angleterre que je ne l'avais espéré, je regarde les trois derniers chapitres de mon volume final comme les plus importants de tout l'ouvrage, comme tendant à constituer directement la nouvelle philosophie. C'est pourquoi j'attacherai beaucoup de prix à connaître spécialement, à leur égard, votre appréciation définitive, quand vous l'aurez jugée suffisamment mûre, surtout quant au premier de ces trois chapitres extrêmes, qui est certainement le plus fondamental, et pour lequel je désirerais bien savoir si réellement il vous semble propre, suivant ma conviction, à déterminer la constitution finale d'une nouvelle philosophie générale, c'est-à-dire d'une pleine systématisation durable de l'ensemble de nos conceptions réelles, si vainement cherchée depuis Descartes, dont j'ai osé m'y porter le successeur et, si notre langue le permettait, le compléteur.

Votre dévoué,

A[te] COMTE.

J'ai fait il y a quelques jours, à votre intention, une visite chez M. Balard; mais il n'était pas encore de retour. Comme il doit rentrer dans le cours de ce mois, j'y retournerai prochainement pour commencer la reprise de vos relations anciennes avec lui. Cette occasion me rappelant naturellement mon récent séjour à Montpellier, ma dernière station, où j'ai demeuré toute une semaine, je ne dois pas négliger de vous informer que

j'ai eu le plaisir d'y trouver encore très vivaces de fort heureux souvenirs que votre séjour dans cette ville, il y a vingt-deux ans, avait laissés chez quelques-uns de mes propres camarades d'enfance, qui, malgré votre extrême jeunesse, avaient dès lors pressenti, à divers égards, votre éminente valeur, et qui m'ont cordialement félicité de la précieuse relation qui s'est formée entre nous, et où j'espère de plus en plus pouvoir trouver une de mes principales récompenses et une de mes plus douces consolations.

Dans la même station j'ai appris indirectement, par quelques jeunes médecins allemands, que mon ouvrage donne déjà lieu, en Allemagne, à deux traductions simultanées, l'une à Berlin, l'autre à Göttingue. Si vos relations vous permettent, comme je le présume, d'éclaircir cette indication, je ne serais pas fâché, malgré ma vie solitaire, de savoir exactement à quoi m'en tenir à ce sujet. Au reste, en cas de réalité, je me dispose à rendre spontanément aux penseurs germaniques une équivalente politesse, puisque je vais commencer ces jours-ci, à ma manière, par la lecture directe de Gœthe au seul aide d'un petit dictionnaire, l'étude de l'allemand, quoiqu'on m'en ait fait une montagne.

XXI

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 17 décembre 1842.)
(Répondu le vendredi 30 décembre 1842.)

India House, le 15 décembre 1842.

Mon cher Monsieur Comte,

Depuis la venue de votre lettre du 5 novembre jusqu'à la réponse que j'y fais maintenant, il s'est écoulé un intervalle d'une longueur qui, je l'espère bien, se répétera rarement dans notre correspondance. Ce laps de temps a été fort rempli chez moi par des devoirs indispensables et par une santé momentanément dérangée, mais surtout par une lecture lente et approfondie de votre élaboration sociologique dans sa totalité, lecture dont le commencement a été retardé, bien malgré moi, et que j'ai voulu terminer avant de vous rien écrire, résolution dont je crois avoir à me féliciter.

Vous avez très bien senti qu'un travail comme celui de vos trois derniers volumes ne pouvait être pleinement jugeable que dans son ensemble, et même après une lecture plusieurs fois renouvelée. J'en ai fait moi-même l'épreuve la plus décisive. D'abord, je n'avais jamais, malgré plusieurs lectures très attentives, convenablement senti la haute valeur scientifique du quatrième volume, faute d'en avoir pu suffisamment assimiler les doctrines, avant de les avoir vu compléter par vos derniers travaux ; jusque-là, je n'y voyais sur-

tout que la préparation indispensable de l'élaboration historique du cinquième volume, en sentant toutefois dignement la portée de votre grande conception de la statique sociale. Quant au cinquième volume, je lui avais toujours rendu pleine justice, mais il me restait de m'en pénétrer encore plus profondément. En ce qui se rapporte spécialement au sixième volume, vous avez dû, d'après ma lettre précédente, me croire moins capable que je ne l'étais réellement d'en apprécier la grandeur, qui dépasse peut-être, à mes yeux, tout ce que vous aviez fait antérieurement. En effet, par un privilège réservé aux esprits pleinement systématiques et *compréhensifs*, (mot anglais dont je ne connais pas d'exact équivalent en français), vous aviez jeté, dans les volumes précédents, de si féconds germes de toutes les principales conceptions du volume final, que les choses les plus merveilleuses que j'y lisais me faisaient l'effet de les avoir toujours connues. C'est en relisant successivement, et à loisir, toutes les parties de l'élaboration, que j'ai éprouvé une impression finale et décisive, non seulement plus forte, mais essentiellement nouvelle, en tant que celle-ci est surtout morale. Je crois que ce qui se passe à présent en moi est une première vérification spéciale de la grande conclusion générale de votre Traité, l'aptitude de la philosophie positive, une fois organisée dans son ensemble, à prendre pleine possession des hautes attributions sociales jusqu'ici très imparfaitement remplies par les seules religions.

Ayant eu la destinée, très rare dans mon pays, de n'avoir jamais cru en Dieu, même dans mon enfance, j'ai toujours vu, dans la création d'une vraie philosophie sociale, le seul fondement possible d'une régénération générale de la moralité humaine, et dans l'idée de l'Hu-

manité, la seule qui pût remplacer celle de Dieu. Mais il y a loin de cette croyance spéculative au sentiment que j'éprouve aujourd'hui de la pleine efficacité, ainsi que de l'avènement prochain de cette inévitable substitution.

Quelque bien préparé qu'on puisse être, comparativement à la plupart des esprits, à subir les conséquences mentales de cette conviction, il est impossible qu'elle ne détermine pas une sorte de crise dans l'existence de tout homme dont la nature morale n'est pas trop au-dessous des devoirs qu'elle impose : soit en démontrant clairement que le travail direct de la régénération politique et surtout morale, qu'on a toujours révée pour un avenir indéfini, est réellement devenu possible de nos jours, et que le temps est venu où les dévouements individuels peuvent vraiment réaliser un fruit appréciable pour une si grande cause, soit en déterminant, par une réaction nécessaire, un sentiment amer des diverses imperfections particulières, qui tendent à nous rendre plus ou moins indignes d'une telle destinée. Il n'y a, du reste, aucune raison de croire que cette crise doive se terminer chez moi autrement que d'une manière favorable, soit à mon bonheur individuel, soit à l'utilité de mon action sociale.

Quant au désir, si honorable pour moi, que vous me témoignez de savoir si, après une mûre appréciation, je regarde vos derniers chapitres, et surtout le premier des trois, comme propres à déterminer la constitution finale d'une nouvelle philosophie générale, c'est-à-dire, d'une pleine systématisation durable de l'ensemble de nos conceptions réelles, vous devez sans doute sentir déjà, d'après tout ce que je viens de dire, que je ressens très profondément cette conviction, et que j'ad-

hère entièrement aux conclusions générales de votre ouvrage, sauf quelques notions secondaires qui ne me semblent pas suffisamment éclaircies, et qui, en supposant même qu'elles ne le fussent jamais, n'altéreraient en rien le caractère essentiellement satisfaisant de cette immense systématisation. A cela j'ajoute que, bien que j'aie longtemps pensé qu'un esprit pleinement conséquent ne peut exister que sous l'ascendant complet de la philosophie positive, je n'avais jamais cru qu'il pût exister déjà, et dès le premier pas, une réalisation si complète de cette éminente propriété de l'esprit positif. Vous me faites peur par l'unité et le complet de vos convictions, qui semblent par là ne pouvoir jamais avoir besoin de confirmation de la part d'aucune autre intelligence, et je sens que cette précieuse sympathie que vous me témoignez, à un degré très au-dessus de mon mérite réel, et que vous avez proclamée avec une si noble confiance à tous les esprits philosophiques de l'Europe, dans la note que vous m'avez consacrée, m'est bien nécessaire aujourd'hui pour ne pas trembler devant vous.

Avec cela, il y a toujours des questions, plus ou moins secondaires, sur lesquelles je conserve encore, soit une opinion différente de la vôtre, soit des difficultés non encore résolues. Quoique les unes et les autres tendent probablement à disparaître, je ne dois pas chercher à atténuer ce qu'il peut exister entre nous de différence réelle, d'autant moins que je sens aujourd'hui, à l'égard de toute opinion que vous avez sanctionnée, la nécessité de me défendre contre l'entraînement, toujours plus à craindre, dans ma nature particulière, qu'un esprit critique exagéré.

J'ajourne toute indication plus précise de ces diffé-

rences, jusqu'à l'époque très prochaine de la publication de mon livre, qui vous en indiquera, soit directement, soit plus souvent indirectement, quelques-unes. Je vous dirai, à propos de ce livre, dont les trois quarts sont maintenant imprimés, qu'il me paraît toujours, même dans les parties qui ont l'air le plus métaphysique, très propre à faciliter, pour mon pays, la transition de l'esprit métaphysique à l'esprit positif. Quant à la valeur propre des conceptions positives qui s'y trouvent, je ne puis avoir là-dessus d'opinion définitive, que lorsqu'elles auront été connues et jugées par vous, jusqu'ici seul juge compétent à ce sujet.

J'ai appris, avec le plus vif intérêt, tout ce que vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, sur les choses qui vous sont personnelles ; d'abord l'effet favorable de votre préface, que j'ai besoin au reste de savoir confirmé par le résultat de la réélection annuelle, ensuite l'éclatante punition que vous vous disposez à faire subir à vos indignes ennemis, et finalement le programme des travaux que vous destinez à votre année de *repos*, qui serait certes une année de très forte contention intellectuelle pour tout autre que vous.

Je crois que votre volume sur la géométrie analytique pourra avoir un grand succès ici, ainsi que le traité de philosophie mathématique que vous annoncez pour un temps plus éloigné. Il y a certainement aujourd'hui, chez nos jeunes géomètres, un commencement de tendances à chercher la régénération scientifique des conceptions mathématiques, tendances dont la métaphysique allemande, qui domine maintenant ici, commence à s'emparer, à sa manière, à peu près comme la métaphysique française a tâché de le faire par l'organe de Condillac. Je crois, au reste, d'après l'accueil

que plusieurs de nos savants ont fait à vos deux premiers volumes, qu'ils sont réellement mieux préparés que les savants français à sentir la portée de vos grandes conceptions de philosophie mathématique, qui, même aussi peu développées qu'elles le sont dans le premier volume, ont été dès lors pour moi la première preuve décisive de la force et de la fécondité de votre génie philosophique.

Le M. Carlyle dont je vous parlai est tout autre que le célèbre athée (Carl*i*le), qui n'avait réellement d'autre mérite éminent que celui de son courage, et qui a fini, je crois, par une sorte de conversion christiano-déiste. M. Carlyle est un homme très supérieur à celui-là, quoique moins complètement émancipé. Il est connu par plusieurs ouvrages, entre autres par une *Histoire de la Révolution française*, prise d'un point de vue imparfait, mais progressif pour ce pays-ci, et remarquable par un véritable génie épique, autant que ce génie peut se développer sans autre doctrine générale que ce qu'on peut appeler la critique de la critique. Cet ouvrage représente l'esprit organique dans l'état vague, ou plutôt l'esprit du besoin d'organisation, et comme c'est là l'esprit qui règne ici dans la partie la plus avancée du public, l'ouvrage a eu, malgré le style le plus excentrique, un grand retentissement.

Je ne négligerai aucune occasion de m'informer plus particulièrement sur les deux traductions allemandes de votre *Cours*. Je crois les penseurs allemands très préparés à abandonner, dès qu'on leur donnera quelque chose de mieux, leur ténébreuse métaphysique, essentiellement épuisée aujourd'hui dans son pays natal. Je vous suis toujours très obligé de vos démarches amicales auprès de M. Balard, et bien heureux qu'on se

souvienne encore de moi à Montpellier. Je serais bien aise de savoir les noms de ceux de vos amis qui me font l honneur inattendu de ne m'avoir pas oublié.

Tout à vous, et pour toujours,

J. S. Mill.

XXII

COMTE A MILL

Paris, le vendredi 30 décembre 1842.

Mon cher Monsieur Mill,

Le retard exceptionnel de votre dernière lettre m'avait inspiré sur votre santé des inquiétudes qui, en réalité, n'étaient pas sans un fondement réel, quoique heureusement passager, et je me disposais à m'en informer auprès de Marrast, quand votre admirable lettre du 15 est venue me rassurer, et je puis dire aussi me consoler. Outre ma disposition constante à sentir très profondément tout le prix d'une sympathie si éminente et si complète, votre lettre m'a trouvé dans une disposition naturelle à en éprouver plus spécialement le besoin, par suite de la lutte que je soutenais à l'instant même que vous l'écriviez. Le 15 a été le jour de la discussion légale de mon procès contre mon éditeur, ou plutôt contre le trop célèbre personnage dont il est l'agent servile ; or, outre les indignes menaces par lesquelles on avait d'avance tenté d'ébranler ma fermeté

au sujet de la flétrissure morale que j'y voulais publiquement appliquer à l'ignoble outrage dont mon sixième volume avait été l'objet, j'ai eu alors à subir de viles attaques de la part de l'avocat adverse, et même j'ai dû supporter la tendance du Tribunal à restreindre ma discussion en écartant toute appréciation de la conduite d'Arago, non par suite d'aucune partialité de mes juges, mais uniquement d'après leur disposition exagérée contre toute explication irritante. J'ai donc eu, à beaucoup d'égards, grandement à souffrir ce jour-là ; mais l'heureuse arrivée de votre lettre m'a bien récompensé le surlendemain ; j'ai profondément senti que lorsqu'on trouve de telles sympathies chez les âmes les plus nobles et les esprits les plus avancés, on peut bien supporter les outrages des lâches et des charlatans, même quand leur action immédiate peut être vraiment redoutable.

Au reste, pour en finir sur cette affaire, je dois vous annoncer que la décision rendue hier par le Tribunal de commerce m'a pleinement vengé de la discussion, car j'ai obtenu toutes mes demandes essentielles, et même au delà quant aux formes :

1° La suppression du carton sur tous les exemplaires non vendus jusqu'ici ; à quoi le Tribunal a spontanément ajouté l'injonction de l'opérer dans la huitaine, sous peine de 50 francs de dommages-intérêts par jour de retard ;

2° La résiliation de mon traité avec Bachelier, en ce qui concerne les éditions ultérieures de mon ouvrage ;

3° La condamnation de Bachelier à tous les dépens, malgré les instances spéciales de son avocat pour les faire également partager.

Quoique je ne lise pas les journaux, je crois que, par

suite des entraves que le Tribunal a cru devoir, le 15, apporter à ma parole, cette affaire n'y a pas eu le retentissement que j'avais espéré, à moins qu'on ne l'y reprenne après le jugement prononcé. Mais l'ensemble des observations que j'ai eu lieu de faire à cette occasion m'a paru bien propre à vérifier l'opinion que notre point de vue philosophique fait concevoir de la situation actuelle des esprits politiques. L'absence de toute vraie doctrine sociale laisse tellement les meilleures intelligences du journalisme actuel à la merci des charlatans en crédit, que j'ai eu la douleur de voir notre commun ami Marrast décidé, bien malgré lui, à défendre, en cette occasion caractéristique, la conduite générale d'Arago, si la presse ministérielle en profitait pour attaquer ce personnage, quoique d'ailleurs il inspire politiquement un profond mépris aux journalistes qui le soutiennent. J'ai été obligé, pour trouver, dans ce cas, une véritable indépendance, de recourir à la presse stationnaire, en profitant de ses passions officielles contre mon adversaire. Ce double contraste entre les maximes et les actes eût été piquant pour les observateurs, si la discussion générale avait pu s'engager; mais, sans que le conflit soit allé jusque-là, la disposition mutuelle n'était, à mes yeux, nullement incertaine.

Afin d'achever ce qui me concerne personnellement, je dois rassurer votre cordiale sollicitude, en vous annonçant que l'une de mes réélections annuelles (comme répétiteur) a été accomplie, à l'époque accoutumée, sans plus d'embarras qu'à l'ordinaire, depuis ma dernière lettre, où je vous en donnais la certitude anticipée. L'autre (comme examinateur) ne se fait habituellement qu'en mai ou juin, mais je n'ai pas, à ce sujet, d'inquiétude bien sérieuse, quoique je sache qu'il y aura

alors de fortes machinations, déjà élaborées, et auxquelles mon procès a imprimé une nouvelle activité.

Vu le crédit usurpé encore par M. Arago, à Londres ainsi qu'à Paris, il n'est pas inutile qu'on y sache bien que son digne beau-frère, M. Mathieu, a osé, à cette occasion, se vanter, dans les bureaux du *National*, que, si je parlais de ce personnage le jour de la discussion légale, il garantissait ma non-réélection par le conseil polytechnique ! C'est de Marrast que je tiens cette menace, qui l'avait alarmé pour moi au point qu'il est venu me prêcher amicalement pendant deux heures, malgré son courage bien reconnu, la nécessité de me borner à incriminer Bachelier.

Vous sentez que je n'ai pas fléchi ; et, quoique les injonctions du Tribunal m'aient empêché de développer l'appréciation de la conduite d'Arago, j'ai pu en dire assez à ce sujet pour que personne, ami ou ennemi, ne pût mettre en doute ma fermeté spontanée. Au reste, j'ai publiquement annoncé alors la menace qui m'était faite (sans toutefois nommer personne) et ma disposition à la braver, en me décidant à reprendre, s'il le fallait, la pénible existence que j'ai menée pendant vingt ans, en vivant du produit de mon enseignement privé, sans que ces misérables puissent jamais parvenir à me courber. Mais, quoique préparé à cette issue, je ne la crois nullement probable, et cet appel public est même très propre à la prévenir ; quelque malveillance qui règne envers moi dans le conseil de l'École polytechnique, il n'est pas autant à la dévotion de mes ennemis que ceux-ci l'imaginent, et on y regardera de près avant de se livrer à une aussi infâme iniquité, dont je demanderais aussitôt une haute justice, d'une part à l'autorité supérieure, d'une autre part à l'opinion

publique. Les cinq ou six mois qui vont s'écouler jusqu'à cette réélection tempéreront, sans doute, cette indigne tendance. Enfin, le jugement que je viens d'obtenir pourra aussi m'appuyer. C'est pourquoi je lui donnerai probablement une certaine publicité, en en faisant imprimer la copie authentique, dont j'enverrai des exemplaires aux personnes qui ont le mieux apprécié la lâche violence commise envers moi ; je vous en adresserai quelques-uns à distribuer suivant votre gré, quand l'occasion s'en présentera spontanément. Quoique je ne redoute pas la crise qu'on me prépare, je ne dois cependant rien négliger de ce que comporte à ce sujet ma dignité ; car cette réélection sera probablement décisive, et devra m'inspirer autant de sécurité ultérieure que si ma position était officiellement irrévocable.

Une adhésion générale aussi précieuse et aussi complète que celle que vous m'annoncez en résultat d'une dernière appréciation totale, lente et approfondie, constitue, à tous égards, pour moi, la principale récompense de ma longue et pénible élaboration philosophique, et la plus sûre garantie de son efficacité finale, ou même prochaine. Deux esprits indépendants ne sympathisent pas à un tel degré sans être essentiellement tous deux dans la véritable voie. Bien loin d'être surpris des dissidences secondaires que vous m'annoncez, et dont j'attends sans impatience l'indication spéciale dans votre prochaine publication, je ne suis journellement étonné que de ne pas les trouver plus prononcées, en un temps où il est si difficile de rencontrer aucune vraie communion intellectuelle, même partielle et passagère.

Je continue, du reste, à être fort convaincu d'avance que ces diversités réelles auront une utilité considé-

rable, en attirant à la philosophie positive des esprits ainsi atteints de plus près. Le noble enthousiasme que vous témoignez spontanément pour l'accélération du mouvement direct de régénération mentale et morale, que l'on croit encore si lointain, constitue le plus puissant encouragement que je pusse espérer ou plutôt désirer ; il ne me reste qu'à m'en rendre de plus en plus digne en faisant avancer, autant qu'il est en moi, la formation et l'installation de la nouvelle école philosophique. Je crois que notre séparation des deux puissances nous y aidera beaucoup. C'est, en effet, parce qu'on s'obstine à conduire de front le mouvement politique et le mouvement philosophique que celui-ci trouve tant d'obstacles naturels.

Nos prédécesseurs du dernier siècle ont trouvé des partisans jusque chez les rois, malgré leur tendance destructive, parce qu'ils donnaient empiriquement, au moins dans la principale école, celle de Voltaire, des garanties contre l'agitation immédiate. Il en sera plus fortement de même pour nous, qui, sans faire aucune indigne concession, et même en annonçant toujours une évidente destination politique finale, recommandons, au nom même de la grande cause, la priorité du mouvement purement philosophique, dans la phase actuellement atteinte par l'ensemble de la révolution européenne ou plutôt occidentale. Nous offrons spontanément aux gouvernants la consolidation actuelle de tous les pouvoirs existants, en quelques mains qu'ils résident, à la charge par eux de laisser substituer une active élaboration philosophique à une stérile élaboration politique ; il est impossible qu'il ne s'en trouve pas bientôt, en persistant, qui comprennent le puissant secours que nous apportons ainsi à leurs pénibles efforts pour maintenir

l'ordre matériel. Sous un aspect plus étendu, notre heureuse réprobation des utopies pédantocratiques doit rencontrer chez eux une inévitable sympathie.

Quant à ceux qui voudraient également maintenir le *statu quo* philosophique et le *statu quo* politique, leurs prétentions sont trop ridicules pour être vraiment dangereuses. En un mot, l'école positive peut se présenter bientôt comme seule propre à contenir rationnellement les aberrations subversives, dont le débordement est, à tous égards, imminent, et forcera bien à chercher un refuge mental ailleurs que dans le sot expédient d'une impuissante religiosité. Je vais avoir prochainement une occasion naturelle de mesurer nos forces à cet égard vis-à-vis des pouvoirs actuels, par la réouverture (le dimanche 22 janvier) de mon cours annuel d'astronomie, où je présenterai directement cet enseignement populaire comme ouvertement lié à la régénération mentale. Vous avez peut-être su que, l'an dernier, la canaille théologique avait, à ce propos, hautement demandé au gouvernement ma destitution officielle, pour y avoir proclamé la nécessité de dégager aujourd'hui la morale de toute intervention religieuse; le ministère fut ainsi obligé d'envoyer surveiller ce cours, sans qu'il en résultât d'ailleurs rien autre chose qu'un rapport très favorable. Je dois donc, cette année, selon ma nature, insister plus fortement sur ce grand sujet, en profitant, pour le traiter plus expressément, et de la liberté d'esprit que me laisse la terminaison de mon ouvrage fondamental, et de l'appui dogmatique que m'offre une telle élaboration accomplie. Mon discours d'ouverture traitera donc, en grande partie, des bases finales de la moralité humaine. En un mot, son ensemble tendra à établir publiquement la sorte de tran-

saction spontanée que l'école positive peut offrir aux gouvernements actuels, de les aider à se débarrasser, soit chez les esprits actifs, soit chez les masses passives, d'une agitation politique ainsi dangereuse que stérile, pourvu qu'ils nous laissent la pleine liberté de travailler directement à la régénération philosophique.

La conduite qu'on tiendra envers moi dans cette grave occasion, où la presse probablement n'osera pas me soutenir, permettra d'apprécier le degré actuel de maturité réelle de cette grande opération. Si j'obtiens, par cet acte, droit, non seulement de tolérance, mais d'active propagation pour l'école positive, je croirai avoir beaucoup gagné, sans m'inquiéter, d'ailleurs, des dangers personnels qui pourraient alors résulter d'un concert bizarre, mais nullement impossible, entre les prêtres et les géomètres, spontanément ligués pour me perdre, comme je l'ai pressenti dans ma préface.

Après avoir mentalement constitué la nouvelle philosophie, il faut bien que je m'occupe enfin de son installation sociale, et que je m'efforce de lui faire prendre son rang avoué dans les luttes actuelles, sans la déguiser par aucune indigne concession. Au reste, parmi les esprits cultivés, je crois que l'achèvement de mon ouvrage ne tardera pas à déterminer une décomposition, dès longtemps imminente en ce siècle, de la classe scientifique entre les explorateurs de la nature vivante et ceux de la nature morte, qui ont jusqu'ici dominé. Une guerre sourde, mais intime, commence maintenant, dans notre Académie des sciences, entre les géomètres et les biologistes, ceux-ci tendant à sortir de l'oppression résultée d'une aveugle domination, sous les inspirations spontanées de mon éminent ami M. de Blainville,

qui depuis quelque temps a osé attaquer directement les géomètres.

La nouvelle philosophie se présente à point pour donner de la consistance à ces tendances remarquables, à peine senties maintenant de ceux-là mêmes qui les subissent ; et, réciproquement, cette inévitable scission ne peut être que très favorable à son avènement actif ; mon ouvrage est déjà cité publiquement comme autorité philosophique dans les leçons de plusieurs naturalistes, indépendamment de la haute adhésion que le plus élevé d'entre eux a directement proclamée dans son cours de cette année, tout en annonçant, par une étrange inconséquence, ses propres prédilections théologiques. Je crois donc cette partie essentielle de la corporation scientifique toute disposée à notre ébranlement philosophique. Quant à nos géomètres, je voudrais presque qu'ils fussent déjà ligués avec les dévots, catholiques, protestants et déistes, pour en finir plus tôt d'eux tous ensemble ; leur aversion spontanée pour les études sociales y conduira probablement les plus encroûtés.

Je ne suis pas étonné d'apprendre que les vôtres sont mieux disposés, précisément parce que, n'étant pas enrégimentés, ils n'ont pu autant contracter de vicieuses habitudes d'irrationnelle domination scientifique. C'est surtout à leur intention que je regrette d'être obligé d'ajourner beaucoup mon traité spécial de philosophie mathématique, dont les prétendus géomètres français ne sont vraiment pas dignes ; mais le traité de philosophie politique doit certainement passer avant, sous tous les rapports, et même aussi, ensuite, le traité de l'éducation positive, à cause de la coordination décisive de la morale. Il faudra donc que les bonnes dispositions de vos géomètres se contentent provisoirement de l'in-

suffisante alimentation que va leur fournir, au mois de mars, mon passe-temps élémentaire sur la géométrie analytique, qui est maintenant à moitié écrit, et dont l'impression vient de commencer.

Depuis ma dernière lettre, j'ai encore fait une inutile excursion chez M. Balard, qui n'est pas encore rentré, quoique son retour dût avoir lieu le mois dernier : je ne vous en reparlerai plus qu'après l'avoir vu.

Les deux amis ou camarades d'enfance chez lesquels j'ai trouvé, à Montpellier, votre souvenir encore très vivant, sont le Dr Pouzin, ancien élève de l'École polytechnique, professeur à l'École de pharmacie, et le Dr Émile Guillaume, homme d'infiniment d'esprit, et même d'une vraie portée, quoique trop littéraire, qui a malheureusement gaspillé sa vie mentale faute d'une puissante direction.

Votre silence, au sujet de l'excursion que M. Lewes m'avait fait espérer pour cet hiver, me porte à craindre que je ne sois encore privé cette année du bonheur d'avoir enfin avec vous une entrevue personnelle ardemment désirée, qui ajouterait une plus vive intensité à une sympathie désormais irrévocable, que je regarde maintenant comme l'une des plus puissantes consolations pour tout le reste de ma vie.

Votre ami dévoué,

Ate Comte.

Je suis fort aise d'apprendre que votre ami M. Carlisle (*sic*) diffère du fameux homonyme avec lequel je l'avais mal à propos confondu, et qui ne m'a jamais paru avoir d'autre mérite qu'une sorte d'aveugle courage philosophique, dépourvu de fondements rationnels,

et par suite très peu solide. Vous savez combien je lis peu, et quel prix j'attache à ce régime, dont j'ai, je crois, tiré un grand parti. Cette considération me servira d'excuse pour mon étrange défaut d'érudition, en ce qui concerne le mouvement effectif des esprits contemporains, même les plus estimables.

XXIII

MILL A COMTE

(Reçu le lundi 30 janvier 1843.)
(Répondu le lundi 27 février 1843.)

India House, 28 janvier 1842 (*sic*).

Mon cher Monsieur Comte,

Votre dernière lettre, que j'avais bien vivement désirée, m'a fait grand plaisir sous tous les rapports. D'abord, elle m'a appris l'heureux résultat de votre procès avec Bachelier, résultat qui fait honneur au tribunal de commerce, et qui donnera sans doute une idée juste de l'affaire à ceux qui, n'en ayant aucune vraie connaissance, auraient pu n'y voir qu'une question d'amour-propre entre vous et Arago. Quant à ce qui s'est passé dans la première audience, je le savais déjà par la *Gazette des Tribunaux*, qui en a rendu un compte sommaire, mais à peu près exact, puisqu'il s'accordait essentiellement avec celui que vous m'avez donné. Il

me manquait seulement de savoir quel effet cette discussion avait fait sur votre esprit, et si les indignes menaces qu'on avait osé vous adresser, à l'égard de votre réélection, pouvaient offrir un danger réel. J'ai appris avec joie, par votre lettre, que ce danger n'est pas fort à craindre, et que les charlatans qui, pour conserver leur propre considération, croient avoir besoin de rabaisser la vôtre, nuiront probablement moins à vous qu'à eux-mêmes.

J'ai appris aussi, avec beaucoup d'intérêt, que l'insurrection des biologistes contre la domination oppressive, et aujourd'hui irrationnelle, des géomètres, commence déjà à se prononcer. Votre dernier volume ne peut manquer de donner une forte impulsion à cette tendance salutaire, qui à son tour doit beaucoup favoriser l'avènement de la nouvelle philosophie, à laquelle les biologistes sont nécessairement mieux préparés que toute autre classe de savants, au moins en France. Je dis en France, car je crains que si nos géomètres valent mieux, à certains égards, que les vôtres, il n'en est pas de même quant à nos biologistes. Cela tient à plusieurs causes. D'abord, malgré les défauts de l'éducation scientifique en France, je la crois au fond beaucoup meilleure que chez nous. Soit par les tendances trop exclusivement pratiques de notre caractère national, soit par le fractionnement, encore plus exagéré qu'ailleurs, des diverses études positives, le véritable esprit scientifique est très rare chez nous, et, si quelques-uns le possèdent jusqu'à un certain point, ils l'ont, le plus souvent, puisé dans les livres français; sauf peut-être les Écossais, chez qui l'éducation publique a un caractère plus français qu'anglais, ce qui explique le mérite éminent des penseurs écossais, depuis Kaimes et Fer-

guson, jusqu'à mon père qui, mort en 1836, fut le dernier survivant de cette grande école. Quant à la biologie, elle reste encore chez nous, plus que chez vous, dans cet état provisoire, si bien caractérisé par vous, et même par Bacon, celui dans lequel la science n'est pas encore séparée de l'art correspondant. Sauf l'histoire naturelle concrète, qui a pris ici, depuis douze à quinze années, un élan très vigoureux, les connaissances biologiques ne sont guère cultivées que par des médecins ou chirurgiens, qui, s'ils ont de la capacité, sont bientôt absorbés dans les travaux accablants d'un métier ici surtout terrible.

Sans doute, la séparation des recherches biologiques d'avec l'art médical serait aujourd'hui pleinement opportune; elle est très bien préparée par l'état général du public scientifique; mais, chez nous, les prévisions sociales ne sont pas encore allées jusqu'à doter cette classe de savants du moyen de vivre comme tels, soit par la cultivation de leur science, soit par sa propagation. Cela est tellement vrai, qu'un jeune biologiste de mes amis, le Dr Carpenter, que je crois être, sans contredit, le plus philosophe de tous ceux qui, chez nous, étudient les lois des corps vivants, qui a écrit les meilleurs traités de physiologie générale et humaine que nous possédons dans notre langue, et qui, s'il était français, obtiendrait sans peine une des meilleures chaires de vos écoles de médecine, est encore à chercher ici le moyen de gagner la subsistance, même la plus modeste, en se consacrant à la science. Ajoutez à ceci que nos biologistes sont, en général, bien loin d'être émancipés sous le rapport religieux, quoiqu'ils soient peut-être plus près de cette émancipation que les autres savants, et vous verrez qu'il n'y a pas de quoi s'encou-

rager beaucoup pour le progrès rapide de la nouvelle philosophie.

A tout prendre, le public anglais ne me paraît assez bien préparé qu'à la réception de vos principes de philosophie générale, en y superposant toutefois, par une transaction profondément irrationnelle, l'idée d'une Providence agissant par des lois générales; notion préparée, et même beaucoup travaillée, par les demi-philosophes timides qui ont rempli chez nous, pendant le XVIII[e] siècle, la place de l'énergique école négative française. Mais je ne trouve pas, à beaucoup près, chez notre public, le même degré de préparation à l'égard de votre philosophie sociale, attendu que l'un des fondements principaux de cette philosophie est la loi naturelle du décroissement spontané de l'esprit religieux, doctrine qui effraie encore presque tous les esprits en Angleterre, au point que, si moi-même je la proclamais ouvertement, on n'oserait pas me lire. Je risque déjà quelque chose en déclarant hautement, partout dans mon livre, l'admiration que je ressens pour votre grand ouvrage, sans faire la moindre réserve théologique, qu'à ma place tout autre Anglais, je crois, n'aurait pas manqué de faire.

La publication de mon livre, aujourd'hui très prochaine, a été un peu retardée par le remaniement complet que j'ai cru devoir faire à la dernière partie, pour la mettre plus en harmonie avec ma manière actuelle de penser, depuis la lecture de votre sixième volume, et l'étude plus approfondie que j'ai faite des deux volumes précédents. J'y ai fait maintenant beaucoup plus de place à la nouvelle doctrine, tout en la prenant du point de vue de mon propre travail, et je crois que, sous ce rapport, mon livre est maintenant le plus

avancé que mon pays soit encore susceptible de recevoir. J'ai d'ailleurs l'espoir bien fondé, que tout ce qui chez nous est capable de comprendre votre ouvrage, viendra apprendre chez moi où trouver quelque chose de mieux que moi.

Je vous demande pardon de n'avoir jusqu'ici rien dit en réponse au désir que vous avez plus d'une fois si aimablement témoigné, de resserrer notre amitié par une entrevue personnelle prochaine. M. Lewes m'avait mal compris. Malheureusement, j'ai toujours eu la presque certitude que des circonstances, qui tiennent à mes relations personnelles les plus intimes, me retiendraient cet hiver à Londres ; mais, dans le cas où ces circonstances se prolongeraient beaucoup plus longtemps, je suis très décidé à courir à Paris, ne fût-ce que pour deux ou trois jours, et dans l'unique intention de vous voir.

Je suis bien aise de savoir les noms de ceux de vos amis à Montpellier qui conservent encore quelque souvenir de mon séjour dans cette ville, que je ne cesserai jamais d'aimer. Cela ne m'étonne pas beaucoup de la part de l'aimable Roméo Pouzin, avec qui j'ai été plus lié qu'avec toute autre personne de Montpellier, à l'exception de Balard et de la famille Bérard. Quant à M. Emile Guillaume, il me fait un honneur qui me flatte d'autant plus, que je dois l'avoir très peu connu, puisque j'ai oublié jusqu'à son nom.

J'attends, avec un vif intérêt, le résultat de la sorte d'expérience sociale que vous allez faire à l'ouverture de votre cours annuel d'astronomie, et qui aura, comme vous le sentez, une grande importance, par rapport à la propagation libre de la philosophie pleinement positive. Heureux si je croyais qu'on en vînt jusque-là, dans

ce pays-ci, de mon vivant! Cette liberté de discussion, dont on jouit en France, est la compensation de bien des misères. Nous en sommes bien loin encore, mais qui sait? dans un temps de transition morale, les choses marchent plus vite qu'elles n'en ont l'air.

Votre tout dévoué,

J. S. Mill.

XXIV

COMTE A MILL

Paris, le lundi 27 février 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

J'attendais depuis quelque temps la prochaine terminaison de la corvée mathématique que je me suis surimposée cette année, pour me procurer la satisfaction de répondre un peu à l'aise à votre excellente lettre. Quoique je ne sois enfin libre, à cet égard, que depuis hier, je ne veux pas me refuser plus longtemps cette douce compensation à l'ennui des trois mois qu'a remplis cette occupation exceptionnelle, que je n'ai pas la moindre envie de renouveler; malgré l'utilité réelle qu'aura, j'espère, un tel résultat, c'est un singulier genre de délassement pour mon année de repos. Il est donc fort possible que je n'écrive pas cette année, comme je l'avais projeté, mon cours populaire d'astronomie, ou plutôt de philosophie astronomique, bien

que ce livre dût être un peu moins long et surtout moins fastidieux à composer : je me bornerai peut-être à en écrire provisoirement le discours d'ouverture. Sans doute aussi rédigerai-je mon travail sur l'École polytechnique, sauf à ne le publier, par prudence, qu'après ma tournée annuelle d'examen ; car tout cela réuni ne représente qu'environ trois semaines de travail assidu ; mais il se peut bien que je me borne là cette saison.

Sans que le volume que je viens d'achever ait pu aucunement fatiguer ma tête, il a exigé une vie beaucoup plus sédentaire qu'il ne convient à ma santé. Quand il ne s'agit pas d'écrire immédiatement, et que j'en suis seulement à méditer, c'est-à-dire le plus souvent, je suis habitué à beaucoup marcher sans pourtant quitter Paris, dont l'ensemble me constitue un large cabinet de travail, et cet exercice m'est fort salutaire. Les trois mois consécutifs que je viens de passer à mon bureau, pour ce volume classique, ont beaucoup dérangé mes digestions, et par suite mon sommeil, malgré le plus scrupuleux régime. Je sens que j'ai besoin de ne pas rester claquemuré pendant ce printemps, comme je viens de l'être presque tout l'hiver ; je vais donc dès demain reprendre mes courses habituelles, et rétablir, j'espère, mon estomac, seul organe réellement faible chez moi, en me promettant bien de ne pas toucher une plume d'ici à un grand mois, si ce n'est pour me procurer la douceur de vous écrire. Au reste, la diversion cérébrale que j'attendais de cet ennuyeux épisode a été complètement obtenue, puisque, depuis la terminaison de mon grand ouvrage, en juillet dernier, tout mon temps a été mathématiquement absorbé, d'abord par la corvée très intense de mes

examens parisiens et départementaux, ensuite par l'occupation non moins matériellement exclusive que je viens d'achever; aussi je me sens bien disposé à reprendre avec délices, mais en plein air, mes méditations habituelles, pour préparer déjà le premier volume de ma philosophie politique, que je compte écrire dès l'hiver prochain. Toutefois je ne regrette pas maintenant ma corvée classique, dont le résultat peut d'ailleurs m'offrir, à plusieurs égards, une véritable utilité personnelle; mais je ne suis nullement disposé à recommencer quelque opération analogue. J'avoue même que, en pensant au peu de temps qui me reste à travailler jusqu'à l'âge naturel du rabâchage, où je me suis, dès ma première jeunesse, proposé d'éviter exceptionnellement l'éternelle reproduction de l'archevèque de Grenade, je sens qu'il y a une sorte d'abus presque blâmable à tenir la plume, pendant trois mois entiers de ma pleine maturité, pour un travail secondaire, qui ne se rapporte pas directement à mon élaboration fondamentale, quoiqu'il y concoure indirectement, soit en consolidant ma position personnelle, soit en augmentant mon influence mentale sur la jeunesse positive. Depuis que je sens revenir le libre cours de mes chères méditations philosophiques, il me semble que j'arrive d'un ennuyeux voyage en un triste pays, et c'en est un bien fâcheux, en effet, que le pays des pédants, d'où je sors, pour n'y plus rentrer, j'espère. En terminant sur un tel article, je me propose, aussitôt que ce volume va paraître, c'est-à-dire dans huit ou dix jours, de vous en adresser un exemplaire, que je vous prie de vouloir bien agréer cordialement, non à cause de l'importance de ce traité élémentaire de géométrie analytique, mais comme un premier témoignage

de la douce habitude que je veux prendre désormais de vous envoyer les prémices de tout ce que je pourrai maintenant écrire.

Les lenteurs du greffe de notre tribunal de commerce ne m'ont pas encore permis de vous adresser, suivant mon annonce, l'extrait du jugement rendu en ma faveur, et dont l'expédition authentique ne m'a pas été livrée jusqu'ici. Vous avez eu raison de regarder comme essentiellement exact le récit sommaire de la *Gazette des Tribunaux ;* il n'a gravement péché que par omission à mon égard, et par addition envers mon adversaire; mais cette différence, indépendante de toute partialité du journal, n'a certainement tenu qu'à ce que celui-ci a remis une note, tandis que je me suis entièrement borné aux impressions spontanées des journalistes. Pour compléter les renseignements de ma dernière lettre sur cette affaire, je crois devoir vous rappeler une indigne allusion, rapportée dans ce journal, qui termine la plaidoirie de l'avocat de Bachelier, osant renvoyer à la fameuse note de la page 10 de ma préface, afin d'expliquer l'ensemble de ma conduite d'après l'aveu hardi que j'ai cru y devoir franchement accomplir. Si une telle tactique était vraiment propre à l'avocat, je ne vous en parlerais pas; ce ne serait qu'une nouvelle preuve, assurément fort superflue pour vous, de la profonde démoralisation que produit finalement l'exercice actif de cette déplorable profession. Mais il y faut, en ce cas, voir une tout autre origine, qui mérite d'être signalée, comme tendant à caractériser mon principal ennemi : c'était, j'en suis certain, une manœuvre concertée avec l'Observatoire, qui avait envoyé à l'audience un groupe d'émissaires, chargés d'expliquer, pendant que je parlais, aux divers spectateurs

qui ne me connaissaient pas, que c'était un fou qui parlait ! On a tenté plus tard d'aller même au delà de cette abomination, car on a projeté une demande collective pour obtenir ma non-réélection comme examinateur, de la part de tous les chefs de pension de Paris, en vertu de cette touchante déclaration. La plume tombe des mains en relatant de telles horreurs de la part de savants si haut placés ; mais la morale publique impose le devoir de les faire connaître, surtout hors de France, où ces misérables sont moins connus. Pour croire, malgré tout cela, au progrès continu de la sociabilité humaine, il suffit de penser, après tout, que ces mêmes natures nous représentent aujourd'hui les gens qui, il y a quatre ou cinq siècles, brûlaient légalement leurs adversaires ou les empoisonnaient secrètement ; en sorte que même la perversité spontanée éprouve, au fond, une amélioration essentielle. Au reste, de telles extrémités qui, je crois, étaient surtout destinées à m'effrayer ou à me dégoûter, prouvaient déjà que mes ennemis renonçaient au fond à tout espoir sérieux de m'abattre. En effet, on ne parle même déjà plus d'un tel complot, qui n'eût certes trouvé aucun complice important, et qui, en tout cas, même tenté en effet, eût certainement été repoussé avec indignation par les chefs de l'École. Plus le moment approche de cette réélection annuelle, qui se fait ordinairement en mai ou juin, plus tout le monde renonce à toute idée d'une telle iniquité, au sujet de laquelle mes amis doivent, je crois, avoir maintenant une pleine sécurité. Au reste, ma publication classique va s'accomplir d'une manière très opportune à cet égard.

Ma petite expérience sociale du 22 janvier, à laquelle vous vous intéressez, a pleinement réussi. J'ai directe-

ment proclamé, pendant trois heures consécutives, devant quatre cents personnes, la supériorité morale du positivisme sur le théologisme, et réclamé, au nom de la morale elle-même, la libre concurrence de la nouvelle philosophie avec toutes les nuances de l'ancienne, sans exciter la moindre improbation, ni la plus légère marque d'impatience ou de dissentiment, sans même qu'aucun auditeur, je crois, ait quitté la salle. Les journaux religieux ont gardé cette année le plus complet silence sur mon discours d'ouverture ; en sorte que je n'ai pas eu besoin du zèle de notre ami Marrast, qui m'avait promis de repousser ces attaques. Pour être entièrement impartial, je dois vous informer franchement que l'orage de l'an dernier avait été, en partie, suscité par ma faute, parce que je n'avais pas employé des formes assez sévères et assez dignes d'une telle discussion : le gouvernement n'était d'ailleurs intervenu, comme surveillant, que bien malgré lui, et poussé par les clameurs théologiques que son état d'inconséquence radicale ne lui permet guère de braver ouvertement.

La séance de l'an dernier avait eu lieu sans la moindre préparation de ma part ; je venais d'achever le matin même les conclusions politiques de mon ouvrage, et je m'étais seulement réservé ensuite deux heures pour penser à mon discours d'ouverture ; or, ces deux heures se trouvèrent absorbées par une horrible querelle domestique, en sorte que je n'eus d'autre loisir de penser à mon discours, dans une telle disposition morale, que pendant la demi-heure du trajet ; de là l'emploi de formes à la fois légères et acerbes, quoique le fond fût pourtant le même, qui durent naturellement donner prise contre moi, et même blesser plus de gens qu'elles n'excitèrent de plaintes. Cette année, les choses

ont eu heureusement, à tous égards, leur cours normal; et l'absence totale de réclamation au sujet d'une telle proclamation philosophique m'a confirmé *a posteriori*, ce que je savais bien *a priori*, que la réserve dont beaucoup d'écrivains croient encore avoir chez nous un certain besoin, envers les croyances religieuses quelconques, tient surtout à leur propre incohérence logique, qui les dispose à nier les conclusions tout en concédant les prémisses générales; l'école théologique se trouve maintenant dépourvue de toute force réelle contre ceux qui osent directement refuser d'admettre sa méthode caractéristique et sa doctrine fondamentale.

Vos précieux renseignements sur l'état philosophique de vos biologistes m'ont beaucoup charmé, comme confirmant, à cet égard, mes prévisions théoriques. Je suis fort aise que vous ayez apprécié l'importance de la lutte qui commence à se prononcer chez nous entre eux et les géomètres, et qui amènera tôt ou tard la dislocation spontanée ou la nullité équivalente d'une corporation académique désormais essentiellement oppressive pour la marche actuelle de la raison humaine.

Mon ouvrage tombe certainement à point au milieu de ces dispositions, pour donner une consistance systématique à des tendances dont les organes officiels n'ont pas la sensation distincte. Je présume que vous aurez noté, dans le sixième volume, le symptôme légal de cette indispensable agitation qui doit préparer l'avènement scientifique de la nouvelle philosophie, dans la décomposition formelle du secrétariat académique qui, au commencement de notre siècle, de simple qu'il était jusqu'alors, s'est trouvé partagé entre un géomètre et un biologiste, instruments naturels aussi bien qu'in-

dices de cette inévitable réaction. La guerre continue sourdement, et ne s'arrêtera pas à quelques vains articles réglementaires qui en sont l'occasion, même malgré la volonté des belligérants : la domination géométrique ne serait pas loin de son terme indispensable, si les biologistes comprenaient d'une manière plus élevée l'ensemble de leur propre situation. Au reste, les deux partis seront bientôt conduits à demander du secours à cette même philosophie qu'ils dédaignent encore, et qui seule peut faire sentir ce qu'il y a, des deux parts, de rationnel et d'irrationnel dans les prétentions.

Quoique tout cela ne semble d'abord qu'une simple querelle de pédants, c'est pourtant là que se caractérisera d'abord l'heureuse intervention spontanée de la philosophie positive au milieu des luttes bien autrement graves réservées à notre prochain avenir.

Je suis enchanté que cet incident vous ait donné lieu de m'apprendre votre filiation écossaise, qui ne peut que resserrer notre sympathie par le cas spécial que j'ai toujours fait de cette noble école philosophique, qui, sans être la plus utile, fut certainement la plus avancée de toutes celles du dernier siècle ; je suis fier de me sentir, grâce à vous, en continuité avec elle, quoique je n'en connaisse que les principaux penseurs, Smith, Hume et Ferguson. Je suis honteux de n'avoir jamais rien lu des nombreux ouvrages de votre père, dont j'ai entendu signaler convenablement la haute valeur. Mais permettez-moi de vous exprimer combien je me fais fête d'interrompre prochainement une hygiène cérébrale que je suis d'ailleurs plus décidé que jamais à maintenir rigoureusement, tant je me la sens salutaire, en faveur de votre importante publication, où j'espère,

d'après votre lettre, que, malgré votre noble courage et votre généreuse sympathie, vous aurez évité chez vous tout danger personnel.

Cette heureuse lecture sera, d'ici à longtemps, ma seule infidélité à mon doux régime d'impressions extérieures, borné à savourer sans cesse quelques chers poètes anglais, italiens et espagnols, auxquels je compte seulement adjoindre bientôt certains poètes allemands, si je puis, à mon âge, surmonter le dégoût d'apprendre l'alphabet, afin de compléter mon appréciation de notre poésie occidentale. Tout ce que j'entends dire de la philosophie allemande aux gens bien informés me détourne d'ailleurs un peu de mon projet annoncé d'en prendre sérieusement une connaissance spéciale, afin d'y saisir les points de contact avec ma philosophie propre ; je ne me déciderai pourtant là-dessus qu'après votre avis formel, que je recevrai avec reconnaissance, quel qu'il puisse être.

L'espoir, quoique incertain ou vague, que vous me faites concevoir d'une prochaine entrevue personnelle, m'a causé une bien vive satisfaction anticipée. Si vous ne craignez pas le séjour du faubourg Saint-Germain, je suis assez grandement logé, maintenant que me voilà célibataire effectif, pour vous offrir bien cordialement une hospitalité qui nous rapprocherait davantage ; je pourrais même vous céder sans aucune gêne une partie de mon appartement, où vous auriez un accès direct et exclusif, comme en hôtel garni, sauf le mobilier, qui serait peu ample, mais suffisant. Je serais bien heureux que la belle saison qui va commencer ne s'écoulât pas sans me procurer ainsi quelques jours de cette vie fraternelle dont j'ai, dans l'ensemble de ma vie, si rarement joui, ayant eu le malheur de perdre,

depuis plus de vingt ans, un frère sur lequel j'avais compté, et avec toute raison, pour cela.

Je suis fort aise que vous ayez conservé un bon souvenir du Dr Roméo Pouzin; c'est le plus sûr et le plus intime de mes deux amis de Montpellier dont je vous ai parlé, et qui d'ailleurs étaient, surtout aux temps de votre séjour, étroitement liés entre eux. Depuis plus de trente ans, je suis en relation familière avec cet estimable professeur; sans qu'il y ait entre nous de correspondance suivie, nous nous sommes toujours retrouvés avec grande satisfaction mutuelle, et votre aimable souvenir à son égard constitue, de vous à moi, un heureux surcroît de sympathie.

Je prendrai prochainement la liberté de vous adresser un de mes anciens élèves, qui doit aller passer en Angleterre la majeure partie de ce printemps, avant de retourner chez lui.

C'est un fonctionnaire égyptien, chargé maintenant dans son pays de la direction de grands travaux publics, et, à ce titre, momentanément en Occident pour prendre des informations techniques.

Mazhar Effendi est le plus intelligent et le plus affectueux des jeunes Égyptiens envoyés à Paris par le pacha pour leur éducation scientifique; il est resté, avec deux autres, pendant quatre ou cinq ans sous ma direction mathématique, depuis les plus simples jusqu'aux plus éminentes spéculations de cette première phase positive. Après huit ans de séjour en Égypte, je lui sais gré d'avoir conservé de moi un vif souvenir, qui l'a poussé à me venir visiter avec un empressement vraiment cordial dès son arrivée à Paris. Je vous serai infiniment obligé de vouloir bien lui faciliter un peu la vie de Londres, où il a d'ailleurs passé deux mois en

1835, et surtout de l'honorer de votre éminente conversation philosophique, dont il est, je vous assure, à sa manière, et dans son point de vue spécial, parfaitement digne; il aura peut-être aussi besoin de votre intervention pour obtenir plus aisément l'accès d'établissements ou de documents qu'il lui importe de connaître. Je ne doute pas que vous ne trouviez en lui un homme vraiment distingué. Quoiqu'il ne doive, je crois, quitter Paris que dans un mois, je crois devoir déjà vous prévenir de sa visite, malgré la lettre spéciale d'introduction que je lui remettrai à son départ. Il m'a fait éprouver une bien douce satisfaction en me montrant que mes consciencieux efforts pour élever l'esprit de ces jeunes gens avaient réellement fructifié, et que je pouvais compter sur quelques bonnes relations individuelles avec cette avant-garde de l'Orient.

Votre tout dévoué,

A^te^ COMTE.

XXV

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 15 mars 1843.)
(Répondu le samedi 25 mars 1843.)

India House, le 13 mars 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Avant de recevoir cette lettre, vous aurez sans doute reçu de ma part un exemplaire du livre en faveur

duquel vous voulez bien admettre une exception à votre régime cérébral habituel. Je souhaite qu'il mérite une distinction si honorable, et je me félicite toujours davantage de notre heureux rapprochement personnel, sans lequel je n'eusse pas pu espérer d'obtenir, sur mes spéculations philosophiques, le seul jugement qui ait pour moi une importance réelle. C'est encore une bonne fortune, pour moi, que mon livre soit tombé précisément dans ce que vous nommez votre année de repos, et que vous puissiez en prendre connaissance sans déranger aucunement le cours de vos travaux. En sollicitant pour cet ouvrage toute votre indulgence, j'ai besoin de vous indiquer que le premier livre date essentiellement de 1829, que le deuxième est un simple *rifaccimento* d'un travail fait en 1832, sauf la polémique contre le représentant de la métaphysique allemande, qui seule est récente ; et que le troisième lui-même, où j'entre enfin franchement dans la méthode positive, a été fait, dans tout ce qu'il a de plus essentiel, avant que j'eusse pris connaissance de votre grand travail, même quant à ses premiers volumes. C'est peut-être une chose favorable à l'originalité de mon point de vue philosophique, que d'avoir si tard connu ce qui devait exercer sur mon esprit une si grande influence ; mais il est bien certain que mon livre en vaut moins, quoique peut-être il n'en devienne que mieux convenable aux lecteurs qu'il aura. Quant à ses chances de succès, vous apprendrez avec plaisir qu'elles se déclarent déjà d'une manière pleinement satisfaisante, eu égard à l'apathie spéculative de notre public, et à l'opposition tranchée qui existe entre l'esprit de ce livre et celui de la philosophie à la mode. Je commence à espérer que ce livre pourra devenir un vrai point de ralliement phi-

losophique, pour cette partie de la jeunesse scientifique anglaise qui ne tient pas beaucoup aux idées religieuses ; et je crois cette émancipation essentielle moins rare, même chez nous, qu'elle ne le paraît. Surtout, ce livre me semble propre à servir de digue pour arrêter le dangereux progrès de la philosophie allemande. Jusqu'ici, cette philosophie nous a été plus utile que nuisible. Elle a déterminé chez nous une véritable tendance aux généralités scientifiques et à la systématisation de l'ensemble des connaissances humaines. Cela nous manquait presque entièrement, et ne pouvait guère nous arriver par une autre route. Mais, socialement parlant, cette philosophie est aujourd'hui chez nous pleinement rétrograde, quelle que soit la tendance sceptique qu'on lui ait reproché d'exercer dans son pays natal, où, en effet, elle a rempli puissamment une fonction dissolvante envers les anciennes croyances, tandis qu'ici on s'en sert pour retremper philosophiquement ces croyances, contradiction qui ne répugne en rien au caractère vague et arbitraire des prémisses logiques d'une pareille philosophie. Depuis la chute irrévocable de la métaphysique négative, cette philosophie allemande a pu se vanter d'offrir seule à l'esprit humain une coordination systématique de la pensée. Elle se prétend supérieure à ses prédécesseurs, surtout en ce qu'elle constate tous les phénomènes de la sensibilité et de l'activité humaine, et qu'elle en rend compte à sa manière, tandis que les autres systèmes nient tout ce qu'il ne savent pas expliquer selon leurs principes propres ; et jusqu'ici, personne n'est venu se planter en face de cet ennemi, en remplissant convenablement les mêmes conditions. Désormais, on pourra choisir ; on ne sera plus rejeté vers le camp allemand faute de trouver

ailleurs un système philosophique nettement formulé. Chez nous aussi le positivisme a déployé son drapeau.

J'attends maintenant, avec un vif intérêt, les discussions philosophiques qui s'engageront probablement avant peu entre nous deux, et qui auront une grande influence sur mes travaux à venir. Il est vrai que très souvent, dans mon livre, je n'ai fait qu'effleurer les questions où ma manière de penser ne se rencontrait pas encore précisément avec la vôtre, et il y en a même que la nature du livre ne m'a pas permis d'aborder. Cependant ce livre vous donnera le moyen de pénétrer assez à fond dans mon esprit, pour que les discussions partielles deviennent beaucoup plus faciles et plus commodes.

J'ajourne jusqu'après ces discussions tout projet sérieux de travail nouveau. L'essentiel pour moi, quant à présent, c'est de continuer ma propre éducation philosophique; et je n'écrirai probablement, d'ici à quelque temps, rien de plus important que quelques études historiques, d'un ordre secondaire. J'espère, du reste, recueillir de vos conseils amicaux un grand avantage, en ce qui tient à la direction de mon activité intellectuelle, surtout lorsque vous serez mieux en état de juger mon genre de capacité caractéristique. Cette espérance donne un nouvel attrait à mon projet d'aller passer quelques jours auprès de vous, et il ne tiendra pas à moi que ce projet ne s'accomplisse avant la fin du printemps. En ce cas, votre aimable proposition de me recevoir chez vous serait trop agréable pour pouvoir être refusée, d'autant plus que ce serait le moyen de ne perdre, pour le but presque unique de mon voyage, que le moins possible d'un temps nécessairement très raccourci.

Je vous félicite bien cordialement de la terminaison

de votre travail classique, qui devait être effectivement pour vous d'autant plus ennuyeux qu'il a été moins fatigant, et je me réjouis avec vous de la reprise de vos promenades habituelles, dont j'apprécie la douceur par ma propre expérience. Comme vous, j'ai toujours eu l'habitude de beaucoup marcher, et je prépare toujours les méditations un peu difficiles en me promenant. Je trouve cet acte physique tellement favorable à la pensée, que, même dans mon bureau, je marche toujours, ne restant assis que strictement le temps qu'il faut pour écrire des choses déjà préparées debout.

Votre traité de géométrie analytique me sera encore plus précieux, parce que je le tiendrai de vous-même. Ce traité est vivement attendu, non seulement par moi, mais encore par un jeune frère dont l'éducation m'a été léguée par mon père, et qui, par les dispositions scientifiques qu'il montre, jointes à un heureux caractère, m'aide à supporter la perte irréparable d'un autre frère plus âgé, mort en 1840, avant l'âge de vingt ans, noble jeune homme qui a fait le charme des dernières années de mon père, et sur l'amitié duquel je comptais pour ma vie tout entière.

Je suis bien sensible à l'honneur que vous me faites, en demandant mon avis sur votre projet de prendre une connaissance spéciale de la philosophie allemande. Je ne suis pas peut-être en droit de donner là-dessus une opinion très décidée, n'ayant moi-même lu ni Kant, ni Hegel, ni aucun autre des chefs de cette école, que je n'ai d'abord connue que par ses interprètes anglais et français. Cette philosophie m'a été, à moi, fort utile. Elle a corrigé ce qu'il y avait de trop exclusivement analytique dans mon esprit, nourri par Bentham et par les philosophes français du XVIII[e] siècle : ajoutez à cela

sa critique de l'école négative, et surtout un sens réel, quoique trop incomplet, des lois historiques et de la filiation des divers états de l'homme et de la société, sens qui est, je crois, le plus développé chez Hegel. Moi, j'avais encore besoin de tout cela, et vous ne l'avez pas. Plus tard, lorsque j'ai essayé de lire quelques ouvrages philosophiques allemands, il s'est trouvé que je possédais déjà tout ce qu'ils avaient d'utile pour moi, et le reste m'a été fastidieux, au point de ne pouvoir pas en continuer la lecture. En me mettant donc à votre place, je doute si cette étude peut vous offrir un avantage suffisant pour décider en sa faveur une infraction à votre hygiène cérébrale, et je ne sache pas qu'une connaissance plus exacte des points de rapport entre cette doctrine et la vôtre puisse vous servir de grand chose dans vos travaux. Je crois que, pour être lu et goûté en Allemagne, ce qu'il faut est surtout l'esprit systématique. Cet esprit, vous le possédez au suprême degré, et votre véritable point de contact avec les philosophes allemands est dans les faits concrets que vous expliquez bien, tandis qu'ils les expliquent mal.

Cependant, j'approuve beaucoup votre dessein d'apprendre la langue allemande, afin de lire les grands poètes de ce peuple. Les poésies lyriques de Goethe, surtout, me semblent dignes des plus beaux temps de l'antiquité, par la perfection de la forme, et souvent bien supérieures par le fond, comme la matière esthétique moderne l'est à l'ancienne.

Je n'ai pas besoin de dire que je verrai avec grand plaisir Mazhar-Effendi, et que tout ce que je puis faire pour lui, pendant son séjour ici, lui est d'avance assuré.

Tout à vous,

J. S. Mill.

XXVI

COMTE A MILL

Paris, le samedi 25 mars 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

Je ne crois pas devoir tarder davantage à vous avertir que votre précieux envoi, très impatiemment attendu, non seulement ne m'est pas arrivé avant votre lettre du 13, que j'ai reçue, comme de coutume, le surlendemain, mais ne m'est point même encore parvenu aujourd'hui ; j'espère que ce délai ne tient qu'au mode de transmission, et que l'exemplaire n'est point perdu ; mais je regrette de voir ainsi ajourner une satisfaction dont je me fais fête depuis longtemps, et surtout maintenant que mon esprit, relativement disponible, peut le mieux goûter la douceur d'un tel commerce philosophique.

J'apprends déjà avec plaisir, mais sans surprise, l'heureux accueil que commence à recevoir cette production ; ce symptôme honore votre public, et me fait penser que le progrès de la nouvelle philosophie y sera plus rapide qu'on ne pouvait d'abord le croire.

J'ai appris ces jours-ci, par ma propre expérience, combien les communications entre nos deux pays sont encore imparfaites, et l'on pourrait dire barbares, en ce qui concerne l'envoi des livres. Je me suis adressé à la poste, lundi dernier, pour vous faire parvenir un exemplaire de mon petit ouvrage classique, qui vient

enfin de paraître; j'ai été fort surpris d'y être accueilli par une sorte de fin de non-recevoir, consistant à exiger le port monstrueux de 76 francs, à raison de 2 francs par feuille.

Je ne serais pas fâché de savoir auquel des deux gouvernements il faut attribuer une telle énormité; mais je crains bien que ce ne soit à votre fisc. Au même instant, j'ai pu, au contraire, envoyer par la même voie un exemplaire à Berlin, au taux ordinaire de 5 centimes par feuille, comme pour Lyon ou Bordeaux. Ainsi obligé de prendre la voie du roulage, ce volume vous parviendra par le libraire Baillière, qui a une maison à Londres; il ne peut partir qu'aujourd'hui, et vous le recevrez probablement le 30 ou le 31.

Je suis charmé d'apprendre que ce petit envoi, où je ne voyais d'abord qu'un simple témoignage d'amitié, puisse vous devenir vraiment utile pour l'éducation scientifique de votre jeune frère : il vous viendra d'ailleurs en temps opportun, d'après la disponibilité momentanée que procure à votre esprit votre récente publication philosophique. Si, à un titre quelconque, vous désirez raviver par une telle lecture vos anciens souvenirs mathématiques, vous y trouverez peut-être un intérêt réel dans le sentiment de l'unité de composition, infiniment rare dans les ouvrages scientifiques, par suite du régime dispersif, et surtout dans les traités mathématiques, où le seul Lagrange, à mes yeux, en a offert de vrais modèles. Cette impression générale résultera principalement d'une lecture rapide, quoique complète; si, par exemple, vous avez le loisir de lire ce volume en douze heures, aisément réparties en deux jours de repos, vous y trouverez alors, j'espère, un sentiment uniforme et progressif, tantôt explicite, plus

souvent implicite, de l'harmonie élémentaire entre le concret et l'abstrait, qui fait tout le fond essentiel de l'esprit mathématique, si rare chez des géomètres.

Quant aux innovations plus déterminées, vous n'y devez remarquer que la conception et l'ébauche de ce que j'ai nommé la *géométrie comparée*, nouvel aspect fondamental de l'ensemble de la géométrie, essentiellement inaperçu par nos automates algébriques, et qui devait succéder à la géométrie générale constituée depuis Descartes. Ce sujet devient surtout direct dans la dernière partie du volume, où vous verrez que j'ai, à dessein, formellement attribué à Monge fort au delà de ce qui lui revient dans cette création, qui chez lui n'était nullement systématique, quoique l'idée mère lui en soit réellement due, au moins instinctivement; j'ai pris cette forme pour désarmer, autant que possible, les basses jalousies mathématiques dont je suis entouré, afin de faciliter, d'après cette autorité respectable et respectée, l'adoption de vues qu'on aurait peut-être repoussées chez moi. Mais je ne doute pas que tous les bons esprits ne reconnaissent aisément, à cet égard, l'influence caractéristique de ma propre philosophie générale. Le succès immédiat de ce petit travail s'annonce très favorablement; j'espère qu'il pourra contribuer à jeter des germes philosophiques en quelques jeunes intelligences qui se seraient autrement fourvoyées.

Toutefois, pour ne pas concevoir ainsi une opinion trop favorable de notre jeunesse, et surtout de ses maîtres, il faut noter que ma position officielle influe beaucoup sur cette rapide propagation, par l'espoir de trouver, dans cette lecture, les moyens de mieux réussir dans les examens que je ferai subir en juillet. Mais,

quel que soit le motif, l'effet n'en est pas moins produit, et le contact plus spécial, plus intime, plus élémentaire, que je contracte désormais avec la jeunesse positive, rattache cette petite publication à ma grande opération philosophique, dont le progrès m'occupera toujours, sous quelque forme que j'y puisse participer.

Je vous remercie infiniment de votre franche et judicieuse consultation au sujet de mon projet d'appréciation spéciale de la philosophie allemande. Votre sage opinion achève de me décider à ne donner aucune suite à ma première intention à ce sujet, quoique je l'aie publiquement annoncée. Sans doute, je n'avais jamais espéré que cette lecture formelle pût réellement m'apprendre rien de quelque importance ; il y a de longues années que de tels contacts ne peuvent plus avoir pour moi aucune haute utilité philosophique. J'avais seulement l'intention d'y puiser des moyens spéciaux de faciliter aux Allemands l'adoption de ma propre philosophie, que je ne suis d'ailleurs nullement disposé à modifier pour eux, dans l'état de pleine maturité qu'elle a enfin atteint irrévocablement. Mais, poussé par vos sages conseils à y réfléchir davantage, j'ai senti finalement que ce n'est point à moi qu'il appartient de réaliser ce que renferme d'utile mon premier projet ; cela doit être l'affaire de quelque penseur allemand, qui s'en acquittera d'ailleurs naturellement beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, comme devant plus nettement sentir en quoi consiste un tel office de transition. Or, l'action spontanée de mon ouvrage en Allemagne y déterminera probablement, sans que je m'en mêle nullement, une telle opération, pour laquelle j'aurai peut-être le bonheur d'y trouver des appréciateurs plus éminents, et surtout plus consciencieux, que ne l'a été

envers le kantisme notre spirituel sophiste Cousin. Me voilà donc, en toute sûreté de conscience philosophique, dispensé d'une lourde et fastidieuse lecture, qui, en effet, ne méritait pas de troubler la salutaire économie de mon hygiène cérébrale. Néanmoins, je ne renonce point, suivant votre bon avis, à l'étude de la langue allemande, qui seulement me devient ainsi beaucoup moins pressante ; je m'y déciderai pourtant bientôt pour compléter mon système personnel d'appréciation générale de notre littérature occidentale, dont cet élément est maintenant le seul qui me manque essentiellement. Mais je m'y bornerai probablement à la lecture de Goethe, qui me semble le seul génie esthétique vraiment créateur ; le fameux Schiller ne m'a jamais paru, d'après les traductions, qu'une sorte de gauche imitateur du grand Shakespeare, bien plutôt qu'un vrai poète ; sa niaise sentimentalité métaphysique, réchauffée par l'influence de Rousseau, m'est d'ailleurs insupportable.

A propos de ce précieux conseil, je me félicite que cette demande vous ait donné lieu de me développer votre opinion générale sur l'action mentale de la philosophie allemande dans votre milieu anglais, et particulièrement dans votre évolution personnelle.

Rien ne me paraît plus sage et plus exact que votre double appréciation à cet égard. Je ne suis nullement surpris de l'utile influence provisoire que ce système spéculatif a dû exercer jusqu'à ce jour chez votre public, et auparavant chez vous-même. Le positivisme véritable n'a pu cheminer encore qu'entre deux écueils également désastreux, l'empirisme et le mysticisme, qui, à défaut d'une meilleure discipline, se servent

mutuellement de correctif imparfait. En remontant, sous ce rapport, dans le souvenir de ma propre évolution, je vois que la doctrine de Gall a rempli chez moi, à certains égards, l'office que développe maintenant en Angleterre le kantisme, au moins quant à la critique irrévocable de notre école négative; j'ai observé ici la même marche essentielle chez quelques esprits avancés; tout ce qu'il y a de vraiment solide chez les Allemands sur l'insuffisance et la superficialité radicales de l'école française se retrouve, en effet, sous de bien meilleures formes, dans la conception phrénologique, bien mieux adaptée à notre génie national. Quant au sentiment scientifique des lois sociales, je ne sache pas que la philosophie allemande ait réellement contribué, soit directement, soit indirectement, à le développer jamais chez moi; mais je sais que son action n'a pas été inutile, même à cet égard, chez beaucoup d'autres penseurs français, quoiqu'elle fût bien plus nécessaire en Angleterre. Je suis d'ailleurs charmé que votre ouvrage soit essentiellement dirigé contre la prépondérance sociale, désormais essentiellement rétrograde, d'une telle philosophie, surtout chez le public anglais. Sous ses diverses formes principales, la moderne métaphysique, soit ouvertement critique, soit à prétentions organiques, constitue réellement le seul système mental contre lequel nous ayons aujourd'hui besoin de lutter directement; l'esprit théologique est trop déchu ou trop neutralisé pour être encore vraiment dangereux dans aucune partie de notre occident européen; c'est partout l'esprit métaphysique qui constitue désormais le seul antagoniste que le positivisme doive avoir sérieusement en vue; lui seul prolonge désormais l'influence, impuissante pour rien fonder, mais trop efficace pour entraver,

du génie religieux, qui s'éteindrait spontanément sans un tel remaniement.

J'ai pu enfin voir, ces jours derniers, M. Balard, qui était judicieusement resté sous le beau ciel du Languedoc jusqu'à la fin de l'hiver, où il a été forcément rappelé à Paris par le renouvellement périodique de ses leçons publiques à la mi-mars. Je l'ai trouvé encore très plein de votre bon souvenir, et regrettant beaucoup de ne pouvoir vous aller voir à Londres. Au reste, je suis fort aise que cette occasion se soit offerte d'ouvrir quelques relations personnelles avec un homme qui m'a paru, à tous égards, très recommandable, soit moralement, soit scientifiquement.

Je l'ai trouvé beaucoup plus disposé que je ne l'espérais à s'affranchir de notre routine chimique, et à sentir même les inconvénients généraux du régime mental de nos savants; il m'a paru avoir lu très attentivement la première moitié de mon ouvrage philosophique; la domination des géomètres ne lui plaît guère. Si vous désirez reprendre directement votre commerce épistolaire avec lui, il demeure, *10, rue Saint-Victor, près le Jardin des Plantes.*

Vous m'avez causé beaucoup de joie en acceptant, aussi cordialement que je vous l'ai faite, mon offre hospitalière, en cas d'une prochaine excursion rapide, qui me procurerait la satisfaction si longtemps attendue d'une entrevue personnelle, que vous me permettez encore d'espérer pour ce printemps. Si cette visite fraternelle est heureusement réalisable, il suffira de m'indiquer un peu auparavant le jour de votre arrivée, afin que nous n'ayons à perdre par aucun petit préparatif la moindre portion d'un temps aussi précieux. Vous savez que ma corvée annuelle d'examen ne com-

mence qu'à la mi-juillet ; depuis le 1er mai, où se terminent mes leçons quotidiennes, je me trouverai, sans avoir davantage la disponibilité matérielle de mes journées, dans une sorte de loisir relatif qui me permettrait d'être plus complètement à vous, de manière à mieux exercer notre commune tendance à la méditation ambulante, qui, pour n'être pas solitaire, n'en serait pas alors moins active ni moins efficace.

Je vous remercie beaucoup des bonnes dispositions que vous voulez bien m'annoncer pour Mazhar-Effendi ; je viens de lui écrire pour l'en informer. Si quelque obstacle l'empêchait de me voir avant son départ, je l'engage à se présenter chez vous, même sans lettre d'introduction.

Tout à vous,

Ate Comte.

XVII

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 22 avril 1843.)
(Répondu le mardi 16 mai 1843
et, exceptionnellement, le dimanche 28 mai.)

India House, le 20 avril 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Aussitôt que j'ai appris, par votre lettre du 25 mars, que mon livre ne vous était pas encore parvenu, j'ai

pris des informations chez l'éditeur, et j'ai trouvé que, par un retard du libraire Dulau, qui s'en était chargé, le paquet ne devait partir que le 30. Je me suis depuis assuré qu'en effet il est parti ce jour-là, et j'espère que l'exemplaire est entre vos mains depuis quinze jours. Dans le cas contraire, c'est Bossange, du quai Voltaire, qui vous en répondra. Ces sortes de délais, auxquelles je suis fort habitué, indiquent, ainsi que le port monstrueux qu'on vous a demandé, un état de véritable barbarie dans l'organisation matérielle du commerce intellectuel entre nos deux pays. Quant aux difficultés fiscales, je crois que la faute est du côté de notre gouvernement, qui, suivant l'esprit national, n'a jamais vu, dans la propagation de la pensée, autre chose qu'une industrie particulière, et n'a pas plus songé à faciliter l'envoi des livres par la poste, que celui des draps; pas plus dans l'intérieur, qu'avec l'étranger. Toutefois, puisque nous sommes entrés depuis quelques ans dans la voie des réformes postales, je crois que nous adopterons bientôt, dans cette matière spéciale, un régime plus civilisé. La disposition d'esprit qui permet de pareilles mesquineries change tous les jours; nous sommes à cet égard en plein progrès, et la préoccupation absolue des intérêts industriels, que naguère on pouvait encore regarder comme nationale, est déjà très généralement flétrie, comme indice d'un esprit étroit et d'une éducation inférieure. La génération actuelle vaut mieux, à mille égards, que celle qui l'a précédée. On respire un air bien plus libre et plus pur que dans ma première jeunesse.

Je vous remercie mille fois de l'envoi de votre ouvrage classique. J'aurais volontiers commencé, selon vos conseils, par une première lecture très rapide, mais je

n'avais pas d'abord assez de loisir continu pour cela, et je tenais à commencer sans délai. Ensuite, j'ai perdu depuis si longtemps l'habitude des lectures mathématiques, ou du moins algébriques, que j'eusse craint de ne pas saisir réellement l'esprit du livre, si je ne m'attachais pas à y suivre, avec connaissance de cause, tous les calculs.

Ainsi que beaucoup de ceux qui s'occupent habituellement de méditations générales, j'ai la mémoire très mauvaise pour toute sorte de détails, même scientifiques, et, quoique je retrouve toujours avec une grande facilité tout ce que j'ai une fois appris, je ne puis jamais présumer avec sûreté de la suffisance de mes connaissances actuelles d'un sujet quelconque, lorsqu'elles ne sont pas d'acquisition récente. Je me suis donc mis à travailler, comme un écolier, à votre ouvrage, et je me flatte que je serai bientôt capable de subir passablement un examen assez approfondi à son sujet. Malgré la lenteur inévitable de cette manière de lire, je n'ai pas manqué d'apercevoir dans l'ouvrage cette sorte de symétrie qui fait d'un traité scientifique parfait, en quelque façon, un ouvrage d'art, et je ne doute point d'éprouver encore davantage ce sentiment à une seconde lecture, exclusivement dirigée à l'appréciation de l'ensemble. Sous le rapport logique, je connaissais assez votre merveilleuse puissance de généralisation philosophique, pour ne m'étonner nullement à trouver, dans votre manière de traiter ce sujet spécial, un vrai modèle de ce que sera un jour l'enseignement mathématique, comme moyen d'éducation des facultés spéculatives de l'homme. Mais j'avoue que, malgré la profonde impression faite sur moi par le premier volume de votre grand ouvrage, je n'avais pas senti, aussi profondément que je la sens

maintenant, l'aptitude éminente de l'analyse mathématique, convenablement étudiée, pour développer l'esprit scientifique. Il est bien fâcheux que jusqu'ici cette heureuse qualité soit, non seulement neutralisée, mais vraiment tournée en sens contraire, par la routine irrationnelle qui préside partout à l'éducation mathématique.

Votre ouvrage aura ici un lecteur diligent dans la personne de sir William Molesworth, que vous connaissez peut-être de nom, comme ayant fait les frais intellectuels et pécuniaires de la belle édition des œuvres de Hobbes, dont vous avez fait une mention honorable dans une note de votre cinquième volume. Sir William Molesworth, d'ailleurs admirateur éclairé de votre grand ouvrage, a fait de fortes études scientifiques. Il s'occupe beaucoup à présent de philosophie mathématique, et, comme il a une véritable capacité scientifique, malgré une certaine raideur intellectuelle qui gêne un peu la marche de son intelligence, je m'efforce de le décider à faire un livre à ce sujet, en attendant celui que vous avez annoncé, et que vous avez dû ajourner à un avenir un peu lointain. J'espère qu'il se trouvera bientôt, parmi la jeunesse scientifique française, des penseurs capables de régénérer, sous l'inspiration de vos ouvrages et de votre conversation, les diverses branches de l'enseignement mathématique, travail si important que, bien qu'il ne puisse pas vous appartenir, voué comme vous l'êtes à des travaux encore plus élevés, le temps que vous avez consacré à en fournir un premier exemple décisif n'est certainement pas mal employé.

Votre projet primitif d'écrire votre cours populaire d'astronomie offrait une utilité analogue, et j'aurais regretté que ce projet fût abandonné, si je ne craignais,

pour une santé si précieuse, l'effet d'un nouveau travail sédentaire, pendant l'année naturellement destinée à raffermir vos forces physiques pour la noble tâche qui vous attend. Ne se pourrait-il pas que, dans l'impossibilité où vous vous trouvez d'écrire vos divers cours, quelqu'un de ceux qui ont l'avantage de les suivre le fît à votre place, comme on l'a fait quelquefois pour d'autres professeurs? Une simple révision par vous-même pourrait alors suffire, et le succès pécuniaire ne manquerait guère de récompenser suffisamment le travail du rédacteur.

Je trouve que vous avez sagement fait en renonçant à votre velléité passagère de vous occuper de la philosophie des Allemands, et en vous bornant à leur poésie, dans laquelle Goethe est, comme vous le sentez déjà, sans rival. Je crois pourtant que le jugement sévère que vous portez sur Schiller n'est pleinement mérité que pour la première moitié de ses écrits, très hautement condamnés par lui-même à un âge plus mûr. Vous trouveriez peut-être, dans son *Wallenstein*, dans sa *Jeanne d'Arc*, dans son *Guillaume Tell*, et dans ses poésies lyriques une capacité poétique réelle, quoique de second ordre, et une ombre même du génie créateur de Goethe, avec une élévation morale que généralement on ne reconnaît pas dans ce dernier, ou qui, du moins, est loin d'y être aussi saillante. Il y a de très belles choses dans Richter, dans Tieck, etc., mais le plus souvent sous la forme du roman en prose. Les romans de Goethe sont, au contraire, à mon avis, ce qu'il a fait de moins bon, soit par la forme, soit même par le fond, quoiqu'il y ait semé une foule de pensées justes et profondes, et qu'on y trouve un grand nombre de tableaux d'une poésie admirable.

Je me promets d'écrire incessamment à M. Balard, que j'espère aussi voir, si, comme je le désire, ma visite domiciliaire chez vous s'accomplit avant la fin du printemps. Il se peut toutefois que je sois forcé de l'ajourner jusqu'au mois d'octobre, aussitôt après la terminaison de votre tournée officielle. Dans ce cas-là, je crains que M. Balard ne soit plus à Paris quand j'y serai.

Je n'ai pas encore vu Mazhar Effendi, qui probablement n'est pas arrivé. Je l'attends avec un grand intérêt.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

J'allais oublier de vous dire qu'en lisant votre ouvrage, j'ai trouvé, dans les formules, un assez grand nombre d'erreurs typographiques, dont je vous donnerai, si vous voulez, la liste.

XXVIII

COMTE A MILL

Paris, le mardi 16 mai 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

Quoique les graves motifs temporaires qui m'ont fait exceptionnellement retarder ma réponse à votre lettre du 20 avril ne soient pas encore suffisamment dissipés, je ne dois pas vous la laisser attendre davantage, dans

la crainte de vous inquiéter au delà de la réalité, puisque vous savez déjà que cette époque devait être celle d'une concentration naturelle des efforts de mes ennemis personnels pour empêcher ma réélection annuelle comme examinateur. Votre précieux envoi m'est enfin parvenu le 13 avril, au milieu de la crise dangereuse dont je vais vous entretenir, en sorte que j'ai dû alors ajourner une lecture aussi importante jusqu'au moment où j'y pourrais apporter le juste degré d'attention et de continuité qu'exigeait de moi cette appréciation capitale. Je n'ai pu commencer cette lecture que le 1er de ce mois, et je l'ai achevée samedi dernier 13, utilisant, à cette heureuse fin, une suffisante intermittence dans l'orage où je suis encore enveloppé, et qui vient précisément de reprendre une nouvelle furie depuis que j'ai terminé cet intéressant examen, dont je vous entretiendrai tout à l'heure.

D'après les indignes menaces dont je vous ai parlé lors de mon procès, j'ai toujours compté que je ne serais pas cette année réélu à l'unanimité comme auparavant. Mais, pendant tout l'hiver, j'ai pensé que les efforts de mes ennemis dans le Conseil polytechnique n'aboutiraient alors qu'à faire éclater contre moi MM. Liouville et Sturm, les seuls adversaires actifs que j'y aie réellement, et tout au plus à joindre à ces deux voix contraires une ou deux autres dues à l'infatigable obsession de leurs inimitiés ; ce qui, à tout prendre, ne méritait pas de m'inquiéter dans une assemblée de quatorze ou quinze membres, où je tenais peu à l'unanimité, surtout cette année. Mais j'ai été utilement averti, au commencement d'avril, que ma sécurité philosophique était mal fondée, et que d'actives intrigues étaient sur le point de faire concourir à ma perte des

personnages faibles et bornés qui, sans avoir au fond aucune inimitié contre moi, doivent en être spontanément éloignés, de façon à ne pas oser refuser à mes puissants ennemis une telle coopération passive. Ainsi avisé, je me suis aussiôt mis en mesure, suivant la tendance de mon caractère à toujours attaquer d'abord la principale difficulté, de recourir utilement au Ministre pour lui demander, selon son droit, de casser une décision funeste, si on parvenait finalement à l'arracher au Conseil. Cela posé, j'ai dû m'efforcer à prévenir, autant que possible, une telle extrémité, par un mélange convenable de douceur et de crainte, comme envers tous les êtres peu raisonnables, auprès des divers votants que je pouvais honorablement voir. Telle est la triste manière dont j'ai employé le mois dernier, que vous avez, sans doute, naturellement cru utilisé par moi à l'heureuse lecture de votre précieux envoi. Après m'être ainsi assuré d'une éclatante majorité, j'ai d'abord espéré que cet épisode se dénouerait à la première réunion spéciale du Conseil, le vendredi, 28 avril, où tout le monde comptait sur mon succès.

Mais l'active méchanceté de mes deux principaux opposants, et le peu d'énergie d'une portion de mes amis ont empêché que le vote ne s'accomplît ce jour-là, sous prétexte qu'il fallait d'abord faire examiner l'affaire par une commission spéciale de cinq membres. Quoique M. Sturm en fît partie, cette commission a pourtant conclu en ma faveur dans la seconde réunion, qui s'est tenue samedi dernier, 13, pendant que je savourais paisiblement vos deux chapitres extrêmes. Néanmoins, grâce à de nouvelles menées, habilement assistées d'une sorte de coup de théâtre par l'intervention insolite du métaphysicien Dubois, qui figure là à

titre de professeur de composition française, et dont l'éloquence parlementaire a subitement tonné contre l'irrévérence de ma fameuse préface, on a encore obtenu du Conseil, après trois heures de discussion acharnée, un nouvel ajournement, qui paraît même ne devoir pas être le dernier.

Cette orageuse séance a même déterminé les chefs de ma majorité à me conseiller de tenter de nouvelles démarches auprès de quelques votants indécis, tandis que j'avais cru terminées avec le mois d'avril ces ennuyeuses corvées, si antipathiques à mon caractère. Dans une telle situation, qui peut encore se prolonger au delà de ce que l'on prévoit, j'ai cru ne devoir pas tarder davantage à vous répondre, quoiqne je voulusse d'abord ne vous informer de cette crise qu'en vous annonçant sa paisible issue. Je m'empresse donc de suspendre ces tristes démarches itératives pour me procurer une puissante diversion par notre heureuse correspondance, sauf à prendre bientôt la plume spontanément, s'il y a lieu, comme je l'espère encore, de vous mander un dénoûment favorable avant d'avoir reçu votre réponse à cette communication imprévue, dont je comptais bien épargner l'amertume à votre sympathique sollicitude.

Je n'ai jamais plus péniblement senti qu'en ce moment l'inconvénient du défaut total de fortune personnelle chez ceux qui veulent régénérer le système des conceptions humaines : qu'eût fait Descartes, par exemple, sans son modeste mais suffisant patrimoine ? Car, au fond, si j'avais seulement trois à quatre mille francs de revenu assuré, ou seulement même, ce qui serait presque chez moi équivalent, si j'étais célibataire, je m'inquiéterais peu de l'infâme iniquité qu'on tente

contre moi aujourd'hui. Mais vous savez que je suis absolument sans fortune, et que jusqu'ici je n'ai pu faire la moindre épargne, en sorte qu'une telle crise, si elle tournait enfin d'une manière sinistre, me jetterait dans une horrible perturbation matérielle, en me privant subitement de la moitié d'un revenu qui n'est que suffisant. Cette détresse immédiate serait d'ailleurs encore aggravée par la perspective, dès lors presque certaine, de perdre prochainement aussi ma place de répétiteur, qui, en me mettant journellement en contact avec une jeunesse pleine de vénération pour moi, resterait assez dangereuse envers mes ennemis pour qu'ils dussent attacher de l'importance à m'en dépouiller aussi, ce que leur premier succès décisif rendrait, en ce cas, très facile. Enfin, car je dois tout montrer à votre énergique sympathie, ce double sinistre tarderait probablement peu à réagir aussi funestement sur le troisième élément de mon existence actuelle. Une fois ainsi écarté de l'École polytechnique, il suffirait dù moindre conflit pour me faire également perdre mon professorat dans l'établissement privé où je suis maintenant attaché, parce que je ne me dissimule pas qu'on y tient surtout à moi beaucoup plus à cause de ma position officielle qu'en vertu de mon mérite didactique ; ce danger ultérieur vous étonnera peu, en de telles suppositions, quand vous saurez que cette maison est essentiellement vouée au parti rétrograde, et plus spécialement à l'influence catholique.

Ainsi, dans un prochain avenir, je peux me trouver successivement privé des trois fonctions qui constituent maintenant ma pénible existence matérielle, et avant d'avoir pu en retrouver l'équivalent par un actif enseignement indépendant, à la fois privé et collectif,

qui ne deviendrait certainement pas assez productif avant deux ans. Mais toute la gravité de ma situation réside, au fond, dans l'impossibilité immédiate où je me trouverais forcément d'attendre ce terme de compensation. Sans cela, et sauf aussi le funeste retard qu'une telle perturbation apporterait nécessairement à mes travaux essentiels, ce nouveau mode d'existence serait peut-être finalement préférable, en me procurant une plus complète indépendance, que mon action philosophique utiliserait certainement. En supposant même heureusement passée, comme je crois pouvoir encore l'espérer, la crise actuelle, pareil danger peut recommencer l'an prochain, si je ne parviens pas à obtenir du Ministre que la place soit instituée à vie. Or, je sens déjà que la liberté de mes spéculations s'en trouvera gênée; car, au fond, la préface elle-même, ainsi que le procès, ne sont ici que des prétextes, servant à ameuter contre moi des votes qui sans cela flotteraient peut-être; mais, entre nous deux, il faut sentir que le vrai principe de cette lutte acharnée, principe indélébile et désormais progressif, consiste dans mon appréciation sociologique des géomètres, et dans mon effort systématique pour substituer une direction vraiment philosophique à l'irrationnelle domination de ceux qui ne me pardonneront jamais d'avoir seul démasqué une classe qui se croyait inexpugnable. Si notre école était vraiment gouvernée, c'est-à-dire commandée par un chef unique et responsable, mon sort serait beaucoup moins exposé; quand même j'y devrais avoir affaire à un général qui ne sût pas lire (il en existe encore), pourvu qu'il eût une âme honnête, un esprit droit et un caractère énergique, je préférerais sa suprématie à l'irresponsable prépondérance d'une pédantocratie dont les

membres envieux, bornés et lâches, se sentiront toujours irréconciliables avec moi. Pour mieux formuler ces inquiétudes, il me suffira de dire que j'ai eu récemment occasion de reconnaître, par exemple, que si je sors heureusement de cette crise-ci, il y aurait danger réel, pour la réélection suivante, à publier le travail dont je vous ai parlé sur ma conception propre de l'École polytechnique.

Comme il n'est pas dans ma nature d'écrire à l'avance, cette considération va me déterminer sans doute à ajourner à de meilleurs temps une composition vraiment importante, quoique courte, dont je comptais m'occuper le mois prochain.

Afin de bien apprécier ce fait sociologique, il faut sentir que l'obstacle ne vient nullement ici, ni de l'autorité centrale du Ministre, ni même des chefs militaires de notre école, dont je n'ai qu'à me louer, mais qui n'y ont malheureusement que leur vote personnel, grâce aux préjugés du libéralisme actuel sur l'omnipotence des corporations, surtout scientifiques. Toute la compression est ici de source pédantocratique ; elle émane uniquement de ces envieux rivaux, dont je blesserais ainsi, même involontairement, les prétentions et les intérêts. Si donc je viens à succomber dans la lutte actuelle, au moins momentanément, on ne devra point douter que je ne sois alors victime de ma propre philosophie, puisque ce qu'on poursuivra surtout en moi, ce seront des principes inflexibles qui en constituent une partie capitale.

Après cette longue mais indispensable digression personnelle, à laquelle vous deviez être peu préparé, j'arrive enfin heureusement à ce qui devait être d'abord le sujet presque unique de cette lettre, l'impression profondément satisfaisante que m'a graduellement pro-

duite l'ensemble de votre important ouvrage, que j'ai mûrement goûté, entre deux orages, dont il m'a doucement distrait.

Ma désuétude presque totale de la langue anglaise pendant ces trois dernières années, où je ne me suis guère occupé que de lectures italiennes ou espagnoles, m'a un peu gêné pour les cinquante premières pages ; néanmoins, mes souvenirs de la première langue vivante que j'ai apprise, il y a déjà plus de vingt-cinq ans, n'ont pas tardé à me rendre cette lecture aussi facile qu'intéressante. Il n'est pas en mon pouvoir, je le sens, de vous remercier dignement, du moins aujourd'hui, de votre généreuse sollicitude à me rendre, en toute occasion, l'éclatante justice philosophique que vous avez cru m'être due ; cette puissante appréciation, la première récompense de mon travail, et la plus décisive de toutes celles que je puis désormais espérer, m'a laissé une intime impression de reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie, car je ne puis douter que, tout en utilisant mes travaux, rien ne vous obligeait, certes, à cette noble et ardente manifestation, qui peut-être ne sera pas sans danger pour vous, malgré la nature de votre position. Un tel sentiment m'aurait rendu bien amère la nécessité philosophique de vous signaler convenablement ma franche appréciation, si elle avait dû vous être aucunement défavorable. Mais j'éprouve, au contraire, une bien pure satisfaction en vous annonçant combien je me félicite aujourd'hui de vous avoir conseillé de ne pas renoncer à cette éminente composition, dont votre rare et excessive modestie vous a un moment conduit à écarter la publication, comme trop peu en harmonie avec l'état final atteint aujourd'hui par votre intelligence.

Vous avez ainsi pleinement réalisé votre but principal, en constituant une heureuse transition décisive de l'esprit métaphysique le moins arriéré au véritable esprit positif, où vous amènerez ainsi, à votre suite, beaucoup d'intelligences recommandables, sur lesquelles mes propres travaux ne peuvent exercer presque aucune action directe, et dont la coopération à la grande fondation philosophique de notre siècle doit devenir extrêmement précieuse, par suite des habitudes de généralisation systématique inhérentes à leur éducation métaphysique, qui, malgré tous ses vices radicaux, les rapproche peut-être davantage du vrai point de vue final que l'empirisme grossier et dispersif de nos prétendus savants positifs, sur lesquels seuls j'influe spécialement. Ce service, passager mais capital, rendu à la grande évolution moderne, n'est pas, ce me semble, borné à votre pays; quoique votre ouvrage soit, sans doute, particulièrement calculé pour l'Angleterre, je n'hésite pas à le regarder comme pouvant être presque aussi utile à la France, s'il était convenablement reproduit dans notre langue, c'est-à-dire sans aucune suppression ni modification ; et votre merveilleuse aptitude à l'écrire me ferait bien désirer que cette importante traduction fût opérée par vous-même, si je pouvais espérer que vous en eussiez le loisir. Aucun autre interprète ne pourrait peut-être suffisamment maintenir cette énergique sagesse permanente qui vous a fait si heureusement écarter toutes les contentions vraiment métaphysiques, sans éluder cependant aucun des contacts naturels que votre opération devait offrir envers elles. Mais, outre la transition précieuse que vous avez ainsi profondément organisée, cette composition réellement systématique contient, à beaucoup

d'égards, d'importants chapitres dogmatiques, dont l'utilité impérissable ne sera pas bornée à cet important passage. Telle est surtout votre admirable appréciation, aussi nette que profonde, des quatre modes généraux de l'induction élémentaire ; j'ai même encore davantage admiré l'irrésistible exposition par laquelle vous l'avez complétée, en conduisant le lecteur à la démonstration presque spontanée de l'indispensable intervention de la marche déductive. L'esprit de ces deux chapitres décisifs se trouve ensuite très heureusement reproduit, de manière à constituer une impression ineffaçable, dans l'examen spécial des études sociologiques. Tout cela forme certainement un véritable ensemble, dont toutes les parties essentielles concourent sans effort à l'action principale que vous avez eue en vue.

Quant aux points de dissidence, je suis heureux de vous déclarer que j'y ai vainement cherché les indications nombreuses que vos lettres semblaient m'annoncer. Je dois d'abord écarter totalement, selon l'esprit de ce grand travail, tout ce qui n'y tient essentiellement qu'à une phase transitoire et maintenant accomplie dans l'évolution spontanée de votre propre entendement. Même sans vos explications directes, j'eusse aisément reconnu que toute cette composition avait été, non seulement conçue, mais en majeure partie exécutée, avant que mes travaux eussent aucunement modifié votre essor ; et vous avez toute raison de vous féliciter aujourd'hui d'une telle indépendance, qui, en assurant mieux l'originalité de vos conceptions, vous permet d'ailleurs d'agir de plus près sur les esprits que vous vouliez principalement atteindre. Or, sous tout autre aspect, j'ai trouvé, entre nos deux cerveaux, une préci-

sion de synergie au delà même de ce que j'attendais ; car cette lecture lente et approfondie ne m'a signalé qu'un très petit nombre de divergences philosophiques, la plupart peu importantes, dont nous causerons à loisir dans l'heureuse visite que vous me permettez d'espérer, si le train spontané de nos épanchements intellectuels nous y conduit réellement, sans qu'il faille aucunement s'en préoccuper aujourd'hui. La plus grave d'entre elles, sinon par son efficacité véritable, du moins par son intimité abstraite, se rapporte au prétendu calcul des chances, que je persiste à regarder, dans sa conception fondamentale, comme une aberration radicale de l'esprit mathématique dépourvu de toute discipline philosophique, même quand on y introduirait la modification capitale que vous avez si heureusement fait subir à son idée mère, mais qui détruirait, à mes yeux, toute son économie algébrique.

Vous voyez que tout cela n'a pas grande importance, et qu'on peut cheminer de concert toute la vie dans la plus grande activité mentale, quand même on ne s'entendrait jamais sur un sujet aussi stérile. Je suis d'ailleurs très convaincu que si j'avais pu accomplir l'examen critique, direct et spécial, que j'ai promis à ce sujet pour ma seconde édition, nous ne tarderions pas à concorder aussi pleinement sur cet article accessoire que sur tous les points importants de notre commune philosophie, dont je crois que nous seuls, jusqu'ici, possédons suffisamment le véritable esprit général.

L'ensemble des douces impressions permanentes qui résultent de cette heureuse lecture me fait vivement désirer, d'une manière plus particulière, la réalisation de la bonne visite que vous m'avez promise. Dans les deux mois qui me restent jusqu'à ma corvée annuelle

(si, en effet, elle me revient encore), je suis spécialement disposé à goûter cette précieuse entrevue, où je suis maintenant certain que ne viendra se mêler aucun dissentiment sérieux. Mais, si vous êtes forcé de la remettre après ma tournée, je serai également fort libre pendant la dernière décade d'octobre, où, débarrassé des examens, je ne reprends pas encore les leçons. A l'une de ces deux époques, nous pourrons amplement exercer notre commune disposition ambulatoire ; quant à l'autre, où le temps y mettrait sans doute obstacle, nous développerons une autre sympathie agréable en allant admirer en commun le chant de Mme Persiani, car je sais que nous concourrons encore spontanément dans une telle inclination. De toute manière, ce sera pour moi un charmant épisode, si ma situation, comme je l'espère encore, me permet de le savourer pleinement.

Je suis extrêmement touché du soigneux accueil qu'un esprit aussi éminent que le vôtre a bien voulu faire au petit ouvrage didactique que j'ai eu le plaisir de vous adresser, en l'honorant d'une sorte d'étude scrupuleuse, qui servira sans doute ensuite à votre jeune frère. Vous apprendrez peut-être avec surprise que cette publication, sur laquelle j'avais naïvement compté comme propre à diminuer envers moi la malveillance des coteries géométriques, est aujourd'hui devenue, après une première impression favorable, l'un des principaux prétextes dont se servent mes ennemis auprès des votants bornés mais inoffensifs. On m'accuse, en effet, d'avoir voulu bouleverser l'enseignement actuel, et l'on insinue habilement, d'après d'anciens abus commis par d'autres examinateurs, qu'il y a danger à me maintenir l'influence que ma

position officielle détermine spontanément en faveur de la propagation naturelle d'une telle régénération, qui tend, en effet, involontairement à faire tristement ressortir la stupidité philosophique du haut enseignement mathématique, commencé dans notre École polytechnique par Lagrange et Fourier, et tombé, hélas ! aujourd'hui entre les mains de MM. Sturm et Liouville !

Ce symptôme caractéristisque vous donnera une idée suffisante de la nature des moyens spécieux employés contre moi, à défaut d'aucun grief légitime, pour couvrir d'indignes inimitiés qu'on ne peut avouer.

Je suis très satisfait, sans en être aucunement surpris, de l'intérêt spécial que sir W. Molesworth veut bien prendre à cette opération didactique. Son nom et même son mérite me sont indirectement connus depuis longtemps. L'an dernier, mistress Grote m'a procuré la satisfaction de lire un passage fort intéressant, en partie relatif à moi, dans une lettre également remarquable par la portée intellectuelle et par l'élévation morale. Cette dame avait bien voulu se charger d'en témoigner à sir Molesworth mon admiration spéciale, et surtout de lui indiquer combien j'avais été touché de son éminente résolution d'accomplir, dans sa position, une sorte de scrupuleuse rénovation mentale, en s'assujettissant à une lente et hiérarchique révision de toutes les parties fondamentales des saines études philosophiques, en commençant courageusement par leur base mathématique.

A un âge et en un poste entouré de tant d'énergiques ou séduisantes diversions, un tel empire sur soi-même n'appartient certainement qu'à une nature vraiment supérieure, quand même le projet ne serait pas intégra-

lement exécuté, ce qui semble, en effet, fort difficile. Si cette dame ne s'est pas suffisamment acquittée d'une telle commission, je vous prie de bien vouloir y suppléer plus convenablement, en témoignant d'ailleurs à sir W. Molesworth combien je me sens honoré du choix qu'il avait fait de mon ouvrage pour diriger cette grande revue mentale. Je ne peux aussi qu'être très flatté de l'accueil spécial que vous m'annoncez qu'il doit faire à mon petit traité géométrique. Au cas où, selon vos avis, il s'engagerait expressément dans des spéculations détaillées et suivies de philosophie mathémathique, la dernière partie de cet ouvrage pourrait lui devenir particulièrement utile, en arrêtant son attention sur ce que j'y nomme la *Géométrie comparée*, nouvel aspect fondamental de la science géométrique, qui promet, suivant moi, une ample moisson de vues neuves et importantes à ceux qui s'y livreront avec les dispositions philosophiques les plus convenables, c'est-à-dire en y transportant judicieusement le point de vue logique développé par l'habitude des hautes conceptions de la biologie générale, où l'esprit et les conditions de la méthode comparative et de la théorie taxonomique peuvent seuls être dignement appréciés aujourd'hui.

Mais quelque importance spéculative que puissent acquérir, en ce genre, les éminents efforts de sir W. Molesworth, je vous avoue que je verrais en quelque sorte avec peine qu'il s'en laissât trop préoccuper. C'est aux études sociales que doivent maintenant s'appliquer des natures aussi éminentes, soit comme patrons, soit comme actifs promoteurs directs. Au temps de régénération radicale où nous sommes arrivés, je vois toujours avec regret de hautes intelligences se restreindre aux spéculations mathématiques, autre-

ment qu'à titre d'une indispensable initiation philosophique.

Les quelques heures de cordial épanchement que je viens de passer avec vous m'ont produit une bien précieuse diversion aux ennuis de ma triste situation actuelle. Il faut maintenant aller reprendre la suite de mes pénibles démarches pour conserver, après l'avoir honorablement remplie pendant six ans, une place que, sous le noble patronage de l'illustre et consciencieux Dulong, j'obtins, en 1837, sans même savoir d'avance qu'il en était question. Mais il importe d'éviter, autant que possible, de retomber, au moins momentanément, à l'âge de quarante-cinq ans, dans une détresse matérielle qui, sans ébranler aucunement mon courage, entraverait longtemps le cours des travaux essentiels qui me restent encore, et pour lesquels je n'ai pas trop d'une scrupuleuse application des douze à quinze ans au plus d'activité sérieuse que mon âge me permet d'espérer.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

Mazhar-Effendi, que je croyais parti, est encore retenu ici par des délais imprévus, relatifs à sa principale mission en Occident; mais il compte arriver à Londres vers le milieu de juin ; il viendra probablement me demander une lettre d'introduction auprès de vous.

J'oubliais de vous remercier de votre amicale sollicitude pour les fautes typographiques qu'a pu entraîner la rapide impression de mon *Traité classique*. Je profiterais avec reconnaissance, pour une seconde édition, des utiles indications que vous voudriez bien prendre

la peine de me transmettre à ce sujet, ou même envers les erreurs de calculs qui m'ont peut-être échappé dans cette rédaction, accomplie en trois mois.

XXIX

COMTE A MILL

Paris, le dimanche 28 mai 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

Sans attendre votre réponse à ma dernière lettre, je m'empresse, comme je vous l'y promettais, de vous annoncer l'heureux dénoûment que vient d'offrir la triste crise que je vous y décrivais, et qui s'est enfin terminée, du moins quant à présent, au delà des espérances de tous mes amis et de mes propres prévisions, après trois séances fort orageuses du Conseil polytechnique, par ma réélection à *l'unanimité*, sans excepter les voix des deux adversaires les plus acharnés que je compte dans cette petite corporation. Vous vous demandez sans doute, comme je l'ai d'abord fait moi-même, quel piège couvre ce résultat inattendu d'une lutte aussi passionnée ?

En effet, mes adversaires n'ont consenti finalement à se réunir ainsi à la majorité du Conseil qu'en manifestant l'intention formelle de convertir désormais leur acharnement personnel, mais passager peut-être, en une attaque systématique et durable, qui pourrait ulté-

rieurement devenir encore plus dangereuse, si le dessein n'en est pas prochainement abandonné Dans la dernière séance du Conseil, ils ont proposé de diriger dorénavant d'une nouvelle manière leur droit de réélection annuelle ; non plus en l'appliquant, comme tout le monde l'entendait jusqu'ici, à une simple confirmation périodique, tant que l'examinateur exercerait convenablement ses fonctions, mais en l'employant à renouveler systématiquement chaque année de tels fonctionnaires, autant du moins que le comporterait le petit nombre des personnes reconnues aptes à un tel office, et entre lesquelles on le ferait ainsi alterner irrégulièrement, sans qu'aucune d'elles en pût avoir l'attribution propre et permanente.

Cette étrange proposition, qui n'aboutirait finalement qu'à confier toujours des fonctions aussi importantes et aussi délicates à des jeunes gens sans consistance, qui feraient continuellement leur apprentissage aux dépens des candidats et du public, n'a été, comme vous sentez, imaginée, à défaut de tout autre moyen, que pour m'écarter plus tard, et peut-être dès l'an prochain, d'une position qu'une telle absence de dignité et de sûreté me rendrait dès lors inacceptable ; mais on l'a colorée, avec une certaine habileté d'exposition, de quelques spécieux prétextes de bien public qui ont déjà fait illusion à quelques membres inoffensifs.

Comme, de nos jours, et surtout en France, l'absence totale de vraies convictions permet, en tous genres, une sorte de succès momentané aux plus absurdes innovations, même quand on les imaginerait au hasard, j'ai lieu de craindre que des esprits trop habitués à pousser très loin l'examen d'une face isolée d'une question complexe sans beaucoup s'inquiéter de

duite l'ensemble de votre important ouvrage, que j'ai mûrement goûté, entre deux orages, dont il m'a doucement distrait.

Ma désuétude presque totale de la langue anglaise pendant ces trois dernières années, où je ne me suis guère occupé que de lectures italiennes ou espagnoles, m'a un peu gêné pour les cinquante premières pages ; néanmoins, mes souvenirs de la première langue vivante que j'ai apprise, il y a déjà plus de vingt-cinq ans, n'ont pas tardé à me rendre cette lecture aussi facile qu'intéressante. Il n'est pas en mon pouvoir, je le sens, de vous remercier dignement, du moins aujourd'hui, de votre généreuse sollicitude à me rendre, en toute occasion, l'éclatante justice philosophique que vous avez cru m'être due ; cette puissante appréciation, la première récompense de mon travail, et la plus décisive de toutes celles que je puis désormais espérer, m'a laissé une intime impression de reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie, car je ne puis douter que, tout en utilisant mes travaux, rien ne vous obligeait, certes, à cette noble et ardente manifestation, qui peut-être ne sera pas sans danger pour vous, malgré la nature de votre position. Un tel sentiment m'aurait rendu bien amère la nécessité philosophique de vous signaler convenablement ma franche appréciation, si elle avait dû vous être aucunement défavorable. Mais j'éprouve, au contraire, une bien pure satisfaction en vous annonçant combien je me félicite aujourd'hui de vous avoir conseillé de ne pas renoncer à cette éminente composition, dont votre rare et excessive modestie vous a un moment conduit à écarter la publication, comme trop peu en harmonie avec l'état final atteint aujourd'hui par votre intelligence.

Vous avez ainsi pleinement réalisé votre but principal, en constituant une heureuse transition décisive de l'esprit métaphysique le moins arriéré au véritable esprit positif, où vous amènerez ainsi, à votre suite, beaucoup d'intelligences recommandables, sur lesquelles mes propres travaux ne peuvent exercer presque aucune action directe, et dont la coopération à la grande fondation philosophique de notre siècle doit devenir extrêmement précieuse, par suite des habitudes de généralisation systématique inhérentes à leur éducation métaphysique, qui, malgré tous ses vices radicaux, les rapproche peut-être davantage du vrai point de vue final que l'empirisme grossier et dispersif de nos prétendus savants positifs, sur lesquels seuls j'influe spécialement. Ce service, passager mais capital, rendu à la grande évolution moderne, n'est pas, ce me semble, borné à votre pays; quoique votre ouvrage soit, sans doute, particulièrement calculé pour l'Angleterre, je n'hésite pas à le regarder comme pouvant être presque aussi utile à la France, s'il était convenablement reproduit dans notre langue, c'est-à-dire sans aucune suppression ni modification ; et votre merveilleuse aptitude à l'écrire me ferait bien désirer que cette importante traduction fût opérée par vous-même, si je pouvais espérer que vous en eussiez le loisir. Aucun autre interprète ne pourrait peut-être suffisamment maintenir cette énergique sagesse permanente qui vous a fait si heureusement écarter toutes les contentions vraiment métaphysiques, sans éluder cependant aucun des contacts naturels que votre opération devait offrir envers elles. Mais, outre la transition précieuse que vous avez ainsi profondément organisée, cette composition réellement systématique contient, à beaucoup

note de la page 469 (M. Poinsot). Dès la première manifestation du danger que je courais, aussitôt après mon procès, M. Poinsot avait déjà fait spontanément, au début de cette année, une démarche décisive, dont j'ai été informé longtemps après, pour témoigner aux chefs de l'École polytechnique sa haute improbation d'une telle iniquité. Cette noble initiative ne s'est pas démentie ensuite pendant tout le cours de la crise, à l'heureuse issue de laquelle cet éminent témoignage, dont l'impartialité ne pouvait certes être douteuse par suite même de ma nouvelle attitude envers M. Poinsot, a certainement beaucoup contribué. Sans croire devoir reprendre avec lui mes anciennes relations, vous concevez aisément quel besoin j'ai eu de lui écrire aussitôt pour lui exprimer dignement ma reconnaissance et mon admiration d'une telle conduite, dont tant d'autres, à sa place, se seraient crus dispensés par la sévère justice que j'avais été forcé d'exercer.

Une telle marche forme naturellement un étrange contraste avec l'attitude jésuitique conservée, dans toute cette affaire, par le fameux Arago, qui, en évitant le reproche formel d'aller quêter des voix contre moi, n'a jamais témoigné le moindre blâme au sujet d'une persécution tramée surtout à son intention, et qu'un seul mot de lui aurait immédiatement arrêtée.

Je suis d'ailleurs fort aise que tout cela se soit terminé heureusement sans que mes amis ni moi ayons eu, même involontairement, la moindre obligation à ce brouillon sans portée et sans moralité, qui se croit follement aussi maître d'en imposer à la postérité qu'à ses contemporains, tandis que, en réalité, si sa carrière se prolonge encore dix ou douze ans, il aura probablement

le chagrin d'assister à la propre décomposition de son importance usurpée.

Laissant là toute cette crise personnelle, dont le souvenir ne pourra plus ainsi altérer la douceur de notre entrevue, avant ou après ma tournée, je ne veux pas terminer cette lettre exceptionnelle sans y insister plus que je ne l'ai fait dans ma dernière du 16, sur la haute utilité que me semble de plus en plus offrir, à mesure que j'y pense davantage, la traduction française de votre précieux ouvrage, surtout si elle pouvait être accomplie par vous. Il est certainement impossible, au point de vue où vous avez dû rester, de sentir avec plus de profondeur et de netteté, ni de mieux caractériser systématiquement le véritable esprit et les conditions essentielles de la positivité rationnelle, considérée isolément de son développement effectif et graduel. Or, l'inappréciable service que vous avez ainsi rendu à la grande transition finale est, au fond, presque aussi nécessaire, quoique par des motifs différents, à nos intelligences françaises qu'aux anglaises. Vous me connaissez assez pour être convaincu que, quelque intéressé que je sois à une telle reproduction d'un ouvrage où j'ai obtenu une aussi noble justice, ce motif n'exerce réellement aucune influence notable sur mes instances à ce sujet. Mon éminent ami M. de Blainville, que j'ai engagé à lire soigneusement votre travail, et qui m'a promis d'y consacrer spécialement une partie de ses prochaines vacances, me faisait judicieusement remarquer, à cet égard, l'avantage spécial que vous offrirait cette translation pour améliorer, même involontairement, votre lumineuse exposition, sous l'impulsion spontanée des propriétés éminemment logiques qui distinguent notre langue entre toutes les autres. En insistant de nouveau

sur ce conseil, je ne crains donc pas de subir à mon insu la douce impression de reconnaissance que m'a laissée une telle lecture, surtout dans les graves circonstances personnelles où savez que je l'ai accomplie. Dans une vie aussi profondément isolée que la mienne, dont les méditations spontanées n'avaient été troublées depuis beaucoup d'années par aucune longue et importante lecture, treize jours consécutifs employés à cette intéressante occupation doivent naturellement constituer une sorte d'événement, un véritable épisode susceptible de laisser des traces durables. Il m'en restera toujours le doux souvenir d'un quasi voyage auprès de vous ; et cette agréable impression, loin de s'effacer, ne pourra que se fortifier davantage par l'influence plus vive de l'heureuse visite que vous me promettez.

Tout à vous.

A[te] Comte.

XXX

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 17 juin 1843.)
(Répondu le jeudi 29 juin 1843.)

India House, le 15 juin 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Je me reproche un peu d'avoir tant retardé ma réponse à vos deux lettres si pleines d'intérêt, lettres

qui avaient droit à la réponse la plus prompte, et qui l'auraient sans doute obtenue de moi, dans l'état normal de mes facultés mentales; mais j'éprouve, pour toute communication avec vous, le besoin, ou du moins le désir, de me sentir dans la plénitude de mes forces, et je suis tombé au contraire, depuis quelque temps, dans une sorte de langueur intellectuelle, pour ne pas dire morale, qui tient, à ce que je crois, surtout à des causes physiques. Sans aucune maladie bien définie, j'éprouve une faiblesse nerveuse, et une affection quasi-fébrile chronique, que j'ai du reste ressentie à diverses époques antérieures de ma vie, et que je connais assez familièrement pour savoir qu'elle ne durera pas longtemps. Le meilleur moyen de me guérir entièrement serait, je crois, un voyage de quelques mois; mais, à défaut d'un pareil remède, qui, en effet, me serait à peu près impossible, je suis sûr de retrouver peu à peu ma santé ordinaire, si rien ne m'arrive de nature à l'affaiblir davantage. Les médecins me conseillent, en attendant, de ne travailler que le moins possible; mais je ne suivrai leur conseil qu'autant que ma propre expérience peut m'en faire reconnaître la nécessité, la médecine ne me paraissant pas être parvenue à un état de positivité assez parfaite pour que la liberté de conscience ait encore cessé dans cet ordre d'idées.

Pour en venir à des choses plus importantes, je vous remercie bien vivement de m'avoir donné de si amples détails sur un sujet que vous avez cru, avec raison, devoir être pour moi du plus vif intérêt, celui de la lutte que vous avez eu à subir lors de votre réélection. Dans l'intervalle de vos deux lettres, j'ai beaucoup réfléchi sur l'issue possible de cette lutte, et sur la manière dont il y aurait lieu d'organiser la transition,

que peut-être il vous faudra opérer, de votre position présente à une autre, qui ne serait plus pénible qu'en ce qu'elle serait d'abord plus précaire. L'heureuse terminaison, au moins momentanée, de cette crise, me dispense de vous entretenir aujourd'hui des diverses choses qui me sont passées par la tête, au sujet surtout de la conduite à tenir par vos amis, dans le cas où l'affaire aurait tourné autrement. J'ai besoin pourtant de vous dire une chose, qui est de celles qu'on peut dire hardiment, lorsqu'on s'adresse à un caractère aussi supérieur à toute fausse délicatesse qu'incapable de manquer à la vraie : c'est que, quelque avenir qui vous soit réservé, toute pensée de détresse matérielle réelle vous est interdite, aussi longtemps que je vivrai, et que j'aurai un sou à partager avec vous.

Je crois même qu'après votre première lettre, j'aurais osé vous faire en ce sens une proposition spéciale, sans certaines éventualités personnelles, qui seront sans doute décidées avant l'époque de la réélection de l'an prochain, et dont l'issue influera nécessairement beaucoup sur la proposition à faire. Comme ces éventualités se décideront probablement en peu de temps, j'aime mieux en ajourner l'explication, jusqu'à ce que je puisse vous en annoncer en même temps le résultat, qui au reste ne saurait, quel qu'il soit, m'ôter la faculté de servir d'abri temporaire, s'il y a lieu, à celui qui, de tous les hommes vivants, honorerait le plus une pareille offre en l'acceptant.

Quant à ce qui dans votre lettre me regarde personnellement, il est presque superflu de vous dire avec quelle satisfaction profonde j'ai appris l'accueil que vous avez donné à mon travail philosophique, et la haute approbation que vous en témoignez, approbation propre

à remplir mes désirs les plus ambitieux, et qui dépasse de beaucoup mes espérances. Vous devez bien sentir que votre opinion, sur la valeur de cet écrit, est la seule qui pouvait notablement influer sur la mienne propre, tandis que celle-ci n'était, et ne pouvait être que provisoire, tant que la partie vraiment positive et dogmatique de l'ouvrage n'avait pas reçu la sanction du juge le plus compétent, et même jusqu'ici le seul compétent, dans les questions quelconques de méthodologie systématique. Maintenant que cette sanction si précieuse lui est acquise, il m'est permis de me féliciter de l'assurance désormais inébranlable que je possède, d'être pour quelque chose, non seulement dans la propagation initiale, mais même dans la fondation de la philosophie finale, quelque modeste que soit la part qui m'appartienne dans cette noble œuvre. Nous pouvons aussi nous réjouir ensemble de l'heureux augure à retirer pour cette philosophie d'un tel accord spontané entre deux esprits, qui seuls jusqu'ici se sont sérieusement occupés d'organiser la méthode positive, après une préparation convenable, ou même passable, et qui, partant de points très éloignés l'un de l'autre, et ne se réunissant qu'à deux tiers du chemin, se trouvent pourtant en harmonie sur tous les points essentiels. Un pareil accord serait, à lui seul, une preuve presque suffisante de la vérité, et même de l'opportunité, de la nouvelle philosophie, en faisant juger qu'elle est propre à déterminer de vraies convictions dans tout esprit qui réunira les conditions nécessaires de connaissances positives et de capacité intellectuelle primitive.

Rassuré dorénavant quant aux questions de méthode, où je ne crains plus aucune divergence sérieuse, soit sur la théorie générale de la positivité, soit sur son

application spéciale aux études sociales, je n'ai plus qu'à souhaiter un accord également parfait à l'égard des doctrines sociales. Jusqu'ici, cet accord existe surtout par rapport à la partie de vos doctrines qui, plus que toute autre, vous appartient en propre : je parle des lois générales de la dynamique sociale, et du développement historique de l'humanité, en y comprenant les corollaires pratiques si importants qui en dérivent, et dont le plus essentiel est, à mes yeux, le grand principe de la séparation des deux pouvoirs. A l'égard des doctrines de la sociologie statique, que vous n'avez pas inventées, mais bien acceptées des anciennes théories sociales, quoique vous les ayez soutenues avec votre énergie accoutumée de conviction philosophique, il y a encore entre nous des dissentiments réels. Ces dissentiments ne tiennent, sans doute, à plusieurs égards, qu'à ce que je n'ai pas encore atteint un état de conviction complète sur des choses qui sont à vos yeux démontrées. Tout en reconnaissant pleinement, par exemple, la nécessité sociale des institutions fondamentales de la propriété et du mariage, et en n'admettant aucune utopie sur l'un ou sur l'autre sujet, je suis cependant très porté à croire que ces deux institutions peuvent être destinées à subir de plus graves modifications que vous ne le semblez penser, bien que je me sente totalement inhabile à prévoir ce qu'elles seront. Je vous ai déjà dit que la question du divorce est pour moi indécise, malgré la puissante argumentation de votre quatrième volume, et je suis atteint d'une hérésie plus fondamentale encore, puisque je n'admets pas, en principe, la subordination nécessaire d'un sexe à l'autre. Vous voyez qu'il nous reste encore des questions d'importance majeure à discuter entre nous, discussion qu'il

serait au reste fort oiseux d'entamer à la fin d'une lettre.

Ces matières tombent précisément dans la partie de votre grande entreprise philosophique qui va vous occuper le plus prochainement, et dans laquelle cet ordre de questions obtiendra naturellement une discussion plus approfondie que dans votre grand ouvrage.

Je suis bien heureux que mon livre vous paraisse capable d'être utile aussi en France, pourvu qu'il soit convenablement traduit en français, et je suis forcé à croire que je pourrais moi-même exécuter cette traduction, puisque vous ne m'en jugez pas incapable. Ce serait cependant pour moi un travail très pénible et très ennuyeux, car, si j'écris passablement la langue française, je suis loin de l'écrire avec facilité. J'ai d'ailleurs lieu de croire que la chose sera faite sans que je m'en mêle. Avant l'impression du livre, notre ami Marrast a exprimé, avec une persistance amicale à laquelle j'ai dû céder, le désir de le traduire en français, et quoique, suivant ma prévision, il n'a pas trouvé le loisir nécessaire pour une pareille occupation, il vient de me mander que le livre est entre les mains d'un des professeurs de Paris les plus distingués « qui, dit-il, profitera de ses premiers loisirs pour le traduire ». M. Marrast ne m'a pas encore dit le nom de ce professeur, mais il vous le dira sans doute, et l'intérêt que vous voulez bien porter à cette entreprise aura peut-être sur son exécution une heureuse influence.

Veuillez dire à M. de Blainville combien je me sens flatté de l'attention dont cet illustre savant veut bien honorer mon ouvrage. Quel que puisse être son jugement éventuel sur ce livre, je mettrai toujours un grand prix à avoir été lu par un homme que j'ai appris de

vous à estimer si profondément. Je me réjouis avec vous de l'honorable conduite de M. Poinsot dans la crise que vous avez subie. J'ai rempli votre commission auprès de Sir William Molesworth, qui aura, j'espère, un jour l'avantage de vous connaître plus directement.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

XXXI

COMTE A MILL

Paris, le jeudi 29 juin 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

J'ai appris avec beaucoup de peine que votre dernière lettre avait été surtout retardée par suite d'un état passager de langueur morale, tenant probablement à un certain trouble physique. Sans croire guère plus que vous à la médecine actuelle, je vous engage pourtant à mieux apprécier les conseils de vos médecins à ce sujet, puisqu'il ne s'y agit essentiellement que d'hygiène, doctrine beaucoup plus rapprochée déjà que la thérapeutique d'une vraie positivité ; l'abstinence de travail intense qui vous est recommandée me semble en effet très convenable à la situation que vous me décrivez et que j'ai autrefois éprouvée, quoique mon tempérament en ait interdit le renouvellement depuis bien longtemps. Il est bien regrettable que vos occupations forcées ne

vous permettent pas maintenant un voyage de quelques mois, surtout en un meilleur climat : ce serait assurément le meilleur remède, puisque d'ailleurs cette indication d'abstinence s'y trouverait spontanément remplie de la plus heureuse manière. Mais, après avoir renoncé au plaisir de vous posséder pendant quelques jours avant le retour de ma corvée officielle, qui va commencer dans trois semaines, je crains bien, suivant le ton général de votre lettre, que je ne puisse pas même avoir cette satisfaction à l'issue de ma tournée, dans la seconde moitié d'octobre, comme vous l'aviez d'abord compté. Tâchez du moins, si vous ne pouvez quitter Londres, de vous y distraire autant que possible, car c'est là, ce me semble, votre principal besoin actuel, autant que je puis deviner imparfaitement la nature de votre constitution. Du reste, si votre été est, cette année, aussi triste que le nôtre, je ne suis nullement surpris de l'état de mélancolie oppressive où vous retient une saison aussi exceptionnelle, pendant laquelle je n'ai pu encore renoncer entièrement à l'usage du feu.

Vous ne doutez pas, j'espère, que je n'aie été profondément touché de l'offre généreuse que vous a suggérée la pénible nécessité passagère où j'ai failli être entraîné récemment, et qui peut-être n'est qu'ajournée. Je me félicite presque de la crise qui vient de m'arriver, puisqu'elle a donné lieu à l'évidente manifestation de cette noble fraternité. Comptez que si, l'an prochain, une pareille éventualité venait à se réaliser pour moi, je n'hésiterais pas à accepter, comme extrême ressource, un abri aussi cordialement offert. Mais, en écartant toute fausse délicatesse personnelle, j'avoue qu'une telle solution, quoique purement momentanée, me répugnerait comme contraire à l'état normal des relations

humaines. Il serait triste, en effet, que, dans le développement initial de la nouvelle philosophie, les philosophes en fussent réduits à s'assister mutuellement, non seulement par leur action morale, mais aussi par leur modeste concours matériel. Le principe général de la division des deux puissances élémentaires doit s'appliquer à ce cas aussi bien qu'à tout autre plus étendu. Si les philosophes concourent, non seulement par leurs travaux, mais aussi par leur fortune, que resterait-il à faire, en cette œuvre commune, à ceux qui, par leur nature et leur position, en doivent être surtout les patrons ?

Tout au plus les penseurs doivent-ils, à cet égard, provoquer, en cas d'urgence, l'intervention matérielle de ceux-ci, quand elle est spontanément trop peu active ; mais il serait d'un triste augure pour l'essor actuel et ultérieur de la philosophie finale qu'ils fussent contraints d'y suppléer. Sans que la protection de ce travail fondamental ait pu encore être régularisée, je ne crois pas que nous en soyons réduits à ce fâcheux renversement de fonctions. Si, dans ma personne, ou dans toute autre, la nouvelle voie philosophique vient à exiger une assistance exceptionnelle, j'espère que les divers centres de notre évolution occidentale, surtout Londres et Paris, fourniront spontanément un patronage naturel assez étendu pour dispenser les divers collaborateurs de partager fraternellement leurs modiques moyens personnels.

Vous avez rempli, à mon égard, de la manière la plus noble et la plus complète, le véritable office normal de mutuelle assistance philosophique, par l'éclatante justice que vous vous êtes plu à me rendre dans votre important ouvrage. Aller au delà, ce serait, je le répète,

empiéter sur les attributions réservées à nos communs patrons ; et, quoique cette généreuse usurpation ne m'inspirât aucune répugnance, si réellement les circonstances venaient à en constater la nécessité, j'aime à croire que la nouvelle philosophie inspire déjà assez de zèle à un petit nombre d'éminents protecteurs pour que cette solution anormale ne soit jamais indispensable.

Sous l'aspect personnel, je puis vous déclarer que si, en cas de passagère détresse matérielle, je ne pouvais réellement trouver d'appui que parmi ceux que je regarde comme mes collaborateurs, je n'hésiterais nullement à accepter, de préférence, l'offre fraternelle de celui de tous pour lequel ma sympathie, soit mentale, soit morale, est assurément la plus complète, ayant d'ailleurs tout lieu de croire, par la sagesse de son caractère, que cette généreuse intervention ne serait pas de nature à troubler gravement, même momentanément, sa propre situation. Au reste, le péril est maintenant passé pour cette année, et diverses éventualités peuvent empêcher son retour, même indépendamment de mes efforts. Toutefois, il faut que, avant la prochaine réélection, ma position soit consolidée d'une manière quelconque. Je ne veux pas dépendre une seconde fois des capricieuses inclinations de tant de personnages, car je sais que certains de mes ennemis sont irréconciliables. Leur haine a été jusqu'à vouloir m'imposer, comme une sorte de condition de réélection, une espèce de lettre de rétractation, que j'ai refusée avec indignation, et que, de son côté, M. de Blainville avait pareillement refusée en mon nom, avec son énergie ordinaire, même sans m'avoir consulté. Quoiqu'ils n'aient pu réussir cette année, vous sentez que des gens qui sont allés jusque-là ne renonceront jamais à

détruire ma position, tant que la faculté leur en restera. C'est donc à leur ôter un tel moyen que je dois viser, dès le retour de ma tournée prochaine, en demandant au ministre la permanence de mes fonctions, et il y a beaucoup de chances en ce sens. Mais, si je ne puis l'obtenir, par suite du peu d'énergie de l'administration contre les corporations actuelles, surtout scientifiques, je devrai sérieusement travailler à me faire une autre existence en reprenant l'enseignement privé, dont j'ai si longtemps vécu exclusivement ; dès à présent, je dois même penser à me ménager graduellement cette solution, qui peut devenir nécessaire. Au point où je suis parvenu, et d'après la nature des grands travaux qui me restent, il ne faut pas que mon mode de vivre devienne contraire à l'essor de mon activité philosophique ; or, je sens à présent que je ne suis pas totalement libre, et que ma position actuelle m'impose de véritables entraves susceptibles de nuire au développement ultérieur de mes idées, qui exige l'absence de toute oppression habituelle. Il faudra donc que, de manière ou d'autre, je retrouve, à cet égard, une situation normale, quels que puissent être d'abord les embarras de la transition.

L'importance que j'attachais à voir accomplir par vous-même la traduction française de votre ouvrage ne me faisait aucune illusion sur la possibilité d'un mode aussi désirable ; en sorte que j'ai appris sans étonnement, quoique avec regret, que vous ne pouviez vous en charger.

Je ne connais nullement la personne à laquelle M. Marrast, que je vois très rarement, a confié cet important travail, et c'est même uniquement par vous que j'apprends cette mission.

Mais, en général, je regrette que vous n'ayez pas au moins conservé une certaine surintendance finale à cet égard. Divers exemples récents ont montré le danger de telles interventions, comme exposant à altérer ou à mutiler, du moins accessoirement, la pensée d'un ouvrage, surtout quand sa philosophie est en opposition avec les tendances dominantes dans le nouveau milieu où il faut le transporter.

Si votre traducteur est, en effet, l'un des professeurs en vogue, le danger n'en est que plus grand, parce que, engagé sans doute dans les coteries régnantes, il tiendra davantage à les ménager. Nous aurons, à ce sujet, une véritable expérience sociologique, susceptible de quelque intérêt, en voyant jusqu'à quel point seront fidèlement reproduites celles de vos pages qui choquent le plus directement les aberrations et les rancunes métaphysiques.

Il sera curieux, par exemple, d'observer comment on respectera vos nobles déclarations à mon égard. Vous ne trouverez pas étrange que j'y attache personnellement une grande importance, comme à la principale récompense de mes longs travaux philosophiques; mais, outre ce franc aveu, vous pensez, sans doute, aussi bien que moi, que cette éclatante manifestation comporte une éminente utilité philosophique, pour l'installation initiale de la nouvelle doctrine. Or, je crains beaucoup que, sous prétexte d'abréger et de faciliter, on ne supprime ou ne modifie la majeure partie de vos déclarations à l'égard d'un auteur et d'un ouvrage qui est aussi complètement à l'*index* actuel, non seulement en cour de Rome, ce qui assurément importe peu, mais aussi chez la presse métaphysique de toute couleur, ce qui est beaucoup plus grave.

Je serais agréablement surpris si votre traducteur respectait scrupuleusement un ensemble de manifestations aussi peu en harmonie avec le silence obstiné que gardent envers moi tous nos parleurs en vogue, par un concert qui longtemps fut purement spontané, mais qui, maintenant, est devenu en grande partie systématique.

La nature intellectuelle de M. Marrast m'inspirerait, à cet égard, beaucoup de sécurité, si son défaut radical d'études positives ne l'entraînait lui-même à participer involontairement, sous ce rapport, à un certain degré, aux communes antipathies des diverses écoles métaphysiques, qui, malgré leur antagonisme mutuel, doivent se sentir simultanément compromises par l'essor décisif de la positivité finale, comme je l'ai indiqué dans ma préface. Vous savez d'ailleurs que, malgré son énergie personnelle, une triste habitude journalière l'empêche de heurter de front certaines influences philosophiques, au point même de faire, sans nécessité, à la théologie, des concessions certainement contraires à ses propres convictions, du moins si j'en crois ceux qui suivent son journal, car vous savez que, pour moi, je n'en lis aucun depuis bien longtemps. Quant à ce qui me concerne personnellement, je dois vous déclarer, avec une franchise confidentielle, que j'ai trouvé chez lui une véritable bienveillance dans les cas graves, mais jamais aucune tendance à braver en ma faveur les diverses coteries régnantes, même d'après la plus intime conviction de leur iniquité envers moi. Au reste, mes inquiétudes relatives à cette partie de la traduction, et à quelques autres aspects de votre ouvrage, se trouveront peut-être sans fondement; mais, quoique je le désire beaucoup, je doute fort qu'il y ait, à cet

égard, une stricte fidélité ; le silence même gardé envers moi sur ce projet, par Marrast, est peu rassurant.

Quelque graves que soient, en elles-mêmes, les dissidences que vous m'annoncez franchement exister encore entre nous sur certaines notions fondamentales de statique sociale, elles ne m'effrayent aucunement pour la plénitude ultérieure de notre synergie philosophique, puisque nous sommes déjà complètement ralliés en tout ce qui concerne la méthode, soit universelle, soit spécialement sociologique ; c'était la condition la plus décisive et la plus rarement remplie jusqu'ici. Suivant le cours ultérieur de vos méditations spontanées, je ne doute pas que l'accord actuel de nos deux cerveaux, quant à la théorie du mouvement social, ne s'étende bientôt aussi à celle de l'existence, même avant que vous puissiez recevoir, à cet égard, l'influence de l'élaboration directe que j'entamerai l'an prochain. Un esprit comme le vôtre ne saurait longtemps rester atteint par les aberrations de notre époque sur les conditions élémentaires de l'association domestique ; les hérésies comme celles que votre noble candeur me signale, quelque énormes qu'elles doivent sembler, ne sont vraiment incurables que chez ceux où le cœur est devenu solidaire des déviations intellectuelles. J'ai d'autant plus de confiance à ce sujet que j'ai moi-même passé jadis par une situation mentale fort analogue, quoique les études biologiques m'en aient peut-être plus rapidement retiré. C'est, à mes yeux, une phase inévitable du développement actuel des esprits émancipés, qui livre momentanément à la philosophie négative des notions indispensables, dont la théorie est malheureusement restée jusqu'ici sous la dangereuse tutelle

des conceptions théologiques, mais qui, au fond, n'ont d'autre tort essentiel que cette désastreuse connexité. Les sept ou huit ans dont mon âge excède le vôtre expliquent tout naturellement pourquoi je suis sorti de cette position transitoire, tandis que vous y êtes encore ; mais je ne doute nullement que, par vos propres réflexions, vous ne deviez aussi en sortir complètement. On ne saurait sentir aussi profondément que vous l'avez fait le néant organique de la métaphysique révolutionnaire, et rester indirectement soumis à son ascendant sur ces notions élémentaires.

L'accord parfait qui existe déjà entre nous sur le principe fondamental de la séparation systématique des deux puissances me garantit spécialement notre convergence ultérieure et prochaine à cet égard ; car ce point de départ de l'organisme positif était surtout difficile à poser convenablement, et nous sommes, je crois, les seuls jusqu'ici qui l'admettions d'une manière vraiment complète, susceptible d'une pleine réalisation. Toutes les autres divergences s'effaceront peu à peu sous l'ascendant graduel d'une telle communion de doctrine, car les aberrations dont il s'agit proviennent surtout d'une irrationnelle tendance à régler par les lois ce qui dépend essentiellement des mœurs, et par conséquent elles doivent céder à une juste appréciation de la coordination fondamentale entre la discipline morale et la discipline politique.

Votre tout devoué,

A[te] Comte.

Je vous adresse quelques exemplaires de l'*Extrait* du jugement rendu à mon profit, contre le libraire Bachelier. L'extrême négligence de mon légiste m'en

a fait très longtemps attendre l'expédition authentique. J'ai fait imprimer cet extrait officiel sous un format qui permet de l'accoler commodément au carton condamné, dans les exemplaires où l'on désirera conserver le souvenir de cet étrange incident, en vue de consolider le libre usage universel du droit légitime de discussion raisonnable.

Quand vous en trouverez l'occasion, je vous serai obligé d'en remettre à ceux de vos amis qui possèdent mon ouvrage ; si vous en désirez davantage, il m'est aisé de vous satisfaire.

XXXII

MILL A COMTE

(Reçu le samedi matin 15 juillet 1843)
(Répondu le lendemain par Mazhar-Effendi)

India House, le 13 juillet 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

J'espère que cette lettre vous atteindra avant le commencement de votre tournée officielle, qui du reste ne suspendra pas sans doute notre correspondance, et je ne doute pas qu'à quelque temps d'ici je serai plus en état de vous écrire convenablement. Le dérangement passager, que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre, de ma santé morale et physique, ne s'est pas encore terminé, tandis que le remède que vous jugez

avec raison être le mieux assorti à cette situation, celui d'un voyage de quelques mois, me semble plus éloigné que jamais. Il ne s'ensuit point cependant que je ne puisse pas me permettre une absence de quelques jours, et si mes espérances, à cet égard, ne sont pas trompées, je compte toujours passer auprès de vous un court intervalle vers la fin d'octobre.

Quant au conseil amical que vous me donnez de me distraire autant que possible, ce conseil est un peu difficile à suivre, par la raison que j'ai le malheur, si c'en est un, d'être très peu amusable. Je ne suis guère capable de goûter longtemps aucun délassement, à moins qu'il ne se rattache, et même assez directement, à un grave intérêt quelconque, et surtout à l'ensemble de mes occupations sérieuses. J'ajouterai même que le demi-travail intellectuel, qui a toujours été mon principal amusement, n'a le pouvoir de m'intéresser longtemps qu'à la condition d'une alternation rapide avec le travail complet. Dans un état de faiblesse chronique, qui m'empêche de sérieusement travailler, ma nature et mes habitudes ne comportent guère d'autre remède efficace qu'un voyage, et celui-là n'est pas à ma portée. Cependant, il n'y a pas là de quoi vous inquiéter sur ma santé à venir, car, dans le cas où ce mal chronique viendrait à s'empirer beaucoup, les obstacles cesseraient probablement, et je pourrais m'éloigner pour un temps plus ou moins prolongé. A présent même, tout irait mieux si je me trouvais dans l'état normal de mes occupations intellectuelles, c'est-à-dire occupé à suivre un travail commencé, ou même une série de travaux homogènes ; mais je ne me sens pas momentanément la vigueur d'esprit et de volonté pour entrer dans un nouvel ordre quelconque de travaux.

Cette même raison me défend aussi d'entamer dès à présent, comme je l'aurais désiré, la discussion sérieuse des graves questions sociales sur lesquelles nos opinions ne s'accordent pas encore. La confiance que vous m'exprimez que cette divergence d'opinion ne sera que passagère est pour moi un nouveau témoignage de la haute estime que j'ai eu le bonheur d'obtenir de vous, et dont il me serait très pénible de voir la moindre diminution.

En effet, nous qui sommes si pleinement d'accord sur l'ensemble de la méthode scientifique, et qui sommes, j'ose le dire, également émancipés à l'égard des préjugés quelconques, soit révolutionnaires, soit conservateurs; si nous ne devions pas nous accorder finalement sur les questions dont il s'agit, notre dissentiment serait presque une preuve que les principes biologiques dont dépend, en dernier ressort, la solution de ces questions, ne sont pas encore suffisamment mûris, ce qui assurément ne serait pas fort étonnant, vu la positivité si récente et si imparfaite des hautes études biologiques. Je crains pourtant que notre dissidence n'ait des racines plus profondes que celles que vous me signalez dans votre lettre. Je partage complètement votre manière de penser sur la tendance de notre époque à régler par les lois ce qui ne devrait dépendre que des mœurs, aberration fort naturelle dans une époque de transition sociale, où l'on respecte si peu les institutions, qu'on les crée ou les détruit avec la même légèreté, tandis que le défaut de croyances communes prive l'opinion générale de sa force normale de répression morale. Je ne crois pas être atteint, dans le cas dont il s'agit, de cette tendance irrationnelle, et je ne prétends nullement à décider quelles devraient être les lois sur l'as-

sociation domestique, ni que ces lois doivent être autres qu'elles ne sont. Ce que nous aurions à vider entre nous serait précisément la question de mœurs : si nous pouvions nous accorder là-dessus, je crois que nous nous rencontrerions bien facilement à l'égard des institutions. En attendant, ce que j'aurais à dire à l'appui de mon hérésie principale serait tiré tout entier de principes biologiques, très imparfaits, sans doute, ce qui peut tenir à l'insuffisance de mes connaissances en biologie, mais peut-être aussi à l'insuffisance actuelle de la théorie biologique elle-même, dans sa partie la plus directement applicable aux spéculations sociologiques. Il se peut même que je mérite d'être rangé parmi ceux que vous avez caractérisés par une phrase de votre lettre, celle où vous parlez de ceux dont le cœur est complice des déviations intellectuelles. Quant à cela, vous en jugerez; toujours est-il que, tout en repoussant de toutes les forces de mon esprit l'anarchique doctrine des temps révolutionnaires, hautement contradictoire à l'ensemble de l'expérience humaine, que l'attachement, même passionné, exige l'absence d'autorité, et croyant, comme je le crois fermement, que dans l'état normal des relations humaines une sympathie réelle et réciproque peut et doit exister entre le protecteur et le protégé, et peut exister même entre l'esclave et le maître, je ne trouve pourtant pas que toutes les sympathies doivent être d'inégalité. Je ne crois pas que ce soit là leur dernier mot, et je crois qu'il y a place aussi pour l'égalité dans les affections humaines. Je ne la crois incompatible avec l'harmonie que chez les natures inférieures, les plus livrées aux penchants égoïstes, ou, au moins, lorsque l'une des deux natures est de cette espèce. Sans aucune vaine senti-

mentalité, je trouve que l'affection qu'une personne d'une nature un peu élevée peut éprouver pour un être réellement subordonné à son autorité a toujours quelque chose d'imparfait, dont on ne se contente qu'à désespoir de pouvoir placer ailleurs une sympathie plus complète. Il est très possible qu'en ceci je juge trop la nature humaine d'après la mienne propre, qui, à plusieurs égards, est peut-être exceptionnelle. Mais voici en quoi je ne crois pas que je puisse me tromper : c'est que, pour décider cet ordre de questions, la philosophie a besoin de l'expérience des femmes, autant que de celle des hommes, et cette expérience, elle ne l'a pas encore. Ce n'est guère que d'avant-hier que les femmes pensent, ce n'est que d'hier qu'elles disent leurs pensées et, ce qui est plus important encore, leur expérience de la vie. La plupart de celles qui écrivent, écrivent pour les hommes, ou du moins ont peur de leur désapprobation, et on ne peut pas plus se fier au témoignage de celles-là, qu'à celui du très petit nombre de celles qui sont en état de rébellion ouverte. Or, il me semble que l'influence, sur la vie intime et morale, d'une relation quelconque de dépendance, ne peut pas se décider uniquement sur les idées et sur l'expérience des supérieurs. Ceci ressemble, je le sais, à une idée émise par les saint-simoniens, à qui, en effet, je reproche surtout qu'après avoir proclamé leur propre incompétence à décider les grandes questions sociales qu'ils ont soulevées, ils ont eu la folie ou la charlatanerie d'en offrir une prétendue solution, dont ils avaient ainsi eux-mêmes reconnu d'avance l'absurdité. Je n'avais pas, en commençant cette lettre, l'intention d'y tant dire sur ce sujet ; mais je compte vous soumettre petit à petit tout ce que je trouve à dire là-dessus, comme à

mon frère aîné, pour ne rien dire de plus, en philosophie.

Je me félicite de la manière fraternelle dont vous avez accueilli une offre qui ne méritait pas la qualification que vous lui avez donnée de généreuse, puisque je me serais senti avili à mes propres yeux en ne la faisant point. En effet, pensant ce que je pense de vous, et du rôle que vous remplissez dans notre époque, et même en ne comptant pour rien notre amitié, si je vous savais dans la détresse, ou même en danger d'y tomber, et qu'ayant les moyens de vous en retirer, je n'en usais point, pour quel usage les réserverais-je ? Je sens comme vous que ce devoir appartiendrait normalement à d'autres que moi, et je ne prétends pas à leur dérober l'honneur de son accomplissement ; mais il m'importait beaucoup d'avoir l'assurance que si, le cas arrivant, ceux-là ne vous tendaient pas la main, vous accepteriez la mienne, pendant la durée du besoin que vous en auriez.

Quant au projet de traduction de mon livre, j'aurai les yeux là-dessus, et si ce projet s'exécute, je tâcherai d'empêcher toute suppression importante, surtout si elle était de nature à atténuer les expressions destinées à vous rendre une justice philosophique que je tiens encore plus à vous rendre en France qu'en Angleterre. Si, malgré mes efforts, le traducteur se permettait un pareil acte d'infidélité, je n'hésiterais certes pas à le dénoncer en France par une réclamation publique.

Mon jeune ami Lewes, qui se range de plus en plus à notre doctrine commune, vient d'insérer dans une revue anglaise, le *British and Foreign Review*, un article sur les diverses écoles philosophiques, ou prétendues telles, qui existent actuellement en France, dans lequel,

après une critique assez sévère de toutes les autres, il finit par une appréciation sommaire et assez intelligente de votre système, dont il fait un éloge franc et vigoureux, accompagné de la haute expression d'admiration de votre éminente supériorité intellectuelle. Je compte que cet article fera aussi sa part, pour attirer sur votre grand ouvrage l'attention des lecteurs anglais.

Je ne manquerai pas de faire un emploi convenable des exemplaires que vous m'avez adressés de l'arrêt du tribunal de commerce, qui me semble aussi satisfaisant dans ses termes que dans ses conclusions.

Votre tout dévoué,

J. S. Mill.

XXXIII

COMTE A MILL

Paris, le dimanche 16 juille 1843

Mon cher Monsieur Mill,

Avant de recevoir hier votre lettre du 13, j'étais déjà décidé à vous écrire exceptionnellement aujourd'hui, mais seulement quelques lignes, n'ayant d'autre destination que de faciliter formellement auprès de vous l'introduction de Mazhar-Effendi, qui, après avoir prolongé son séjour ici fort au delà de sa première intention, est venu récemment m'annoncer qu'il part enfin pour Londres, demain soir lundi. L'arrivée de votre

bonne lettre modifie un peu mon projet, et me détermine à convertir cette occasion fortuite de correspondance en une véritable réponse, toutefois moins étendue qu'à l'ordinaire, par suite du peu de temps qui me reste aujourd'hui jusqu'à l'heure où je dois aller terminer, pour cette année, mon cours d'astronomie, dimanche prochain devant déjà être consacré à mes pénibles fonctions d'examinateur. Pour ne plus revenir sur le motif primordial de cette lettre exceptionnelle, je me borne à vous rappeler que Mazhar-Effendi, qui vous la remettra, est, à tous égards, le plus distingué des élèves égyptiens dont jadis je dirigeai les études mathématiques; j'espère qu'il vous paraîtra pleinement digne du bon accueil dont vous avez bien voulu me promettre de l'honorer; quoique désormais essentiellement placé au point de vue pratique, sans se livrer expressément aux conceptions philosophiques, il est fort susceptible de les entendre et de les goûter; toutes les bontés que vous pourrez lui témoigner, soit en lui facilitant en Angleterre ses explorations spéciales comme ingénieur, soit surtout en l'admettant le plus souvent possible aux bénéfices de votre conversation, me seront extrêmement agréables.

Je regrette bien de voir se prolonger le pénible état de mélancolie chronique dont vous êtes affecté depuis quelque temps, mais je ne saurais m'en étonner, d'après vos explications sur l'impossibilité d'y appliquer maintenant le seul remède qui vous convienne réellement, et sur le peu de disposition de votre nature à goûter convenablement les seules diversions qui soient effectivement en votre pouvoir immédiat. Quoique j'aie été malheureusement trop privé de la jouissance effective et durable des affections domestiques, j'ai cependant

toujours senti combien elles doivent être efficaces en une telle situation physique et morale, quand on a le bonheur de pouvoir s'y livrer librement. J'ai toujours aussi attaché beaucoup de prix, sous ce rapport, aux divers ordres d'impressions esthétiques, et je serais bien surpris si votre organisation vous empêchait d'en retirer aujourd'hui une douce et salutaire diversion. Toutefois, je présume que d'importantes discussions philosophiques, familièrement soutenues sans aucune prétention au prosélytisme, auraient encore plus d'efficacité pour vous retirer de cette sorte de langueur que vous décrivez. Sous ce rapport, la petite visite fraternelle dont j'avais d'abord compté jouir de votre part en ce moment vous aurait peut-être été fort utile, même physiquement, malgré sa courte durée. En regrettant que vous ayez été forcé de l'ajourner après ma tournée, je vois au moins avec plaisir, dans votre lettre, que cet ajournement est probablement le dernier, et que j'ai encore tout lieu d'espérer, pour la dernière semaine d'octobre, cette heureuse entrevue, que je désire depuis plus d'un an.

Mes opérations officielles vont commencer ces jours-ci à Paris, où est toujours le maximum de ma corvée, soit par l'étendue, soit par la condensation.

L'accroissement assez sensible du nombre total de nos candidats va même rendre cette sorte de session annuelle plus pénible que la précédente, les limites de temps n'en pouvant guère être reculées. Entre nos deux tournées provinciales, à l'est et à l'ouest du méridien de Paris, une règle, qui n'est pas sans motifs réels, veut que le sort décide, et il vient de m'assigner, à mon grand déplaisir, la même tournée que l'an dernier; j'y trouve toutefois la compensation d'une moindre sur-

charge de candidats que dans l'autre ligne, d'ailleurs plus agréable à parcourir. Ma course se fera assez doucement quand la série principale de mes deux cent cinquante examens sera enfin terminée, vers les derniers jours d'août, à l'hôtel de ville de Paris.

Quoique j'espère avoir tout naturellement le plaisir de vous écrire encore une fois avant de quitter Paris, voici, comme l'an dernier, mon itinéraire obligé, afin d'assurer la continuité de notre précieuse correspondance; je dois ouvrir les examens à *Rouen* le 8 septembre; à *Rennes* le 16; à *la Flèche* le 22; à *Angoulême* le 29; à *Toulouse* le 9 octobre, et enfin le 15 à *Montpellier*, où le sort m'envoie encore une fois sentir péniblement l'amertume forcée d'une face essentielle de ma situation domestique. De ce dernier centre je dois, comme l'an dernier, retourner directement à Paris, où ma rentrée est officiellement indiquée au 23 octobre, mais où j'espère arriver le 22 ou même le 21, plutôt que de dépasser d'un ou deux jours, suivant l'usage le plus ordinaire, le terme fixé. Vous voyez ainsi que, si vous pouvez réaliser votre douce visite, vous me trouverez pleinement réinstallé chez moi, et tout prêt à vous accueillir sans aucun embarras, en arrivant ici le 24 ou le 25 octobre.

Votre déclaration, relativement à la surveillance indirecte que vous comptez devoir exercer sur la prochaine traduction française de votre précieux ouvrage, me rassure complètement sur les risques trop réels d'altération que court ainsi la pleine appréciation philosophique qui constitue pour moi la principale récompense de l'ensemble de mes travaux ; au reste, en obtenant que le traducteur soit fidèle à cet égard, on se garantit *a fortiori* de toute autre grave inexactitude;

car c'est là, certainement, la partie de votre texte qui est le plus exposée dans cette transplantation, comme la plus désagréable aux diverses coteries qui dominent dans ce nouveau milieu, et dont les laborieux efforts de compression se trouveront alors gravement neutralisés par cette énergique manifestation d'un esprit aussi indépendant qu'éminent. Je me félicite donc de vous avoir signalé franchement ce danger, qui, une fois nettement prévu, devient facile à éviter, ou, en cas extrême, à réparer.

Toutefois, ne fût-ce que pour écarter une sorte de conflit possible, je regrette que notre ami Marrast n'ait pas jugé à propos de me consulter sur le choix du traducteur, dont j'ignore encore le nom, car je lui aurais aisément fait sentir l'utilité d'y préférer, à un personnage plus ou moins lié aux coteries métaphysiques, quelque jeune homme intelligent et zélé, déjà plus favorable qu'hostile spontanément à notre philosophie, et mettant du prix à recommander son nom par une scrupuleuse reproduction d'un ouvrage important, sans être aucunement tenté de sortir du simple office d'interprète littéral.

J'aurais même facilement trouvé, je présume, ce traducteur convenable, et Marrast, beaucoup plus répandu, l'aurait pu encore plus commodément; nous pouvions, par exemple, y appliquer en toute sûreté le jeune Bernard, pour lequel j'avais sollicité spécialement votre bienveillance l'an dernier, et qui maintenant travaille misérablement au profit de quelqu'un de nos érudits académiques, entrepreneur d'une compilation en vogue, où, suivant l'usage actuel, sa collaboration est essentiellement nominale, quoiqu'il en absorbe presque tous les profits. A la vérité, Marrast a pu

compter sur un meilleur style en choisissant quelque célèbre professeur ; et j'espère que, grâce à vos précautions, cet avantage ne sera pas obtenu aux dépens de la fidélité essentielle.

Je suis heureux d'apprendre que M. Lewes vient de me consacrer directement une publique appréciation philosophique, et j'espère que ce travail exercera sur lui une réaction salutaire, pour engager davantage son intelligence dans la nouvelle philosophie. Vous serez néanmoins peu surpris que je ne croie pas devoir suspendre, pour prendre connaissance de ce travail, mon régime d'abstinence de lectures sérieuses, dont je continue à me trouver si bien, et envers lequel votre important ouvrage a seul été, depuis plusieurs années, le sujet d'une exception réelle, qui n'est pas de nature à se renouveler de longtemps.

Il me suffit que vous soyez satisfait de l'article de M. Lewes; mais je suis bien aise d'en connaître le dépôt, afin d'en recommander la lecture à quelques amis. Sans croire devoir le lire, je vous prie d'en faire expressément, à l'auteur, mes remercîments personnels.

Le temps me manque entièrement aujourd'hui pour effleurer la grave discussion de statistique sociale que vous avez involontairement entamée dans votre lettre; mais je suis fort aise que vous ayez commencé cette sorte de naïve confession hérétique, et je vous prie de la continuer à votre gré. Quand votre exposition graduelle aura acquis un caractère de dissentiment plus déterminé, son appréciation pourra nous être fort utile à tous deux, en me poussant à une sorte d'anticipation sommaire sur la doctrine qui doit être formellement établie dans le second volume du grand ouvrage

que je vais commencer l'an prochain. Sans m'effrayer aucunement de ces divergences entre les deux seuls organes complets que possède réellement aujourd'hui la philosophie nouvelle, je suis bien sûr que notre parfaite homogénéité de méthode et notre fondamentale communauté de doctrine dynamique feront bientôt cesser spontanément ce désaccord statique. Il ne tient maintenant, ce me semble, qu'à ce que vous ne prenez peut-être pas l'ensemble des études biologiques, même actuelles, en aussi intime et familière considération que celui des notions inorganiques dont les divers ordres vous sont, d'après l'évident témoignage de votre traité, profondément familiers depuis longtemps.

Quelque imparfaite que soit encore, à tous égards, la biologie, elle me semble déjà pouvoir solidement établir la hiérarchie des sexes, en démontrant à la fois anatomiquement et physiologiquement que, dans presque toute la série animale, et surtout chez notre espèce, le sexe femelle est constitué en une sorte d'état d'enfance radicale qui le rend essentiellement inférieur au type organique correspondant. Sous l'aspect directement sociologique, la vie moderne, caractérisée par l'activité industrielle et l'esprit positif, ne doit pas moins développer finalement, bien que d'une autre manière, ces diversités fondamentales que la vie militaire et théologique des populations anciennes, quoique jusqu'ici la nouveauté de cette situation n'ait pas encore permis une suffisante manifestation de ces différences finales, tandis que les premières semblaient s'effacer. L'idée d'une *reine*, par exemple, même sans être *papesse*, est maintenant devenue presque ridicule, tant elle avait besoin de l'état théologique; mais, il y a seulement trois siècles, ce n'était pas encore

ainsi. Quant à l'imperfection nécessaire des sympathies fondées sur l'inégalité, j'en conviens avec vous; et, à ce titre, je pense que la plénitude des sympathies humaines ne saurait exister qu'entre deux hommes éminents dont la moralité est assez puissante pour contenir toute grave impulsion de rivalité ; ce genre d'accord me semble bien supérieur à ce qui peut jamais s'obtenir d'un sexe à l'autre. Mais ce ne saurait être là, évidemment, le type normal des relations les plus élémentaires et les plus communes, où la hiérarchie naturelle des sexes, et ensuite des âges, constitue le plus énergique lien.

La qualification d'*égalité* a été trop sophistiquée de nos jours pour être employée convenablement à caractériser le principe des rapports universels; je lui préfère de beaucoup la formule *fraternité* que toutes les populations modernes ont spontanément consacrée à cet effet, et que j'ai en ce moment, par exemple, la satisfaction de retrouver si profondément et si familièrement empreinte dans la langue espagnole, où elle s'allie continuellement à l'expression la plus vive des sentiments hiérarchiques.

Ah! voilà l'heure précise de m'acheminer à mon cours.

Votre tout dévoué,

A^te^ Comte.

XXXIV

COMTE A MILL

Paris, le lundi 28 août 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

Le principal objet de cette lettre exceptionnelle est de dissiper l'inquiétude que m'inspire, dans l'état présent de votre santé, votre silence inaccoutumé, depuis votre lettre du 13 juillet, à laquelle j'ai répondu le lendemain de sa réception, avant d'entamer l'horrible corvée que je viens d'achever à l'hôtel de ville.

Ce silence pourrait tenir, il est vrai, à ce que cette prompte réponse ne vous serait pas assez tôt parvenue, car je l'ai remise à Mazhar-Effendi, pour lui servir d'introduction spéciale auprès de vous ; il a quitté Paris le 18 juillet, s'acheminant directement vers Londres, où je lui avais recommandé de vous remettre immédiatement cette lettre. Mais, le sachant un peu disposé à flâner, et l'ayant vu récemment rester ici quatre mois de plus qu'il n'avait compté d'abord, je puis craindre qu'il ne se soit que tout dernièrement acquitté de son message, ou peut-être même pas encore, quelque importance qu'il attachât certainement à commencer ses relations avec vous. Si votre silence était ainsi motivé, ce serait pour moi une raison de plus de prendre directement l'initiative pour le faire cesser avant d'aller commencer ma tournée provinciale. Je désire bien qu'il n'ait pas de source plus grave, et que les alarmes rela-

tives à l'état précaire de votre santé actuelle se trouvent n'être pas réellement fondées.

Je viens enfin de terminer heureusement, après trente journées consécutives d'une pénible application, les deux cent dix-huit examens effectifs que j'avais cette année à faire à Paris. Le reste de ma besogne officielle n'est plus, en comparaison, qu'un jeu, puisque je n'aurai probablement à opérer en province qu'une centaine d'examens réels, dans une course de six semaines, entrecoupée de voyages forcés qui occuperont, au fond, la majeure partie de mon temps.

Quoique ma lettre du 16 juillet contînt déjà mon itinéraire, je crois devoir, en cas de négligence de Mazhar, le reproduire ici, afin de mieux assurer la régulière continuité d'une correspondance qui est devenue pour moi un vrai besoin, non moins moral que mental. Je dois ouvrir mes opérations : 1° à *Rouen*, le 8 septembre ; 2° à *Rennes*, le 16 ; 3° à *la Flèche*, le 22 ; 4° à *Angoulême*, le 29 ; 5° à *Toulouse*, le 9 octobre ; 6° enfin, le 15, à *Montpellier*, d'où je retournerai immédiatement à Paris, où je compte rentrer le 22 octobre, espérant encore avoir, quelques jours après, la satisfaction de vous y recevoir fraternellement.

Un petit contre-temps imprévu me force à renoncer à la courte excursion préalable que je comptais faire au Havre, avant que d'aller opérer à Rouen ; en sorte que je quitterai Paris seulement le 6 septembre, pour me rendre directement à Rouen par la voie de fer. Mes examens de Paris m'ont ennuyé plus que fatigué, et, depuis environ huit jours qu'ils sont achevés, je commence à recouvrer librement ma pleine spontanéité physico-morale, un instant engourdie sous cette énorme accumulation de médiocrités automatiques.

Je ne dois pas négliger une agréable commission dont m'a chargé pour vous le docteur Roméo Pouzin, que vous avez connu jadis à Montpellier. Ayant eu occasion de communiquer à cet ami d'enfance le bon souvenir que vous m'aviez manifesté de lui, il m'a recommandé récemment de vous en exprimer toute sa satisfaction, ainsi que la profonde impression que lui ont laissée ces courtes relations. « M. John Mill était bien jeune alors, me dit-il textuellement, mais il était facile de reconnaître déjà en lui une organisation supérieure. » Cette précoce appréciation ne m'étonne nullement envers un sujet aussi caractérisé et chez un observateur judicieux. Il regrette beaucoup que son ignorance de votre langue lui interdise la lecture actuelle de votre précieux ouvrage, que je lui avais spécialement recommandée : il attend impatiemment la traduction.

Je dois aussi vous dire à ce sujet que M. de Blainville m'a de nouveau prié de lui laisser avant de partir vos deux volumes, qu'il compte lire très attentivement pendant mon absence. Adieu.

Tout à vous,

A^{te} COMTE.

Si Mazbar-Effendi est réellement à Londres sans être encore allé vous voir, il vous serait, je crois, facile de vous en informer par l'*alien office*. En cas que cette lettre du 16 juillet fût ainsi perdue, elle contient sur le sujet spécialement ébauché dans la vôtre du 13 quelques indications philosophiques que je retrouverais aisément.

XXXV

MILL A COMTE

(Reçu à Paris le vendredi matin 1er septembre 1843)
(Répondu de... le... 1843.)

India House, le 30 août 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Au moment d'écrire cette lettre, c'est-à-dire après en avoir fait le brouillon, travail indispensable chez moi, lorsque j'écris en français quelque chose d'un peu important, je reçois la lettre que vous a inspirée votre aimable inquiétude sur ma santé. Je suis heureux de pouvoir dissiper cette sollicitude. Si mon état physique ne s'est pas beaucoup amélioré, il n'a certainement pas empiré, et je commence à rentrer, sous le rapport moral, dans mon état ordinaire. Je me promets bien de répondre dorénavant à vos lettres avec plus de promptitude, et je me reproche les alarmes que mon silence a fait naître chez vous. Ce retard inusité tient effectivement un peu à Mazhar-Effendi, mais non pas de la manière que vous pensiez. Je désirais seulement pouvoir vous parler un peu de lui. Il est venu à mon bureau avec le docteur Bowring, et m'a donné votre lettre peu de jours après sa date : depuis cela, il n'est plus revenu, et comme il n'a pas non plus répondu à un billet que je lui ai écrit, je crois qu'il doit être parti pour l'intérieur du pays, où en effet il trouverait, en fait d'établissements industriels et de travaux publics, des

choses bien plus intéressantes qu'à Londres. Dans ce cas-là, j'espère le voir davantage lorsqu'il sera de retour, d'autant plus que, la première fois, il n'est pas resté assez longtemps pour que j'aie pu faire vraiment connaissance avec lui. Lorsqu'il est venu, ma famille était à la campagne, et ma maison encombrée d'ouvriers; mais, à son retour, j'aurai la faculté de lui donner un accueil plus satisfaisant.

Pour reprendre notre importante discussion sociologique, je crois comprendre ce que vous voulez dire, en comparant la constitution organique du sexe féminin à un état d'enfance prolongée. Je n'ignore pas ce qu'ont dit à ce sujet beaucoup de physiologistes, et je sais que non seulement par les systèmes musculaire et cellulaire, mais encore par le système nerveux, et très probablement par la structure cérébrale, les femmes sont moins éloignées, que ne le sont les hommes, du caractère organique des enfants. Cela pourtant est bien loin d'être décisif pour moi. Afin qu'il le fût, il faudrait prouver que l'infériorité des enfants par rapport aux hommes dépendît de la différence anatomique de leur cerveau, tandis qu'elle dépend évidemment en majeure partie, sinon entièrement, du seul défaut d'exercice. Si l'on pouvait garder toujours son cerveau d'enfant, pendant qu'on en développerait les fonctions par l'éducation, et par un exercice soigné et réglé, on ne resterait certainement pas enfant, on serait homme, et on pourrait devenir homme très supérieur, tout en offrant, sans doute, des déviations notables du type ordinaire de l'humanité. De même, je ne nie pas que le type moral féminin ne présente, en terme moyen, des divergences considérables du type masculin. Je ne prétends pas définir au juste en quoi consistent ces divergences

naturelles, et je ne sais pas si le temps est encore venu pour cela ; mais je sais que des physiologistes très éminents prétendent que le cerveau des femmes est moins grand, moins fort par conséquent, mais plus actif que celui des hommes. D'après cela, les femmes devraient être moins capables de travail intellectuel continu et prolongé, mais propres à plus faire en peu de temps que les hommes, et à faire mieux qu'eux tout ce qui exige une grande promptitude d'esprit. Elles seraient donc moins propres à la science et plus propres, au moins par leur organisation, à la poésie et à la vie pratique. Ceci me semble s'accorder assez bien avec ce qui s'observe dans la vie. Cependant on risquerait d'exagérer beaucoup le degré de diversité réelle, si on ne tenait pas compte de la différence d'éducation et de position sociale; car, que les femmes soient ou ne soient pas naturellement inférieures en capacité d'effort intellectuel prolongé, il n'est pas douteux que rien, dans leur éducation, n'est arrangé de manière à développer en elles cette capacité, tandis que, chez les hommes, l'étude des sciences, et même celle des langues mortes, a certainement cette tendance. D'ailleurs chez un grand nombre d'hommes, surtout dans les classes supérieures des travailleurs, leurs occupations journalières exigent, ou du moins permettent, un travail suivi de la pensée, tandis que, chez la grande majorité des femmes, l'obsession perpétuelle des soins minutieux de la vie domestique, chose qui distrait l'esprit sans l'occuper, ne permet aucun travail intellectuel qui ait besoin, soit d'isolement physique, soit même d'attention suivie. Parmi les hommes eux-mêmes, on ne reconnaît certainement pas une grande aptitude pour le travail de l'intelligence chez ceux dont l'enfance a été étrangère

à toute étude, tandis que les nécessités de leur vie postérieure n'ont pas remplacé à cet égard ce qui avait manqué à leur éducation primitive. Je trouve aussi que, dans les choses ordinaires de la vie, sur lesquelles l'intelligence des femmes s'exerce autant ou plus que celle des hommes, les femmes, même médiocres, montrent ordinairement plus de capacité que les hommes médiocres. Un homme ordinaire n'a guère d'intelligence que dans sa spécialité propre, au lieu qu'une femme en a pour des intérêts plus généraux. Vous me direz que la vie affective prédomine plus chez les femmes sur la vie intellectuelle ; mais vous avouerez vous-même que ceci ne doit s'entendre que de la vie sympathique. L'égoïsme pur prédomine beaucoup plus chez les hommes; et si la sympathie devient le plus souvent chez les femmes un égoïsme à plusieurs personnes, elle le devient de même chez tous les hommes, sauf ceux chez qui une éducation, jusqu'ici très rare, a développé à un haut degré le point de vue d'ensemble, et l'habitude d'envisager les effets les plus généraux d'une conduite quelconque. Vous savez que c'est là précisément ce qui manque plus que tout le reste à l'éducation des femmes, au point qu'on ne compte même pas comme vertu à leur sexe de donner la préférence à l'intérêt général sur celui de leur famille ou de leurs amis.

Je ne veux pas pour cela nier que les femmes, comme tous ceux dont l'excitabilité nerveuse dépasse le degré ordinaire, ne doivent naturellement ressembler plus pour le caractère aux hommes jeunes qu'aux hommes âgés, ni qu'elles n'aient naturellement plus de difficulté que les hommes du premier ordre à faire abstraction des intérêts présents et individuels ; mais je crois que

ce défaut-là trouve une compensation spontanée dans l'absence d'un autre défaut particulier aux philosophes, qui souvent font abstraction, non pas seulement d'intérêts immédiats, mais de tout intérêt réel; au lieu que les femmes, toujours placées au point de vue pratique, deviennent très rarement des rêveurs spéculatifs, et n'oublient guère qu'il s'agit d'êtres réels, de leur bonheur ou de leurs souffrances.

N'oublions pas qu'il n'est nullement question de faire gouverner la société par les femmes, mais bien de savoir si elle ne serait pas mieux gouvernée par les hommes et par les femmes, que par les hommes seuls. Au reste, il est peut-être très naturel qu'à cet égard vous et moi soyons d'opinion différente. Vous êtes Français, et l'on a remarqué de tout temps que le caractère français tient déjà un peu des défauts, ainsi que des qualités, propres aux jeunes gens et aux femmes. Vous pouvez donc penser qu'en faisant aux femmes une part plus large on donnerait plus de force à ce qui déjà en a trop ; au lieu que les défauts du caractère anglais sont plutôt en sens contraire. Sans entrer plus loin dans cette discussion subordonnée, je vous ferai observer cette seule circonstance, qu'on a toujours reconnu dans les Français, jusqu'à un certain point, l'organisation qu'on regarde comme féminine, et cependant, quel peuple a produit de plus grands philosophes et des hommes d'État plus distingués ?

En voilà assez pour le moment sur cette grande question biologique et sociologique. Je vous dirai maintenant une bonne nouvelle. Nous avons fait pour notre philosophie commune une conquête de premier ordre : c'est celui (*sic*) du jeune Bain, dont j'ai fait une mention honorable dans mon livre, que je lui avais communiqué

avant sa publication, et qu'il a enrichi de beaucoup d'exemples, et même de quelques idées utiles. Quoique âgé seulement de vingt-six ans, il occupe depuis deux ans provisoirement en Écosse une chaire de philosophie morale, qu'il espère obtenir définitivement. C'est de tous les hommes de sa génération à moi connus celui qui a posé le plus solidement les bases de l'éducation positive, par l'étude approfondie des cinq premières sciences fondamentales dans leur ordre hiérarchique. Il a ensuite étudié mon livre, et cet été, le jugeant assez bien préparé, je lui ai fait lire le vôtre, qu'il a tout de suite compris et apprécié, et auquel il vient de consacrer trois mois d'étude vigoureuse. Il avait reçu de son éducation écossaise de fortes impressions religieuses, qui, bien que déjà un peu affaiblies, n'ont réellement cédé qu'à l'influence directe de vos spéculations. Par une exception rare de nos jours, il ne s'était pas beaucoup occupé de politique et de questions sociales ; il avait vaguement l'esprit progressif de notre siècle, et voilà tout. Sous l'influence de la méthode positive qu'il a parfaitement comprise, et dont ses antécédents intellectuels lui avaient donné l'habitude, l'esprit de généralisation scientifique qu'il possède à un haut degré ne risque pas de s'égarer dans le vague. C'est un penseur véritable, qui devait entrer sans effort dans la bonne voie, dès qu'elle lui serait indiquée, et qui, soit par l'universalité, soit par l'originalité de son esprit, doit servir non seulement à répandre puissamment, mais aussi à perfectionner la sociologie positive. Sa position dans l'enseignement public lui donne, sous le premier rapport, de grands avantages, d'autant plus que je lui crois un talent didactique très supérieur.

Je vous félicite cordialement de l'accomplissement de votre pénible corvée de l'hôtel de ville.

Vous me ferez grand plaisir en disant à M. Roméo Pouzin combien je suis sensible au souvenir si durable qu'il a gardé de relations si courtes, souvenir aussi doux que flatteur pour moi. Je voudrais qu'il dépendît de moi d'aller le revoir avec vous à Montpellier, où j'espère bien retourner un jour. Si vous voyez M. Balard, à Montpellier, je serai charmé d'avoir de ses nouvelles. Je lui ai écrit il y a, je crois, trois mois.

A moins de quelque chose d'imprévu, je ne doute pas de l'accomplissement de la visite fraternelle que j'ai si longtemps désirée. Au revoir donc dans les derniers jours d'octobre.

Votre tout dévoué,

J. S. Mill.

XXXVI

COMTE A MILL

Bordeaux, le jeudi 5 octobre 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

Il me tardait beaucoup d'arriver en ce lieu de courte intermittence pour y pouvoir répondre à loisir à l'heureuse lettre par laquelle vous avez suffisamment dissipé les inquiétudes que votre silence antérieur m'avait inspirées sur votre santé, et qu'autorisait naturellement

la fâcheuse disposition physico-morale où je vous savais depuis quelque temps. La confirmation explicite par laquelle vous terminez, au sujet de la prochaine réalisation de votre fraternelle visite à la fin du mois, achève de me rassurer entièrement. Cette annonce si désirée va devenir pour moi un doux motif de hâter mon retour à Paris autant que le comportent mes obligations officielles, qui maintenant vont consister bien plus en voyages qu'en corvées d'examen, puisque j'ai déjà accompli aux trois quarts mes opérations provinciales ; quoique je n'aie ici parcouru que la moitié environ de mon circuit obligé, il ne me reste réellement qu'une trentaine, au plus, de candidats à examiner dans mes deux dernières stations, Toulouse et Montpellier. Je viens de prendre d'ici mes précautions pour monter le 18 dans la malle-poste qui, de Montpellier, me fera directement rentrer à Paris le 21 au matin, afin de prendre immédiatement les petites dispositions matérielles relatives à votre commode réception chez moi, à moins que, avant ce moment, je n'aie malheureusement reçu l'expresse indication de quelque nouvel ajournement à une entrevue si désirée de tous deux.

J'ai appris avec une profonde satisfaction ce que vous m'annoncez à très juste titre comme une importante nouvelle, la précieuse acquisition que notre commune philosophie vient de faire dans la personne du jeune professeur écossais Bain. Quoique votre lettre me soit parvenue avant que j'eusse quitté Paris, je n'ai pu vérifier, comme je l'eusse désiré, les passages de votre ouvrage qui se rapportent à lui, parce que mon exemplaire était déjà remis entre les mains de M. de Blainville, qui doit le lire soigneusement pendant ses vacances. Mais votre appréciation spéciale est plus que

suffisante pour me faire sentir tout le prix d'une telle conquête ; il n'en faudrait pas beaucoup de pareilles pour installer bientôt la nouvelle philosophie chez la plupart des esprits un peu supérieurs; car toutes les conditions me semblent, là, réunies dans ce grand intérêt mental et social : jeunesse, aptitude et préparation convenable. La réserve antérieure de ce jeune philosophe quant aux spéculations politiques, loin de constituer un symptôme défavorable, m'offre, au contraire, un indice aussi rare que décisif de haute aptitude ultérieure à la véritable élaboration sociologique. Chez les natures vulgaires, cette sorte d'indifférence pourrait, de nos jours, être fâcheuse, comme tenant surtout à des préoccupations égoïstes; et le plus souvent, en effet, je suis tenté, dans la vie usuelle, de faire peu de cas, surtout moralement, des jeunes gens qui n'ont pas commencé par être un peu utopistes, quoique je tienne fort à ne pas voir persister ensuite une telle tendance. Mais, chez les hommes supérieurs, comme s'annonce notre nouveau collègue, le peu d'empressement apparent manifesté d'abord vers les études directement sociales doit principalement tenir à un très vif instinct de l'extrême imperfection de la méthode qui y domine encore, et à un sentiment exagéré de la presque impossibilité d'y introduire aujourd'hui un meilleur régime logique : dès lors, l'apparition directe de la vraie méthode sociologique doit prochainement dissiper ce qu'aurait maintenant de dangereux la persistance ultérieure de cette répugnance primitive, fort analogue alors, à mon gré, à celle qu'éprouvait sous ce rapport le grand Descartes, quoiqu'il fût réellement bien éloigné, à cet égard, d'aucune blâmable indifférence.

Je me félicite autant que vous de savoir notre jeune

confrère dans la position la plus favorable pour cultiver directement la nouvelle philosophie et en même temps concourir puissamment à sa haute propagation dans le milieu que je crois le mieux disposé à la recevoir aujourd'hui.

Plus je réfléchis à notre grave dissentiment sociologique et biologique sur la condition et la destination sociale des femmes, plus il me semble propre à caractériser profondément la déplorable anarchie mentale de notre temps, en montrant la difficulté d'une suffisante convergence actuelle jusque chez les esprits d'élite entre lesquels existe, déjà, outre la sympathie native, une communion logique aussi fondamentale que la nôtre, et qui pourtant divergent, au moins momentanément, sur l'une des questions les plus fondamentales que la sociologie puisse agiter, sur la principale base élémentaire, à vraî dire, de toute véritable hiérarchie sociale. Un tel spectacle serait même propre à inspirer une sorte de désespoir philosophique sur l'impossibilité ultérieure, comme le prétendent les esprits religieux, de constituer une vraie concordance intellectuelle sur des bases purement rationnelles, si d'ailleurs une profonde appréciation habituelle de notre état mental et même une suffisante expérience personnelle ne tendaient à me convaincre nettement que la situation actuelle de votre esprit ne constitue réellement, à cet égard, qu'une phase nécessairement passagère, dernier reflet indirect de la grande transition négative.

Tous les penseurs qui aiment sérieusement les femmes, autrement qu'à titre de charmants jouets, ont, de nos jours, passé, je crois, par une situation analogue ; je me rappelle très bien, quant à moi, le temps où l'étrange ouvrage de miss Mary Wollstonecraft (avant

qu'elle eût épousé Godwin) me produisait une forte impression. C'est même surtout en travaillant directement à éclaircir pour les autres les vraies notions élémentaires de l'ordre domestique, que j'ai mis irrévocablement mon esprit, il y a environ vingt ans, à l'abri définitif de toute semblable surprise du sentiment. Je ne doute pas que mon appréciation spéciale de ce principe fondamental, dans l'ouvrage que je vais commencer, ne suffît à dissiper, sous ce rapport, toutes vos incertitudes si, avant ce moment, vos propres méditations ne devançaient essentiellement cette importante démonstration, dont nous pourrons prématurément causer un peu dans notre fraternelle entrevue.

En reprenant sommairement, à cet égard, les indications de votre dernière lettre, j'espère que notre concert spontané est moins éloigné que je ne l'avais craint d'abord. Tout en convenant des diversités anatomiques qui éloignent davantage l'organisme féminin du grand type humain, je crois que vous ne leur accordez pas une assez forte participation physiologique, tandis que vous exagérez peut-être l'influence possible de l'exercice qui, avant tout, suppose nécessairement une constitution convenable. Si, selon votre hypothèse, notre appareil cérébral ne passait jamais à l'état adulte, tout l'exercice imaginable ne le rendrait pas susceptible des hautes élaborations qu'il finit par comporter ; et c'est à cela que j'attribue cet avortement, trop fréquent de nos jours, de beaucoup de malheureux enfants qu'on exerce abusivement à des opérations que leur âge repousse. Les femmes sont dans le même cas.

J'aurais, dans une discussion méthodique, peu de choses essentielles à ajouter à votre judicieuse appréciation des limites normales de leurs facultés ; mais je

trouve que vous n'attachez pas assez d'importance aux conséquences réelles d'une infériorité native. Leur inaptitude caractéristique à l'abstraction et à la contention, l'impossibilité presque complète d'écarter les inspirations passionnées dans les opérations rationnelles, quoique leurs passions soient, en général, plus généreuses, doivent continuer à leur interdire indéfiniment toute haute direction immédiate des affaires humaines, non seulement en science ou en philosophie, comme vous le reconnaissez, mais aussi dans la vie esthétique, et même dans la vie pratique, aussi bien industrielle que militaire, où l'esprit de suite constitue assurément la principale condition du succès prolongé. Je crois les femmes aussi impropres à diriger aucune grande entreprise commerciale ou manufacturière qu'aucune importante opération militaire ; à plus forte raison sont-elles radicalement incapables de tout gouvernement, même domestique, mais seulement d'administration secondaire. En aucun genre, ni la direction, ni l'exécution ne leur conviennent ; elles sont essentiellement réservées pour la consultation et la modification, où leur position passive leur permet d'utiliser très heureusement leur sagacité et leur actualité caractéristiques. J'ai pu observer de très près l'organisme féminin, même chez plusieurs exceptions éminentes : je pourrais d'ailleurs, à ce sujet, citer aussi ma propre femme, qui, sans avoir heureusement rien écrit, du moins jusqu'ici, possède réellement plus de force mentale, de profondeur et en même temps de justesse que la plupart des personnages le plus justement vantés dans son sexe : j'ai partout trouvé les caractères essentiels de ce type, une très insuffisante aptitude à la généralisation des rapports et à la persistance

des déductions, aussi bien qu'à la prépondérance de la raison sur la passion.

Tous les cas de ce genre sont, à mes yeux, trop fréquents et trop prononcés pour qu'on puisse imputer surtout à la diversité des éducations la différence des résultats ; car j'ai retrouvé les mêmes attributs essentiels là où l'ensemble des influences avait certainement tendu à développer autant que possible de tout autres dispositions. Après tout, d'ailleurs, n'est-ce pas, à beaucoup d'égards, un avantage final, plutôt qu'un inconvénient réel pour les femmes, que d'être soustraites à cette désastreuse éducation de mots et d'entités qui, pendant la grande transition moderne, a remplacé l'antique éducation militaire?

Quant aux beaux-arts, surtout, n'est-il pas évident que, depuis deux à trois siècles, beaucoup de femmes ont été très heureusement placées et dressées pour leur culture, sans jamais avoir pourtant rien pu produire de vraiment éminent, pas plus en musique ou en peinture qu'en poésie ? Par une appréciation d'ensemble plus approfondie, on est, je crois, conduit à reconnaître que cet ordre social tant maudit est radicalement disposé, au contraire, de manière à favoriser essentiellement l'essor propre des qualités féminines. Destinées, outre les fonctions maternelles, à constituer spontanément les auxiliaires domestiques de toute puissance spirituelle, en appuyant par le sentiment l'influence pratique de l'intelligence pour modifier moralement le règne naturel de la force matérielle, les femmes sont placées de plus en plus dans les conditions les plus propres à cette importante mission, par leur isolement même des spécialités actives, qui leur facilite un judicieux exercice de leur douce intervention modératrice.

en même temps que leurs intérêts propres sont ainsi liés nécessairement au triomphe de la moralité universelle. S'il était possible que leur position changeât sous ce rapport et qu'elles devinssent les égales des hommes au lieu de leurs compagnes, je crois que les qualités que vous leur attribuez justement seraient beaucoup moins développées : leur petite sagacité instantanée deviendrait, par exemple, presque stérile aussitôt que, cessant d'être passives sans être indifférentes, elles devraient concevoir et diriger au lieu de regarder et de conseiller sans responsabilité sérieuse.

Au reste, pour des philosophes vraiment positifs, qui savent combien, en tous genres, notre influence systématique doit se borner à modifier sagement l'exercice des lois naturelles sans jamais penser à en changer radicalement le caractère et la direction propres, l'immense expérience déjà accomplie, à cet égard, par l'ensemble de l'humanité, doit être, ce me semble, pleinement décisive, car nous savons ce que valent philosophiquement les déclamations théâtrales sur le prétendu abus de la force chez les mâles. Quand même l'appréciation anatomique n'aurait pas encore suffisamment ébauché la démonstration explicite de la supériorité organique de notre espèce sur le reste de l'animalité, ce qui, en effet, n'est devenu possible que très récemment, l'exploration physiologique ne laisserait, à cet égard, aucun doute, d'après le seul fait de l'ascendant progressif obtenu par l'homme. Il en est à peu près ainsi dans la question des sexes, quoique à un degré beaucoup moindre ; car, comment expliquer autrement la constante subalternité sociale du sexe féminin? La singulière émeute organisée de nos jours au profit des femmes, mais non par elles, ne fera certainement que

confirmer finalement cette universelle expérience, quoique ce grave incident de notre anarchie produise d'ailleurs momentanément des conséquences déplorables, soit privées, soit publiques. La masse de notre espèce a été longtemps plongée partout dans une condition sociale bien autrement inférieure que celle dont on plaint aujourd'hui les femmes; mais elle a su, depuis le début du moyen âge, s'y soustraire graduellement chez les populations d'élite, parce que cette abjection collective, condition temporaire de l'antique sociabilité, ne se rattachait réellement à aucune différence organique entre les dominants et les dominés. Mais, au contraire, l'assujettissement social des femmes sera nécessairement indéfini, quoique de plus en plus conforme au type moral universel, parce qu'il repose directement sur une infériorité naturelle que rien ne saurait détruire, et qui est même plus prononcée chez l'homme que chez les autres animaux supérieurs. En rendant les femmes de plus en plus propres à leur vraie destination générale, je suis convaincu que la régénération moderne les rappellera plus complètement à leur vie éminemment domestique, dont le désordre inséparable de la grande transition les a, je crois, momentanément écartées à divers égards secondaires. Le mouvement naturel de notre industrie tend certainement à faire graduellement passer aux hommes des professions longtemps exercées par les femmes; et cette disposition spontanée n'est, à mes yeux, qu'un exemple de la tendance croissante de toute notre sociabilité à interdire aux femmes toutes les occupations qui ne sont pas suffisamment conciliables avec leur destination domestique, dont l'importance deviendra de plus en plus prépondérante; cela est bien loin, comme

vous savez, de leur interdire une grande et utile participation indirecte à l'ensemble du mouvement social, qui seulement n'a jamais pu être conduit par elles, même quant à l'essor essentiel des opinions et des mœurs qui les intéressent spécialement. Toute autre manière de concevoir leur position, et par suite leurs devoirs et les nôtres, serait réellement aussi contraire, pour le moins, à leur propre bonheur qu'à l'harmonie universelle. Si, de l'attitude de protecteurs des femmes, les hommes passaient envers elles à la situation de rivalité, elles deviendraient, je crois, fort malheureuses, par l'impossibilité nécessaire où elles se trouveraient bientôt de soutenir une telle concurrence, directement contraire à leurs conditions d'existence. Je crois donc que ceux qui les aiment sincèrement, qui désirent ardemment le plus complet essor possible des facultés et des fonctions qui leur sont propres, doivent souhaiter que ces utopies anarchiques ne soient jamais expérimentées.

Le loisir passager dont je jouis ici et l'extrême gravité du seul profond dissentiment sociologique que j'aperçoive entre nous jusqu'à présent m'ont conduit à étendre, beaucoup plus que je ne le comptais tout à l'heure, cette libre explication fraternelle, que nous pourrons reprendre, s'il y a lieu, dans notre heureuse entrevue prochaine.

Je terminerai aujourd'hui en vous annonçant, avec la même cordialité spontanée, quoique peut-être un peu prématurément, l'indice récent d'une favorable modification que pourra bientôt éprouver ma situation personnelle par suite de la mort du directeur des études de notre École polytechnique. Les nombreuses et importantes mutations que va y déterminer cet événement

aboutiront vraisemblablement, telle est du moins l'opinion générale, autant que je peux le savoir d'ici, à me placer enfin dans la chaire de haute mathématique que l'on est parvenu à me ravir en 1840 et qui, cette fois, si elle vient réellement à vaquer, semble devoir difficilement m'échapper, quelle que soit envers moi l'animosité de puissants meneurs, si bien caractérisée par la crise que j'ai dû subir ce printemps. Un tel avènement me procurerait une sécurité qui seule me reste essentiellement à désirer ; et, en même temps, je pourrais ainsi exercer de près une puissante action directe sur l'élite de notre jeunesse, où je pourrais dès lors installer bien plus profondément l'esprit positif.

Même dans l'hypothèse peu probable où les coteries pourraient encore m'évincer, il est au moins presque certain que je gagnerais l'affermissement final de ma position actuelle, si j'y dois réellement rester, de manière à rendre heureusement superflues les provisions de courage et de réaction que je me suis préparées comme vous savez, et où votre noble sympathie s'est si dignement caractérisée. Au reste, je me trouve ainsi conduit à écrire et à publier plus promptement que je ne l'aurais cru mon *discours* projeté sur l'École polytechnique, qui pourra offrir un véritable intérêt philosophique comme application naturelle de l'ensemble de ma philosophie à la régénération d'une institution qui, quoique nécessairement transitoire, comme tout ce qui est possible aujourd'hui, et précisément même à ce titre, est susceptible d'exercer une grande influence à la fois mentale et sociale, sur le grand mouvement organique, non seulement en France, mais même dans l'ensemble de notre Occident. Les motifs personnels que vous me connaissiez pour ajourner une telle publi-

cation sont désormais essentiellement dissipés par cette modification de la situation polytechnique, et même ce petit écrit, substantiel quoique court, peut maintenant constituer en ma faveur une arme puissante, soit pour l'avenir, soit aussi pour le présent; en sorte que je me propose de le rédiger dans le cours du mois prochain. Peut-être immédiatement après me déciderai-je à écrire enfin mon cours populaire d'astronomie, ou plutôt de philosophie astronomique, avant de le reprendre oralement à l'époque accoutumée; mais, en tous cas, j'espère bien que l'hiver ne s'achèvera pas sans que j'aie spécialement commencé la composition directe de mon traité de philosophie politique. Je vous indique ces divers projets en cas que, malheureusement, notre cordiale entrevue se trouvât encore ajournée.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Dans mon prochain séjour à Montpellier, je ne manquerai pas de m'acquitter de votre aimable commission envers le docteur Pouzin, et aussi, si je l'y rencontre, à l'égard de M. Balard, que je n'ai encore vu qu'une seule fois, ne m'étant pas trouvé chez moi quand il vint, quelques mois après, me rendre visite.

J'espère que Mazhar-Effendi, à moins qu'il ne coure les comtés, aura su enfin mieux profiter de l'heureuse occasion de vous connaître, et je ne doute pas que vous ne soyez vraiment satisfait de lui, si ce contact s'établit suffisamment.

XXXVII

MILL A COMTE

(Reçu à Montpellier le mercredi matin 18 octobre 1843.)
(Répondu de Paris le...)

India House, le 13 octobre 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Je vous écris à la hâte pour vous annoncer que notre entrevue si longtemps attendue est destinée, cette fois encore, à subir un empêchement. Des circonstances, dont j'ai entrevu la possibilité, mais que, depuis quelque temps, j'avais cessé de croire probables, ont fini par devenir un obstacle décisif à mon voyage.

Je suis, par plusieurs raisons, très peu à même de pouvoir faire d'avance avec certitude des projets d'absence, ce qui fait que j'évite toujours soigneusement de faire, à cet égard, des engagements absolus. Toutefois je croyais, presque avec assurance, que celui-ci s'accomplirait. Je regrette beaucoup que je n'aie pas pu vous avertir plus tôt, mais les circonstances ne se sont décidées qu'hier au soir, après l'heure de la poste Je désire infiniment que ceci vous parvienne avant le jour fixé pour votre départ de Montpellier.

En répondant à la lettre que vous m'avez écrite de Bordeaux, je reprendrai la discussion sociologique que nous avons entamée, et que je regarde avec vous comme une des plus graves que la science puisse comporter. Mais je ne veux pas tarder à vous exprimer, dès à pré-

sent, la félicitation la plus cordiale sur la perspective d'une amélioration importante dans votre position à l'École polytechnique.

L'influence naturelle de ce changement, non seulement sur votre propre bonheur, si essentiellement lié à la sécurité de votre avenir matériel, mais encore sur votre autorité intellectuelle, et même à certains égards sur la liberté de vos travaux, doit faire accueillir par vos amis toute espérance semblable avec la plus vive satisfaction.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

XXXVIII

MILL A COMTE

(Reçu à Paris le samedi matin 21 octobre 1843.)
(Répondu le lendemain matin 22.)

India House, le 17 octobre 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Je désire vivement que vous ayez reçu, avant de quitter Montpellier, une lettre que je me suis trouvé dans la fâcheuse nécessité de vous écrire, pour vous avertir que notre projet d'entrevue avait de nouveau échoué. Quoique je susse toujours que, dans certaines éventualités, cette visite amicale pouvait devenir impossible, de manière à me défendre nécessairement toute

promesse absolue, cependant, depuis quelque temps, je croyais ces éventualités assez peu probables pour ne conserver plus aucun doute sérieux sur la réalisation de notre projet. Cette attente a été trompée, et j'ai, de plus, le regret de n'avoir pu vous annoncer cette nouvelle que, pour ainsi dire, au dernier moment.

Je ne vous écris aujourd'hui qu'à cause de l'incertitude si ma lettre antérieure vous est parvenue. Je me réserve de répondre, au premier jour de loisir, à votre discussion sur l'importante question sociologique qui nous divise. Je n'ai, dans ce moment-ci, que le temps d'écrire quelques mots de plus, et je les emploierai à vous parler d'un ancien ami de mon père et de moi-même, M. Austin, qui va passer l'hiver actuel à Paris, et qui m'a témoigné un vif désir de vous connaître. C'est un homme d'une haute intelligence et d'une grande élévation de caractère, et je ne pourrais vous citer aucun homme dont l'amitié me soit plus précieuse. Par suite d'une mauvaise santé, et de son peu de goût pour la société ordinaire, il évite, comme vous, plutôt qu'il ne recherche, toute liaison personnelle nouvelle. Cependant, malgré la superficialité de ses connaissances mathématiques, et nonobstant plusieurs graves dissentiments d'opinion d'avec vos théories sociales, votre ouvrage l'a tellement frappé, qu'il regretterait beaucoup de demeurer à Paris sans vous connaître personnellement. Sa femme, beaucoup plus connue que lui, a une certaine réputation de femme supérieure, réputation méritée à quelques égards. Elle a d'ailleurs une sociabilité presque française. Je crois vraiment que vous auriez quelque plaisir à les connaître tous deux.

Tout à vous,

J. S. Mill.

XXXIX

COMTE A MILL

Paris, le dimanche matin 22 octobre 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

J'ai exactement reçu à Montpellier, mercredi matin 18, quelques heures avant mon départ, votre billet du 13, par lequel vous m'annoncez la triste nécessité d'ajourner encore la visite fraternelle sur laquelle nous comptions tous deux pour la fin de ce mois. Arrivé ici hier matin, j'ai trouvé sur mon bureau votre second billet du 17, qui confirme ce funeste contre-temps sans oser même faire espérer une prochaine compensation. Je ne crois pas devoir attendre ma réponse à la lettre que vous m'annoncez prochainement en réplique à la mienne de Bordeaux, pour dissiper toute inquiétude sur l'opportunité de votre double avis, qui, vous le voyez, m'est arrivé de manière à prévenir tout petit préparatif matériel relatif à votre cordiale réception, en ne me laissant que l'intime regret d'un nouveau désappointement. C'est le principal objet de ce billet-ci dont je profite pour vous assurer que ce retour précipité de Montpellier à Paris en moins de soixante heures n'a nullement dérangé ma santé, malgré que je ne dorme jamais en voiture. Une excellente nuit vient heureusement de dissiper ou prévenir toute perturbation physique, et je me trouve d'ailleurs déjà si pleinement réinstallé dans ma vie normale, que le pénible épisode périodique des six précédentes semaines

s'efface presque de mon souvenir immédiat, au point de croire parfois n'avoir pas du tout quitté Paris.

Vous pouvez compter sur l'entière efficacité de votre cordiale recommandation en faveur du couple Austin : il suffit qu'ils soient de vos amis pour mériter de moi un digne accueil, que le peu que vous m'annoncez de leurs propres tendances me semble d'ailleurs devoir bientôt transformer en une certaine sympathie spontanée. Je n'hésiterai point à m'écarter envers eux de ma constante répugnance contre les nouvelles relations.

Je suis trop fraîchement rentré pour être encore aucunement informé de l'état présent et de l'issue vraisemblable des diverses intrigues principales qui concernent les mutations devenues imminentes à l'École polytechnique. Je ne saurais donc vous assurer, davantage que dans ma lettre de Bordeaux, s'il en va réellement résulter un heureux changement de ma position : j'ai seulement déjà constaté que le bruit public m'est pleinement favorable, mais il l'était aussi en 1840, et vous savez que je n'en ai pas moins été frustré. En sera-t-il de même aujourd'hui ? je suis loin d'oser garantir le contraire. Au reste, si je devais rester examinateur, je suis toujours décidé à utiliser la dernière crise de façon à prévenir tout retour possible de telles indignités, en m'adressant bientôt au Ministre pour obtenir directement l'institution viagère de ces fonctions, comme elles l'étaient chez mes prédécesseurs, et j'ai lieu d'espérer que j'y réussirais.

Je me suis exactement acquitté, à Montpellier, de votre aimable commission envers Roméo Pouzin, qui est infiniment sensible à votre bon souvenir, et qui me prie de vous témoigner aussi combien il serait heureux de vous revoir. Il m'a procuré la satisfaction imprévue

de dîner cordialement avec M. Balard, qui me charge d'excuser auprès de vous son silence sur l'espoir qu'il a d'aller bientôt vous voir pendant quelques semaines; il espère se rendre à Londres vers la fin de novembre, devant d'abord, à cet effet, rentrer ici dans une ou deux semaines; je l'ai, du reste, trouvé fort bien portant.

Tout à vous,
A^{te} COMTE.

XL

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 1er novembre 1843.)
(Répondu le mardi 14 novembre 1843.)

India House, le 30 octobre 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Notre dissidence sur la question que vous caractérisez avec raison comme la plus fondamentale que puissent présenter les spéculations sociales ne doit certainement faire naître aucune inquiétude sur la possibilité finale d'une suffisante convergence d'opinion, parmi les gens instruits, sur des bases purement rationnelles. Mais cette dissidence, et la manière de penser que la discussion dévoile de part et d'autre, me confirme dans l'opinion que les bases intellectuelles de la sociologie statique ne sont pas encore suffisamment préparées.

Les fondements de la dynamique sociale sont aujour-

d'hui, à mon gré, pleinement constitués. Mais, quant à la statique, l'histoire n'y tenant plus la première place, et n'y pouvant servir qu'à titre d'éclaircissement en quelque sorte accessoire, quoique je ne me dissimule pas l'importance de ce rôle secondaire : le passage de la statique sociale à l'état vraiment positif exige par conséquent, comparativement à la dynamique, une bien plus grande perfection de la science de l'homme individuel. Il suppose surtout un état très avancé de la science secondaire que j'ai nommée Éthologie, c'est-à-dire de la théorie de l'influence des diverses circonstances extérieures, soit individuelles, soit sociales, sur la formation du caractère moral et intellectuel. Cette théorie, base nécessaire de l'éducation rationnelle, me paraît aujourd'hui la moins avancée de toutes les spéculations scientifiques un peu importantes. Une certaine connaissance réelle, même empirique, de cet ordre de rapports naturels, me semble on ne peut plus rare, et les saines observations ne le sont pas moins, soit par la difficulté du sujet, soit par la tendance, qui prévaut le plus souvent dans cet ordre de recherches, à regarder comme inexplicable tout ce qu'on n'est point parvenu à expliquer. Le genre d'étude biologique commencé, quoique avec une grande exagération, par Helvétius, n'a trouvé personne pour le poursuivre ; et je ne puis pas m'empêcher de croire que la réaction du XIXe siècle contre la philosophie du XVIIIe a déterminé aujourd'hui une exagération en sens contraire, tendant à faire aux diversités primitives une part trop large, et à dissimuler, sous plusieurs rapports, leur vrai caractère. Je trouve très naturel que vous expliquiez chez moi cette opinion par mon insuffisante connaissance de la théorie physique de la vie animale, et surtout de la

physiologie cérébrale. Je fais, et je continuerai à faire, mon possible pour faire disparaître toute objection semblable.

J'ai fait des études consciencieuses sur ce sujet : j'ai même lu avec une attention scrupuleuse les six volumes de Gall. J'ai trouvé fort juste une grande partie de sa polémique contre la psychologie de ses devanciers, dont au reste j'avais dès longtemps dépassé le point de vue. Mais vous savez déjà que les principes généraux, qui seuls selon vous sont jusqu'ici constatés dans la science phrénologique, ne me paraissent nullement prouvés par son livre, qui, au contraire, s'il prouvait quelque chose, tendrait plutôt, il me semble, conformément à l'intention de l'auteur, à déterminer l'organe cérébral de certains instincts spéciaux, soit animaux, soit particulièrement mentaux. J'admets la nécessité de prendre en sérieuse considération tous les rapports qu'on peut espérer d'établir entre la structure anatomique et les fonctions intellectuelles ou morales. Je saisirai avec empressement tout moyen de m'éclairer davantage sur ce sujet. Si vous m'indiquez dans ce but quelques nouvelles lectures à faire, je les ferai : mais tout ce que j'ai lu et pensé jusqu'ici me porte à croire que rien n'est vraiment établi, que tout est encore vague et incertain dans cet ordre de spéculations; il me semble même très difficile qu'elles sortent de cet état, tant que l'analyse éthologique de l'influence des circonstances extérieures, même générales, est aussi peu avancée qu'elle l'est, les diversités anatomiques ne devant répondre qu'à des résidus (pour me servir ici de ma terminologie logique), après qu'on a soustrait du phénomène total tout ce qui comporte une autre explication quelconque. Si, dans notre discussion sur les tendances caractéris-

tiques des deux sexes, j'ai cité une opinion que je savais être celle de plusieurs physiologistes éminents, et qui ferait croire les femmes moins propres que les hommes aux travaux cérébraux de longue haleine, partant aux sciences et à la philosophie, ce n'est pas que ce soit là mon opinion propre; je la donnais comme la seule, parmi les théories de ce genre, qui ne me semblait pas en contradiction flagrante avec les faits : encore, si on l'admettait, elle n'indiquerait, de la part des femmes, aucune inaptitude pour la science, mais seulement une moindre vocation spéciale pour elle. Maintenant, que cette théorie physiologique soit vraie ou non, c'est ce que je ne prétends pas décider; les progrès scientifiques le décideront probablement un jour.

J'écarterai donc, dans la suite de notre discussion, les considérations anatomiques, en me tenant disposé à accueillir tout renseignement nouveau que vous puissiez m'indiquer, ou qui se présente de toute autre part. Vous pensez d'ailleurs qu'indépendamment de ces considérations, une analyse exacte de l'expérience générale, tant usuelle qu'historique, suffit pour établir vos conclusions.

Quant à l'expérience usuelle, j'avoue que la mienne ne s'accorde pas, en ce qui est en question, avec la vôtre. Ne croyez pas que je me flatte aucunement de bien connaître les femmes ; il est très difficile de connaître intimement qui que ce soit; et la difficulté pour tout être mâle de connaître réellement, je ne dis pas les femmes, mais une femme quelconque, est le plus souvent insupérable (*sic*). Celui qui les connaît le mieux à certains égards, ne les connaît pas du tout à d'autres. Cependant, je crois le milieu anglais

plus favorable, à tout prendre, pour les connaître, que le français. D'après tout ce que j'ai pu apprendre, soit par les livres, soit par ma propre observation, ou par celle des autres, l'éducation des jeunes filles est beaucoup plus sexuelle, pour ainsi dire, en France, qu'elle ne l'est en Angleterre. Je ne dis pas ceci dans le sens physique, quoique à cet égard aussi ce soit vrai ; je veux dire que l'effet à produire sur l'autre sexe leur est habituellement présent, pour ne pas dire habituellement proposé, comme but principal de leur conduite, et même dès l'enfance. Cela est beaucoup moins vrai ici, cela n'est même pas vrai du tout, en thèse générale, et cette différence a des résultats immenses, non seulement sur le développement propre de leurs facultés, mais sur la possibilité aux hommes de les bien connaître, puisqu'en France elles sont constituées en état permanent de simulation ; ici, au contraire, il y a seulement, en général, de la dissimulation, effet de la compression sociale. Encore celle-là même est essentiellement involontaire, les femmes, le plus souvent, n'en ayant elles-mêmes presque pas conscience. Elles se regardent certainement chez nous, et les hommes les regardent aussi, moins comme femmes, et beaucoup plus comme des êtres humains en général. Leur éducation leur impose bien, en leur qualité de femmes, quelques règles spéciales de bienséance, mais comme préceptes généraux, et sans qu'elles les rapportent à leur position envers les hommes, ou envers un homme quelconque. Leur dépendance sociale gêne beaucoup leur développement, mais ne l'altère pas autant qu'en France.

Quoi qu'il en soit de cela, mes propres observations ne m'indiquent rien qui puisse justifier le jugement

absolu que vous portez sur les femmes, d'incapacité pour toute direction des affaires quelconques. D'abord, à l'égard du gouvernement domestique, il est, je crois, généralement reconnu que les ménages sont mieux gouvernés en Angleterre que partout ailleurs, du moins en ce qui regarde la discipline et l'obéissance, tant à l'égard des enfants qu'à celui des domestiques. Ces derniers ont en général (si on excepte l'Écosse) moins d'intelligence qu'en France ou en Italie, mais ils font leur tâche avec beaucoup plus d'exactitude et de perfection matérielle, qui pourtant ne s'obtiennent qu'au prix d'une surveillance intelligente et continue. Or le gouvernement domestique appartient ici exclusivement à la femme ; le mari se croirait ridicule s'il s'en mêlait : il est très souvent d'une ignorance et d'une incapacité souveraine dans tout ce genre de détails.

Pour la direction industrielle, les femmes ne l'ont jamais exercée jusqu'ici qu'en des établissements d'une étendue très modérée, où pourtant on n'a pas remarqué qu'elles s'en soient plus mal acquittées que les hommes, ni que l'esprit de suite leur ait manqué ; effectivement, quand on veut s'entendre sur le sens des mots, je ne trouve pas que ce soit du tout ce qui leur manque. L'esprit de suite, qui vous paraît avec raison la principale condition du succès prolongé dans les entreprises industrielles de premier ordre, ne peut pas être la capacité de soutenir une forte contention intellectuelle pendant huit ou dix heures par jour : s'il en était ainsi, fort peu d'hommes s'en tireraient avec succès. Ce qui fait l'esprit de suite, c'est sans doute la persévérance dans un dessein arrêté, ou dans un plan donné, jusqu'à ce que l'essai en soit suffisamment fait. Or, je ne crois pas qu'on puisse contester cela aux femmes, compara-

tivement aux hommes. Je ne crois pas que le caprice, que la mobilité dont on les accuse (quoiqu'on soit bien loin de les en accuser en Angleterre), s'exercent dans les choses qui regardent leurs intérêts permanents. Je crois qu'on ne trouve nulle part, dans les desseins importants, plus de patience et de longanimité que chez elles : d'ailleurs, je trouve leur caprice, même dans les cas les plus caractérisés, beaucoup plus apparent que réel, quoiqu'elles sachent quelquefois très bien s'en servir comme moyen d'agir sur ceux parmi les hommes qui les envisagent, pour citer vos paroles, comme de charmants jouets.

Vous les jugez moins aptes que les hommes à la prépondérance de la raison sur la passion, c'est-à-dire plus portées à suivre l'impulsion présente de tout désir énergique. Je pourrais dire, au contraire, qu'elles le sont beaucoup moins, si je voulais juger cette question d'après l'expérience journalière ; car le renoncement aux choses qu'elles désirent est chez elles l'ordre usuel de la vie, au lieu que chez les chefs de famille mâles ces sacrifices n'arrivent guère que dans les grandes occasions, et que ces chefs se montrent ordinairement très peu patients à les supporter, dans les choses où ils ne s'en sont pas fait une habitude. Mais je ne veux rien fonder là-dessus, parce que je reconnais dans la patience des femmes, ainsi que dans l'impatience des hommes, en ce qui froisse leurs inclinations, l'effet naturel de la puissance d'une part, et de la dépendance de l'autre. Il faut donc décider cette question par des considérations *à priori*. Or, il me semble que la prépondérance de la raison sur l'inclination est proportionnée à l'habitude qu'on a de s'examiner soi-même, et de se rendre compte de son caractère et de ses défauts. Celui qui

n'est pas parvenu à avoir la conscience exacte de son propre caractère ne saura pas diriger sa conduite d'après sa raison. Il continuera d'obéir à ses habitudes, soit d'action, soit de sentiment ou de pensée. Je crois que cet examen de soi-même, malheureusement trop rare partout, l'est pour le moins autant chez le sexe mâle que chez les femmes. Une conscience intime de soi-même, et l'empire sur soi qui en résulte, sont des faits très exceptionnels chez les uns et les autres ; mais si vous demandiez à la plupart des Anglais leur jugement sur ce point, vous trouverez chez eux, quelle que soit d'ailleurs leur opinion sur le compte des femmes, un préjugé tout contraire à la doctrine que vous soutenez. Beaucoup d'entre eux seraient portés à croire les mâles incapables d'exercer sur eux-mêmes une force de répression morale égale à celle qu'ils regardent comme le propre des femmes. Sans partager cette idée exagérée, je l'admets au moins comme indice que le témoignage de l'expérience n'est pas exclusivement de l'autre côté. D'ailleurs l'opinion générale accorde aux femmes une conscience ordinairement plus scrupuleuse que celle des hommes : or, qu'est-ce que la conscience, si ce n'est pas la soumission des passions à la raison ?

Je viens maintenant à l'argument fondé sur la persistance, jusqu'à notre temps, de la subalternité sociale des femmes, comparée à l'émancipation graduelle des classes inférieures dans les nations les plus avancées, quoique ces classes aient partout commencé par être esclaves. Cette différence historique ne vous paraît explicable que par une infériorité organique de la part des femmes. Je crois pourtant voir à cet argument une réponse suffisante. Il est vrai que les esclaves sont parvenus, dans les populations d'élite, à s'élever jusqu'à

la liberté, et même quelquefois à l'égalité sociale. Mais je ne crois pas que cela ait jamais eu lieu à l'égard des esclaves domestiques. Ceux-là ne se sont, je crois, jamais émancipés eux-mêmes ; ils y sont parvenus à la suite des autres esclaves, sans y avoir contribué par leurs propres efforts. C'est qu'il y a dans la dépendance continue, dans celle de tous les instants, quelque chose qui énerve l'âme, et qui arrête, dès le commencement, tout essor vers l'indépendance. Le serf est dans une tout autre position. Il a des devoirs plus ou moins fixes à remplir envers son maître ; ces devoirs remplis, il est à peu près libre. Il a de la propriété à lui ; il est forcé à la prévoyance ; il ne reçoit pas le pain d'autrui, il est chargé du soin de sa propre subsistance ; il a même du pouvoir sur les autres ; il est maître chez lui ; il a femme et enfants, il est responsable pour eux, il s'exerce dans le commandement, il apprend à se croire quelque chose. Tout cela était déjà vrai, jusqu'à un certain point, chez les esclaves agricoles des anciens ; et pourtant le premier pas dans leur émancipation, celui de leur transformation en serfs, n'a pas, je crois, résulté de leurs propres efforts, mais de l'intérêt des maîtres, secondés par l'autorité morale de l'Église. C'est seulement depuis l'état de servage que leur élévation sociale a été essentiellement due à eux-mêmes. Or, il faut reconnaître que la position spéciale des femmes, quoique sans doute très supérieure en Europe à ce que furent jamais les serfs, est dépourvue de cette demi-indépendance, de cette habitude de diriger, entre certaines limites, leurs propres intérêts, sans aucune intervention supérieure, qui a toujours appartenu aux serfs, et qui a été, ce me semble, la principale source de l'essor par lequel ils se sont peu à peu élevés à la

liberté. La servitude des femmes, quoique bien plus douce, est une servitude sans intermission, et qui s'étend à tous les actes, et qui les décharge, bien plus complètement que les serfs, de toute haute prévoyance et de toute vraie direction de leur propre conduite, soit envers la société, soit même dans le sens de l'intérêt individuel. Cela étant, la douceur comparative de cette servitude est une raison de plus pour qu'elle se prolonge. Je ne crois pas qu'il y ait un homme sur cent mille qui, n'ayant jamais joui de la liberté, soit capable de la préférer à l'état d'esclave caressé, état si conforme à la paresse, qui est universelle, et à la lâcheté, qui est très générale dans notre espèce. Jamais d'ailleurs des esclaves quelconques n'ont été si soigneusement élevés, dès la première enfance, dans la ferme croyance qu'ils doivent toujours être assujettis à d'autres hommes, et que les affaires réelles de la vie ne sont pas du tout de leur ressort, que le sont et l'ont toujours été les femmes. Tous les ressorts sympathiques de leur nature particulière sont employés à leur faire chercher le bonheur, non pas dans leur vie propre, mais exclusivement dans la faveur et dans l'affection de l'autre sexe, ce qui ne leur est accordé qu'à condition de dépendance. Peu importe alors qu'un grand nombre d'entre elles vivent et meurent sans se lier à aucun homme, puisque la direction exclusive de leur esprit et de leur ambition dans ce sens, pendant leur jeunesse, doit empêcher plus tard, si ce n'est dans des cas tout à fait exceptionnels, tout élan réel dans une autre direction, même en supposant une suffisante indépendance pécuniaire, et le milieu social le plus favorable. Il est inutile de vous parler de l'influence que doit exercer l'intimité toute particulière de cette classe de dépen-

dants avec leurs maîtres, intimité si au delà de celle qui peut exister dans tout autre cas. Je ne parle pas non plus de l'influence morale de l'infériorité en force physique, qui, même en ne supposant, du côté des mâles, aucun abus direct de leur puissance musculaire, doit nécessairement amener un certain respect involontaire, et une certaine habitude de dépendance, qui finit même souvent par s'établir entre deux mâles dont l'un est plus faible que l'autre, s'ils sont très liés ensemble.

Ces considérations me paraissent plus que suffisantes pour expliquer un retard presque indéfini de l'émancipation sociale des femmes, sans qu'on puisse induire de là qu'elle ne doive jamais arriver. Au moins vous avouerez qu'elle ne pouvait avoir lieu que longtemps après celle des serfs, qui n'est pas elle-même un fait très ancien. Il me semble, au reste, que l'élévation des femmes est déjà aussi avancée et qu'elle s'avance aussi vite qu'on pourrait s'y attendre, d'après la théorie de l'égalité naturelle. Elles ne peuvent pas faire comme les serfs, qui ne se sont affranchis qu'en formant des sociétés à part, c'est-à-dire les villes, où même, le plus souvent, ils ont eu à soutenir une longue lutte militaire avec leurs seigneurs, lutte dans laquelle leur supériorité en nombre, accompagnée d'égalité en forces physiques, fut une compensation puissante de leur infériorité en éducation militaire ; les femmes, au contraire, ne pouvaient s'élever socialement qu'en prouvant de plus en plus par des efforts individuels, dans toutes les carrières qui ne leur sont pas interdites, qu'elles sont capables de plus grandes choses qu'on ne leur accordait auparavant. Il me semble qu'à cet égard elles font de rapides progrès, et que par ce moyen, le seul possible, leur affranchissement s'opérera par elles-

mêmes. Depuis un siècle, chaque génération a dépassé la précédente, quant au nombre et au mérite de leurs écrits; ce mouvement progressif est surtout devenu très accéléré en France et en Angleterre depuis cinquante ans. Plusieurs femmes se sont même élevées, dans leurs écrits, jusqu'au génie créateur; quoique les facultés qui le constituent ne dussent servir le plus souvent, chez le sexe qui ne fait pas d'ordinaire des études sérieuses, et qui n'a pas à vivre de son travail, qu'à titre d'ornement, ou tout au plus au bonheur de la vie intérieure. Ce qui leur a principalement manqué jusqu'ici en littérature, comme dans les beaux-arts, c'est une forte originalité; mais il est très naturel que cela manque, surtout dans les commencements, à ceux qui viennent les derniers : ce sont les Romains qui viennent après les Grecs. La littérature féminine a nécessairement commencé par imiter la masculine; elle s'est conformée aux types et aux idées reçues; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'on voit des femmes qui écrivent comme femmes, avec leurs sentiments et leur expérience féminine. Elles feront cela, je crois, de plus en plus, et je ne doute pas qu'alors on ne voie cesser le reproche qu'on leur a fait de n'avoir rien su créer de premier ordre, car toute grande création suppose nécessairement une conception originale.

Je ne dirai qu'une chose de plus. Dans la haute direction des affaires humaines, le rôle de reine est le seul qui ne soit pas fermé aux femmes. Ce rôle seul, par une anomalie accidentelle, que vous qualifiez de ridicule, et qui l'est en effet par son contraste bizarre avec l'ensemble de leur position sociale, leur est resté ouvert dans la plupart des pays européens. Or, à partir du temps où la royauté a cessé d'exiger surtout la ca-

pacité militaire, jusqu'à celle (*sic*) où elle a commencé à ne plus exiger, ni même en quelque sorte comporter aucune capacité quelconque; dans cet intervalle d'à peu près deux siècles, les reines n'ont-elles pas honorablement rempli leür fonction sociale? et l'histoire ne montre-t-elle pas dans ce temps tout autant de grandes reines, proportion gardée, que de grands rois? Je le crois, du moins; et cette expérience, faite en des circonstances qui sont très loin d'être favorables, ne doit pas avoir peu de poids, à ce qui m'en semble, dans la question de leur capacité gouvernementale.

Je vous envoie, comme vous voyez, mon cher Monsieur Comte, un traité au lieu d'une lettre. Je ne m'en excuse pas, car sans doute vous pensez comme moi qu'une question si fondamentale mérite qu'on la retourne de tous les côtés, et qu'on ne perd pas son temps à la discuter longuement. Je tiens d'ailleurs beaucoup à ce que vous ne croyiez pas que ce soit ici de ma part une idée légèrement adoptée; il y a peu de questions que j'aie plus méditées, et bien qu'en général je sois connu pour ne pas tenir à des opinions une fois admises, dès qu'on me prouve qu'elles sont mal fondées, celle-ci a résisté chez moi à tout ce qu'on lui a opposé jusqu'ici. Comme vous avez aussi de votre part une opinion très arrêtée, il n'est guère probable qu'une discussion épistolaire, ou même orale, fasse disparaître notre dissentiment, mais elle peut, sans cela, nous être de plus d'une manière très utile.

Il me reste peu de place pour vous parler d'autre chose. J'ai fait part à M. Austin de votre aimable intention de faire en sa faveur une exception à votre règle d'éviter les nouvelles connaissances. Il y est très sensible et se propose d'aller vous voir. Je pense que

vous vous en trouverez bien : c'est un homme très digne de votre sympathie, et dont la conversation est pleine d'idées justes et profondes. Je ne connais personne qui juge plus sainement l'Angleterre, et aussi, autant que je puis prononcer là-dessus, l'Allemagne, où il a longtemps séjourné.

Mon jeune ami Bain est digne de tout votre intérêt, et tout annonce qu'il ne trompera pas nos espérances. Il m'écrit souvent de l'Écosse des lettres admirables de bon sens et de profondeur. Il trouve les esprits, même dans ce pays si religieux en apparence, merveilleusement bien préparés pour l'avènement social du positivisme. *At a distance*, dit-il, *one can hardly believe, how very few points of every day human life are touched by theologic views. Theology is descending rapidly to the mere Æsthetic and to a bond of social agglomeration, the desire of which last is its greatest hold* (1).

Votre dévoué,
J. S. Mill.

---

(1) De loin, dit-il, on a peine à croire combien peu de points de la vie de tous les jours sont touchés par les idées théologiques. La théologie descend rapidement à un rôle purement esthétique, et à n'être plus qu'un lien de la masse sociale : le désir d'un tel lien est sa plus forte prise sur les esprits.

XLI

COMTE A MILL

Paris, le mardi 14 novembre 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

Ayant déjà repris mes occupations quotidiennes, je m'empresse de répondre à votre importante lettre du 30 octobre avant de commencer mon petit travail sur l'École polytechnique, qui, devant me prendre une quinzaine de jours, retarderait trop une réponse que je regarde comme la terminaison actuelle de notre grande discussion biologico-sociologique. L'impression générale qui m'est restée de cette lettre m'a conduit, en effet, à penser que cette discussion est maintenant parvenue entre nous aussi loin qu'elle puisse être poussée actuellement avec quelque utilité, en sorte qu'il y aurait aujourd'hui plus d'inconvénients que d'avantages à la prolonger au delà ; et il me semble, d'après vos dernières phrases, que vous n'êtes pas éloigné, au fond, de la même appréciation totale. Sans que vos divers arguments, à ce sujet, aient nullement ébranlé, ni même modifié, aucune de mes convictions antérieures, ils m'ont prouvé que le temps n'est pas encore venu de vous voir arriver spontanément aux vérités fondamentales que j'admets depuis longtemps sur ce point capital, mais en me laissant pourtant, dans toute sa plénitude, l'espoir que vos méditations ultérieures finiront par vous y conduire aussi. Aux termes où nous en sommes actuellement, nous ne convergeons pas suffisamment

ni sur les principes, ni même sur les faits, qui doivent indispensablement concourir à la décision ; et, par suite, il devient convenable, non de clore finalement la discussion, mais de la suspendre indéfiniment jusqu'à ce que les conditions d'une utile reprise se trouvent effectivement remplies de part ou d'autre.

Néanmoins, je crois devoir, pour la dernière fois, reprendre sommairement les principaux articles de votre lettre, afin de mieux caractériser que je n'ai pu le faire jusqu'ici les points essentiels d'opposition, à la fois logique et scientifique, ainsi constatés entre nous à cet égard.

D'abord je partage essentiellement votre opinion logique sur la difficulté supérieure qu'offrent aujourd'hui les questions de statique sociale comparées aux questions dynamiques.

Cependant, quoique l'élaboration positive de celles-ci soit maintenant beaucoup plus mûre, en même temps qu'elle est heureusement plus urgente, je crois possible de démontrer immédiatement les principales bases de la sociologie statique, et j'espère en donner l'exemple dans le traité méthodique que je commencerai à la fin de cet hiver. Je pense même que, sans cette condition préalable, la théorie dynamique n'aurait pas une suffisante rationalité : je puis déjà assurer que, pour ma propre intelligence, ce préambule est depuis longtemps assez accompli, quoique je n'aie pu jusqu'ici développer assez cet ordre de convictions pour les faire convenablement partager aux autres penseurs. Par cela même que les lois fondamentales de l'existence ne peuvent jamais être vraiment suspendues, il est très difficile d'en démêler nettement l'influence continue dans l'étude des phénomènes d'activité ; mais cela n'est pourtant pas im-

possible, en appréciant convenablement ce qu'ils offrent de commun à tous les cas essentiels. En outre, je crois que les lumières préliminaires émanées de la pure biologie, et qui ont alors une importance supérieure, surtout pour notre question actuelle, sont déjà beaucoup plus avancées que vous ne semblez l'admettre, malgré l'état peu satisfaisant de nos études biologiques. Sans doute, comme vous le dites, en réagissant contre les aberrations philosophiques du siècle dernier, les penseurs contemporains ont été quelquefois conduits à exagérer en sens inverse : ainsi Gall, en relevant dignement l'influence prépondérante de l'organisme primordial, a trop négligé celle de l'éducation, si abusivement préconisée par Helvétius. Mais, quoique la vérité soit assurément entre les deux, elle est loin, à mes yeux, de consister dans le juste milieu, et se trouve beaucoup plus près de l'opinion actuelle que de la précédente.

Il était fort naturel d'apprécier d'abord les influences extérieures comme plus nettes, et c'est ce qu'a fait le XVIIIe siècle dans tous les sujets biologiques, où les notions de milieu prédominaient toujours sur celles d'organisme ; mais ce n'est certes point là l'état normal de la philosophie biologique, où les conditions organiques doivent certainement prévaloir, puisque c'est l'organisme et non le milieu qui nous fait hommes plutôt que singes ou chiens, et même qui détermine notre mode spécial d'humanité jusqu'à un degré beaucoup plus circonscrit qu'on ne le croit souvent.

Sous l'aspect logique, en appliquant la marche naturelle que votre précieux traité a si judicieusement caractérisée comme *méthode des résidus*, il ne faut point, ce me semble, surtout dans des sujets aussi complexes, regarder comme indifférent l'ordre des soustractions

partielles, qui doivent toujours se succéder, autant que possible, suivant le décroissement d'importance qu'une première appréciation générale assigne spontanément aux diverses influences déterminables; en sorte que, dans les recherches biologiques, on doit le plus souvent renverser l'ordre que vous y croyez toujours préférable, du dehors au dedans. Je regrette beaucoup que les graves défauts de coordination inhérents à l'ouvrage de Gall aient tellement choqué un esprit aussi méthodique que le vôtre, qu'ils ont empêché jusqu'ici d'apprécier la réalité fondamentale de ses démonstrations essentielles, abstraction faite de toute localisation irrationnelle ou prématurée. Peut-être seriez-vous, à cet égard, moins mécontent de son grand ouvrage primitif (*Anatomie et Physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, in-4°), quoique cette lecture soit probablement trop anatomique pour votre but.

Mais les mêmes idées-mères se présenteraient à vous sous une meilleure forme logique dans les travaux plus systématiques de Spurzheim, c'est-à-dire les *Observations sur la phrénologie*, l'*Essai philosophique sur les facultés morales et intellectuelles*, l'ouvrage *sur l'éducation*, et même celui relatif à *la folie*, ce qui constitue seulement en tout quatre minces volumes in-8°, aisément lus en une ou deux semaines. Sans que la subordination des sexes y soit directement examinée, on peut cependant regarder cette doctrine comme ayant déjà suffisamment établi, autant du moins que la seule biologie peut le faire, le principe fondamental de la hiérarchie domestique. Avant que la philosophie biologique eût convenablement surgi sous Vicq-d'Azyr et Bichat, et surtout indépendamment de la physiologie cérébrale, un ouvrage estimable, quoique peu éminent, utile peut-

être à relire aujourd'hui, avait déjà tenté de fonder ce principe sur la seule considération prépondérante de la destination physique : c'est le petit traité d'un médecin de Montpellier (Roussel), intitulé : *Système physique et moral de la femme*, publié en 1775 sous l'impulsion scientifique des travaux de Bordeu, le grand précurseur de Bichat.

La biologie comparée me semble d'ailleurs ne laisser aujourd'hui à ce sujet aucun doute essentiel. En suivant, par exemple, les leçons de M. de Blainville, quoiqu'il n'y ait expressément en vue aucune thèse quelconque à cet égard, il est impossible de ne pas voir ressortir de l'ensemble des études animales la loi générale de la supériorité du sexe masculin dans toute la partie supérieure de la hiérarchie vivante; il faudrait descendre jusque chez les invertébrés pour trouver, et encore très rarement, de notables exceptions à cette grande règle organique qui présente, en outre, la diversité des sexes comme croissant avec le degré d'organisation. Je suis donc loin de consentir, sous ce rapport, à abandonner les considérations biologiques, quoique je regarde l'appréciation sociologique comme pouvant suffire isolément à la constatation directe de cette importante notion ; mais les inspirations biologiques doivent alors servir surtout à bien diriger les spéculations sociologiques, qui, à cet égard, ainsi qu'à tout autre titre élémentaire, me semblent ne devoir offrir qu'une sorte de prolongement philosophique des grands théorèmes biologiques.

Quant à l'appréciation sociologique, séparément envisagée, je ne saurais vous accorder en fait que le milieu anglais soit plus favorable au développement intellectuel et moral des femmes que le milieu français. Abstrac-

tion faite de toute vaine inspiration de nationalité, dont vous me savez certes fort indépendant, je crois, au contraire, que les dames doivent mieux se développer en France, par cela même qu'elles y vivent en plus complète société avec les hommes. Cette diversité entre nous n'est d'ailleurs que la suite d'une autre plus générale, consistant en ce que la constitution sociale vous paraît jusqu'ici défavorable au développement féminin, tandis qu'elle me semble très apte à cultiver les qualités propres aux femmes. Au reste, je ne suis nullement compétent pour contester votre observation sur les ménages anglais ; mais je crois que vous y confondez trop la simple *administration* domestique avec le vrai *gouvernement* général de la famille. Dans tout l'occident européen, je crois que, comme en Angleterre, les ménages sont administrés par les femmes; mais partout aussi, sauf les anomalies individuelles, ce sont les hommes qui gouvernent les affaires communes de la famille.

Je ne saurais surtout admettre votre comparaison de la condition des femmes à celle d'aucune sorte d'esclaves. Je n'avais indiqué ce rapprochement qu'afin de prévenir une objection assez naturelle qui tendait à infirmer indirectement ma conclusion sur le passage du fait au principe. Mais, en comparant directement les deux cas, il me semble que, depuis l'établissement de la monogamie, et surtout dans la sociabilité moderne, la dénomination de servitude serait extrêmement vicieuse pour caractériser l'état social de nos douces compagnes, et par suite je ne peux nullement accepter le parallélisme historique des variations simultanées de deux situations aussi radicalement hétérogènes. La vente et l'impossession sont les deux

principaux caractères de tout esclavage; or, ils n'ont certainement jamais pu s'appliquer aux Occidentales des cinq derniers siècles.

Quant au progrès qui, depuis un siècle, s'opérerait graduellement vers l'émancipation féminine, j'avoue que je n'y crois aucunement, ni comme fait, ni comme principe. Nos auteurs femelles ne me semblent nullement supérieurs, en réalité, à Mme de Sévigné, à Mme de Lafayette, à Mme de Motteville, et aux autres dames remarquables du XVIIe siècle : je ne saurais dire s'il en est autrement en Angleterre. La femme qui, sous un nom d'homme, s'est rendue aujourd'hui si déplorablement célèbre chez nous me paraît, au fond, très inférieure, non seulement en convenances, mais même en originalité féminine, à la plupart de ces estimables types.

Je ne vois, en réalité, d'autre accroissement notable que celui du nombre et de la fécondité matérielle de ces littératrices, comme Molière l'avait probablement prévu ; mais je doute qu'il y ait là un vrai progrès. Ce mouvement consiste surtout en un dévergondage croissant, qui me semble une suite (ou plutôt face) fâcheuse, mais très naturelle, de notre universelle anarchie mentale, depuis l'inévitable décadence des frêles fondements que la théologie avait provisoirement fournis à l'ensemble des grandes notions morales et sociales. Outre que cette partie de l'ébranlement négatif a dû se trouver spécialement favorisée par d'énergiques passions, elle n'a eu à lutter que contre la partie la plus faible peut-être de la sociabilité théologique; car, qu'y a-t-il de plus stupide que de fonder la hiérarchie domestique sur la côte surnuméraire d'Adam ? Est-il étonnant que des prin-

cipes aussi légèrement constitués n'aient pu résister au choc d'une anarchie passionnée? Mais leur discrédit momentané ne prouve réellement autre chose que la nécessité de les mieux établir. Sous ce rapport, les déplorables discussions ainsi soulevées, quoique essentiellement dépourvues encore d'opportunité logique, outre qu'elles sont malheureusement inévitables, auront au moins l'utilité d'obliger à mieux approfondir les motifs intimes de cette indispensable coordination domestique. L'émeute actuelle des femmes, ou plutôt de quelques femmes, n'aura finalement d'autre résultat que de faire expérimentalement ressortir la réalité insurmontable du principe d'une telle subordination, qui doit ensuite réagir profondément sur toutes les parties de l'économie sociale; mais cette utile conclusion se trouvera ainsi achetée au prix de beaucoup de malheurs publics et privés, qu'une marche plus philosophique aurait évités, si une telle rationalité était aujourd'hui possible. Si cette désastreuse égalité sociale des deux sexes était jamais réellement tentée, elle troublerait aussitôt radicalement les conditions d'existence du sexe qu'on voudrait ainsi favoriser, et à l'égard duquel la protection actuelle, qu'il faut seulement compléter en la régularisant, se trouverait alors convertie en une concurrence impossible à soutenir habituellement. Une telle assimilation tendrait d'ailleurs moralement à détruire le principal charme qui nous entraîne aujourd'hui vers les femmes, et qui, résulté d'une suffisante harmonie entre la diversité sociale et la diversité organique, suppose les femmes dans une situation essentiellement passive et spéculative, qui ne peut d'ailleurs empêcher leur juste participation à toutes les grandes sympathies sociales.

Si un tel principe de répulsion pouvait être poussé jusqu'à son extrême limite naturelle, j'ose avancer qu'il se présenterait comme directement opposé à la reproduction de notre espèce, ce qui ramène, à cet égard, le point de vue biologique, plus intimement lié là qu'ailleurs au point de vue sociologique.

Tout ceci vous semblera peut-être trop étendu pour une discussion que je regarde comme provisoirement terminée; mais, par ce motif même, je tenais à mieux caractériser nos principales dissidences. Au reste, quoique sans résultat actuel, je suis loin de regretter que vous l'ayez engagée, car elle m'aura beaucoup servi à bien sentir les points essentiels sur lesquels doit porter, surtout, dans mon prochain traité, mon effort de démonstration statique envers un principe qui, malgré sa nature éminemment élémentaire, est encore aussi profondément méconnu d'un esprit aussi supérieur et aussi dignement préparé. Mais permettez-moi d'espérer, d'après ma propre expérience antérieure, que cette situation de votre intelligence ne constitue vraiment qu'une dernière phase passagère de la transition négative propre à notre temps. Il me resterait seulement à expliquer pourquoi cette phase a duré plus longtemps pour vous que pour moi, par des motifs, jusqu'ici peu appréciables, inhérents soit à nos organisations, soit peut-être aussi à nos éducations, soit surtout, je présume, à nos positions respectives.

Quoiqu'il me reste bien peu de place, je ne terminerai pas sans vous annoncer l'heureuse impression produite sur M. de Blainville par sa lecture approfondie de votre important ouvrage, au-delà même de ce que j'avais espéré. Il ne m'a pas encore rendu mon exemplaire, où

il veut relire plusieurs passages essentiels; mais j'ai reconnu que, malgré les fâcheuses préoccupations théologiques qui menacent d'altérer sa vieillesse, son éminente nature philosophique n'avait pu s'empêcher de sentir dignement, non seulement la haute puissance intellectuelle manifestée si énergiquement dans ce grand travail, mais son aptitude spontanée à diriger vers la philosophie positive des esprits estimables sur lesquels mon ouvrage n'aurait pas d'action directe, par suite d'une trop grande opposition. En un mot, M. de Blainville a fort bien apprécié l'heureuse coïncidence naturelle de nos deux efforts philosophiques. A ce propos, donnez-moi, je vous prie, quelques nouvelles de votre traducteur, que je ne connais encore que par vous, Marrast ne m'en ayant jamais parlé.

Je suis charmé des bons renseignements que vous fournit notre jeune collègue, M. Bain, sur les chances prochaines du *positivisme* en Écosse. Au sujet de cette indispensable expression, spontanément présentée à chacun de nous, savez-vous que notre commune philosophie est vraiment la seule qui se désignera enfin, dans l'usage universel, par une dénomination dogmatique sans emprunter aucun nom d'auteur, comme on l'a toujours fait jusqu'ici, depuis le platonisme jusqu'au fouriérisme? Le mot *catholicisme* avait, il est vrai, cette qualité intrinsèque; mais il a été absorbé, de fait, par le nom de *christianisme*. Je crois que nous devons nous féliciter beaucoup de cette distinction caractéristique, aussi utile qu'honorable.

Il n'y a rien de nouveau dans ma situation polytechnique, aucune mutation individuelle n'étant encore opérée.

J'ai vu récemment M. Balard, revenu de Montpellier

au commencement de ce mois; il espère toujours aller vous voir à Londres avant la fin de 1843.

Je n'ai pas encore reçu la visite que vous m'annoncez de M. Austin; mais vous pouvez compter que je l'accueillerai cordialement.

Avez-vous revu Mazhar-Effendi? Quant à moi, je n'en ai aucune nouvelle.

Tout à vous fraternellement,

A[te] Comte.

XLII

MILL A COMTE

(Reçu le dimanche 10 décembre 1813.)
(Répondu le samedi 23 décembre 1843.)

India House, le 8 décembre 1843.

Mon cher Monsieur Comte,

Puisque vous jugez que la discussion, qui a tenu dernièrement une si grande place dans notre correspondance, est maintenant parvenue au point au delà duquel elle ne peut plus être portée avec avantage, je m'abstiendrai de la prolonger, en y ajoutant des observations quelconques sur votre dernière lettre. Cette lettre n'a nullement ébranlé ma conviction, comme en effet elle n'y était pas destinée, mais seulement à mieux constater les points de divergence entre nos deux ma-

nières de penser. Je dois dire pourtant que, plus je médite cette question, et plus je me raffermis dans mon opinion, qui, de très ancienne date chez moi, ne s'est pas trouvée démentie, mais certainement confirmée, par les faits qui se sont présentés à mon observation dans la vie ; en quoi elle diffère de beaucoup d'autres opinions, que j'avais seulement acceptées de la philosophie négative de mon temps, et que j'ai depuis modifiées ou abandonnées. Permettez-moi de dire aussi que notre discussion, par cela même qu'elle n'a pas changé mon opinion, a nécessairement tendu à la fortifier ; car, malgré l'élaboration plus complète que vous vous proposez de donner à cette question, dans le Traité dont vous allez commencer la préparation, je suis bien persuadé que vous possédez parfaitement tout ce qu'on peut dire de mieux à l'appui d'une doctrine à laquelle vous tenez si fortement, et je crois que ce qui vous reste à dire ne pourra plus être que le commentaire, en quelque sorte, de ce que vous m'avez déjà indiqué.

Cette discussion a laissé chez moi, à d'autres égards, des traces permanentes, et je pense qu'elle aura un certain effet sur la direction de mes travaux à venir. Je vois de plus en plus que c'est la statique sociale qui maintenant appelle surtout les esprits convenablement préparés. Vous avez fondé définitivement la sociologie dynamique, et nul esprit émancipé, suffisamment pourvu de connaissances positives, ne peut manquer à reconnaître dans votre grande loi du développement humain, et dans ses divers corollaires, une explication vraie de l'ensemble du passé social, et la prophétie d'un avenir indéfini. Il importe à présent que la statique sociale soit maintenue au niveau de la dynamique, qui, sans elle, ne peut pas être, comme vous le dites très bien, suffi-

samment rationnelle, ni surtout servir nullement à contrôler l'anarchie actuelle des doctrines sociales. Pour cela, je crois qu'il faut surtout travailler à perfectionner, ou plutôt, on peut presque dire, à créer l'éthologie, en appréciant convenablement la nature et le degré des effets éthologiques produits, soit par l'organisation, soit par les diverses circonstances extérieures. Je conviens avec vous que dans ces spéculations, où la méthode des résidus doit nécessairement devenir d'un usage très étendu, l'ordre des soustractions partielles n'est rien moins qu'indifférent. On doit, ce me semble, commencer par soustraire les influences dont l'effet comporte, avec le plus de facilité et de précision, l'appréciation directe : ce seront, le plus souvent, celles qui ont le plus d'importance réelle, mais peut-être pas toujours. Au reste, on devra probablement procéder tantôt du dehors en dedans, tantôt en sens inverse, suivant les moyens qu'on a d'apprécier directement les effets dus soit à une position extérieure quelconque, soit à un type quelconque d'organisation. Je me promets, à ce propos, de lire le cours de M. de Blainville, ou du moins la partie qu'il en a livrée au public ; je regrette beaucoup que ce travail ne soit pas publié intégralement. J'ai commencé à lire les œuvres anglaises de M. Spurzheim, et je ne négligerai pas les ouvrages que vous m'avez indiqués de cet auteur. Je voudrais essayer de me rendre propre à faire quelque chose pour l'éthologie, qui sera probablement, quoique je ne sache pas encore sous quelle forme, le sujet du premier livre que j'écrirai.

Je compte sur la lecture très prochaine de votre petite brochure sur l'École polytechnique, qui, d'après votre indication, doit être à peu près terminée, et qui, si elle

n'influe pas immédiatement sur la constitution à donner à cette importante École, attirera du moins, sans doute, l'attention publique par l'opportunité de sa publication. Je désire vivement que les mutations à faire dans le personnel polytechnique s'opèrent de manière à vous rendre enfin la justice qu'on vous refusa si indignement à la dernière occasion, et j'attends avec impatience le dénouement de cette sorte de crise.

Quant à mon traducteur, dont Marrast ne m'a jamais dit le nom, je ne sais rien à son égard, que ce que je vous ai déjà annoncé.

J'écrivis à Marrast, il y a plusieurs mois, une lettre un peu chaleureuse, pour le déterminer à veiller sur la fidélité de la traduction, notamment en ce qui regarde le juste hommage que j'ai rendu à votre ouvrage et à vous-même. Je n'ai pas reçu de réponse, ce qui tient peut-être, de la part de Marrast, à son étourdissante occupation de journaliste, qui lui permet rarement de m'écrire. Au reste, je ne compte pas beaucoup sur cette traduction, et je ne serai nullement étonné si elle n'a jamais lieu, ce qui vaudrait beaucoup mieux que des suppressions quelconques.

Je suis bien flatté de l'honneur que M. de Blainville a rendu à mon livre par une lecture soigneuse, et par la haute approbation qu'un esprit si supérieur a bien voulu lui témoigner. Dans mon propre pays, cet ouvrage a un succès bien au delà de ce que j'avais espéré. La plupart des esprits compétents, soit à juger, soit seulement à profiter de ce genre de spéculations, ont pris ou se préparent à prendre connaissance de ce livre, et les opinions qu'ils expriment lui sont, jusqu'ici, très favorables. Ce qui vous étonnera peut-être, l'école anglo-catholique, sur laquelle je vous donnai autrefois

quelques renseignements, et qui a pris une importance très considérable, quoique seulement passagère, dans notre public spéculatif, a trouvé bon d'afficher une haute protection de mon ouvrage. Leurs divers organes lui ont consacré des articles, quelquefois assez remarquables, et on me dit qu'à Oxford, où ils sont très puissants, tout le monde me lit. C'est à peu près comme si de Maistre préconisait votre grand ouvrage. Vous comptez bien qu'ils font ceci avec de nombreuses réserves, surtout sous le rapport religieux ; mais cela vaut mieux à tous égards que s'ils me louaient sans restriction. D'un autre côté, on me lit à Cambridge, pour se préparer aux examens de l'université, car M. Whewell y interroge les élèves sur son propre ouvrage, et comme on pense qu'il dirigera volontiers des questions dans le sens des doctrines que j'ai combattues, on lit mon livre afin de savoir ce qu'elles sont.

Je n'ai pas revu Mazhar-Effendi. Je suis parvenu à savoir qu'il a quitté Londres, où probablement il n'est pas encore revenu. Quand il sera de retour, il trouvera mon dernier billet, et j'aurai fait à son égard tout ce qui dépendait de moi.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

XLIII

COMTE A MILL

Paris, le samedi 23 décembre 1843.

Mon cher Monsieur Mill,

Quoique la discussion philosophique qui vient de dominer notre correspondance pendant quelques mois n'ait point finalement ébranlé chez vous une opinion que, de mon côté, je persiste, non moins fermement, à croire erronée et dangereuse, permettez-moi cependant d'espérer encore que votre persévérance à cet égard n'est pas irrévocable, et qu'elle cédera plus tard à l'influence spontanée de vos propres méditations, peut-être même avant l'époque où ces réflexions pourront être fortifiées par ce que j'ai à écrire spécialement sur ce grave sujet dans mon prochain ouvrage. Sans doute ces démonstrations ultérieures se rapporteront, en germe implicite, aux indications ébauchées par mes dernières lettres, comme celles-ci, à leur tour, étaient déjà essentiellement contenues en diverses parties de mon traité fondamental. Mais vous savez mieux que personne l'extrême différence qui existe, soit scientifiquement, soit surtout logiquement, entre quelques aperçus indirects ou détachés et une appréciation vraiment systématique exposée d'après tous les précédents convenables; vous connaissez très bien l'efficacité supérieure d'une telle élaboration directe et spéciale, non seulement envers la masse des lecteurs éclairés, mais même quant aux juges les plus éminents.

Je serais, à vrai dire, fâché que vous fussiez disposé d'avance à ne voir, dans mes explications ultérieures, sur une telle hérésie, qu'une sorte de commentaire méthodique des vues indiquées sommairement par mes dernières lettres ; vous reconnaîtrez alors, j'espère, qu'il y aura beaucoup plus, et que j'exposerai des considérations puissantes que je n'ai pu encore aucunement ébaucher, parce qu'elles eussent exigé un préambule trop étendu pour notre cadre épistolaire. Malheureusement, vous ne pourrez constater cela que dans quelques années, parce que je suis décidé à ne laisser paraître qu'intégralement le traité que je commencerai bientôt, et qui, comme vous savez, doit avoir quatre volumes. Mes lettres peuvent d'autant moins donner une idée convenable de l'ensemble de ma démonstration à ce sujet que, je dois vous l'avouer aujourd'hui, elles n'ont été précédées d'aucune préparation spéciale ; je les ai écrites sans brouillon, comme toutes les précédentes, et sous la simple inspiration du moment, en prenant les diverses faces de la question dans l'ordre indiqué par vos propres objections. Peut-être aurais-je mieux fait de surmonter cette fois, vu la gravité du cas, ma répugnance invétérée pour toute préparation épistolaire. Je n'ose pas néanmoins espérer que j'eusse mieux réussi à vous convaincre, parce que le moment n'est point encore venu probablement ; envers les esprits de votre trempe, c'est surtout la spontanéité qu'il faut attendre, sans que rien puisse la remplacer suffisamment. Au reste, je ne puis m'empêcher de réfléchir, à ce propos, que, si jamais notre correspondance se publie, ce qui, hélas ! pourrait bien nous arriver enfin dans ce siècle où l'on imprime tout, c'est seulement chez vous qu'il faudra chercher mes lettres, dont il n'existera pas chez

moi la moindre trace, tandis que les vôtres y seront toujours précieusement conservées. Quant au sujet de notre fraternelle discussion, il me reste finalement l'espoir d'une convergence ultérieure, avant que vous ayez vous-même rien établi publiquement à cet égard. Ce serait d'un triste augure pour l'efficacité sociale de la nouvelle philosophie que de voir aujourd'hui ses deux principaux organes ne pouvoir s'accorder suffisamment sur une doctrine aussi fondamentale, et qui semble aussi élémentaire; le spectacle d'une telle divergence constituerait une arme puissante pour la logique de nos adversaires sérieux; mais j'espère qu'ils n'auront pas cette satisfaction. Mes espérances se fondent surtout sur l'heureuse tendance de votre intelligence à agrandir constamment son sujet par suite d'un profond sentiment de ses connexités essentielles. Je vois avec joie, en effet, que cette discussion vous a spécialement poussé à méditer directement non seulement sur ce que vous nommez l'éthologie, mais sur l'ensemble de la statique sociale, dont cet ordre de spéculations sociologiques ne saurait, je crois, être séparé sans de graves inconvénients, à la fois logiques et scientifiques. Vous savez d'ailleurs, depuis longtemps, que le second volume du traité spécial de sociologie que je vais commencer doit être spécialement consacré à cette sociologie statique, où nous reconnaissons tous deux que réside maintenant le principal perfectionnement que doive recevoir la constitution philosophique de la doctrine finale de la société humaine. J'espère beaucoup que l'exécution, presque simultanée, de ces deux opérations, aussi indépendantes qu'équivalentes, dissipera spontanément entre nous toute grave divergence pratique, et tendra puissamment à nous rattacher tous les penseurs véritables.

Au reste, j'éprouve ici le besoin de vous témoigner combien je suis sensible à la loyale et honorable expression naturellement incidente, dans votre dernière lettre, sur votre pleine adhésion systématique à ma théorie fondamentale de l'évolution humaine, envers laquelle vous n'aviez pas eu encore l'occasion de formuler aussi explicitement votre opinion arrêtée, qui vient si heureusement corroborer mon intime conviction personnelle.

Plus j'ai lieu de méditer sur ce sujet, plus je sens avec évidence que cette théorie constituait en effet le nœud principal de la nouvelle fondation philosophique, qui, dans l'état présent de l'esprit humain, n'avait plus besoin essentiellement que d'une extension effective de la méthode positive à l'ensemble du développement social. Le dernier penseur éminent qui m'ait précédé, Kant, autant que j'en puis juger sans l'avoir lu, en devinant l'ensemble de sa conception d'après quelques renseignements très imparfaits, me paraît n'avoir manqué la constitution finale de la nouvelle philosophie, dont il s'est, à divers égards, tant approché, que par suite de cette irréparable lacune, qui d'ailleurs ne pouvait être comblée que sous la secrète impulsion logique du grand ébranlement révolutionnaire.

Depuis ma dernière lettre, de nouvelles réflexions spéciales sur ma vraie situation polytechnique m'ont déterminé à ajourner encore la publication de mon discours sur notre école, qu'il serait dangereux de produire, jusqu'à ce que ma position personnelle soit suffisamment abritée contre la pédantocratie polytechnique, qui s'en trouvera naturellement fort choquée.

La petite crise de mutations actuelles semble devoir se prolonger; mais, quoique je sois certain que tout

sera mis en usage contre moi, je continue à penser, avec le public, que cette fois on ne pourra parvenir à m'éviter, si *ma* chaire vient ainsi à vaquer réellement. Au reste, si je dois demeurer examinateur, je compte toujours faire auprès du Ministre, et avec beaucoup de chances de succès, la demande dont je vous ai parlé pour obtenir l'inamovibilité; si la situation continue à rester incertaine, je n'attendrai pas même la fin du mouvement actuel, et je me propose de ne pas laisser finir janvier sans avoir fait à ce sujet une démarche que je n'ai retardée qu'en vue d'un prochain changement éventuel dans ma position.

Comme je ne commencerai qu'au printemps le premier volume de mon grand traité sociologique, je me suis décidé à écrire maintenant mon cours annuel d'astronomie, dont la publication, qui m'est instamment demandée depuis dix ans, deviendra probablement impossible une fois que j'aurai entamé les travaux essentiels annoncés à la fin de mon ouvrage fondamental, et pour lesquels je n'aurai certes pas trop de toute l'activité philosophique à laquelle je puis encore prétendre.

Je commencerai demain cette rédaction, qui, j'espère, sera achevée quelques semaines après l'ouverture annuelle de mon cours oral (le dernier dimanche de janvier). Au mois de mars, j'aurai probablement le plaisir de vous envoyer ce volume accessoire, dont la publication vous a paru désirable; je n'eusse, à vrai dire, trouvé personne pour me remplacer convenablement dans cet office secondaire, qui acquiert une certaine importance philosophique, à mes yeux, comme type caractéristique de l'esprit qui doit finalement diriger le véritable enseignement populaire.

J'ai vu Marrast, il y a quelque temps, au sujet de votre traduction ; il l'a confiée à un M. Mallet, professeur de *philosophie* au collège Saint-Louis, dont le nom même m'était jusqu'alors inconnu, en sorte que j'ignore à laquelle de nos coteries ou écoles métaphysiques il appartient réellement.

Du reste, la triste santé de ce jeune homme paraît devoir l'empêcher finalement d'accomplir cet office, que Marrast m'a promis, en ce cas, de confier au jeune Bernard dont je vous ai parlé autrefois, et dont l'intelligence ainsi que l'activité sont aussi certaines, malgré son entière obscurité actuelle, que la scrupuleuse fidélité.

Je suis d'ailleurs charmé, indépendamment de ce qui me concerne, que vous ayez, en général, repoussé d'avance toute suppression quelconque, qui, en vue de mieux plaire au lecteur français, altérerait nécessairement soit la principale destination de votre précieux ouvrage, soit, au moins, sa propre physionomie caractéristique.

C'est avec autant de plaisir que de surprise que j'ai appris l'étrange accueil dont vous honore la nouvelle école anglo-catholique d'Oxford ; je n'aurais pas eu aussi bonne opinion de leur portée philosophique. Au reste, je puis, en revanche, vous annoncer simultanément une sorte de disposition équivalente, quoique moins abstraite probablement, que je vois maintenant envers moi chez nos principaux meneurs jésuitiques, dont le plus actif, sinon le plus important, celui qui est spécialement chargé ici de renouer la géométrie avec la théologie, m'a fait, il y a quelques mois, de singulières visites, quoique je l'aie toujours reçu sans la moindre concession de formules. Vous savez que j'ai

émis, dans une note, le vœu de voir aujourd'hui surgir un débat direct et vraiment philosophique entre notre école positive et l'école franchement catholique, en éliminant, d'un commun accord, l'inconséquente métaphysique protestante ou déiste; en même temps, j'ai nettement indiqué que cette utile épuration des discussions actuelles ne me semblait guère réalisable, surtout vu l'extrême médiocrité spéculative des organes vivants du catholicisme. Si, chez vous, on y peut mieux parvenir, j'en serais fort aise, sans y compter beaucoup.

Les tentatives faites envers moi n'avaient, je crois, au fond, d'autre but essentiel que d'éprouver si j'étais susceptible de corruption quelconque, ou, au moins, de vendre mon silence, sous telle ou telle forme; car, en réalité, tous ces gens-là, malgré leur étalage systématique, ne me semblent sérieusement occupés aujourd'hui que de pures intrigues personnelles. Qu'en pensez-vous?

J'ai eu la satisfaction, il y a quelques semaines, de recevoir M. Austin, que je vous remercie beaucoup de m'avoir fait connaître, et qui m'a paru un homme très recommandable, soit par la rectitude et la solidité de son intelligence, soit par la loyauté et l'élévation de son caractère moral. En lui rendant sa visite, j'ai eu le plaisir de causer avec sa femme, qui m'a semblé une personne vraiment distinguée, je n'oserais pas dire supérieure, assurément fort aimable, quoiqu'elle ne soit peut-être pas assez exempte de cette tendance *blue* qui faisait tant frémir Byron; ses sentiments me paraissent d'ailleurs encore plus satisfaisants que ses idées. Vous pouvez compter que je ne négligerai aucune occasion d'entretenir d'aussi intéressantes rela-

tions, qui me seraient vraiment précieuses au milieu d'un isolement habituel que vous savez maintenant être indépendant de toute disposition misanthropique ; malheureusement, la diversité de nos habitudes et l'éloignement de nos domiciles ne me permettent guère d'espérer que ces agréables entrevues puissent devenir aussi fréquentes que je le désirerais.

Si Mazhar-Effendi n'apprécie pas suffisamment le précieux avantage que je lui ai procuré en lui permettant d'entrer en contact avec vous, tant pis pour lui ; mais vous n'avez plus certainement aucune ouverture nouvelle à lui offrir.

Je n'ai pas revu le bon M. Balard depuis que je vous en ai parlé ; mais je présume, d'après ses dernières dispositions, qu'il aura bientôt la satisfaction de vous voir.

Votre dévoué,

A^te^ Comte.

XLIV

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 20 janvier 1844.)
(Répondu le mardi 6 février 1844.)

India House, le 17 janvier 1844.

Mon cher Monsieur Comte,

Je suis, comme vous voyez, un peu en retard pour ma réponse à votre dernière lettre, ce qui tient surtout

à un nouveau dérangement chronique de ma santé, qui gêne considérablement ma faculté de penser. Je crains que ma lettre actuelle ne se ressente un peu de cet affaiblissement, d'autant plus que la paresse d'esprit qui en est la suite me décide, pour la première fois depuis le commencement de notre correspondance, à vous écrire sans faire de brouillon. Je vous préviendrai à ce propos que, malgré mon habitude à cet égard, je ne suis pas, par rapport à la conservation de notre correspondance, en meilleur état que vous : je garde soigneusement toutes vos lettres, mais je n'ai pas conservé les miennes, pas même en brouillon, excepté toutefois les parties qui se rapportent à notre grande discussion récente, que j'ai transcrite en entier sur vos lettres et sur les miennes, et recueillie dans un livre.

Il est fort peu probable que je me trouve naturellement amené à imprimer quelque chose d'un peu important sur la question dont il s'agit, avant d'avoir eu l'occasion de lire votre traité de sociologie, malgré le retard nécessairement produit par votre intention de ne le faire paraître qu'intégralement.

Quant à cette résolution elle-même, bien que j'en doive nécessairement retirer un vrai désappointement, en ne lisant pendant plusieurs années rien de vous, et en ne pouvant suivre, comme je l'ai fait jusqu'ici, le progrès de votre grande entreprise philosophique, je dois pourtant applaudir à votre décision. Cette élaboration, en effet, ne me paraît pas susceptible d'être appréciée ou même étudiée avec fruit, si ce n'est dans son ensemble. Vous avez déjà donné toutes les idées de philosophie sociologique qui soient, à mon sens, vraiment propres à être accueillies à titre de préparation : il reste à présent à établir systématiquement, dans leur connexité,

les principales doctrines de la science sociale ; et une publication partielle serait aussi peu propre à remplir ce but-là, qu'elle l'eût été dans le cas, par exemple, de mon propre livre.

Je croyais avoir donné, dans l'avant-dernier chapitre de mon ouvrage, une adhésion publique complète à votre loi fondamentale de l'évolution humaine. J'en avais certainement l'intention bien arrêtée. Je n'ai pas le moindre doute, ni sur la vérité et l'universalité de cette grande loi, ni sur sa susceptibilité de servir de fondement à l'explication des principaux faits secondaires du développement humain, ce que je n'aurais jamais cru possible, à un degré si complet, avant les preuves nombreuses que vous en avez données dans votre grand ouvrage, en réalisant, à tant d'égards importants, cette explication C'est parce que le travail dynamique se trouve par là dans un état déjà assez avancé, que je regarde l'établissement des principes de la statique comme devant occuper la place la plus importante dans la phase prochaine de notre entreprise.

Je serai vraiment heureux, si la traduction de mon livre vient enfin à dépendre du jeune Bernard, que je préférerais de beaucoup à un professeur quelconque ignoré, non seulement par ce que vous m'en dites, mais encore plus parce que vous exerceriez naturellement sur lui une autorité morale qui empêcherait toute atteinte grave à l'exactitude soigneuse qu'exige une pareille tâche.

Je suis très content de l'impression qu'ont faite sur vous M. et Mme Austin. Le premier mérite bien tout ce que vous dites à sa louange, soit sous le rapport de son intelligence, soit par l'élévation de son caractère et par la noblesse de ses sentiments. C'est d'ailleurs

l'homme le plus dénué de préjugés, conservatoires (*sic*) ou révolutionnaires, religieux ou anti-religieux, qu'on puisse trouver peut-être dans toute l'Angleterre. Sa femme est non seulement très aimable, mais vraiment supérieure, quoique je connaisse des femmes qui la dépassent infiniment. C'est par le bon sens des idées, et par la clarté et l'élégance de l'expression qu'elle excelle le plus, soit dans la conversation, soit dans le peu qu'elle a écrit. Quant à la tendance *blue*, je crois qu'elle s'en défendrait très vigoureusement. Son genre de vanité me semble tout autre, c'est du reste, un reproche qui atteint tout naturellement toute femme qui se mêle de littérature.

Mon ami Bain me mande qu'à sa recommandation un libraire d'Aberdeen y a fait venir deux exemplaires de votre grand ouvrage. Il ajoute : « *The bookseller who ordered them found it impossible to procure them in London, which he ascribed, I know not with what truth, to a great and sudden demand for the book, through the country* (1). » Il est certain que votre nom se rencontre aujourd'hui beaucoup plus souvent dans les feuilles périodiques. Je ne vois pas encore beaucoup de citations un peu considérables, si ce n'est dans les articles de notre ami Lewes.

Les tentatives des meneurs jésuitiques auprès de vous m'amusent beaucoup. Je crois nos chefs anglo-catholiques beaucoup plus consciencieux. Il y a même parmi eux quelques esprits supérieurs.

Tout à vous,

J. S. Mill.

(1) Le libraire qui les a commandés n'a pas pu se les procurer à Londres, ce qu'il attribue, je ne sais avec quelle vérité, à une grande et subite demande du livre, dans le pays.

XLV

COMTE A MILL

Paris, le mardi 6 février 1844.

Mon cher Monsieur Mill,

J'ai appris avec peine, par votre dernière lettre, que vous veniez de retomber dans l'indisposition chronique qui vous avait longtemps troublé l'an dernier. Sans avoir encore le bonheur de vous connaître personnellement, je suis conduit à penser, d'après vos indications directes ou indirectes, confirmées par les renseignements de nos communs amis, que vous auriez vraiment besoin de passer, de temps en temps, un hiver hors d'Angleterre, dans un pays plus sec et plus chaud, et je vous engage à bien examiner cet avis, en ne négligeant pas de l'exécuter, autant que votre position le comporte, si vous en reconnaissez finalement la justesse, ce que vous seul pouvez faire convenablement. Je ne connais pas les usages de votre administration ; mais, quelque précieuse qu'y doive être votre coopération personnelle, il me semble qu'on ne vous y refuserait pas un congé ainsi destiné au raffermissement de votre santé ; Naples ou Lisbonne, etc., vous permettraient ensuite de braver impunément, pendant plusieurs années, le séjour spleenique de Londres. Qu'en pensent, non vos médecins, auxquels vous croyez peu, mais ceux de vos amis qui sont biologistes ?

Votre pleine adhésion à ma résolution de publier intégralement ma prochaine *Sociologie* m'a fait beau-

coup de plaisir, en achevant de dissiper toute incertitude sur ce parti, à l'égard duquel, quelque ferme que soit ma conviction, je n'aurais pu m'empêcher de conserver quelques doutes graves, si je vous avais trouvé d'avis contraire. Mais, à vrai dire, le cas ne le comportait guère, tant est évidente la nécessité de ne pas scinder une telle publication, qui, suivant votre judicieuse comparaison, n'en serait pas plus susceptible assurément que votre propre livre.

C'était tout autre chose, pour mon ouvrage fondamental, où j'avais à élever graduellement le public, comme moi-même, au vrai point de vue final de la nouvelle philosophie; si la publication en eût été immédiatement complète, la plupart des lecteurs, même philosophiques, auraient échappé à cette rude échelle que je les ai forcés de gravir avec moi, et se seraient aussitôt jetés sur les derniers volumes, de manière à faire essentiellement avorter mon plan d'éducation logico-scientifique. Je suis donc loin de regretter que les circonstances m'aient alors obligé de suivre un mode que j'aurais, j'ose le dire, pareillement adopté si le choix m'en eût été pleinement libre.

En vous parlant, dans ma dernière lettre, de l'adhésion explicite que vous veniez de formuler récemment à l'ensemble de ma théorie d'évolution, je ne pensais nullement à présenter comme incomplète à cet égard l'honorable appréciation dont vous m'avez si loyalement honoré aux yeux des penseurs européens, et pour laquelle je ne saurais jamais conserver trop de profonde reconnaissance. J'avais seulement voulu dire que votre sujet ne vous ayant pas conduit, ni pu conduire, à développer directement votre opinion formelle sur la réalité de l'ensemble de cette théorie historique, la mani-

festation spéciale que vous aviez eu l'occasion de formuler dans une de vos dernières lettres m'avait été extrêmement précieuse, comme toute importante approbation émanée de vous, en augmentant ma propre confiance, non seulement dans la justesse intrinsèque, mais aussi dans l'opportunité actuelle d'une telle conception, d'après laquelle, en effet, je pense, d'accord avec vous, que la sociologie statique devient maintenant la doctrine la plus urgente à constituer pour achever de consolider la nouvelle philosophie sociale.

Depuis ma dernière lettre, je me suis décidé à publier séparément quelques exemplaires du discours préliminaire, qu'on imprime en ce moment, du petit *Traité philosophique d'Astronomie populaire*, qui ne pourra paraître qu'à la fin d'avril. Ce discours représente le discours d'ouverture de mon cours annuel, coupé cette année en quatre séances orales, dont j'ai déjà fait deux, au lieu de la séance monstre de trois ou quatre heures que j'avais eue l'an dernier; je me trouve très bien de ce partage, et mon auditoire aussi, dont Mme Austin et M. Austin ont bien voulu faire partie jusqu'ici. En publiant à part ce discours, d'une centaine de pages, sous le titre propre de *Discours sur l'Esprit positif*, je me suis proposé de donner une idée sommaire de la nouvelle philosophie à ceux qui ne peuvent ou ne veulent affronter la lecture de six énormes volumes, dont toutes les principales conceptions y sont rapidement indiquées, avec un caractère convenable d'unité philosophique. C'est, en un mot, une sorte de manifeste systématique de la nouvelle école, et peut-être penserez-vous que, à ce titre, il comporte une véritable importance, indépendante de celle de l'ouvrage didactique dont il formera d'ailleurs le préambule. En

accordant à mes libraires la faculté gratuite de vendre, à leur profit, en sus de l'édition du volume astronomique, trois cents exemplaires de ce discours initial, je les ai seulement assujettis à me remettre *cent* autres exemplaires, pour donner à mon gré. Je compte sur votre coopération pour en placer utilement chez les cerveaux anglais qui vous paraîtront le mieux disposés à un tel effet.

A cette fin, je vous en enverrai directement, sans aucun nouvel avis, *dix* exemplaires, vers la fin de ce mois, et je vous en tiendrai *dix* autres en réserve, si le besoin s'en faisait sentir. Vous êtes d'ailleurs pleinement libre, sans me consulter davantage, de faire traduire en anglais ce discours, au cas où vous le jugeriez utile à l'installation de la nouvelle école philosophique; je m'en rapporte entièrement là-dessus à votre zèle judicieux.

Je dois vous renouveler mes sincères remerciements pour le plaisir que vous m'avez procuré en me faisant connaître la famille Austin. Non seulement je sens de plus en plus combien M. Austin mérite l'estime intellectuelle et morale que je lui ai d'abord vouée, mais j'apprécie encore, mieux qu'au début, le rare ensemble de qualités qui caractérise l'aimable M[me] Austin. Je conviens maintenant que je l'avais primitivement jugée avec un peu trop de sévérité, surtout quant au *bluisme*, qui, au fond, est loin de sa nature, et même de ses habitudes ; je lui trouve maintenant, au contraire, beaucoup de ce que nous autres Français appelons *bonhomie*, et ce n'est pas un petit mérite, à mes yeux, surtout chez une dame. Vous pensez bien d'ailleurs que cette modification de ma première opinion résulte seulement d'une appréciation plus complète et plus attentive, sans

aucun mélange de la petite inclination favorable qui doit résulter de l'assiduité de cette aimable dame à mes séances du dimanche. Je regrette réellement que l'ensemble de nos habitudes respectives et l'éloignement de nos domiciles ne me permettent pas de fréquenter davantage des personnes aussi intéressantes à tous égards, avec lesquelles je me sens déjà presque aussi à l'aise qu'après plusieurs années de relations, ce qui est pour moi une condition fort importante, et pour ainsi dire indispensable, que j'ai vu très rarement remplie envers vos compatriotes.

J'ai trouvé là une pleine confirmation spéciale de vos récentes nouvelles sur le subit accroissement de dissémination qu'éprouvent aujourd'hui, en Angleterre, mon nom et mon ouvrage. Vous concevez bien que je vous rapporte la majeure partie de ce retentissement imprévu, qui n'aurait certes pu avoir lieu, du moins à un tel degré, sans la noble manifestation décisive dont vous avez eu le courage de m'honorer publiquement. Au reste, cet éclat inattendu ne m'inspire aucun désir de m'en enquérir plus spécialement, et j'y vois, au contraire, de nouveaux motifs d'apprécier et de maintenir mon heureuse abstinence systématique de toute lecture semblable ; car, sans ce sage régime, la faiblesse humaine m'exposerait peut être, comme tant d'autres penseurs, à me laisser trop affecter, soit en bien, soit en mal, mais toujours au détriment de mes méditations continues, des divers jugements dont je deviens ainsi l'objet, et qu'il m'est beaucoup plus doux d'ignorer, en me tenant à la paisible lecture de mes chers poètes. Toutefois, comme cet émoi peut, à quelques égards, devenir utile à l'essor, et surtout à l'installation de l'école positive, je pense que le *Discours* que je vous

enverrai prochainement pourra contribuer à stimuler ou à entretenir cette attention déjà accordée chez vous par les esprits actifs à la nouvelle philosophie, un peu avant le temps où j'avais, en effet, prévu qu'on ne manquerait pas d'y prendre garde.

Je viens de faire tout récemment la démarche décisive dont je vous avais parlé dès le mois de mai dernier, au sujet de la crise que j'ai eu si iniquement à subir, et qu'il s'agit de rendre désormais impossible, en obtenant directement du ministre de la guerre l'institution à vie de mes fonctions d'examinateur. Mon entrevue officielle avec le ministre, quoique très courte, suivant l'usage, a été satisfaisante, et je lui ai laissé une lettre explicative en m'assurant qu'il la lira en personne et avec attention. Toutefois, je sais que le succès d'une telle demande est très difficile, à cause de certains préjugés ministériels contre cette inamovibilité.

Mais, outre la gravité et l'urgence de mes motifs généraux et spéciaux, je me suis assuré de plusieurs appuis éminents, qui mettent un honorable empressement à faire valoir auprès du ministre mes raisons et mes droits, en même temps que mes titres personnels. Je me trouve d'ailleurs en une sorte de sympathie spontanée, à la fois positive et négative, avec lui, à raison de notre commune manière d'apprécier la pédantocratie polytechnique, et aussi en vertu de nos identiques antipathies personnelles.

Cette concordance peut faciliter mon succès, surtout en un temps où le ministre vient d'entreprendre contre les coteries dominantes une grave mesure, que je suis peut-être le seul, dans la classe spéculative, à approuver sincèrement. Au pis aller, si je n'obtiens

pas l'objet formel de ma demande, je me serai du moins assuré, par ce recours franc et décisif, une suffisante garantie contre le retour des infâmes intrigues sous lesquelles j'ai failli succomber l'an dernier, et qui désormais se trouvent ainsi dévoilées de manière à ne pouvoir guère être sérieusement reproduites; or, c'est là, pour moi, l'essentiel, puisque je suis, au reste, très peu formaliste. Je ne me serais jamais gravement inquiété de mon assujettissement annuel, si on n'avait tenté d'en abuser pour me perdre. Enfin, les mutations qui semblent maintenant sur le point de s'achever dans notre personnel polytechnique me laissent encore la chance raisonnable d'un autre changement de position, par un heureux avènement, quoique tardif, à *ma* chaire ; mais cet effet n'est pas certain, il va dépendre du premier choix qu'on fera définitivement.

Tout à vous,

Ate Comte.

Je pense bien que vous n'oublierez pas notre jeune confrère écossais dans la distribution prochaine du *Discours sur l'Esprit positif;* aussi me dispenserai-je de rien adresser de ce côté.

J'ai écrit à Marrast, il y a huit ou dix jours, au sujet de votre traduction, dont j'aurais désiré pouvoir vous donner quelques nouvelles; mais je n'ai encore reçu aucune réponse, en sorte que j'ignore quel sera finalement le traducteur ; je désirerais bien, comme vous, si cela se peut sans nuire à personne, que ce fût le jeune Bernard, sur lequel j'exercerais, en effet, une influence naturelle, mais qui d'ailleurs serait fort disposé spontanément à une scrupuleuse fidélité, si indispensable, à tous égards, en un tel cas.

XLVI

MILL A COMTE

(Reçu le vendredi 5 avril 1844.)
(Répondu le 1er mai 1844.)

India House, le 3 avril 1844.

Mon cher Monsieur Comte,

Depuis plusieurs jours, deux exemplaires de votre *Discours* me sont parvenus par l'intermédiaire de Mme Austin, qui m'en promet encore trois par la première occasion, et je viens d'en recevoir cinq directement. Je commence à les placer le plus convenablement que je le puis, en évitant d'en donner à ceux sur qui on peut compter pour en acheter, et qui le peuvent sans aucun inconvénient. Ce petit sommaire m'est parvenu au moment où je faisais une nouvelle lecture sérieuse de votre sixième volume, qui, en raison de sa publication plus récente, et aussi parce que je l'avais laissé emporter en Écosse par mon ami Bain, était celui de tous que j'avais lu le moins souvent. J'ai trouvé dans le *Discours* un résumé admirable des conclusions générales de votre système, avec quelques éclaircissements accessoires. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble merveilleux que vos artisans parisiens puissent comprendre cela. Sans doute, puisqu'ils y portent un intérêt soutenu, ils doivent en recueillir un certain fruit, et je suis bien persuadé que ce qu'ils en retirent doit nécessairement leur profiter beaucoup. Mais il me semble très difficile, même pour les intelligences très cultivées, de se placer

au point de vue philosophique de ce petit traité, sans s'y être élevé graduellement par la préparation des six volumes de votre grand *Traité*. Je trouve, de même, qu'il ne pourrait résulter qu'un avantage très problématique de la traduction actuelle de votre *Discours* en anglais. Les principes logiques énoncés dans ce *Discours*, dans une forme nécessairement abstraite, feraient ici peu d'effet, sans avoir été précédés de l'exposition concrète. Ceux même à qui ces principes ne répugneraient pas, n'en sentiraient probablement pas assez la valeur et la portée, tandis que des lecteurs mal préparés, qui craignent le travail lent et fatigant d'une étude suivie de votre *Cours*, se croiraient le droit de juger définitivement votre philosophie d'après une appréciation rapide d'un petit écrit, qui leur semblerait, à tort, destiné à en présenter les titres, ainsi que les principaux résultats. Le seul attribut caractéristique de la nouvelle philosophie, dont on aurait par cet écrit une suffisante connaissance réelle, ce serait son incompatibilité radicale avec toute théologie quelconque, et c'est précisément ce qu'il importe beaucoup qu'on ne reconnaisse pas encore, parce que cette idée, généralement répandue, détournerait de cette étude un grand nombre d'esprits, surtout jeunes, qui, si on ne les effrayait pas dans le commencement, finiraient par s'accoutumer à toutes les conséquences, même anti-religieuses, du positivisme. Le temps n'est pas venu où, sans compromettre notre cause, nous pourrons en Angleterre diriger des attaques ouvertes contre la théologie, même chrétienne. Nous pouvons seulement l'éluder, en l'éliminant tranquillement de toutes les discussions philosophiques et sociales, et en passant à l'ordre du jour sur toutes les questions qui lui sont propres. Par conséquent, il me paraît que

le propagandisme que vos ouvrages ne manqueront pas d'exercer en Angleterre comme ailleurs aura lieu par leur lecture directe. Ceux qui ajoutent une certaine culture scientifique à une émancipation, ou même à une demi-émancipation religieuse, sont presque toujours capables de lire votre livre en français, et la traduction ne leur en serait d'aucune utilité.

J'attends avec beaucoup d'intérêt votre cours populaire d'astronomie. Je désire vivement apprendre la manière dont vous présentez cette science à des esprits sans aucune préparation mathématique sérieuse. Nous avons chez nous des traités populaires d'astronomie, assez bien faits au reste, mais qui se contentent, comme à l'ordinaire, d'en faire connaître empiriquement les résultats, sans donner, comme vous avez dû le faire, une idée nette et juste, quoique générale, de la méthode par laquelle la raison humaine est parvenue à découvrir et à démontrer les lois des phénomènes soustraits en apparence à ses principaux moyens d'exploration.

J'ai reçu dernièrement une nouvelle preuve de l'impression générale produite par le succès de ma *Logique*. Un libraire m'a fait la proposition d'imprimer un petit recueil de discussions en économie politique, que j'ai écrites il y a longtemps, et que ce même libraire avait autrefois refusé de publier. Il y a là des choses qui peuvent encore être utiles, et je me suis décidé d'accepter la proposition, en ajoutant à ce petit livre la réimpression d'un article de revue, dans lequel j'avais autrefois expliqué, à propos de l'économie politique, les principes de la méthode déductive. J'ai même encore l'idée, puisque mes méditations éthologiques ne seront pas mûres de longtemps, de faire en attendant ce qui ne serait pour moi qu'un travail de quelques mois, c'est-à-

dire un traité spécial d'économie politique, analogue à celui d'Adam Smith, qui n'est certainement plus au niveau de ce temps-ci, tandis que sa place n'est pas encore convenablement remplie. Je sais ce que vous pensez de l'économie politique actuelle : j'en ai une meilleure opinion que vous, mais si j'écris quelque chose là-dessus, ce sera en ne perdant jamais de vue le caractère purement provisoire de toutes ses conclusions concrètes, et je m'attacherais surtout à séparer les lois générales de la production, nécessairement communes à toutes les sociétés industrielles, des principes de la distribution et de l'échange des richesses, principes qui supposent nécessairement un état de société déterminé, sans préjuger que cet état doive, ou même qu'il puisse durer indéfiniment, quoiqu'en revanche il soit impossible de juger les divers états de la société sans prendre en considération les lois économiques qui leur sont propres. Je crois qu'un pareil traité peut avoir, surtout ici, une grande utilité provisoire, et qu'il servira puissamment à faire pénétrer l'esprit positif dans les discussions politiques.

Tout à vous,

J. S. Mill.

XLVII

COMTE A MILL

Paris le mercredi 1er mai 1844.

Mon cher Monsieur Mill,

Quoique j'aie été privé depuis longtemps du plaisir de recevoir vos lettres, et par suite aussi de celui d'y répondre, j'ai eu cependant, pendant cette interruption exceptionnelle, des nouvelles rassurantes à votre égard, non seulement par Mme Austin, mais, d'une manière encore plus directe, par la bonne visite de M. Grote, dont le retour a dû déjà vous donner, la semaine dernière, d'heureuses informations sur moi. Le silence même de votre dernière lettre au sujet de votre santé actuelle me donne lieu d'espérer, bien qu'une assurance explicite m'eût mieux satisfait, que le malaise chronique dont vous vous plaigniez au début de cette année est momentanément dissipé, sans toutefois pouvoir être, je le crains bien, radicalement surmonté autrement qu'en vous décidant enfin à prendre quelques mois d'un repos véritable, qui ne saurait être assez complet tant que vous resterez dans votre milieu accoutumé. C'est un besoin que, de mon côté, sans que ma santé soit formellement altérée, j'éprouve moi-même cette année assez vivement, par de fréquents troubles digestifs, malgré la scrupuleuse régularité d'un régime sévère, qui ne saurait empêcher, à cet égard, l'influence fatigante d'une situation où, depuis plus de huit ans, je ne puis trouver trois semaines con-

sécutives de relâche vraiment libre. Le dérangement n'est pas venu au point de me décider à prendre, envers mes occupations professionnelles, un congé qui sans doute me serait aisément accordé, puisque je n'en ai jamais demandé, mais auquel je ne voudrais recourir qu'à la dernière extrémité presque. Je me suis borné à suspendre entièrement, depuis deux mois, la partie libre de mes occupations présentes, c'est-à-dire la rédaction de mon cours d'astronomie, pour la publication duquel j'avais soigneusement évité de contracter aucun engagement de temps. Quoique ce demi-repos soit loin de me suffire, je suis cependant assez retrempé, j'espère, pour reprendre, dès la semaine prochaine, la suite de ce petit travail, que je compte ainsi terminer vers la mi-juin, et dont l'impression marche concurremment, de manière à me permettre de vous envoyer ce volume en juillet, avant de commencer à l'Hôtel de ville ma corvée annuelle. Je me félicite beaucoup de l'importance que vous voulez bien y attacher, et j'espère qu'il la justifiera, comme offrant l'intérêt philosophique de constituer aujourd'hui un type direct de ce que doit ultérieurement devenir l'enseignement populaire, au moins chez les adultes, de manière à préparer le fond intellectuel d'un vrai système social : tel a, du moins, été mon but principal dans cette opération accessoire, qui, à mes yeux, se trouve ainsi profondément liée à mon élaboration fondamentale.

Non seulement j'approuve pleinement les divers motifs qui vous ont déterminé à renoncer à toute traduction actuelle de mon petit *Discours*, mais je vous assure que cette résolution m'a peu étonné, l'ayant prévue. Je ne vous avais parlé de traduire qu'afin de vous laisser, à cet égard, une pleine liberté, m'en rap-

portant d'avance à votre saine appréciation du parti que vous jugeriez le plus favorable, dans votre milieu, à notre grande cause philosophique, dont les intérêts vous sont aussi chers qu'à moi, tandis que ses chances anglaises vous doivent être mieux connues; mais je n'avais alors aucune opinion formelle sur la convenance effective d'une telle translation, qui, depuis, m'a semblé, comme à vous, plus nuisible qu'utile. J'ai été obligé de m'ingénier pour vous faire parvenir dix exemplaires, par suite de la barbarie qui règne encore dans les communications littéraires de nos deux nations; j'avais cru ce vandalisme réparé désormais par l'arrangement postal de l'an dernier; mais cette transaction n'affecte, à mon grand étonnement, que les seuls journaux.

Quant à votre surprise de l'intérêt soutenu que prend à ces idées mon auditoire hebdomadaire, elle est trop naturelle pour me sembler difficile à concevoir. Mais, en premier lieu, vous devez savoir, comme Mme Austin et M. Grote pourront vous l'attester personnellement, que cet auditoire n'est pas uniquement, ni même en majorité, composé d'ouvriers : bien que ce soit à leur intention que j'aie institué ce cours, il y a quatorze ans, ils ne forment d'ordinaire qu'un quart environ de mes auditeurs habituels ; le reste est un mélange très varié, où abondent les vieillards. En second lieu, je crois qu'on ne peut se figurer convenablement, hors de la France, ou plutôt hors Paris, l'admirable impulsion philosophique que nos masses populaires ont indirectement reçue de notre grand ébranlement révolutionnaire, par suite duquel leurs esprits actifs ont été habituellement élevés à un degré de généralité, aussi bien que d'émancipation, qui n'a pas encore d'équivalent dans tout le

reste de l'Occident. L'heureuse absence actuelle de notre sotte culture scolastique les rend propres, dans cette lumineuse situation mentale et morale, à saisir directement, quoique d'une manière nécessairement très confuse, le véritable esprit d'une rénovation philosophique à laquelle les intelligences mal cultivées qui pullulent dans le monde lettré ne peuvent s'élever que très laborieusement et d'une façon très imparfaite, après une lente instruction préalable, presque jamais assez complète. Depuis quatorze ans que je poursuis cet enseignement, il m'a procuré spontanément plusieurs occasions d'apprécier, à cet égard, par de libres entretiens personnels, les tendances fondamentales propres à nos diverses classes, et je vous assure que, parmi les esprits qui ne sont pas professionnellement philosophiques, c'est chez de vrais ouvriers (horlogers, mécaniciens, imprimeurs, etc.) que j'ai trouvé jusqu'ici la plus saine appréciation, non moins mentale que sociale, de la nouvelle philosophie. C'est, je crois, sans aucune exagération spéculative, que j'ai publiquement signalé nos prolétaires comme devant lui servir un jour de principal appui, quand le contact aura pu suffisamment s'établir, ce qui est encore bien loin d'avoir lieu.

Je crois qu'on ne peut ailleurs, et surtout en Angleterre, avoir aucune juste idée du véritable esprit de cette classe remarquable, telle que l'ensemble de notre passé l'avait préparée, et telle que notre révolution l'a disposée. En tout autre milieu, cette classe, surtout chez vous, est mentalement la moins émancipée ; mais, en France, c'est-à-dire à Paris du moins, c'est précisément l'inverse. Le vague déisme qui, depuis un demi-siècle, constitue ici la principale source de la déplorable prolongation du régime théologique, n'a ici de partisans

sérieux que dans notre monde lettré; le rude mais énergique instinct de nos prolétaires a définitivement franchi cette halte passagère qu'il a toujours essentiellement repoussée. C'est ce qui rend spécialement dérisoire la doctorale mystification qui prétend conserver les croyances anciennes pour l'usage particulier d'une classe qui leur est, en réalité, plus antipathique aujourd'hui qu'aucune autre!

Je suis fort aise que vous vous décidiez à ne pas perdre les discussions éparses que vous aviez autrefois publiées sur les principes de ce qu'on appelle l'économie politique. Le traité total que vous projetez à cet égard sera le meilleur mode de réunion, et je ne doute pas qu'il ne soit aujourd'hui fort utile, comme vous le pensez, pour faire prévaloir l'esprit positif chez beaucoup d'estimables intelligences qui n'en sont pas assez pénétrées, mais qui néanmoins sont sur la voie. Bien que l'analyse économique proprement dite ne me semble pas devoir finalement être conçue ni cultivée, soit dogmatiquement, soit historiquement, à part de l'ensemble de l'analyse sociologique, soit statique, soit dynamique, cependant je n'ai jamais méconnu l'efficacité provisoire de cette sorte de métaphysique actuelle, surtout élaborée par un aussi bon cerveau que le vôtre. Je crois, en général, que, dans notre systématique propagation de la nouvelle philosophie, nous devons beaucoup viser aux esprits qui déjà s'occupent spontanément avec conscience, quoique sous une vicieuse impulsion, d'études morales et sociales.

A moins qu'ils ne soient irrévocablement engagés dans l'école rétrograde, nous pouvons, je crois, beaucoup espérer d'eux, par une action persévérante et variée. L'extrême difficulté que l'on éprouve aujour-

d'hui à faire pénétrer aucune conception philosophique chez les esprits positifs proprement dits, par suite du déplorable rétrécissement résulté de leur empirique spécialisation, doit nous faire attacher une très grande importance à ménager et à préparer la coopération graduelle de ceux qui, du moins, se vouent, même confusément, à la culture directe des idées qui doivent prévaloir.

Bien que je ne lise, comme vous savez, aucun journal, les informations que je reçois sans les chercher m'ont fait depuis quelques mois remarquer, ici, avec beaucoup d'intérêt philosophique, un spectacle très instructif, mais qui se trouve presque perdu, faute de spectateurs convenablement disposés, ou, au moins, à défaut d'un *cicerone* propre à le faire judicieusement ressortir.

C'est au sujet de la discussion, actuellement pendante chez nos parlementaires, sur l'instruction publique, quoique d'ailleurs le résultat légal n'en doive être probablement que de maintenir le *statu quo*, en faisant avorter, encore une fois, à travers tant de prétentieuses déclamations, une des fameuses promesses de Juillet, comme on le fit déjà, il y a, je crois, dix ans. Il est vraiment fâcheux que l'école positive ne soit pas encore assez organisée, même ici, pour utiliser une occasion aussi favorable de dessiner spontanément son caractère social, par opposition radicale avec l'école théologique et l'école métaphysique à la fois. En comparant leur attitude actuelle avec celle qui leur était propre, sur le même sujet, il y a vingt ans, il serait intéressant de montrer chacune d'elles ainsi conduite à renoncer à ses plus chers principes et à abdiquer son principal office politique. Dans le vain espoir d'un prochain triomphe

impossible, le parti théologique consent à abandonner son caractère légale pour accepter, au moins momentanément, une sorte de concurrence mentale dont il espère sottement sortir victorieux, sans que sa passion lui permette seulement d'apercevoir cette suppression totale du budget ecclésiastique qui ne tarderait pas à résulter nécessairement de la liberté qu'il prétend désirer. Encore plus inconséquent peut-être, le parti métaphysique refuse cette liberté qu'il demandait avec instance il y a vingt ans, parce qu'il craint naïvement d'être écrasé dans cette lutte prolongée où il sent confusément son impuissance logique, par suite de sa tendance à adhérer aux prémisses religieuses en repoussant les conclusions; aujourd'hui triomphant, il craint de perdre ainsi cet ascendant, et voudrait bien enchaîner la grande révolution à constituer l'omnipotence spéculative et sociale de l'étrange classe représentée par MM. Cousin, de Broglie, Villemain, Guizot, etc. ! Voilà donc les deux partis actifs amenés aujourd'hui à abandonner formellement, l'un, les maximes d'ordre, l'autre, les intentions de progrès, qui avaient isolément formé jusqu'ici leur principale valeur respective. Quoiqu'il n'y ait personne encore pour faire dignement ressortir un tel contraste, cependant le silencieux instinct du public impartial ne manquera pas de retirer une certaine utilité générale de cette étrange discussion, qui accélérera notablement la déconsidération graduelle déjà très avancée des deux écoles antagonistes chez la masse des spectateurs.

Comme l'école métaphysique est, au fond, la plus dangereuse, en France, au point où la révolution se trouve arrivée, il serait fort désirable que la vraie liberté d'enseignement, quoique radicalement anarchique en elle-même, vînt maintenant hâter son élimination iné-

vitable, et faire généralement sentir la nécessité d'opposer à la rétrogradation théologique des doctrines plus énergiques et plus logiques. Quoique le gouvernement actuel, répugnant à toute mesure prononcée, soit toujours enclin à écarter, autant que possible, cette grave modification de la situation présente, il est pourtant vraisemblable que la première secousse de quelque importance déterminera l'avènement de cette phase passagère, qui jusqu'à la fin de ce siècle, ou pour deux à trois générations, me semble réellement indispensable à la préparation directe de la réorganisation spirituelle, dont nos métaphysiciens sont, au fond, devenus les plus dangereux adversaires, depuis le discrédit radical de toute influence sacerdotale.

Notre commun ami, l'estimable M. Austin, prend beaucoup d'intérêt à l'ensemble de cette discussion; mais il n'est pas, je crois, assez dégagé personnellement de toute prédilection métaphysique pour retirer d'un tel spectacle l'entière instruction philosophique qu'il comporte.

Je voudrais bien pouvoir vous donner quelques nouvelles de la traduction de votre précieux traité. Mais je ne suis pas plus avancé, à cet égard, que lors de ma dernière lettre, et j'attends encore, ou plutôt je n'espère plus la réponse de Marrast à la demande formelle que je lui avais envoyée à ce sujet en janvier. Pour vous dire confidentiellement toute ma pensée sur cette affaire, je crois franchement que votre jugement développé sur mon ouvrage, et l'importance que vous avez déclaré mettre à l'exacte conservation d'un tel témoignage, s'opposeront longtemps à toute traduction française de votre *Logique*. Ce serait un reproche trop irrécusable au silence singulier, d'abord spontané,

maintenant systématique, gardé envers moi par toute la presse française, sans excepter les journalistes les plus avancés, tels que Marrast.

J'ai eu récemment quelques occasions formelles de constater, spontanément, la réalité d'un concert que j'ai depuis longtemps senti et même prévu, par les refus réitérés qu'ont essuyés plusieurs jeunes gens qui voulaient insérer à mon égard quelques déclarations ou insinuations favorables dans divers recueils accrédités, tous néanmoins très *progressifs* : la censure métaphysique a impitoyablement rayé, avec la merveilleuse sagacité de l'instinct de parti, jusqu'à de simples phrases isolées où j'étais nommé.

On répugne sans doute à m'attaquer ouvertement, et surtout on craindrait de s'attirer de fortes répliques, ou du moins de propager involontairement mes idées ; mais le mot d'ordre est certainement, chez tous ces gens, de garder, à mon égard, le plus complet silence, comme si mon ouvrage n'eût jamais existé. Les faibles sympathies personnelles qui peuvent, à mon égard, caractériser M. Marrast, ne sauraient aucunement surmonter, même chez lui, les tendances et les engagements de parti. Il se trouve trop déplorablement soudé à une faction surannée, qui ne rêve chez nous d'autre restauration sociale que d'après une étrange combinaison du déisme avec la guerre. Vous sentez donc combien je leur dois sembler doublement hostile, d'autant plus que, à mon tour, je vois en eux les principaux soutiens actuels du régime ancien, ou du moins les plus funestes obstacles à toute vraie réorganisation : il me conviendrait mieux finalement de devoir les compter déjà, comme cela aura lieu ultérieurement sans doute, parmi mes adversaires déclarés, que de les traiter en

adhérents secrets ou prochains. Je suis très persuadé que telle est la principale source du retard qu'éprouvera votre traduction, dont le jeune Bernard serait maintenant très disposé à se charger.

Son exubérance révolutionnaire a fait place, depuis un ou deux ans, à de saines mais ardentes tendances philosophiques et sociales, d'après ses réflexions spontanées, aidées de mon influence soutenue; je le crois susceptible de devenir un esprit vraiment distingué, et j'eusse été charmé de le voir s'appliquer à une aussi utile besogne. Au reste, vous ne devez pas vous dissimuler que, même indépendamment de ce qui me concerne, Marrast ne se trouve, par suite de son défaut total d'études scientifiques, personnellement choqué de vos doctrines logiques, qui certes ne ménagent pas plus son école de Condillac et Laromiguière, que celle de Schelling et Cousin.

Le mouvement polytechnique officiel a déjà porté à la tête de notre école un de mes anciens camarades qui, indépendamment de quelques faibles sympathies mentales, se trouve d'ailleurs spécialement rattaché à ma cause par de communes antipathies actuelles. Je ne crois donc pas avoir réellement rien à craindre, pour ma situation présente, de la réélection annuelle à laquelle je vais être, comme de coutume, assujetti ce mois-ci, et dont je suis bien décidé à ne pas même m'informer. Cette inaction systématique, d'ailleurs conforme à mon usage antérieur, constitue le complément naturel de l'expérience décisive que j'ai dû tenter, et qui est devenue si périlleuse l'an dernier, pour explorer la consistance effective de ma position actuelle, que je rejetterais avec dégoût si elle devait exiger chaque année, de ma part, ou de celle de mes amis, le renou-

vellement, même affaibli, des démarches qu'il a fallu faire l'an dernier.

Malgré cette attitude passive et indifférente, je ne crois pas courir désormais aucun vrai danger, et ma démarche auprès du ministre, il y a trois mois, m'en garantirait d'ailleurs au besoin.

Je ne crois pas même que, malgré les prétendues réserves de l'an dernier, il y ait aujourd'hui contre moi aucune tentative sérieuse, mes principaux ennemis polytechniques ayant éprouvé depuis lors plusieurs graves échecs, qui ont notablement diminué leur puissance, et altéré leurs espérances ou même leurs propres projets. Mais, quoique ma position actuelle me semble désormais à peu près inébranlable, il reste maintenant, d'un autre côté, peu d'espoir d'en sortir prochainement, parce qu'il est fort possible, ou même probable, que la suite des mutations polytechniques ne fasse pas vaquer la chaire qui m'est due, auquel cas je n'aurai gagné aux changements actuels que le surcroît de consolidation résulté de l'ascension de mes amis aux dépens de mes ennemis. Tout cela d'ailleurs ne sera définitivement prononcé que pendant nos vacances de septembre, en sorte que, dans tous les cas, je ferai certainement encore la tournée de cette année, à moins d'un malheur très invraisemblable lors de ma prochaine réélection. J'ai cru devoir, malgré la longueur de cette lettre, vous donner ces éclaircissements personnels afin de prévenir une inquiétude qui, sans cela, eût été, à cette époque, très naturelle, d'après la dangereuse crise de l'an dernier.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

XLVIII

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 8 juin 1844.)
(Répondu le lundi 22 juillet 1844.)

India House, le 6 juin 1844.

Mon cher Monsieur Comte,

Vous devez recevoir bientôt, si vous ne l'avez pas encore reçu, un exemplaire d'un petit volume de moi que je vous ai fait adresser par l'éditeur, quoique je ne puisse pas espérer qu'il vous intéresse beaucoup, ni que vous fassiez en sa faveur une nouvelle exception à votre règle d'hygiène cérébrale, à laquelle vous avez dérogé d'une manière si honorable pour moi, en faveur d'un ouvrage plus important. Je ne le vous ai envoyé que pour mémoire, et parce que je ne voudrais pas qu'il parût quelque chose en mon nom, sans que vous en eussiez connaissance.

Je n'y mets pas au reste beaucoup d'importance. C'est un recueil de discussions d'économie politique, écrites il y a quatorze ou quinze ans, et restées depuis lors en manuscrit, à l'exception d'une seule qui, se rapportant principalement à la méthode, comportait un intérêt plus général, et qui a paru dans une revue en 1836. Puisque je les avais écrites, et qu'on m'a proposé de les publier, j'ai cru qu'elles valaient la peine de les imprimer, mais non celle de les refaire, sauf des corrections verbales, et quelques suppressions motivées par le progrès postérieur de mes conceptions logiques,

progrès essentiellement dû à votre grand ouvrage.

Je me félicite de l'approbation que vous voulez bien donner à mon projet de faire sur l'économie industrielle des sociétés un traité un peu plus systématique. Je ne me sentais pas auparavant suffisamment assuré de votre adhésion à ce projet, qui pouvait vous paraître essentiellement anti-scientifique, et qui le serait en effet, si je n'avais le plus grand soin de bien établir le caractère purement provisoire de toute doctrine sur les phénomènes industriels, qui fasse abstraction du mouvement général de l'humanité. Je crois que ce dessein, s'il pouvait être convenablement exécuté, aurait l'avantage de préparer l'éducation positive de beaucoup d'esprits, qui s'occupent plus ou moins sérieusement des questions sociales ; et il me semble aussi qu'en prenant pour modèle général le grand et le beau travail d'Adam Smith, j'aurais des occasions importantes de répandre directement quelques-uns des principes de la nouvelle philosophie, comme Adam Smith a fait pour la plupart de ceux de la métaphysique négative dans ses applications sociales, sans éveiller les défiances ombrageuses en déployant aucun drapeau. Je crois d'ailleurs qu'un tel ouvrage a aujourd'hui des chances favorables pour s'emparer de son terrain spécial, en écartant les traités existants, tous essentiellement surannés, même par rapport à l'état actuel de l'opinion publique, qui, si elle ne trouve pas bientôt quelque chose d'un peu mieux, se détournerait certainement de cet ordre d'études, sans que ce dégoût puisse encore profiter à autre chose qu'à l'empirisme systématique, qui nie toute doctrine générale en matière sociologique.

Je vous remercie vivement de vos remarques philosophiques sur la discussion pendante en France sur la

liberté d'enseignement. Sans avoir suivi les différentes phases de cette discussion, j'avais saisi ce qu'il y a d'anormal et de contradictoire dans les positions respectives des théologiens et des métaphysiciens à l'égard de cette lutte, où leurs rôles sont, comme vous l'avez si bien dit, essentiellement renversés ; ce qui du reste a lieu aujourd'hui dans presque toutes les grandes discussions politiques, non seulement en France, mais même ici, où les situations, malgré des différences superficielles, sont les mêmes au fond. Le parti des anciennes idées a cessé, ici comme ailleurs, de gouverner. Quel que soit le parti dominant, il n'y a des différences réelles de doctrine que chez ceux qui suivent ; les chefs se conduisent toujours dans des intentions de juste milieu. Ils n'ont que les prémisses convenues de leur parti politique, en renonçant à toutes les conséquences. C'est seulement depuis quelques ans, et surtout depuis le dernier avènement du parti tory, que cette situation commence à être généralement comprise ; et c'est surtout aujourd'hui qu'elle se dessine très fortement, par les attaques systématiques qu'une partie des torys, dirigée par quelques jeunes gens assez remarquables, a entreprises au nom des anciens principes, contre la politique actuelle du parti conservateur. C'est là encore une phase indispensable de notre mouvement social et intellectuel. Les doctrines négatives étant tombées en discrédit, avant d'avoir accompli leur œuvre, il est indispensable que les anciennes doctrines sociales reprennent un peu de leur influence antérieure, afin qu'elles aussi puissent de nouveau démontrer expérimentalement leur impuissance actuelle. C'est ce qu'elles ne tarderont pas à faire. En attendant, tout cela sert à ranimer les spéculations

sociales. Dans les temps modernes, la pensée n'est jamais, au fond, ennemie de la pensée. Tous les penseurs sont tellement en danger d'être opprimés par les médiocrités de leur propre parti, que leur sympathie mutuelle est à peu près assurée, sauf des rivalités personnelles directes.

Je regrette beaucoup, quoique je n'en sois nullement surpris, que vous ayez éprouvé un certain dérangement physique auquel il est très difficile d'échapper, quand on travaille, comme vous, à peu près sans intermission. La cessation totale de travail cérébral soutenu, pendant quelques mois, que vous me recommandez avec un intérêt si amical, vous serait probablement encore plus avantageuse qu'à moi. Je ne manquerais pas de profiter de votre conseil, si une pareille relâche me devenait réellement importante, et dans ce cas-là je n'aurais aucune difficulté à obtenir un congé de la longueur suffisante. Il n'y a lieu aujourd'hui à aucune démarche pareille, puisque je me porte mieux que je ne me suis porté depuis deux ans, et je me sens aussi propre qu'à l'ordinaire à toute espèce de travail intellectuel. J'espère m'y livrer beaucoup cette année.

Ne vous mettez pas en peine à l'égard de la traduction de mon livre; il en sera comme il pourra. Si, comme je l'espère, le professeur de Marrast ne la fait pas, il sera toujours libre au jeune Bernard de l'entreprendre, pourvu toutefois qu'il y ait un éditeur qui veuille s'en charger, ce qui peut-être ne se trouvera pas, par des raisons que vous sentirez très facilement, car les doctrines de mon livre sont tout aussi opposées à celles de toutes les écoles régnantes en France que celles du vôtre; et si, de mon côté, je n'ai attaqué personne, au moins je vous ai loué, en m'abstenant de

louer aucun chef de coterie. Si, par ces raisons, le livre n'est pas traduit, nous l'avons bien mérité.

Tout à vous,

J. S. Mill.

XLIX

COMTE A MILL

Paris, le lundi 22 juillet 1844.

Mon cher Monsieur Mill,

Mme Austin vous aura, sans doute, déjà annoncé sommairement la crise personnelle, aussi grave qu'inattendue, qui a retardé, un peu au delà de l'intervalle ordinaire, ma réponse à votre dernière lettre, et dont je dois aujourd'hui vous expliquer la solution, à la fois triste et satisfaisante, qui ne m'est réellement connue que depuis avant-hier.

Il faut d'abord, pour n'y plus revenir, écarter l'espoir que je vous avais exprimé d'un prochain changement favorable dans ma situation polytechnique.

Les mutations survenues par la mort du dernier directeur des études ont pris définitivement un autre cours, en sorte que, sans aucun motif qui me soit personnel, la chaire qui m'était due ne vaquera pas. Cela devait donc me faire attacher plus d'importance à consolider ma situation actuelle d'examinateur d'admission, que l'avènement d'un ami reconnu à la direction des

études me semblait devoir naturellement fortifier. Mais aussi la même disposition a probablement ranimé l'espoir, que je croyais abandonné, de la part de mes ennemis, de m'abattre entièrement, suivant la haineuse déclaration de leur misérable chef, en tentant de nouveau de m'ôter ce poste ; ce qu'ils n'eussent sans doute point essayé, s'ils m'eussent vu prêt à en obtenir un autre, qui m'eût placé légalement au milieu de leur conseil.

Quelques jours après vous avoir rassuré sur ces inquiétudes par ma lettre du 1er mai, le nouveau directeur des études est venu amicalement m'informer que la crise de l'an dernier se renouvelait avec plus de chances hostiles.

La désastreuse unanimité que j'avais obtenue alors n'était résultée que d'une perfide concession de mes ennemis, qui s'étaient ainsi habilement ménagé un moyen de reprendre plus dangereusement l'attaque lors de l'élection suivante, en paraissant renoncer à toutes les animosités purement personnelles, au dessus desquelles ils me voyaient placé, pour couvrir leurs passions d'un prétexte systématique, en annonçant l'intention de changer désormais chaque année l'examinateur, sans aucun sujet de mécontentement, et uniquement à titre d'essai d'un nouveau mode. Ce prétendu principe était sans douteaussi absurde que possible à l'égard d'un office qui exige tant de maturité et de continuité, et qui serait ainsi livré méthodiquement à un fonctionnaire toujours novice, faisant son apprentissage aux dépens du public et des familles, et systématiquement écarté à l'instant où il commencerait à devenir réellement propre à ces fonctions. Mais, malgré sa grossière absurdité, cette idée a servi de doctrine de ralliement

(et vous savez qu'il en faut toujours une quelconque) aux passions actives de quelques ennemis, déclarés ou secrets, et aux lâchetés passives d'un plus grand nombre d'indifférents ou d'amis tièdes, dans un milieu où chacun se trouve dépouillé à la fois de responsabilité et d'indépendance personnelles par l'échange de votes qui s'établit, surtout ici, au sein des coteries régnantes. Quoi qu'il en soit, j'ai été fort surpris de cet avis, n'ayant pu avoir, malgré mes expériences antérieures, assez mauvaise opinion d'eux pour les croire capables de renouveler, sans aucun nouveau motif ou prétexte, les infâmes tentatives de l'an dernier : j'aurais dû pourtant penser que leur véritable chef (celui que le malheureux amiral d'Urville avait si bien qualifié publiquement de sultan de l'Observatoire) n'avait jamais su rien pardonner, malgré les gasconnades de générosité qui lui étaient autrefois échappées.

Je n'ai pas cru néanmoins devoir aucunement renouveler les démarches que mes amis et moi avions faites l'an dernier, et je persiste à penser que je devais, en effet, m'en abstenir, et laisser un libre cours à la périlleuse expérience que j'avais instituée, comme je vous le disais dernièrement. D'un autre côté, mes amis avaient été tenus naturellement, comme moi, dans une fausse sécurité antérieure, de manière à n'entreprendre, de leur côté, et à mon insu, aucun effort spécial. A la vérité je vous ai parlé d'une démarche que j'ai faite, dès le mois de janvier, auprès du ministre de la guerre (M. le maréchal Soult), dans le département duquel se trouve l'École polytechnique, pour obtenir officiellement l'institution à vie de mon office d'examinateur, afin de prévenir tout retour des scènes de 1843. Mais le

maréchal, quoique très bien disposé pour moi, comme il l'a montré ensuite, ne crut pas alors le danger assez sérieux pour se décider à faire rendre une nouvelle ordonnance modificatrice : il était d'autant plus excusable que moi-même je ne pensais pas que ma réélection fût réellement compromise, et je ne voulais ainsi que retirer, pour mon avenir, une juste compensation des inquiétudes de l'an dernier.

Dans cette situation respective, vous ne serez pas maintenant étonné d'apprendre que le 27 mai, lors de la réélection, mes ennemis ont obtenu contre moi une majorité de 9 voix contre 5, malgré le zèle énergique et soutenu que les trois véritables chefs de notre école (le général commandant en chef, le commandant en second et le directeur des études) ont unanimement développé pour moi. Toutes les passions que ma préface a caractérisées ont concouru à la consommation de cette iniquité ; les neuf voix hostiles contenaient un organe spécial du parti métaphysique, et même les rancunes théologiques s'y trouvaient formellement représentées par un affilié des jésuites. Mais les haines dominantes étaient certainement, abstraction faite des inimitiés personnelles, celles des géomètres dont la philosophie nouvelle menace dangereusement l'irrationnelle suprématie scientifique : ils craignent peu, en France, les attaques des métaphysiciens, qu'ils peuvent toujours taxer justement d'un sot dédain absolu et d'une entière incompétence pour toutes les études positives ; mais une philosophie directement émanée de la science elle-même, qui fait à chacun sa part légitime, qui, en montrant le danger de la domination prolongée des géomètres, leur assigne un incontestable office initial, ils ne me pardonneront jamais de l'avoir formulée et

systématisée. Voilà la vraie source fondamentale de leur infatigable inimitié, contre laquelle je ne puis compter que sur des appuis extérieurs.

Si le temps des bûchers et des empoisonnements, ou seulement celui des guillotines, pouvait revenir, ils oseraient tout contre moi; car ce sont toujours les mêmes haines, mais heureusement contenues par un meilleur milieu. Les crimes des gens comme il faut ont subi désormais la même transformation radicale que ceux de la canaille, qui, de plus en plus, vole au lieu de tuer : d'après cette heureuse influence irrésistible de notre civilisation, on ne peut plus opprimer essentiellement que la bourse. C'est ce qu'ont tenté envers moi ces gens-là, selon la haineuse formule de leur chef réel, qui a déclaré ne vouloir prendre de repos qu'après qu'il m'aurait mis sur le pavé.

Mais heureusement son omnipotence ne va pas si loin; et, quelque faible que soit, dans notre anarchique milieu, l'intervention protectrice du gouvernement, j'y ai trouvé enfin un noble appui réel, quoiqu'il n'ait pas suffi à empêcher tout dommage..

Quelques jours après ma non-réélection, le ministre de la guerre s'est empressé de m'accorder, le 1er juin, l'audience spéciale que je lui avais demandée.

Mme Austin vous a peut-être dit déjà combien j'y avais été pleinement satisfait, et je puis dire touché, de l'accueil du maréchal, qui m'a déclaré son intention de me couvrir contre une telle iniquité autant que le permettrait la règle existante, qui le lie en effet beaucoup, pour livrer le pouvoir aux pédants ligués contre moi.

Cette ordonnance a été arrachée au gouvernement sous la banale impulsion révolutionnaire de 1830, où l'on croyait aveuglément avoir beaucoup avancé, par

cela seul qu'on transférait aux coteries scientifiques une portion quelconque des pouvoirs ministériels.

Dans cette situation, le ministre a épuisé en ma faveur toutes les ressources de la vicieuse légalité actuelle, qu'il n'avait pas ainsi le temps de changer assez tôt pour me préserver de tout dommage.

Ne pouvant m'empêcher de perdre mon traitement cette année, il a néanmoins refusé de nommer à ma place, en sorte que le titre me reste, ainsi que mes droits ultérieurs ; il a seulement chargé des examens de cette année l'un des deux suppléants accoutumés, qui doivent pourvoir aux divers empêchements momentanés des titulaires; en sorte que ma situation se trouve pécuniairement tout à fait la même que si, une maladie m'ayant empêché de fonctionner cette année, mon traitement avait dû passer à mon suppléant chargé de la corvée.

Mais, en annonçant cette double décision, rendue seulement le 15 juillet, le ministre a nettement rassuré mon avenir, en blâmant avec énergie la conduite du conseil envers moi, car il dépend entièrement de lui de changer ou de modifier la règle actuelle pour l'an prochain ; le temps seul lui a manqué, et non la volonté, pour le faire utilement cette année.

Notre général m'a communiqué la lettre officielle que le ministre a écrite à ce sujet; cette pièce mémorable est pleine d'éloges sur ma conduite comme fonctionnaire, et s'écarte beaucoup du froid laconisme usité au style ministériel.

Le ministre y déclare formellement qu'il *s'est assuré que M. Comte mérite toute la confiance du gouvernement;* l'acte tenté contre moi y est qualifié de *déni de justice auquel le ministre ne doit pas s'associer*; l'exclusion dont

je suis l'objet y est présentée comme *inconciliable avec le zèle et la loyauté que M. Comte a montrés pendant sept ans d'exercice de ses fonctions;* il la signale aussi comme *contradictoire aux propres éloges du Conseil lui-même à ce sujet.*

Vous voyez qu'on ne peut être plus explicite et plus rassurant. Ma cause est désormais étroitement liée à celle de la juste autorité du ministre qui sent bien, comme je le lui ai dit familièrement, que *le pire des gouvernements c'est la pédantocratie*, suivant l'heureuse expression dont vous m'avez gratifié, et que j'ai, en cette circonstance, très utilement introduite dans un milieu où elle doit s'implanter naturellement.

Le maréchal sent très bien que l'opposition radicale de mes principes philosophiques à ces utopies pédantocratiques qui prévalent chez nos savants constitue le motif le plus essentiel de la haine infatigable qu'ils m'ont vouée, et dont il est de l'intérêt du gouvernement, comme de son devoir, de me protéger. Au reste, j'ai lieu de présumer, sans toutefois avoir aucun renseignement certain, que M. Guizot est personnellement intervenu, dans cette affaire, pour me recommander spécialement à son collègue, quoique notre improbation de la pédantocratie doive, au fond, lui être antipathique ; car nous sommes, je crois, vous et moi, les deux seuls penseurs aujourd'hui avec lesquels les hommes d'État puissent raisonnablement s'entendre sur un tel sujet.

Quoi qu'il en soit, la principale part à cette conviction arrêtée du maréchal, que je ne connaissais nullement, et dont j'ai maintenant acquis toute l'estime personnelle, est certainement due à la loyale et énergique insistance de mes chefs, ci-dessus désignés, et de tout

les autres généraux sous lesquels j'ai servi à l'École depuis douze ans.

Les manifestations les plus honorables, tant des hommes graves et impartiaux que d'une nombreuse et ardente jeunesse, tant extérieure qu'intérieure à notre École, se sont d'ailleurs déjà prononcées contre cette inique spoliation.

Telle est donc, au vrai, ma position actuelle; l'avenir est certain, et je gagnerai probablement à cette crise d'obtenir, comme garantie, l'institution à vie de mon office, que notre général va prochainement demander spontanément, au nom du service public.

En tous cas, si la place restait sujette à réélection, le ministre reprendrait ce droit, comme je l'ai demandé, en retirant au Conseil la présentation dont il vient d'abuser si indignement; or, je n'aurais réellement aucune inquiétude sérieuse si l'annualité dérivait du ministre, quel qu'il fût, étant bien certain, par ma nature et mes habitudes, de ne me trouver jamais en conflit avec lui.

Afin que les modifications à la règle puissent être, cette fois, accomplies en temps opportun, on vient de décider que désormais la nomination de l'examinateur se ferait dès le début de l'année classique, c'est-à-dire en novembre, au lieu de s'accomplir en mai, presque au moment de fonctionner : ainsi mon avenir se trouvera probablement consolidé avant la fin de 1844.

J'y dois d'autant plus compter que mon affaire, par sa nature nettement caractéristique, a ouvert les yeux, à d'autres égards, sur le régime pédantocratique qui domine si désastreusement l'École. Notre général, qu'on qualifie ironiquement de gouverneur, n'y gouverne réellement que les punitions disciplinaires des

élèves ; sur tout autre sujet, l'autorité a simplement trois ou quatre voix dans un conseil de quinze membres, où dominent les onze professeurs ; le recours au ministre est presque illusoire en chaque cas.

En un mot, notre École n'est point réellement gouvernée ; l'autorité le sent et veut y remédier à divers égards ; en sorte que mon accident aura servi à introduire d'heureuses améliorations dans cette importante économie.

J'ai donc, à tous égards, pleine sécurité pour l'an prochain, et cette crise sera certainement la dernière. La manifestation officielle et quasi-publique du ministre en ma faveur est d'ailleurs de nature à prévenir spontanément les suites indirectes de mon désastre actuel chez ceux qui, me croyant perdu, seraient tentés de me manquer d'égards, et que la même platitude doit ainsi disposer, au contraire, à me ménager.

D'après une telle appréciation, vous voyez que cet accident passager se réduit strictement à un simple sinistre pécuniaire déterminé, comme auraient pu m'en occasionner un vol, un incendie, une maladie, etc. Malheureusement, vous savez que mon défaut total de fortune personnelle et d'accumulation antérieure doit donner à ce sinistre une extrême gravité actuelle, quelle qu'en puisse être la source. Il n'y a pas lieu, pour un an, à changer mon existence personnelle, ni surtout à diminuer la juste aisance qu'attend de moi une femme valétudinaire, qui, malgré ses torts envers moi, ne doit nullement souffrir de tout ceci : je ne dois donc pas réduire ma dépense qui, à tous égards, est raisonnable. D'un autre côté, je ne dois pas non plus chercher de nouveaux moyens de recette, qui ne commenceraient à devenir efficaces que lorsqu'ils auront

cessé d'être nécessaires. Par ce fatal dilemme, je me trouve forcé de chercher, contre un mal passager et exceptionnel, une ressource de même nature, en invoquant loyalement la généreuse intervention de mes amis ou de mes patrons. A la vérité, j'ai déjà reçu, de diverses parts, les offres les plus cordiales, mais que je ne puis accepter parce qu'elles viennent de gens guère plus riches que moi. C'est donc en Angleterre que je me vois ainsi conduit à invoquer ce genre d'appui. Outre que ma vie solitaire me tient trop à l'écart de ceux qui, chez nous, pourraient ici efficacement intervenir, s'ils y étaient prédisposés, vous savez que ce genre de patronage a toujours peu existé en France, et aujourd'hui moins que jamais, parce que le grand patron, ici, c'est le gouvernement, dont la tutélaire intervention m'est en effet très précieuse, mais sans pouvoir se spécialiser assez pour me garantir d'un dommage momentané.

J'évalue à six mille francs le sinistre survenu : à partir du 1er août, ma recette mensuelle va se trouver réduite, jusqu'au 1er août suivant, où ma réintégration aura son effet financier. Avec cette somme ma vie actuelle n'éprouvera aucune altération réelle ; je n'ai pas besoin d'ailleurs de recevoir immédiatement les six mille francs, mais seulement la moitié ; pourvu que le reste me vienne avant janvier, l'effet sera vraiment le même. Au reste, je suis certain que, en me chargeant un peu de quelques occupations exceptionnelles, pendant quelques années, je pourrai rendre aisément cette somme sans troubler essentiellement mes propres travaux, pourvu que ma conscience ne me presse point sur l'époque de ce remboursement. Or, il est, ce me semble, convenable pour cela que le secours me provienne de

personnes assez riches pour que je ne me fasse pas un scrupule naturel de les laisser attendre ma propre convenance graduelle. Voilà pourquoi, mon cher Monsieur Mill, sans repousser aucunement le précieux secours que m'offrit l'an dernier votre généreuse sympathie, je voudrais bien, comme je le disais alors, que, maintenant qu'il s'agit de la réalisation, elle provînt d'une source plus abondante que celle d'un confrère philosophique, vivant comme moi de son seul travail ; quoique vous soyez plus rétribué, je sais aussi que vous avez plus de charges, et je me sentirais plus tourmenté du besoin de vous rembourser promptement. Que ce soit donc, s'il est possible, à titre de ressource extrême, si nous ne pouvons trouver un mode plus normal : vous m'avez si noblement protégé de votre plume, que je voudrais bien vous voir dispensé d'y employer aussi votre bourse, ne fût-ce même que vos économies.

Le secours immédiat que je vous demande avec franchise consiste donc d'abord en conseils surtout, et peut-être en démarches : ce n'est qu'à défaut de leur double insuffisance que je consentirais à accepter votre intervention financière, et je ne crains pas que vous attribuiez à aucune morgue puérile ou déplacée une disposition aussi naturelle, dont le vrai motif est évident. Il n'est d'ailleurs pas inutile peut-être d'essayer aujourd'hui si la philosophie positive a acquis assez de crédit en Angleterre pour y pouvoir réaliser promptement un emprunt de six mille francs ; car, je suis bien décidé à n'avoir cette obligation qu'à de véritables adhérents, dont l'estime et la sympathie me soient déjà acquises ; quoique, certes, la reconnaissance ne m'ait jamais pesé, je crois devoir tenir à ce qu'un tel secours ne me vienne que de ceux qui sentent l'importance

philosophique de ne point me laisser écraser ou annuler. Or vous seul, ce me semble, pouvez savoir si, autour de vous, cette affaire peut ainsi s'accomplir auprès des personnes vraiment riches qui ont apprécié mes travaux.

Les relations récentes que j'ai eues avec M. Grote m'ont fait penser à lui, car je sais que sa fortune est considérable, du moins pour Paris ; il m'a semblé d'un caractère assez noble pour que je n'aie jamais à me repentir de lui avoir laissé prendre sur moi ce genre de supériorité, dont j'ai toujours su reconnaître la vraie valeur et les droits légitimes. Mais, comme vous le connaissez beaucoup plus complètement, je ne veux rien tenter de ce côté sans votre avis, d'après lequel je n'aurais, s'il y a lieu, aucune répugnance à lui écrire directement sur un tel sujet. En un mot, je m'en rapporte pleinement de tout cela à votre précieuse sympathie, que je sais aussi sage qu'affectueuse ; si vous décidiez, après un mûr examen du cas, que je ne dois ici recourir qu'à vous, je vous promets de me soumettre paisiblement, quelle que soit ma légitime répugnance actuelle, parce que je serais alors convaincu que, abstraction faite de toute générosité exaltée, votre raison aurait froidement regardé ce mode comme vraiment préférable. Mon premier dessein avait été d'écrire à M. Grote en même temps qu'à vous, mais j'ai cru finalement devoir vous laisser seul arbitre de l'ensemble de ma conduite sur une affaire aussi délicate.

Quand cet accident s'est réalisé, j'étais fort occupé à poursuivre la rédaction de mon cours d'astronomie, que je n'ai pu reprendre qu'à partir du 1er juillet, mais que je menais grand train afin d'avoir, en cas d'examens à faire, achevé à temps, c'est-à-dire pour le 25, ce qui m'a

obligé d'écrire chaque jour un chapitre formant environ une feuille d'impression ; lorsque la mauvaise nouvelle m'est parvenue avant-hier, j'ai achevé le chapitre commencé, et fourni la tâche ordinaire, quoique la terminaison ne soit plus aussi urgente. Je vais donc finir ce volume pendant cette semaine, ayant ainsi passé en revue spéciale, dans le cours de moins d'un mois, toutes les notions essentielles de l'astronomie, ce qui peut-être n'était jamais survenu : j'espère vous envoyer l'ouvrage avant la fin d'août. Mais il me restera maintenant, jusqu'au retour des corvées scolastiques en novembre, trois grands mois consécutifs de plein loisir, il est vrai chèrement acheté, et je ne sais encore l'emploi précis que je ferai d'une liberté que je n'ai pas eue depuis près de quinze ans.

Toutefois, mon premier soin va être de goûter quelque temps de ce repos complet qui m'a manqué toujours depuis huit ans. En second lieu, je consacrerai certainement une autre partie notable de ce trimestre imprévu à commencer directement l'élaboration de mon grand traité de philosophie politique, dont j'espère bien écrire alors la moitié du premier volume, qui serait ainsi achevé pendant l'hiver prochain.

Ma santé est maintenant assez ferme, pour que, après ce repos préalable, je puisse franchement céder à cet intense accès de travail avec ma verve accoutumée.

Sans modifier aucunement mes convictions arrêtées sur ou contre l'économie politique, j'ai lu non seulement avec un intérêt sympathique, mais aussi avec un vrai plaisir mental, vos judicieux essais économiques, et surtout le dernier, qui annonçait bien ce que votre précieux ouvrage a depuis mieux réalisé. Dans les intervalles naturels de l'intense occupation que je viens

d'indiquer, cette lecture a beaucoup contribué à me distraire doucement des soucis personnels. J'ai aussi tenté d'employer ensuite au même office l'ouvrage de M. Austin sur la jurisprudence, que nos relations me faisaient réellement un devoir de connaître, et j'y ai trouvé, avec un grand fonds de rectitude et de loyauté, plusieurs discussions et appréciations remarquables, quoique toujours mêlées à un sentiment insuffisant des vraies conditions scientifiques.

Je persiste à regarder votre projet de traité sur l'économie industrielle comme une très heureuse et fort opportune tentative d'attirer à la nouvelle philosophie une classe d'esprits estimables qui, tendant avec énergie vers la formation de la vraie science sociale, n'ont besoin, à cet égard, que d'être mieux dirigés ; en attendant, ils préservent le public, à leur manière, du pur empirisme sociologique, qui serait bien plus dangereux. Ainsi présentée, ou du moins conçue, avec la destination purement préliminaire et l'office provisoire que lui assigne l'ensemble de l'appréciation historique, l'économie politique perd ses principaux dangers actuels, et peut devenir fort utile ; car les sympathies qu'elle excite encore, sans être communément fort éclairées, ont certainement un caractère progressif.

Je me rappellerai toujours que le vieux Say, quoique son intelligence fût assurément peu étendue, me témoignait, il y a vingt ans, sa vive sympathie pour mes premiers travaux en philosophie politique, fermement convaincu, disait-il, que nous marchions dans la même voie, tendant tous deux à fonder la science sociale. Cette disposition est certainement l'indice d'une pareille inclination chez beaucoup d'esprits actuels qui, d'ailleurs,

doivent être, ce me semble, plus nombreux, plus influents et même plus recommandables chez vous qu'ici.

En retour de vos judicieuses remarques sur la nature pareillement équivoque et contradictoire de l'influence dirigeante en Angleterre et en France, malgré la diversité des formes, j'espère pouvoir vous donner, dans ma prochaine lettre, quelques renseignements, qui sont encore trop imparfaits, sur une tentative très singulière que commencent à faire nos Jésuites, pour organiser, à leur manière, dans les principaux points du territoire français, une sorte de propagation populaire de l'instruction scientifique, suscitée peut-être par l'exemple persévérant de mon cours d'astronomie, dont je n'attendais guère une telle réaction. Je me borne aujourd'hui à vous annoncer qu'il se fait déjà régulièrement (tous les dimanches soir, je crois), dans l'église Saint-Gervais, des leçons de chimie, assistées d'expériences analogues à celles de certains jongleurs ambulants !

Je ne pense plus à tourmenter Marrast sur votre traduction ; je pense bien, comme vous, et par les mêmes motifs, qu'elle ne se fera pas prochainement, du moins ainsi, quoique je le regrette beaucoup à tous égards. Quant au jeune Bernard, il a, sans doute, le droit et le désir de l'entreprendre spontanément ; mais je ne suis malheureusement pas en mesure de lui trouver un éditeur, tandis que c'était facile à Marrast.

Tout à vous,

A^{te} Comte.

L

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 14 août 1844.)
(Répondu le lendemain.)

India House, le 12 août 1844.

Il fallait, mon cher Monsieur Comte, que la première de vos lettres qui ne me fût pas venue promptement fût précisément celle dont la prompte arrivée importait le plus. J'arrive aujourd'hui d'un congé court, et dont la destination était depuis longtemps rigoureusement fixée, et je viens seulement de lire cette lettre, et d'apprendre tout ce qu'elle contient. Vous me connaissez, j'espère, assez pour croire que je m'associe on ne peut pas plus à votre indignation, et que je me réjouis cordialement que les indignes menées de ceux que vous avez, avec votre franchise philosophique, si justement dénoncés, vous aient moins nui qu'il n'y avait d'abord lieu de craindre. Quoique le retard de ma réponse vous ait probablement décidé à vous adresser directement à M. Grote, je n'ai pas perdu un moment à lui faire part de votre lettre : il est à la campagne, et je n'ai pas pu encore avoir de réponse. Je connais assez son caractère, et je suis assez sûr de l'estime profonde qu'il a pour vous, pour que je n'eusse pas hésité, même si vous n'y aviez pas pensé, à demander ses conseils dans un pareil cas, en lui offrant l'occasion de participer par lui-même, et de provoquer la participation de ses amis riches, à une œuvre qui ne peut manquer de faire

honneur à ceux qui y prennent part. Comme vous le désirez, par des raisons dont je reconnais la justesse, je réserverai mes propres ressources pour le cas où leur emploi serait indispensable, ce dont je pourrai mieux juger en quelques jours d'ici. Je vous écris, mon cher ami, au milieu des embarras de toutes sortes dont on est entouré quand on arrive. Je vous écrirai au long le plus tôt possible.

Tout à vous,

J. S. Mill.

LI

MILL A COMTE

(Reçu le vendredi 16 août 1844.)
(Répondu en répondant à la 27e.)

India House, le 14 août 1844.

Mon cher ami,

M. Grote prend sur lui la moitié de la somme nécessaire. Demain j'espère pouvoir vous dire définitivement d'où viendra l'autre moitié. En tout cas, les six mille francs sont assurés.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

LII

COMTE A MILL

Paris, le jeudi 15 août 1844.

Mon cher ami,

Je ne crois pas devoir attendre la réponse spéciale que vous m'annoncez comme prochaine, pour vous témoigner sommairement combien je suis touché de votre affectueux billet préliminaire et de votre cordial empressement à répondre à ma lettre du 22 juillet aussitôt que vous en avez eu réellement connaissance. Ne vous sachant pas absent de Londres, votre silence antérieur me semblait inexplicable, et je commençais à craindre que ma lettre n'eût malheureusement éprouvé quelqu'un de ces accidents de poste qui, quoique devenus heureusement fort exceptionnels, surtout entre Paris et Londres, restent néanmoins strictement possibles. Mais ce délai ne m'avait nullement décidé à écrire à M. Grote avant de connaître, sur cette démarche, votre avis, que je jugeais indispensable ; je ne la ferai qu'après que vous m'y aurez expressément invité, quoique je présume déjà que vous n'y voyez probablement aucun inconvénient.

Je suis charmé que vous ayez aussi complètement approuvé, en ce qui vous concerne personnellement, les vrais motifs de ma réserve. Quoique votre fraternelle sympathie doive naturellement, en un tel cas, me sembler plus vive et plus ferme qu'aucune autre, vous avez dignement compris que nous devons d'abord laisser

intervenir nos patrons temporels, et que le bon ordre philosophique exige de ne recourir à notre propre assistance mutuelle qu'à défaut de cette protection normale. Tout me semble ainsi disposé maintenant de la manière la plus favorable pour me garantir du désastre momentané que vient d'éprouver ma situation matérielle. J'attends donc avec sollicitude, mais sans impatience, la réalisation prochaine de cette noble intervention.

Votre affectueux billet a déjà dissipé essentiellement l'inquiétude qui m'empêchait de me livrer franchement à la préparation directe de la grande élaboration que je vais entreprendre. Je suis, depuis la fin de juillet, entièrement libre de mon volume astronomique que je compte vous adresser à la fin d'août, quoique l'impression n'en marche pas aussi rapidement que la rédaction. Je compte encore goûter un mois de plein repos, où je médite mon prochain travail au milieu d'une douce flânerie, désormais débarrassé de mes plus graves inquiétudes. Mon intention est de consacrer ensuite la seconde moitié de mon loisir exceptionnel à écrire, comme je vous l'ai annoncé, le premier demi-volume de ma philosophie politique.

Tout à vous,

A[te] Comte.

M. Whewell m'a récemment envoyé, par l'intermédiaire de M. Austin, son petit écrit sur le grand dualisme philosophique. Quoiqu'il en ait obscurci et exagéré, ou plutôt méconnu, la notion fondamentale, je suis cependant fort aise qu'il ait directement attiré sur ce point l'attention de vos penseurs; au reste, le critique auquel il répond me semble avoir bien plus judicieusement caractérisé cette appréciation délicate.

Toutefois, ce petit écrit du D[r] Whewell renferme quelques éclaircissements secondaires qui me paraissent vraiment utiles. Afin de lui rendre sa politesse, je vous prie de vouloir bien, si vous en trouvez l'occasion, lui envoyer en mon nom un exemplaire de mon *Discours sur l'Esprit positif;* vous y pourriez mettre même, sans signature, à son exemple, la suscription usitée :

A Monsieur le docteur Whewell, de la part de l'auteur.

S'il ne vous reste plus d'exemplaires disponibles à cet effet, je vous en adresserai un en vous envoyant prochainement mon traité astronomique.

Comme je sais que M[me] Austin est en route pour revenir ici, je présume que vous ne l'aurez même aucunement vue à Londres.

LIII

MILL A COMTE

(Reçu le jeudi 22 août 1844.)
(Répondu le lendemain.)

India House, le 20 août 1844.

Mon cher ami,

Nous tenons une partie de la seconde moitié du déficit, et je suis assuré d'obtenir le reste, sans recourir à mes propres fonds. La chose a traîné un peu, seulement à cause de l'absence de tous ceux à qui on devait s'adresser

de préférence, et qui ne sont pas à Londres dans ce temps-ci. D'un jour à l'autre, je puis être à même de vous annoncer le résultat définitif de mes démarches.

Je ne tarderai pas à faire parvenir à M. Whewell de votre part un exemplaire de votre *Discours*. Il m'en reste encore, puisque je ne le donne qu'à ceux que je juge capables d'en profiter, et pas assez riches pour devoir l'acheter. Comme mon libraire-éditeur est aussi celui de M. Whewell, il m'est facile de me servir de son intermédiaire dans le cas dont il s'agit.

Je désire beaucoup savoir de vous la nature de cette nouvelle crise polytechnique. Il me semble qu'elle offre à l'autorité un puissant moyen de changer tout ce qu'il y a de nuisible dans le règlement de l'école.

Tout à vous,

J. S. Mill.

LIV

MILL A COMTE

(Reçu le dimanche 25 août 1844.)
(Répondu...)

India House, le 23 août 1844.

Mon cher ami,

Il est ouvert en votre faveur, chez MM. Delamarre, Martin Didier et C°, banquiers, rue des Jeûneurs, à Paris, un crédit de 3.000 francs, et, le 1[er] février prochain,

une autre somme pareille sera à votre disposition chez les mêmes banquiers. La somme provient tout entière de M. Grote et de sir William Molesworth, M. Grote s'étant opposé formellement à ce qu'on essayât d'y associer d'autres. Il a trouvé plus convenable de ne s'adresser qu'à des esprits complètement émancipés sous le rapport religieux, jugeant que nul autre n'était capable de vous apprécier suffisamment : sans cela, je n'eusse pas craint de m'adresser à deux d'entre les chefs de banque les plus distingués, qui admirent beaucoup vos ouvrages. Chez l'un d'eux surtout, j'ai pu m'assurer personnellement qu'il avait pour vous une admiration *sentie*, malgré ses opinions religieuses assez prononcées. Cependant je trouve avec M. Grote que la chose est mieux comme elle est. Lui et sir William Molesworth sont tous deux assez riches pour que vous ne puissiez pas vous croire obligé en conscience de les rembourser jamais, et je sais que vous leur feriez plus de plaisir en ne les remboursant pas.

Ainsi tout est arrangé pour le mieux, et vous pourrez ainsi jouir sans inquiétude de votre loisir inaccoutumé, et vous occuper en temps opportun du commencement de votre second grand ouvrage.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

LV

COMTE A MILL

Paris, le vendredi 23 août 1844.

Mon cher ami,

Quoique, d'après la lettre que j'ai reçue de vous hier, je doive avoir prochainement à vous faire une nouvelle réponse, je ne crois pas devoir tarder davantage à satisfaire votre juste désir sur l'appréciation de la dernière crise polytechnique, d'où mon silence pourrait vous faire craindre une réaction défavorable sur l'ensemble de ma position personnelle. Puis-je d'ailleurs mieux utiliser mon loisir actuel qu'en saisissant l'occasion de m'entretenir un instant avec vous, surtout en un temps où votre active sollicitude renoue si intimement notre cordiale sympathie?

J'ai déjà eu lieu de vous signaler incidemment une opposition pédantocratique fort appuyée, je crois, par le journal de Marrast, contre la sage ordonnance rendue en novembre dernier, par notre ministre, pour diminuer l'influence polytechnique des coteries scientifiques, en exigeant désormais trois candidats, au lieu d'un seul, en chaque cas de présentation, soit de la part du conseil polytechnique, soit de l'Académie des sciences. Telle est, au fond, la véritable origine spéciale de la dernière crise. Cette ordonnance avait été d'abord rendue à l'occasion d'un choix, hostile au gouvernement et dangereux en lui-même, que les coteries régnantes voulaient imposer au ministre pour la place

de directeur des études, qu'on voulait ainsi conférer au principal auxiliaire de M. Arago (le jeune géomètre Liouville, mon plus redoutable antagoniste direct).

Après beaucoup d'efforts tentés par les deux corporations pour faire révoquer cette mesure ministérielle, l'une et l'autre s'y sont enfin conformées en ce qui concerne cette importante place, que le ministre a ainsi confiée à mon ami et ancien camarade M. Duhamel (autre géomètre académique). Mais ce nouveau directeur a fait dès lors vaquer, par son avènement, la place d'examinateur mathématique pour la sortie de l'École, qu'il occupait auparavant, et dont les courtes fonctions commencent ordinairement à la mi-août. Il y a déjà trois mois que le ministre a prescrit aux deux corporations de pourvoir, et suivant la règle de triple candidature, au choix d'un nouvel examinateur. Quoique le temps fût ainsi très suffisant, la mauvaise volonté témoignée par les deux corps contre cette seconde application décisive de la règle nouvelle a laissé arriver l'époque d'un tel service sans qu'aucune nomination pût être régulièrement faite. Plus exactement, il est certain que le Conseil polytechnique, après beaucoup de tergiversations, avait enfin présenté, il y a un mois, ses trois candidats; mais l'Académie, désobéissant formellement à l'ordonnance, s'était obstinée à n'en présenter qu'un seul, ce que le ministre a justement regardé comme une présentation tout à fait nulle. Ainsi forcé de pourvoir momentanément à un service urgent, il en a chargé, suivant la coutume universelle, le fonctionnaire qui le remplissait auparavant, et qui n'était pas encore remplacé.

Mais, quoique cette décision fût assurément très normale en une telle occurrence, elle n'était peut-être

pas assez prudente, et le ministre eût mieux fait de confier cet intérim à quelque autre personne, ce qui vraiment était facile : car c'est là ce qui a immédiatement déterminé le conflit qui a conduit à un licenciement momentané.

En effet, les élèves ont ainsi été poussés à refuser un tel examinateur, sous prétexte que, cumulant en sa personne cette fonction avec celle de directeur, il pouvait être, à ce dernier titre, pourvu de documents individuels qui laisseraient suspecter son impartialité générale. Je vous laisse à juger si un motif aussi frivole, et même aussi peu honorable, devait pousser ces jeunes gens à rejeter un juge qui, pendant les quatre années précédentes, n'avait excité, en cet office, aucune réclamation, comme s'ils ne devaient pas loyalement désirer que leur appréciateur fût pourvu de tous les renseignements possibles ! Après que les élèves, excités probablement par quelques brouillons extérieurs, ont ainsi refusé formellement de se laisser examiner par le délégué temporaire du ministre, l'autorité a été conduite, peut-être un peu précipitamment, à les licencier, tandis qu'il aurait sans doute suffi de les tenir sévèrement cloîtrés jusqu'à ce qu'ils se soumissent. Il est probable que ce retour ne se serait pas fait beaucoup attendre, vu le peu de gravité intrinsèque du motif d'irritation.

La veille même du licenciement (samedi dernier), ces jeunes gens, qui ont en moi une grande confiance générale, m'avaient envoyé une députation formellement chargée de me consulter sur la conduite collective qu'ils devaient tenir en cette occasion. Après les avoir prémunis contre les instigations agitatrices, je les avais fortement engagés à une soumission pure et simple.

Quoiqu'elle n'ait pu être faite assez tôt pour prévenir le licenciement, il est probable que, s'ils s'y décident sincèrement, elle en réparera bientôt l'effet; tout ce fracas, que les journaux auront ridiculement exagéré, comme de coutume, va sans doute aboutir à une prochaine rentrée générale, qui n'aura d'autre résultat que de retarder d'un mois le service ordinaire des examens, de façon à priver ces jeunes gens de leurs vacances. Toutefois, il est heureux que cet incident soit survenu après la clôture de nos chambres; car sans cela le cas eût été probablement envenimé par les déclamations de certains agitateurs dans la tribune nationale.

Votre tact accoutumé a très judicieusement regardé cet événement comme fort propre, quelle qu'en soit l'origine, à fournir au gouvernement l'occasion de modifier utilement l'organisation polytechnique.

Toutefois, il est à craindre que sa volonté ne soit pas, à cet égard, assez fortement arrêtée, surtout la circonstance exigeant naturellement une décision peu tardive. Néanmoins, si le maréchal, qui vient de retourner à Paris, sent convenablement, comme je l'espère, les dangers pédantocratiques dont cette grave circonstance vient de fournir, outre l'affaire qui me concernait, une nouvelle manifestation décisive, il aura peut-être assez d'énergie pour oser retirer complètement à ces corporations un droit de présentation dont elles ont tant abusé, en réduisant, du moins, leur influence à devenir purement consultative et jamais définitive à aucun degré.

En ce qui me regarde, l'ensemble de cet événement ne peut, au fond, que m'être favorable, en caractérisant, de plus en plus, aux yeux du ministre, l'inconvénient dont je suis momentanément la victime. Ma

cause se lie ainsi davantage encore à celle de l'autorité, de façon à devoir hâter et consolider une pleine réparation. Quant à moi, en attendant cette prochaine issue favorable, je profite déjà de ma situation pour fortifier et développer l'état de pleine consistance que je me suis toujours efforcé d'atteindre, en ce que mes principaux intérêts se trouvent, dès lors, comme mes sentiments dominants, en harmonie spontanée avec mes opinions systématiques contre la pédantocratie.

Ces convictions ayant précédé une telle réaction, leur pureté n'en a pu être aucunement altérée, tandis que leur netteté et leur énergie doivent naturellement en devenir plus complètes que si mes principes avaient, à cet égard, à lutter contre les impulsions de ma position. Je suis donc déjà certain que cette crise momentanée tournera au profit permanent de mon propre perfectionnement essentiel, comme j'ai tout lieu d'espérer qu'elle consolidera bientôt ma situation personnelle. Le premier résultat est, à tout prendre, le plus important, et il est maintenant assuré sans que personne puisse l'empêcher.

Tout à vous,

A[te] Comte.

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, j'attends maintenant avec sollicitude, mais sans impatience, la prochaine réalisation finale des démarches entreprises par votre active amitié.

Quand elle sera accomplie, j'écrirai aussitôt à M. Grote (dont je sais l'adresse à Londres), pour lui témoigner directement combien je suis touché de sa noble générosité, quoiqu'elle soit pleinement conforme à l'opinion que j'avais déjà conçue de son caractère élevé. Envers

les autres personnes qui auront aussi coopéré à cette tutélaire intervention, je réclamerai franchement vos précieux avis, d'après lesquels je dois diriger ici ma conduite au sujet d'hommes que je ne connaissais pas encore personnellement.

LVI

COMTE A MILL

Paris, le mercredi 28 août 1844.

Mon cher ami,

Je n'ai que le temps de vous annoncer que j'ai reçu hier, chez le banquier indiqué, les trois mille francs avancés par M. Grote.

En lui faisant tout à l'heure mes sincères remerciements, je lui ai spécialement témoigné combien je me félicite de l'énergique restriction qu'il a imposée à cette participation protectrice, en n'y voulant admettre que ceux auxquels je suis déjà lié par une suffisante sympathie de direction fondamentale. Il est ainsi entré spontanément, de la manière la plus complète, dans mes intentions constantes, de manière à donner à cet acte une sorte de consécration publique qui, sans altérer aucunement ma reconnaissance personnelle, lui imprime une dignité supérieure.

Je joins ici une lettre pour remercier convenablement sir W. Molesworth de sa noble coopération à cette in-

tervention tutélaire ; je vous prie de la lui faire parvenir, après l'avoir lue et cachetée.

Voilà donc que, grâce à la généreuse protection ainsi sollicitée par votre active amitié, le trouble profond que de lâches ennemis avaient cru porter dans mon existence matérielle, et par suite dans mon action mentale, va se transformer en un loisir, aussi précieux qu'inespéré, où je pourrai paisiblement commencer ma seconde grande élaboration philosophique ; j'en sens déjà les indices accoutumés, surtout par une fréquente diminution du sommeil, spontanément survenue sans aucune autre excitation. Notre correspondance chérie va désormais reprendre son cours habituel, en ne laissant bientôt d'autre souvenir permanent de ce grave incident que celui de la vive et tendre sollicitude par laquelle vous y avez, à jamais, resserré notre intime fraternité.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

Notre général m'a récemment donné quelques explications qui me font penser que le gouvernement va utiliser, avec plus d'énergie que je ne l'avais espéré, la dernière crise polytechnique, pour modifier utilement l'organisation actuelle de notre École : tout cela ne peut que m'être très favorable.

LVII

MILL A COMTE

(Reçu le lundi 7 octobre 1844.)
(Répondu le lundi 21.)

India House, le 5 octobre 1844.

Mon cher Monsieur Comte,

Mon absence de Londres, quoique courte, a laissé aux affaires du bureau le temps de s'accumuler, de manière à m'avoir laissé jusqu'ici peu de loisir pour m'occuper d'autre chose que de mes devoirs officiels et d'affaires domestiques. Après deux mois de travail et de préoccupation, qui ne m'ont permis ni aucune étude, ni le très peu de distractions dont j'ai l'habitude, ce n'est vraiment que depuis hier que je me suis trouvé assez libre d'occupation et de pensée pour pouvoir songer à vous écrire. Je n'ai, par conséquent, rien de bien intéressant à vous apprendre sur mon propre compte, sauf l'état de ma santé, qui, sans être forte, est maintenant à peu près bonne et capable de supporter tout ce que je serai probablement en lieu d'exiger d'elle. A cet égard, le congé que j'ai obtenu m'a rendu un service véritable. Puisse le loisir inusité qui vous est échu cette année vous avoir pareillement servi, en dissipant le dérangement exceptionnel que votre santé semblait avoir subi sur les commencements de l'année, que la crise que vous avez traversée était de nature à empirer, mais qui était apparemment de la sorte de dérangement, qui, lorsqu'ils ne sont pas de trop longue date,

n'ont guère besoin, pour la guérison, que d'un changement suffisant d'habitudes, et surtout d'une intermission de travail.

Si, en outre, cette intermission vous a permis de commencer votre seconde grande élaboration philosophique, je n'ai assurément pas besoin de vous dire que je m'en réjouirai profondément. Plus on s'avance dans la vie, et mieux on sent le prix du temps. J'ai souvent besoin de me rappeler, avec une émotion pénible, combien l'incertitude de la vie fait un devoir à chacun de mettre le plus tôt possible à l'abri de tout hasard les choses utiles qu'il peut faire mieux que les autres, ou que les autres ne peuvent ou ne veulent pas faire.

Peu d'années s'écoulent sans que cette réflexion soit douloureusement fortifiée par quelque perte irréparable. Je viens d'en subir une par la mort prématurée d'un du très petit nombre de ceux pour qui j'éprouvais une amitié vive et une estime parfaite. Il réunissait à l'un des plus nobles caractères qui puissent exister une profondeur de sympathie qui tient de l'idéal féminin, et qu'on ne trouve que fort rarement en Angleterre, si ce n'est dans les femmes, et encore très exceptionnellement. Avec une grande étendue de connaissances et une forte intelligence, il n'avait pas le véritable esprit positif ; il était pourtant très au delà de nos écoles métaphysiques les plus avancées. Ecclésiastique anglican, il avait depuis longtemps cessé d'appartenir par ses opinions à une Église quelconque, et, à en juger par ce qu'il avait fait et par les progrès de son intelligence pendant dix ans d'une santé faible et fragile, il eût rendu de très grands services au progrès moral et intellectuel, par l'influence qu'il aurait exercée sur des esprits auxquels le positivisme pur ne peut pas encore

avoir accès. Il est mort de phtisie pulmonaire, à l'âge de trente-huit ans. M. et Mme Austin l'ont connu et aimé, sans avoir été, je crois, autant que moi en état d'apprécier sa valeur.

Je trouve toujours que le positivisme marche ici, mais il y a encore très peu d'hommes qui, par la force primitive de leur esprit, et par le degré de leur préparation, soient capables de s'approprier complètement la méthode, et de faire faire des progrès à la doctrine. Je ne vois que Bain, en qui, si je mourais demain, je serais sûr de laisser un successeur. Vous avez pu juger notre digne ami M. Grote. Il a bien dépassé son benthamisme primitif, mais la métaphysique négative fait toujours le fond de sa culture intellectuelle. Molesworth, avec les mêmes tendances générales, a l'esprit plus libre ; il est aussi plus jeune, mais son intelligence est plus déductive qu'inductive ; sa nature est géomètre ; il est par nature ce que j'étais, il y a quinze ans, par mon éducation. Austin s'est élevé très lentement et très péniblement au-dessus de ce niveau ; mais sa déplorable santé, l'imperfection de son éducation scientifique, et son incapacité maladive de rien terminer, empêchent malheureusement de pouvoir compter sur lui pour des choses du premier ordre, qu'il est, à tout autre égard, fait pour dignement accomplir. Restent donc les jeunes gens, et, parmi ceux de ma connaissance, je ne vois que chez Bain l'étoffe d'un esprit du premier ordre, avec des habitudes intellectuelles parfaitement bonnes. Et nous pouvons nous vanter, vous et moi, d'avoir décidé de sa direction. S'il vit, et il a heureusement une organisation forte, il fera de grandes choses, et il soutiendra dignement la cause du positivisme chez nous. Je compte sur lui pour former beau-

coup d'élèves à Aberdeen, où il enseigne publiquement avec un succès remarquable. Je crois d'ailleurs que la philosophie positive trouvera plus d'apôtres actuels en Écosse qu'en Angleterre, non seulement à cause de l'influence des antécédents philosophiques de ce pays, qui sont, comme vous savez, plus voisins de l'esprit positif, mais encore par plusieurs autres raisons. D'abord, l'instruction supérieure y est beaucoup plus répandue qu'ici ; les écoles supérieures et les universités sont de nature à mettre cette instruction à portée de la classe moyenne, et même de quelques fils de paysans, classe qui a fourni noblement son contingent à la gloire intellectuelle de l'Écosse. Ensuite, cette instruction elle-même est moins exclusivement littéraire et plus scientifique qu'en Angleterre. En troisième lieu, bien que les croyances religieuses soient restées plus fortes chez le peuple écossais, l'influence ecclésiastique y est beaucoup plus faible, ce qui est aujourd'hui plus qu'équivalent. Enfin, je trouve qu'il y a une analogie réelle dans la tournure de l'esprit écossais et de l'esprit français. Vous n'avez certainement pu méconnaître à quel point les Hume, les Ferguson, les Adam Smith, les Millar, les Brown, les Reid, même les Chalmers ressemblent intellectuellement à des Français, tandis que nos philosophes anglais, en exceptant peut-être Hobbes, appartiennent à un type différent. Chez Locke, chez Berkeley, chez Hartley, chez Coleridge, chez Bentham même, c'est un ordre d'idées et de tendances intellectuelles profondément disparates, et je pense qu'un esprit vraiment anglais, sorti de notre éducation publique et étranger à toute culture continentale, est, à beaucoup d'égards, plus éloigné du véritable esprit positif qu'aucun autre homme instruit. Vous vous plaignez avec raison de

l'état du public français, dont l'incapacité positive tient aujourd'hui, ce me semble, à des causes plutôt morales qu'intellectuelles. Ici, nous avons encore beaucoup de chemin à faire pour nous placer au niveau intellectuel de Guizot, et ce sont déjà des hommes très supérieurs au vulgaire qui ont accompli ce progrès, quelque minime qu'il doive paraître au point de vue de la vraie positivité.

Je ne sais si je vous ai dit que j'avais exécuté votre commission auprès de M. Whewell, en lui faisant parvenir un exemplaire de votre *Discours*. J'avais, comme vous, reçu son petit opuscule. Je conçois que, ne connaissant probablement pas ses autres ouvrages, vous ayez vu avec une juste indulgence ce qu'il y avait de bon dans cette brochure. Pour moi, je l'ai trouvée très faible : tout ce qu'il a dit, il l'avait beaucoup mieux dit ailleurs, et ce qui m'y a le plus frappé, c'est qu'en reproduisant, très imparfaitement, les objections de son critique, il en a montré si peu d'intelligence, qu'il oppose à ces objections les mêmes choses qu'il avait dites auparavant, sans tenir aucun compte des réponses. Le critique auquel il répond, et que moi-même j'ai cité dans l'avant-dernier chapitre de mon deuxième livre, est l'illustre physicien sir John Herschel, que je trouve très supérieur à M. Whewell. Je ne sais (par parenthèse) si je vous ai dit qu'il m'a mandé que mon livre l'avait décidé à étudier le vôtre : je ne sais s'il l'a fait avec fruit. On me dit que M. Whewell se propose de me réfuter aussi dans le premier ouvrage qu'il publiera. J'ai toujours compté un peu sur son goût polémique pour engager une discussion utile. D'ailleurs, il mérite toute notre reconnaissance par les améliorations importantes qu'il a faites dans le système d'enseignement de

Cambridge, et par l'attention qu'il a attirée sur les grandes questions philosophiques. Il a trouvé l'esprit philosophique assoupi; il est un de ceux qui ont le plus fait pour le réveiller.

Tout à vous,

J. S. MILL.

LVIII

COMTE A MILL

Paris, le lundi 21 octobre 1844.

Mon cher Monsieur Mill,

Les motifs spéciaux qui ont un peu retardé votre dernière réponse étaient tellement naturels que je les avais déjà à peu près devinés, en sorte que je n'avais ainsi conçu aucune inquiétude sur votre santé. J'ai néanmoins été fort satisfait d'apprendre formellement que votre court congé a suffisamment produit, sous ce rapport, les heureux résultats qu'on en devait espérer. C'est avec une vive et sincère sympathie que j'ai compris votre récente douleur par la perte prématurée d'un véritable ami qui, d'après votre appréciation caractéristique, devait certainement offrir une haute valeur, aussi bien mentale que morale.

Sans que mes propres antécédents m'aient directement permis jusqu'ici de sentir personnellement d'aussi amères souffrances, parce que je n'ai pas eu le bonheur

de rencontrer aussi bien. je sens trop profondément le prix de pareilles intimités pour ne pas me mettre ici complètement à votre place. Ma vie habituellement solitaire et le triste désappointement de tous mes projets domestiques me disposent spécialement à sentir encore mieux le prix d'un tel trésor et le tourment de le perdre, surtout aussi hâtivement. De semblables lacunes sont bien difficilement réparables : aussi existe-t-il chez moi un ordre entier de sentiments affectueux qui n'a pu trouver un suffisant essor habituel, et dont l'imparfaite expansion me rendrait la vie souvent presque insupportable, sans l'état continu de profonde concentration mentale où je suis heureusement plongé plus ou moins depuis ma première jeunesse, quoique je sente très péniblement combien est incomplète cette compensation spontanée.

Ma santé, depuis ma dernière lettre, n'a pas été aussi bonne que la vôtre. Je vous avais déjà annoncé une certaine perturbation physique, déterminée suivant mon usage par l'approche d'un grand travail philosophique. C'est une nécessité à laquelle je me suis reconnu assujetti depuis longtemps, et que vérifia spécialement chaque grande phase de mon élaboration fondamentale ; quand une forte innervation prolongée commence à s'établir en moi, elle détermine préalablement une certaine indisposition physique plus ou moins durable, et qu'un observateur mal préparé attribuerait à toute autre influence ; jusqu'ici seulement, ces symptômes passagers, soit éruptifs, soit rhumatismaux, etc., n'avaient exigé aucun soin particulier, et j'y avais à peine fait attention. Mais cette fois le trouble momentané a été plus grave et mieux caractérisé, soit à raison d'une plus longue fatigue antérieure, soit surtout en

vertu des graves inquiétudes continues relatives à l'état de crise où se trouve, depuis environ deux ans, ma situation personnelle, et qui même n'est pas encore terminé, quelque raison que j'aie maintenant de compter sur une prochaine et heureuse solution finale.

J'ai donc été atteint, le mois dernier, d'un érysipèle très prononcé, qui a successivement envahi toute la partie droite du visage située au-dessous de l'œil, mais sans jamais affecter, heureusement, la partie supérieure. Cela m'a tenu dix jours alité et sans nourriture, mais avec peu de douleur, sauf l'insomnie.

Au reste, cette courte maladie ne pouvait survenir en un instant plus favorable à sa paisible régularité, par suite de mon état exceptionnel de plein loisir, qui m'a permis de pourvoir librement, et sans aucune préoccupation, aux soins qu'elle exigeait : la tutélaire intervention que venait de déterminer si heureusement votre noble et active sollicitude m'ôtait d'ailleurs d'avance le seul souci actuel qui eût pu troubler une telle disposition. C'est pourquoi le cours de cette maladie a été plus facile et plus rapide qu'il n'est d'usage en pareil cas, et il ne m'en reste maintenant d'autre trace qu'une certaine tendance du sang vers la tête, qui exige un certain ensemble de précautions habituelles.

La plus grave d'entre elles consiste à m'interdire le travail de cabinet auquel j'avais compté consacrer ce dernier mois-ci de mon loisir exceptionnel, pour écrire environ la moitié du premier volume de mon second grand ouvrage ; au lieu de cela, je suis obligé de me borner encore à la méditation verticale ou ambulante. Toutefois, je suis convaincu que mon travail n'en éprouvera finalement aucun retard véritable, mais plutôt une

notable accélération, par suite de la merveilleuse activité cérébrale dont j'ai été doué, même malgré tous mes efforts spéciaux, pendant ces quelques jours de méditation horizontale, où j'ai complètement arrêté le plan, l'esprit et les principaux points de cette nouvelle élaboration qui, par sa nature, devait m'offrir particulièrement cette difficulté fondamentale de la rendre suffisamment distincte de la seconde moitié de mon grand ouvrage. Cette difficulté est maintenant tout à fait surmontée, et je n'ai plus qu'à écrire couramment le premier volume, aussitôt que l'état de ma santé me le permettra raisonnablement; j'aurai seulement à regretter que ce soit pendant le cours de mes occupations professionnelles, qui vont recommencer avec le mois prochain.

Cette récente expérience m'a fourni l'occasion de constater pleinement combien l'état de jeûne, convenablement établi, peut devenir favorable au travail intellectuel. La religion, qui, depuis quelques siècles, discrédite réellement tout ce qui reste exclusivement placé sous sa funeste protection, a fait momentanément perdre de vue la pratique du jeûne. Mais, quand la vie humaine sera enfin convenablement systématisée, je suis persuadé qu'on sera conduit à instituer à ce sujet des habitudes régulières, les unes communes, les autres plus ou moins spéciales; tous les vrais penseurs s'accorderont aisément à cet égard.

Les préoccupations personnelles qui, envers moi, ont récemment altéré pendant quelque temps le caractère habituel de notre chère correspondance, m'ont empêché de vous communiquer plus tôt une impression philosophique dont je crois devoir sommairement vous faire part.

Parmi les lectures qui m'ont alors servi à faire spécialement diversion à mes chagrins personnels, j'ai compris celle de l'ouvrage de Vico (en italien, bien entendu), que je ne connaissais jusqu'alors que par d'imparfaits rapports ou des extraits fort insuffisants. J'ai cru pouvoir me permettre cette lecture sans violer essentiellement ma précieuse hygiène cérébrale, puisque cet ouvrage se rapporte surtout au sujet du troisième volume de l'ouvrage que je vais commencer, c'est-à-dire à celui qui ne m'occupera spécialement que dans deux ans, tandis qu'elle n'a, au fond, presque aucun rapport important au sujet du premier volume, uniquement relatif à la méthode, que Vico ne pouvait avoir vraiment en vue. Le résultat général de cette lecture sérieuse a été de m'ôter tout regret de ne l'avoir pas faite plus tôt; car elle n'eût aucunement servi, il y a vingt ans, à faciliter ma marche, et peut-être l'eût-elle même entravée ou dérangée momentanément.

Quant à l'efficacité d'un tel travail, je n'ai pu que confirmer ainsi le jugement général que j'avais motivé, dans mon quatrième volume, sur l'avortement nécessaire de toute tentative semblable avant notre siècle; ce que j'avais alors formulé pour Montesquieu et Condorcet eût également convenu, et même encore plus complètement, à Vico lui-même, d'après les mêmes principes. Mais il en est tout autrement pour l'appréciation ainsi obtenue de la force intrinsèque de l'auteur, que j'estime en effet très grande, eu égard au temps et au milieu : quelques-uns de ses axiomes ou *degnità* préliminaires me semblent même indiquer chez lui un premier pas vers le sentiment de la véritable évolution sociale, quoique son état de chrétien ou croyant ait aussitôt étouffé un pareil germe. Si Montesquieu,

pendant son voyage en Italie, a connu réellement cet ouvrage, qui alors y avait un vrai succès, ce secours diminue notablement, à mes yeux, l'estime personnelle que méritent ses propres efforts; ce n'est que par la réalité des vues qu'il s'est montré plus avancé que Vico, ce que la seule diversité des situations explique aisément; mais, quant à la force scientifique des conceptions, Vico me semble le surpasser beaucoup, malgré les nombreuses aberrations effectives où il a été entraîné par l'insuffisance nécessaire de sa méthode et de sa préparation propre. Toutefois, quelques-unes de ces aberrations sont de nature à altérer notablement cette estime personnelle de ses facultés philosophiques, surtout l'étrange théorie de la circularité sociale; car son état même de chrétien sincère eût dû préserver Vico d'une telle absurdité, en lui rappelant spécialement la supériorité générale du régime moderne sur le régime ancien : ainsi, sa fausse appréciation du moyen âge, accomplie malgré cette heureuse inspiration religieuse, prouve, ce me semble, chez Vico, une étroite prépondérance de ses manies systématiques, qui rarement survient à un tel degré chez un penseur vraiment du premier ordre.

Quoi qu'il en soit, cette lecture pourra me déterminer finalement, dans une seconde édition de mon grand ouvrage, à consacrer spécialement une ou deux pages à l'appréciation de Vico, dans le second chapitre du tome IV, avant de juger Montesquieu.

Son principal mérite effectif m'a paru consister dans une intelligence très profonde, et souvent saine, de la philosophie historique du langage, quoiqu'il y ait fort exagéré l'influence générale des forces spirituelles sur l'ensemble de la vie humaine, où il a presque totale-

ment méconnu l'importance réelle des stimulants temporels.

Je vous remercie de vos lumineuses observations sur les diverses chances générales que vous voyez en Angleterre pour l'introduction graduelle de la nouvelle philosophie, et je les trouve finalement très rassurantes pour le prochain avenir du positivisme.

Je suis heureux d'apprendre que vous jugez définitivement le jeune Bain digne de nous être pleinement associé à cet égard, et je n'en pourrais ici dire autant de personne, jusqu'à présent du moins, parmi les esprits français qui seraient vraiment en mesure de suivre activement une telle carrière ; le triomphe politique plus complet qu'a obtenu chez nous l'esprit métaphysique sur l'esprit théologique constitue sans doute la principale source de cette fâcheuse différence, en détournant ce qu'on nomme nos philosophes de la vie franchement spéculative pour les jeter dans une mauvaise activité qui repose, au fond, sur la conservation indéfinie de l'ancien régime mental.

Je partage d'ailleurs toute votre conviction sur l'affinité plus prononcée que nous devons attendre des esprits écossais, dont la similitude avec nos tendances françaises m'a, comme vous, depuis longtemps frappé, et me semble, au reste, suffisamment explicable par l'analogie de marche politique que j'ai rapidement indiquée entre les deux populations, en caractérisant l'ensemble de l'évolution moderne.

Cette sympathie spontanée a été très prononcée chez moi, dès ma première jeunesse ; car c'est à l'école écossaise et non, comme beaucoup d'autres, à l'école germanique, que j'ai dû la première rectification des graves aberrations, à la fois morales et intellectuelles, propres

à ce qu'on appelle l'école française; je n'oublierai jamais combien ma propre évolution a été d'abord redevable surtout à quelques lumineuses inspirations de Hume et d'Adam Smith, comme je me suis plu à l'indiquer, tandis que je ne crois pas, au fond, avoir jamais rien reçu réellement, même indirectement, des penseurs allemands, sinon par contraste.

Je suis donc très disposé à croire que l'installation britannique du positivisme devra s'opérer essentiellement par l'élaboration écossaise, déjà préparée par tout ce qu'offre de vraiment sain la pensée germanique, sans être altérée par ses ténébreuses tendances et ses oppressives prétentions.

Vous avez très bien conjecturé que je ne connais la philosophie de M. Whewell que par ce qu'en dit votre ouvrage, sauf une longue citation spéciale qu'en avait faite Brewster en 1838, à mon occasion. J'ai donc été conduit à lui savoir plus de gré qu'il n'en méritait pour quelques éclaircissements secondaires renfermés dans son récent opuscule, où j'avais remarqué surtout un heureux rapprochement entre la notion générale d'une *théorie* et celle d'un *fait*. Cette indulgence naturelle ne m'avait nullement empêché toutefois de sentir combien son critique lui était réellement supérieur; et je n'en suis pas surpris maintenant que vous m'apprenez que cet antagoniste n'est autre que l'ingénieux et judicieux J. Herschel.

Malgré mon estime pour ce dernier philosophe, je doute que la lecture que vous m'annoncez entreprise par lui de mon grand ouvrage lui fasse une impression favorable, du moins intense, quelle que doive être auprès de lui l'efficacité de vos éminentes recommandations. Ses préjugés spéciaux s'y trouveront person-

nellement choqués par ma juste réprobation de la prétendue astronomie sidérale, dont il s'est trop occupé; et je doute qu'il y ait chez lui assez de force philosophique pour écarter suffisamment cette disposition antipathique. Je ne lui ferai jamais l'injure, sans doute, de le comparer à notre célèbre Arago ; je sais d'ailleurs combien il est exempt du charlatanisme et de l'immoralité qui caractérisent surtout ce désastreux personnage. Mais sous le seul aspect intellectuel, il y a, je crois, entre eux une analogie réelle; d'après ce que je connais de J. Herschel, il offre, au fond, mais à un degré très supérieur, le même genre d'esprit qu'Arago, c'est-à-dire une intelligence plus lumineuse que profonde.

Au reste, si je me trompe réellement dans ce jugement confidentiel que permet la libre naïveté de notre heureuse correspondance, je serai le premier à m'en féliciter, sachant combien serait précieuse à la nouvelle philosophie une aussi puissante approbation.

Je crois pouvoir vous annoncer déjà, comme une sorte d'événement philosophique, que le silence gardé envers moi par la presse périodique française, avec une si étrange unanimité, va être enfin rompu dignement par une sérieuse appréciation que contiendra, je crois, le *National*. Elle sera due au plus éminent, sans contredit, de nos érudits actuels, M. Littré (le nouveau traducteur et commentateur d'Hippocrate), qui, par de fortes études biologiques, destinées d'abord à la profession médicale, s'était profondément préparé à la vraie régénération philosophique. Quoique sa carrière se soit ensuite tournée vers l'érudition, il n'en est pas moins l'homme de France qui a le plus complètement saisi et apprécié l'ensemble de la nouvelle philosophie, avec laquelle

d'ailleurs ses vives sympathies politiques se trouvent maintenant suffisamment connexes.

Notre Académie des inscriptions a eu, par un heureux accident, le mérite inattendu de se l'associer de bonne heure, et il y jouit d'une grande considération, ainsi que dans l'ensemble de la presse française. Sa juste influence au *National* suffira, sans doute, pour surmonter, à mon sujet, les malveillantes dispositions des déistes qui le dirigent; je crois d'ailleurs qu'il y sera secrètement secondé, au besoin, par les tendances réelles de notre ami Marrast. Quoi qu'il en soit, l'insertion ou le rejet des articles qu'il a préparés sur mon ouvrage pour ce journal constituera un événement de quelque intérêt, qui me semble mériter notre attention spéciale.

Je m'empresse de vous annoncer fraternellement cette bonne nouvelle avant qu'elle soit réalisée, parce que je ne doute presque plus de son prochain accomplissement. Au reste, cette annonce est toute confidentielle, car je sais que Littré a caché son projet à presque tout le monde, et spécialement à moi, quoique je sois certain que les articles sont maintenant écrits, et qu'il n'existe plus d'incertitude que sur leur publication.

Votre silence total sur mon récent volume astronomique me fait penser que ce petit ouvrage ne vous était pas encore parvenu au commencement de ce mois; je l'ai pourtant remis au commissionnaire le 13 septembre. Mais je suis maintenant trop habitué à la barbare imperfection des relations littéraires entre Londres et Paris, pour m'étonner beaucoup d'une aussi tardive transmission. Peut-être eussé-je mieux fait d'employer l'entremise de Mme Austin, que je n'ai pas voulu déranger. Quoi qu'il en soit, vous voyez que me voilà heureu

sement quitte enfin, et pour toute ma vie, j'espère, de toute élaboration accessoire; je n'ai plus, désormais, rien à écrire qui ne soit principal.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

LIX

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 27 novembre 1844.)
(Répondu le mercredi 25 décembre.)

India House, le 25 novembre 1844.

Mon cher Monsieur Comte,

Vous ne vous trompiez pas en jugeant que votre volume astronomique ne m'était pas encore parvenu, lorsque j'écrivais ma dernière lettre. Il ne m'est arrivé, comme de coutume, que très tard, ce qui a depuis longtemps cessé de me surprendre. C'est seulement depuis une huitaine de jours que j'ai pu achever la lecture de ce travail intéressant, dont la valeur a dépassé mes espérances. Il est vraiment heureux que vous vous soyez décidé à écrire ce traité. Quoique d'une importance secondaire en rapport à votre grande entreprise philosophique, il n'en est pas moins fait pour exercer une notable influence, en hâtant la formation d'une véritable école positive, et il me semble que vous-

même vous n'appréciez pas suffisamment sa valeur à cet égard. Nous reconnaissons l'un et l'autre de plus en plus combien on doit peu compter, pour la cause du positivisme, sur ceux qui en possèdent déjà les bases scientifiques. Il importe donc infiniment, sous tous les rapports, de mettre le plus tôt possible à la portée des intelligences convenables, non fournies d'instruction scientifique spéciale, ce qu'il faut de connaissances positives pour s'approprier les idées fondamentales de la méthode scientifique, sans les assujettir préalablement à de longues et pénibles études techniques, qui leur répugneraient le plus souvent au point d'empêcher tout développement ultérieur de leur capacité scientifique, attendu que, pour sentir réellement l'importance de cette préparation positive, il faudrait posséder déjà l'esprit positif.

Pour sortir donc de ce cercle vicieux, il n'y a rien de plus urgent que d'avoir un cours de *science* positive, préliminaire naturel de votre cours de philosophie positive. Or ce petit ouvrage en remplit admirablement les conditions, autant que le comportent son étendue et son caractère de spécialité. Depuis quelque temps, les traités scientifiques à l'usage du public paraissent chez nous en grande abondance. Il y en a d'assez bien faits; J. Herschel lui-même a fait un traité populaire d'astronomie. Mais, dans ces traités, on n'essaye pas même de faire servir de si mémorables conquêtes de l'intelligence humaine à constater la manière dont elle doit procéder pour en faire de nouvelles. Il est même, je crois, heureux que ces écrivains n'aient pas tenté d'enseigner la méthode, mais seulement la doctrine, vu l'insuffisance de leurs propres notions logiques; insuffisance tellement prononcée, qu'il n'y a presque pas un

seul traité de science positive, soit classique, soit populaire, qui ne tende, sous quelques égards notables, à fausser le véritable esprit de la marche scientifique. Or, il me paraît que vous avez comblé d'une manière admirable cette déplorable lacune. Je ne croyais guère qu'il fût possible de donner à des lecteurs, à qui on supposaerit si peu de préparation mathématique, une connaissance si pleinement satisfaisante du vrai caractère de la science astronomique, et des procédés scientifiques qui l'ont créée. Après un pareil exemple, nous pouvons nous flatter de voir prochainement des ouvrages au moins passables du même genre, par rapport aux autres sciences fondamentales. Ce sera, je crois, le fruit que nous recueillerons de la première extension notable de la philosophie positive parmi les intelligences du second ordre. Aujourd'hui même, je sens que les difficultés du propagandisme positif commencent à s'aplanir par suite de ce que vous avez fait. Le défaut d'instruction scientifique préalable n'est plus un obstacle pour faire comprendre ce que c'est que le positivisme à ceux qu'on pourrait décider à lire votre petit traité. On peut même dire qu'après cette seule lecture une intelligence bien organisée se trouverait mieux préparée aux spéculations sociales que la presque totalité des savants actuels, sans parler des métaphysiciens.

J'ai appris avec une joie véritable que la méprisable taciturnité de la presse française à votre égard allait enfin être rompue, et je suis bien aise que ce soit par M. Littré, à qui depuis longtemps j'ai voué une haute estime. Je le connais très bien de réputation ; je l'ai même vu, en 1836, à Paris, où sa figure de savant solitaire, et son maintien calme et modeste, m'ont beaucoup frappé. Probablement, il ne se souvient guère de

notre entrevue. Je ne savais pas qu'il fût en sympathie avec la nouvelle philosophie, et je m'en réjouis vivement : son accession, quelqu'incomplète qu'elle puisse être, est du plus heureux augure, et j'attends avec impatience son appréciation de votre grand ouvrage. Si cette publication s'effectue dans le *National*, ou même dans un journal quelconque, elle attirera sur la philosophie positive l'attention de beaucoup de lecteurs, qui n'en tenaient auparavant aucun compte, qui n'en avaient peut-être pas même entendu le nom, et parmi eux il doit s'en trouver de bien préparés pour sa réception complète. Si vous pouviez m'envoyer les numéros du journal qui contiendront ces articles, ce serait me faire un très grand plaisir : ceux-là, on peut les confier à la poste. Dans tout cas, je compte sur vous pour m'en indiquer les dates.

J'espère que vous êtes depuis longtemps parfaitement rétabli des suites du trouble physique que vous avez subi le mois dernier. Une maladie éruptive par suite d'une surexcitation nerveuse est certainement un exemple très remarquable, quoique d'un genre aujourd'hui très familier, du *consensus* biologique, et surtout de cette complication des phénomènes de la vie animale avec ceux de la vie organique, qui a rendu si difficile et si tardive leur séparation logique, sans laquelle pourtant la biologie ne pouvait nullement devenir positive. J'ai appris, avec un vif intérêt, le résultat de vos observations spontanées sur les effets intellectuels du jeûne, et je vous félicite d'avoir surmonté la plus sérieuse difficulté de votre nouvelle élaboration philosophique.

Je juge essentiellement comme vous le genre d'esprit de M. Herschel, et je ne fonde aucun espoir sérieux sur

sa lecture de votre *Cours*, qui, je crois, aura peu d'influence, ici comme ailleurs, sur les hommes dont la réputation est faite. Je trouve toutefois, dans la critique qu'il a faite de la philosophie de Whewell, des marques d'une certaine capacité philosophique : au moins, il a échappé aux influences germaniques, ce qui, chez nous, n'est pas peu de chose. Je n'ai jamais lu Vico ; mais, autant que j'en puis juger, je crois votre opinion de lui très bien fondée.

Tout à vous,

J. S. MILL.

LX

COMTE A MILL

Paris, le mercredi 25 décembre 1844.

Mon cher Monsieur Mill,

J'ai été bien heureux de votre favorable appréciation de mon petit traité astronomique. Un tel jugement constitue pour moi la plus sûre confirmation de l'efficacité de mes efforts ; je suis ainsi certain d'avoir essentiellement atteint mon but principal : constituer un type caractéristique du véritable enseignement populaire, c'est-à-dire philosophique. On doit peu regretter, comme vous le dites, que les savants n'eussent pas encore tenté d'expliquer ainsi la méthode, en se bornant à la doctrine, car ils en auraient donné une

pauvre idée ; le peu qu'il y a de logique astronomique, par exemple, dans l'ouvrage de Laplace, est d'une extrême faiblesse et quelquefois absurde. Je poursuivrai donc maintenant, avec plus de confiance qu'auparavant, cette exposition annuelle, en lui donnant un caractère de plus en plus philosophique, que le gouvernement, j'espère, ne troublera nullement.

Dès que j'ai reçu votre dernière lettre, j'ai écrit à Marrast pour avoir les six numéros du *National* où se trouvent les articles de Littré, afin de vous les envoyer aussitôt. Il m'a répondu qu'il se chargeait directement de vous les adresser, et vous avez dû les recevoir le 7 ou le 8 courant. Vous avez donc lu maintenant ce travail capital, pour lequel j'ai fait, comme vous le pensez bien, une infraction spéciale à mon hygiène cérébrale habituelle. Je pense que vous avez reconnu, comme moi, que je ne pouvais désirer une appréciation plus complète et plus profonde, à tous égards plus satisfaisante. Cette intime adhésion rationnelle, solennellement proclamée par un esprit d'élite, aussi respecté pour sa haute moralité que pour sa puissance mentale, constitue, ce me semble, un événement décisif dans l'essor naissant du positivisme systématique. Une telle lecture a dû d'ailleurs vous offrir aussi un attrait plus personnel, en vous rappelant la juste part qui vous revient indirectement d'un tel travail, dont la noble manifestation accomplie dans votre précieux ouvrage avait posé d'avance les bases essentielles et l'exemple décisif (car, sous le rapport philosophique, l'article antérieur de Brewster ne saurait compter).

La presse française se trouve ainsi avoir dignement réparé maintenant son étrange silence prolongé, en profitant convenablement des avantages propres à notre

situation pour formuler ouvertement une déclaration plus complète et plus directe. Vous voyez que je ne suis plus le seul qui puisse s'abstenir ici de toute concession théologique, active ou même passive. Sous un aspect plus important, Littré constitue ainsi pour moi l'exemple le plus caractéristique, après le vôtre, de l'action réelle et profonde que peut exercer mon élaboration philosophique sur tous les grands esprits contemporains ; car, il y a six ou sept ans, avant d'avoir subi l'influence de mon œuvre, il était placé de la manière la plus prononcée au point de vue purement révolutionnaire ou négatif, dont il s'est aujourd'hui si convenablement dégagé. Je pourrai donc dire maintenant que, en France, l'école positive n'est plus essentiellement réduite à moi seul : nous y voilà deux bien caractérisés aux yeux du public étonné. Vous êtes aussi deux en Angleterre, si votre jeune ami Bain s'est déjà irrévocablement prononcé. Ce petit nombre de penseurs systématiques ne tardera pas, sans doute, à se fortifier beaucoup ; je ne sais où nous en sommes en Allemagne.

Littré a été fort sensible à votre bon souvenir personnel ; il se souvient très bien de votre visite de 1836, que lui avait déjà rappelée la lecture de votre ouvrage, dont il a fait, dès le début, tout le cas convenable. J'ai trouvé chez lui la *Physiologie générale* du docteur Carpenter, votre digne ami ; il estime beaucoup ce livre, dont la pensée et le plan m'ont paru très recommandables, d'après un coup d'œil que j'y ai jeté à la hâte.

Si vous avez remarqué la nouvelle organisation de notre Ecole polytechnique, vous avez dû sentir qu'elle ne pouvait réaliser suffisamment mes espérances, soit générales, soit spéciales. Je regrette beaucoup qu'on ne m'ait pas consulté à ce sujet, comme on l'avait

d'abord projeté. Car j'aurais, je crois, empêché ce laborieux avortement, puisque personne ne peut méconnaître ici une excellente intention dominante : soustraire ce précieux établissement à l'ascendant des coteries scientifiques. On a ainsi consacré essentiellement les justes critiques de ma préface. Les lumières seules d'une saine théorie ont manqué pour atteindre le but, et non la ferme volonté : en ôtant à l'Académie des sciences toute sa part distincte aux nominations polytechniques, et en enlevant la prépondérance au corps des professeurs, on a certainement dépensé autant d'énergie administrative et soulevé autant d'animosités qu'en eût nécessité une réforme vraiment décisive. Faute de vues assez nettes et assez complètes, cette nouvelle organisation (c'est la *neuvième* depuis la création de l'Ecole en 1794 !) ne comporte pas une longue et solide existence, quoique préférable, même en fait, à la précédente. La direction principale y a été transmise à un corps qui, auparavant, quoique officiellement supérieur, n'avait aucune prépondérance effective ; les membres, d'ailleurs presque tous amovibles, s'y composent, au nombre de vingt-huit, moitié de savants et moitié de fonctionnaires supérieurs des divers services publics alimentés par l'Ecole. Malheureusement, on a fait la faute capitale de donner à cette corporation une influence décisive quant aux personnes, tout en la réduisant à être simplement consultative quant aux choses ; tandis qu'il était aussi facile d'accomplir la transformation sous un aspect que sous l'autre, surtout envers une corporation qui, ne participant nullement jusqu'alors aux nominations, aurait été fort aise d'y être désormais consultée. D'après cette faute irréparable, déterminée par l'influence indirecte des préjugés

régnants, la salutaire intention d'abolir le régime pédantocratique n'aboutit finalement qu'à constituer une sorte de pédantocratie tempérée par la routine, qui pourra bien reproduire prochainement les principaux vices de l'ancienne organisation. On n'a pas même pris la précaution d'assurer la présence effective de l'élément pratique, dont la coexistence forme ici tout l'avantage essentiel du nouveau régime ; ces membres, déjà peu disposés à une telle assiduité, se dégoûteront bientôt de ces délibérations, et finiront par y laisser dominer habituellement l'influence académique.

Ce préambule général était nécessaire pour vous mieux indiquer le cinquième et dernier acte, tout récemment commencé, du grand drame personnel dont je suis le sujet depuis plus de deux ans. La fameuse préface, ou plutôt la publication de mon sixième volume, en constitua, en 1842, le premier acte, bientôt suivi du procès que je gagnai ; vint ensuite, comme troisième acte, mon triomphe provisoire de 1843, puis le grave échec que vous connaissez, il y a six mois. Le dénoûment sera sans doute pour 1845, et il se présente comme bien sombre, s'il en faut juger par la scène initiale qui vient d'avoir lieu dans cette crise finale. A la majorité de *dix* voix contre *neuf*, le nouveau conseil polytechnique vient de confirmer, le lundi 16 courant, l'exclusion prononcée envers moi par l'ancien conseil, quant à mes fonctions d'examinateur, sans porter d'ailleurs aucune atteinte à celles de répétiteur. Ce résultat a surpris tout le monde, et même mes ennemis ; il est dû surtout à l'absence d'une notable partie du conseil, dont plusieurs membres se sont volontairement abstenus, pour ne pas déplaire à mon puissant antagoniste. Il est inconcevable, du reste, que le gouvernement, avec une sincère inten-

tion de me protéger, et averti par tant d'expériences, n'ait pas profité de la réorganisation pour garantir ma position d'examinateur, soit en la rendant inamovible, soit du moins en la faisant dépendre annuellement du ministre seul, comme je l'avais expressément demandé, et comme l'exigeait l'intérêt public, pour un service où il s'agit de rejeter habituellement les trois quarts environ des candidats examinés, ce qui suppose une indépendance propre à résister à d'actives sollicitations envers une carrière si recherchée aujourd'hui de l'élite de notre jeunesse. Toutefois, quoique je déplorasse cette faute, je n'avais réellement, pas plus que mes amis, aucune inquiétude personnelle, et ce nouvel échec m'a fort surpris, d'après la confiance que m'inspirait, comme à tout le monde, la composition du nouveau conseil.

Il ne me reste donc plus d'autre ressource que la fermeté du ministre, dont la profonde conviction s'est déjà prononcée officiellement en ma faveur avec beaucoup d'énergie, comme vous le savez. Mais, d'après l'entrevue que j'ai eue avec lui vendredi dernier 20, j'ai lieu de croire que cette vigueur est presque épuisée par l'effort qu'a exigé de lui la nouvelle organisation, dont il s'attendait peu à constater sitôt l'insuffisance. Je l'ai trouvé dominé par un dégoût et une lassitude fort excusables pour tout ce qui concerne cette lutte polytechnique, qui, relative à une minime partie de son vaste département, le préoccupe peut-être davantage, depuis un an, que tout le reste réuni. Malgré la haute estime personnelle qu'il a continué à me témoigner, et sa conviction inaltérable de l'iniquité de cette persécution, j'ai donc sujet de craindre que, de peur de nouveaux conflits, il ne se résigne passivement au sacrifice

qu'exigent de lui mes ennemis. On m'a même assuré, quoique je répugne à le croire, qu'une vieille et auguste dévote, poussée par le parti théologique, l'a spécialement sommé, dans l'intérêt du ciel, et au nom de sa propre ambition, de m'abandonner à mon sort. Mais, d'un autre côté, tous les hommes honorables se sont prononcés pour moi; notre plus éminent géomètre (M. Poinsot), actuellement membre de ce conseil polytechnique, y a puissamment persévéré dans l'admirable défense que je vous ai déjà signalée avec reconnaissance. Les bureaux du ministère sont d'ailleurs très disposés à pousser le ministre à me protéger avec énergie. Enfin M. Guizot, indirectement stimulé par la cordiale entremise de M. et de Mme Austin, paraît décidé cette fois à recommander chaudement à son collègue de ne pas laisser succomber ainsi le seul écrivain qui, dans le monde scientifique, défende aujourd'hui les justes droits du gouvernement central contre les ambitions pédantocratiques. Le nœud du drame est donc encore fortement serré; mais je crains bien que le dénoûment ne me soit funeste. Il le serait d'autant plus que, d'après ma lettre du 12 mai 1843, ma chute, comme examinateur, entraînerait probablement, comme vous le savez, la perte prochaine de la place de professeur, qui, après cette charge, constitue mon principal moyen d'existence, ne me laissant désormais d'autre revenu assuré que les deux mille francs attachés à mon office de répétiteur, que la nouvelle ordonnance a du moins affranchi des passions scientifiques, en ne le rendant révocable que par le ministre. Ainsi se trouvent strictement confirmées les judicieuses réflexions que Littré place au début de son récent travail sur l'incertitude des prévisions effectives, surtout spéciales, dans

les événements sociaux ; car la réorganisation de l'École, qui, à vos yeux, comme aux miens, comme à tous, semblait devoir consolider nécessairement ma position, aurait dès lors concouru expressément à la détruire, en détournant le ministre de toute énergie ultérieure. De même, on devait penser, en général, que les articles de Littré exerceraient sur ma réélection une heureuse influence, et ce motif avait, je le sais, spécialement déterminé l'instant de leur publication ; or, au contraire, ils m'auront probablement nui, en excitant la rage de mes ennemis à tenter un dernier effort pour empêcher du moins de vivre celui qu'ils ne peuvent plus empêcher de percer philosophiquement.

Au reste, je ne me sens nullement abattu, et me voilà prêt à chercher, s'il le faut, de nouveaux moyens d'existence, en reprenant l'enseignement privé, première ressource qui se présente à moi. Je compterais alors sur votre assistance et sur celle de nos amis de Londres pour concourir à me procurer quelques relations avantageuses parmi les riches Anglais qui habitent Paris. Votre cordiale sollicitude a d'ailleurs si heureusement déterminé déjà la noble intervention tutélaire de sir W. Molesworth et de M. G. Grote, que je me trouve, grâce à eux, préservé, quant à présent, de toute inquiétude immédiate sur les suites matérielles de cette catastrophe, ce qui a toujours suffi chez moi pour que de tels troubles n'altérassent pas profondément mon action cérébrale. Toutefois, je me félicite beaucoup d'avoir ajourné jusqu'à cette décision, que je savais devoir être très prochaine, le début de ma seconde grande élaboration philosophique, afin d'éviter la funeste coïncidence d'une forte excitation à la fois dans la partie affective et dans la partie intellectuelle du

cerveau. Mes misérables ennemis, outre l'espoir de me réduire à l'indigence, ont aussi, je le sais, confusément tendu toujours à déterminer, par le concours de leurs attaques avec mes propres travaux, quelque terrible et irréparable retour du fatal épisode de 1826, raconté dans ma *Préface;* mais leur abominable espoir sera, j'ose l'assurer, toujours complètement illusoire, grâce à la constante discipline que j'exerce sur mes émotions et sur ma conduite. Quand j'aurai fait toutes les démarches qu'exige ma position, je compte donc commencer paisiblement, dans le cours du mois prochain, ce nouveau travail capital dont le premier volume sera écrit, je l'espère, avant la fin de l'été prochain, quoique la décision de mon affaire puisse longtemps traîner. J'avais, hélas! conçu l'espoir de ne pas employer le second crédit de trois mille francs que vont ouvrir chez le même banquier mes généreux patrons, suivant votre annonce du 23 août, pour le 1er février prochain; mais au moins, en y recourant, je pourrai faire abstraction de ces graves embarras assez longtemps pour écrire ce premier volume, maintenant tout préparé. Dans la nécessité de rechercher de nouveaux moyens d'existence, je ne vois d'avance rien de plus grave que le retard qu'en éprouveraient mes importants travaux, auxquels tout ce qui me reste de vie active suffit à peine; car, par un autre mode de vie, il est bien difficile que je ne perde pas plus de temps qu'aujourd'hui.

En réfléchissant, d'un point de vue élevé, sur l'ensemble de cette persécution, il est aisé de sentir que, sous des formes personnelles, elle représente un conflit fondamental et inévitable, la lutte du véritable esprit philosophique contre le mauvais esprit scientifique, son plus redoutable antagoniste désormais, du moins en

France. Les personnalités mêmes n'ont ici rien de fortuit, car je suis, en France, le principal organe du premier esprit ; et M. Arago, par l'ensemble de ses préjugés et de ses passions, constitue certainement le représentant le plus complet et le plus actif du second. L'immoralité spéciale de cet adversaire, et mon défaut total de fortune propre, ont seulement donné plus de gravité personnelle à cette lutte inévitable. Au reste. cette gravité même va au but, car il n'y a, pour le public, de luttes vraiment sérieuses que celles où quelque existence se trouve engagée ; sans cela, il n'y voit que de simples jeux académiques. Ce conflit, où je suis profondément plongé, se trouvait spécialement indispensable à mon action philosophique, afin d'écarter radicalement le plus dangereux reproche que pût encourir la nouvelle école, de tendre simplement à transférer aux savants actuels l'ancien pouvoir des prêtres. Il y a près de vingt ans que j'ai senti la nécessité de veiller surtout à éviter cette accusation spécieuse, par suite d'un article où Benjamin Constant, au sujet de mon premier travail sur le pouvoir spirituel, témoignait des craintes sérieuses d'une sorte de théocratie scientifique. Pour bien comprendre toute la gravité de cet écueil, qui pouvait discréditer, dès le début, la nouvelle philosophie, j'ai toujours pensé que nous devions surtout compter sur l'école révolutionnaire proprement dite, d'où peuvent seules nous surgir, dans l'origine, des adhésions franches et complètes, comme le récent exemple de Littré le confirme éminemment. Or, pour trouver de la sympathie dans cette école, il fallait avant tout lui donner pleine sécurité sur le genre de despotisme qu'elle redoute avec raison plus qu'aucun autre. C'est ce qui m'a poussé, dans le sixième volume.

à développer avec énergie la lutte inévitable du nouvel esprit philosophique contre l'esprit scientifique actuel. Si je succombe personnellement dans cette lutte périlleuse, je serai pleinement consolé par la conviction de mieux caractériser ainsi la vraie nature du positivisme systématique.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Vous savez probablement que votre ancien ami, M. Balard, a été récemment introduit à notre Académie des sciences. Il n'a réussi que par une seule voix de majorité, ayant contre lui la puissante coterie d'Arago. Mais un tel avènement n'en est que plus propre à le préserver du grave danger, à la fois mental et moral, inhérent à ce nouveau milieu, où la participation journalière à des discussions puériles et à de misérables intrigues altère bientôt, par une influence difficilement évitable, les meilleures natures, comme j'en ai eu tant de tristes exemples.

Les articles de Littré ont eu ici beaucoup plus de succès que nous ne l'espérions ; tous les numéros disponibles du *National* ont été rapidement enlevés, en sorte que nous n'avons pu avoir chacun plus d'un exemplaire. Je présume que, d'après un grand nombre d'honorables instances, Littré se décidera à les publier à part, quoique sa modestie ait ainsi laissé passer l'instant de le faire sans aucuns frais sérieux.

LXI

MILL A COMTE

(Reçu le jeudi matin 2 janvier 1845.)
(Répondu le vendredi 10 janvier.)

India House, le 31 décembre 1844.

Mon cher Monsieur Comte,

C'est avec une peine extrême que j'ai appris le déplorable résultat, en ce qui vous regarde, de cette tentative avortée de réorganisation dans l'École polytechnique, qui devait, au contraire, selon toute apparence, consolider votre position, de manière à vous mettre à l'abri de toute attaque future de la part de ceux que votre franchise philosophique a soulevés contre vous. Malheureusement, il y a lieu de s'attendre à une inimitié plus forcenée de leur part, en raison directe de l'importance croissante de la nouvelle école. On peut croire que les savants, ainsi que les prêtres, auraient pu se soumettre à vous laisser tranquille dans la position modeste qui vous était échue, s'ils avaient pu compter que, par un silence calculé, ils pourraient vous ensevelir dans l'obscurité; mais, lorsqu'ils s'aperçoivent que votre nom commence à percer et que, partout où l'on vous fait une place quelconque, on vous en fait une très élevée, dès lors, ce n'est plus seulement la vanité blessée qui est en jeu, c'est toute l'importance sociale d'une classe puissante, qui se trouverait compromise si on ne parvenait à étouffer une voix qu'on sait bien ne

pouvoir réduire au silence, qu'en vous ôtant tout moyen de vivre, ou du moins de loisir. Vous aurez donc des ennemis de plus en plus acharnés, et plus ils vous auront nui, plus ils chercheront à vous nuire. Il est certes bien digne de vous de voir dans cet ensemble de circonstances, si fâcheuses en ce qui vous regarde personnellement, des motifs de consolation fondés sur le retentissement social auquel ce duel à mort doit donner lieu, et qui sans doute, comme vous en faites l'observation, serait resté dans des proportions minimes, si nulle existence sociale ne se trouvait compromise dans la lutte. Il faut espérer du moins que, si vous subissez les peines du martyre, vous en aurez aussi les honneurs, et que l'humanité en recueillera le fruit. Il n'y a d'espoir réel que dans l'opinion, et ce sera une importante expérience sociologique, qui décidera si aujourd'hui une classe sociale peut persécuter un philosophe isolé, sans avoir même le concours du gouvernement. Il est très malheureux que la fermeté du maréchal Soult ne se soutienne pas : je craindrais bien que l'influence auguste dont on vous a parlé n'y soit pour quelque chose.

Le devoir du gouvernement serait, s'il répugne à casser l'arrêt du nouveau conseil polytechnique, sitôt après l'avoir organisé, de vous enlever à cette carrière, en vous en faisant une autre, plus importante; en vous nommant, par exemple, à quelque chaire de premier ordre, qui conviendrait à quelque partie du cercle immense de vos connaissances scientifiques et historiques. Ce serait pour M. Guizot une belle occasion de montrer de la magnanimité, s'il en a, suivant le noble exemple de M. Poinsot; et j'ai appris, avec un vrai plaisir, que dans la question immédiate, au moins, un homme de

sa capacité, auquel je n'ai jamais pu refuser une certaine estime, s'est montré disposé à bien agir.

Il est fâcheux que cette affaire doit probablement traîner en longueur, et que vous ne pouvez pas savoir, au plus tôt, à quoi vous en tenir. Si malheureusement vous êtes réduit de nouveau à la ressource de l'enseignement privé, comptez sur tous mes efforts, et sur ceux de tous mes amis qui vous connaissent, ou sur lesquels je puis exercer quelque influence. Je ne connais actuellement aucun Anglais riche qui habite Paris, mais il doit sans doute y en avoir, que je pourrais mettre en mouvement, du moins indirectement. Vous m'indiquerez le moment où il conviendrait de commencer cette tentative, si malheureusement il y a lieu.

Les articles de Littré sont excellents. Je ne m'attendais nullement à une si pleine adhésion, et je la trouve du plus heureux augure. Quel que soit le génie de l'auteur d'une théorie quelconque, le public n'y prend pas beaucoup d'intérêt, tant qu'il reste seul de son avis, trouvant fort naturel qu'un homme tienne à ses propres idées. Mais dès que ces idées sont solennellement adoptées par un second penseur d'une supériorité reconnue, la bataille est presque gagnée; les esprits supérieurs ne tardent plus à y affluer en foule. C'est une véritable époque, dans la nouvelle crise sociale, que cette importante adhésion, qui me rappelle celle de Berthollet aux doctrines de Lavoisier. La mienne n'était pas, à beaucoup près, aussi importante, ne pouvant guère agir sur la France, seul pays vraiment préparé aujourd'hui pour la régénération philosophique.

Je voudrais bien savoir quelle réception l'Allemagne donne à votre grand ouvrage. J'ai lieu de croire que le mien y est mieux accueilli que je ne pouvais m'y

attendre, si je puis me fier aux rapports d'un Allemand que je vis il y a huit jours, et qui me raconta, entre autres choses, qu'il avait lu un article très favorable à ce sujet dans un journal publié dans la petite ville de Hohenzollern-quelque chose (j'ai oublié le reste du mot), ce qui équivaudrait au plus à un simple chef-lieu de département au centre de la France, et qu'on y disait que c'était le meilleur ouvrage philosophique que l'Angleterre a produit de nos jours, en y ajoutant que ce n'était certainement pas de la philosophie allemande. Je pense qu'il y a en Allemagne un commencement très décidé de réaction contre la philosophie qu'on appelle allemande, et que la méthode positive y trouvera de l'appui plus tôt qu'on ne pouvait le croire. Il doit y avoir, parmi les physiciens et physiologistes, et même parmi la jeunesse active qui désire s'occuper de politique, une sincère aversion, d'un côté pour le vague, et d'un autre côté pour les tendances quiétistes de la métaphysique de Schelling et de Hegel.

Tout à vous,

J. S. Mill.

LXII

COMTE A MILL

Paris, le vendredi 10 janvier 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

J'ai été aussi touché de votre affectueux empressement à répondre à ma triste lettre du 25 décembre que de votre profonde sympathie pour le dernier acte de ma crise personnelle. Malgré l'intervention plus ou moins réelle de M. Guizot, le fatal dénouement prévu ne s'est pas fait attendre aussi longtemps que je l'avais présumé, car le maréchal a déjà nommé officiellement, depuis huit jours, mon successeur aux fonctions d'examinateur d'admission. Cette précipitation de faiblesse, en un cas où rien n'était urgent, est aussi inattendue que tous les autres incidents de cette étrange affaire ; une conduite aussi contraire aux sentiments personnels du ministre commence à me faire croire à la dévote influence de l'auguste vieille que je vous indiquais, et envers laquelle j'avais d'abord écarté les conjectures de Littré et de plusieurs autres amis. Quoi qu'il en soit, j'aime beaucoup mieux cette brusque terminaison que six mois d'irrésolution aboutissant au même résultat ; l'esprit général de toute cette persécution en reste plus nettement caractérisé. Toutefois, la fermeté exceptionnelle que le même ministre a développée en ma faveur l'été dernier est loin de m'avoir été inutile. En donnant à cette affaire une vraie solennité, et en manifestant officiellement l'iniquité de cette spoliation, elle m'a mis

à l'abri de toutes les insinuations calomnieuses par lesquelles on aurait pu secrètement tenter de justifier cet acte infâme ; mes ennemis ne peuvent ainsi essayer aucunement cette voie, non certes par scrupule moral, mais par la conviction que ces efforts tourneraient contre eux, même auprès des gens qui me connaissent le moins, d'après la réprobation formelle portée d'avance par le ministre compétent contre l'ensemble de cette persécution. Je me trouve par là heureusement dispensé de porter aujourd'hui toute cette affaire devant le grand tribunal du public européen ; ce qui serait, en ce moment, aussi contraire à mon avenir polytechnique qu'à ma répugnance personnelle pour ces vains débats. L'administration reste maintenant envers moi dans un état très sincère d'estime et de regret qui la dispose à saisir toute occasion ultérieure de digne réparation ; cette tendance existe même chez la majorité du conseil polytechnique, où, en fait, *dix* membres seulement ont ainsi sali un corps composé de *vingt-huit ;* ces *dix* voix hostiles, qu'on avait ameutées à grand'peine, ne peuvent que diminuer graduellement en nombre, tandis que mes amis feront vraisemblablement de nouveaux progrès par le remords que doit éprouver chacun de ceux dont l'absence a permis une telle iniquité, qui, comme vous savez, n'a obtenu qu'une seule voix de majorité. Quoique je doive actuellement faire abstraction totale de ces dispositions naturelles, je ne veux pourtant pas les altérer sans nécessité, car les éventualités réparatrices sont de nature à se présenter peut-être prochainement, par la triple voie polytechnique, à ma convenance, d'une vacance parmi les quatre examinateurs d'admission (dont l'un a soixante-dix ans), ou chez les deux professeurs de

hautes mathématiques et les deux examinateurs de sortie correspondants. Mon office intérieur tend spontanément, par ma présence continue, à rappeler, avec une silencieuse énergie, la nécessité d'une convenable réparation ; c'est pourquoi, outre les précieux rapports directs que j'ai ainsi avec les élèves, je dois tenir à cette petite place, quelque modique qu'en soit le traitement, et quelque ennuyeux qu'en soit essentiellement l'exercice, où j'éprouve habituellement l'indicible supplice logique de contempler de près un stupide enseignement, sans y pouvoir vraiment remédier. J'ai donc décidé que je ne porterais cette affaire devant le public que lorsqu'une occasion de véritable réparation se sera présentée et qu'on l'aura volontairement laissée échapper ; auquel cas les spectateurs les plus modérés ne pourront blâmer un tel appel final. Ma longanimité paisible jusqu'à cette dernière épreuve me semble constituer le complément nécessaire de la grande expérience personnelle, périlleuse, mais indispensable, que j'instituai en 1842, et dans laquelle toute intervention prématurée se trouverait perturbatrice. Au reste, cette appréciation publique, quand viendra le moment de l'accomplir, consistera surtout à imprimer, avec quelques additions explicatives, les trois lettres importantes que j'ai remises au ministre pendant le cours de l'année qui vient de finir.

D'après ces indications, le moment est donc venu maintenant de mettre à l'œuvre la ressource, plus immédiate qu'aucune autre, de l'enseignement privé, pour remplacer la moitié de mon revenu, désormais perdu irrévocablement, du moins jusqu'à un temps fort incertain, et j'espère y parvenir bientôt, grâce surtout à la cordiale intervention que vous m'offrez. Le généreux

patronage de MM. Grote et Molesworth a déjà garanti jusqu'au mois de juillet la continuation régulière de mon train habituel d'existence matérielle, pourvu que je recoure à la seconde moitié du crédit qu'ils m'ont accordé, comme je le ferai, chez le même banquier, le 1er du mois prochain, suivant votre annonce spéciale du 23 août. Or, pendant les six mois ainsi préservés de toute perturbation immédiate, j'espère que mes leçons particulières auront assuré suffisamment la continuation ultérieure d'une situation équivalente ; c'est ainsi que ce secours transitoire acquiert pour moi un prix inestimable en me permettant d'éviter une désastreuse continuité. Toutefois, outre sept ans de désuétude des relations propres à m'assurer l'enseignement privé, j'ai maintenant une autre difficulté à surmonter par le haut prix auquel je dois tenir invariablement mes leçons, afin qu'un petit nombre me suffise, sans m'ôter tout le temps indispensable à mes grands travaux philosophiques. Demander dix francs pour une leçon d'une heure chez moi, ou vingt francs en ville, est ici très peu usité envers les études scientifiques, chez ceux-là mêmes qui sont habitués à mieux rétribuer encore quelque célèbre maître de musique. Cependant, il s'est jadis présenté à moi de pareilles occasions, et ma position actuelle doit les rendre sans doute moins rares. Toutefois, je compte beaucoup à cet effet sur la clientèle spéciale dont je vous ai parlé envers vos riches compatriotes qui habitent Paris, et auxquels des habitudes plus larges, ainsi que le renchérissement national de l'existence matérielle, rendent plus naturels de tels honoraires. Voici donc l'instant où votre active amitié doit tendre à seconder puissamment mes propres efforts directs à cet égard.

Après ces indications passagères, je me hâte d'arriver au principal objet de cette lettre en vous demandant à la fois conseil et appui au sujet d'une proposition beaucoup plus importante et plus durable, dont ma crise actuelle a fourni l'occasion, mais qui, en elle-même, est heureusement au-dessus de toute vue purement personnelle. En pensant aux divers moyens de réparer la perte matérielle que l'iniquité vient de me faire éprouver, Littré a imaginé enfin de me faire désormais le directeur d'une nouvelle publication mensuelle, à la fois philosophique et sociale, que nous pourrions appeler familièrement *a positive Review*. Au reste, je vous adresse ci-joint les deux titres entre lesquels j'hésite encore à ce sujet, en vous priant de m'indiquer quel numéro vous préférez. Pour en finir, à cet égard, avec ce qui me concerne personnellement, il est clair que les honoraires de rédaction joints au traitement de directeur (que fixeraient les actionnaires-fondateurs) combleraient amplement mon déficit actuel, sans exiger que j'écrivisse habituellement au delà du quart ou du tiers de chaque cahier mensuel, moyennement composé de six feuilles d'impression. Rien d'ailleurs, dans cette nouvelle existence, ne serait incompatible avec le retour ultérieur d'une digne position polytechnique, pourvu que je renonçasse dès lors à tout enseignement privé, et même aussi aux leçons journalières que je fais dans un établissement particulier d'instruction polytechnique, dirigé, comme vous le savez, par des influences rétrogrades. En cas d'ailleurs que, par suite de ces influences, cet établissement vînt à me manquer avant ce retour polytechnique, ladite revue garantirait encore, avec quelques leçons particulières, tout mon budget actuel, que je ne veux jamais dépasser, mais qu'il me serait dur d'amoindrir.

Quant aux conditions financières du projet de Littré, il a imaginé une combinaison très praticable, qui permettrait de soutenir cette nouvelle revue, indépendamment de tout abonné, pendant cinq ans entiers constituant une période d'essai, après laquelle ou l'expérience déterminerait à renoncer actuellement à l'entreprise comme prématurée, ou il y aurait lieu à constituer définitivement son existence. Cette vie provisoire serait matériellement alimentée par 250 actions assujetties chacune à un versement de *cent* francs pendant chacune de ces *cinq* années. Du reste, le mot *actions* est ici employé par abréviation, puisque ces engagements ne pourraient avoir aucun caractère d'opération industrielle, et seraient purement considérés comme actes d'adhésion pratique, destinés à assurer la coopération des titulaires à la propagation de principes qu'ils partagent ou approuvent. Pour mieux marquer ce caractère, il serait même indispensable de stipuler, dès l'origine, que ces *actions* ou plutôt *obligations* seront toujours purement personnelles, de manière à ne pouvoir jamais être transférées sans le consentement formel et spécial du directeur de la revue. Tout le produit des abonnements serait d'ailleurs réparti proportionnellement entre les divers actionnaires-fondateurs, mais sans qu'aucun d'eux, du moins à l'origine, dût compter sérieusement sur une telle compensation. Chaque actionnaire aurait naturellement droit à un abonnement ; à *deux*, s'il prenait au moins *cinq* actions, et ensuite à un exemplaire de plus pour chaque *dizaine* d'actions ; le nombre d'actions réunies en une seule main resterait illimité, pour tout le temps du moins de cette grande expérience sociologique.

Un tel revenu annuel de vingt-cinq mille francs

couvrirait pleinement, selon nos calculs, toutes les dépenses quelconques de la *Revue positive* pendant les cinq ans de sa vie d'essai, même en rétribuant convenablement la rédaction, au taux de *deux cents francs* la feuille d'impression (pareille à celle de mon volume astronomique par exemple) pour tous les écrivains ayant déjà une réputation acquise, et *cent* francs pour les jeunes gens dont on accueillerait accessoirement les efforts. Ces honoraires, qui sont vraiment élevés comparativement aux usages parisiens, se trouveraient, ce me semble, fort raisonnables même à Londres. En supposant ici que chaque numéro de six feuilles coûtât, en moyenne, mille francs de rédaction et trois cents francs d'impression (avec un tirage de mille exemplaires), il resterait donc environ neuf mille francs par an pour l'ensemble de tous les autres frais, y compris le traitement du directeur, les dépenses de bureau et de transport, de manière à suffire à tout convenablement.

Comme la somme ainsi exigée est vraiment très faible, je ne doute pas que nous ne puissions, avec votre recommandation et la coopération de vos amis, satisfaire bientôt aux conditions matérielles de cette importante opération. Quant aux conditions mentales, je croirais pouvoir également en garantir le suffisant accomplissement, si, outre la précieuse et active coopération de Littré, je pouvais compter habituellement sur la vôtre, de manière à pouvoir, chaque mois, obtenir de vous environ une feuille, du moins en moyenne. Car je pense que l'assistance secondaire de quelques jeunes gens capables et dévoués, dont plusieurs sont déjà groupés spontanément autour de moi, nous suffirait pour alimenter, à nous trois, cette élaboration mensuelle, sans qu'aucun de nous se surchargeât de ma-

nière à compromettre ses travaux propres. Si vous pensez que le jeune professeur X... puisse et veuille coopérer à cette œuvre continue, mous pourrions encore mieux répondre de sa facile exécution philosophique. Au reste, ni vous ni lui ne seriez forcé d'écrire en français, quoique, depuis trois ans, vos précieuses lettres m'aient certes nettement convaincu que cette obligation n'en serait pas une pour vous personnellement ; si vous préfériez écrire en anglais, nous vous ferions aisement traduire, ou nous vous traduirions même au besoin, Littré ou moi. Je dois seulement, au sujet de votre coopération, vous consulter spécialement sur l'importante question de la signature personnelle de tous les articles. Littré a toujours, comme moi, signé tout ce qu'il a écrit, et nous sommes, tous deux, très disposés à continuer cet usage, très favorable à la dignité des travaux et même à leur efficacité, par l'imposant concours que le public aperçoit ainsi de divers penseurs indépendants qui convergeraient habituellement vers les mêmes doctrines fondamentales. Cette signature constitue d'ailleurs la seule prescription légale que doive, à mon gré, établir une police raisonnable de la presse, tant que durera l'anarchie actuelle des intelligences ; et la marche des événements pourrait même amener la Revue à traiter formellement cette question, sur laquelle il serait donc convenable que l'usage constant de ses propres rédacteurs ne démentît pas d'avance l'opinion alors exposée. Mais, quels que soient les divers avantages essentiels d'une telle pratique, celui de votre coopération habituelle est encore plus important, et je serais loin de vous demander un tel assujettissement, si, après les preuves de courage philosophique que vous avez noblement fournies, vous

pensiez que les convenances de votre pays ou de votre position exigent, à cet égard, des précautions continues, destinées à mieux assurer le libre essor de vos pensées. Il y aurait alors dans la revue quelques articles sans nom d'auteur, ou désignés suivant les artifices usités, ce qui, au fond, ne saurait offrir aucun inconvénient radical, du moins aucun qu'on pût nullement comparer à l'absence de cette éminente collaboration ; il en serait de même pour M. Bain, s'il le jugeait convenable.

D'après les explications précédentes, vous présumerez aisément que, depuis quinze jours que Littré m'a fait cette ouverture, mes réflexions continues m'ont presque conduit à l'adoption définitive de cette noble proposition, à laquelle j'avais toujours pensé, mais seulement pour l'exécuter quand le traité de sociologie que je vais commencer sera publié, c'est-à-dire dans quatre ans environ. Outre les exigences passagères de ma situation personnelle qui peuvent d'ailleurs être autrement satisfaites, cette accélération, qui serait si favorable à l'avènement social de la nouvelle philosophie, m'est surtout recommandée par la manière même dont elle m'est proposée ; l'idée n'en serait pas venue à un esprit aussi sage, si le projet était actuellement dépourvu de toute suffisante opportunité. L'éminent travail récent de Littré, sur la valeur et l'importance duquel je suis heureux de m'accorder si pleinement avec vous, doit, ce me semble, hâter beaucoup l'instant où la nouvelle école instituera un contact philosophique habituel avec l'ensemble du public avancé. Quant au bien immense que peut faire dès aujourd'hui cette relation périodique, il serait superflu de vous le signaler ; la seule intervention permanente au milieu de la fluctuation actuelle d'un point de vue toujours homogène et décisif dans

les sciences et la philosophie, comme dans la politique et la morale, constituerait nécessairement un service fondamental. Cet office, qui, j'ose le penser, était impossible, surtout à moi, à remplir suffisamment avant l'achèvement de mon grand ouvrage, me semble devenu strictement réalisable depuis cette publication ; quoiqu'il pût d'ailleurs être encore plus complet après mon traité spécial de sociologie, il n'en exige pas absolument l'exécution préalable. Tout me porte donc à croire que je me résoudrai finalement à cette nouvelle existence; toutefois, si je ne pouvais compter sur votre coopération habituelle, l'entreprise me semblerait peu exécutable. Votre sagesse personnelle aidera d'ailleurs à résoudre le dernier doute qui me reste à cet égard, et qui constitue le principal motif de mon indécision actuelle, sur la conciliation de ce travail périodique avec l'ensemble de la grande élaboration que j'ai annoncée pour mes douze ou quinze dernières années de véritable activité philosophique. Ce n'est pas quant au temps que cette conciliation me semble difficile, car la catastrophe individuelle que je viens de subir me laisse immédiatement trois mois de vacance annuelle, pendant lesquels je crois pouvoir écrire aisément le volume que je compte annuellement pour mes travaux personnels, en regardant le reste de l'année comme trop occupé par la direction ou la rédaction de la revue pour me permettre de m'y livrer assez. Le conflit me semble surtout logique, par l'embarras de conduire habituellement mes pensées selon deux voies simultanées aussi différentes que celles de l'actualité et de la généralité. Je crains, en un mot, d'altérer ainsi mon point de vue philosophique habituel, de façon à nuire aux grands ouvrages qui me restent, et qui me semblent encore plus importants que cette

influence périodique pour l'installation sociale de la nouvelle philosophie. Cependant, il est possible, à mes yeux, de résoudre assez cette grave difficulté, en établissant entre les deux ordres de travaux coexistants la séparation nette et tranchée que comporte l'exécution préalable de mon livre fondamental, où sont d'avance établis suffisamment tous les principes dont la revue devra faire l'application graduelle, selon les indications spontanées de la marche des événements, sans qu'elle ait jamais à s'occuper spécialement d'aucune démonstration dogmatique. En concevant cette revue comme une sorte de prolongement continu et détaillé de mon analyse historique de la situation actuelle contenue dans mon sixième volume, elle peut devenir pleinement compatible avec mon nouveau travail de systématisation dogmatique, auquel même cette réaction inévitable pourra imprimer une plus parfaite réalité intrinsèque.

Seulement, si je me résous ainsi, cet ouvrage va nécessairement éprouver aujourd'hui un nouvel ajournement de quelques mois, afin d'assurer, en cas de possibilité, les premiers matériaux de cette revue, dont je désirerais, par aperçu, que le premier numéro mensuel parût en juillet. Je ne voudrais pas d'ailleurs le publier sans m'être d'avance assuré de la rédaction des quatre ou cinq suivants au moins, de manière à me tenir ensuite de trois numéros en avance, pour que la rédaction ne fût jamais au dépourvu.

L'unique modification grave que cette nouvelle existence plus active va exiger habituellement dans mon régime actuel est réductible, ce me semble, au changement indispensable de mon heureuse abstinence de toutes lectures sérieuses; il faudra bien alors sortir d'ordinaire de mes chers poètes occidentaux pour lire

couramment, non les journaux ou revues (des conversations habituelles pourront m'en dispenser), mais du moins presque tous les ouvrages de quelque importance (scientifique, philosophique ou politique) qui paraîtront dans les quatre langues occidentales que je connais; rien ne peut me soustraire à cette obligation, qui, je le sens, me coûtera beaucoup. Mais, quelque précieuse que me soit mon hygiène cérébrale, il faut bien savoir modifier son régime selon les situations personnelles et les besoins publics. Ce mode, qui, j'ose le dire, m'était indispensable tant que mon élaboration fondamentale n'était pas accomplie, a maintenant cessé de l'être strictement; quoiqu'il me fût doux de le continuer, je saurai y renoncer. Reste donc la seule question d'incompatibilité logique que je soumets directement à votre affectueuse sagesse, d'où j'attends la prochaine fixation de mes dernières incertitudes. Quand vous aurez suffisamment réfléchi sur ce grand projet, et consulté vos divers amis, je serai bien heureux de connaître promptement comment vous jugez les diverses indications que je vous présente; et, en cas d'approbation, je compterai beaucoup sur votre influence pour constituer cette entreprise capitale où doit, ce me semble, se réaliser une intime coalition philosophique des forces anglaises et françaises.

Tout à vous,

A[te] Comte.

Quoique cette lettre ne sente, j'espère, ni l'abattement, ni l'irritation, je crois devoir vous assurer spécialement que je me porte parfaitement bien, heureux de me sentir autant de calme que de fermeté.

J'ai lu à Littré l'important passage qui le concerne dans votre affectueuse lettre du 31 décembre ; il m'a expressément chargé de vous en témoigner sa profonde gratitude.

Connaissant la pleine indépendance de vos propres jugements, je ne crains pas de vous annoncer que la revue m'est conseillée par tous mes amis. Le parfait concours spontané qui existe à cet égard entre des penseurs aussi opposés d'âge, de nature et de direction que le sont par exemple Littré et Blainville, constitue, à mes yeux, un puissant motif de présumer déjà l'opportunité réelle de la résolution sur laquelle vous devez prononcer. Un vieillard de mes intimes amis, sorte de conventionnel amateur, qui me sert de type éminent de l'école purement révolutionnaire, donne à cette convergence remarquable encore plus de poids; mais votre improbation altérerait beaucoup, pour moi, cet imposant faisceau, parce que je vous crois, au fond, le plus capable de bien apprécier un tel projet; je consulterai ensuite Marrast sur l'exécution.

LXIII

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 29 janvier 1845.)
(Répondu le vendredi 28 février).

India House, le 27 janvier 1845.

Mon cher Monsieur Comte,

Comme vous me l'avez demandé dans votre dernière lettre, j'ai mûrement réfléchi sur le projet de revue qui

vous a été proposé par M. Littré, et j'ai consulté ceux de mes amis les plus compétents en pareille matière, qui se trouvaient à portée de communication.

Avant de vous en donner le résultat général, je dois m'expliquer pleinement en ce qui regarde ma coopération personnelle. Je trouve des obstacles insurmontables à ce qu'elle soit aussi étendue que vous le désirez, ou même assez étendue pour que vous puissiez beaucoup compter là-dessus. Le degré de coopération que vous me demandez me prendrait à peu près tout le temps dont je puis habituellement disposer pour écrire, même en renonçant à toute publication ultérieure en mon propre nom. Ensuite, quand cette difficulté n'existerait pas, je ne comprends pas assez ce que serait la revue, ni même ce qu'elle pourrait être, pour que je puisse aujourd'hui prendre un engagement absolu de collaboration. Tant qu'il s'agit de méthodes philosophiques, de doctrines historiques, des lois du développement social passé et présent, je sais à quoi m'en tenir; je ne crois pas qu'il y ait entre nous deux aucune divergence d'opinion très sérieuse. Mais en fondant une revue, et surtout en la fondant au nom d'un système de philosophie, on prend l'engagement de se jeter dans toutes les questions d'une certaine importance qui se discutent aujourd'hui; et, sur ce terrain-là, il n'y a pas à présumer qu'il y aurait une harmonie suffisante dans nos opinions. Je pense que, si vous étiez appelé à vous prononcer sur toutes les questions, et à dire toutes vos idées, nous nous trouverions en désaccord plus souvent et plus sérieusement que vous ne semblez le croire, et que moi-même je ne l'avais d'abord espéré. Ce n'est qu'après avoir vu au moins un ou deux numéros de la revue que je pourrais décider avec con-

naissance de cause jusqu'à quel point je pourrais utilement y prendre part.

En m'expliquant ainsi sur ce qui me regarde, je vous indique déjà les doutes que j'éprouve sur l'opportunité du projet en lui-même. En effet, le positivisme ne me paraît pas encore bien en état de se produire avec avantage comme école. Pour en faire une aux yeux du public, il faudrait un corps commun de doctrine, et il n'y a encore qu'une méthode, et quelques principes très généraux, qui même ne sont pas encore reconnus par la majorité de ceux qui acceptent le principe essentiel du positivisme, celui de rejeter absolument toute spéculation sur les causes premières, en se bornant à la recherche des lois effectives des phénomènes. Dans l'intérêt donc du développement spéculatif, cet essai de propagande me paraîtrait prématuré : voilà du moins quel serait mon avis, si l'on pouvait faire abstraction de la légitime influence des circonstances personnelles. Sous ce dernier rapport, tout dépend des chances du succès, dont je ne suis pas, comme observateur éloigné, en position de juger ; mais l'opinion d'un homme tel que Littré, fortifiée par celle de M. de Blainville et des autres amis que vous m'indiquez, doit avoir un grand poids.

Quant à l'Angleterre, tout m'avertit qu'il y a peu à espérer. Je vous dirai ce que me mande à ce sujet M. Grote. Il dit qu'il ne connaît, outre lui-même, que deux individus qui probablement s'abonneraient à la revue. Ce sont Molesworth et le docteur Arnott, médecin très estimé, auteur d'un traité de physique populaire, et qui a connu, même avant moi, les premiers volumes de votre *Cours*. Il peut tout au plus se trouver, selon M. Grote, quelques savants qui liraient la

revue avec plaisir, pour y recueillir des idées philosophiques sur les sciences physiques ; encore serait-ce de rares exceptions, vu la tendance, aujourd'hui si prononcée, à transiger avec la théologie par des concessions générales, en se réservant la liberté tacite des détails, qui seuls importent à des esprits emprisonnés pour la plupart dans leur étroite spécialité. Comme le dit M. Grote, nous sommes à présent dans un temps où le philosophe se prosterne avec affectation devant le prêtre. Je serais plein d'espoir, si je croyais l'époque venue où l'on pourrait, avec succès, arborer un drapeau franchement positif, en secouant ouvertement tout lambeau des doctrines du passé (sauf leur valeur historique), et refusant toute concession, même tacite, envers les théories surnaturelles. Je ne crois pas cette époque aussi éloignée qu'elle paraît à bien d'autres : il n'y faudrait peut-être qu'un peu de hardiesse, et je ne serais pas très éloigné d'en faire moi-même l'essai. Mais alors ce serait dans un livre. Comme en toute révolution spéculative, il faut que les livres précèdent les revues. Je pense bien que votre grand ouvrage fait du chemin ici ; on en parle peu, mais on y fait de temps en temps des allusions, et Bain, qui fréquente plus que moi le monde savant, me dit qu'il en voit des preuves croissantes.

Quoique je craigne que ceci ne regarde principalement les premiers volumes, ces volumes mêmes doivent tendre à accoutumer ceux qui les lisent à l'élimination totale de l'élément théologique, comme ils l'ont décidée chez Bain lui-même. Mais cette action sur les penseurs isolés serait plus gênée que hâtée par une tentative quelconque de constituer publiquement une école anti-religieuse, qui, en effrayant le public, et en

entamant des discussions prématurées, du moins en Angleterre, donnerait probablement ici une nouvelle force à la réaction religieuse. Au reste, M. Grote m'a témoigné son intention de se faire inscrire comme actionnaire. De mon côté, je vous engage à m'inscrire pour cinq actions, et à m'indiquer l'époque où j'aurai à verser la première souscription. Si je fais des articles, on pourra me les compter jusqu'à concurrence des versements ultérieurs, mais je ne veux pas accepter d'autre rétribution pécuniaire.

Quant à l'avis que vous me demandez sur le choix d'un titre, l'un ou l'autre de ceux que vous me désignez me semble admissible, mais il me paraîtrait plus simple de dire tout court *Revue positive*, en vous désignant ensuite comme directeur. Quant aux autres questions, nous avons le temps d'y songer.

Tout à vous,

J. S. MILL.

LXIV

COMTE A MILL

Paris, le vendredi 28 février 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

Après avoir mûrement délibéré sur votre dernière lettre, nous avons finalement décidé, Littré et moi, qu'il convient maintenant d'ajourner, jusqu'à un temps

plus opportun, notre projet de revue positive. L'impossibilité où vous êtes d'y coopérer régulièrement nous montrait déjà un motif suffisant, puisque nous avions toujours compté en supposant votre participation habituelle ; cette opération ne serait pas praticable avec moins de trois collaborateurs principaux, ni Littré ni moi ne voulant ni ne devant y consacrer exclusivement notre activité philosophique. En second lieu, sans nous attendre à trouver, en Angleterre, de nombreux appuis, nous avions néanmoins espéré y obtenir, chez quelques adhérents influents, des sympathies assez prononcées pour permettre d'y placer une grande partie des actions fondatrices ; votre opinion et celle de M. Grote, beaucoup plus décisives à cet égard que les nôtres, nous interdisent actuellement cet espoir. J'ai d'ailleurs été très touché de vos craintes relatives au danger que pourrait éprouver, dans l'état mental de l'Angleterre, la principale propagation du positivisme, par suite d'une tentative d'accélération que vous y jugez prématurée. Une telle opération périodique étant destinée à tout l'Occident, quoique devant siéger en France, ne doit pas être entreprise sans un suffisant concert occidental, et surtout sans un certain concours des deux principaux éléments de cette grande synergie. Enfin, tout en étant très pénétré et fort reconnaissant de la noble cordialité personnelle qui, malgré vos répugnances directes, vous ferait concourir pécuniairement et intellectuellement à cette tentative philosophique, en vue de l'utilité privée qu'elle m'offrirait, je crois, en général, très convenable de ne jamais se déterminer par de semblables motifs, quelque purs ou louables qu'ils puissent être, dans une mesure publique, ainsi plus spécialement exposée aux chances d'inopportunité.

Tout en regrettant que cette opération ne puisse commencer aujourd'hui, je ne suis nullement fâché d'avoir employé un mois à m'en occuper sérieusement. Car j'ai été conduit ainsi à reconnaître clairement, outre son opportunité fondamentale en France, la possibilité complète d'en concilier l'exécution continue avec le développement des travaux plus importants qui doivent remplir le reste de ma carrière philosophique ; ce qui, de ma part, écarte d'avance le principal obstacle que m'offrait d'abord ce projet, et me laissera désormais toujours pleinement disposé, quelle que devienne ma situation personnelle, à entreprendre cette importante tentative aussitôt que les conditions extérieures en pourront être suffisamment réalisées. Sans m'en occuper davantage quant à présent, je vais reprendre paisiblement le cours ordinaire de mes méditations, et je compte commencer enfin, le mois prochain, mon second grand ouvrage. Le généreux subside que vous avez concouru à me faire si noblement accorder me permet de rester à l'abri de toute perturbation matérielle jusqu'au mois d'août; or, j'espère que, d'ici là, grâce à ma faculté d'abstraire mes inquiétudes personnelles, j'aurai pu écrire le premier volume de cet ouvrage.

En renonçant provisoirement au projet de revue, ma situation m'oblige naturellement à donner plus d'importance à la reprise de l'enseignement privé qui va bientôt devenir pour moi une indispensable ressource. Quoique j'aie de plus en plus lieu de compter sur une légitime réparation polytechnique à la première occurrence favorable, par suite de l'évidente réaction qui s'opère maintenant en ma faveur, et que mon attitude calme favorise beaucoup, cependant l'occasion peut n'en pas être aussi prochaine que mes besoins l'exige-

raient, et même une nouvelle injustice, bien que peu vraisemblable désormais, n'est sans doute pas impossible. J'ai donc fait de nombreuses démarches individuelles pour renouer, après sept ans de désuétude, les relations propres à m'assurer une clientèle convenable en cas que les leçons particulières deviennent, au moins passagèrement, ma principale ressource, et je compte de nouveau sur votre cordiale sollicitude pour me seconder, à cet égard, auprès des riches Anglais qui résident ici. Tous mes efforts n'ont eu encore aucun résultat effectif, quoique j'aie trouvé partout un noble et loyal empressement ; mais, dans les six mois environ pendant lesquels je serai encore suffisamment préservé, je ne doute pas que cet ordre de ressources ne vienne me garantir des perturbations ultérieures, sauf le trouble et peut-être le retard ainsi apportés à mes travaux philosophiques. Néanmoins, il ne serait pas impossible que la basse méchanceté de M. Arago et de sa coterie géométrique me poursuivît encore sous cette nouvelle forme, en insinuant des doutes désastreux sur mon aptitude didactique, ou au moins sur le défaut de zèle et d'exactitude que pourraient m'inspirer, à cet égard, d'éminentes préoccupations habituelles. Vous qui vivez heureusement à l'abri de toutes coteries scientifiques, vous ne pouvez connaître assez à quel déplorable degré d'ignobles passions et de stupides préjugés peuvent y pousser des âmes basses unies à d'étroites intelligences. Pour vous en signaler un seul exemple récent, il me suffira de rappeler que, lorsqu'on voulut, il y a deux ans, écarter M. Libri de la chaire mathématique qu'il a fini par obtenir au Collège de France, on ne craignit pas de l'accuser, en pleine Académie, d'une grossière igno-

rance sur les plus vulgaires notions mathématiques, sans être seulement retenu par l'étrange contraste d'une telle accusation avec les efforts que la même coterie avait développés en sa faveur, dix ans auparavant, quand elle le fit entrer à l'Académie comme un grand géomètre.

Il est vraiment regrettable, quant à la France, que notre projet de revue positive ne soit pas encore exécutable. Car, dans ce principal foyer de l'élaboration rénovatrice, l'ensemble de la situation commence réellement à devenir déjà très favorable à une telle opération continue. La prétendue réaction théologique n'y touche que les classes supérieures, ou le monde parlementaire, de moins en moins influent; même dans ce milieu restreint, les inquiétudes à cet égard sont beaucoup plus affectées que véritables, et sont surtout destinées à ranimer la métaphysique en déclin, par son office de résistance à l'ascendant sacerdotal. Jusque dans le camp métaphysique, vous avez sans doute noté l'étrange scission qui vient de surgir entre les déistes progressifs et les déistes rétrogrades, et qui pourra conduire les premiers plus loin qu'ils ne veulent aller, sous l'impulsion des répugnances nationales auxquelles ils servent encore d'organes insuffisants. Mais, au delà même de ces luttes, réchauffées du dernier siècle, se manifestent, quoique dans un esprit toujours négatif, des tendances beaucoup plus radicales qui font ici bien plus de vrais prosélytes que la rétrogradation catholique. Il a paru ici, depuis deux ans, plusieurs ouvrages considérables où la plus audacieuse émancipation théologique est ouvertement professée; quoique je ne les aie pas lus, on m'assure qu'ils ont notablement influé sur la jeunesse et surtout chez les prolétaires.

Ce qui me semble principalement remarquable dans ce mouvement journalier, c'est que, en dehors du monde très circonscrit des intrigues parlementaires, on s'occupe beaucoup plus de tout cela que des débats politiques proprement dits; en sorte qu'il existe maintenant une heureuse tendance spéciale à transformer, de toutes parts, l'agitation politique en un vaste mouvement philosophique, qui commence à être senti comme seul susceptible aujourd'hui d'une efficacité radicale.

Au sujet de cette transformation décisive, je crois devoir, contre ma coutume, vous signaler expressément un ouvrage remarquable sur *la Liberté du Travail* (3 volumes in-8°), qui, dans son ensemble, concourt directement à ce but essentiel. Il est dû à M. Dunoyer, l'un des principaux membres de notre conseil d'État, et pour lequel notre ami M. Austin professe justement une estime très profonde. Vous avez peut-être connu à Londres son ancien collaborateur, feu mon homonyme. Ces deux écrivains ont eu ici, outre le mérite de lutter les premiers contre la Restauration, le mérite, beaucoup plus rare et non moins important à mes yeux, d'être toujours également opposés à Bonaparte. En somme, M. Dunoyer, que je connais depuis vingt-cinq ans, m'a toujours semblé celui de mes prédécesseurs immédiats qui méritait le mieux l'ensemble de mes sympathies. Quoique je ne lui croie pas autant de force logique et d'étendue mentale qu'à M. Guizot, il a, sans aucun doute, plus de justesse et de netteté, en même temps qu'il est certainement plus consciencieux et plus ferme; bien qu'également étranger aux études positives, il a le mérite de le regretter, et n'est point assez bouffi de vanité pour oser, comme M. Guizot,

dédaigner systématiquement une telle préparation. Après avoir honorablement exercé, pendant sept ans, les fonctions de préfet, il est aujourd'hui très activement occupé au Conseil d'État. C'est peut-être le seul des écrivains de la Restauration qui ait su aujourd'hui conserver noblement le même langage et la même attitude. Sans être vraiment sorti de la métaphysique négative, il s'y trouve plus près qu'aucun autre, à ma connaissance, du véritable état positif, vers lequel tendent évidemment ses principales sympathies, sauf les lacunes irréparables de son éducation. Depuis plus de vingt ans, il suit avec un intérêt soutenu mon propre développement philosophique. Je vous parle ainsi de l'auteur, parce que je n'ai pas encore lu le livre, que je crois pourtant digne de votre attention, ne fût-ce que comme expression de la direction qui domine ici chez la plupart des fonctionnaires publics qui ne sont pas spécialement courtisans. En recevant, ces jours derniers, ce gracieux envoi, j'ai promis à M. Dunoyer de faire en sa faveur une exception spéciale à ma sévère hygiène cérébrale; mais je n'ai lu, jusqu'ici, que l'introduction. Au reste, je suis certain que c'est un travail sérieux et consciencieux, résultat d'une longue préparation ; car je me souviens très bien que l'auteur m'en avait, il y a vingt ans, indiqué la nature et exposé le plan; le premier volume a même paru alors sous un autre titre équivalent, et m'a fourni ensuite une belle observation historique, citée dans mon chapitre LIV sur la transformation spontanée de l'esclave en servage. La thèse fondamentale me semble être restée, comme alors, trop négative, et trop fondée sur les inspirations économiques proprement dites ; mais son développement n'en mérite pas moins

d'attention, et son action n'en comporte pas moins aujourd'hui une haute utilité finale. Tout en émanant des économistes, M. Dunoyer fait un grand effort vers une plus saine direction, par sa remarquable distinction entre les deux sortes d'arts, agissant, les uns sur les choses, les autres sur les hommes, et en reprochant énergiquement à l'économie politique de ne s'occuper jusqu'ici que des premiers. Sa réhabilitation de la concurrence, et sa vigoureuse critique des prétendues organisations du travail qui pullulent aujourd'hui, peuvent avoir, je le crains, un caractère trop absolu, et tendent peut-être à interdire indéfiniment toute vraie systématisation industrielle; mais, comme il insiste beaucoup sur la nécessité de réformer les populations avant les gouvernements, je pense que son influence effective, même malgré un vice essentiel de conception, sera finalement très utile dans le milieu actuel, en secondant avec énergie l'importante transformation spontanée d'une stérile agitation politique en un salutaire mouvement philosophique. Au reste, ce ne sera qu'après une lecture complète que je pourrai constater si sa conception négative du gouvernement, comme réprimant toujours sans jamais diriger, se rapporte vraiment à l'état normal de l'avenir ou seulement à la transition actuelle, à laquelle, en effet, elle conviendrait essentiellement dans la pratique politique; je serais bien surpris qu'il éprouvât pour le positivisme une si profonde sympathie, si la direction générale de ses idées sociales était restée aussi systématiquement négative qu'à l'origine.

Tout à vous,

A[te] Comte.

Littré vous a envoyé récemment un exemplaire de l'opuscule où il vient de reproduire ses importants articles du *National* sur mon ouvrage fondamental ; je l'ai remis, il y a dix jours, à M[me] Austin, qui a peut-être déjà trouvé l'occasion de vous l'expédier.

Parmi les indices actuels de notre situation philosophique, j'ai oublié ci-dessus de vous indiquer deux faits qui me concernent et que j'ai explicitement signalés à M. Grote, en répondant hier à son affectueuse lettre du mois dernier ; il pourra donc suppléer à mon silence à cet égard, soit quant à l'accueil spécial qu'un auditoire nombreux et varié a fait cette année aux six séances purement et ouvertement philosophiques par lesquelles je viens de rouvrir mon cours annuel d'astronomie populaire, soit aussi quant à la libre réparation complète que je viens d'obtenir d'un prêtre qui s'était livré contre les athées à une grave insolence collective. J'espère que vous serez édifié des deux faits.

LXV

MILL A COMTE

(Reçu le lundi 28 avril 1845.)
(Répondu le jeudi 15 mai.)

India House, le 26 avril 1845.

Mon cher Monsieur Comte,

Depuis le jour où j'appris que la crise polytechnique s'était terminée, au moins pour le moment, à votre

désavantage, je n'ai perdu aucune des occasions, malheureusement assez rares, qui se sont présentées, pour faire connaître votre nouvelle position à ceux qui pourraient avoir des relations quelconques avec des Anglais riches demeurant à Paris. Je ne sais pas si ce que j'ai pu faire produira quelque fruit, mais jusqu'ici ce fruit ne s'est pas encore montré. Je crains qu'il n'y ait besoin d'une grande persévérance pour en obtenir. Les riches Anglais, même lorsqu'ils ne demeurent pas en Angleterre, ont l'habitude bien établie d'envoyer leurs fils à Oxford ou à Cambridge. Pour être admis à ces établissements-là, on exige à peine les premiers éléments de la géométrie et de l'algèbre, et l'on désire si peu chez nous les connaissances mathématiques en elles-mêmes, que naguère encore il ne se trouvait presque pas un seul bon professeur ou maître de mathématiques à Londres. Il n'y en avait guère qu'à Cambridge. Aujourd'hui cet état de choses s'est un peu amélioré. Toutefois, on peut encore dire que ce qu'il y a de goût pour les études mathématiques chez nous s'est concentré à Cambridge, et que le peu d'hommes riches qui désirent que leurs fils s'en occupent, les y envoient, le plus souvent, sans aucun enseignement préparatoire digne du nom. Il est donc fort douteux s'il se trouve à Paris un seul Anglais qui serait disposé à profiter de vos leçons, quand même on serait parvenu à lui faire croire sur parole votre éminente capacité scientifique, que certainement très peu de mes compatriotes sont en état d'apprécier directement. Voilà les difficultés qu'on m'a faites, et dont je reconnais la gravité. M. Grote s'accorde là-dessus avec moi, et comme moi il s'efforce de les vaincre. De mon côté, je ne me découragerai pas, et peut-être le hasard nous favorisera.

Je m'occupe à présent principalement de lectures préparatoires au traité populaire d'économie politique, dont je vous entretenais dernièrement. Entre autres livres plus ou moins intéressants, je n'ai pas manqué de lire celui de M. Dunoyer, dont le nom ne m'était déjà pas inconnu : je l'avais même vu autrefois chez J.-B. Say, et ses travaux dans le *Censeur*, avec votre homonyme, m'étaient connus depuis longtemps. Son ouvrage actuel me paraît, à plusieurs égards, très digne d'éloge. Il est certainement beaucoup trop absolu dans ses idées négatives. Cependant, on ne peut guère regretter une opposition, même exagérée, à la tendance qui porte à faire par les lois ce qui ne devrait dépendre que des mœurs. Je lui reproche davantage de n'avoir pas même entrevu la nécessité, si prononcée pourtant dans son système, d'un pouvoir spirituel. Il est bien étonnant aujourd'hui qu'un homme éclairé puisse faire un système social, dans lequel nécessairement il suppose la réception générale de ses propres opinions morales et politiques, sans cependant s'occuper le moins du monde des conditions que suppose essentiellement l'existence d'un système d'opinions communes faisant autorité. Il est vraiment trop naïf de croire aujourd'hui que la simple liberté de discussion suffise pour cela. Cependant, puisque, dans votre avis, la négation totale de toute organisation spirituelle est préférable à la mauvaise ébauche d'organisation qui existe à présent, il serait probablement à désirer qu'on essayât d'appliquer les idées de M. Dunoyer dans leur simple nudité. Ce serait une grande expérience sociologique. Je sais beaucoup de gré à M. Dunoyer pour la mention honorable qu'il a faite de votre *Cours*, tout en se reconnaissant incompétent pour le juger définitivement.

A propos de cela, nous avons obtenu, vous et moi, les honneurs d'une publicité assez éclatante par l'intermédiaire d'un des chefs de l'école anglo-catholique, M. Ward, qui fit paraître, il y a une année ou davantage, un assez gros volume, dans lequel il peignit en de très noires couleurs l'état actuel de l'église anglicane et de la société anglaise, se déclara très nettement contre la réformation de Luther, et appela l'église anglicane à rentrer dans le giron du catholicisme romain. Cet ouvrage fit grand scandale ici, et l'université d'Oxford vient de priver l'auteur de ses grades universitaires, comme ne faisant plus partie, au moins en droit, de l'église anglicane. Ce n'est que dernièrement que j'ai lu son ouvrage, bien que j'eusse entendu qu'il y était question de moi. Je m'y suis trouvé cité dans chaque chapitre, et plus souvent encore, avec d'immenses éloges, entremêlés de plaintes sur mon incrédulité, et sur la tendance athéistique de mes écrits ; il disait, de plus, avoir lu la plus grande partie de votre *Cours*, sur la foi de ce que j'en disais. Il va sans dire qu'il vous tance, encore plus vertement que moi, sur votre irréligion ; cependant il cite plusieurs passages, il fait l'éloge de votre capacité, et même de vos intentions ; il dit que vous reconnaissez avoir pris bien des choses chez de Maistre, mais qu'il vous trouve très supérieur en profondeur à ce penseur. Suivant lui, il faut en venir à notre irréligion à nous, si on ne revient pas à la philosophie catholique ; car il prône la philosophie du catholicisme tout autant que la foi. C'est unechose assez amusante que nous trouvions un appui si décidé dans ce camp-là, et que M. Ward soit accusé par ses adversaires dans la *Quaterly Review*, d'avoir tiré plusd'enseignements de mon école que de celle des théologiens anglicans.

Mon ami Bain vient de se servir de votre traité d'astronomie pour son enseignement universitaire. Il a fait cette année-ci un cours de physique, au lieu du cours de philosophie morale qu'il avait fait trois années de suite. Il n'était malheureusement que suppléant, dans la dépendance absolue du professeur, vieux radoteur qui ne voulait plus de lui cette année, malgré le vœu général de ses collègues. Bain a été recommandé au gouvernement par six professeurs pour la chaire de physique, mais on y a nommé un autre, très inférieur probablement à lui. Il n'y a été nommé que par intérim. Je ne sais par conséquent ce qu'il fera dorénavant. Il est décidé à se présenter comme candidat à la chaire de philosophie morale, quand elle viendra à vaquer, ce qui probablement aura lieu bientôt; mais, n'ayant que son mérite et l'appui des professeurs, il peut se voir de nouveau mis de côté.

Il dit sur votre cours d'astronomie: « *I never saw a finer specimen of philosophical or scientific arrangement. There is almost a startling propriety in the places alloted to each point. Herschel's book is a mere chaos in comparison* (1). »

Tout à vous,

J. S. Mill.

---

(1) « Je n'ai jamais vu de plus bel exemple de composition philosophique ou scientifique. Il y a là une justesse presque merveilleuse dans la place assignée à chaque point. Le livre de Herschel est un pur chaos, en comparaison de celui-là. »

LXVI

COMTE A MILL

Paris, le jeudi matin 15 mai 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

Le retard inusité de votre dernière lettre m'avait inspiré sur votre santé quelques inquiétudes d'autant plus naturelles maintenant que l'absence momentanée de M. et Mme Austin (récemment partis pour les eaux de Carlsbad) m'ôte tout moyen d'obtenir indirectement de vos nouvelles. Mais j'ai lieu de présumer aujourd'hui que vous n'avez subi aucun grave dérangement, d'après le silence même que vous gardez à ce sujet. Quoi qu'il en soit, je me trouve ainsi conduit, de mon côté, à accélérer ma réponse plus que de coutume, afin de n'être pas plus longtemps privé des satisfactions inhérentes à notre fraternel épanchement, qui constitue, depuis trois ans, une de mes plus précieuses consolations. Je vais donc répondre, par ordre, à chacune des parties de votre lettre du 26 avril.

Avant tout, je dois vous annoncer que, malgré de petites altérations de santé qui ne sont pas encore assez dissipées, j'ai déjà commencé l'élaboration directe de mon second grand ouvrage ; j'ai tout lieu de compter maintenant que le premier volume en sera écrit cette année, comme je l'avais espéré, surtout si, pour mon malheur à d'autres égards, j'ai de véritables vacances. Je suis certain désormais d'avoir pleinement surmonté, à ce sujet, la principale difficulté, consistant, ce me

semble, à éviter que ce traité ne fût simplement une sorte de remaniement méthodique de la seconde moitié de mon ouvrage fondamental. Cette condition générale, aussi difficile qu'importante, est enfin remplie aujourd'hui à mon entière satisfaction, et je puis garantir que ce nouveau travail aura sa physionomie proprement caractéristique. La diversité essentielle résultera naturellement de ce que, dans le premier ouvrage, mon propre essor philosophique a dû être, comme celui du lecteur, graduellement ascendant, ce qui a d'ailleurs imprimé à cette composition un intérêt spécial d'invention originale ; tandis que, dans celui-ci, je me trouve, dès le début, solidement et ouvertement établi au point de vue définitif, ce qui me permettra une appréciation plus directe et plus ferme, en même temps que plus nette et plus rapide.

Quelque profond attrait que m'inspire déjà cette nouvelle élaboration, je ne dois pas cacher à votre judicieuse amitié que mon activité naissante commence à y être sensiblement troublée quelquefois par les graves inquiétudes personnelles que doit me suggérer un avenir maintenant très prochain.

D'après le généreux patronage si heureusement provoqué, l'an dernier, par votre noble sollicitude, j'avais à peu près espéré pouvoir suffisamment éviter les perturbations matérielles relatives à une indigne persécution, présumant que, comme cela était vraisemblable, je m'en trouverais naturellement préservé d'une manière quelconque, avant que ce précieux subside fût entièrement consommé. Mais ce terme va maintenant arriver dans trois mois, et je vois avec effroi qu'aucune des compensations que j'avais dû attendre ne s'est encore réalisée.

Le vieillard dont la retraite probable devait m'amener une prochaine occasion de digne réparation polytechnique semble actuellement disposé à faire encore cette année les examens d'admission, qui vont commencer dans deux mois, suivant l'usage. En même temps, les actives démarches que j'ai faites, il y a déjà quatre mois, pour reprendre l'enseignement privé, n'ont pas produit jusqu'ici le moindre résultat, quoique je me sois adressé à une vingtaine de personnes, toutes à portée et en disposition de me seconder à cet égard. De plus, il n'est que trop aisé de reconnaître la parfaite justesse des observations contenues dans la première partie de votre lettre sur le peu de chances d'obtenir prochainement, en ce genre, la clientèle anglaise que j'avais spécialement espérée, quels que soient, pour cela, vos constants efforts, et ceux de tous mes autres amis de Londres. C'est ainsi que, d'après l'active méchanceté de mes principaux ennemis et la funeste inertie de beaucoup de mes amis, je vais me trouver, à partir du 1er septembre, directement atteint par les perturbations matérielles que j'avais d'abord jugées évitables. Quant à m'en préserver par une équivalente réduction de mes dépenses, ceux qui m'ont donné ce facile conseil ne sont pas à portée, comme moi, d'apprécier l'insuffisance radicale d'un tel procédé. Je ne suis d'ailleurs nullement disposé à introduire une telle subversion dans mes habitudes très profondes pour un motif évidemment passager; car, d'un côté, la silencieuse modération que j'ai su garder, en une occurrence où mes ennemis s'attendaient à un violent éclat, a achevé de tourner vers moi, chez tous ceux qui ne sont pas décidément acharnés à ma perte, les dispositions naturellement suggérées par la réaction d'une aussi infâme

iniquité, dont la réparation est maintenant attendue presque universellement ; d'autre part, il est impossible que, lorsque ma résolution de reprendre l'enseignement privé aura eu le temps d'être assez connue, elle ne me produise point, en cas de nécessité, une compensation suffisante ; tout le mal ne consiste donc qu'en ce que je n'ai pas les moyens d'attendre cette double issue inévitable, mais inassignable.

Aussi suis-je décidé, sauf quelques réductions secondaires, à conserver mon allure actuelle, à moins d'obstacles strictement insurmontables. Car ce serait seulement en me réduisant à un état de gêne très prononcé, ou plutôt à une sorte de misère véritable, que je pourrais faire réellement face à la spoliation que j'éprouve ; les irrésistibles exigences propres à l'ensemble de ma position se trouvent telles, que tous les sacrifices raisonnables seraient, à cet égard, fort insuffisants, même quand je renoncerais entièrement aux douces diversions habituelles qui constituent le seul agrément de ma vie solitaire, et dont la réaction salutaire contribue certainement beaucoup à faciliter mes méditations continues.

Je n'hésite donc pas à préférer l'emploi d'une partie de mon temps pour recouvrer, par un travail convenable, le revenu qui m'est enlevé, plutôt que de descendre à une vie de privations constantes et de misérables préoccupations journalières qui altérerait radicalement mes facultés. Quelque précieux que me paraisse le temps, il y a une chose à laquelle j'attache encore plus de prix : c'est l'intégrale conservation de mes forces cérébrales élémentaires ; toute économie de temps qui n'aboutirait qu'à les atténuer me semblerait constituer, sauf le cas de nécessité absolue, un très sot calcul. Il

serait étrange, au pis aller, que, à mon âge et après ce que j'ai fait, m'étant décidé à reprendre le pénible métier qui ne convenait qu'à ma jeunesse, je ne puisse point y trouver, comme autrefois, une ressource suffisante.

Cette anomalie ne saurait être, sans doute, que passagère, mais tant qu'elle dure, elle me préoccupe et me dérange beaucoup, maintenant que je touche à l'instant critique.

En pensant au noble exemple de Condorcet travaillant à son principal ouvrage dans l'attente journalière de l'échafaud, on n'est point tenté de se faire un mérite de pouvoir travailler avec la perspective prochaine de la misère ou de graves embarras passagers. Mais il est bien triste néanmoins de se sentir pleinement la verdeur morale et la spontanéité mentale propres à la jeunesse, de se reconnaître intimement capable d'exécuter, avant la décadence sénile, tous les grands travaux qu'on a annoncés, et de voir cettenoble carrière exposée à être arrêtée, ou sérieusement retardée, par de misérables difficultés matérielles, résultées d'une infâme spoliation !

Je ne suis pas surpris que l'ouvrage de Dunoyer vous ait plu à divers égards. Après l'avoir lu entièrement avec beaucoup de soin, j'ai cru pouvoir lui accorder de grands éloges partiels. Outre le doux parfum de probité réelle et énergique qu'on y sent d'un bout à l'autre, on ne peut trop louer, malgré son avortement probable, le noble effort qui s'y fait pour retirer les économistes de leur étroite ornière, en leur manifestant l'inévitable solidarité intime des vraies considérations industrielles avec l'ensemble des conditions spéculatives et morales : cela suffirait, indépendamment de plusieurs heureux aperçus partiels, pour

que ce livre ne périt pas. Il va sans dire que je n'ai pu aucunement dissimuler à l'auteur mon incompatibilité radicale avec son étrange conception générale d'entière négativité sociale ; mais cette absurde direction m'a beaucoup moins étonné que vous, parce que je connaissais, depuis vingt ans, l'état mental de l'auteur, état qui, à quarante ans, ne saurait guère comporter aucune vraie rénovation. Au fond, M. Dunoyer n'a nullement changé depuis lors en rien d'essentiel, c'est à la fois son mérite et son tort. Il en est resté à cette phase très passagère de la réorganisation spirituelle, qui conçoit la nécessité d'une véritable doctrine sans reconnaître celle d'aucune coordination régulière et authentique ; c'est lui surtout que j'avais en vue en caractérisant abstraitement ce singulier état mental, dans une note de 1825 ; il ne fait, aujourd'hui, que développer, à cet égard, sa situation propre. La plus singulière manifestation de cette tendance est certainement en ce qui concerne la religion ; on avait dû croire jusqu'ici que le déisme ordinaire constitue la dernière phase appréciable de l'esprit théologique ; mais voici un penseur qui refuse énergiquement à la religion toute efficacité scientifique ou même politique, et qui veut pourtant lui conserver sérieusement une haute importance sociale, en la réduisant désormais à un simple office esthétique ! Ainsi une situation mentale que, dans la rapide décomposition théologique de nos jours, tout esprit systématique a dû traverser à la hâte, sans même s'arrêter à la formuler extérieurement, se trouve là érigée en état normal et définitif de la raison humaine ! Ce n'est pas, certes, l'une des moindres curiosités de notre anarchique époque ; et, pourtant, le digne M. Austin ne m'a pas semblé très éloigné d'une telle

conception, qu'il combat plutôt dans la forme qu'au fond. Malgré tout cela, et quels que soient aussi les inconvénients inhérents à une négativité absolue, qui compromettra beaucoup l'efficacité de la judicieuse critique de Dunoyer sur les prétendues organisations du travail rêvées par nos brouillons vulgaires, je serais très disposé, comme vous, à désirer la réalisation effective de la politique propre à cet estimable penseur, et qui représente au fond, mieux qu'aucune autre, l'esprit révolutionnaire proprement dit, dans toute sa pureté native ; car, dans le milieu actuel, surtout en France, rien ne tendrait plus que cette entière négativité, d'une part, à faciliter le libre essor spontané de la réorganisation spirituelle, d'une autre part, à en manifester l'impérieux besoin, tout en écartant une désastreuse activité politique.

Ce n'est pas sans étonnement ni sans plaisir que j'ai lu vos intéressantes indications sur un autre curieux ouvrage où je m'attendais encore moins que vous à être honorablement mentionné. Si vous aviez jamais occasion de rencontrer le docteur Ward, je vous serais obligé de lui faire mes sincères remercîments personnels, surtout pour sa spéciale comparaison avec de Maistre ; quoique je sois bien certain d'avoir rendu au catholicisme une plus complète justice historique que n'a pu le faire ce célèbre penseur.

M. Ward est certainement le premier philosophe catholique qui ose en convenir ouvertement, et il restera probablement le seul, sans se douter d'ailleurs que la supériorité qu'il veut bien me reconnaître à cet égard, au lieu d'être essentiellement personnelle, tient principalement à l'excellence spontanée du véritable esprit positif. Quoi qu'il en soit, je désirerais beaucoup que le fatal dilemme proposé par ce docteur pût se

réaliser suffisamment, et que la grande lutte philosophique s'engageât désormais exclusivement, comme je l'ai demandé de mon côté depuis longtemps, entre le catholicisme et le positivisme, en éliminant d'un commun accord la métaphysique protestante ou déiste, dans ses innombrables nuances Guizot, Cousin, Dupin, Thiers, etc., etc.

Au début de ma carrière philosophique, j'ai déjà été honoré d'un pareil conflit, lorsque je fus, en 1825, jugé, à peu près comme M. Ward vient de le faire, par le trop fameux abbé de La Mennais, qui était alors à son véritable état normal, en tant que pur et énergique chef de la franche rétrogradation catholique : j'aurais bien voulu que le combat pût se suivre ainsi ; mais j'en ai reconnu depuis l'impossibilité, d'après le peu de suite et de netteté propre aux esprits actuels. Vous voyez comme a fini cet éminent antagoniste, à côté duquel je me suis trouvé, il y a dix ans, dans une occasion assez caractéristique, obligé de voir, sans avoir moi-même nullement changé, une sorte d'allié honteux dans celui qui m'avait d'abord semblé un estimable adversaire. Avec le décousu logique de notre temps, il ne serait pas impossible que votre nouveau catholique éprouvât, et plus promptement peut-être, une semblable dégénération, que je suis loin de lui souhaiter.

Je vous prie de remercier spécialement notre jeune collègue, M. Bain, pour son honorable appréciation de mon petit traité astronomique ; ce jugement, aussi éclairé qu'impartial, me fait un grand plaisir, en me rassurant sur la prochaine efficacité essentielle de ce travail secondaire. Veuillez aussi lui témoigner toute ma sympathie personnelle pour les injustes tribulations qu'il subit, et dont ma propre expérience

me fait aisément comprendre l'influence journalière.

Comme il est heureusement d'âge et de nature à retirer d'obstacles pas trop oppressifs une réaction très salutaire pour l'ensemble de son développement ultérieur, je redouterais peu, pour la saine philosophie, les dangers d'une telle lutte, s'il s'agissait d'un Français ; car, d'après notre système exagéré d'aveugles encouragements scientifiques, j'ai déjà vu ici beaucoup plus d'esprits avorter par des circonstances trop favorables que par un essor trop comprimé ; mais je sais très bien que, chez vous, la situation est loin d'être la même ; ce qui, à côté de divers avantages fort précieux, vous suscite de graves inconvénients, dont je déplore l'effet sur M. Bain.

Avant de terminer cette longue lettre, je dois sommairement réparer une involontaire omission, résultée, dans les deux ou trois précédentes, des diverses préoccupations essentielles qui avaient dû m'y absorber. J'ai toujours oublié, en effet, de vous témoigner combien j'ai été charmé d'apprendre l'heureux accueil que votre précieux ouvrage commence à recevoir si justement en Allemagne, et que je trouve du plus heureux augure pour l'ensemble du réveil de ces penseurs recommandables qui semblent prêts à sortir enfin de l'engourdissement, ou plutôt de la fascination métaphysique.

Quant à moi, je puis maintenant vous annoncer avec certitude, d'après de récentes communications spéciales d'un germaniste très au courant, qu'une traduction complète de mon grand ouvrage s'accomplit à Berlin depuis six mois ; elle paraît conduite avec assez d'activité pour que, malgré les six volumes, on espère en voir commencer la publication dès cette année.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Veuillez, je vous prie, me rappeler spécialement, quand vous en trouverez l'occasion, au bon souvenir du digne M. Grote et de sa femme, que j'avais espéré voir ce printemps.

LXVII

MILL A COMTE

(Reçu le lundi 23 juin 1845.)
(Répondu le...)

India House, le 21 juin 1845.

Mon cher Monsieur Comte,

C'est avec bien de la peine que j'ai appris l'insuccès des démarches que vous aviez prises, jusqu'à la date de votre dernière lettre, pour reprendre l'enseignement privé. M. Grote a vivement partagé mon regret, et malheureusement nous n'avons eu, ni l'un ni l'autre, un meilleur succès dans tout ce que nous avons tenté ici en votre faveur. Il y a, parmi les Anglais en général, une indifférence profonde envers l'éducation scientifique. On regarde la science comme une spécialité, qui n'est l'affaire que des savants par état, ou qui touche tout au plus certaines fonctions industrielles, comme celle d'ingénieur; encore, dans ce métier même, on se contente presque toujours de connaissances empiriques. Nous sommes, à cet égard, très en arrière de la France, malgré le fâcheux effet qui résulte, à certains égards, chez vous, de l'organisation prématurée d'une classe

savante, qui n'est pas au niveau de sa destinée à venir. En France, le cas qu'on fait de la science est prouvé par l'abus même que les savants peuvent faire de leur influence, et dont vous avez été malheureusement, mais très naturellement, la victime, précisément parce que la grande réforme que vous vous efforcez d'accomplir dans les choses humaines s'annonce comme devant commencer par la classe savante elle-même.

En retournant dans ma pensée votre position actuelle, et les moyens d'y remédier, j'ai eu l'idée de vous proposer de faire l'essai de notre milieu anglais d'une nouvelle manière. Quoique, dans mon opinion, le temps ne soit pas venu où une revue franchement positive aurait ainsi la moindre chance de succès, il n'en est pas de même lorsqu'il ne s'agit que de faire pénétrer l'esprit positif dans l'intelligence publique, d'une manière plus graduelle, au moyen des revues existantes. L'accueil qu'on a fait ici à ma *Logique* est une preuve, entre plusieurs, qu'il existe chez nous un public, capable de goûter des discussions, même très élevées, dans l'ordre positif, sauf quelques réserves indispensables, mais faciles : ces discussions serviraient même à donner de la réputation à la revue qui les ferait paraître, quoique ne pouvant pas en faire le fond. A cet égard, l'Angleterre est peut-être, en ce moment-ci, mieux préparée que la France. Je conçois très bien que, même en ne supposant pas les obstacles qu'y opposerait l'esprit de coterie de la presse française, il pourrait vous répugner d'entrer en relation avec des ouvrages périodiques quelconques en France ; mais il me semble que la chose serait plus praticable ici, d'autant plus que les rapports pourraient n'être qu'indirects, par mon intermédiaire.

Je vous engage donc à réfléchir s'il n'y a pas telle ou telle question secondaire que vous pourriez traiter, ou tel ou tel travail scientifique ou historique, par exemple, dont vous pourriez faire la critique, d'une manière qui conviendrait à quelque revue anglaise. Je ferais moi-même la traduction, ou la ferais faire sous mes yeux, et d'ailleurs, à mon défaut, il n'est pas douteux que Bain ou Lewes tiendraient à honneur de la faire. Il est vrai que cette sorte de travail accessoire dérangerait nécessairement, jusqu'à un certain point, votre régime cérébral habituel ; mais, à tout prendre, le pénible métier de l'enseignement privé exigerait peut-être des frais d'énergie cérébrale encore plus considérables, sans laisser espérer une aussi grande utilité secondaire. Ce dont je vous parle, je l'ai toujours fait moi-même. Pendant l'élaboration de mon ouvrage scientifique, et même quelquefois depuis, j'ai publié dans des revues de petits opuscules, que je pouvais faire avec facilité, mais que je savais bien n'avoir qu'une valeur transitoire, ou même momentanée, et qui n'étaient guère pour moi, en effet, qu'une sorte de délassement intellectuel. Cela n'a pas laissé d'être utile au succès de mes travaux plus sérieux ; j'y dois très probablement la majorité de mes lecteurs, sans compter que je leur fais un peu, par ce moyen, une sorte d'éducation préparatoire. Je crois qu'il y a, sous ce rapport, quelque chose à faire, que cela pourrait être utile aussi bien que lucratif, et si ce projet vous semble exécutable, je vous offre tout ce que je puis faire pour en surmonter les diverses difficultés.

Bain est très flatté de ce que son jugement favorable de votre traité astronomique vous a fait plaisir, et il dit : *His remarks of sympathy with my disappointment*

and difficult position, I received with sincere delight (1). Il est ici depuis quelques jours. En ce moment-ci il est sans position, et sans aucune perspective certaine d'en avoir ; mais il a plusieurs chances plus ou moins prochaines ; il est jeune et d'heureux caractère, et il ne manquera pas d'obtenir tôt ou tard une digne réparation. Au reste, ses tribulations sont bien loin d'être aussi graves ni aussi injustes que les vôtres. Il est maltraité parce que sa supériorité n'est pas encore assez connue, et non pas à cause de sa supériorité même.

Votre tout dévoué,

J. S. MILL.

LXVIII

MILL A COMTE

(Reçu le jeudi 26 juin 1845.)
(Répondu le...)

India House, le 24 juin 1845

Mon cher Monsieur Comte,

Depuis samedi, jour où je vous écrivis ma dernière lettre, voici ce qui est arrivé. Je viens de voir un Anglais, ou plutôt un Écossais de ma connaissance, nommé Williamson, dont le fils, âgé d'à peu près 21 ans, s'est

(1) « J'ai été très sincèrement ravi de ses réflexions sympathiques au sujet de mon échec et des difficultés de ma position. »

beaucoup occupé d'études positives. Il désire placer son fils en pension à Paris, chez quelque professeur ou savant, pendant l'hiver prochain, et peut-être plus longtemps encore, pour y profiter des avantages scientifiques de cette capitale du monde savant. J'ai pensé que cela pourrait vous convenir. Je ne connais le fils que par ce que m'en dit le père. D'après celui-ci, le jeune homme a fait de bonnes études mathématiques et biologiques, mais il s'est appliqué encore davantage à la chimie et à l'électrologie. Il a étudié à Giessen en Hesse, sous le célèbre Liebig, qui en a, selon le père, la plus haute opinion, et qui en parle comme d'un homme destiné à faire des choses importantes dans la chimie. Il paraît s'être attaché avec zèle aux recherches originales et au perfectionnement des généralités scientifiques. Le père désirerait en faire un professeur. Le père, ex-employé de la compagnie des Indes, n'est pas, je crois, un homme très intelligent, mais il a longtemps demeuré en France et en Allemagne, il s'est désappris de tout préjugé insulaire ; il aime beaucoup les Français, et, chose importante, il n'a, pas plus que son fils, aucune croyance religieuse ; au contraire, il y répugne profondément. C'est au reste un homme d'un caractère irréprochable. Sans être riche, il jouit d'une certaine aisance. Je lui ai parlé de vous, en lui disant que je ne savais pas s'il vous conviendrait de prendre son fils en pension, mais que je vous en parlerais. Il aurait préféré à quelques égards, pour son fils, une vie de famille, mais, d'après ce que je lui ai dit de vous, il ne regarde pas votre vie de célibataire comme un obstacle insurmontable ; et je crois que vous pourriez vous entendre avec lui, soit pour des leçons spéciales de haute science, soit pour la direction générale des études scientifiques

du jeune homme, même dans le cas où il ne vous conviendrait pas de le prendre en pension, ou ne vous conviendrait qu'à des conditions que le père regarderait comme inacceptables. En attendant, j'ai conseillé au père de faire lire au fils votre grand ouvrage, et j'ai pris sur moi de dire que vous lui donneriez volontiers des conseils d'ami, si même vous ne pouviez pas accueillir l'affaire d'une autre manière. Le père part en quelques jours pour la Saxe ; par conséquent, si la chose vous semble digne de considération, ce ne serait pas mal de me le faire savoir au plus tôt.

Tout à vous,

J. S. Mill.

LXIX

COMTE A MILL

Paris, le vendredi 27 juin 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

L'active sollicitude que vous témoignez si fraternellement pour ce qui me concerne me détermine à répondre déjà, non seulement à la lettre que j'ai reçue hier, et qui prescrit spécialement l'urgence, mais aussi à celle qui m'était parvenue lundi, et qui exige davantage d'explications.

Je suis profondément touché de la cordialité soutenue qui vous a fait penser à moi pour le cas de M. Wil-

liamson. Mais je ne puis aucunement accepter la proposition principale. Deux fois j'ai tenté, d'abord en 1825, puis en 1828, de prendre ainsi en pension un jeune étudiant; après trois mois de pénible épreuve, j'ai été obligé d'y renoncer, faute de pouvoir plier mon caractère à cette admission forcée d'un étranger dans ma vie domestique: je me suis bien promis, depuis longtemps, de ne jamais renouveler de tels essais, à quelque prix que ce pût être, et quelque rude métier que je pusse être forcé de leur substituer. Ainsi il ne peut s'agir, entre M. Williamson et moi, que de hautes leçons particulières, scientifiques ou philosophiques, à donner à son fils; sous ce rapport, je suis tout disponible, aux conditions matérielles que j'ai eu l'occasion de formuler dans une de mes dernières lettres, et que je ne saurais adoucir nullement, sauf les cas exceptionnels qui mériteraient une entière gratuité, comme en toute autre profession. Du reste, je suis fort aise que vous m'ayez assez compris pour promettre d'avance à cet intéressant jeune homme mes affectueux conseils spéculatifs, indépendamment de toute relation ultérieure envers nous, suivant mon heureuse coutume invétérée envers tous ceux qui me paraissent dignes de cette sollicitude désintéressée, naturellement accrue ici par le plaisir de vous être agréable.

L'important projet inspiré par votre anxiété fraternelle sur mon accessoire collaboration aux revues anglaises mérite, de ma part, beaucoup plus d'attention; il m'a déjà fort préoccupé depuis lundi. Je ne saurais trop vous témoigner ma profonde gratitude pour la précieuse intervention que vous m'offrez, à cet égard, avec tant de spontanéité, et pour votre offre si touchante relativement à la traduction habituelle de mes articles,

soit par vous-même, soit par les bons soins de M. Bain ou de M. Lewes, que je vous prie de remercier cordialement tous deux de cette généreuse disposition, s'ils l'ont jusqu'ici manifestée : le positivisme systématique ne sera pas écrasé dans son essor décisif, tant que ses divers promoteurs conserveront aussi dignement de tels sentiments de solidarité mutuelle. Quant à la mesure en elle-même, je me sens très enclin à l'adopter, du moins à titre d'expédient auxiliaire. Déjà le grand projet de revue positive imaginé, à mon intention, par notre éminent confrère Littré, m'a donné lieu de constater, contre mes habitudes antérieures, la possibilité de concilier suffisamment un tel ordre accessoire d'occupations philosophiques avec le cours continu de mes travaux essentiels. Ce projet ayant dû s'ajourner, j'éprouverais, comme vous l'avez très bien deviné, une extrême répugnance à écrire exceptionnellement dans les diverses revues ou journaux qui existent maintenant en France, quand même on m'y admettrait réellement, ce qui est, au fond, plus que douteux, même là où domine l'influence de notre quasi-ami commun Armand Marrast, dont j'ai eu lieu tout récemment de constater envers moi le peu de bienveillance effective, dû, malgré sa sagacité, à ses antipathies littéraires et négativistes. Mais je ne me sens aucun pareil éloignement pour des relations habituelles avec la presse anglaise, beaucoup moins infestée de coteries, et où, d'après tout ce que j'apprends, j'ai trouvé partout, depuis quelques années, une noble impartialité, même chez les adversaires : la juste considération dont vous y jouissez m'y aplanirait d'ailleurs très heureusement les voies. Je suis donc à peu près décidé à accepter, dans une certaine mesure, votre cordiale proposition, où mes nécessités privées se

trouveraient combinées avec une utilité publique réelle, quoique secondaire, de manière même à faciliter plus tard l'installation anglaise de la revue décisive prématurément projetée. La principale difficulté pour moi consiste, à cet égard, dans le choix des articles propres à remplir les diverses conditions essentielles d'un milieu qui ne m'est pas familier; quant aux ouvrages à examiner, j'espère que vos officieux avis pour les livres anglais, et ceux de Littré pour les français, m'éviteraient aisément une trop forte perturbation de mes habitudes cérébrales, en épargnant à la fois mon temps et mes efforts. Pour vous témoigner plus nettement combien je me sens déjà disposé à essayer d'un tel expédient, je puis vous annoncer que depuis lundi j'ai imaginé une certaine série d'articles sur la situation comparative des sciences et des savants en France et en Angleterre. Quoique cet intéressant travail ne soit qu'une déduction accessoire des principes posés dans ma grande élaboration historique, il pourrait, ce me semble, acquérir une véritable importance actuelle : je serais assez disposé à l'exécuter de préférence sous la forme de lettres adressées à vous.

Au sujet de cette sorte d'hospitalité exercée envers moi par la presse anglaise, je ne puis m'abstenir de vous indiquer d'avance une pensée qui vous semblera peut-être étrange d'abord, mais que je ne crois, au fond, que trop juste : c'est d'y voir le prélude du refuge personnel qui pourrait me devenir nécessaire, suivant la tournure que prendraient nos affaires françaises à la mort de Louis-Philippe, surtout si cet inévitable désastre était malheureusement prochain. L'ordre actuel, dépourvu de toute vraie consistance, ne peut guère résister à une telle source d'ébranlement, que les diverses factions

se préparent activement à exploiter, avec trop de chances d'efficacité perturbatrice. A la vérité, le parti rétrograde est trop radicalement impopulaire ici pour comporter alors aucun succès sérieux; mais ce parti n'est point peut-être celui que je dois le plus redouter personnellement, soit à raison même de son impopularité, soit aussi par son propre sentiment de la nécessité d'une véritable organisation spirituelle, que je poursuis à ma manière; j'en serais, je crois, respecté, ou du moins toléré, comme je le fus sous Villèle et sous Polignac, où mon attitude était exactement telle qu'aujourd'hui. Il n'en est nullement ainsi du parti révolutionnaire proprement dit, qui, seul, a des chances réelles de succès passagers : dans ce parti hétérogène qui, au fond, n'a guère maintenant que des passions au lieu de principes, je trouverais des adversaires beaucoup plus dangereux, habitués à ne reculer devant aucune atrocité, et qui ont même déplorablement systématisé l'emploi de la guillotine comme une sorte de solution uniforme de toutes les dissidences sociales. De ses deux portions essentielles, l'école de Voltaire, ou des déistes progressifs, me serait sans doute favorable; mais, quoique la plus nombreuse et la plus influente à la longue, cette branche n'est pas la plus active au début des mouvements politiques. Le principal ascendant appartiendrait vraisemblablement d'abord à l'école de Rousseau, celle du déisme systématique, et au fond rétrograde, dont Robespierre constitue encore le hideux type; là, les chefs se composent de quelques fanatiques, étroits mais sincères, et d'un beaucoup plus grand nombre d'hypocrites, acharnés contre toute division réelle des deux puissances politiques, et disposés à décréter les mœurs au nom de l'échafaud. Outre d'actives haines person-

nelles que je trouverais déjà enracinées chez plusieurs de ces meneurs, il est aisé de sentir que les préjugés de la masse de ces brouillons suffiraient pour les déterminer à se débarrasser violemment d'une influence philosophique directement contraire à leurs désastreuses utopies. Les esprits les plus sagaces parmi les hommes actifs commencent à comprendre que le positivisme constitue ici la seule barrière mentale que l'on puisse efficacement opposer aujourd'hui à l'anarchique débordement du communisme ; c'est surtout à ce titre que le *National*, peut-être à son insu, a récemment accueilli le beau travail de Littré sur mon ouvrage, en y voyant la possibilité d'arborer un nouveau drapeau philosophique et social, propre à soutenir la dangereuse concurrence du système purement révolutionnaire préconisé par un journal rival (*la Réforme*). Mais, malgré cette sorte d'adhésion peu spontanée, ne comptez pas que Marrast osât jamais hasarder un seul article contre l'échafaud, où les déistes systématiques m'enverraient comme athée, suivant les principes et les antécédents posés par leurs coryphées. D'après ces indications, vous comprendrez, j'espère, que je n'aie réellement aucune frayeur des catholiques, quand même, par impossible, ils triompheraient ici pendant quelques mois ; tandis que, si l'ascendant déiste prévaut sérieusement, je ne tarderai pas à venir vous demander un asile contre ses aveugles fureurs, quelque passagères qu'elles doivent être nécessairement.

Pour que cette lettre exceptionnelle complète suffisamment mes explications fraternelles sur l'ensemble de ma situation personnelle, je dois maintenant revenir à mes embarras immédiats, au sujet desquels j'ai besoin de me livrer envers vous à un épanchement décisif, étant

bien assuré, comme je dois l'être, que cette intime confidence restera strictement renfermée entre nous deux. Nous sommes l'un et l'autre aussi dégagés de tous les scrupules mal fondés que de tous les indignes motifs; en sorte que cette cordiale expansion, si propre à me soulager, ne peut offrir, de vous à moi, aucun inconvénient.

Je suis convaincu, en principe général, que la société doit assistance et protection aux travaux philosophiques; c'est là une des conditions essentielles du jeu élémentaire entre l'influence temporelle et l'influence spirituelle, dont l'antagonisme dirige le cours journalier des affaires humaines. Comme organes propres des nécessités publiques, les gouvernements proprement dits sont sans doute spécialement chargés, par leur nature, d'une telle obligation, mais sans que leur mission en décharge entièrement des forces que l'on qualifie de privées. Quand l'imparfait sentiment de leurs devoirs, ou la préoccupation continue de leur propre conservation matérielle, les détourne passagèrement de cet office irrécusable, la morale prescrit d'y suppléer par les efforts, plus ou moins individuels, de toutes les grandeurs temporelles, qui, profitant amplement des avantages journaliers inhérents à l'ordre social, sont obligées de soutenir tous les travaux qu'elles ont reconnus tendre réellement à consolider et perfectionner un tel régime. Ces principes incontestables représentent, au fond, ce qui s'est toujours fait, à certains égards, de plus en plus, surtout pendant les trois derniers siècles, depuis que la réorganisation spirituelle est réellement à l'ordre du jour.

Malgré cette irrécusable règle sociale, en un temps où les gouvernements gouvernent si peu, même en

France, et où les particuliers, rejetant implicitement presque tous les devoirs généraux, ne reconnaissent guère, dans la pratique, que de simples devoirs spéciaux, je n'ai jamais espéré que mon existence personnelle pût habituellement reposer en entier sur aucune protection systématique, publique ou privée, qui me permît de vaquer pleinement à mes travaux philosophiques avec toute la sécurité et la liberté qu'exigerait leur complète efficacité, même depuis que leur portée a commencé d'être appréciée, ce qui date déjà de fort loin. C'est pourquoi je m'étais efforcé d'obtenir, par l'exercice légitime des professions admises, le degré d'aisance et de loisir indispensable à la poursuite de mes efforts continus; vous savez comment j'y étais enfin parvenu, d'une manière à la vérité fort pénible, mais néanmoins suffisante au strict accomplissement de ma principale mission. Vous avez vu récemment des haines implacables parvenir à troubler radicalement ce laborieux équilibre, en opérant envers moi, au mépris de tous les droits reconnus, une infâme spoliation. Sans doute, c'était d'abord à mon gouvernement qu'il appartenait de me défendre contre cette sorte d'assassinat; mais, après un instant d'énergie stérile, dont je lui saurai d'ailleurs toujours gré, son incurie et sa faiblesse m'ont laissé succomber momentanément. M. Guizot lui-même a lâchement frustré l'espoir de réparation quelconque dont vous l'aviez implicitement honoré. Une noble intervention privée, déterminée surtout par votre active sollicitude, a heureusement détourné jusqu'ici l'action perturbatrice de l'injustice et de la mollesse, mais cette tutélaire influence va bientôt expirer. Je dois vous avouer, avec ma franchise fraternelle, que j'avais présumé qu'elle se prolongerait autant que le danger lui-

même, que nous devions tous croire d'abord très passager, et qui, en effet, ne saurait persister longtemps, quoiqu'il dure au delà de nos prévisions initiales. Comme ce secours résultait d'une sincère conviction de la valeur philosophique et de la portée sociale de l'ensemble de mes travaux, je n'aurais eu aucune répugnance à accepter la prolongation, pour une nouvelle année, de cette sorte de subside volontaire généreusement accordé par les éléments spontanés du nouveau pouvoir temporel à ceux du nouveau pouvoir spirituel.

Les mêmes motifs qui avaient inspiré la résolution initiale me semblaient en suggérer naturellement la continuation, de la part de personnes qu'elle ne gênait d'ailleurs nullement, jusqu'à ce que j'obtienne la prochaine réparation publique que la modération soutenue de ma conduite fait maintenant désirer ici à tous les hommes honorables, ou du moins, en cas de nouvel échec invraisemblable, jusqu'à ce que mes propres efforts m'eussent procuré, d'une manière quelconque, la compensation de ce qu'on m'a ravi, avec un degré équivalent de loisir, ce qui certes ne saurait tarder beaucoup ; mon caractère est, du reste, assez connu pour que personne ne puisse craindre de me voir faire volontairement durer une telle situation au delà de ce qui serait indispensable.

Dans l'âge de la plénitude philosophique, je pouvais, pendant les douze ou quinze ans de haute activité mentale qui me restent encore, exécuter convenablement, sous ces conditions matérielles, les quatre ouvrages essentiels annoncés à la fin de mon livre fondamental, et que j'avais soigneusement choisis entre beaucoup d'autres auxquels ma vie ne suffirait pas ; au lieu de cela, les influences temporelles, publiques ou privées,

qui m'auront laissé consumer stérilement ce temps irréparable à me débattre contre la misère, pourront être justement accusées, par la postérité, de ne m'avoir permis de produire que la plus considérable de ces quatre élaborations. J'espérais, je dois le confesser, que des âmes d'élite sentiraient la nécessité de ne pas laisser éteindre ou ralentir, dans le seul centre favorable, l'unique foyer de véritable énergie philosophique qui existe aujourd'hui, le seul même où l'on puisse trouver de solides garanties mentales, soit contre les agitations anarchiques, soit aussi contre les tendances rétrogrades, que la métaphysique négative, paralysée par ses inconséquences radicales, est devenue impuissante à contenir logiquement.

Cette situation personnelle me semblait tellement avouable, et si honorable pour mes patrons comme pour moi, que j'étais décidé à la déclarer ouvertement dans la préface de l'ouvrage que je compose maintenant, en nommant même ces dignes suppléants de l'action publique, à moins que leur modestie mal entendue ne m'en refusât l'autorisation. Que le subside vînt d'Angleterre ou de France, cela m'était presque aussi indifférent que son caractère public ou privé, puisque je me regarde comme à peu près également concitoyen dans toute l'étendue de notre Occident. Serions-nous devenus réellement moins libéraux qu'au moyen âge, où l'on voyait, sans étonnement, les Anselme, les Lanfranc, les Lombard, les Thomas, les Albert, etc., professer indifféremment tantôt en Italie, tantôt en Angleterre, en France ou en Allemagne? Ce triste résultat des sentiments étroits inhérents au négativisme actuel devrait au moins ne pas s'étendre jusqu'aux âmes dignes de diriger le mouvement humain.

J'hésite d'autant moins à vous indiquer naïvement la plénitude de confiance que m'inspirait le noble patronage commencé envers moi l'an dernier, que cette disposition ne m'était nullement personnelle ; je l'ai trouvée aussi chez presque tous ceux de mes honorables amis auxquels je m'étais empressé de manifester ma reconnaissance pour mes dignes soutiens. Dans les camps les plus opposés, je puis vous citer, surtout, M. de Blainville d'une part, et M. Littré de l'autre. Ces deux hommes éminents, dont le caractère vous est aussi connu que la portée, étaient tout récemment et sont même encore convaincus que l'honorable tutelle exercée à mon égard l'année dernière sera renouvelée pendant tout le temps que l'exigera la prolongation effective du danger qui l'a déterminée d'abord. Je conçois que le milieu anglais doit faire envisager la situation un peu différemment, par suite des habitudes inhérentes à l'exorbitante prépondérance des sentiments pratiques ; mais cependant d'illustres antécédents ont plus d'une fois montré, en Angleterre, plus même que partout ailleurs, la tendance à une munificence soutenue, chez les âmes privilégiées qui savent se dégager assez des vicieuses influences qui les entourent. Quoique notre digne ami M. Austin ne se soit pas expliqué, à cet égard, aussi ouvertement avec moi que Blainville et Littré, je crois pouvoir néanmoins le citer comme un Anglais qui n'avait pu croire que l'intervention commencée l'an dernier fût supprimée, sans aucun motif, au moment où elle devenait plus indispensable.

En insistant sur ces explications délicates, mon but n'est pas seulement d'éviter, s'il est possible, une perturbation matérielle qui va beaucoup entraver une élaboration très bien entamée, en consacrant mes pro-

chaines vacances, qui seront peut-être les dernières, à chercher surtout des ressources personnelles contre une misère imminente. Outre cette intention, très avouable assurément, vous me connaissez assez pour ne pas douter que je voudrais principalement instituer ici une sorte de précédent spontané, qui pût ensuite être systématiquement invoqué pour faire sentir aux philosophes, d'une part, et aux divers oppresseurs, de l'autre, que les travaux utiles et consciencieux peuvent déjà compter sur une protection suffisante, en un temps où l'oppression n'a plus d'efficacité habituelle que sous forme pécuniaire. C'est là surtout ce qui me ferait attacher une haute importance à la publicité convenable d'une telle conduite. En tout cas, je saurai toujours m'acquitter personnellement, auprès du public, de l'éternelle reconnaissance que mérite, de ma part, l'acte dont j'ai été l'objet, quand même il devrait toujours rester ainsi incomplet ; seulement il me serait bien doux de pouvoir le caractériser dans toute sa plénitude.

Si ces intimes confidences déterminaient votre amitié fraternelle à tenter un nouvel effort, dont vous seul pouvez bien juger l'opportunité, j'espère que vous vous en attribueriez toute la pensée, en ne me représentant que comme décidé à une franche acceptation, destinée à devenir publique.

Cette lettre indispensable a pris une telle extension, que je suis forcé d'ajourner d'intéressantes explications sur une grave maladie nerveuse, déterminée, sans doute, par la première reprise de ma composition philosophique, quelques jours après ma dernière lettre (du 15 mai). Le trouble a consisté en insomnies opiniâtres, avec mélancolie douce, mais intense, et oppression profonde, longtemps mêlée d'une extrême fai-

blesse. J'ai dû suspendre quinze jours tous mes devoirs journaliers, et rester même huit jours au lit. Mais mes précautions soutenues ont toujours circonscrit la maladie dans le sein du système nerveux, en prévenant, par l'abstinence, la fièvre et l'irritation gastrique, de façon à me dispenser d'appeler aucunement mon médecin, qui est loin d'entendre comme moi le gouvernement de mon propre appareil cérébral. Vos deux affectueuses lettres m'ont trouvé en pleine convalescence, sans que toutefois le sommeil soit encore recouvré suffisamment. Quoique mon élaboration naissante ait été ainsi suspendue, et doive l'être par prudence jusqu'à quelque temps (mes vacances vont commencer entièrement à la mi-juillet), l'ensemble de ma composition aura beaucoup gagné à cette période exceptionnelle, où ma méditation était loin d'éprouver l'atonie de ma motilité; c'est surtout à ce sujet que je voulais vous donner d'intéressants détails, qui se retrouveront toujours. Au reste, la nouvelle réforme physique que je viens d'être conduit à opérer dans mon régime, en diminuant ma nourriture d'environ moitié, y compris l'entière abstinence du vin, a beaucoup amélioré mon organe faible, l'estomac, ce qui me détermine à y persister.

Tout à vous,

A^te^ Comte.

Vous apprendrez, avec autant de plaisir que d'étonnement, le succès naissant du positivisme jusque chez les flegmatiques Hollandais. J'ai su par Littré qu'on a réimprimé en brochure, à Utrecht, ses articles du *National*, et cette publication spontanée, qui suppose déjà un commencement d'attention, paraît avoir très bien réussi chez les penseurs hollandais.

LXX

COMTE A MILL

Paris, le lundi 30 juin 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

Votre fraternel projet, sur lequel je me suis expliqué dans ma longue lettre de vendredi, pour ma prochaine collaboration accessoire à vos revues anglaises, m'a fait penser à vous donner, par l'exacte copie ci-jointe, une connaissance confidentielle d'un petit opuscule que j'ai eu l'occasion d'écrire, au commencement de ce mois, pendant la première matinée que m'ait permis de passer hors de mon lit la maladie nerveuse dont je vous ai parlé.

Quoique simplement réservé à une douce destination privée, il est pourtant rédigé de façon à comporter, sans le moindre inconvénient, toute la publicité qu'on voudrait lui donner. Si vous le jugiez susceptible d'être inséré, en français ou en anglais, dans quelque *review* ou *magazine*, etc., je me ferais fort d'obtenir, pour cette publicité, le consentement de M[me] de V***, sans l'aveu formel de laquelle je ne me croirais pas autorisé à une telle publication.

Ce serait peut-être une expérience sociologique vraiment intéressante que de tenter cette insertion, soit qu'on en vint, ou non, à bout. La théorie me disposerait à croire que vous réussiriez mieux, à cet égard, avec votre nouveau parti catholique, s'il a déjà, comme

je présume, un organe spécial : vous pourriez ainsi éprouver l'estime et la courtoisie que professe envers nous le docteur Ward. Tout journal anglican, ou même dissident, et surtout déiste, répugnerait davantage, ce me semble, à cette publication.

Vous reconnaîtrez aisément qu'on ne peut faire à ma rédaction aucune modification réelle sans altérer radicalement la physionomie générale de cette petite composition. Seulement, le recueil qui l'insérerait pourrait, à la suite, ajouter tous les correctifs ou réfutations qu'il jugerait convenables à sa propre couleur. Mais je persiste à croire que les catholiques, chez vous déprimés, seraient plus disposés que d'autres à accueillir un travail qui rend spécialement à leur passé une franche justice, tout en annulant leur avenir.

Les habitudes du parti progressif sont, sans doute, trop négativistes pour qu'il admît une telle publication.

Si cette insertion vous semblait possible, elle me faciliterait beaucoup l'exécution de votre intéressant projet, en mesurant mieux la nature et l'étendue des communications secondaires auxquelles je pourrais ainsi me livrer, et qui, dès lors, deviendraient bien plus praticables et plus fréquentes, que si elles devaient seulement affecter des travaux plus considérables ou plus spéciaux.

En tout cas, je pense que cette lecture vous fera plaisir, en vous montrant comment le positivisme peut déjà s'introduire auprès des femmes, qui doivent, à mes yeux, tant concourir à sa propagation, et même à son installation sociale. Cette épître philosophique a profondément agi, d'une manière non équivoque, sur la dame pour laquelle je l'ai composée ; il est vrai que

c'est une personne d'une nature vraiment éminente, aussi bien moralement que mentalement, et que je crois destinée à mériter (je ne dis pas acquérir) une très haute réputation, quoique jusqu'ici elle soit inconnue, sauf un début littéraire tout récent.

Mais, en outre, d'autres dames, auxquelles Mme de V*** en a donné connaissance, ont aussi été très frappées de ce petit écrit.

Quoique la communication que je vous fais se rapporte essentiellement à vous, il va sans dire que vous pouvez l'étendre aux personnes quelconques que vous jugeriez strictement convenable d'en instruire pour déterminer la publication que je vous propose.

Si vous pensiez que le négativisme un peu fanatique de Mme Grote ne doive lui inspirer aucune antipathie à cet égard, je serais heureux de pouvoir lui faire, par votre entremise, confidence de ce petit manuscrit; je m'en rapporte entièrement à ce que vous déciderez sur ce point.

Dans le cas, trop probable, sans doute, où cette insertion ne serait pas possible, je vous prie de vouloir bien me renvoyer le manuscrit aussitôt que vous auriez suffisamment constaté une telle impossibilité; mon intention serait alors que cette épître restât confidentielle entre Mme de V*** et moi, selon sa destination primitive.

Enfin, pour tout prévoir, si la publication s'accomplit, je vous serais obligé de vouloir bien recommander au journal d'en faire immédiatement tirer à part une vingtaine d'exemplaires in-8° pour mes propres distributions privées.

D'après mon habitude des calculs typographiques, je crois que cet opuscule contiendrait ainsi dix pages ordinaires, à trente-deux lignes de cinquante lettres.

Tout à vous,

A^{te} Comte.

LXXI

MILL A COMTE

(Reçu le jeudi 1 juillet 1845.)
(Répondu le lundi 14.)

India House, le 8 juillet 1845.

Mon cher Monsieur Comte,

Votre lettre à Mme de V*** est sans doute fort propre à adoucir les préventions de ceux ou de celles qui, déjà à moitié détachés des anciennes idées, tiennent fortement par l'imagination et par les affections à la satisfaction que l'ancien système, en tant que système organique, offrait et devrait offrir à la partie morale et sympathique de notre nature. Par ces raisons mêmes, je la crois impropre au public anglais. Poser le positivisme en contradiction ouverte avec toute religion quelconque est peut-être la seule manière de le présenter dont il serait, à mon avis, très inopportun de faire usage aujourd'hui en Angleterre, Un temps viendra où ce sera peut-être très utile de donner ici de la publicité à cet opuscule : ce sera le temps, peut-être prochain, où vous serez publiquement attaqué et dénoncé ici comme athée. Alors il conviendra peut-être de faire voir et comprendre au public l'intervalle immense qui sépare votre athéisme de celui, seul connu ici, de l'école de Diderot et d'Holbach. Aujourd'hui, je pense qu'il faudrait, en écrivant pour l'Angleterre, se taire absolument sur la question religieuse, sauf à porter indirectement aux croyances religieuses tel coup qu'on voudra.

Cette réserve serait surtout nécessaire de la part d'un écrivain déjà connu pour avoir professé ouvertement des opinions anti-religieuses, parce que les directeurs des revues y regarderont de plus près que dans tout autre cas. C'est, au reste, la seule réserve dont vous auriez besoin. A tout autre égard, il n'y a rien dans vos écrits qui puisse servir d'obstacle à ce qu'on les accueille ici. Je conçois, au reste, l'impossibilité de laisser à côté la question religieuse dans un ouvrage systématique, ou même en traitant une seule question sociale du premier ordre : mais, tant qu'il ne s'agit que de critique, ou des questions secondaires, on pourrait, ce me semble, se contenter de traiter le sujet comme si la religion n'existait pas. Mais aujourd'hui la publication, en anglais, d'un opuscule en votre nom, où toute croyance religieuse serait ouvertement repoussée, vous fermerait très probablement toutes les revues de ce pays-ci. On craint, et on repousse ici, les *mots* anti-religieux bien plus que la chose.

Je trouve, au contraire, très convenable à l'Angleterre votre idée d'écrire sur la situation des sciences et des savants en France et en Angleterre. Seulement, je conseillerais que ce ne fût pas en forme de lettres. Les revues chez nous ne voudraient pas de cette forme, et les *magazines*, outre qu'ils rétribuent moins leurs collaborateurs, ont beaucoup moins d'importance intellectuelle et sociale. Je conseillerais d'écrire, en tête de l'article, le nom de quelque ouvrage récent, ayant un rapport plus ou moins direct au sujet traité, sauf à n'en dire que deux mots, si l'ouvrage ne mérite pas davantage. Vous pourrez, après cela, n'en plus tenir compte.

Quant à la question pécuniaire immédiate, je compte, de manière ou d'autre, à entamer auprès de M. Grote la

question d'un subside supplémentaire, de façon à sonder sa disposition à y coopérer ; malheureusement, le jour même où je devais le voir, et où je comptais discuter avec lui votre proposition, il s'est trouvé dans la nécessité de partir subitement pour les eaux de Kissingen, à cause de la santé de M[me] Grote. Il compte être de retour avant le milieu d'août. Quant à Molesworth, une plus grande délicatesse m'est commandée par diverses raisons. D'abord, j'ai été, en partie, la cause pour lui d'une perte pécuniaire considérable, par une revue qu'il fonda sous ma direction ; ensuite, il n'y a pas un an qu'il s'est marié, et qu'il a fait plusieurs dépenses considérables, qui l'ont empêché de fournir au subside de l'année passée une aussi forte part qu'il en avait, je crois, très sincèrement le désir. Je l'ai peu vu depuis son mariage. C'est surtout M. Grote qui est intervenu auprès de lui, et s'il s'agissait d'une seconde intervention, je crois qu'elle se ferait le plus avantageusement par le même moyen. Je ne sais pas si M. Grote vous a averti dans le temps (je pense que c'était surtout à lui de le faire), que, par suite de gêne momentanée de Molesworth, il (M. Grote) avait admis, contrairement à son intention première, et pour la somme de 50 livres sterling, un troisième coadjuteur, M. Raikes Currie, banquier et député. Au reste, voici probablement ce que se diraient ces messieurs. S'ils croyaient certain que, dans un temps défini, et pas trop prolongé, vous obtiendriez soit une réparation officielle, soit d'autres ressources équivalentes, je ne doute nullement que ceux qui vous ont aidé jusqu'ici seraient disposés à prolonger leur secours, pour vous épargner, soit la nécessité de déranger vos habitudes permanentes par un motif temporaire, soit l'ennui et la perte de temps qui résul-

teraient d'une tentative pour obtenir des ressources auxiliaires, dont bientôt vous n'auriez plus besoin. C'est la question de temps et de l'indéfini qui seule pourrait les faire hésiter. Je trouve donc qu'il serait utile que, sans faire aucune démarche auprès d'eux, vous m'adressiez une lettre destinée à leur être montrée, où vous exposeriez simplement, et comme avertissement général à vos amis d'ici, ce que vous pensez sur votre avenir pécuniaire en France. Par suite de l'absence de M. Grote, on ne pourra rien faire qu'à une époque qui approchera très près du terme fatal du 1er septembre, mais s'il vous arrive par là quelque inconvénient, vous savez qu'en cas d'urgence je suis là.

M. Williamson est reparti pour la Saxe. Je lui ai donné, pour lui et pour son fils, une lettre d'introduction adressée à vous. Il sera à Paris en octobre, et c'est alors qu'il pourra être question de leçons à donner au jeune homme.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

LXXII

MILL A COMTE

(Remis par M. Williamson fils le jeudi 2 juillet 1846.)

Mon cher Monsieur Comte,

Ce petit mot est destiné à servir d'introduction auprès de vous pour MM. Williamson, père et fils, qui vous

sont déjà assez connus par mes lettres. Je n'ai pas besoin de les recommander de nouveau aux bons offices et conseils que vous m'avez déjà permis de leur promettre en votre nom.

Votre tout dévoué,

J. S. Mill.

LXXIII

COMTE A MILL

Paris, le lundi 14 juillet 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

J'ai été peu surpris de voir sitôt revenir ma *Sainte Clotilde*, car je me doutais bien que vous ne la jugeriez guère convenable au public anglais. Mais je me féliciterai toujours de vous l'avoir envoyée, d'après l'heureuse impression qu'elle vous a personnellement produite, et qui me serait d'un nouveau prix si vous avez eu lieu d'en faire l'essai sur quelque dame convenablement préparée.

Je vous remercie beaucoup de l'importance éventuelle que vous croiriez devoir attacher à la publication anglaise de cet opuscule, pour le cas fort probable, ce me semble, et peut-être prochain, comme vous le dites, auquel vous faites allusion. Dès à présent comptez, en général, que je vous réserve ce petit manuscrit, afin de

vous le renvoyer aussitôt que vous me l'aurez demandé; je me suis déjà assuré indirectement que Mme de V*** autoriserait sans difficulté une telle publicité. Au sujet du cas hypothétique qui vous en a fait exprimer le désir éventuel, je vous avoue que je désirerais beaucoup qu'un tel débat public s'engageât promptement et avec netteté; je me réserverais alors d'écrire une lettre publique sur l'athéisme, où je développerais directement les diverses indications qui se trouvent incidemment, à cet égard, dans deux ou trois passages de mon ouvrage fondamental. Il faudra bien finir par s'expliquer à fond sur ces absurdes ou malveillantes insinuations. En réalité, la qualification d'*athées* ne nous convient à nous autres qu'en remontant strictement à l'étymologie, ce qui est presque toujours un mode vicieux d'interprétation des termes fort usités; car nous n'avons vraiment de commun avec ceux qu'on appelle ainsi que de ne pas croire en Dieu, sans d'ailleurs partager en aucune manière leurs vaines rêveries métaphysiques sur l'origine du monde ou de l'homme, et encore moins leurs étroites et dangereuses tentatives pour systématiser la morale.

Si cette coïncidence purement négative suffisait pour nous faire rationnellement accoler à cet ordre d'esprits, il serait presque aussi judicieux de nous appeler aussi chrétiens, parce que nous nous accordons avec ces derniers pour ne pas croire à Minerve ou à Apollon. Ainsi, tout en devant historiquement envisager ceux qu'on nomme athées comme étant, en effet, de tous les métaphysiciens, les moins éloignés de l'état vraiment positif, ainsi que je l'ai proclamé, nous devons, je crois, attacher aujourd'hui beaucoup d'importance à repousser communément cette prétendue caractérisation, en faisant ressortir, en toute occasion favorable, publique

ou même privée, les différences radicales qui séparent évidemment le véritable positivisme systématique de ce simple négativisme provisoire.

J'ai déjà eu lieu, pour mon compte, de convaincre confidentiellement plusieurs personnes de bonne foi, et même des dames, qu'on peut aujourd'hui ne pas croire en Dieu sans être pourtant un athée proprement dit.

Comme utile complément de la petite expérience sociologique relative à la publication de ma *Sainte Clotilde*, j'ai récemment appris une nouvelle qui vous intéressera par contraste à l'impression présumée de votre milieu national. Mme de V***, que j'avais autorisée à communiquer cet opuscule autant qu'elle le jugerait convenable, est allée, par zèle, à mon insu, au delà de mes intentions réelles, en tentant de le faire insérer dans le *National*. Selon ce qu'elle vient de m'apprendre, c'est notre ami Marrast qui lui a formellement annoncé sa résolution de refuser cette publication, sans que d'ailleurs il ait daigné lui-même m'en indiquer aucun motif, après avoir gardé, je crois, ce manuscrit pendant plus d'un mois.

Quoique Marrast ait paru fort embarrassé au sujet de cette décision, que j'aurais d'ailleurs prévue, si le cas m'eût été connu plus tôt, j'ai tout lieu de penser que cet étrange refus résulte d'antipathies tout opposées à celles qui vous ont fait justement présumer l'impossibilité d'une acceptation anglaise ; en un mot, je crois fort que mon épître a été jugée par ces messieurs trop peu révolutionnaire, et trop empreinte d'un esprit d'impartiale équité philosophique envers le passé, surtout catholique. Ce petit fait me semble donc très propre à vérifier les principes, d'ailleurs irrécusables, sur la

situation actuelle du positivisme, nécessairement presque aussi odieux à la métaphysique négative qu'à la théologie rétrograde.

Je suis affectueusement touché de vos utiles conseils et de vos précieuses indications sur la nature, le mode et les conditions mentales des travaux accessoires que je pourrai tenter pour les revues anglaises, et où je compte profiter beaucoup de ces divers avis fraternels. Votre approbation de mon projet d'articles sur la situation comparative des sciences et des savants dans les deux milieux aura beaucoup d'influence sur sa réalisation plus ou moins prochaine. Selon votre avis, j'y renoncerais volontiers à toute forme épistolaire, mais j'avoue que je répugnerais beaucoup à la formalité d'un prétendu compte rendu, d'autant plus que, par mes habitudes journalières, je serais fort embarrassé de dénicher aucun ouvrage récent propre à fournir un tel prétexte. Ne serait-il donc pas permis d'afficher directement le vrai titre : *On the comparative situation*, etc. ? Au reste, j'en passerais, là-dessus, s'il le faut absolument, par la forme que vous m'indiqueriez finalement.

D'après votre fraternelle invitation, je vous adresse ci-incluse une lettre communicable, où je me borne à développer les diverses indications principales que j'ai eu lieu de vous mander successivement sur ma présente situation pécuniaire.

J'espère que cette lettre vous paraîtra suffisante à l'usage que vous en comptez faire ; mais, comme elle n'est réellement destinée qu'à seconder votre amicale intervention, c'est à vous seul qu'il appartient d'en juger définitivement. Si donc vous y trouviez à désirer quelque chose d'essentiel, ne craignez pas de me la

renvoyer sans façon, afin que je puisse la compléter ou la modifier suivant vos intentions spéciales ; c'est surtout à cette fin que je l'ai écrité dès aujourd'hui, quoique je doive conclure de ce que vous me mandez qu'elle ne vous servira peut-être aucunement avant quelques semaines.

Je joins aussi à cette lettre un billet ouvert pour M. Raikes Currie. En février dernier, M. Grote m'avait bien parlé d'un troisième coopérateur, mais sans me le nommer, ce qui m'avait réduit, dans ma réponse, à le prier lui-même de transmettre mes remercîments ; sans m'enquérir s'il y a pensé, j'ai cru, maintenant que vous m'avez désigné ce nouveau patron, lui devoir spécialement quelques mots, un peu tardifs, de sincère gratitude. Je vous prie donc de bien vouloir lui faire parvenir, cacheté, ce billet, à moins que sa lecture préalable ne vous y fît apercevoir quelque inconvénient ; auquel cas, peu probable, je vous prierais de me le renvoyer avec les avis que mon ignorance des formes anglaises aurait pu rendre nécessaires.

A partir d'aujourd'hui je me trouve en pleines vacances, du moins en ne comptant pas mon cours du dimanche, qui ne finira que le 10 août.

Ma santé n'est pas encore complètement rétablie, surtout en ce qui concerne le sommeil. Toutefois, en employant cette première semaine exclusivement à me soigner, comme je puis le faire désormais, j'espère pouvoir enfin reprendre, dans le cours de la semaine prochaine, la grande élaboration que cette maladie nerveuse m'a forcé d'interrompre dès le début il y a deux mois. Le moment me semble donc opportun pour vous indiquer rapidement, comme je me l'étais promis dans ma dernière lettre, le principal caractère de l'améliora-

tion radicale apportée à l'ensemble de ce nouvel ouvrage pendant le cours très actif de cette singulière suspension involontaire.

Cette méditation exceptionnelle m'a conduit à constater nettement que la seconde moitié de ma vie philosophique doit notablement différer de la première, surtout en ce que le sentiment y doit prendre une part, sinon ostensible, du moins réelle, aussi grande que celle de l'intelligence. La grande systématisation réservée à notre siècle doit, en effet, embrasser autant l'ensemble des sentiments que celui des idées. A la vérité, c'étaient d'abord celles-ci qu'il fallait systématiser, sous peine de manquer la régénération totale en tombant dans une sorte de mysticisme plus ou moins vague ; c'est pourquoi mon ouvrage fondamental a dû s'adresser presque exclusivement à l'intelligence : ce devait être un travail de recherche, et même, accessoirement, de discussion, destiné à découvrir et à constituer les vrais principes universels, en montant, par degrés hiérarchiques, des plus simples questions scientifiques aux plus hautes spéculations sociales.

Mais aujourd'hui que, aux yeux des principaux penseurs, je suis ainsi parvenu à établir enfin ces notions fondamentales, il s'agit surtout d'en caractériser directement l'application sociale, qui consistera principalement dans la systématisation des sentiments humains, suite nécessaire de celle des idées, et base indispensable de celle des institutions.

Sans doute ma vie eût été déjà utilement remplie en restant bornée à la réorganisation mentale, pour laisser à quelque successeur la réorganisation morale, comme il faudra nécessairement réserver à d'autres plus lointains la réorganisation politique. Néanmoins,

je me félicite beaucoup d'avoir commencé d'assez bonne heure, et d'avoir assez conservé ma verdeur philosophique après l'accomplissement, du moins initial, de la première opération, pour pouvoir aussi tenter, sans témérité, de mettre en œuvre la seconde, en réservant d'ailleurs la troisième comme exigeant l'indispensable concours du milieu social. Outre un plus noble et plus complet emploi de l'ensemble de mes facultés personnelles, je crois surtout que l'humanité doit beaucoup gagner à cette réunion sur un seul philosophe des deux grands efforts corrélatifs qui composent naturellement la réorganisation spirituelle propre à notre prochain avenir. L'ensemble de la grande régénération humaine pourra certainement acquérir ainsi plus d'unité et même de rapidité.

En un mot, mon ouvrage fondamental a, ce me semble, suffisamment établi, déjà, pour tous les esprits avancés, la supériorité intellectuelle de la philosophie positive ; c'est maintenant à ce second ouvrage essentiel, où le point de vue est, dès le début, purement social, et dont tous les principes sont posés d'avance, qu'il appartiendra de constituer aussi à cette nouvelle philosophie l'éminent privilège de la supériorité morale, non moins indispensable que l'autre à son ascendant décisif, et d'ailleurs seule sérieusement contestable désormais.

Tel est donc le but général, bien distinctement caractérisé, de ma seconde série d'efforts philosophiques. Cette tendance dominera surtout dans le grand ouvrage sociologique que je commence ; directement peu sensible, il est vrai, dès le premier volume que je vais écrire, puisqu'il est essentiellement logique, elle sera très marquée au second volume, destiné à la statique

sociale, et au quatrième, réservé aux applications de la science à l'art. Mais la même direction se fera ultérieurement sentir aussi dans les autres ouvrages annoncés à la fin de mon livre fondamental, si leur exécution n'est pas trop entravée, sauf le seul traité de philosophie mathématique, où même le principe social interviendra beaucoup plus qu'on ne peut le penser aujourd'hui.

Vous voyez ainsi quelle a été naturellement pendant ces deux mois la tendance continue de mes méditations involontaires, tendance qui n'est maintenant devenue chez moi vraiment systématique qu'après être restée purement spontanée tout le temps convenable pour en assurer la réalité et la consistance. Je viens de faire en ce sens quelques études spéciales sur le catholicisme du moyen âge, et surtout en lisant, pour la première fois, le grand ouvrage de saint Augustin (*la Cité de Dieu*).

Plus je scrute cet immense sujet, mieux je me raffermis dans les sentiments où j'étais déjà, il y a vingt ans, lors de mon travail sur le pouvoir spirituel, de nous regarder, nous autres positivistes systématiques, comme les vrais successeurs des grands hommes du moyen âge, reprenant l'œuvre sociale au point où le catholicisme l'avait portée, pour en consolider et perfectionner graduellement l'active réalisation finale, réservée, dès cette époque, à un autre régime mental. Je me sens moralement heureux qu'une telle disposition se marque ainsi de plus en plus dans mon exposition, où, en rompant nettement avec tout le régime antérieur, je maintiens néanmoins avec justice la pleine continuité de la succession sociale.

Vous voyez que les inquiétudes personnelles relatives à mes prochains embarras financiers m'ont ainsi

préoccupé bien peu pendant ces deux mois exceptionnels de suspension forcée, où, sans avoir écrit une ligne, sauf l'heureuse matinée consacrée à ma *Sainte Clotilde*, je crois avoir considérablement avancé l'ensemble de ma grande élaboration, et surtout avoir déterminé la modification cérébrale durable qui convient le mieux à sa réalisation ; il faut peu s'étonner que ce soit au prix d'une maladie nerveuse que ma prudence continue et l'absence de toute intervention médicale ont seules empêchée, avec le concours spontané de douces émotions privées, de devenir peut-être fort dangereuse, au point de me rappeler quelquefois l'horrible souvenir de ma grande crise de 1826. J'espère donc, comme vous le verrez à la fin de ma lettre ostensible, que rien ne m'empêchera d'utiliser philosophiquement ces nouvelles vacances, qui seront probablement les dernières. L'assurance que vous montrez pour le succès prochain de la négociation délicate dont votre fraternelle sollicitude veut bien se charger encore m'inspire d'ailleurs déjà une sécurité presque complète. C'est très sincèrement que je me borne à désirer, pour une seule année, la continuation du noble subside voté l'an dernier ; car je suis persuadé que ce délai assurera suffisamment, de manière ou d'autre, mon avenir matériel.

Vous pourriez même annoncer, au besoin, que si ce subside nouveau m'est envoyé, comme l'an dernier, en deux moitiés équidistantes, il pourrait arriver que la seconde ne me fût pas nécessaire, en cas de réintégration polytechnique en janvier ; on ne peut, en général, douter de ma disposition constante à renvoyer, même sur les recettes déjà accomplies, tout ce qui pourrait d'une manière quelconque, cesser de m'être indispensable, comme je me suis cru sur le point de le faire en

février, si le gouvernement français eût persisté dans son énergie protectrice.

Votre tout dévoué,

A^te^ Comte.

J'allais commettre une distraction, que vous m'eussiez aisément pardonnée, mais que je me serais vivement reprochée, en négligeant de vous remercier aujourd'hui pour la nouvelle marque d'active sollicitude fraternelle qui termine votre affectueuse lettre, relativement au cas où le nouveau subside ne serait pas voté assez promptement.

Même alors, j'espère que, pouvant y compter sûrement, je parviendrais spontanément à prévenir assez les embarras inhérents à ce retard pour n'être pas obligé de recourir effectivement à votre noble proposition, où je me réserve seulement, comme l'an dernier, de voir une ressource vraiment extrême.

LXXIV

COMTE A MILL

Paris, le lundi 14 juillet 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

Cette courte lettre exceptionnelle est exclusivement destinée aux explications spéciales que me demande votre cordiale sollicitude sur ma présente situation matérielle, me proposant d'ailleurs de vous écrire pro-

chainement quant aux sujets ordinaires de notre correspondance.

Grâce au généreux patronage que vous avez tant concouru à déterminer l'an dernier, parmi nos amis de Londres, j'avais espéré, comme vous savez, être pleinement garanti des graves perturbations financières inhérentes à l'inique spoliation passagère accomplie envers moi. Mais l'efficacité de cette noble intervention est sur le point d'expirer (au 1er septembre), sans que j'aie encore obtenu ni la réparation officielle que j'avais attendue, ni la réalisation des ressources équivalentes que je me suis efforcé d'instituer.

Toutefois, je n'ai vraiment lieu de craindre, sous l'un et l'autre aspect, qu'un simple retard, qui, malgré sa gravité actuelle, par suite de la grande gêne qui va m'atteindre temporairement dans six semaines, ne doit réellement susciter à mes amis aucune inquiétude sérieuse, pour un avenir même peu éloigné. En effet, quant à ma position polytechnique, il n'y a effectivement à regretter jusqu'ici que le défaut d'occasion favorable ; j'avais compté, comme tout le monde, que l'un des autres examinateurs d'admission, âgé de soixante et dix ans, et depuis longtemps enclin à la retraite, donnerait sa démission assez tôt pour que je fusse réintégré dans ma position avant les examens, qui vont commencer; il est arrivé, au contraire, que ce vieillard persiste encore à fonctionner cette année; c'est seulement en cela que je me trouve désappointé.

Mais cette démission, volontaire ou forcée, ne peut guère manquer d'avoir lieu avant les examens de l'an prochain; or, dans cette hypothèse presque certaine, tout annonce, de plus en plus, une disposition prononcée, non seulement chez le Ministre, mais au sein même

du conseil qui m'a exclu (par *dix* voix seulement sur *vingt-huit*), à réparer une injustice de jour en jour mieux appréciée chez tous les hommes honorables.

La modération soutenue que j'ai su garder, malgré la plus légitime indignation, en un cas où l'on s'attendait généralement à me voir éclater auprès du public, paraît même avoir touché ceux de mes ennemis qui ne sont pas radicalement dépourvus de toute vraie moralité, c'est-à-dire le plus grand nombre.

Outre la chance très vraisemblable de prochaine réparation par l'occasion presque inévitable que je viens d'indiquer, je puis d'ailleurs retrouver ma position polytechnique encore plus prochainement peut-être, à raison même de cette annualité qui a servi à m'exclure, et qui probablement va bientôt permettre de me rétablir.

Vers le mois de décembre ou de janvier, on procédera à la nomination annuelle de l'examinateur pour 1846, au sujet duquel le conseil polytechnique présente *deux* candidats, parmi lesquels le Ministre choisit, d'après la nouvelle organisation. Or, il y a tout lieu de penser que je serai l'un de ces deux candidats, et dès lors le Ministre n'hésiterait nullement à me nommer, quand même le conseil ne me placerait pas le premier, ce qui d'ailleurs est peu probable.

Le jeune homme qu'on a nommé à ma place pour 1845 s'attend peu lui-même à être continué l'an prochain, à moins que je ne me trouvasse réintégré d'une autre manière. Quand une fois j'aurai obtenu cette première réparation, il me sera, je crois, facile d'empêcher qu'elle ne soit de nouveau annulée dans les réélections ultérieures, ou parce que mes travaux philosophiques ne donneront plus lieu maintenant à des conflits spéciaux avec les coteries scientifiques, ou en déterminant

le Ministre à instituer à vie ma position, d'après l'expérience des injustices reconnues auxquelles l'annualité m'a exposé. Enfin, pour achever, sous cet aspect, de rassurer votre amitié sur mon avenir, sinon immédiat (qui est fort triste), du moins prochain, je dois vous faire observer que, outre les fonctions d'examinateur d'admission, il y a, dans notre régime polytechnique, deux autres positions, presque équivalentes matériellement, auxquelles tout le monde s'accorde à me regarder comme ayant, à tous égards, plus de droits que personne : ce sont celle de professeur de haute mathématique, et celle d'examinateur de sortie pour la même science ; en sorte que toute vacance dans l'un quelconque de ces deux postes me permettrait aussi d'obtenir une réparation, que je serais alors disposé à seconder en surmontant une fois ma répugnance aux formalités usitées ici quand on sollicite de semblables justices, comme je l'ai déjà promis franchement à mes amis de France.

Je me suis spécialement appliqué à caractériser mes espérances fondées de prochaine réintégration officielle, parce que ce mode est à la fois le plus convenable pour moi et le plus efficace. Mais, en outre, lors même que l'on admettrait l'hypothèse extrême où, en cas d'occasion favorable, mes ennemis auraient encore la volonté et le pouvoir d'empêcher le rétablissement quelconque de ma situation polytechnique, mes amis ne devraient concevoir, à mon sujet, aucune inquiétude sérieuse, sauf les graves embarras passagers de l'avenir le plus immédiat. Car j'ai la certitude morale que, par d'autres voies, mes efforts privés ne tarderont pas à me procurer, s'il le faut, des ressources équivalentes, quoique suivant un mode un peu moins propre à la paisible continuité

de ma grande élaboration philosophique. Fussé-je exclusivement réduit à employer l'enseignement privé, le métier qui m'a honorablement nourri pendant vingt ans ne me laissera pas, sans doute, tomber dans la détresse, aujourd'hui que mon nom a grandi et retenti, outre la sympathie naturellement excitée presque partout par l'iniquité notoire dont je suis victime.

A la vérité, j'ai fait, en janvier dernier, pour reprendre, à cet égard, une suffisante clientèle, d'actives et nombreuses démarches qui n'ont jusqu'ici rien produit. Mais cela n'indique rien de fâcheux pour l'avenir, même prochain. Car, après avoir, sept ans auparavant, renoncé à tout enseignement privé, il faut bien laisser au public correspondant le temps d'apprendre que je me suis décidé à y recourir de nouveau. Il faut même ajouter que mes démarches n'ayant dû commencer, à cet effet, qu'après que le Ministre a eu définitivement prononcé sur mon sort actuel, elles n'ont pu être entreprises qu'à une époque trop avancée pour comporter, d'après les usages français, aucun véritable succès dès cette année ; il eût fallu les tenter deux ou trois mois plus tôt. Ce n'est donc que dans le cours de la prochaine année classique qu'elles pourront effectivement fructifier, si je restais forcé de recourir à cette ressource.

D'après les deux sortes d'indications qui précèdent, vous voyez, j'espère, que tout le danger de ma position matérielle reste véritablement concentré sur l'avenir le plus immédiat, à partir du moment prochain où vont expirer les précieuses garanties temporaires que j'ai dues à cette noble générosité qui m'honore autant que ceux dont elle émane. Si j'avais seulement une année de sécurité, par une voie quelconque, je me sentirais raisonnablement préservé de tout danger ; parce qu'il

est impossible que, dans cet intervalle, je n'obtienne pas, de manière ou d'autre, une suffisante consolidation de mon existence pécuniaire. Aussi, quelque vives que soient les inquiétudes suscitées par l'imminence de ces prochains embarras passagers, j'espère bien, grâce à mon caractère et à mes habitudes, qu'elles ne me préoccuperont pas assez pour m'empêcher d'utiliser dignement, au profit de ma grande élaboration, les nouvelles vacances imprévues qui me surviennent cette année, et pendant lesquelles je compte bien écrire tout le premier volume de mon second ouvrage capital.

Tout à vous,

A^te^ COMTE.

LXXV

MILL A COMTE

(Reçu le dimanche 20 juillet 1845.)
(Répondu le ...)

Mon cher Monsieur Comte,

Dans une lettre très récente, vous vous êtes félicité du ton bienveillant et amical dont vous aviez été traité jusque-là par vos critiques anglais. Il était impossible que cela durât très longtemps, et déjà cela ne dure plus. Comme, par la nature de votre grand ouvrage, il ne devait guère être connu encore que des savants, c'est de leur part qu'est venue la première attaque, et

elle porte sur une question isolée, celle de votre vérification numérique de l'hypothèse cosmogonique de Laplace. A la réunion annuelle des savants anglais, qui eut lieu cette année à Cambridge, sir John Herschel a prononcé un discours d'ouverture, dont vous trouverez dans le journal *The Athenæum* une copie corrigée par l'auteur, que je vous envoie de sa part.

Quoique je fusse nommé avec éloge dans ce discours, je n'en ai pas eu une connaissance immédiate. L'ayant enfin lu, je me sentis blessé de l'injustice qu'il me semblait montrer à votre égard, et encore plus par le ton de supériorité qu'il s'était permis envers vous, et je lui adressai la première lettre de la correspondance ci-jointe. Les lettres suivantes s'expliquent toutes seules. J'y ajoute (numéro 6) une autre attaque d'une main différente, qui a paru dans la *Revue d'Edimbourg*. L'année passée, un ouvrage anonyme a paru ici, ouvrage très superficiel, mais dont l'auteur inconnu mérite, au moins par ses intentions, beaucoup d'éloges. Sous le titre de *Vestiges of the Natural History of Creation*, il tâche de deviner une sorte de cosmogonie positive, en y ajoutant, sous une forme différente et moins absurde, l'hypothèse de Lamarck sur la transformation des espèces, etc., etc. Quoique d'une valeur purement négative, cet ouvrage n'a pas laissé de faire ici une sensation assez prononcée, et je crois qu'il tend à préparer un peu les esprits pour le positivisme. Son succès a été un grand scandale pour les gens religieux et pour beaucoup de savants, et la *Revue d'Edimbourg* vient de publier un long article, plein de rancunes savantes et sacerdotales, que je sais de bonne part être d'un nommé Sedgwick, professeur de géologie à Cambridge, avec lequel j'eus des démêlés autrefois. Or l'auteur des

Vestiges cita votre vérification de l'hypothèse de Laplace. C'est, je crois, ce qui détermina l'attaque de Herschel, et Sedgwick vous attaque de même dans le passage ci-joint. Vous verrez que celui-ci parle un peu plus en connaissance de cause, puisqu'il paraît avoir lu votre mémoire original, tandis que Herschel ne parle que d'après le *Cours de Philosophie positive*. Vous verrez que j'ai pris bien garde de ne pas vous compromettre dans ce que j'ai osé dire, de ma propre part, en votre défense. C'est maintenant à vous de juger s'il vous convient ou non de repousser ces attaques d'une manière publique ou privée.

J'ai appris, avec le plus grand intérêt, ce que vous me mandez sur la maladie nerveuse dont vous venez de sortir, et dont vous avez si heureusement profité pour déterminer, par des méditations décisives, le caractère distinctif de vos travaux sociologiques à venir. J'ai envoyé de suite votre billet à M. Raikes Currie.

Je tombe d'accord sur l'ineptitude de notre usage de donner à tous les articles de revue la forme d'un compte rendu. Malheureusement, cela est de rigueur dans toutes nos grandes revues, qui, outre leur importance plus grande, sont aussi les seules qui rétribuent convenablement leurs rédacteurs. Mais cette obligation n'est que de forme ; vous pouvez y mettre le titre de l'édition la plus récente de quelque ouvrage bien connu. Il arrive quelquefois que, sauf le titre mis à l'article, il n'y est pas une seule fois question de l'écrit dont on prétend rendre compte.

Ayant obtenu un congé, beaucoup plus court pourtant que celui de l'année passée, je vais partir pour une tournée dans laquelle mon adresse sera trop incertaine pour qu'on puisse m'envoyer des lettres. Ce temps ne

sera pourtant pas perdu pour vos affaires. Comme M. Grote sera peut-être de retour avant moi, je lui adresserai la lettre que vous m'avez écrite à ma demande, et je l'accompagnerai des observations qui me paraîtront convenables, de manière à ce qu'il les reçoive dès son arrivée. Il en arrivera alors ce qu'il pourra. Le succès me paraît le résultat le plus probable.

Tout à vous,

J. S. MILL.

18 juillet 1845.

LXXVI

COMTE A MILL

Paris, le vendredi matin 8 août 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

L'annonce de votre prochaine absence, et de l'impossibilité où elle vous placerait de recevoir immédiatement des lettres, m'a seule empêché de répondre aussitôt à votre envoi du 18 juillet. J'ai bien regretté d'être ainsi forcé d'ajourner ma réponse jusqu'à l'approche présumée de votre retour à Londres. Car, après avoir lu cette intéressante communication, j'éprouvais un vif besoin de vous témoigner sur-le-champ combien m'a profondément touché votre affectueuse sollicitude, par suite des malveillantes insinuations dont vous

m'avez donné connaissance. Quoique je ne croie pas, comme je vais vous l'expliquer, devoir donner à cette affaire la moindre suite, ni publique, ni même privée, cette occasion me sera toujours précieuse, à raison d'une telle manifestation de l'intime réalité spontanée de votre inestimable fraternité philosophique. Il était impossible de me défendre avec un zèle plus énergique et en même temps avec une prudence plus éclairée. Recevez-en, je vous prie, ma cordiale reconnaissance spéciale.

Quant à la discussion dont il s'agit, voici les principaux motifs qui m'ont aussitôt déterminé à ne l'accepter en aucune façon, et qui, après quinze jours, me font persévérer dans cette sage résolution initiale.

Vous savez d'abord que ce cas est implicitement compris dans la déclaration générale de silence systématique qui termine ma fameuse *Préface*. Depuis que j'ai formulé cette règle constante de ma conduite philosophique, tout m'en a confirmé la pleine sagesse, afin de ne pas donner aux malveillants ou aux indiscrets la faculté de me dérober aucune partie d'un temps déjà trop court pour tout ce que j'ai entrepris. Si je faisais jamais quelque exception à cet égard, ce ne pourrait être qu'en vue d'un haut intérêt public, et seulement envers un point fondamental de doctrine générale, mais, en aucun cas, sur un sujet isolé de discussion scientifique.

En second lieu, le sujet scientifique dont il s'agit me semblerait mériter moins qu'aucun autre une telle dérogation exceptionnelle à mon utile régime littéraire. Car je puis vous annoncer confidentiellement que je suis décidé à le retrancher entièrement en cas de seconde édition, comme n'étant pas suffisamment positif. Déjà,

depuis cinq ou six ans, j'ai cessé de le mentionner dans mon cours annuel d'astronomie, et vous avez vu que, en effet, il n'en est nullement question dans mon petit traité de l'an dernier. Je suis très convaincu maintenant qu'une telle recherche est réellement inaccessible, comme je l'avais déclaré, mais avec trop peu d'énergie, en faisant même cette tentative, déjà ancienne. Cet effort est une concession vicieuse aux dernières habitudes d'athéisme métaphysique qui poursuivent, à leur manière, des questions que la saine philosophie doit finalement écarter. En effet, ce n'est qu'à titre de concession transitoire que ce travail, oral ou écrit, m'a jamais occupé ; mais j'ai reconnu depuis qu'il valait mieux ne point avoir de telles complaisances mentales, qui entretiennent les vices logiques au lieu de les extirper. Du moins, un esprit qui, comme le mien, veut toujours rester placé, autant que possible, au vrai point de vue final de la sagesse humaine, ne doit pas avoir de telles faiblesses scientifiques ; quoiqu'un régime moins sévère puisse être encore utile aujourd'hui chez ceux qui, n'ayant pas entrepris directement la grande systématisation, peuvent compatir davantage, sans aucune fâcheuse inconséquence, aux dispositions passagères de nos contemporains.

Ces divers motifs suffisent certainement pour écarter toute réponse publique. Mais ils seraient de nature à permettre cependant quelques explications privées, si j'avais affaire à des adversaires qui en fussent réellement dignes. Or, j'avoue franchement que ni l'un ni l'autre de ces deux messieurs ne me semble mériter de ma part un tel honneur, que vous ne leur auriez pas fait non plus, j'ose le dire, si la situation spéciale avait pu vous être aussi bien connue qu'à moi. Vous avez déjà

assez démontré, quoique poliment, la malveillance, et même la mauvaise foi de M. Herschel. Trop judicieux et trop instruit pour croire sérieusement aux insinuations d'ignorance qu'il ose lancer, s'il eût été de bonne foi, il n'eût pas jugé un si grand travail sur une simple aberration logique (en l'admettant telle) dont Newton, Laplace et la plupart des géomètres lui ont offert des exemples : car c'est la *fallacy* la plus commune que d'aboutir à une vérification illusoire par suite d'une préoccupation systématique. Quant au fait même de la tautologie, laissons-le se débattre avec son illustre co-baronnet (Brewster) qui, en 1838, dans l'*Edinburgh Review*, ne pensait nullement comme lui à ce sujet. Sir J. Herschel est un esprit trop rapproché du vrai point de vue philosophique, et trop familier avec les grandes questions, pour s'être si exclusivement attaché à une telle misère scientifique, s'il n'y était secrètement poussé par une animosité personnelle étrangère à ce prétexte. Mais son vrai grief contre moi, ce qu'il ne me pardonnera jamais, comme je vous l'ai annoncé ailleurs, c'est ma réprobation systématique de la prétendue astronomie sidérale, réprobation qui a déjà beaucoup frappé les bons esprits scientifiques, et qu'adoptait formellement Brewster dans l'article ci-dessus mentionné. La gloire exorbitante de son père, et sa propre réputation astronomique, sont trop intéressées dans cette discussion, pour qu'il puisse n'être pas fort irrité contre celui qui l'a irrévocablement établie. Comme son esprit est assez judicieux pour qu'il doive sentir intérieurement la principale force de mon irrésistible argumentation à ce sujet, il cherchera partout ailleurs, soyez-en certain, des prétextes d'affaiblir mon autorité scientifique. Tel est, à mon gré, le motif essentiel de sa conduite envers moi.

Quant au géologue Sedgwick, il cède probablement, et peut-être à son insu, à une malveillante impulsion étrangère, provenue d'Arago. Vous avez très judicieusement conjecturé qu'il a dû avoir connaissance de mon mémoire original, lu à notre Académie il y a dix ans. Or, comment le connaîtrait-il ? Je ne l'ai jamais communiqué à personne. C'est donc par la voie officielle de l'Académie, où est resté ce manuscrit depuis 1835, et où il restera, sans doute, toujours, car je ne le redemanderai jamais. Soit comme secrétaire et factotum de cette compagnie, soit même à titre de principal des trois commissaires spécialement nommés alors pour examiner ce mémoire, Arago est certainement l'auteur de cette déloyale communication, qui, d'après nos usages, constitue un abus formel de confiance académique, le rapport n'ayant pas encore été fait, et par suite ne devant sans doute l'être aucunement.

Si dix ans écoulés n'excédaient pas trop le terme ordinairement toléré par les négligences de nos rapporteurs académiques, la haine de ce personnage serait charmée de se satisfaire par un rapport défavorable, où l'argumentation de vos deux messieurs serait amplement développée et commentée. Mais, mon silence complet ne lui permettant nullement de hasarder cette démarche qui aujourd'hui le compromettrait sans me nuire, il a trop de savoir-faire pour la risquer tant que la situation restera telle. C'est pourquoi il a tenté, directement ou indirectement, de susciter ou encourager l'attaque de M. Sedgwick, dans l'espoir que quelque réponse publique, de ma part ou en mon nom, l'autoriserait à reprendre sur nouveaux frais une discussion qu'il n'a pu engager à temps. Vous voyez ainsi que nous seconderions le piège, si nous faisions une réponse quelconque,

même purement privée, que ce personnage n'éprouverait aucun scrupule à divulguer assez pour atteindre son but malveillant.

Un tel ensemble de motifs, intellectuels ou personnels, ne vous laissera, j'espère, aucun doute sur la sagesse d'une résolution qui ne m'a jamais inspiré aucune hésitation depuis que je connais l'incident, que je suis décidé à laisser entièrement tomber de lui-même. Je laisse d'ailleurs à votre judicieuse sollicitude à prononcer si J. Herschel mérite que vous lui fassiez part, verbalement ou par écrit, mais à simple titre de confidence bénévole, de ma résolution systématique de supprimer le chapitre en question dans la seconde édition de mon grand ouvrage, comme relatif à une recherche que je ne juge pas assez positive. Vous seul pouvez assez connaître s'il est réellement incapable d'abuser d'une telle indication, et je m'en rapporte tout à fait à ce que votre prudence décidera sur ce point. Quant à ma critique de l'astronomie sidérale, contenue aussi dans le même chapitre, je ne la supprimerai pas, et je me bornerai à la fondre ailleurs, à peu près comme l'a fait mon petit traité spécial.

Je suis extrêmement satisfait de vous voir aussi frappé de mes dernières explications sur l'heureux résultat final des méditations propres à la longue crise nerveuse d'où je sors, j'espère, amélioré à beaucoup d'égards. A la vérité, je m'étais flatté que cette indication du caractère vraiment distinctif de mon second ouvrage vous intéresserait beaucoup. Mais cette pleine approbation réagit sur moi d'une manière très favorable, en m'inspirant plus de confiance dans cette nouvelle impression générale, dont je me serais un peu défié si elle n'eût pas obtenu votre sympathie décisive. Une certaine

mauvaise honte de paraître trop sensible avait besoin d'être ainsi dissipée par votre fraternité philosophique, si apte à distinguer entre une vraie sentimentalité et un dangereux mysticisme où j'espère bien ne jamais tomber, quelque exaltées que puissent d'abord sembler quelques-unes des émotions auxquelles je m'abandonnerai systématiquement dans ce long travail, surtout aux deuxième et quatrième volumes.

Quoique encore mon système nerveux conserve un peu d'agitation, je suis assez rétabli pour commencer lundi mon premier volume essentiellement logique, que je compte poursuivre sans aucune interruption jusqu'à son achèvement, sauf les courts entr'actes qui sépareront naturellement ces quatre chapitres. Je me sens disposé à accomplir sans fatigue cette tâche avant le commencement de novembre, pendant que je n'aurai plus aucun autre travail quelconque, mon cours hebdomadaire finissant lui-même après-demain.

Les assurances de votre dernière lettre sur le succès prochain de l'importante négociation personnelle dont votre fraternelle sollicitude veut bien se charger de nouveau me permettent d'entreprendre cette paisible élaboration mentale sans être troublé par la moindre préoccupation matérielle.

Quant à ma santé, je compte sur le travail lui-même pour compléter le retour de mon plein état normal, en fournissant l'emploi régulier d'une activité cérébrale qui, sans cela, tend à entretenir encore une certaine innervation vicieuse.

Tout à vous,

A[te] Comte.

LXXVII

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 24 septembre 1845.)
(Réponse immédiate.)

India House, le 22 septembre 1845.

Mon cher Monsieur Comte,

Je suis de retour ici depuis longtemps, mais M. Grote ne l'est que depuis quelques jours, et votre lettre est restée chez lui pendant son absence. Aussitôt après son retour, nous nous sommes vus, et nous avons causé sur votre position. Il a dû lui-même vous annoncer le résultat, qui ne paraît pas devoir être de nature à remédier à vos embarras.

Quant à Molesworth, dont je n'ai eu que plus tard la réponse, tout en témoignant un regret sincère que la gêne de vos affaires se soit encore prolongée, il ne paraît nullement disposé à renouveler son subside, à moins d'une nécessité absolue, qu'il ne juge pas être arrivée.

Je ne connais aucune autre personne à laquelle je puisse convenablement m'adresser dans un cas pareil.

Je ne veux pas mêler des causeries ordinaires à l'annonce d'une chose sérieuse, et je me bornerai par conséquent à vous dire que je n'ai cru devoir mettre aucune suite à ma correspondance avec Herschel. Si je lui avais dit que vous n'aviez pas l'intention de lui répondre, il

n'aurait certainement pas apprécié les raisons que vous avez pour cela. Il n'y aurait vu qu'un aveu indirect de l'irréfutabilité de son raisonnement, surtout si de mon côté je m'abstenais également de le réfuter ; ce que je ne pourrais certainement faire sans avoir connaissance de votre mémoire en manuscrit, à moins de recevoir de vous-même des renseignements équivalents. Mandez-moi bientôt ce que vous comptez faire.

Tout à vous,

J. S. Mill.

LXXVIII

COMTE A MILL

Paris, le mercredi 24 septembre 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

Je crois devoir répondre immédiatement à l'annonce, aussi triste qu'imprévue, contenue dans votre petite lettre d'avant-hier, que je reçois à l'instant. D'après la grande vraisemblance que vous aviez toujours trouvée, même dans votre précédente lettre, au renouvellement actuel du subside qui m'avait été si noblement accordé l'an dernier, j'avoue que j'avais, ainsi que mes plus intimes amis, compté essentiellement sur cette ressource, que ma situation rend si indispensable. Ma confiance n'a pas entièrement disparu en voyant la lettre

(du 12) par laquelle M. Grote m'envoie, comme dernier secours, une somme très inférieure à mes besoins actuels (600 francs), et que j'ai d'ailleurs acceptée aussitôt avec une amicale reconnaissance. Je croyais, en effet, que sa coopération personnelle ayant été, l'an dernier, plus considérable que chacune des deux autres, sa réserve ne constituait aujourd'hui qu'une sorte de compensation naturelle, d'où il ne fallait rien induire quant aux autres coopérateurs. Votre opinion sur le succès probable de la nouvelle démarche avait donc maintenu jusqu'ici ma ferme persuasion, malgré ce symptôme précurseur. Jugez ainsi du cruel désappointement que j'éprouve aujourd'hui, en voyant tout à coup dissiper radicalement des espérances aussi bien fondées, à l'instant même où mes nécessités sont devenues tout à fait immédiates. Quant à ce que je compte faire, je ne le sais guère encore. Me voilà, pour le moment, forcé, tout en réduisant, autant que je le puis décemment, mes diverses dépenses personnelles, de suspendre, sans doute très prochainement, une partie de mes payements habituels. Dès l'ouverture de l'année scolaire qui va recommencer, je reproduirai toutes mes démarches pour l'enseignement privé ; puissent-elles devenir bientôt efficaces !

Comme vous l'indiquait ma dernière lettre, j'ai enfin repris, dès la mi-août, la composition du premier volume de mon second grand ouvrage. Quoique divers dérangements nerveux ne m'aient pas permis de poursuivre ce travail avec toute l'activité que j'avais espérée, votre lettre vient de me trouver toujours à l'œuvre. S'il ne survient pas de nouveaux troubles, et si les cruelles inquiétudes immédiates de ma position matérielle ne m'absorbent pas trop, je compte que ce

volume, sans être terminé pour la fin, trop prochaine désormais, des vacances actuelles, pourra néanmoins s'achever avant la terminaison de l'année 1845. Sauf l'intensité, je suis d'ailleurs satisfait de cette nouvelle élaboration capitale, qui remplira bien, j'espère, les conditions que je m'y suis proposées. J'ai d'abord écrit une importante introduction générale, qui n'est nullement limitée au premier volume, et dans laquelle se trouve déjà posé convenablement le caractère, plutôt moral que mental, qui doit, comme je vous l'ai annoncé, distinguer cet ouvrage du précédent. L'élaboration spéciale, essentiellement logique, du tome premier, est d'ailleurs fort engagée déjà.

Une vacance imprévue dans le poste éminent de directeur des études de notre École polytechnique m'a récemment déterminé à une candidature officielle, que je m'étais d'avance imposée pour cette place, en tout cas semblable désormais. Je sais fort bien que je n'ai, cette fois, aucun espoir raisonnable d'un tel succès. Mais il m'importait d'annoncer dignement, dès aujourd'hui, que je me crois propre à ces fonctions, et que je juge les avoir méritées par l'ensemble de mes services, généraux et spéciaux. Il y a lieu de penser que la place ne tardera pas à vaquer de nouveau, et j'ai besoin qu'on me discute d'avance sous un tel aspect habituel. La démarche servira d'ailleurs, quant à présent, à mieux manifester le besoin d'une prochaine réparation quelconque de l'iniquité exercée envers moi, et d'après laquelle ma silencieuse modération pourrait faire croire que j'ai finalement renoncé désormais à tout avenir polytechnique. C'est dans un mois que se fera cette importante élection; comme le résultat en est à peu près certain dès aujourd'hui, il me laisse entrevoir, par

suite des mutations qu'il déterminera, une nouvelle chance inespérée de réintégration officielle.

Vous faites très sagement de ne donner aucune suite à la discussion quasi scientifique avec M. Herschel. Laissons-le triompher tant qu'il voudra de notre silence. Je suis très décidé à ne plus penser du tout à cette sotte affaire. D'après les motifs indiqués dans ma lettre du 8 août, toute intervention à cet égard, de ma part, ou en mon nom, ne pourrait que réjouir mes ennemis, en fournissant à leur mauvaise foi une occasion très désirée de récriminations scientifiques. Réservons tous deux notre puissance polémique, s'il y a lieu, pour des luttes importantes en elles-mêmes, et plus utiles au public. Quant à moi, rien ne me détournera, même momentanément, de ma grande élaboration actuelle, sauf les nécessités d'assurer ma vie matérielle.

Tout à vous,

Ate COMTE.

Si vous croyez devoir faire auprès de sir W. Molesworth une dernière démarche, soit en votre nom, soit même au mien, pour lui expliquer que le cas de nécessité absolue auquel vous m'annoncez qu'il entend subordonner envers moi sa nouvelle intervention personnelle se trouve actuellement tout à fait réalisé, je m'en rapporte entièrement à votre cordiale sollicitude, en vous témoignant d'avance toute mon intime gratitude pour un service aussi précieux, dans la cruelle situation où je me trouve parvenu temporairement.

LXXIX

MILL A COMTE

(Reçu le dimanche 5 octobre 1845.)
(Lu le surlendemain.)
(Réponse le jeudi 18 décembre.)

India House, le 3 octobre 1845.

Mon cher Monsieur Comte,

J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je regarde toute nouvelle intervention auprès de sir W. Molesworth comme peu convenable de ma part. Pour l'autoriser, il faudrait être beaucoup plus lié que je ne le suis avec lui. Il n'y a jamais eu d'intimité entre nous; et, depuis longtemps, nous ne nous voyons presque pas, si ce n'est une ou deux fois par an peut-être, chose assez fréquente à Londres, comme vous savez sans doute, même entre de très anciennes connaissances. Il y a plusieurs ans que je ne suis pas entré une seule fois dans sa maison. Vous voyez donc que je ne suis guère en droit de faire un appel quelconque, surtout réitéré, à sa libéralité, lorsqu'il n'y a pas lieu de compter d'avance sur un accueil favorable. Ensuite, quant à la sorte de communication indiquée dans votre lettre, vous me pardonnerez, j'espère, si je ne trouve pas que, dans le cas actuel, elle soit justifiée par sa réponse antérieure. Il n'y a, en effet, rien de nouveau à lui annoncer. Il sait déjà quelle est votre position, ou à peu près. Je conçois bien combien il est dur de se voir privé de

la moitié d'un revenu qu'on croyait assuré, et sur lequel on avait réglé ses habitudes ; je sens combien est minime, pour un homme comme vous, la rétribution de cinq mille francs qui vous reste. Mais enfin, puisque vous avez encore cette somme, sir W. Molesworth a sans doute jugé que votre gêne, quelque regrettable qu'elle soit, ne fait pas un cas de nécessité absolue. Voilà les raisons qui me détourneraient personnellement de faire auprès de lui une nouvelle démarche quelconque. Mais ces raisons, vous êtes vous-même en état d'en juger ; et si vous êtes disposé à lui écrire directement en votre nom, son adresse est sir William Molesworth, Bart. M. P. I, Lowndes Square, Knightsbridge, London.

Je regrette vivement que ce que je puis avoir dit sur les chances d'un nouveau subside vous ait donné une confiance que j'étais loin de vouloir vous inspirer, et qui a abouti à un désappointement. Quelles que puissent être ces chances, j'ai pensé, et même dit, qu'elles devaient dépendre de l'opinion qu'auraient MM. Grote et Molesworth sur l'extrême probabilité d'une prompte terminaison de votre crise actuelle : or, c'est apparemment cette opinion qui s'est trouvée en défaut. La perspective qu'offrait votre lettre leur aura paru trop indéfinie, et ils auront pensé qu'un secours modique ne ferait que retarder le moment de sacrifices pénibles, sans remédier à leur nécessité.

Il est heureux que les mutations, déterminées par le choix qu'on fera au poste de directeur des études, vont fournir un moyen de voir plus clair dans les chances d'une réintégration officielle ; si les nominations à faire dépendent, comme celle d'examinateur, du conseil polytechnique, vous aurez probablement lieu de juger, par

l'allure que prendra le conseil à l'occasion de votre candidature, s'il est vraiment disposé à changer de conduite envers vous. Si, d'un autre côté, les nominations dépendent du gouvernement, vous pourrez également juger de sa bonne volonté. Je désire beaucoup que, de manière ou d'autre, l'occasion puisse amener, sinon une réparation, au moins l'indication sûre d'une disposition à l'accorder prochainement.

Je n'ai pas encore commencé, sauf quelques lectures préliminaires, le travail d'économie politique qui doit m'occuper pendant l'hiver. Le plan de l'ouvrage est tout fait, et je suis assez familiarisé avec la plupart des matériaux pour pouvoir espérer que, lorsque j'aurai commencé à écrire, j'avancerai vite, et que le livre sera terminé avant l'été.

Tout à vous,

J. S. Mill.

LXXX

COMTE A MILL

Paris, le jeudi 18 décembre 1845.

Mon cher Monsieur Mill,

Maintenant que je puis écarter toute préoccupation individuelle au sujet de la défection imprévue que je viens d'éprouver en Angleterre, je crois devoir terminer cet épisode en vous exposant, avec une cordiale fran-

chise, mon appréciation philosophique de l'ensemble de la conduite tenue envers moi dans un cas aussi décisif.

L'éminent service qui me fut si noblement rendu, l'an dernier, d'après votre active sollicitude, m'imposera toujours une profonde reconnaissance personnelle à l'égard des trois patrons qui daignèrent y concourir, et surtout pour celui d'entre eux qui voulut bien y prendre, sous tous les rapports, la principale part. Mais cette douce obligation individuelle ne saurait annuler la haute magistrature morale inhérente à mon caractère philosophique; je dois finalement juger un tel événement comme s'il m'était étranger. Toute ma conduite ultérieure prouvera, j'espère, que je sais pleinement concilier, à cet égard, ma situation privée avec ma fonction publique, sans que l'une nuise jamais à l'autre.

Une digne assistance temporelle m'a toujours semblé due, par la société tout entière, à chacun de ceux qui consacrent sérieusement leur vie aux divers progrès généraux ou spéciaux de l'esprit humain, quand leur aptitude réelle a été assez constatée.

Personne aujourd'hui n'oserait plus contester directement ce principe universel, sur lequel repose la première coordination élémentaire de la vie sociale, d'après la division fondamentale entre l'existence active et l'existence spéculative. Il en résulte, dans la civilisation moderne, un devoir continu, à la fois moral et politique, qui n'oblige pas seulement les gouvernements proprement dits, mais aussi les particuliers eux-mêmes, en proportion de leur puissance effective; tous ceux qui, à un titre quelconque, recueillent les avantages permanents de cette division générale du travail

humain doivent certainement concourir à son maintien régulier. Quoique l'accomplissement systématique de cette obligation concerne surtout les pouvoirs publics, leur insuffisance spéciale ne peut jamais en dispenser les organes privés qui se trouvent réellement capables d'y coopérer. Dans nos temps d'anarchie morale et d'instabilité politique, où les gouvernements, préoccupés du soin journalier de leur propre existence, sont entraînés, par des luttes inévitables, à négliger une telle attribution sociale, son poids doit même retomber principalement sur les puissances particulières, qui, préservées de ces orageux conflits, continuent à jouir d'une économie sociale dont l'influence spéculative constitue toujours un élément indispensable. A cet égard, comme à tant d'autres, la division superficielle, vulgairement admise entre les forces privées et publiques, se rapporte seulement aux époques de transition. Sous tout autre aspect, elle donne une fausse idée des devoirs communs à tous; car, si, dans la société humaine, chaque existence a ses conditions nécessaires, chacune a donc aussi ses obligations correspondantes.

Toutefois, ce devoir protecteur, moralement imposé aux particuliers, ne pouvant leur être prescrit d'une manière spéciale, son exercice oblige naturellement ceux qui en profitent à une véritable reconnaissance personnelle, dont ils sont, au contraire, essentiellement dispensés envers les organes publics d'un tel office, sauf la gratitude générale toujours due à l'État.

Il n'existe, en un mot, d'autre différence entre les deux cas que celle d'une obligation morale à une mission politique.

Depuis que la systématisation directe de la morale universelle a été solennellement ébauchée par le catho-

licisme, ces principes ont toujours plus ou moins prévalu chez l'élite de l'humanité, et les particuliers y ont été regardés comme naturellement tenus de suppléer, selon leurs moyens propres, à l'inévitable insuffisance des gouvernements, pour tous les devoirs de protection sociale.

Une admirable institution, à la fois publique et privée, qui a profondément concouru à former les mœurs modernes, fut surtout destinée, au moyen âge, à régulariser ce noble protectorat volontaire, d'après un mode adapté au genre d'oppression qui devait caractériser une civilisation encore essentiellement militaire.

La prépondérance finale de la vie industrielle ne doit nullement éteindre cet esprit chevaleresque, mais lui imprimer graduellement une autre constitution, en harmonie avec la nouvelle nature de l'oppression habituelle, qui, cessant de consister surtout en violences personnelles, se réduit de plus en plus à de simples attentats contre l'existence pécuniaire. Cette heureuse transformation spontanée, qui atténue tant les ravages de l'instinct persécuteur, facilite beaucoup leur réparation, à laquelle de plus nombreux organes peuvent alors concourir sans danger. Un inévitable affaiblissement passager de la morale publique, d'après le progrès naturel d'une transition anarchique, et une absorption graduelle des attributions spirituelles par l'autorité temporelle, ont habituellement produit, de nos jours, l'oubli spécial de ces devoirs sociaux. Les nouveaux grands, c'est-à-dire les riches, se sont crus possesseurs à titre absolu, et dispensés de toute obligation morale pour l'usage journalier de leur fortune. Ils tendent à se décharger de tout protectorat volontaire, d'une part sur les efforts individuels de chaque

opprimé, d'une autre part sur l'intervention croissante de la puissance publique. Mais le cours naturel de l'état révolutionnaire, en développant les principaux inconvénients de l'anarchie mentale et morale, doit faire mieux ressortir la nécessité de ranimer, à cet égard, sous des formes convenables, les dispositions vraiment sociales, soit dans un pressant intérêt public, soit même pour la propre sécurité de la classe prépondérante. Celle-ci se trouve ainsi spécialement exposée désormais aux dangers croissants du genre d'aberrations anarchiques qui, sous le nom de *communisme*, commence à acquérir, dans tout l'Occident européen, presque autant qu'en France, une redoutable consistance systématique; ces désastreuses utopies reçoivent de plus en plus une double sanction spontanée, soit des incontestables abus de la richesse actuelle, soit aussi des préjugés régnants sur la médication exclusivement politique de toutes nos maladies sociales. Un vaste essor volontaire des obligations morales inhérentes à la fortune constitue aujourd'hui, pour les riches, le seul moyen durable d'échapper à de tyranniques prescriptions politiques, en satisfaisant dignement à ce que renferme de légitime l'esprit subversif qui pousse graduellement les prolétaires contre les propriétaires. En même temps, une éminente destination générale, profondément liée à ce puissant intérêt de classe, offre naturellement aux grandes fortunes particulières un sujet déterminé de noble protectorat continu pour les travaux philosophiques qui doivent constituer enfin une véritable théorie sociale propre à éclairer la situation et à diriger la réorganisation.

Pendant une génération au moins, ces indispensables travaux ne sauraient trouver d'appui essentiel chez les pouvoirs publics, trop absorbés par les diffi-

cultés matérielles, et d'ailleurs involontairement antipathiques à toute rénovation radicale des opinions humaines.

D'une autre part, cette nouvelle philosophie devant, de sa nature, presque autant choquer les préjugés révolutionnaires des populations que les inclinations rétrogrades des gouvernements, son digne essor devra longtemps s'accomplir indépendamment de toute popularité. C'est donc surtout par de hautes munificences privées que sera d'abord protégée cette grande opération spéculative, quoiqu'elle doive finalement reposer sur les sympathies populaires, et même sur l'assistance officielle.

Dans l'accomplissement d'un tel devoir, les riches trouveront d'ailleurs le double avantage spontané d'ébaucher ainsi l'organisation graduelle de l'immense protectorat volontaire qui constituera enfin leur principal office, et de dissiper radicalement les aberrations anarchiques qui menacent leur existence sociale.

Une importante occasion s'est récemment présentée de commencer, par un exemple décisif, cette indispensable alliance entre la pensée et la richesse, qui doit désormais fournir le principal point d'appui des divers efforts destinés à préparer graduellement la vraie réorganisation moderne. Quoique le cas me soit personnel, il est trop caractéristique pour que je m'abstienne de l'apprécier.

En évitant les illusions et les exagérations propres à la personnalité, il faut savoir dignement surmonter de vicieux scrupules, qui, tendant à écarter les plus lumineux documents, ne peuvent finalement profiter qu'aux divers ennemis de la raison et de l'humanité.

Aux yeux des plus éminents penseurs de notre

temps, mon ouvrage fondamental a posé enfin toutes les bases essentielles d'une véritable philosophie propre à satisfaire aux principales exigences, soit mentales, soit sociales, de la situation actuelle des populations occidentales. J'ai achevé de constituer irrévocablement la méthode positive, par son extension convenable aux études les plus difficiles et les plus importantes, en même temps que j'ai établi le principe direct d'une nouvelle doctrine générale, en découvrant la loi nécessaire de l'ensemble de l'évolution humaine. Or, l'entière publication de ce système a coïncidé avec le désastreux accomplissement d'une iniquité personnelle, qui, loin d'offrir un caractère accidentel, résultait surtout d'une inévitable lutte entre le véritable esprit philosophique et le mauvais esprit scientifique, représentés chacun par son organe actuel le plus prononcé.

Injustement dépouillé tout à coup de la moitié des ressources matérielles indispensables à ma laborieuse existence, j'ai aussitôt trouvé un honorable appui dans la généreuse intervention privée de quelques puissants appréciateurs. En me félicitant d'échapper ainsi à la persécution, je regardais d'ailleurs ce noble patronage comme destiné surtout à fournir, en ma personne, à tous les vrais philosophes, une première garantie de sécurité contre la redoutable animosité des passions et des préjugés que leurs consciencieux travaux doivent aujourd'hui choquer involontairement. C'est pour mieux assurer cette salutaire influence générale que je me proposais de donner une convenable publicité à la juste expression de ma reconnaissance particulière.

L'usage de fournir des subsides volontaires aux organes systématiques de nos convictions étant aujourd'hui consacré partout, soit chez le parti rétrograde,

soit parmi les diverses fractions du parti révolutionnaire, et s'étendant même aux sectes les plus extravagantes, il fallait peu s'étonner que le positivisme naissant obtînt aussi une minime assistance analogue de quelques sympathies d'élite. Cette active sollicitude m'offrait à la fois une juste récompense des grands travaux déjà accomplis, et une heureuse garantie de la paisible exécution de ceux que j'avais annoncés comme propres à la seconde moitié de ma carrière philosophique. Après avoir fondé la nouvelle philosophie, il me restait surtout à systématiser directement la doctrine sociale qui doit constituer son principal caractère, et déterminer son ascendant final.

Ma première élaboration ayant rendu irrécusable la supériorité intellectuelle du positivisme, je devais désormais établir non moins solidement sa supériorité morale, la plus décisive de toutes, et la seule sérieusement contestable aujourd'hui. De tels résultats semblaient motiver, en effet, chez ces puissants patrons, quelques légers sacrifices en faveur d'un philosophe qui, parvenu seulement à l'âge de la pleine maturité mentale, se montrait capable d'accomplir dignement toutes ses promesses.

Envers une élaboration qui, malgré son origine française, correspondait évidemment à un besoin commun aux cinq grandes nations occidentales, il semblait naturel que cette protection privée se réalisât d'abord en Angleterre, soit à raison d'une plus forte concentration de richesses, soit surtout d'après une meilleure habitude des libres patronages particuliers. Je devais donc compter que ce noble appui, prévenant toute perturbation de mes travaux, durerait autant que le danger qui l'avait provoqué, c'est-à-dire jusqu'au

rétablissement d'une position officielle équivalente à celle dont j'avais été violemment privé. L'événement n'ayant pas tardé à démentir un espoir aussi naturel, je dus encore croire que du moins le subside serait assez prolongé pour me permettre d'atteindre sans souffrance l'époque, évidemment prochaine, où mes nouveaux efforts personnels m'auraient fait recouvrer, par de pénibles occupations journalières, au préjudice de ma grande élaboration, un revenu dont je ne pouvais me passer. Mais cette attente secondaire ne fut pas moins frustrée que la principale, le secours primitif ayant même été, malgré des sollicitations spéciales, entièrement refusé pour une seconde année, à l'étonnement de tous ceux qui, en Angleterre ou en France, avaient eu connaissance de cette affaire.

Ce contraste imprévu entre la noblesse des premières inspirations et la vulgarité des actes ultérieurs tient surtout à cette déplorable absence de vraies convictions qui caractérise, en tous sens, l'époque actuelle, où ne peuvent ainsi surgir que des demi-volontés, n'aboutissant jamais à une pleine réalisation, même dans les plus simples cas. Un tel avortement est d'autant plus décisif que le mode le plus convenable fut alors expressément proposé, afin de régulariser désormais la protection initiale d'une manière également honorable pour moi et pour mes patrons, en donnant ouvertement à cette assistance privée une importante destination publique, quand un éminent penseur (M. Littré) conçut le projet, aisément praticable, d'une *Revue positive* publiée sous ma direction, et dont le principal appui pécuniaire proviendrait de l'Angleterre. Le rejet immédiat de cette heureuse proposition, uniquement motivé sur l'antipathie actuelle des esprits anglais, indique

une imperfection de vues, et même de sentiments, qu'on s'étonne de rencontrer aujourd'hui chez les chefs du mouvement britannique. Par cela seul que l'émancipation mentale se trouve profondément comprimée en Angleterre, il semblerait que les libres penseurs dussent y mieux sentir l'importance de posséder ailleurs un digne organe systématique des dispositions philosophiques qu'ils sont obligés de dissimuler journellement. Ce serait, comme en d'autres temps, utiliser heureusement, pour l'évolution anglaise, les avantages politiques que l'ensemble du passé a ménagés à la France, à l'Allemagne, etc., dans une marche, intellectuelle et sociale, commune à tout notre Occident.

Une appréciation aussi sensible ne peut avoir échappé à de tels esprits que sous l'influence inaperçue des déplorables préjugés nationaux qui, en Angleterre, plus encore que sur le continent, font aveuglément repousser toute entreprise conçue et exécutée au dehors.

L'évolution anglaise ne peut plus faire aucun pas capital, si ceux qui veulent la diriger ne renoncent franchement à ces dispositions anti-européennes qui ne pouvaient convenir qu'à l'antique opposition. En Angleterre, comme ailleurs, la métaphysique négative a désormais épuisé sa principale efficacité politique ; le progrès social n'y peut plus trouver d'issue décisive que par le positivisme, dont l'élaboration systématique, directement destinée à une régénération mentale et morale, doit surtout s'accomplir en France, d'après une active coopération de tous les penseurs occidentaux. Tant que le parti progressif y gardera son vieil esprit d'isolement britannique, il restera, malgré de vains symptômes passagers, de plus en plus inférieur au parti conservateur, qui du moins sait partout s'élever

aujourd'hui au-dessus du simple point de vue national. Ce n'est point satisfaire à cette inévitable condition du concours occidental que de lier les intrigues des agitateurs anglais à celles des brouillons français ; il faut désormais beaucoup mieux pour être vraiment au niveau de la situation fondamentale. Le principal intérêt social devant aujourd'hui s'attacher partout à la partie du mouvement qui est commune aux diverses populations d'élite, il faut que les esprits anglais s'habituent à seconder régulièrement, par les moyens qui leur sont propres, des opérations évidemment destinées à tout l'Occident, mais dont le centre essentiel ne saurait maintenant être britannique. Sans doute, la répulsion empirique éprouvée en Angleterre par un sage projet de *Revue positive* n'empêchera pas sa réalisation, peut-être prochaine, seule apte partout à écarter à la fois les utopies anarchiques et les principes rétrogrades. Mais des vues plus larges et des sentiments plus élevés chez les principaux chefs du mouvement anglais eussent beaucoup hâté et accru l'efficacité d'une telle intervention sociale de la nouvelle philosophie.

L'ensemble de la conduite tenue envers moi en Angleterre n'a donc été digne finalement ni du haut intérêt général qui s'y rattachait, ni du noble élan qui semblait d'abord en indiquer une juste appréciation.

Une légitime sollicitude personnelle pourra m'obliger à rendre public un tel jugement philosophique, soit dans la préface de mon second grand ouvrage, soit même auparavant, lors d'une seconde édition de mon livre fondamental, afin d'expliquer convenablement les entraves que vont sans doute éprouver ainsi mes travaux. Violemment dépouillé de la moitié d'un revenu qui n'était que suffisant, je ne puis, ni ne veux, à

moins d'une insurmontable nécessité, me réduire à l'autre moitié, comme l'attendent peut-être quelques-uns de ceux qui, du sein de l'opulence, prescriraient volontiers aux penseurs de se borner aux trois ou quatre shellings matériellement indispensables à leur existence journalière. Pendant la première moitié de ma carrière philosophique, j'ai pleinement sacrifié ma vie privée à ma vie publique, pour mieux accomplir ma mission fondamentale. Après avoir dignement payé ma principale dette envers l'humanité, j'ai acquis le droit de retourner désormais à l'état normal, en faisant concourir mes modestes satisfactions personnelles au meilleur développement de mes fonctions sociales, sans permettre à personne de régler arbitrairement une telle harmonie intérieure, dont je puis seul connaître les vraies conditions. Tout mon passé garantit assez d'ailleurs que par là je ne mériterai jamais, à aucun degré, le blâme philosophique que j'ai dû hautement lancer sur la déplorable avidité pécuniaire que notre anarchique situation a tant propagée chez la classe spéculative. Mais, en continuant à me restreindre aux plus justes convenances privées, sans même prendre plus de soin de mon avenir matériel, mon oppression actuelle ne me permet de satisfaire à ces légitimes exigences qu'en recourant à de pénibles occupations professionnelles, qui absorberont nécessairement une notable partie du temps que réclame mon élaboration philosophique. Ces obstacles ne pourront jamais m'empêcher, à moins de mort prématurée, d'achever le grand ouvrage commencé cette année, et qui constitue, à tous égards, le principal des quatre traités annoncés à la fin de mon livre fondamental, comme devant compléter l'ensemble de ma mission. Toutefois, cette

perturbation matérielle pourra sensiblement retarder cette première opération ; et même, si la persécution se prolonge trop, elle m'interdira peut-être entièrement les trois autres.

C'est afin d'atténuer d'avance, autant qu'il dépend de moi, ce dernier désastre, que je me suis récemment attaché à ménager, dans mon ouvrage actuel, un juste accès primitif aux diverses vues incidentes qui s'y présentent comme spécialement propres aux suivants, sans cependant rendre inutile leur élaboration ultérieure, si elle me reste possible.

Or, en laissant ignorer au public les vrais motifs des diverses infractions involontaires que peuvent ainsi éprouver de solennelles promesses, qui n'excédaient ni mes forces, ni mon âge, j'encourrais injustement un blâme que je dois dignement rejeter sur la méchanceté de mes ennemis, la faiblesse de mes chefs et la tiédeur de mes amis. Il ne serait pas inutile, d'ailleurs, à l'éducation morale de l'humanité, de signaler nettement à la postérité un exemple aussi caractéristique du préjudice que peut souffrir la société par suite de sa honteuse incurie envers les organes spéciaux de ses plus éminents progrès.

C'est donc, à tous égards, un devoir pour moi, si en effet mes travaux se trouvent ainsi notablement entravés, d'en expliquer hautement les véritables causes, afin qu'une inévitable responsabilité s'attache à qui de droit, en proportion de chaque participation effective à un tel résultat.

Dans cette indispensable exposition, je serai naturellement amené à comparer la conduite de mes patrons anglais à celle de mes chefs français. Les uns et les autres ont d'abord témoigné, par une digne intervention,

leur pleine conviction de l'iniquité de la persécution dirigée contre moi, et leur sincère intention d'en prévenir les dangers ; mais, des deux parts, la protection a finalement avorté, faute de persistance de la volonté tutélaire. La faiblesse du gouvernement français, en un cas aussi évident et aussi simple, a été justement blâmée en Angleterre, d'après l'irrécusable devoir de mes chefs officiels de me garantir d'une injustice qu'ils avaient hautement reconnue ; cette obligation se trouvait d'ailleurs fortifiée par la considération des services spéciaux que j'avais rendus dans le poste qui m'était ravi, en imprimant, malgré beaucoup d'entraves, une impulsion qui, de l'aveu des juges impartiaux, a relevé, en France, l'enseignement mathématique.

Quand la spoliation fut consommée, rien ne dispensait envers moi d'une digne et prompte réparation, que diverses voies rendaient facile. Sous cet aspect, comme vous l'avez alors remarqué, mon cher monsieur Mill, le ministre Guizot mérite certainement un blâme particulier, pour n'avoir rien tenté à cet égard, malgré de formelles invitations, quoiqu'il connaisse personnellement, depuis vingt ans, la portée de mes vues et la pureté de mes intentions. Mais si, à ces divers titres, mes protecteurs en Angleterre ont justement accusé la faiblesse de notre gouvernement, eux-mêmes ont finalement encouru, par leur tiédeur, des reproches au moins équivalents ; des deux parts se manifeste ce défaut spontané d'énergie et de persistance qui caractérise toujours les demi-volontés actuelles, par suite d'insuffisantes convictions générales. Le gouvernement français n'avait dû voir en moi que le fonctionnaire injustement persécuté, dont il devait défendre l'existence publique ; il ne pouvait officiellement considérer

mon importance philosophique. Au contraire, c'est surtout comme philosophe que je fus apprécié par mes patrons anglais, qui, ayant reconnu la haute utilité de mes travaux, se crurent moralement obligés d'en empêcher l'interruption. La même condition fondamentale, qui fait accueillir le positivisme pour ses éminentes propriétés philosophiques et publiques, impose aussi d'inévitables devoirs envers son élaboration et sa propagation systématiques. Dans une telle solidarité, inhérente à toute véritable théorie générale, la morale positive sera, par sa nature, plus sévère encore que ne durent l'être la morale théologique et la morale métaphysique, comme tendant à prévenir ou à écarter tous les subterfuges par lesquels ces vagues doctrines laissaient éluder souvent leurs légitimes prescriptions. Si la négligence d'un devoir devient d'autant plus blâmable que son observance était plus facile, la tiédeur de mes protecteurs anglais mérite ici plus de reproches que la faiblesse de mes chefs français.

L'animosité de puissantes coteries scientifiques, appuyées par d'imposants préjugés publics, suscitait à notre gouvernement de graves difficultés spéciales pour me garantir suffisamment. Au contraire, mes opulents patrons d'Angleterre pouvaient aisément neutraliser la persécution organisée contre moi, par la simple concession de quelques légers subsides annuels, si inférieurs aux libres sacrifices privés que les mœurs anglaises déterminent noblement pour tant d'autres destinations publiques, même d'une utilité faible ou douteuse.

Chacun devant subir la responsabilité de tous ses actes volontaires, j'ai donc acquis le droit de blâmer moralement tous ceux qui, refusant, de diverses manières, leur juste intervention, ont sciemment concouru à

laisser un consciencieux philosophe lutter seul contre la détresse et l'oppression, de manière à consumer par des fonctions subalternes tant de précieuses journées de sa pleine maturité, qui devrait rester consacrée tout entière à une libre élaboration dont l'importance n'est plus contestée.

L'insuffisance finale de la double protection ébauchée envers moi ne me dispensera jamais de la reconnaissance que je dois, des deux côtés, non seulement aux nobles intentions qui la dictèrent, mais aussi à sa première efficacité partielle. Sans me garantir de la persécution, la démonstration officielle du gouvernement français m'a heureusement permis d'éviter alors tout appel au public, en un cas dont l'iniquité se trouvait ainsi solennellement caractérisée. En même temps, la générosité primitive de mes patrons anglais a utilement retardé d'une année mes divers embarras matériels, de façon à prévenir surtout le dangereux abattement moral où pouvait me jeter une trop brusque perturbation.

M. Auguste Comte, ancien examinateur pour l'École polytechnique, doit à cette double influence une intime gratitude personnelle, qu'il lui sera toujours doux de proclamer; mais l'auteur du *Système de philosophie positive* ne pourra se dispenser de signaler convenablement au public impartial un double abandon qui devient aujourd'hui le complice involontaire d'une iniquité notoire.

D'après les inquiétudes et les démarches inhérentes à ma position actuelle, sans compter mes corvées journalières et les soins d'une santé récemment troublée, outre mes occupations philosophiques, vous ne serez, j'espère, mon cher monsieur Mill, ni surpris, ni choqué

du délai inusité que j'ai apporté cette fois dans notre précieuse correspondance, qui bientôt reprendra, sans doute, son cours et son caractère accoutumés. La nature de cette lettre exceptionnelle me détermine à vous autoriser expressément à la communiquer autant que vous le jugerez convenable, pourvu que ce soit toujours à titre de simple confidence individuelle, m'en rapportant entièrement, pour les choix personnels, à votre cordiale sagesse qui m'a tant servi jusqu'ici.

Tout à vous,

A[te] COMTE.

Je suis inquiet de nos amis Austin, dont je ne sais rien depuis leur départ, en avril, pour Carlsbad, quoiqu'ils m'eussent tous deux promis formellement de m'écrire. Vu le triste état du mari, ce silence me fait craindre une douloureuse issue. Pourriez-vous m'en donner d'exactes nouvelles, d'après les renseignements directs de leurs divers parents à Londres?

LXXXI

MILL A COMTE

Reçu le mercredi 14 janvier 1816.)
(Lu le lendemain.)
(Répondu le vendredi soir 23.)

India House, le 12 janvier 1846.

Mon cher Monsieur Comte,

Votre lettre du 18 décembre exige de moi une réponse sérieuse, et qui aurait été immédiate, si je n'eusse été forcé d'attendre un moment où je pourrais le faire à loisir, et avec la réflexion convenable.

Votre appréciation de la conduite tenue envers vous en Angleterre me paraît reposer sur une erreur de fait. La sévère condamnation morale que vous portez sur ceux qui ont cessé de vous accorder l'appui pécuniaire qu'ils vous avaient donné temporairement, se pourrait tout au plus concevoir en leur supposant des opinions, des sentiments, et, à tous égards, une position morale envers vous, qui n'existent pas, et dont ils n'ont certainement jamais fait profession. S'ils vous avaient accepté comme leur chef spirituel, s'ils vous regardaient comme le représentant de leurs convictions, comme l'apôtre d'un système de doctrines et de sentiments auquel ils adhéraient essentiellement, je ne sais pas s'ils se seraient crus moralement obligés de prolonger leurs subsides, mais je suis persuadé qu'ils l'auraient fait, et je les estimerais peu, si je pensais qu'en pareil

cas ils croiraient avoir assez fait déjà. Mais de la sympathie partielle qu'ils éprouvent pour vos opinions, et de l'admiration très réelle qu'ils ressentent envers vos talents, il y a loin à cette intime solidarité d'opinions et de sentiments. C'est leur prêter, sans fondement, vos propres convictions, que de dire qu'ils se sont crus moralement obligés à faire pour vous ce qu'ils ont fait. Je ne vois, dans leur procédé, autre chose qu'un sentiment de philanthropie envers un philosophe éminent, pris au dépourvu par une persécution inattendue. Sans doute, ils ont tous les trois une haute admiration pour votre grand ouvrage. Ils le regardent comme un traité philosophique du premier ordre. Ils reconnaissent en avoir beaucoup appris ; et Grote, dont je parle le plus parce que je le connais le mieux, avoue qu'il y doit des modifications dans plusieurs de ses opinions. Grote, et probablement Molesworth, acceptent encore, aussi pleinement que vous-même, l'idée mère de vos travaux, c'est-à-dire la substitution du point de vue scientifique au point de vue religieux, et l'application aux études sociales de la méthode philosophique qui préside aujourd'hui irrévocablement à toutes les autres études. Ils pensent encore, je puis à peu près l'assurer, du moins quant à Grote, que vous avez le premier conçu la méthode positive d'une manière qui la rend propre à cette dernière extension. Il y a bien là de quoi motiver une haute estime philosophique. Mais, quant à votre manière particulière de concevoir la sociologie dogmatique, ils sont si loin de la partager, que, pour me borner à Grote, qui en est encore probablement le moins éloigné des trois, je crois savoir que, sauf la question religieuse, la plupart des doctrines sociales que vous professez sont très en désaccord avec ses opi-

nions; et, bien que cette dissidence ne l'empêche pas de rendre justice à votre haute valeur philosophique, elle importe beaucoup à l'obligation que vous lui supposez de concourir à la propagation active d'opinions sociales, dont beaucoup ne lui semblent ni vraies ni utiles à propager.

Il n'y a donc pas lieu d'accuser, en ce cas, la faiblesse des convictions actuelles. Ce n'est pas un cas de demi-conviction ni de demi-volonté ; c'est un cas de conviction très arrêtée, d'un désaccord essentiel d'opinion. Vous vous trompez davantage encore en pensant qu'un sentiment étroit de nationalité y soit pour quelque chose. Contrairement à l'opinion générale du continent, je suis d'avis qu'il y a moins de nationalité chez les Anglais que chez tout autre peuple civilisé. Ils ont aujourd'hui beaucoup moins de préjugés et de préventions nationales que les peuples du continent; on peut seulement, à cet égard, les accuser d'indifférence ; ils font peu d'attention aux autres peuples, et ignorent en général ce qui s'y fait. Mais ceux parmi eux qui ne partagent pas cette ignorance, ceux qui connaissent assez le continent pour en juger, soit par leurs études, soit par leurs voyages, ceux-là sont cosmopolites au delà de ce que vous pouvez vous imaginer; et, s'il y a des hommes dont cela est surtout et particulièrement vrai, ce sont précisément ceux à qui vous avez eu affaire.

Quant au projet de revue, et à la manière dont il fut accueilli, vos reproches retombent surtout sur moi : les autres n'ont eu dans cette affaire qu'un rôle passif. Je n'ai même parlé là-dessus qu'avec Grote, et sans le consulter, pas plus que Molesworth, sur la réponse à vous faire. Je lui ai demandé son avis sur la possibilité de pouvoir placer des actions et trouver des abonnés en

Angleterre, parce que ma propre opinion, quelque décidée qu'elle fût, ne pouvait pas vous suffire. Je ne lui ai pas seulement demandé s'il y prendrait part. Lui seul pouvait juger jusqu'à quel point cela lui convenait, tant personnellement qu'eu égard à ses opinions. Sous ce dernier rapport, j'aurais espéré que la franche explication que je vous donnai sur la question de ma propre coopération aurait suffi, et peut-être à plus forte raison à l'égard des autres. Mon hésitation fut expressément motivée sur le défaut d'un accord suffisant d'opinion. Je pense, comme alors, que l'acceptation commune du principe positif, et même un accord essentiel d'idées sur la méthode, ne sont pas une base suffisante pour une entreprise commune de propagation sociologique; sans toutefois rien prescrire à l'égard de ceux dont les opinions sociales, en tant qu'arrêtées, sont d'accord. Cette harmonie initiale est bien loin d'exister entre nous deux, pour ne rien dire des autres; sans cela aurais-je accueilli la proposition comme je l'ai fait? et la tentative que nous avons faite pour vider notre différence d'opinion sur une seule question fondamentale n'a pas été assez heureuse pour nous encourager à en entamer d'autres, ou pour faire croire que le positivisme puisse bientôt offrir au monde un système social capable de réunir tous ceux qui acceptent sa méthode.

Plus j'y réfléchis, et moins je crois à la proximité d'un résultat semblable, qui me paraît exiger plusieurs progrès antérieurs, non suffisamment effectués, et surtout un notable perfectionnement de la science positive de l'homme. Les dissidences qui existent en matière sociale entre deux penseurs consciencieux, qui se ressemblent d'aussi près que vous et moi dans leurs principes logiques, doivent tenir à ce que l'un ou l'autre n'entend

pas assez bien les lois de la nature humaine. Une connaissance plus approfondie de ces lois me paraît une condition nécessaire d'une théorie sociologique rationnelle. Personne aujourd'hui ne s'occupe convenablement de lever cet obstacle, et je crois de plus en plus que c'est là le genre de tentative philosophique par lequel un penseur bien préparé pourrait aujourd'hui rendre le plus de service, tant à la théorie qu'à la pratique sociale.

Je dois encore décharger MM. Grote et Molesworth de la responsabilité de l'allusion que j'ai faite à leurs sentiments présumés, sur ce qui constituerait à votre égard le cas de nécessité. Ils ne m'avaient pas articulé un seul mot à ce sujet, et je suis seul responsable d'une explication qui, je le vois avec peine, vous a blessé. Cependant je ne doute pas, non plus qu'alors, que j'ai exprimé leurs véritables sentiments. Je pense, certes, comme vous, qu'il serait très déplacé, de la part de qui que ce soit, de prétendre vous imposer des règles de conduite dans vos dépenses privées, et que vous êtes pleinement en droit de n'y avoir égard qu'à votre opinion propre. Cela est même presque superflu à dire. S'ils ont pris ce sujet en considération, ce n'est pas pour régler votre conduite, mais la leur. Votre jugement est définitif pour vous, le leur l'est également pour eux. Quant à leur droit de se faire une opinion là-dessus, il me semble découler nécessairement du fait même de l'intervention pécuniaire ; et je trouve très simple qu'on ne se croie pas tenu à faire, pour l'aisance d'un philosophe, ce qu'on ferait volontiers pour sa subsistance. Vous jugez très sévèrement ceux qui, « du sein de leur opulence, » émettraient un tel avis. Sans doute, tant qu'il y aura des riches, et qu'un homme possédera plus qu'un autre, sans avoir plus de mérite personnel, il y aura

toujours quelque couleur de justice à de pareilles plaintes. Pour moi, je ne les trouve nullement bien fondées. Je conçois qu'on ne compte pas avec ses amis personnels, les plus chers, ou avec celui qu'on regarderait comme son chef spirituel et maître révéré, ou même peut-être avec celui pour le jugement duquel, dans toute question de conduite, on aurait, d'après une intime connaissance personnelle, un respect et une déférence telle qu'on se reposerait aveuglément sur lui, en se dispensant de se faire une opinion propre. Mais partout où ces conditions n'existent pas, il me semble permis qu'on ait égard à la possibilité d'une économie sur les dépenses de celui qu'on veut aider, et je ne pense pas que, pour cela, on mérite l'accusation de s'immiscer à tort dans les affaires d'autrui.

Vous voyez, mon cher monsieur Comte, qu'en donnant mon avis avec une pleine franchise sur votre lettre, je ne la juge pas d'après des considérations de délicatesse arbitraire et de convention, dont je crois qu'un homme sérieux, dans un cas important, peut se dispenser. C'est le fond même de la question que nous n'envisageons pas de la même manière. Mais nous sommes d'accord sur votre droit incontestable de travailler désormais pour votre aisance privée, dussiez-vous par là retarder la suite de vos travaux spéculatifs. Vous avez bien assez fait pour n'avoir pas besoin de justification, quelque parti que vous preniez à cet égard.

J'ai fait part de votre lettre à Grote et à Molesworth, mais ils n'ont aucune participation, directe ou indirecte, à ma réponse, que je ne leur ai pas même communiquée.

Vous me demandez des nouvelles de M. et Mme Austin. Je les ai vus tous deux à Londres, où ils ont passé

après leur retour d'Allemagne. Ils se portaient alors assez bien. Ils doivent être maintenant à Paris, où vraisemblablement vous avez eu de leurs nouvelles.

Tout à vous,

J. S. MILL.

LXXXII

COMTE A MILL

Paris, le vendredi soir 23 janvier 1846.

Mon cher Monsieur Mill,

La réponse spéciale que vous avez faite, le 12 de ce mois, à ma lettre exceptionnelle du 18 décembre m'a péniblement affecté, par la manifestation du plus fâcheux désaccord qui ait encore surgi entre nous, car il concerne autant les sentiments que les idées. Après avoir lu plusieurs fois, avec beaucoup d'attention, votre soigneuse apologie de l'ensemble de la conduite tenue envers moi en Angleterre, j'ai voulu relire sans prévention ma propre lettre, dont j'avais, contre mon usage, gardé copie. Mais je dois vous déclarer franchement que, malgré vos diverses indications, ce nouvel examen n'a finalement abouti qu'à confirmer, sur tous les points essentiels, ma sévère condamnation philosophique. Quoique je regrette d'agiter encore un sujet

que je croyais épuisé, vos principales remarques exigent de moi certaines explications définitives qui vous sont exclusivement destinées, à moins que leur communication confidentielle ne vous semble spécialement utile.

Je ne puis d'abord ni accepter l'erreur de fait que vous me supposez, ni me dispenser de vous attribuer, à cet égard, une véritable erreur de principe. Car M. Grote m'est assez connu personnellement pour que je n'ai jamais pu me faire aucune grave illusion sur sa vraie disposition philosophique et politique, d'après laquelle j'ai dû présumer que celle de mes deux autres patrons n'était pas beaucoup plus avancée; je les ai toujours regardés comme n'ayant pas encore abandonné suffisamment la métaphysique révolutionnaire, quoiqu'ils aient tous commencé à sentir déjà la portée essentielle, à la fois mentale et sociale, du positivisme systématique. Vos explications spéciales sur le degré effectif de leur adhésion à la nouvelle philosophie ne m'ont donc fait éprouver aucun désappointement; et, sans que vous caractérisiez nullement leurs discordances actuelles avec l'ensemble de mes convictions, je ne crois pas en méconnaître l'importance réelle. Mais les sympathies fondamentales que vous me décrivez chez eux me semblent pleinement suffire, comme je compte vous le démontrer, pour motiver la modeste protection, même continue, que leur noble conduite m'avait d'abord fait espérer.

En aucun cas, je n'ai mérité, à aucun degré, le reproche, que vous semblez m'insinuer, de méconnaître l'inévitable existence des grandes fortunes, ni même l'indispensable office que remplit journellement leur haute intervention sociale. Je crois seulement que vous

avez, en général, une trop faible idée des obligations morales qui leur sont propres, et spécialement des devoirs des riches envers les penseurs, surtout dans le milieu actuel. Le plein accord spontané dont vous faites la condition préliminaire de la protection due à la pensée par la richesse conviendrait à peine à l'état normal vers lequel tend la société moderne. Appliqué à l'état présent, ce procédé équivaudrait à n'encourager les travaux qui doivent conduire à la solution du grand problème que lorsqu'il sera complètement résolu ; c'est-à-dire quand les patronages privés y auront perdu leur principale importance et leur mérite essentiel. Car aujourd'hui le but capital consiste précisément à instituer de véritables convictions systématiques, susceptibles de fixité et d'universalité : voilà surtout ce qui nous manque maintenant ; ceux qui croient déjà y être assez parvenus se font autant d'illusion sur leur propre situation que sur celle du public. Toute élaboration philosophique qui tend évidemment vers un tel résultat, en se caractérisant d'après une constante cohérence logique, doit donc être soigneusement encouragée par tous ceux qui en ont admis la méthode générale et le principe fondamental, malgré ses graves dissentiments partiels avec les opinions actuelles de ces appréciateurs ; les naissantes convergences méritent alors beaucoup plus d'attention que les divergences transitoires ou secondaires. Aucune doctrine sérieuse ne saurait, j'ose le dire, réellement satisfaire aujourd'hui aux conditions d'assentiment total qui vous semblent indispensables pour donner droit à une protection suivie. Il n'y a maintenant que des systèmes éphémères qui puissent, d'après leurs vaines promesses, déterminer, par l'entraînement des passions, l'apparence passagère d'une telle pléni-

tude d'accord. Voilà, sans doute, pourquoi le saint-simonisme, le fouriérisme, et d'autres aberrations équivalentes, ont trouvé, de nos jours, tant d'actifs encouragements, pendant que le positivisme en obtient si peu. Mais ce contraste, trop naturel chez les appréciateurs vulgaires, convient-il aussi aux juges d'élite ? Quand l'entière concordance que vous exigez pourra se réaliser habituellement entre quelques personnes indépendantes, le grand problème de notre temps se trouvera aussitôt résolu ; car on ne voit pas ce qui alors empêcherait l'adhésion de s'étendre rapidement à tous les esprits actifs et consciencieux. C'est surtout parce que l'accord véritable n'est maintenant possible que sur les notions fondamentales que la convergence reste nécessairement bornée à un petit nombre d'adeptes. Vous reconnaissez expressément que mes patrons admettent les bases intellectuelles, soit logiques, soit scientifiques, de la philosophie positive, et même la tendance générale à organiser la société suivant ce régime mental ; dès lors, quelles que soient envers moi leurs divergences actuelles sur la réalisation spéciale d'une telle organisation, je persiste à regarder leur adhésion comme suffisante pour constituer l'obligation morale que je leur ai représentée, de ne pas laisser entraver mon élaboration philosophique d'après une infâme persécution. Peut-être même ce sentiment naturel n'est-il neutralisé, chez deux d'entre eux, que par les préoccupations particulières qu'inspirent trop souvent les travaux personnels, et qui disposent à voir avec indifférence, sinon avec quelque secret plaisir, la compression des idées rivales. Quoique le troisième protecteur me soit inconnu, je ne serais pas étonné que son caractère franchement pratique, le dégageant davantage de toutes

préventions théoriques, lui permît de mieux apprécier les convergences fondamentales, sous des dissentiments secondaires dont il doit naturellement être moins choqué.

Cette détermination rationnelle du juste degré d'accord préalable qu'exige aujourd'hui la protection temporelle des travaux philosophiques me semble trop importante pour que je doive négliger l'heureuse occasion qui s'offre ici de l'éclaircir indirectement sous un nouvel aspect décisif, en examinant votre opinion sur la coopération actuelle à la revue positive si sagement projetée par M. Littré.

A ce sujet, je regrette d'abord que vos obligeantes démarches personnelles aient été trop peu conformes à nos intentions essentielles, que j'aurai sans doute mal expliquées. Ce n'étaient point des abonnés que nous cherchions en Angleterre, ni même des actionnaires proprement dits, disposés à placer des fonds dans une entreprise productive; rien de tout cela n'obligeait à s'adresser hors de la France. Nous ne demandions à l'Angleterre, pour cette nouvelle revue, que quelques véritables protecteurs, décidés à risquer des capitaux à la poursuite d'une belle expérience sociale, conforme à leurs convictions fondamentales. Voilà ce que la trop faible concentration des fortunes, et surtout la mesquinerie des habitudes privées, ne nous permettait guère d'espérer en France ; c'est seulement à cette fin que nous réclamions l'assistance anglaise, malgré notre persuasion antérieure du peu de sympathie qu'inspirerait un tel projet au public britannique. Il est fâcheux que vos amicales tentatives n'aient pas été ainsi dirigées.

Quant à la précieuse coopération philosophique que

j'avais personnellement espérée de vous, permettez-moi, mon cher monsieur Mill, de vous déclarer, avec ma franchise accoutumée, que je ne trouve nullement fondés vos motifs de refus. Vous les tirez surtout d'une insuffisante convergence de doctrines, malgré une pleine conformité de méthodes. Pour mieux caractériser nos dissidences actuelles, vous rappelez notre discussion de 1843 sur la question des femmes, et vous en attribuez l'avortement à ce que l'un de nous deux entend trop peu la vraie théorie de la nature humaine, dont l'étude préalable vous semble encore attendre des perfectionnements essentiels, avant qu'une telle collaboration devienne possible. Toute cette appréciation me paraît exiger une rectification fondamentale que je vais entreprendre sommairement.

Du point de vue subjectif, on aperçoit aisément qu'une entière unité de doctrine ne peut jamais régner. A quelque régularité mentale que doive parvenir l'humanité, les différences d'organisation, d'éducation et de situation exerceront toujours assez d'influence pour déterminer, sur beaucoup de questions secondaires, d'habituels dissentiments, comme nous l'indique déjà l'état des sciences les plus avancées, sans excepter les études mathématiques. Toutefois, quand la transition révolutionnaire aura convenablement cessé, il s'établira certainement beaucoup plus de convergence dogmatique qu'il n'en peut exister aujourd'hui envers toutes les notions quelconques qui intéressent réellement l'harmonie finale de la société moderne. On devra devenir alors plus exigeant sur les conditions habituelles de la coopération philosophique, à mesure qu'elle sera destinée à des questions plus spéciales et plus immédiates. Mais, pour préparer cet état normal,

il serait déraisonnable de prescrire aujourd'hui le même degré de communion mentale que comportera sa réalisation ultérieure ; car cela n'est maintenant ni possible, ni indispensable.

Votre mesure trop rigoureuse me semble, à cet égard, involontairement tirée du type ancien, où la nature théologique de la doctrine imposait à tout prix l'obligation d'une étroite convergence spéciale, sans laquelle tout le système des croyances se trouvait journellement compromis ; encore cette condition ne se rapporte-t-elle qu'à l'installation sociale du régime catholique, et non à son élaboration initiale. Envers la systématisation positive, la conformité spontanée des méthodes permet de moins s'attacher à l'identité artificielle des doctrines actuelles. Sans dépasser le degré d'adhésion au positivisme que vous reconnaissez chez mes patrons, on doit aujourd'hui se regarder non seulement, suivant mon indication antérieure, comme moralement obligé d'en protéger l'essor, mais même comme capable aussi d'y coopérer philosophiquement. Cette active collaboration n'exige, en effet, que la commune admission de la méthode fondamentale et de la théorie générale d'évolution, complétée par la loi hiérarchique. En termes plus précis, on peut réduire maintenant ces conditions d'accord vraiment indispensables aux cinq points essentiels que formule Littré en achevant son admirable appréciation de mon grand ouvrage. Or, sur tout cela, vous êtes certainement, ainsi que ces trois messieurs, en plein accord avec Littré et moi. Cette communion fondamentale suffit pour concourir très utilement à une publication dignement systématique, où, sans aucune pédantesque discipline, doivent souvent surgir aujourd'hui d'intéressantes discussions mutuelles sur

les diverses applications essentielles des principes communs à tous les collaborateurs. Bien loin de nuire à l'ascendant actuel de la revue positive, ces utiles débats tendraient autant à augmenter son influence publique qu'à éclaircir et perfectionner les doctrines ainsi examinées. Comme directeur de cet ouvrage périodique, je n'hésiterais jamais à y admettre tout travail, convenablement conçu et exécuté, qui adhérerait réellement aux bases essentielles ci-dessus mentionnées, quelque opposé qu'il fût d'ailleurs à mes convictions les mieux établies, et même sans m'en réserver toujours l'examen, surtout immédiat, que je pourrais souvent laisser aux lecteurs. Je ne crois pas qu'une telle conduite tendît aucunement à énerver mon action philosophique par un dangereux éclectisme ; elle me semblerait, au contraire, très propre à mieux atteindre la grande destination, mentale et sociale, de la revue projetée. Lors même que je croirais devoir y écarter ou ajourner certaines discussions comme inopportunes ou prématurées, ce serait toujours à ce seul titre que je motiverais publiquement ma décision, jamais fondée sur le défaut de convergence spéciale des travaux vraiment surbordonnés aux fondements indispensables. Malgré le mauvais accueil initial de notre projet de revue positive, une entreprise aussi conforme aux principaux besoins actuels ne tardera pas, sans doute, à être mieux appréciée : j'ai donc cru devoir utiliser cette occasion de caractériser l'esprit sérieusement libéral suivant lequel je suis décidé à la diriger, en laissant un libre cours public à toute sage controverse intérieure qui, respectant toujours les principes, affecterait seulement leurs conséquences quelconques.

En ce qui concerne notre fraternelle discussion de

1843, je ne puis, mon cher monsieur Mill, accepter la parité d'alternative qui vous dispose à laisser indécis auquel de nous deux doit convenir le reproche d'insuffisante connaissance de la vraie nature humaine, que suppose, en effet, un tel dissentiment. Je n'hésitai pas alors à vous avertir que votre préparation scientifique avait trop exclusivement embrassé les spéculations inorganiques et mathématiques, sans être assez complétée par une suite convenable d'études et de méditations biologiques. Ayant moi-même pleinement accompli, jadis, cet indispensable préambule, je me permis de vous le recommander spécialement, et d'y rapporter notre dissidence sur ce grand sujet, envers lequel j'avais d'abord pensé comme vous avant d'avoir achevé mon éducation philosophique. Je persiste plus que jamais dans une telle conviction logique. Ma certitude d'avoir mieux satisfait à ces conditions préalables me semble, d'ailleurs, fortifiée par la conformité essentielle de ma doctrine à cet égard avec l'ensemble des opinions résultées de l'expérience universelle.

Quand la plus haute théorie se trouve ainsi conduite spontanément à sanctionner les notions vulgaires, sans aucune impulsion routinière, et à l'abri de toute prévention systématique, cet accord constitue un symptôme de réalité, contre lequel il faudrait réunir de bien puissantes démonstrations pour en infirmer l'autorité.

Toutes les présomptions raisonnables me semblent donc ici se combiner en ma faveur. Si, en général, l'adhésion de Littré au positivisme est réellement plus complète et plus explicite aujourd'hui que la vôtre, je n'hésite point à expliquer surtout cette différence philosophique entre deux éminents penseurs par la nature propre de leur principale préparation scientifique, inor-

ganique chez l'un et biologique chez l'autre. Vous me semblez donc ériger ici, en obstacle inhérent à la situation actuelle de l'esprit humain, une lacune qui vous est essentiellement personnelle. Ce n'est pas que l'étude de notre nature individuelle ne réclame encore d'immenses perfectionnements scientifiques et même logiques. Mais, telle que l'a instituée la biologie actuelle, elle me paraît assez avancée, déjà, pour permettre aux penseurs bien préparés d'aborder directement l'ensemble des saines spéculations sociologiques, qui seul peut imprimer à la vraie philosophie moderne son caractère définitif.

Votre appréciation prolonge beaucoup trop l'évolution préparatoire, qui, en chaque grande catégorie théorique, devait surtout consister en une simple ébauche générale, d'après laquelle l'esprit positif devînt apte à monter au degré suivant de l'initiation logique, afin d'atteindre convenablement la situation normale où il pourra fonder, sur chaque sujet, des doctrines vraiment finales. Si vos scrupules étaient légitimes, ils deviendraient applicables à la chimie, à la physique, et même à la mathématique, comme à la biologie; de manière à ajourner extrêmement l'essor dogmatique de la sociologie: car, au fond, aucune de ces sciences préliminaires n'a pu encore offrir un état satisfaisant. Mais, loin que leur commune imperfection autorise nullement à retarder l'institution systématique des études sociologiques, elle doit pousser à la hâter; car c'est de là surtout que proviendra le perfectionnement philosophique des diverses études scientifiques.

Tout notre régime provisoire de spécialité dispersive doit disparaître par la fusion des différentes théories partielles dans la nouvelle philosophie générale qui, du

point de vue social, imprimera à chaque section de la grande élaboration abstraite sa vraie constitution finale. C'est surtout la biologie qui devra, comme plus voisine, ressentir davantage cette indispensable impulsion, sans laquelle je persiste à assurer qu'elle n'acquerrait jamais assez de consistance rationnelle au point même de ne pouvoir autrement y dissiper le stérile antagonisme encore subsistant entre l'école matérialiste ou physico-chimique et l'école spiritualiste ou théologico-métaphysique.

Je dois aussi, mon cher monsieur Mill, vous avouer naïvement que, malgré votre autorité spéciale, je continue à penser que les préjugés nationaux ont beaucoup concouru au mauvais accueil qu'éprouva, l'an dernier, en Angleterre, notre projet de revue positive. L'unanimité que vous reconnaissez exister sur le continent quant au reproche plus profond mérité, à cet égard, par les esprits anglais, me semblerait déjà un puissant motif de présumer la réalité d'une opinion si vérifiable d'après l'observation journalière ; car, sans cela, d'où résulterait cet étrange accord au milieu de tant de dissidences ?

Mais la saine appréciation comparative de l'ensemble du passé européen confirme spontanément ce jugement empirique, en indiquant les grandes et nombreuses influences qui, depuis la fin du moyen âge, et surtout pendant les trois derniers siècles, ont dû, en tous sens, déterminer, en Angleterre, une nationalité plus intense et plus exclusive que chez aucune autre section de la famille occidentale. Votre persuasion personnelle qu'un tel esprit y est, au contraire, moins dominant que partout ailleurs ne me semble, à vrai dire, qu'une nouvelle vérification involontaire de l'opinion commune;

car une prévention enracinée sur l'excellence du caractère propre à votre nation me paraît seule pouvoir en faire ainsi méconnaître le principal défaut actuel. Le cosmopolitisme exceptionnel que vous y attribuez justement à quelques esprits avancés n'est nullement incompatible, à mes yeux, avec une telle disposition; car ce sentiment trop vague, qui conduit presque à placer de niveau les Français ou les Allemands et les Turcs ou les Chinois, ne comporte réellement qu'une respectable efficacité morale, sans pousser directement à la vraie coopération politique, qui exige le sentiment habituel d'une plus complète sympathie, à la fois mentale et sociale.

La situation fondamentale de l'élite de l'humanité réclame partout l'urgente prépondérance, non d'un insuffisant cosmopolitisme, mais d'un actif européanisme, ou plutôt d'un profond occidentalisme, relatif à la solidarité nécessaire des divers éléments de la grande république moderne, comprenant toutes les populations qui, après avoir plus ou moins subi l'incorporation romaine, ont surtout participé en commun à l'initiation catholique et féodale, et ensuite à la double progression, positive et négative, qui a partout succédé au régime du moyen âge, de façon à tendre aujourd'hui, chacune à sa manière, vers une même régénération finale. Or, je persiste à penser, après votre lettre comme auparavant, que ce sentiment indispensable de connexité et de concours reste encore plus comprimé en Angleterre que sur le continent par les préventions et animosités nationales, quoique déjà notre heureuse paix de trente ans ait beaucoup amélioré toutes les mœurs occidentales.

Une dernière explication, purement personnelle, doit

encore vous être rapidement indiquée, mon cher monsieur Mill, au sujet des économies qu'on me recommande indirectement. Ni mes amis, ni même mes protecteurs ne se croiront sans doute jamais autorisés à exiger de moi aucun compte semblable. Mais, quoique ma conduite privée n'ait pas plus besoin de justification que ma conduite publique, je dois tenir à rassurer votre sollicitude sur des craintes de tendance abusive ou exagérée qui n'auraient pas de fondement réel.

J'ai toujours jugé aussi absurde qu'inhumaine la disposition, trop commune chez les riches envers les pauvres, à concevoir les nécessités matérielles d'une manière absolue et uniforme, sans y apprécier assez les diversités individuelles, relatives, comme en tout autre cas, à l'organisation, à l'éducation, aux habitudes et même à la condition. C'est pour avoir cru apercevoir envers moi cette vulgaire tendance que je me suis, à certains égards, senti blessé par un jugement qui ne reposait point sur une suffisante appréciation personnelle. Vous qui, depuis quatre ans, connaissez exactement mon budget privé, et aussi mes lourdes charges spéciales, vous savez si, d'après le taux actuel du milieu où je vis, ma dépense habituelle a jamais pu offrir rien de vraiment déraisonnable, quand même mes goûts propres m'y auraient poussé. Il y a huit ans que j'ai atteint les modestes limites d'aisance que j'avais toujours conçues, du moins en continuant à m'abstenir des prévoyances lointaines. Or, sans vouloir jamais les dépasser, je tiens beaucoup, je l'avoue, à conserver des satisfactions aussi modérées, très inférieures à ce qu'ont obtenu la plupart de mes camarades. J'y suis attaché non seulement par une légitime habitude et par un juste sentiment de mon droit, mais surtout par l'in-

time conviction de leur tendance à faciliter beaucoup mon essor philosophique, que troubleraient trop de mesquines préoccupations journalières. C'est pourquoi je persiste à déclarer que je ne puis, ni ne veux, à moins d'une insurmontable nécessité, me restreindre à l'insuffisant revenu que me laisse une odieuse spoliation.

Depuis le début de cette année, j'ai définitivement réduit à deux mille francs, au lieu de trois mille, la pension annuelle de ma femme; j'ai aussi pratiqué une autre économie d'environ mille francs sur mes dépenses personnelles. Mais tout cela représente à peine la moitié de ce qui m'a été ravi, et pourtant je ne puis réellement me restreindre davantage sans tomber dans la gêne, ou plutôt dans la détresse. Jugez par là si je puis raisonnablement éviter de chercher quelques ressources supplémentaires, quoique mon élaboration philosophique doive certainement en souffrir. Ces commodes conseils d'économie ne sauraient donc empêcher la responsabilité définitive d'une telle perturbation de peser sur tous ceux qui, de diverses manières, m'ont retiré, sans motif légitime, la juste protection qu'ils m'avaient d'abord accordée, et dont je me plairai toujours à proclamer avec reconnaissance l'heureuse influence initiale.

Mes passagères tribulations me laisseront d'ailleurs, comme philosophe, une pénible impression permanente, en rappelant une douloureuse expérience sociale qui témoigne combien nos riches, même les mieux disposés, se trouvent aujourd'hui, par leurs vues étroites et leurs sentiments mesquins, au-dessous de la grave situation que leur prépare un prochain avenir, dans l'inévitable lutte qu'ils auront à soutenir contre les

prolétaires. Les penseurs, maintenant si dédaignés, en s'efforçant alors, suivant leur noble devoir, d'adoucir autant que possible ce terrible conflit, auront ainsi à oublier leurs justes griefs spéciaux, en même temps qu'à contenir l'exaspération trop excusable des classes inférieures. En laissant échapper toute heureuse occasion d'instituer une salutaire alliance entre la pensée et la richesse, on dirait que même les plus avancés de nos grands désirent secrètement l'indéfinie prolongation du *statu quo* actuel, où l'anarchie mentale les dispense de toute large obligation morale ; ils repoussent instinctivement l'indispensable avènement d'un vrai pouvoir spirituel, dont l'ascendant irrésistible les assujettirait à une juste observance habituelle des devoirs sociaux qu'ils font aujourd'hui dégénérer en une vague et stérile philanthropie. Mais un aveugle égoïsme leur cache les dangers propres à cette situation transitoire, qui ne peut leur convenir qu'autant que la force leur restera pour éluder essentiellement les légitimes réclamations des prolétaires. Or, cet équilibre précaire ne saurait durer que jusqu'à ce que ces irrécusables demandes aient pu acquérir une consistance vraiment systématique, sous la direction rationnelle du positivisme, dont telle sera la plus immédiate destination active, comme je crois l'avoir démontré dans mon sixième volume.

Peut-être les riches regretteront-ils alors d'avoir mal agi envers les philosophes, qui devront protéger leur existence sociale contre une ardente réaction populaire.

Tout à vous,

Ate Comte.

LXXXIII

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 28 mars 1846.)
(Lu le mardi 7 avril.)
Réponse le mercredi 6 mai.)
(Ecrit, en outre, le lundi 10 août, au sujet du silence exceptionnel.)

India House, le 26 mars 1846.

Mon cher Monsieur Comte,

Je n'ai pas jugé nécessaire de répondre promptement à votre lettre du 24 janvier. Il m'a semblé inutile de prolonger la discussion sur le sujet spécial de votre lettre. Nous avons suffisamment fait connaître l'un à l'autre notre façon de penser. Cette communication n'a nullement diminué la divergence qui existait d'abord, et qui concerne, comme vous avez reconnu, les sentiments autant que les idées et les principes. Je bornerai donc ma réponse à quelques explications sur ce qui, dans votre lettre, me regarde personnellement, sans quoi vous pourriez croire que j'accepte vos observations comme fondées, ou que je les repousse sans raison aucune, ne pouvant y répondre.

D'abord, il est certain qu'il n'y a pas eu, comme vous semblez le croire, de malentendu sur la nature de la coopération pécuniaire que vous espériez obtenir en Angleterre pour le projet de revue. Vous avez alors très clairement expliqué la nature du projet, et indiqué les

ressources pécuniaires nécessaires pour le mettre en exécution. Votre lettre a été soumise à MM. Grote et Molesworth. Ils ont dû croire, et ils ont certainement cru, en effet, que cela équivalait à leur faire la proposition de fournir eux-mêmes les fonds, en tout ou en partie. J'ai ensuite demandé spécialement à M. Grote son avis sur la possibilité d'obtenir ces fonds, et c'était l'inviter, autant que je trouvais convenable de le faire, à se prononcer sur sa coopération personnelle. Il s'en est abstenu en pleine connaissance de cause.

En second lieu, je ne dois pas passer sous silence quelques-unes de vos observations sur l'intensité particulière que vous attribuez aux préjugés nationaux en Angleterre. Votre opinion à cet égard, loin d'être aucunement affaiblie, vous conduit à ne voir dans ma persuasion contraire qu'un nouvel exemple du fait que vous croyez signaler, puisque, dites-vous, une prévention nationale sur l'excellence du caractère propre à la nation anglaise, vous paraît seule pouvoir en faire ainsi méconnaître le principal défaut actuel. Vous me pardonnerez si je dis que la supposition que vous faites à mon égard est propre à faire sourire tous ceux qui connaissent un peu la tournure habituelle de mes idées et de mes sentiments. Je suis depuis longtemps dans une espèce d'opposition ouverte contre le caractère national anglais, qui, à plusieurs égards, m'est antipathique, et à qui je préfère, à tout prendre, le caractère français, allemand ou italien. Vos propres expressions témoignent assez combien je sens plus profondément que vous les défauts du caractère anglais, puisque vous regardez comme le plus grand de ses défauts les préjugés nationaux, tandis que moi je lui en trouve d'autres plus graves, plus fondamentaux, et surtout plus difficiles

à corriger. Je crois au reste que, sans devenir suspect de prévention nationale, on peut faire beaucoup moins de cas que vous ne faites de l'opinion générale du continent en pareille matière.

Il est fort naturel que les étrangers se trompent sur le caractère d'un peuple : le nôtre, très peu expansif, offre moins de prises à l'observation qu'un autre ; et comme les peuples continentaux se ressemblent beaucoup plus entre eux qu'ils ne ressemblent aux Anglais, ils doivent se comprendre mieux, et se juger mutuellement avec moins d'inexactitude qu'ils ne jugent l'Angleterre. Pour moi, qui, depuis ma première jeunesse, me suis occupé d'étudier le caractère anglais, j'aurais peine à vous dire combien les observations faites là-dessus par les étrangers les plus éclairés, même quand elles sont justes, me semblent superficielles, et jusqu'à quel point, même lorsqu'il y a lieu à des critiques sévères, toutes celles que je lis me paraissent manquer le but, en donnant une interprétation française ou allemande à des phénomènes anglais. On donne aux Anglais également des défauts et des qualités qu'ils n'ont pas ; souvent ceux qu'on leur donne sont l'exact contraire de ceux qu'ils ont réellement.

Pour en venir maintenant à l'explication que vous donnez de nos différences d'opinion sur la seule question biologique et sociale que nous avons expressément discutée en sens contraire, celle de la prétendue infériorité intellectuelle des femmes. Vous vous rendez raison de ce dissentiment par l'insuffisance de mes études et de mes méditations biologiques. Je pense qu'il y a, sous ce rapport, quelque malentendu. Je ne crois pas avoir moins étudié la biologie que toutes les autres sciences fondamentales. Je crois la connaître à

peu près aussi bien. Je connais assez bien la méthode et les principales généralités de toutes, y compris la biologie. Peut-être même je me tiens plus au courant des derniers progrès de cette science que de ceux des autres. Quant aux méditations, c'est surtout, chez moi, sur les questions biologiques qu'elles portent. Mais enfin, que mes connaissances anatomiques et physiologiques répondent ou non à l'idée que vous vous en faites de votre point de vue, il m'est également, du mien, permis de croire que j'ai plus étudié et mieux apprécié, à certains égards, la théorie des phénomènes intellectuels et moraux que vous n'avez dû le faire, vu le mépris que vous professez pour la psychologie, dans laquelle vous comprenez toute étude directe des phénomènes mentaux en faisant abstraction de leurs conditions organiques. Donc, en supposant, de votre part et de la mienne, une chance égale d'insuffisante compétence, je croyais avoir fait la part, sans prévention aucune, de nos points de vue respectifs. Je pense que j'aurais pu réclamer pour moi-même la supériorité de chances, à aussi bon droit que vous la réclamez pour vous : et même à meilleur droit peut-être, puisque, de mon côté, je ne méprise pas vos avantages, comme vous méprisez les miens ; je m'occupe, au contraire, de me les donner à moi-même, en augmentant, autant que possible, mes connaissances biologiques, ce qui, je le remarque par parenthèse, au lieu d'affaiblir mes convictions antécédentes, n'a tendu jusqu'ici qu'à les fortifier. Quant à l'appui que vous croyez tirer de la concordance entre vos conclusions philosophiques et l'opinion vulgaire, il me semble que l'existence d'une opinion ne peut en faire présumer la vérité que dans le cas où l'on ne pourrait donner d'autre explication rai-

sonnable, de son existence, comme vous le reconnaissez vous-même par rapport aux opinions religieuses, et dans bien d'autres cas encore.

Quoi qu'il en soit, je tends de plus en plus à faire de l'étude des fonctions intellectuelles et morales ma principale occupation philosophique, en la menant toutefois, comme vous le conseillez, de pair avec les spéculations sociales : car je reconnais pleinement qu'on ne peut pas connaître l'homme individuel en faisant définitivement abstraction de la société, dont il est indispensable de savoir apprécier philosophiquement les diverses influences. Toutefois, je persiste à croire que la sociologie, comme science, ne peut plus faire aucun progrès capital, sans s'appuyer sur une théorie plus approfondie de la nature humaine. La force des circonstances peut amener des améliorations pratiques importantes, mais la théorie sociologique ne me parait comporter actuellement que des progrès secondaires, tant qu'on ne s'occupe pas en même temps de perfectionner la théorie intellectuelle et morale de l'homme. Je tâche de payer mon tribut à ces progrès secondaires par le traité d'économie politique dont je m'occupe, et qui s'avance rapidement. Après cela, je destine mes principaux efforts à cette autre grande tentative, et je me propose bien de ne négliger aucun genre d'études qui puisse me rendre plus propre à la poursuivre.

L'élection annuelle d'examinateur doit avoir eu lieu : quel en a été le résultat ? Aurait-on réparé l'injustice commise envers vous ? ou est-ce un parti pris que d'y persévérer ?

Tout à vous,

J. S. Mill.

LXXXIV

COMTE A MILL

Paris, le mercredi soir 6 mai 1846.

Mon cher Monsieur Mill,

Votre dernière lettre me détermine à ne pas insister davantage, du moins quant à présent, sur un sujet très important sans doute, et même actuel, mais envers lequel l'expérience m'apprend qu'il faut renoncer à tout espoir immédiat d'un suffisant accord entre vous et moi.

Le noble essai d'un digne patronage systématique qui fut commencé envers moi en 1844 m'avait conduit à penser que le moment était venu d'instituer, par un premier exemple décisif, une sorte de généreuse solidarité entre les penseurs et les riches, qui pût garantir une indispensable liberté philosophique contre les attentats oppressifs des coteries dominantes. Sans un tel but général, je me serais borné, dès le début, à combler les embarras passagers que me suscite une infâme spoliation, en recourant seulement, comme je le fais aujourd'hui, à mes amis personnels. Mais l'importante garantie sociale que je me suis efforcé d'introduire à cette occasion, quoique vraiment appropriée aux principaux besoins de notre temps, ne pouvait naturellement avoir d'efficacité réelle que par une pleine spontanéité

de ses divers coopérateurs. L'événement me prouve que cette condition fondamentale n'est pas encore assez remplie, du moins dans le cercle très restreint de mon action immédiate.

Que cela tienne à une insuffisante élévation de sentiments, ou à l'importance exagérée qu'on accorde à d'inévitables dissidences secondaires, je reconnais maintenant la nécessité d'ajourner cette nouvelle tentative philosophique, dont les appuis indispensables sont jusqu'ici trop peu préparés. Mais, vu l'utilité réelle d'un tel projet, je me réserve de le reprendre plus ou moins prochainement, sous un aspect général, et avec tous les avantages de la publicité directe, en écrivant, pendant quelque intermittence de ma grande élaboration philosophique, un court opuscule spécial *sur les devoirs actuels des riches envers les penseurs*, sans y faire d'ailleurs aucune allusion fâcheuse à l'événement privé qui m'en a suscité l'occasion initiale.

Quant au projet de revue positive, que je persiste à regarder comme ayant été trop vulgairement apprécié jusqu'ici, je suis tout disposé, ainsi que M. Littré, à m'occuper de sa réalisation aussitôt que l'importance en aura été assez sentie dans un milieu quelconque. Ce temps est peut-être moins éloigné que nous ne pouvions le croire, si j'en juge du moins par un concours spontané de récents symptômes favorables à la saine appréciation du positivisme systématique. Parmi les indices d'une meilleure disposition des esprits d'élite dans tout l'Occident, vous remarquerez, je crois, avec autant de joie que de surprise, la noble démarche qui me vient de la Hollande, et dont la double copie ci-jointe vous donnera une idée suffisante. Des témoignages aussi complets et aussi solennels me semblent annoncer, chez certains

hommes d'élite, une disposition très voisine de celle qui ferait directement sentir la nécessité de coopérer, soit par la plume, soit par l'argent, à une sérieuse tentative d'active propagation du positivisme, d'après son application périodique au cours actuel des choses humaines, intellectuelles ou sociales. Vous apprendrez avec un juste intérêt personnel que l'épigraphe de cette honorable publication hollandaise a été puisée dans votre important traité de 1843. Ces messieurs ont choisi le fameux passage comparatif, *and, the greatest of all*, etc., qui m'a valu, au moins autant que l'astronomie sidérale, l'irrévocable rancune d'Herschel le fils.

Je vous indique d'abord cette précieuse manifestation afin de vous adoucir d'avance la triste annonce du coup affreux qui, dix jours auparavant, voua à la douleur, ou du moins à une profonde mélancolie, tout le reste de ma vie privée. Le 5 avril, j'ai vu expirer, au début de sa trente-deuxième année, l'incomparable amie à laquelle s'adressa, l'an dernier, ma lettre philosophique sur la commémoration sociale, que je vous communiquai en juillet. Maintenant que cette confidence n'appartient, hélas ! qu'à moi seul, je puis indiquer à un cœur aussi propre que l'est le vôtre à me bien comprendre, qu'il s'agissait là de mon premier et dernier amour, quoique cette affection soit d'ailleurs restée toujours, de part et d'autre, non moins pure que profonde.

Dans mon fatal mariage, il n'y avait eu, jadis, qu'une générosité exagérée, par suite d'une apparente confiance totale. Au fond, mon cœur, quoique toujours dévoré de besoins sympathiques, était exceptionnellement resté vierge jusqu'à mes premières relations avec cette éminente dame, dont la concordance organique se trouvait fortifiée par une triste conformité de situation morale,

quoique son malheur domestique surpassât beaucoup le mien, et fût, du reste, encore moins mérité.

L'invasion décisive de cette vertueuse passion coïncida, l'an dernier, avec l'élaboration initiale de mon second grand ouvrage. Vous concevez ainsi la vraie gravité d'une crise nerveuse qui jusqu'ici vous était imparfaitement connue, et dans laquelle j'ai couru un véritable danger cérébral, dont d'énergiques souvenirs personnels m'ont heureusement préservé, sans aucune vaine intervention médicale, par la seule assistance du sévère régime que j'ai introduit, à cette occasion, pour tout le reste de ma vie.

Sauf cet inévitable début, je sentais avec délices l'admirable harmonie spontanée de cette affection privée avec ma mission publique, au moment où je commençais une nouvelle carrière philosophique, où le cœur, comme je vous l'annonçai, aura désormais au moins autant de part naturelle que l'esprit lui-même.

Jusqu'alors c'était mon office social qui seul avait compensé ma fatalité domestique. Depuis un an, je voyais, au contraire, ma vie privée contribuer profondément à améliorer ma vie publique, en me faisant subir, quoique tard, une intime initiation affective, dernier complément indispensable de mon entière préparation philosophique, et sans laquelle je ne pouvais remplir assez ma mission finale pour le service fondamental de la grande régénération humaine. Ma noble et tendre Clotilde, douée des plus hautes facultés mentales et morales, était disposée à devenir spontanément, sous ma direction, ma digne collègue dans cette nouvelle phase de ma vocation sociale. Pour vous donner une idée de sa double élévation, il me suffirait de vous apprendre que, malgré les plus énergiques et légitimes

motifs personnels de maudire l'indissolubilité du mariage, elle avait, d'après mes sommaires remontrances initiales, sérieusement voué l'ensemble de sa carrière littéraire à compenser, à sa manière, les ravages moraux exercés, à cet égard, par les déplorables aberrations contemporaines d'un beau talent féminin, dont elle était, j'ose l'assurer, digne de triompher finalement.

Vous pouvez ainsi concevoir toute l'immensité de ma perte, et je puis ajouter que l'humanité n'est pas, au fond, moins cruellement frustrée, quoiqu'elle ne puisse soupçonner la vraie valeur du précieux organe qui vient de lui être ravi. A l'âge où j'avais dû renoncer déjà à tout sérieux espoir d'un véritable bonheur privé, je commençais à obtenir une incomparable félicité, que jamais je n'avais même osé rêver ! La voilà brusquement détruite, au moment où les vexations de sa famille allaient déterminer mon éternelle amie à se rapprocher davantage de moi !...

Il m'a fallu toute la puissance de mes convictions philosophiques contre le suicide, fortifiée du sentiment fondamental de la haute mission sociale qui me reste à remplir, pour survivre sans hésitation à une telle catastrophe. M. Lewes, qui m'a vu le lendemain, pourra vous dire combien il m'a trouvé déjà ferme et résigné, puisque je n'ai pas même contremandé ainsi le rendez-vous spécial que je lui avais assigné quelques jours auparavant.

Cette horrible épreuve m'a aussi permis de mesurer l'inaltérable consistance actuelle de ma santé cérébrale, qui, après avoir résisté à un pareil coup, se trouve certes à l'abri de toute atteinte ultérieure. Mais je sens profondément, et de plus en plus, que l'âge des pas-

sions privées vient de se terminer pour moi : il ne pouvait mieux finir. Je ne puis espérer d'autres satisfactions intimes que celles résultées du culte assidu des purs et nobles souvenirs que me laisse à jamais cette incomparable année de vertueuse tendresse réciproque. La vie publique doit désormais employer seule tout le trésor de saintes affections qui s'est ainsi développé en moi. Sous ce rapport, j'ose dire que je n'ai rien perdu d'essentiel qu'une noble assistance sociale. Le perfectionnement fondamental dû à l'évolution décisive de la vie affective était déjà réalisé suffisamment ; j'espère qu'il portera d'assez grands fruits pour que j'en puisse faire un digne hommage solennel à la mémoire adorée.

Son admirable modestie avait enfin accepté la dédicace publique d'un ouvrage où sa douce influence eut tant de part involontaire. Notre irrévocable séparation ne saurait me dégager de cet heureux devoir. Il me fournira une transition précieuse de ma douleur à mon travail. En y expliquant convenablement, aux êtres dignes de la bien comprendre, cette puissante stimulation des sentiments publics par les affections privées, j'aurai d'ailleurs l'occasion d'indiquer sommairement au monde la portée de la perte inaperçue qu'il vient de subir.

Ma principale joie personnelle consisterait maintenant à obtenir que son nom devînt enfin inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante.

Pour vous indiquer à quel point je domine déjà mon irrévocable mélancolie, il me suffira de vous dire que je viens de reprendre au même lieu mon cours public du dimanche, interrompu en février par la démolition de la salle où je le faisais depuis quinze ans. J'y donne cette année, sans aucune opposition du gouvernement,

et à la grande satisfaction de mon auditoire, une extension plus considérable et une physionomie plus prononcée à mon préambule philosophique, auquel je consacrerai encore cinq séances de deux ou trois heures, quoiqu'il en ait eu quatre avant la suspension. Cet ensemble de neuf séances me permet, comme vous le sentez aisément, une sommaire exposition vraiment suffisante de l'esprit fondamental, à la fois philosophique et politique, propre au positivisme systématique.

Afin de la mieux animer, j'y ai pris ouvertement l'offensive contre les métaphysiciens, soit psychologues, soit idéologues, mais surtout contre les premiers, qui aujourd'hui dominent ici. Continuer, après Voltaire et Diderot, la guerre spéciale et directe contre la théologie, c'est maintenant, en France, s'acharner sur un cadavre, ou du moins sur un agonisant.

Il n'en est pas de même, à beaucoup près, du déisme psychologique, qui seul maintient encore, chez les têtes actives, les bases fondamentales de l'esprit religieux, tout en ruinant, par son inconséquence caractéristique, ses vraies conditions sociales. Mon attaque générale a déjà retenti assez pour forcer ces insolents personnages à rompre enfin le silence concerté par lequel ils voudraient étouffer l'influence de mes travaux, au moins dans la sphère de la presse périodique, essentiellement soumise encore à leur ascendant habituel. Un de leurs principaux organes prépare, pour la *Revue des Deux Mondes*, un examen développé de mon grand ouvrage, sans être arrêté par le souvenir de l'éminent travail de Littré. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ma résolution naturelle de maintenir, envers cette nouvelle appréciation française, mon heureux ré-

gime d'abstinence littéraire, dont j'ai fait, en faveur de l'autre, une exception si méritée. Mais, sans même m'en enquérir aucunement, je serai bien aise qu'il s'élève, à ce sujet, dans notre revue la plus répandue, une discussion propre à propager beaucoup la lecture, ou du moins la connaissance, de mon livre fondamental.

Le dernier numéro de cette revue contient, de Littré, un important article, que je lui ai promis de lire, sur son audacieuse critique radicale de la prétendue sagesse créatrice, en ce qui concerne l'organisme animal, et surtout humain, à propos de la *Physiologie* de Müller.

Cette remarquable publication me semble très propre à indiquer aux Anglais le vrai degré de liberté philosophique dont la France jouit aujourd'hui, sans aucun exemple antérieur ni extérieur, par l'heureux concours de l'insouciance officielle avec l'indifférence populaire. Un tel article ne fait réellement courir aucun danger quelconque à son auteur, ni dans sa juste considération publique, ni même dans sa position légale comme membre rétribué d'une commission historique. Ainsi qu'il me le disait tout à l'heure, il suffit ici aujourd'hui d'oser convenablement tenir un pareil langage pour que personne ne puisse vraiment l'empêcher, même dans une revue qui est, à beaucoup d'égards, dévouée au gouvernement. Les philosophes qui se plaindraient des entraves extérieures n'auraient donc chez nous qu'à reconnaître involontairement leur défaut de courage intérieur, ou de convictions arrêtées. Il est certainement fort regrettable qu'une insuffisante appréciation des caractères et des besoins propres à la situation actuelle ne permette point aux puissants particuliers anglais d'utiliser, dans l'intérêt commun de l'Occident, cette heureuse propriété du milieu français, pour cons-

tituer un digne organe périodique de la véritable émancipation mentale. Un tel avantage nous est assez radicalement inhérent pour qu'il doive essentiellement résister à tous les orages politiques qui peuvent prochainement survenir ici, quoiqu'il fût exposé à quelque altération passagère, en cas d'ascendant éphémère soit des chrétiens, soit surtout des déistes.

La cordiale sollicitude exprimée, à la fin de votre lettre, sur ma situation personnelle, m'oblige à ne pas terminer sans vous donner, à ce sujet, quelques sommaires indications spéciales, qui compenseront assez mon long silence antérieur. Mes embarras immédiats sont vraiment graves, depuis que j'ai accompli les économies mentionnées dans ma lettre de janvier, et au delà desquelles commencerait pour moi la détresse réelle, que j'ai résolu d'éviter, à moins d'impossibilité totale.

La douloureuse catastrophe qui vient de frapper mon cœur a même exercé, sous cet aspect financier, une petite réaction nouvelle, en suscitant un puissant obstacle moral à une autre réduction de quatre ou cinq cents francs que je comptais encore faire bientôt, sans aucune gêne sérieuse, sur le prix annuel d'un appartement trop considérable pour mes seuls besoins, mais auquel se rattachent maintenant des souvenirs qui constituent à jamais la plus précieuse partie de mes intimes richesses. Quoi qu'il en soit, vous concevez que cette condition accessoire aggrave réellement bien peu les principales difficultés matérielles de ma situation temporaire, qui déjà me forçait, pour d'autres motifs vraiment insurmontables, de recourir à l'assistance actuelle de mes amis personnels. Sauf cette pénible nécessité, je n'ai d'ailleurs aucune inquiétude sérieuse

sur mon avenir. La démission qui avait fait vaquer, en septembre, le poste de directeur des études polytechniques a été retirée à temps par le titulaire, en sorte que le conseil dirigeant n'a eu nullement à voter sur ma candidature officielle à cet égard, ni au sujet des mutations consécutives.

Mais j'ai de plus en plus la certitude morale que ce corps est très disposé maintenant à réparer, dès la première occasion opportune, l'iniquité commise envers moi, et qui ne fut, comme je vous l'expliquai alors, qu'une sorte de surprise légale, imprévue même pour mes ennemis. D'ailleurs, la plupart de ceux qui votèrent là contre moi, sauf quatre ou cinq agents ou complices dévoués du *sultan de l'Observatoire*, ont changé de disposition, d'après le mauvais effet qu'a produit cette spoliation, soit chez la jeunesse polytechnique, soit auprès de tous les juges impartiaux et respectables.

La rare modération que j'ai su obstinément conserver, en un cas où j'avais tant de droits à éclater publiquement, comme mes ennemis l'avaient présumé, a beaucoup contribué à consolider et développer ces tendances favorables. Dès la consommation de cette infamie, vous savez que je ne me suis pas regardé comme définitivement proscrit. Fort du suffrage solennel de mes chefs, auxquels seuls j'ai dû en appeler jusqu'ici, on me voit attendre avec patience la seule décision vraiment finale, celle qui résulterait d'une occasion offerte à la réparation. Si alors l'injustice se consommait, j'invoquerais dignement une opinion publique qui serait alors mon unique ressource ; mais je ne l'en occuperai pas auparavant, dussé-je attendre longtemps encore.

Du reste, tout le monde s'attend ici à ma prochaine réintégration, peut-être même assez tôt pour faire, en

juillet, les examens de 1846. Cela ne dépend que de la démission attendue du septuagénaire dont je vous ai parlé. Quant à l'intrus qu'on m'a substitué, je ne désire nullement qu'on établisse, en l'écartant pour moi, un nouvel exemple fâcheux de l'instabilité inhérente à cette sotte formalité de réélection annuelle, et j'espère qu'on le gardera tant que son service ne méritera pas l'exclusion. Si cela retarde peut-être un peu ma propre réintégration, j'y gagnerai, par la justice, plus de facilité à obtenir l'inamovibilité, que je veux demander personnellement aussitôt que je serai réinstallé. Je conserve, d'ailleurs, toutes mes espérances antérieures quant aux deux autres postes polytechniques dont je vous parlai auparavant. Tout le monde convient que j'ai plus de droits que personne à chacune de ces trois places, dont le revenu est presque identique. Mais, envers toutes trois, il faut que j'attende sans impatience une vacance qui ne dépend pas de moi.

Ainsi mon heureuse insouciance philosophique est, au fond, très légitime quant à l'avenir. Pour le présent, qui seul m'embarrasse réellement, mes douces préoccupations de cœur m'ont rendu, entre autres services essentiels, fort peu sensible, depuis un an, à des atteintes qui autrefois m'auraient beaucoup troublé passagèrement ; et vous concevez qu'une diversion non moins puissante résulte désormais, à ce misérable égard, de ma noble affliction éternelle.

Tout à vous,

A[te] Comte.

LXXXV

COMTE A MILL

Paris, le lundi 10 août 1846.

Mon cher Monsieur Mill,

En réponse à votre dernière lettre (du 26 mars), je vous ai écrit, il y a trois mois (le mercredi soir 6 mai), une longue lettre fort importante, à mes yeux, sous plusieurs rapports, tant publics que privés. Votre silence à ce sujet commence à m'inquiéter gravement, comme étant déjà plus prolongé qu'en aucun autre cas antérieur, depuis cinq ans que dure notre précieuse correspondance. Quoique les accidents de poste soient heureusement devenus très invraisemblables, ils restent encore strictement possibles, et ce long délai m'a d'abord fait craindre que ma lettre ne vous fût point parvenue. Toutefois, si cela était, vous m'auriez sans doute écrit déjà pour me faire expliquer un silence qui, dans cette hypothèse, devrait vous paraître durer depuis le 23 janvier, date de ma dernière lettre répondue.

A la vérité, votre ancien collègue, M. Williamson, qui m'est enfin venu voir récemment avec son fils, m'a fait penser que ma lettre du 6 mai pourrait bien vous avoir trouvé absent de Londres, et même d'Angleterre, par un de ces congés annuels dont je me féliciterais pour votre santé que vous eussiez contracté la scrupuleuse habitude.

Mais je sais, d'un autre côté, que vos absences ne sont pas d'ordinaire aussi prolongées, et je présume d'ailleurs que, si une exception avait eu lieu à cet égard, vous m'en auriez averti, au moins indirectement. Je suis ainsi conduit à regarder malheureusement comme la plus probable la pire supposition, en attribuant cette anomalie à une sérieuse perturbation de votre santé. Cette conjecture m'alarme d'autant plus que, malgré mon abstinence de journaux, je viens d'apprendre que l'on s'inquiète, à Londres, du choléra; l'absence de nos amis Austin, actuellement en campagne, ne me permet pas de recevoir à ce sujet de justes informations spéciales; je me décide donc à vous écrire aujourd'hui ce court billet, uniquement destiné à dissiper les incertitudes et les inquiétudes suscitées par votre silence exceptionnel.

Tout à vous,

A[te] Comte.

Suivant mon usage, je n'ai nullement pris copie de ma longue lettre du 6 mai. Mais si elle était vraiment perdue, je croirais pouvoir de mémoire vous la restituer essentiellement, son importance spéciale me l'ayant naturellement rappelée.

LXXXVI

MILL A COMTE

(Reçu le samedi 15 août 1846.)
(Répondu le jeudi 3 septembre.)

India House, le 13 août 1846.

Mon cher Monsieur Comte,

Votre petit billet du 10 m'est parvenu la veille même du jour que j'avais fixé définitivement pour rompre un silence effectivement très prolongé. La cause du retard n'a pas été une perturbation quelconque de ma santé, qui est restée à peu près comme à l'ordinaire. Ce fut d'abord une de ces absences occasionnelles (quoique non strictement périodiques), auxquelles vous faites allusion : ensuite, après mon retour, je me suis trouvé accablé d'occupations, qui m'ont fait différer de jour en jour la lettre qui vous était due. Ces occupations pressantes ne se sont terminées qu'hier, et je vais maintenant pouvoir reprendre mon travail d'économie politique, suspendu depuis deux mois, et que j'espère désormais pouvoir continuer sans intermission jusqu'à sa complétion définitive.

Votre lettre du 6 mai contenait en effet des choses graves, auxquelles je n'aurais pas manqué de répondre promptement, si j'avais cru pouvoir par là donner quelque soulagement sympathique à une juste et pro-

fonde douleur. Je sais ce que doit être, pour tout homme capable d'une affection profonde, un événement tel que celui que vous m'avez annoncé. Mais de pareils malheurs, quand ils sont réels et fondés, ne me paraissent comporter d'autre soulagement que le triste affaiblissement spontané qui suit du temps et de la réflexion. La perte d'une unique sympathie personnelle est toujours au-dessus ou au-dessous de toute consolation. C'est une blessure dont la gravité ne saurait être appréciée que par celui qui la subit.

Quant au reste du contenu de votre lettre, je trouve, dans la publication hollandaise que vous m'indiquez, et dans la lettre dont vous m'avez envoyé copie, une nouvelle preuve du progrès des idées positives en Europe. On s'attendrait peut-être moins qu'ailleurs à un tel témoignage dans un pays comme la Hollande, qui semblait ne plus s'intéresser aux questions spéculatives, et dont le développement philosophique a, sans contredit, beaucoup perdu à l'isolation littéraire où elle se trouve à cause de sa langue particulière, depuis que les penseurs ont renoncé à se servir d'une langue européenne. Ce signe de vie, et même d'une activité mentale assez avancée, est d'autant plus intéressant qu'il est plus inattendu. Tout indique au reste que les principes de votre grand ouvrage ont pris irrévocablement leur place dans la discussion européenne, et que rien désormais ne pourra les étouffer. Dès que ce point a été atteint, tout est fait. C'est tout ce que les penseurs peuvent accomplir, ou sont tenus à accomplir pour leurs idées. Dès qu'elles sont écoutées, dès que les partisans des doctrines contraires sont forcés de les connaître et d'en tenir compte, la cause est gagnée ; elles deviennent dès lors une force sociale réelle, et plus ou moins

puissante, en raison de la portion de vérité et d'importance réelle qui leur appartient. La critique systématique que vous m'annoncez devoir être faite de votre ouvrage par un des principaux organes de l'école métaphysique indique encore plus décidément que vous en êtes venu là. Je crois que ce temps va bientôt arriver aussi pour moi, quoique je n'aie encore éprouvé que des attaques très faibles. Je m'efforce, au reste, d'en hâter le moment par l'écrit dont je m'occupe actuellement, écrit plus en rapport que le premier avec l'esprit pratique et politique de l'Angleterre, et où je m'abstiendrai encore moins que dans l'autre de heurter les opinions reçues. Je crois le temps très favorable pour toute doctrine nouvelle capable de soutenir une discussion approfondie. Toutes les anciennes idées sont, depuis peu, très visiblement déchues, aux yeux mêmes de tout le monde, et l'on demande à grands cris des principes nouveaux. S'il y avait ici seulement deux ou trois hommes généralement considérés, qui fussent moralement et intellectuellement au niveau des besoins de l'époque, nous pourrions espérer de conquérir bientôt la liberté dont la France jouit heureusement, celle de tout dire. C'est surtout ce qui nous manque à présent, car les seules questions qui ne font point aujourd'hui de progrès sont celles dont l'opinion interdit toute véritable discussion.

Tout à vous,

J. S. Mill.

LXXXVII

COMTE A MILL

Paris, le mercredi 2 septembre 1846.

Mon cher Monsieur Mill,

Ce billet est uniquement destiné à introduire auprès de vous une noble Polonaise, Mlle de Haza, aussi recommandable par l'élévation de ses idées que par la délicatesse de ses sentiments.

Si vous pouvez lui être de quelque utilité pendant son court séjour à Londres, je vous en aurai une véritable reconnaissance personnelle.

Notre commune amie, Mme Austin, à laquelle je dois l'avantage de connaître Mlle de Haza, se joindrait certainement à moi, sans son absence actuelle, pour une telle recommandation.

Tout à vous,
Ate Comte.

LXXXVIII

COMTE A MILL

Paris, le jeudi 3 septembre 1846.

Mon cher Monsieur Mill,

J'ai été très touché de la sincère sympathie témoignée, dans votre lettre du 13 août, au sujet de l'affreux malheur personnel que je viens de subir, et dont votre propre cœur vous fait dignement sentir la vraie profondeur. Comme vous le dites, le temps seul peut atténuer de telles douleurs, qui sont au-dessus de toute consolation. Mais jusqu'ici, plus je considère cette perte irréparable, plus j'en apprécie l'intime gravité. La seule diversion efficace que comporte maintenant ma triste vie privée consiste à m'absorber encore davantage dans ma vie publique, d'où je dois désormais tout tirer. Empêché par mes devoirs professionnels de prendre, au moment de cette catastrophe, les deux ou trois semaines de repos total qu'exigeait une telle secousse, j'ai dû consacrer d'abord la première moitié de mes vacances actuelles au simple rétablissement de mon système nerveux. Mais, quoiqu'il reste encore bien ébranlé, j'espère utiliser la seconde moitié de ce précieux loisir pour reprendre convenablement ma grande élaboration de l'an dernier.

Afin de renouveler plus tôt mes rapports directs avec le public, je suis presque décidé, par mes der-

nières réflexions, à publier d'abord les deux premiers volumes de ce traité, et ensuite les deux autres, au lieu de la publication intégrale que je projetais primitivement, mais avec la conviction, toutefois, que l'ouvrage ne comporte réellement pas un plus grand morcellement. Cette modification utile procure d'ailleurs à mon cœur la secrète satisfaction de hâter l'apparition de la chère dédicace destinée à faire apprécier l'éminente compagne intellectuelle et morale qui semblait promise au reste de ma vie. En attendant, mes intimes préoccupations continuent à me détourner des graves embarras passagers de ma situation matérielle ; au milieu d'une telle mélancolie, je sens à peine l'active méchanceté de mes ennemis, et même la tiédeur inattendue de presque tous mes amis.

Vous apprendrez sans doute avec un véritable intérêt, à la fois privé et public, la tentative nouvelle, ou plutôt renouvelée, que je viens de commencer hier, auprès du ministre de l'instruction publique, pour faire créer, en ma faveur, à notre Collège de France, la chaire d'*Histoire générale des sciences positives*, dont j'ai parlé dans ma fameuse préface comme ayant été, en 1832, d'abord accueillie par l'instinct philosophique de M. Guizot, et finalement repoussée par ses rancunes métaphysiques. Le temps m'a paru opportun pour reproduire cette proposition, d'après la sage énergie avec laquelle le ministre actuel vient de briser la tutelle pédantocratique dont ses prédécesseurs n'osaient pas s'affranchir ; il faut d'ailleurs saisir le moment, sans doute très passager, où un tel ministère se trouve confié à un homme étranger aux divers corps enseignants. En offrant ainsi au gouvernement une occasion formelle de compenser noblement l'iniquité

dont il déplora de n'avoir pu me préserver en 1844, je puis d'ailleurs compter sur l'appui spontané des deux ministres de la guerre, qui ont pleinement apprécié ce cas inouï. Si M. Guizot était, moralement, autre chose qu'un misérable parvenu, ou plutôt un pédant sans cœur, ce serait là, pour lui, un moyen facile de réparer envers moi ses indignités primitives, que sa conscience pourrait maintenant lui reprocher comme la première source de mes embarras actuels. Mais je compte peu sur son intervention quelconque, que je suis très décidé à ne solliciter aucunement. En tout cas, je n'ai tenté cette démarche que parce qu'elle n'offre, d'ailleurs, aucun inconvénient, sans toutefois en espérer sérieusement le succès. Je vous instruirai de son issue quelconque.

C'est avec une vive satisfaction que je vois croître votre judicieuse confiance sur l'installation décisive du positivisme dans le domaine actuel de la discussion publique. Quoique les adhésions aient été, en France, plus tardives qu'ailleurs, elles y montrent maintenant une sorte de compensation par leur netteté et même leur plénitude. Tous les camps philosophiques ont ici donné déjà une sanction plus ou moins complète au nouveau régime intellectuel. Mes graves préoccupations diverses m'avaient empêché, depuis quelque temps, de vous indiquer, à ce sujet, plusieurs manifestations spéciales, qui pourraient vous offrir quelque intérêt; je puis aujourd'hui les réunir à de nouveaux témoignages analogues, qui se multiplient journellement.

Je vous ai déjà annoncé la grande extension que j'ai donnée, cette année, avec un entier succès, au préambule philosophique de mon cours habituel d'astronomie populaire. L'une de ces douze séances a suscité une manifestation publique qui mérite de vous être signalée

comme indice d'une heureuse modification dans l'opinion française, dont le progrès actuel m'a toujours paru mesurable surtout par le degré d'exécration nationale vouée à la mémoire du charlatan rétrograde qui a tant troublé la marche révolutionnaire. Au sujet de l'aptitude naturelle du positivisme à systématiser toutes les gloires, j'ai été conduit à recommander à mon auditoire la digne glorification de notre héroïque Jeanne, que la théologie n'a pas su s'approprier, et que le principal propagateur de la métaphysique négative a si indignement tenté de flétrir. J'ai terminé cette exhortation spéciale en ajoutant que « cette manifestation spontanée constituerait une digne compensation de la déplorable apothéose décernée à Bonaparte ».

Par ces dernières paroles, je craignais bien d'exciter quelques murmures, qui, du reste, ne m'auraient nullement ébranlé. A ma grande surprise, elles ont, au contraire, déterminé, dans toutes les parties de ce nombreux auditoire, l'explosion immédiate d'énergiques applaudissements, dont je n'avais jamais été ainsi accueilli. Un tel indice est propre à atténuer un peu les craintes trop naturelles des graves désordres que pourrait ici susciter bientôt la déplorable situation des esprits, à la mort du chef actuel.

Outre de nombreuses adhésions spontanées, mais individuelles, caractérisées par d'énergiques lettres émanées surtout des jeunes esprits scientifiques, je crois devoir vous signaler spécialement la démarche collective des médecins de Rennes, qui avaient formellement chargé leur organe au dernier congrès médical de me témoigner leur active sympathie pour le positivisme systématique. Au fond, la classe des médecins doit ici fournir notre principal point d'appui immédiat, comme

mieux préparée qu'aucune autre, malgré ses graves imperfections théoriques, à bien accueillir la nouvelle philosophie. Ils y sont même plus propres que la classe, d'ailleurs moins nombreuse, surtout moins compacte, et, à tout prendre, moins influente, qui se recrute à notre École polytechnique; car l'avantage incomparable que possède celle-ci, d'avoir commencé l'évolution philosophique par sa véritable origine, s'y trouve jusqu'à présent beaucoup neutralisé par son stupide dédain pour les études qui doivent la compléter, et qui seules lui impriment son vrai caractère social.

Au contraire, les médecins sentent beaucoup mieux ce qui manque à leur préparation mentale, et ils ont, en général, la sagesse de le regretter franchement.

En descendant la hiérarchie intellectuelle, j'arrive aux manifestations purement métaphysiques.

Celle qui a paru le 15 avril, dans notre *Revue des Deux Mondes*, se trouve, au rapport de Littré, beaucoup plus satisfaisante que nous ne l'attendions, quoique je n'aie pas cru, comme vous le supposerez aisément, devoir l'honorer d'une exception à mon régime d'abstinence cérébrale. Ma classification des sciences s'y trouve complètement admise, quoique l'auteur ait sans doute peu compris la portée philosophique d'une telle concession.

Le symptôme est d'autant plus favorable qu'il émane, non du milieu idéologique, bien moins éloigné des tendances positives, mais du milieu psychologique proprement dit, qui n'a chez nous aucune nationalité, et qui n'y constitue qu'une importation germanique, principal appui véritable de la religiosité actuelle, et dont l'introduction en France s'est accomplie sous la réaction rétrograde de Bonaparte, pour lequel nos psychologues professent un étrange culte.

Je dois, enfin, vous signaler jusqu'aux démonstrations formellement théologiques. Vous serez, sans doute, encore plus surpris que moi d'apprendre que, en pleine Sorbonne, un prêtre catholique a expressément recommandé, comme professeur à notre faculté de théologie, l'étude générale de mon grand ouvrage, en y signalant une tentative de reconstruction où il reconnaît un esprit tout à fait indépendant de la philosophie purement négative du siècle précédent. Quoique ce professeur ait, bien entendu, proclamé en même temps sa réprobation radicale d'un tel effort, cette justice partielle et cette invitation relative doivent sembler d'autant plus remarquables que, par une singulière inconséquence, il a oublié la proscription de mon livre par l'index papal.

Tous ces divers symptômes me persuadent de plus en plus que le moment serait enfin venu, s'il se trouvait un peu d'énergie et de générosité chez quelques puissants patrons, d'imprimer une activité systématique à la propagation continue du positivisme par son application périodique au mouvement actuel, non seulement en France, mais aussi dans tout le reste de notre Occident. Je conçois très bien les vœux importants qui terminent votre lettre sur l'imminent besoin d'étendre à l'Angleterre la pleine liberté d'exposition et de discussion qui existe maintenant ici pour jamais. Toutefois, je ne puis, à cet égard, m'empêcher de penser que la vraie liberté ne se concède pas : elle se prend.

Tout à vous,

A^{te} Comte.

J'ai remis hier un billet d'introduction auprès de vous, qui m'a été demandé par une dame polonaise, appelée à Londres par quelques courtes affaires littéraires. Quoique je la connaisse seulement depuis quelques mois, sous l'entremise de Mme Austin, je la crois vraiment digne de votre intérêt, malgré certaines nuances d'excentricité qui n'altèrent pas une remarquable nature intellectuelle et surtout morale.

Je vous serai obligé de l'assister de vos conseils, et même, s'il y a lieu, de votre intervention.

LXXXIX

MILL A COMTE

(Reçu le mercredi 19 mai 1847.)
(Répondu le...)

India House, le 17 mai 1847.

Mon cher Monsieur Comte,

Je pense qu'il pourrait vous être intéressant d'avoir quelques renseignements sur les choses qui se passent actuellement en Angleterre et en Irlande, d'autant plus qu'elles me semblent caractériser d'une manière frappante une sorte de crise sociale.

Vous savez que le siècle où nous sommes est celui des transactions, et surtout de la grande transaction

qui se renouvelle sans cesse, à des conditions variables, entre les pouvoirs anciens et les idées modernes. Vous savez aussi que l'Angleterre est le pays des transactions par excellence. Ce que, peut-être, vous ne savez pas, c'est la forme particulière que revêt aujourd'hui chez nous la grande transaction européenne. Nous sommes entrés à plein (*sic*) voile dans le système du gouvernement charitable. Il y a longtemps qu'on prêche aux classes supérieures qu'elles ne remplissent plus leur mission, qu'elles sont tenues à faire quelque chose pour ceux dont le travail les nourrit, qu'elles n'ont le droit de gouverner qu'à condition d'être moralement responsables du bien-être de la société, et notamment de la classe pauvre, etc. Or, comme cette remontrance amicale leur est venue d'un côté, tandis que le chartisme et le socialisme apparaissaient de l'autre, elles ont dû, quelle que fût leur insouciance, y obtempérer quelque peu, et petit à petit elles sont venues jusqu'à prendre au sérieux ces doctrines de responsabilité gouvernementale, qui, au fond, ne laissaient pas d'être passablement flatteuses à leur amour-propre d'aristocratie. Seulement, elles ont entendu cette obligation de la manière dont elles le pouvaient, c'est-à-dire de la manière la plus facile et la plus ignoble, en la réduisant aux proportions de l'aumône.

Aujourd'hui, il n'est question que de donner aux pauvres, non seulement de l'argent, mais aussi, il est juste de le dire, tout ce qu'on croit leur être utile, comme le raccourcissement des heures de travail, une meilleure police sanitaire, de l'éducation même, chrétienne et protestante surtout, mais sans exclusion de quelques connaissances terrestres. Il s'agit enfin de les gouverner paternellement, et la cour, les nobles, les

riches s'y disposent tout tranquillement, sans jamais se douter qu'il faille pour cela autre chose que de la bonne volonté, et en concevant le but selon la mesure de leur propre capacité intellectuelle et morale, c'est-à-dire d'abord en faisant abstraction complète de la dignité morale de la classe pauvre. Cela est très naturel, attendu qu'ils n'ont que faire de ce sentiment pour eux-mêmes, n'ayant plus la dignité morale du passé, et n'ayant pas encore celle de l'avenir; d'ailleurs, s'ils en avaient, ils ne la croiraient pas faite pour des gens pauvres, pour des ouvriers. Ensuite, ils oublient complètement, ou plutôt ils n'ont jamais su, que le bien-être ne s'accomplit pas par les seules qualités passives, et qu'en général ce qu'on fait pour les personnes ne leur est utile qu'à condition de seconder seulement ce qu'elles font pour elles-mêmes. Ils se flattent que le bonheur des prolétaires dépend des riches, et ne se doutent pas qu'en définitive il dépend de l'énergie, du bon sens, et de la prévoyance des prolétaires eux-mêmes; que le philanthrope le plus haut placé n'y peut rien, qu'en éclairant et en renforçant ces précieuses qualités chez les pauvres, et que si, au contraire, il y porte atteinte, s'il tâche de mettre l'intervention sociale à la place de ces vertus individuelles, il devient nécessairement nuisible au lieu d'utile. Mais de cela nos philanthropes comme il faut n'ont pas la moindre idée, dénués qu'ils sont de toute connaissance approfondie, et pétris de suffisance aristocratique.

La tendance que je viens de caractériser, et qui se signale depuis plusieurs ans d'une manière croissante, arrive aujourd'hui à une expérience décisive, amenée par la disette irlandaise. Cette île malheureuse, victime si longtemps de la tyrannie et de l'intolérance anglaises,

dont maintenant elle n'a plus à se plaindre, semble destinée à être victime encore une fois de notre philanthropie. Vous connaissez le déplorable état industriel de ce pays, partagé entre une multitude démesurée de paysans paresseux et affamés, et un petit nombre de grands propriétaires insouciants et la plupart endettés, qui tirent du sol tout ce qu'il peut rendre, en rançonnant les paysans, non pas par la force brutale, mais par la concurrence effrénée de ces malheureux, toujours prêts à promettre plus que la terre ne produit. Depuis longtemps, ce fléau est signalé à l'opinion publique. Les Anglais reconnaissent le mal ; ils désirent y remédier. Mais ils y ont toujours échoué devant leur propre incapacité politique et sociale ; n'ayant d'autre idée d'amélioration générale que celle de faire entrer tous les pays dans le système anglais, tant politique qu'industriel, tandis que ce système est tout à fait impropre à l'Irlande. C'est un grand malheur pour l'Irlande que de se trouver sous la domination d'un pays tout exceptionnel, et dont les principes ne sont en toute chose que la généralisation de l'exception, tandis qu'elle appartient, elle, au type normal européen, et que ce sont des idées continentales qu'il lui faut. Pour tout autre penseur qu'un Anglais, le remède est clair : c'est le système de la petite propriété, convenablement modifiée. Il faudrait assurer aux propriétaires actuels, en rente fixe, le revenu net de leurs terres, en laissant la terre elle-même à la disposition absolue des cultivateurs. Avec cela, on aurait probablement, en peu de temps, une production triple ou quadruple de celle d'aujourd'hui, et une population aussi laborieuse, aussi prévoyante, et aussi indépendante que les paysans français. Or les Anglais ne comprennent rien à ce système : ceux qui croient en savoir

quelque chose, et c'est le plus petit nombre, sont remplis des idées les plus fausses. Ils n'ont jamais pu concevoir d'autre amélioration en Irlande que d'en faire une autre Angleterre, c'est-à-dire un pays à grande culture, avec une population de laboureurs salariés. Or, sans rien préjuger sur l'avenir lointain de l'humanité, il est certain qu'aujourd'hui, en Irlande, ce système-là ne vaut rien. En le supposant même possible avec le caractère irlandais, il entraînerait la suppression de la presque moitié de la population ouvrière actuelle. Ne pouvant donc pas réaliser cette heureuse idée, que fait-on ? On jette à l'Irlande une loi des pauvres. On décrète que la population ouvrière tout entière vivra d'aumône. On lui promet au moins que tous les indigents auront de l'aumône autant qu'il leur en faut, et les indigents, c'est toute la population agricole.

Pour moi, je ne vois de cette loi d'autre résultat probable, pour l'Irlande, que celui de réduire tout le monde au niveau de la misère générale, après quoi je m'attends à une dissolution sociale complète. Lorsqu'on aura passé par d'affreux malheurs, il faudra procéder à la reconstitution de la société du sein d'une désorganisation totale, sans une idée constructive quelconque, et après avoir fait prendre au peuple des mœurs essentiellement anarchiques; car je ne connais pas de gouvernement possible, là où la majorité a pris l'habitude de demander à grands cris la subsistance et le bonheur aux autres, au lieu de les chercher par elle-même. Certes, on n'a pas eu de pareilles idées en 1793, et on n'a aujourd'hui, chez les communistes, rien d'aussi profondément anti-social. Ce qui en sortira, impossible de prévoir. J'y vois, pour seule consolation, une réaction certaine contre le système du gouvernement charitable. On

aura une grande preuve expérimentale de cette vérité, qu'on ne peut pas traiter l'ouvrier comme on traite le bétail, c'est-à-dire le faire travailler pour les autres en lui donnant une bonne nourriture et un bon gîte. Cela n'était possible que lorsqu'on y ajoutait le fouet. On ne peut, pas plus en industrie qu'en autre chose, faire marcher l'ancien système en lui ôtant, l'un après l'autre, tous ses moyens d'action.

Tout à vous,

J. S. Mill.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

2-10-8. — Tours, imp. Arrault et Cie.

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, Éditeur

PHILOSOPHIE — HISTOIRE

CATALOGUE
DES
Livres de Fonds

On peut se procurer tous les ouvrages
qui se trouvent** dans ce Catalogue par l'intermédiaire **des libraires
de France et de l'Étranger.

On peut également les recevoir franco *par la poste,*
sans augmentation des prix désignés, en joignant à la demande
des TIMBRES-POSTE FRANÇAIS *ou un* MANDAT *sur Paris.*

PARIS
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille

NOVEMBRE 1898

Les titres précédés d'un *astérisque* sont recommandés par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques des élèves et des professeurs et pour les distributions de prix des lycées et collèges.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-12, brochés, à 2 fr. 50.

Cartonnés toile, 3 francs. — En demi-reliure, plats papier, 4 francs.

ALAUX, professeur à la Faculté des lettres d'Alger. **Philosophie de M. Cousin.**
ALLIER (R.). ***La Philosophie d'Ernest Renan.** 1895.
ARRÉAT (L.). * **La Morale dans le drame, l'épopée et le roman.** 2e édition
— ***Mémoire et imagination** (Peintres, Musiciens, Poètes, Orateurs). 1895.
— **Les Croyances de demain.** 1898.
AUBER (Ed.). **Philosophie de la médecine.**
BALLET (G.). **Le Langage intérieur** et les diverses formes de l'aphasie. 2e édit.
BEAUSSIRE, de l'Institut. * **Antécédents de l'hégél. dans la philos. française.**
BERSOT (Ernest), de l'Institut. * **Libre philosophie.**
BERTAULD. **De la Philosophie sociale.**
BERTRAND (A.), professeur à l'Université de Lyon. **La Psychologie de l'effort et les doctrines contemporaines.**
BINET (A.), directeur du lab. de psych. physiol. de la Sorbonne. **La Psychologie du raisonnement**, expériences par l'hypnotisme. 2e édit.
BOST. **Le Protestantisme libéral.**
BOUGLÉ, maître de conférences à l'Université de Montpellier. **Les Sciences sociales en Allemagne.**
BOUTROUX, de l'Institut. * **De la contingence des lois de la nature.** 3e éd. 1896
CARUS (P.). * **Le Problème de la conscience du moi**, trad. par M. A. MONOD.
COIGNET (Mme). **La Morale indépendante.**
CONTA (B.). ***Les Fondements de la métaphysique**, trad. du roumain par D. TESCANU.
COQUEREL FILS (Ath.). **Transformations historiques du christianisme.**
— **Histoire du Credo.**
— **La Conscience et la Foi.**
COSTE (Ad.). ***Les Conditions sociales du bonheur et de la force.** 3e édit.
CRESSON (A.), agrégé de philosophie. **La Morale de Kant.** 1897. Couronné par l'Institut.
DAURIAC (L.), professeur au lycée Janson-de-Sailly. **La Psychologie dans l'Opéra français** (Auber, Rossini, Meyerbeer). 1897.
DANVILLE (Gaston). **Psychologie de l'amour.** 1894.
DELBŒUF (J.), prof. à l'Université de Liège. **La Matière brute et la Matière vivante.**
DUGAS, docteur ès lettres. * **Le Psittacisme et la pensée symbolique.** 1896.
— **La Timidité.** 1898.
DUMAS (G.), agrégé de philosophie. ***Les états intellectuels dans la Mélancolie.** 1894
DUNAN, docteur ès lettres. **La théorie psychologique de l'Espace.** 1895.
DURKHEIM (Émile), professeur à l'Université de Bordeaux. * **Les règles de la méthode sociologique.** 1895.
ESPINAS (A.), prof. à la Sorbonne. * **La Philosophie expérimentale en Italie.**
FAIVRE (E.). **De la Variabilité des espèces.**
FÉRÉ (Ch.). **Sensation et Mouvement.** Étude de psycho-mécanique, avec figures.
— **Dégénérescence et Criminalité**, avec figures. 2e édit.
FERRI (E.). **Les Criminels dans l'Art et la Littérature.** 1897.
FIERENS-GEVAERT. **Essai sur l'Art contemporain.** 1897. (Couronné par l'Académie française.)
FLEURY (Maurice de). **L'Ame du criminel.** 1898.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-12, à 2 fr. 50 le vol.

FONSEGRIVE, professeur au lycée Buffon. **La Causalité efficiente. 1893.**
FONTANÈS. **Le Christianisme moderne.**
FONVIELLE (W. de). **L'Astronomie moderne.**
FRANCK (Ad.), de l'Institut. * **Philosophie du droit pénal.** 4e édit.
— **Des Rapports de la Religion et de l'État.** 2e édit.
— **La Philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.**
GAUCKLER. **Le Beau et son histoire.**
GREEF (de). **Les Lois sociologiques.** 2e édit.
GUYAU. * **La Genèse de l'idée de temps.**
HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir.** 4e édit.
— **Le Darwinisme**, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine. 6e édit.
HERCKENRATH. (C.-R.-C.) **Problèmes d'Esthétique et de Morale.** 1897.
HERBERT SPENCER. * **Classification des sciences.** 6e édit.
— **L'Individu contre l'État.** 4e édit.
JAELL (Mme). * **La Musique et la psycho-physiologie.** 1895.
JANET (Paul), de l'Institut. * **Le Matérialisme contemporain.** 6e édit.
— * **Philosophie de la Révolution française.** 5e édit.
— * **Les Origines du socialisme contemporain.** 3e édit. 1896.
— * **La Philosophie de Lamennais.**
LACHELIER, de l'Institut. **Du fondement de l'induction**, suivi de **psychologie et métaphysique**. 3e édit. 1898.
LAMPÉRIÈRE (Mme A.). **Rôle social de la femme, son éducation.** 1898.
LANESSAN (J.-L. de). **La Morale des philosophes chinois.** 1896.
LANGE, professeur à l'Université de Copenhague. **Les émotions**, étude psycho physiologique, traduit par G. Dumas. 1895.
LAUGEL (Auguste). **L'Optique et les Arts.**
— * **Les Problèmes de l'âme.**
— **Problème de la nature.**
LE BLAIS. **Matérialisme et Spiritualisme.**
LE BON (Dr Gustave). * **Lois psychol. de l'évolution des peuples.** 2e édit. 1895.
— * **Psychologie des foules.** 3e édit. 1898.
LÉCHALAS. * **Etude sur l'espace et le temps.** 1895.
LE DANTEC, docteur ès sciences. **Le Déterminisme biologique et la Personnalité consciente.** 1897.
— **L'Individualité et l'Erreur individualiste.** 1898.
LEFÈVRE, docteur ès lettres. **Obligation morale et idéalisme.** 1895.
LEOPARDI. **Opuscules et Pensées**, traduit de l'italien par M. Aug. Dapples.
LEVALLOIS (Jules). **Déisme et Christianisme.**
LIARD, de l'Institut. * **Les Logiciens anglais contemporains.** 3e édit.
— **Des définitions géométriques et des définitions empiriques.** 2e édit.
LICHTENBERGER (Henri), professeur adjoint à l'Université de Nancy. **La philosophie de Nietzsche.** 3e édit. 1899.
LOMBROSO. **L'Anthropologie criminelle** et ses récents progrès. 3e édit. 1896.
— **Nouvelles recherches d'anthropologie criminelle et de psychiatrie. 1892.**
— **Les Applications de l'anthropologie criminelle. 1892.**
LUBBOCK (Sir John). * **Le Bonheur de vivre.** 2 volumes. 5e édit.
— * **L'Emploi de la vie.** 2e éd. 1897.
LYON (Georges), maître de conf. à l'École normale. * **La Philosophie de Hobbes.**
MARIANO. **La Philosophie contemporaine en Italie.**
MARION, professeur à la Sorbonne. * **J. Locke, sa vie, son œuvre.** 2e édit.
MAUS (I.), avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. **De la Justice pénale.**
MILHAUD (G.), chargé de cours à l'Université de Montpellier. **Essai sur les conditions et les limites de la Certitude logique.** 2e édit. 1898.
— **Le Rationnel.** 1898.
MOSSO. * **La Peur.** Étude psycho-physiologique (avec figures). 2e édit.
— * **La fatigue intellectuelle et physique**, traduit de l'italien par P. Langlois. 2e édit. 1896, avec grav.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, **format in-12, à 2 fr. 50 le vol.**

NORDAU (Max). * **Paradoxes psychologiques**, trad. Dietrich. 3e **édit. 1898.**
— **Paradoxes sociologiques**, trad. Dietrich. 2e **édit. 1898.**
— **Psycho-physiologie du Génie et du Talent.** 2e édit. 1898.
NOVICOW (J.). **L'Avenir de la Race blanche. 1897.**
OSSIP-LOURIÉ. **Pensées de Tolstoï. 1898.**
PAULHAN (Fr.). **Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition.**
— * **Joseph de Maistre et sa philosophie. 1893.**
PILLON (F.). **La Philosophie de Ch. Secrétan. 1898.**
PILO (Mario), professeur au lycée de Bellune (Italie). * **La psychologie du Beau et de l'Art**, trad. par Aug. Dietrich. 1895.
PIOGER (Dr Julien). **Le Monde physique**, essai de conception expérimentale. **1893.**
QUEYRAT (Fr.), professeur de l'Université. * **L'imagination et ses variétés chez l'enfant.** 2e édit. 1896.
— * **L'abstraction**, son rôle dans l'éducation intellectuelle. **1894.**
— **Les Caractères et l'éducation morale. 1896.**
REGNAUD (P.), professeur à l'Université de Lyon. **Logique évolutionniste.** *L'Entendement dans ses rapports avec le langage.* 1897.
— **Comment naissent les mythes.** 1897.
RÉMUSAT (Charles de), de l'Académie française. * **Philosophie religieuse.**
RENARD (Georges), professeur à l'Université de Lausanne. **Le régime socialiste, son organisation politique et économique.** 2e édit. 1898.
RIBOT (Th.), professeur au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*. **La Philosophie de Schopenhauer.** 6e **édition.**
— * **Les Maladies de la mémoire.** 12e **édit.**
— * **Les Maladies de la volonté.** 11e **édit.**
— * **Les Maladies de la personnalité.** 7e **édit.**
— * **La Psychologie de l'attention.** 4e édit.
RICHARD (G.), docteur ès lettres. * **Le Socialisme et la Science sociale. 1897.**
RICHET (Ch.). **Essai de psychologie générale** (avec figures). 3e **édit. 1898.**
ROBERTY (E. de). **L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie.**
— **L'Agnosticisme.** Essai sur quelques théories pessim. de la connaissance. 2e édit.
— **La Recherche de l'Unité.** 1 vol. 1893
— **Auguste Comte et Herbert Spencer.** 2e édit.
— * **Le Bien et le Mal.** 1896.
— **Le Psychisme social.** 1897.
— **Les Fondements de l'Ethique.** 1898.
ROISEL. **De la Substance.**
— **L'Idée spiritualiste.** 1897.
SAIGEY. **La Physique moderne.** 2e édit.
SAISSET (Émile), de l'Institut. * **L'Ame et la Vie.**
— * **Critique et Histoire de la philosophie** (fragm. et disc.).
SCHŒBEL. **Philosophie de la raison pure.**
SCHOPENHAUER. * **Le Libre arbitre**, traduit par M. Salomon Reinach. 7e **édit.**
— * **Le Fondement de la morale**, traduit par M. A. Burdeau. 6e **édit.**
— **Pensées et Fragments**, avec intr. par M. J. Bourdeau. 13e **édit.**
SELDEN (Camille). **La Musique en Allemagne**, étude sur Mendelssohn.
SIGHELE. **La Foule criminelle**, essai de psychologie collective.
STRICKER. **Le Langage et la Musique**, traduit de l'allemand par M. Schwiedland.
STUART MILL. * **Auguste Comte et la Philosophie positive.** 6e **édit.**
— * **L'Utilitarisme.** 2e édit.
— **Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal** (1828-1842) — (1864-1871), avant-propos et trad. par Eug. d'Eichthal. 1898.
TAINE (H.), de l'Académie française. * **Philosophie de l'art dans les Pays-Bas.**
TARDE. **La Criminalité comparée.** 4e édition. 1898.
— * **Les Transformations du Droit.** 2e édit. 1894.
— **Les Lois sociales.** 1898.
THAMIN (R.), professeur au lycée Condorcet, docteur ès lettres. * **Éducation et positivisme.** 2e édit. 1895. Ouvrage couronné par l'Institut.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-12, à 2 fr. 50 le vol.

THOMAS (P. Félix), docteur ès lettres. * **La suggestion,** son rôle dans l'éducation intellectuelle. 2e édit. 1898.

TISSIÉ. * **Les Rêves,** avec préface du professeur Azam. 2e éd. 1898.

VIANNA DE LIMA. **L'Homme selon le transformisme.**

WUNDT. **Hypnotisme et suggestion.** Étude critique, traduit par M. Keller.

ZELLER. **Christian Baur et l'École de Tubingue,** traduit par M. Ritter.

ZIEGLER. **La Question sociale est une Question morale,** traduit par M. Palante. 2e éd. 1894.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-8.

Br. à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr.; Cart. angl., 1 fr. en plus par vol.; Demi-rel. en plus 2 fr. par vol.

ADAM (Ch.), recteur de l'Académie de Dijon. * **La Philosophie en France** (première moitié du XIXe siècle). 7 fr. 50

AGASSIZ.* **De l'Espèce et des Classifications.** 5 fr.

ARRÉAT. * **Psychologie du peintre.** 5 fr.

AUBRY (le Dr P.). **La contagion du meurtre.** 1896. 3e édit. 5 fr.

BAIN (Alex.). **La Logique inductive et déductive.** Traduit de l'anglais par M. G. Compayré. 2 vol. 3e édition. 20 fr.

— * **Les Sens et l'Intelligence.** 1 vol. Traduit par M. Cazelles. 3e édit. 10 fr.

— * **Les Émotions et la Volonté.** Trad. par M. Le Monnier. 10 fr.

BALDWIN (Mark), professeur à l'Université de Princeton (États-Unis). **Le Développement mental chez l'enfant et dans la race.** Trad. Nourry, préface de L. Marillier. 1897. 7 fr. 50

BARNI (Jules). * **La Morale dans la démocratie.** 2e édit. 5 fr.

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, de l'Institut. **La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion.** 5 fr.

BERGSON (H.), maître de conférences à l'École normale sup. **Matière et mémoire,** essai sur les relations du corps à l'esprit. 1896. 5 fr.

— **Essai sur les données immédiates de la concience.** 2e édit. 1898. 3 fr. 75

BERTRAND, prof. à l'Université de Lyon. **L'Enseignement intégral.** 1898. 5 fr.

BOIRAC (Émile), prof. à l'Université de Dijon. * **L'idée du Phénomène.** 1894. 5 fr.

BOURDEAU (L.). **Le Problème de la mort,** ses solutions imaginaires et la science positive. 2e édition. 1896. 5 fr.

BOURDON, professeur à l'Université de Rennes. * **L'expression des émotions et des tendances dans le langage.** 1892. 7 fr. 50

BOUTROUX (Em.), de l'Institut. **Études d'hist. de la philos.** 1898. 7 fr. 50

BROCHARD (V.), professeur à la Sorbonne. **De l'Erreur.** 1 vol. 2e édit. 1897. 5 fr.

BRUNSCHWICG (E.), docteur ès lettres. * **Spinoza.** 1894. 3 fr. 75

— **La modalité du jugement.** 5 fr.

CARRAU (Ludovic), professeur à la Sorbonne. **La Philosophie religieuse en Angleterre,** depuis Locke jusqu'à nos jours. 5 fr.

CHABOT (Ch.), docteur ès lettres. **Nature et Moralité.** 1897. 5 fr.

CLAY (R.). * **L'Alternative,** *Contribution à la psychologie.* 2e édit. 10 fr.

COLLINS (Howard). * **La Philosophie de Herbert Spencer,** avec préface de M. Herbert Spencer, traduit par H. de Varigny. 2e édit. 1895. 10 fr.

COMTE (Aug.). **La Sociologie,** résumé par E. Rigolage. 1897. 7 fr. 50

CONTA (B.). **Théorie de l'ondulation universelle.** 1894. 3 fr. 75

CRÉPIEUX-JAMIN. **L'Écriture et le Caractère.** 4e édit. 1897. 7 fr. 50

DEWAULE, docteur ès lettres. * **Condillac et la Psych. anglaise contemp.** 5 fr.

DUPROIX (P.), professeur à l'Université de Genève. * **Kant et Fichte et le problème de l'éducation.** 2e édit. 1897. (Ouvrage couronné par l'Académie française.). 5 fr.

DURAND (de Gros). **Aperçus de taxinomie générale.** 1898. 5 fr.

DURKHEIM, professeur à l'Université de Bordeaux. * **De la division du travail social.** 1893. 7 fr. 50

— **Le Suicide,** *étude sociologique.* 1897. 7 fr. 50

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

DURKHEIM. **L'Année sociologique.** 8ᵉ année, 1896-1897, avec la collaboration de MM. SIMMEL, BOUGLÉ, MAUSS, HUBERT, LAPIE, EM. LÉVY, RICHARD, A. MILHAUD, SIMIAUD, MUFFANG, FAUCONNET et PARODI. 10 fr.
ESPINAS (A.), professeur à la Sorbonne. **La philosophie sociale du XVIIIᵉ siècle et la révolution française.** 1898. 7 fr. 50
FERRERO (G.). **Les lois psychologiques du symbolisme.** 1895. 5 fr.
FERRI (Louis), professeur à l'Université de Rome. **La Psychologie de l'association, depuis Hobbes jusqu'à nos jours.** 7 fr. 50
FLINT, prof. à l'Univ. d'Edimbourg. * **La Philos. de l'histoire en Allemagne.** 7 fr. 50
FONSEGRIVE, professeur au lycée Buffon. * **Essai sur le libre arbitre.** Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. 2ᵉ éd. 1895. 10 fr.
FOUILLÉE (Alf.), de l'Institut. * **La Liberté et le Déterminisme.** 1 vol. 2ᵉ édit. 7 fr. 50
— **Critique des systèmes de morale contemporains.** 2ᵉ édit. 7 fr. 50
— * **La Morale, l'Art, la Religion,** d'après GUYAU. 2ᵉ édit. 3 fr. 75
— **L'Avenir de la Métaphysique fondée sur l'expérience.** 5 fr.
— * **L'Évolutionnisme des idées-forces.** 7 fr. 50
— * **La Psychologie des idées-forces.** 2 vol. 1893. 15 fr.
— * **Tempérament et caractère.** 1895. 7 fr. 50
— **Le Mouvement positiviste et la conception sociol. du monde.** 1896. 7 fr. 50
— **Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science posit.** 1896. 7 fr. 50
— **Psychologie du peuple français.** 7 fr. 50
FRANCK (A.), de l'Institut. **Philosophie du droit civil.** 5 fr.
FULLIQUET. **Essai sur l'Obligation morale.** 1898. 7 fr. 50
GAROFALO, agrégé de l'Université de Naples. **La Criminologie.** 4ᵉ édit. 7 fr. 50
— **La superstition socialiste.** 1895. 5 fr.
GOBLOT (E.), docteur ès lettres. **Essai sur la Classif. des sciences.** 1898. 5 fr.
GODFERNAUX (A.), docteur ès lettres. * **Le sentiment et la pensée** et leurs principaux aspects physiologiques. 1894. 5 fr.
GORY (G.), docteur ès lettres. **L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible.** 1896. 5 fr.
GREEF (de), prof. à la nouvelle Université libre de Bruxelles. **Le transformisme social.** Essai sur le progrès et le regrès des sociétés. 1895. 7 fr. 50
GURNEY, MYERS et PODMORE. **Les Hallucinations télépathiques,** traduit et abrégé des « *Phantasms of The Living* » par L. MARILLIER, préf. de CH. RICHET. 3ᵉ éd. 7 fr. 50
GUYAU (M.). * **La Morale anglaise contemporaine.** 4ᵉ édit. 7 fr. 50
— **Les Problèmes de l'esthétique contemporaine.** 5 fr.
— **Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.** 3ᵉ édit. 5 fr.
— **L'Irréligion de l'avenir,** étude de sociologie. 5ᵉ édit. 7 fr. 50
— * **L'Art au point de vue sociologique.** 7 fr. 50
— * **Hérédité et Education,** étude sociologique. 3ᵉ édit. 5 fr.
HERBERT SPENCER. * **Les Premiers principes.** Traduc. Cazelles. 8ᵉ éd. 10 fr.
— * **Principes de biologie.** Traduit par M. Cazelles. 4ᵉ édit. 2 vol. 20 fr.
— * **Principes de psychologie.** Trad. par MM. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.
— * **Principes de sociologie.** 4 vol., traduits par MM. Cazelles et Gerschel : Tome I. 10 fr. — Tome II. 7 fr. 50. — Tome III. 15 fr. — Tome IV. 3 fr. 75
— * **Essais sur le progrès.** Traduit par M. A. Burdeau. 4ᵉ édit. 7 fr. 50
— **Essais de politique.** Traduit par M. A. Burdeau. 4ᵉ édit. 7 fr. 50
— **Essais scientifiques.** Traduit par M. A. Burdeau. 3ᵉ édit. 7 fr. 50
— * **De l'Education physique, intellectuelle et morale.** 10ᵉ édit. 5 fr.
(Voy. p. 3, 20 et 21.)
HIRTH (G.). * **Physiologie de l'Art.** Trad. et introd. de M. L. Arréat. 5 fr.
HUXLEY, de la Société royale de Londres. * **Hume, sa vie, sa philosophie.** Traduit de l'anglais et précédé d'une introduction par M. G. Compayré. 5 fr.
IZOULET (J.), professeur au Collège de France. * **La Cité moderne, métaphysique de la sociologie.** 4ᵉ édit. 1897. 10 fr.
JANET (Paul), de l'Institut. * **Les Causes finales.** 3ᵉ édit. 10 fr.
— * **Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.** 2 forts vol. 3ᵉ édit., revue, remaniée et considérablement augmentée. 20 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

..NET (Paul). * **Victor Cousin et son œuvre.** 3e édition. 7 fr. 50
..NET (Pierre), professeur au lycée Condorcet. * **L'Automatisme psychologique,** essai sur les formes inférieures de l'activité mentale. 2e édit. 1894. 7 fr. 50
..NG (A.). * **Mythes, Cultes et Religion.** Traduit par MM. Marillier et Durr, introduction de Marillier. 1896. 10 fr.
..VELEYE (de), correspondant de l'Institut. * **De la Propriété et de ses formes primitives.** 4e édit. revue et augmentée. 10 fr.
— * **Le Gouvernement dans la démocratie.** 2 vol. 3e édit. 1896. 15 fr.
..BON (Dr Gustave). **Psychologie du socialisme.** 1898. 7 fr. 50
..VY-BRUHL, docteur ès lettres. * **La Philosophie de Jacobi.** 1894. 5 fr.
..ARD, de l'Institut. * **Descartes.** 5 fr.
— * **La Science positive et la Métaphysique.** 4e édit. 7 fr. 50
..CHTENBERGER (H.), professeur à l'Université de Nancy. **Richard Wagner, poète et penseur.** 2e édit. 1899. 10 fr.
..MBROSO. * **L'Homme criminel** (criminel-né, fou-moral, épileptique), précédé d'une préface de M. le docteur Letourneau. 3e éd. 2 vol. et atlas. 1895. 36 fr.
..MBROSO ET FERRERO. **La Femme criminelle et la prostituée.** Avec planches hors texte. 1896. 15 fr.
..MBROSO et LASCHI. **Le Crime politique et les Révolutions.** 2 vol. avec 13 planches hors texte. 15 fr.
..ON (Georges), maître de conférences à l'École normale supérieure. * **L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle.** 7 fr. 50
..ALAPERT (P.), docteur ès lettres. **Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison.** 1897. 5 fr.
..ARION (H.), professeur à la Sorbonne. * **De la Solidarité morale.** Essai de psychologie appliquée. 6e édit. 1897. 5 fr.
..ARTIN (Fr.), docteur ès lettres. **La perception extérieure et la science positive,** essai de philosophie des sciences. 1894. 5 fr.
..ATTHEW ARNOLD. **La Crise religieuse.** 7 fr. 50
..AX MULLER, prof. à l'Université d'Oxford. **Nouvelles études de mythologie,** trad. de l'anglais par L. Job, docteur ès lettres. 1898. 12 fr. 50
..AVILLE (E.), correspond. de l'Institut. **La physique moderne.** 2e édit. 5 fr.
— * **La Logique de l'hypothèse.** 2e édit. 5 fr.
— * **La définition de la philosophie.** 1894. 5 fr.
— **Le Libre arbitre.** 2e édit. 1898. 5 fr.
..RDAU (Max). * **Dégénérescence,** traduit de l'allemand par Aug. Dietrich. 5e éd. 1898. 2 vol. Tome I. 7 fr. 50. Tome II. 10 fr.
— **Les Mensonges conventionnels de notre civilisation,** trad. Dietrich. 5 fr.
..VICOW. **Les Luttes entre Sociétés humaines et leurs phases successives.** 2e édit. 10 fr.
— * **Les gaspillages des sociétés modernes.** 2e éd. 1899. 5 fr.
..DENBERG, professeur à l'Université de Kiel. * **Le Bouddha, sa Vie, sa Doctrine, sa Communauté,** trad. par P. Foucher. Préf. de Lucien Lévy. 1894. 7 fr. 50
..ULHAN (Fr.). **L'Activité mentale et les Éléments de l'esprit.** 10 fr.
Les types intellectuels : esprits logiques et esprits faux. 1896. 7 fr. 50
..AYOT (J.), inspecteur d'académie, docteur ès lettres. * **L'Éducation de la volonté.** ..e édit. 1898. 5 fr.
— **De la croyance.** 1896. 5 fr.
..RES (Jean), docteur ès lettres. **L'Art et le Réel,** essai de métaphysique fondé sur l'esthétique. 1898. 3 fr. 75
..REZ (Bernard). **Les Trois premières années de l'enfant.** 5e édit. 5 fr.
— **L'Enfant de trois à sept ans.** 3e édit. 5 fr.
— **L'Éducation morale dès le berceau.** 3e édit. 1896. 5 fr.
— * **L'éducation intellectuelle dès le berceau.** 1896. 5 fr.
..AT (l'abbé C.), docteur ès lettres. **La Personne humaine.** 1898. (Couronné par l'Institut). 7 fr. 50
— **Destinée de l'homme.** 1898 5 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

PICAVET (E.), maître de conférences à l'École des hautes études. * **Les Idéologu** essai sur l'histoire des idées, des théories scientifiques, philosophiques, religieus etc., en France, depuis 1789. (Ouvr. couronné par l'Académie française.) 10
PIDERIT. **La Mimique et la Physiognomonie.** Trad. par M. Girot. 5
PILLON (F.), ***L'Année philosophique**, 8 années : 1890, 1891, 1892, 1893 (ép... 1894, 1895, 1896 et 1897. 8 vol. Chaque volume séparément. 5
PIOGER (J.). **La Vie et la Pensée**, essai de conception expérimentale. 1894. 5
— **La vie sociale, la morale et le progrès**. 1894. 5
PREYER, prof. à l'Université de Berlin. **Éléments de physiologie.** 5
— * **L'Ame de l'enfant.** Développement psychique des premières années. 10
PROAL. * **Le Crime et la Peine.** 2e édit. (Couronné par l'Institut). 10
— * **La criminalité politique.** 1895. 5
RAUH, professeur à l'Université de Toulouse. **De la méthode dans la psycholo des sentiments.** 1899. 5
RÉCEJAC, docteur ès lettres. **Essai sur les Fondements de la Connaissan mystique.** 1897. 5
RIBOT (Th.). * **L'Hérédité psychologique.** 5e édit. 7 fr.
— * **La Psychologie anglaise contemporaine.** 3e édit. 7 fr.
— * **La Psychologie allemande contemporaine.** 4e édit. 7 fr.
— **La psychologie des sentiments.** 2e édit. 1897. 7 fr
— **L'Évolution des idées générales.** 1897. 5
RICARDOU (A.), docteur ès lettres. * **De l'Idéal.** (Couronné par l'Institut.) 5
ROBERTY (E. de). **L'Ancienne et la Nouvelle philosophie.** 7 fr.
— * **La Philosophie du siècle** (positivisme, criticisme, évolutionnisme). 5
ROMANES. * **L'Évolution mentale chez l'homme.** 7 fr.
SAIGEY (E.). ***Les Sciences au XVIIIe siècle.** La Physique de Voltaire. 5
SANZ Y ESCARTIN. **L'Individu et la réforme sociale**, traduit de l'espag par Aug. Dietrich. 1898. 7 fr.
SCHOPENHAUER. **Aphorismes sur la sagesse dans la vie.** 6e **édit. Traduit** p M. Cantacuzène. 5
— * **De la Quadruple racine du principe de la raison suffisante**, suivi d' *Histoire de la doctrine de l'idéal et du réel.* Trad. par M. Cantacuzène. 5
— * **Le Monde comme volonté et comme représentation. Traduit par M. A. B**deau. 2e éd. 3 vol. Chacun séparément. 7 fr.
SÉAILLES (G.), maître de conférences à la Sorbonne. **Essai sur le génie de l'art.** 2e édit. 1897. 5
SERGI, professeur à l'Université de Rome. **La Psychologie physiologique**, trad de l'italien par M. Mouton. Avec figures. 7 fr
SOLLIER (Dr P.). * **Psychologie de l'idiot et de l'imbécile.** 5
SOURIAU (Paul), prof. à l'Univ. de Nancy. **L'Esthétique du mouvement.** 5
— * **La suggestion dans l'art.** 5
STUART MILL. * **Mes Mémoires.** Histoire de ma vie et de **mes idées.** 3e éd. 5
— * **Système de logique déductive et inductive.** 4e édit. 2 vol. 20
— * **Essais sur la religion.** 2e édit. 5
— **Lettres inédites à Aug. Comte et réponses d'Aug. Comte**, publiées et précédées d'une introduction par L. LÉVY BRUHL. 1899. 10
SULLY (James). **Le Pessimisme.** Trad. Bertrand. 2e édit. 7 fr.
— **Études sur l'enfance.** Trad. A. Monod, préface de G. Compayré. 1898. 10
TARDE (G.). * **La logique sociale.** 2e édit. 1898. 7 fr.
— * **Les lois de l'imitation.** 2e édit. 1895. 7 fr.
— **L'Opposition universelle.** *Essai d'une théorie des contraires.* 1897. 7 fr.
THOMAS (P. F.), docteur ès lettres. L'Éducation des sentiments. 1898. 5
THOUVEREZ (Émile), docteur ès lettres. **Le Réalisme métaphysique.** 1894. (Couronné par l'Institut. 5
VACHEROT (Et.), de l'Institut. * **Essais de philosophie critique.** 7 fr.
— **La Religion.** 7 fr.
WUNDT. **Éléments de psychologie physiologique.** 2 vol. avec figures. 20

COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE (Œuvres d'), traduction de J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, de l'Institut.
— * **Rhétorique.** 2 vol. in-8. 16 fr.
— * **Politique.** 1 vol. in-8... 10 fr.
— **La Métaphysique d'Aristote.** 3 vol. in-8. .... 30 fr.
— **De la Logique d'Aristote,** par M. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. 2 vol. in-8............ 10 fr.
— **Table alphabétique des matières de la traduction générale d'Aristote,** par M. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, 2 forts vol. in-8. 1892 .... 30 fr.
— **L'Esthétique d'Aristote,** par M. BÉNARD. 1 vol. in-8. 1889. 5 fr.
SOCRATE. * **La Philosophie de Socrate,** par Alf. FOUILLÉE. 2 vol. in-8................. 16 fr.
— **Le Procès de Socrate,** par G. SOREL. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50
PLATON. **Études sur la Dialectique dans Platon et dans Hegel,** par Paul JANET. 1 vol. in-8. 6 fr.
—* **Platon, sa philosophie,** sa vie et de ses œuvres, par CH. BÉNARD. 1 vol. in-8. 1893....... 10 fr.
— **La Théorie platonicienne des Sciences,** par ÉLIE HALÉVY. In-8. 1895................. 5 fr.
PLATON. **Œuvres,** traduction VICTOR COUSIN revue par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE : Socrate et Platon ou le Platonisme — Eutyphron — Apologie de Socrate — Criton — Phédon. 1 vol. in-8. 1896. 7 fr. 50
ÉPICURE. * **La Morale d'Épicure** et ses rapports avec les doctrines contemporaines, par M. GUYAU. 1 volume in-8. 3e édit...... 7 fr. 50
BÉNARD. **La Philosophie ancienne,** histoire de ses systèmes. *La Philosophie et la Sagesse orientales. — La Philosophie grecque avant Socrate. — Socrate et les socratiques. — Etudes sur les sophistes grecs.* 1 v. in-8.......... 9 fr.
FABRE (Joseph). * **Histoire de la philosophie, antiquité et moyen âge.** 1 vol. in-18. .... 3 fr. 50
FAVRE (Mme Jules), née VELTEN. **La Morale des stoïciens.** In-18. 3 fr. 50
— **La Morale de Socrate.** In-18. 3 fr. 50
— **La Morale d'Aristote.** In-18. 3 fr. 50
OGEREAU. **Système philosophique des stoïciens.** In-8..... 5 fr.
RODIER (G.). * **La Physique de Straton de Lampsaque.** In-8. 3 fr.
TANNERY (Paul), **Pour l'histoire de la science hellène** (de Thalès à Empédocle). 1 v. in-8. 1887.............. 7 fr. 50
MILHAUD (G.). * **Les origines de la science grecque.** 1 vol. in-8. 1893................ 5 fr.

PHILOSOPHIE MODERNE

* **DESCARTES,** par L. LIARD. 1 vol. in-8.................. 5 fr.
— **Essai sur l'Esthétique de Descartes,** par E. KRANTZ. 1 vol. in-8. 2e éd. 1897........... 6 fr.
SPINOZA. **Benedicti de Spinoza opera,** quotquot reperta sunt, recognoverunt J. Van Vloten et J.-P.-N. Land. 2 forts vol. in-8 sur papier de Hollande. .... 45 fr.
Le même en 3 volumes élégamment reliés............ 18 fr.
— **Inventaire des livres formant sa bibliothèque,** publié d'après un document inédit avec des notes biographiques et bibliographiques et une introduction par A.-J. SERVAAS VAN RVOIJEN. 1 v. in-4 sur papier de Hollande....... 15 fr.
GEULINCK (Arnoldi). **Opera philosophica** recognovit J.-P.-N. LAND, 3 volumes, sur papier de Hollande, gr. in-8. Chaque vol... 17 fr. 75
GASSENDI. **La Philosophie de Gassendi,** par P.-F. THOMAS. In-8. 1889................. 6 fr.
LOCKE. * **Sa vie et ses œuvres,** par MARION. In-18. 3e éd... 2 fr. 50
MALEBRANCHE. * **La Philosophie de Malebranche,** par OLLÉ-LAPRUNE, de l'Institut. 2 volumes. in-8................. 16 fr.

PASCAL. **Études sur le scepticisme de Pascal**, par DROZ. 1 vol. in-8.............. 6 fr.

VOLTAIRE. **Les Sciences au XVIIIe siècle.** Voltaire physicien, par Em. SAIGEY. 1 vol. in-8. 5 fr.

FRANCK (Ad.), de l'Institut. **La Philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.** 1 volume in-18.............. 2 fr. 50

DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle.** 3 vol. in-8. 15 fr.

J.-J. ROUSSEAU. **Du Contrat social,** édition comprenant avec le texte définitif les versions primitives de l'ouvrage d'après les manuscrits de Genève et de Neuchâtel, avec introduction, par EDMOND DREYFUS-BRISAC. 1 fort volume grand in-8. 12 fr.

PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE

DUGALD STEWART. * **Éléments de la philosophie de l'esprit humain.** 3 vol. in-12..... 9 fr.

HUME. * **Sa vie et sa philosophie,** par Th. HUXLEY. 1 vol. in-8. 5 fr.

BACON. **Étude sur François Bacon,** par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. In-18........ 2 fr. 50

BACON. * **Philosophie de François Bacon,** par CH. ADAM. (Couronné par l'Institut). In-8..... 7 fr. 50

BERKELEY. **Œuvres choisies.** *Essai d'une nouvelle théorie de la vision. Dialogues d'Hylas et de Philonoüs.* Traduit de l'anglais par MM. BEAULAVON (G.) et PARODI (D.). In-8. 1895............. 5 fr.

PHILOSOPHIE ALLEMANDE

KANT. **La Critique de la raison pratique,** traduction nouvelle avec introduction et notes, par M. PICAVET. 1 vol. in-8. .... 6 fr.

— **Éclaircissements sur la Critique de la raison pure,** trad. TISSOT. 1 vol. in-8....... 6 fr.

— * **Principes métaphysiques de la morale,** et *Fondements de la métaphysique des mœurs,* traduct. TISSOT. In-8............ 8 fr.

— **Doctrine de la vertu,** traduction BARNI. 1 vol. in-8........ 8 fr.

— * **Mélanges de logique,** traduction TISSOT. 1 v. in-8..... 6 fr.

— * **Prolégomènes à toute métaphysique future** qui se présentera comme science, traduction TISSOT. 1 vol. in-8........ 6 fr.

— * **Anthropologie,** suivie de divers fragments relatifs aux rapports du physique et du moral de l'homme, et du commerce des esprits d'un monde à l'autre, traduction TISSOT. 1 vol. in-8....... 6 fr.

— **Traité de pédagogie,** trad. J. BARNI; préface et notes par M. Raymond THAMIN. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

— **Essai critique sur l'Esthétique de Kant,** par V. BASCH. 1 vol. in-8. 1896. ...... 10 fr.

— **Sa morale,** par CRESSON. 1 vol. in-12.............. 2 fr. 50

KANT et FICHTE **et le problème de l'éducation,** par PAUL DUPROIX. 1 vol. in-8. 1897....... 5 fr.

SCHELLING. **Bruno, ou du principe divin.** 1 vol. in-8....... 3 fr. 50

HEGEL. * **Logique.** 2 vol. in-8. 14 fr.

— * **Philosophie de la nature.** 3 vol. in-8............. 25 fr.

— * **Philosophie de l'esprit.** 2 vol. in-8.............. 18 fr.

— * **Philosophie de la religion.** 2 vol. in-8........... 20 fr.

— **La Poétique,** trad. par M. Ch. BÉNARD. Extraits de Schiller, Gœthe, Jean-Paul, etc., 2 v. in-8. 12 fr.

— **Esthétique.** 2 vol. in-8, trad. BÉNARD............... 16 fr.

— **Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française,** par E. BEAUSSIRE. 1 vol. in-18.......... 2 fr. 50

— **Introduction à la philosophie de Hegel,** par VÉRA. 1 vol. in-8. 2e édit............... 6 fr. 50

— **La logique de Hegel,** par EUG. NOEL In-8. 1897........ 3 fr.

HERBART. **Principales œuvres pédagogiques,** trad. A. PINLOCHE. In-8. 1894........... 7 fr. 50

HUMBOLDT (G. de). **Essai sur les limites de l'action de l'État.** in-8............... 3 fr. 50

MAUXION (M.). **La métaphysique de Herbart et la critique de Kant.** 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

RICHTER (Jean-Paul-Fr.). **Poétique ou Introduction à l'Esthétique.** 2 vol. in-8. 1862......, 15 fr.

SCHILLER. **Son esthétique,** par FR. MONTARGIS. In-8..... 4 fr.

PHILOSOPHIE ANGLAISE CONTEMPORAINE

(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 et 5.)

Arnold (Matt.). — **Bain** (Alex). — **Carrau** (Lud.). — **Clay** (R.). — **Collins** (H.). — **Carus**. — **Ferri** (L.). — **Flint**. — **Guyau**. — **Gurney, Myers et Podmor**. — **Herbert-Spencer**. — **Huxley**. — **Liard**. — **Lang**, — **Lubbock** (Sir John). — **Lyon** (Georges). — **Marion**. — **Maudsley**. — **Stuart-Mill** (John). — **Romanes**. — **Sully** (James).

PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 et 5.)

Bouglé — **Hartmann** (E. de). — **Nordau** (Max). — **Nietzsche**. — **Oldenberg**. — **Piderit**. — **Preyer**. — **Ribot** (Th.). — **Schmidt** (O.). — **Schœbel**. — **Schopenhauer**. — **Selden** (C.). — **Stricker**. — **Wundt**. — **Zeller**. — **Ziegler**.

PHILOSOPHIE ITALIENNE CONTEMPORAINE

(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 et 5.)

Espinas. — **Ferrero**. — **Ferri** (Enrico). — **Ferri** (L.). — **Garofalo**. — **Léopardi**. — **Lombroso**. — **Lombroso et Ferrero**. — **Lombroso et Laschi**. — **Mariano**. — **Mosso**. — **Pilo** (Marco). — **Sergi**. — **Sighele**.

LES GRANDS PHILOSOPHES

Publié sous la direction de M. l'Abbé PIAT

Sous ce titre, M. l'Abbé Piat, agrégé de philosophie, docteur es lettres, professeur à l'Ecole des Carmes, va publier, avec la collaboration de savants et de philosophes connus, une série d'études consacrées aux grands philosophes: *Socrate, Platon, Aristote, Philon, Plotin* et *Saint Augustin; Saint Anselme, Saint Bonaventure, Saint Thomas d'Aquin* et *Dunsscot, Malebranche, Pascal, Spinoza, Leibniz, Kant, Hégel, Herbert Spencer*, etc.

Chaque étude formera un volume in-8° carré de 300 pages environ, du prix de **5** francs.

PARAITRONT DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1899 :

Avicenne, par le baron Carra de Vaux.
Saint Anselme, par M. Domet de Vorges, ancien ministre plénipotentiaire.
Socrate, par M. l'abbé Piat.
Saint Augustin, par M. l'abbé Jules Martin.
Descartes, par M. le baron Denys Cochin, député de Paris.
Saint Thomas d'Aquin, par Mgr Mercier, directeur de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain, et par M. de Wulf, professeur au même Institut.
Malebranche, par M. Henri Joly, ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon.
Saint Bonaventure, par Mgr Dadolle, recteur des Facultés libres de Lyon.
Maine de Biran, par M. Marius Couailhac, docteur ès lettres.
Rosmini, par M. Bazaillas, agrégé de l'Université, professeur au collège Stanislas.
Pascal, par M. Hatzfeld, professeur honoraire au lycée Louis-le-Grand.
Kant, par M. Ruyssen, agrégé de l'Université, professeur au lycée de La Rochelle.
Spinoza, par M. G. Fonsegrive, professeur au lycée Buffon.
Dunsscot, par le R. P. David Fleming, définiteur général de l'ordre des Franciscains.

BIBLIOTHÈQUE GENÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
DICK MAY, Secrétaire général du Collège libre des Sciences sociales.

L'éditeur de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* a toujours réservé dans cette collection une place à la science sociale : les rapports de celle-ci avec la psychologie des peuples et avec la morale justifient ce classement et, à ces titres divers, elle intéresse les philosophes.

Mais, depuis plusieurs années, le cercle des études sociales s'est élargi ; elles sont sorties du domaine de l'observation pour entrer dans celui des applications pratiques et de l'histoire, qui s'adressent à un plus nombreux public.

Aussi ont-elles pris leur place dans le haut enseignement ; elles ont leurs représentants dans les Facultés des lettres et de droit, au Collège de France, à l'École libre des sciences politiques. La récente fondation du *Collège libre des sciences sociales* a montré la diversité et l'utilité des questions qui font partie de leur domaine ; les nombreux auditeurs qui en suivent les cours et conférences prouvent par leur présence que cette nouvelle institution répond à un besoin de curiosité générale.

C'est pour répondre à ce même besoin que l'éditeur de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* fonde la *Bibliothèque générale des sciences sociales*. Les premiers volumes de cette *Bibliothèque* seront la reproduction des leçons professées dans ces deux dernières années au Collège libre. La collaboration de son distingué secrétaire général assure à la *Bibliotheque* la continuation du concours de ses professeurs et conférenciers.

La *Bibliothèque générale des sciences sociales* sera d'ailleurs ouverte à tous les travaux intéressants, quelles que soient les opinions des sociologues qui leur apporteront leur concours, et l'école à laquelle ils appartiendront.

Les volumes, dont les titres suivent, seront publiés dans le courant de l'année 1898 les trois premiers devant paraître aux mois de mars et avril prochains :

VOLUMES PUBLIÉS :

L'individualisation de la peine, par R. SALEILLES, professeur agrégé à la Faculté de droit de l'Université de Paris.

L'idéalisme social, par Eugène FOURNIÈRE, député, professeur au Collège libre des sciences sociales.

Ouvriers du temps passé (XVe et XVIe siècles), par H. HAUSER, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Chaque volume in-8° carré de 300 pages environ, cartonné à l'anglaise..... 6 fr.

EN PRÉPARATION :

La méthode historique appliquée aux sciences sociales, par Charles SEIGNOBOS, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

La formation de la démocratie socialiste en France, par Albert MÉTIN, agrégé de l'Université.

Le mouvement social catholique depuis l'encyclique *Rerum novarum*, par Max TURMANN.

La méthode géographique appliquée aux sciences sociales, par Jean BRUNHES, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

Les Bourses, par THALLER, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris.

La décomposition du Marxisme, par Ch. ANDLER, maître de conférences à l'École normale supérieure.

La statique sociale, par le Dr DELBET, député, directeur du Collège libre des sciences sociales.

Le monisme économique (sociologie marxiste), par DE KELLÈS-KRAUZ.

L'organisation industrielle moderne. Ses caractères, son développement, par Maurice DUFOURMANTELLE.

Précis d'économie sociale. *Le Play et la méthode d'observation*, par Alexis DELAIRE, secrétaire général de la Société d'économie sociale.

Les enquêtes (théorie et pratique), par M. P. DU MAROUSSEM, docteur en droit.

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-12 brochés à 3 fr. 50. — Volumes in-8 brochés de divers prix

Cartonnage anglais, 50 cent. par vol. in-12; 1 fr. par vol. in-8.

Demi-reliure, 1 fr. 50 par vol. in-12; 2 fr. par vol. in-8.

EUROPE

SYBEL (H. de). * **Histoire de l'Europe pendant la Révolution française**, traduit de l'allemand par Mlle DOSQUET. Ouvrage complet en 6 vol. in-8. 42 fr.

DEBIDOUR, inspecteur général de l'Instruction publique. * **Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 à 1878.** 2 vol. in-8. (Ouvrage couronné par l'Institut.) 18 fr.

FRANCE

AULARD, professeur à la Sorbonne. * **Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême**, étude historique (1793-1794). 1 vol. in-12. 3 fr. 50

— * **Études et leçons sur la Révolution française.** 2 vol. in-12. Chacun. 3 fr. 50

DESPOIS (Eug.). * **Le Vandalisme révolutionnaire.** Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 4e édition, précédée d'une notice sur l'auteur par M. Charles BIGOT. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DEBIDOUR, inspecteur général de l'instruction publique. **Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France** (1789-1870). 1 fort vol. in-8. 1898. 12 fr.

ISAMBERT (G.). * **La vie à Paris pendant une année de la Révolution** (1791-1792). 1 vol. in-12. 1896. 3 fr. 50

MARCELLIN PELLET, ancien député. **Variétés révolutionnaires.** 3 vol. in-12, précédés d'une préface de A. RANC. Chaque vol. séparém. 3 fr. 50

BONDOIS (P.), agrégé de l'Université. * **Napoléon et la société de son temps** (1793-1821). 1 vol. in-8. 7 fr.

CARNOT (H.), sénateur. * **La Révolution française**, résumé historique. 1 volume in-12. Nouvelle édit. 3 fr. 50

BLANC (Louis). * **Histoire de Dix ans** (1830-1840). 5 vol. in-8. 25 fr.

— 25 pl. en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de Dix ans*. 6 fr.

ÉLIAS REGNAULT. Histoire de Huit ans (1840-1848). 3 vol. in-8. 15 fr.

— 14 planches en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de Huit ans*. 4 fr.

GAFFAREL (P.), professeur à l'Université de Dijon. * **Les Colonies françaises.** 1 vol. in-8. 5e édit. 5 fr.

LAUGEL (A.). * **La France politique et sociale.** 1 vol. in-8. 5 fr.

ROCHAU (de). **Histoire de la Restauration.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

SPULLER (E.), ancien ministre de l'Instruction publique. * **Figures disparues**, portraits contemp., littér. et politiq. 3 vol. in-12. Chacun. 3 fr. 50

— **Histoire parlementaire de la deuxième République.** 1 volume in-12. 2e édit. 3 fr. 50

— **Hommes et choses de la Révolution.** 1 vol. in-12. 1896. 3 fr. 50

TAXILE DELORD. * **Histoire du second Empire** (1848-1870). 6 v. in-8. 42 fr.

ZEVORT (E.), recteur de l'Académie de Caen. **Histoire de la troisième République:**

- Tome I. * **La présidence de M. Thiers** 1 vol. in-8. 1896. 7 fr.
- Tome II. * **La présidence du Maréchal.** 1 vol. in-8. 1897. 7 fr.
- Tome III. **La présidence de Jules Grévy.** 1 vol. in-8. 7 fr.
- Tome IV. **La présidence de Sadi-Carnot.** 1 vol. in-8. (*Sous presse.*) 7 fr.

WAHL, inspecteur général honoraire de l'Instruction aux colonies. * **L'Algérie.** 1 vol. in-8. 3e édit. refondue. (Ouvrage couronné par l'Institut.) 5 fr.

LANESSAN (de). **L'Expansion coloniale de la France.** Étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer. 1 fort vol. in-8, avec cartes. 1886. 12 fr.

— * **L'Indo-Chine française.** Étude économique, politique et administrative sur *la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin.* (Ouvrage couronné par la Société de géographie commerciale de Paris, médaille Dupleix.) 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs hors texte. 15 fr.

— * **La colonisation française en Indo-Chine.** 1 vol. in-12, avec une carte de l'Indo-Chine. 1895. 3 fr. 50

LAPIE (P.), agrégé de l'Université. **Les Civilisations tunisiennes** (Musulmans, Israélites, Européens). 1 v. in-12. 1898. (Couronné par l'Académie française.) 3 fr. 50

SILVESTRE (J.). **L'Empire d'Annam et les Annamites,** publié sous les auspices de l'administration des colonies. 1 v. in-12, avec 1 carte de l'Annam. 3 fr. 50

WEILL (Georges), agrégé de l'Université, docteur ès lettres. **L'École saint-simonienne,** son histoire, son influence jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12. 1896. 3 fr. 50

ANGLETERRE

LAUGEL (Aug.). * **Lord Palmerston et lord Russell.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

SIR CORNEWAL LEWIS. * **Histoire gouvernementale de l'Angleterre depuis 1770 jusqu'à 1830.** Traduit de l'anglais. 1 vol. in-8. 7 fr.

REYNALD (H.), doyen de la Faculté des lettres d'Aix. * **Histoire de l'Angleterre,** depuis la reine Anne jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12. 2e éd. 3 fr. 50

MÉTIN (Albert). **Le Socialisme en Angleterre.** 1 vol. in-12. 1897. 3 fr. 50

ALLEMAGNE

VÉRON (Eug.). * **Histoire de la Prusse,** depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa. 1 vol. in-12. 6e édit., augmentée d'un chapitre nouveau contenant le résumé des événements jusqu'à nos jours, par P. BONDOIS, professeur agrégé d'histoire au lycée Buffon. 3 fr. 50

— * **Histoire de l'Allemagne,** depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12. 3e éd., mise au courant des événements par P. BONDOIS. 3 fr. 50

ANDLER (Ch.), maître de conférences à l'École normale. **Les origines du socialisme d'état en Allemagne.** 1 vol. in-8. 1897. 7 fr.

AUTRICHE-HONGRIE

ASSELINE (L.). * **Histoire de l'Autriche,** depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12. 3e édit. 3 fr. 50

SAYOUS (Éd.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. **Histoire des Hongrois** et de leur littérature politique, de 1790 à 1815. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOURLIER (J.). * **Les Tchèques et la Bohême contemporaine,** avec préface de M. FLOURENS, ancien ministre des Affaires étrangères. 1 vol. in-12. 1897. 3 fr. 50

AUERBACH, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. **Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie.** 1 vol. in-8, avec une carte hors texte. 1898. 5 fr.

ITALIE

SORIN (Élie). * **Histoire de l'Italie,** depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel. 1 vol. in-12. 1888. 3 fr. 50

GAFFAREL (P.), professeur à la Faculté des lettres de Dijon. * **Bonaparte et les Républiques italiennes** (1796-1799). 1895. 1 vol. in-8. 5 fr.

ESPAGNE

REYNALD (H.). * **Histoire de l'Espagne,** depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

RUSSIE

CRÉHANGE (M.), agrégé de l'Université. * **Histoire contemporaine de la Russie,** depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II (1801-1894). 1 vol. in-12. 2e édit. 1895. 3 fr. 50

SUISSE

DAENDLIKER. * **Histoire du peuple suisse.** Trad. de l'allem. par Mme Jules FAVRE et précédé d'une Introduction de Jules FAVRE. 1 vol. in-8. 5 fr.

GRÈCE & TURQUIE

BÉRARD (V.), docteur ès lettres. * **La Turquie et l'Hellénisme contemporain.** (Ouvrage cour. par l'Acad. française). 1 v. in-12. 2e éd. 1895. 3 fr. 50

AMÉRIQUE

DEBERLE (Alf.). * **Histoire de l'Amérique du Sud,** depuis sa conquête jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12. 3e édit., revue par A. MILHAUD, agrégé de l'Université. 3 fr. 50

BARNI (Jules). * **Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle.** 2 vol. in-12. Chaque volume. 3 fr. 50

— * **Les Moralistes français au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-12 faisant suite aux deux précédents. 3 fr. 50

BEAUSSIRE (Émile), de l'Institut. **La Guerre étrangère et la Guerre civile.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

BOURDEAU (J.). * **Le Socialisme allemand et le Nihilisme russe.** 1 vol. in-12. 2e édit. 1894. 3 fr. 50

D'EICHTHAL (Eug.). **Souveraineté du peuple et gouvernement.** 1 vol. in-12. 1895. 3 fr. 50

DEPASSE (Hector). **Transformations sociales.** 1894. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

— **Du Travail et de ses conditions** (Chambres et Conseils du travail). 1 vol. in-12. 1895. 3 fr. 50

DRIAULT (E.). **La question d'Orient,** préface de G. MONOD, de l'Institut 1 vol. in-8. 1898. 7 fr.

GUÉROULT (G.). * **Le Centenaire de 1789,** évolution polit., philos., artist. et scient. de l'Europe depuis cent ans. 1 vol. in-12. 1889. 3 fr. 50

LAVELEYE (E. de), correspondant de l'Institut. **Le Socialisme contemporain.** 1 vol. in-12. 10e édit. augmentée. 3 fr. 50

LICHTENBERGER (A). **Le Socialisme utopique, étude sur quelques précurseurs du Socialisme.** 1 vol. in-12. 1898. 3 fr. 50

— **Le Socialisme et la Révolution française.** 1 vol. in-8. 5 fr.

MATTER (P.). **La dissolution des assemblées parlementaires,** étude de droit public et d'histoire. 1 vol. in-8. 1898. 5 fr.

REINACH (Joseph). **Pages républicaines.** 1894. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

SPULLER (E.).* **Éducation de la démocratie.** 1 vol. in-12. 1892. 3 fr. 50

— **L'Évolution politique et sociale de l'Église.** 1 vol. in-12. 1893. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET POLITIQUE

DESCHANEL (E.), sénateur, professeur au Collège de France. * **Le Peuple et la Bourgeoisie.** 1 vol. in-8, 2e édit. 5 fr.

DU CASSE. **Les Rois frères de Napoléon Ier.** 1 vol. in-8. 10 fr.

LOUIS BLANC. **Discours politiques** (1848-1881). 1 vol. in-8. 7 fr. 50

PHILIPPSON. **La Contre-révolution religieuse au XVIe siècle.** 1 vol. in-8. 10 fr.

HENRARD (P.). **Henri IV et la princesse de Condé.** 1 vol. in-8. 6 fr.

NOVICOW. **La Politique internationale.** 1 fort vol. in-8. 7 fr.

REINACH (Joseph). * **La France et l'Italie devant l'histoire.** 1 vol. in-8. 1893. 5 fr.

LORIA (A.). **Les Bases économiques de la constitution sociale.** 1 vol. in-8. 1893. 7 fr. 50

RECUEIL DES INSTRUCTIONS

DONNÉES

AUX AMBASSADEURS ET MINISTRES DE FRANCE

DEPUIS LES TRAITÉS DE WESTPHALIE JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères.

Beaux volumes in-8 raisin, imprimés sur papier de Hollande, avec Introduction et notes.

I. — **AUTRICHE**, par M. Albert SOREL, de l'Académie française. 20 fr.
II. — **SUÈDE**, par M. A. GEFFROY, de l'Institut................ 20 fr.
III. — **PORTUGAL**, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR..... 20 fr.
IV et V. — **POLOGNE**, par M. LOUIS FARGES, 2 vol............. 30 fr.
VI. — **ROME**, par M. G. HANOTAUX, de l'Académie française..... 20 fr.
VII. — **BAVIÈRE, PALATINAT ET DEUX-PONTS**, par M. André LEBON. 25 fr.
VIII et IX. — **RUSSIE**, par M. Alfred RAMBAUD, de l'Institut. 2 vol. Le 1er vol. 20 fr. Le second vol........................ 25 fr.
X. — **NAPLES ET PARME**, par M. Joseph REINACH.............. 20 fr.
XI. — **ESPAGNE** (1649-1750), par MM. MOREL-FATIO et LÉONARDON (tome I) .... 20 fr.
XII et XII *bis*. — **ESPAGNE** (1750-1789) (t. II et III), par les mêmes (*sous presse*).
XIII. — **DANEMARK**, par A. GEFFROY, de l'Institut.............. 14 fr.
XIV et XV. — **SAVOIE-MANTOUE**, par M. HORRIC de BEAUCAIRE (*sous presse*).

---

*INVENTAIRE ANALYTIQUE

DES

ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

PUBLIÉ

Sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques

I. — **Correspondance politique de MM. de CASTILLON et de MARILLAC, ambassadeurs de France en Angleterre (1538-1540)**, par M. JEAN KAULEK, avec la collaboration de MM. Louis Farges et Germain Lefèvre-Pontalis. 1 vol. in-8 raisin .... 15 fr.
II. — **Papiers de BARTHÉLEMY, ambassadeur de France en Suisse**, de 1792 à 1797 (année 1792), par M. Jean KAULEK. 1 vol. in-8 raisin.. 15 fr.
III. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (janvier-août 1793), par M. JEAN KAULEK. 1 vol. in-8 raisin............................. 15 fr.
IV. — **Correspondance politique de ODET DE SELVE, ambassadeur de France en Angleterre (1546-1549)**, par M. G. LEFÈVRE-PONTALIS. 1 vol. in-8 raisin .... 15 fr.
V. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (septembre 1793 à mars 1794), par M. Jean KAULEK. 1 vol. in-8 raisin...................... 18 fr.
VI. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (avril 1794 à février 1795), par M. JEAN KAULEK. 1 vol. in-8 raisin .... 20 fr.
VII. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (mars 1795 à septembre 1796). *Négociations de la paix de Bâle*, par M. Jean KAULEK. 1 volume in-8 raisin.. 20 fr.

Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France (1759-1833), recueillie par Eug. PLANTET, attaché au Ministère des Affaires étrangères. 2 vol. in-8 raisin avec 2 planches en taille-douce hors texte. 30 fr.

Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France avec la Cour (1577-1830), recueillie par Eug. PLANTET, publiée sous les auspices du Ministère des Affaires étrangères. TOME I. In-8 raisin. (*Épuisé.*)
TOME II. 1 fort vol. in-8 raisin............................. 20 fr.
TOME III. 1 fort vol. in-8 raisin (*sous presse*).

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par TH. RIBOT, Professeur au Collège de France.

(24e *année*, 1899.)

Paraît tous les mois, par livraisons de 7 feuilles grand in-8, et forme chaque année deux volumes de 680 pages chacun.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr.

La livraison........................ 3 fr.

Les années écoulées, chacune 30 francs, et la livraison, 3 fr.

Première table des matières (1876-1887). 1 vol. in-8............ 3 fr.

Deuxième table des matières (1888-1895). 1 vol. in-8........... 3 fr.

La REVUE PHILOSOPHIQUE n'est l'organe d'aucune secte, d'aucune école en particulier.

Tous les articles de fond sont signés et chaque auteur est responsable de son article. Sans professer un culte exclusif pour l'expérience, la direction, bien persuadée que rien de solide ne s'est fondé sans cet appui, lui fait la plus large part et n'accepte aucun travail qui la dédaigne

Elle ne néglige aucune partie de la philosophie, tout en s'attachant cependant à celles qui, par leur caractère de précision relative, offrent moins de prise aux désaccords et sont plus propres à rallier toutes les écoles. La *psychologie*, avec ses auxiliaires indispensables, l'*anatomie* et la *physiologie du système nerveux*, la *pathologie mentale*, la *psychologie des races inférieures et des animaux*, les *recherches expérimentales des laboratoires*; — la *logique*; — les *théories générales fondées sur les découvertes scientifiques*; — l'*esthétique*; — les *hypothèses métaphysiques*, tels sont les principaux sujets dont elle entretient le public.

Plusieurs fois par an paraissent des *Revues générales* qui embrassent dans un travail d'ensemble les travaux récents sur une question déterminée: sociologie, morale, psychologie, linguistique, philosophie religieuse, philosophie mathématique, psycho-physique, etc.

La REVUE désirant être, avant tout, un organe d'information, a publié depuis sa fondation le compte rendu de plus de quinze cents ouvrages. Pour faciliter l'étude et les recherches, ces comptes rendus sont groupés sous des rubriques spéciales: anthropologie criminelle, esthétique, métaphysique, théorie de la connaissance, histoire de la philosophie, etc., etc. Ces comptes rendus sont, autant que possible, impersonnels, notre but étant de faire connaître le mouvement philosophique contemporain dans toutes ses directions, non de lui imposer une doctrine.

En un mot par la variété de ses articles et par l'abondance de ses renseignements elle donne un tableau complet du mouvement philosophique et scientifique en Europe.

Aussi a-t-elle sa place marquée dans les bibliothèques des professeurs et de ceux qui se destinent à l'enseignement de la philosophie et des sciences ou qui s'intéressent au développement du mouvement scientifique.

---

*REVUE HISTORIQUE

Dirigée par G. MONOD

Membre de l'Institut, maître de conférences à l'Ecole normale
Président de la section historique et philologique à l'Ecole des hautes études

(24e *année*, 1899.)

Paraît tous les deux mois, par livraisons grand in-8° de 15 feuilles et forme par an trois volumes de 500 pages chacun.

CHAQUE LIVRAISON CONTIENT :

I. Plusieurs *articles de fond*, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet. — II. Des *Mélanges et Variétés*, composés de documents inédits d'une étendue restreinte et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. — III. Un *Bulletin historique* de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. — IV. Une *Analyse des publications périodiques* de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. — V. Des *Comptes rendus critiques* des livres d'histoire nouveaux.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, **33 fr.**

La livraison.. .... 6 fr.

Les années écoulées, chacune 30 francs, le fascicule, 6 francs.
Les fascicules de la 1re année, 9 francs.

Tables générales des matières.

I. — 1876 à 1880...	3 fr.;	pour les abonnés.	1 fr. 50
II. — 1881 à 1885...	3 fr.;	—	1 fr. 50
III. — 1886 à 1890...	5 fr.;	—	2 fr. 50
IV. — 1891 à 1895...	3 fr.;	—	1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE
INTERNATIONALE
Publiée sous la direction de M. Émile ALGLAVE

La *Bibliothèque scientifique internationale* est une œuvre dirigée par les auteurs mêmes, en vue des intérêts de la science, pour la populariser sous toutes ses formes, et faire connaître immédiatement dans le monde entier les idées originales, les directions nouvelles, les découvertes importantes qui se font chaque jour dans tous les pays. Chaque savant expose les idées qu'il a introduites dans la science et condense pour ainsi dire ses doctrines les plus originales.

On peut ainsi, sans quitter la France, assister et participer au mouvement des esprits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, tout aussi bien que les savants mêmes de chacun de ces pays.

La *Bibliothèque scientifique internationale* ne comprend pas seulement des ouvrages consacrés aux sciences physiques et naturelles; elle aborde aussi les sciences morales, comme la philosophie, l'histoire, la politique et l'économie sociale, la haute législation, etc.; mais les livres traitant des sujets de ce genre se rattachent encore aux sciences naturelles, en leur empruntant les méthodes d'observation et d'expérience qui les ont rendues si fécondes depuis deux siècles.

Cette collection paraît à la fois en français et en anglais: à Paris, chez Félix Alcan; à Londres, chez C. Kegan, Paul et C[ie]; à New-York, chez Appleton.

LISTE DES OUVRAGES PAR ORDRE D'APPARITION

91 VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE. CHAQUE VOLUME : 6 FRANCS.

1. J. TYNDALL. * **Les Glaciers et les Transformations de l'eau,** avec figures. 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
2. BAGEHOT. * **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8. 5e édition. 6 fr.
3. MAREY. * **La Machine animale,** locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses fig. 1 vol. in-8. 5e édit. augmentée. 6 fr.
4. BAIN. * **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
5. PETTIGREW. * **La Locomotion chez les animaux,** marche, natation. 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.
6. HERBERT SPENCER. * **La Science sociale.** 1 v. in-8. 12e édit. 6 fr.
7. SCHMIDT (O.). * **La Descendance de l'homme et le Darwinisme.** 1 vol. in-8, avec fig. 6e édition. 6 fr.
8. MAUDSLEY. * **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8. 6e édit. 6 fr.
9. VAN BENEDEN. * **Les Commensaux et les Parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 3e édit. 6 fr.
10. BALFOUR STEWART. * **La Conservation de l'énergie,** suivi d'une Étude sur la *nature de la force*, par M. P. de SAINT-ROBERT, avec figures. 1 vol. in-8. 5e édition. 6 fr.
11. DRAPER. **Les Conflits de la science et de la religion.** 1 vol. in-8. 9e édition. 6 fr.
12. L. DUMONT. * **Théorie scientifique de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
13. SCHUTZENBERGER. * **Les Fermentations.** 1 vol. in-8, avec fig. 6e édit. 6 fr.
14. WHITNEY. * **La Vie du langage.** 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.
15. COOKE et BERKELEY. * **Les Champignons.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édition. 6 fr.
16. BERNSTEIN. * **Les Sens.** 1 vol. in-8, avec 91 fig. 5e édit. 6 fr.

17. BERTHELOT. * **La Synthèse chimique.** 1 vol. in-8. 8ᵉ édit. 6 fr.
18. NIEWENGLOWSKI (H.). * **La photographie et la photochimie.** 1 vol. in-8, avec gravures et une planche hors texte. 6 fr.
19. LUYS. * **Le Cerveau et ses fonctions,** avec figures. 1 vol. in-8. 7ᵉ édition. 6 fr.
20. STANLEY JEVONS. * **La Monnaie et le Mécanisme de l'échange.** 1 vol. in-8. 5ᵉ édition. 6 fr.
21. FUCHS. * **Les Volcans et les Tremblements de terre.** 1 vol. in-8, avec figures et une carte en couleur. 5ᵉ édition. 6 fr.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. * **Les Camps retranchés et leur rôle dans la défense des États,** avec fig. dans le texte et 2 planches hors texte. 3ᵉ édit. 6 fr.
23. DE QUATREFAGES. * **L'Espèce humaine.** 1 v. in-8. 12ᵉ édit. 6 fr.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. * **Le Son et la Musique.** 1 vol. in-8, avec figures. 5ᵉ édition. 6 fr.
25. ROSENTHAL. * **Les Nerfs et les Muscles.** 1 vol. in-8, avec 75 figures. 3ᵉ édition. *Epuisé.*
26. BRUCKE et HELMHOLTZ. * **Principes scientifiques des beaux-arts.** 1 vol. in-8, avec 39 figures. 4ᵉ édition. 6 fr.
27. WURTZ. * **La Théorie atomique.** 1 vol. in-8. 8ᵉ édition. 6 fr.
28-29. SECCHI (le père). * **Les Étoiles.** 2 vol. in-8, avec 63 figures dans le texte et 17 pl. en noir et en couleur hors texte. 3ᵉ édit. 12 fr.
30. JOLY. * **L'Homme avant les métaux.** 1 vol. in-8, avec figures. 4ᵉ édition. 6 fr.
31. A. BAIN. * **La Science de l'éducation.** 1 vol. in-8. 8ᵉ édit. 6 fr.
32-33. THURSTON (R.). * **Histoire de la machine à vapeur,** précédée d'une Introduction par M. HIRSCH. 2 vol. in-8, avec 140 figures dans le texte et 16 planches hors texte. 3ᵉ édition. 12 fr.
34. HARTMANN (R.). * **Les Peuples de l'Afrique.** 1 vol. in-8, avec figures. 2ᵉ édition. 6 fr.
35. HERBERT SPENCER. * **Les Bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. in-8. 5ᵉ édition. 6 fr.
36. HUXLEY. * **L'Écrevisse,** introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8, avec figures. 2ᵉ édition. 6 fr.
37. DE ROBERTY. * **De la Sociologie.** 1 vol. in-8. 3ᵉ édition. 6 fr.
38. ROOD. * **Théorie scientifique des couleurs.** 1 vol. in-8, avec figures et une planche en couleur hors texte. 2ᵉ édition. 6 fr.
39. DE SAPORTA et MARION. * **L'Évolution du règne végétal** (les Cryptogames). 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.
40-41. CHARLTON BASTIAN. * **Le Cerveau, organe de la pensée chez l'homme et chez les animaux.** 2 vol. in-8, avec figures. 2ᵉ éd. 12 fr.
42. JAMES SULLY. * **Les Illusions des sens et de l'esprit.** 1 vol. in-8, avec figures. 2ᵉ édit. 6 fr.
43. YOUNG. * **Le Soleil.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
44. DE CANDOLLE. * **L'Origine des plantes cultivées.** 4ᵉ édition. 1 vol. in-8. 6 fr.
45-46. SIR JOHN LUBBOCK. * **Fourmis, abeilles et guêpes.** Études expérimentales sur l'organisation et les mœurs des sociétés d'insectes hyménoptères. 2 vol. in-8, avec 65 figures dans le texte et 13 planches hors texte, dont 5 coloriées. 12 fr.
47. PERRIER (Edm.). **La Philosophie zoologique avant Darwin.** 1 vol. in-8. 3ᵉ édition. 6 fr.
48. STALLO. * **La Matière et la Physique moderne.** 1 vol. in-8, 2ᵉ éd., précédé d'une Introduction par CH. FRIEDEL. 6 fr.
49. MANTEGAZZA. **La Physionomie et l'Expression des sentiments.** 1 vol. in-8. 3ᵉ édit., avec huit planches hors texte. 6 fr.
50. DE MEYER. * **Les Organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage.** 1 vol. in-8, avec 51 figures, précédé d'une Introd. par M. O. CLAVEAU. 6 fr.

51. DE LANESSAN. *Introduction à l'Étude de la botanique (le Sapin.) 1 vol. in-8, 2e édit., avec 143 figures dans le texte. 6 fr.
52-53. DE SAPORTA et MARION. *L'Évolution du règne végétal (les Phanérogames). 2 vol. in-8, avec 136 figures. 12 fr.
54. TROUESSART. *Les Microbes, les Ferments et les Moisissures. 1 vol. in-8, 2e édit., avec 107 figures dans le texte. 6 fr.
55. HARTMANN (R.). *Les Singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
56. SCHMIDT (O.). *Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques. 1 vol. in-8 avec 51 figures. 6 fr.
57. BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal. 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.
58-59. ROMANES. * L'Intelligence des animaux. 2 v. in-8. 2e édit. 12 fr.
60. F. LAGRANGE. Physiologie des exercices du corps. 1 vol. in-8. 7e édition. 6 fr.
61. DREYFUS.* Évolution des mondes et des sociétés. 1 vol. in-8. 3e édit. 6 fr.
62. DAUBRÉE. * Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes. 1 vol. in-8 avec 85 fig. dans le texte. 2e édit. 6 fr.
63-64. SIR JOHN LUBBOCK. * L'Homme préhistorique. 2 vol. in-8, avec 228 figures dans le texte. 4e édit. 12 fr.
65. RICHET (Ch.). La Chaleur animale. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
66. FALSAN (A.). *La Période glaciaire principalement en France et en Suisse. 1 vol. in-8, avec 105 figures et 2 cartes. 6 fr.
67. BEAUNIS (H.). Les Sensations internes. 1 vol. in-8. 6 fr.
68. CARTAILHAC (E.). La France préhistorique, d'après les sépultures et les monuments. 1 vol. in-8, avec 162 figures. 2e édit. 6 fr.
69. BERTHELOT.* La Révolution chimique, Lavoisier. 1 vol. in-8. 6 fr.
70. SIR JOHN LUBBOCK. * Les Sens et l'instinct chez les animaux, principalement chez les insectes. 1 vol. in-8, avec 150 figures. 6 fr.
71. STARCKE. *La Famille primitive. 1 vol. in-8. 6 fr.
72. ARLOING. * Les Virus. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
73. TOPINARD. * L'Homme dans la Nature. 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.
74. BINET (Alf.). * Les Altérations de la personnalité. 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.
75. DE QUATREFAGES (A.). *Darwin et ses précurseurs français. 1 vol. in-8. 2e édition refondue. 6 fr.
76. LEFÈVRE (A.). * Les Races et les langues. 1 vol. in-8. 6 fr.
77-78. DE QUATREFAGES. * Les Émules de Darwin. 2 vol. in-8 avec préfaces de MM. E. Perrier et Hamy. 12 fr.
79. BRUNACHE (P.). * Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad. 1 vol. in-8, avec figures. 1894. 6 fr.
80. ANGOT (A.). *Les Aurores polaires. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
81. JACCARD. Le pétrole, le bitume et l'asphalte au point de vue géologique. 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.
82. MEUNIER (Stan.). La Géologie comparée. 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.
83. LE DANTEC. Théorie nouvelle de la vie. 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.
84. DE LANESSAN. Principes de colonisation. 1 vol. in-8. 6 fr.
85. DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE. L'évolution régressive en biologie et en sociologie. 1 vol. in-8 avec gravures. 6 fr.
86. MORTILLET (G. de). Formation de la Nation française. 1 vol. in-8, avec 150 gravures et 18 cartes. 6 fr.
87. ROCHÉ (G.). La Culture des Mers (piscifacture, pisciculture, ostréiculture). 1 vol. in-8, avec 81 gravures. 6 fr.
88. COSTANTIN (J.). Les Végétaux et les Milieux cosmiques (adaptation, évolution). 1 vol. in-8, avec 171 gravures. 6 fr.
89. LE DANTEC. L'évolution individuelle et l'hérédité. 1 vol. in-8. 6 fr.
90. GUIGNET et GARNIER. La Céramique ancienne et moderne. 1 vol. avec grav. 6 fr.
91. GELLÉ (E.-M.). L'audition et ses organes. 1 v. in-8 avec grav. 6 fr.

LISTE PAR ORDRE DE MATIÈRES
DES 89 VOLUMES PUBLIÉS
DE LA BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE
Chaque volume in-8, cartonné à l'anglaise..... 6 francs.

SCIENCES SOCIALES

* **Introduction à la science sociale**, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8. 12ᵉ édit. 6 fr.
* **Les Bases de la morale évolutionniste**, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8. 4ᵉ édit. 6 fr.

Les Conflits de la science et de la religion, par DRAPER, professeur à l'Université de New-York. 1 vol. in-8. 8ᵉ édit. 6 fr.

* **Le Crime et la Folie**, par H. MAUDSLEY, professeur de médecine légale à l'Université de Londres. 1 vol. in-8. 5ᵉ édit. 6 fr.
* **La Monnaie et le Mécanisme de l'échange**, par W. STANLEY JEVONS, professeur à l'Université de Londres. 1 vol. in-8. 5ᵉ édit. 6 fr.
* **La Sociologie**, par DE ROBERTY. 1 vol. in-8. 3ᵉ édit. 6 fr.
* **La Science de l'éducation**, par Alex. BAIN, professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 vol. in-8. 7ᵉ édit. 6 fr.
* **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de l'hérédité et de la sélection naturelle, par W. BAGEHOT. 1 vol. in-8. 5ᵉ édit. 6 fr.
* **La Vie du langage**, par D. WHITNEY, professeur de philologie comparée à Yale-College de Boston (États-Unis). 1 vol. in-8. 3ᵉ édit. 6 fr.
* **La Famille primitive**, par J. STARCKE, professeur à l'Université de Copenhague. 1 vol. in-8. 6 fr.

PHYSIOLOGIE

* **Les Illusions des sens et de l'esprit**, par James SULLY. 1 v. in-8. 2ᵉ édit. 6 fr.
* **La Locomotion chez les animaux** (marche, natation et vol), par J.-B. PETTIGREW, professeur au Collège royal de chirurgie d'Édimbourg (Écosse). 1 vol. in-8, avec 140 figures dans le texte. 2ᵉ édit. 6 fr.
* **La Machine animale**, par E.-J. MAREY, membre de l'Institut, prof. au Collège de France. 1 vol. in-8, avec 117 figures. 4ᵉ édit. 6 fr.
* **Les Sens**, par BERNSTEIN, professeur de physiologie à l'Université de Halle (Prusse). 1 vol. in-8, avec 91 figures dans le texte. 4ᵉ édit. 6 fr.
* **Les Organes de la parole**, par H. DE MEYER, professeur à l'Université de Zurich, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction sur l'*Enseignement de la parole aux sourds-muets*, par O. CLAVEAU, inspecteur général des établissements de bienfaisance. 1 vol. in-8, avec 51 grav. 6 fr.

La Physionomie et l'Expression des sentiments, par P. MANTEGAZZA, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Florence. 1 vol. in-8, avec figures et 8 planches hors texte. 3ᵉ édit. 6 fr.

* **Physiologie des exercices du corps**, par le docteur F. LAGRANGE. 1 vol. in-8. 7ᵉ édit. (Ouvrage couronné par l'Institut.) 6 fr.

La Chaleur animale, par CH. RICHET, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte. 6 fr.

Les Sensations internes, par H. BEAUNIS. 1 vol. in-8. 6 fr.

* **Les Virus**, par M. ARLOING, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, directeur de l'école vétérinaire. 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.

Théorie nouvelle de la vie, par F. LE DANTEC, docteur ès sciences, 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

L'évolution individuelle et l'hérédité, par *le même*. 1 vol. in-8. 6 fr.

L'audition et ses organes, par le Doctʳ E.-M. GELLÉ, membre de la Société de biologie. 1 vol. in-8 avec grav. 6 fr.

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

* **Le Cerveau et ses fonctions**, par J. LUYS, membre de l'Académie de médecine, médecin de la Charité. 1 vol. in-8, avec fig. 7ᵉ édit. 6 fr.
* **Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux**, par CHARLTON BASTIAN, professeur à l'Université de Londres. 2 vol. in-8, avec 184 fig. dans le texte. 2ᵉ édit. 12 fr.
* **Le Crime et la Folie**, par H. MAUDSLEY, professeur à l'Université de Londres. 1 vol. in-8. 6ᵉ édit. 6 fr.
* **L'Esprit et le Corps**, considérés au point de vue de leurs relations, suivi d'études sur les *Erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit*, par Alex. BAIN, prof. à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 v. in-8. 6ᵉ éd. 6 fr.
* **Théorie scientifique de la sensibilité** : *le Plaisir et la Peine*, par Léon DUMONT. 1 vol. in-8. 3ᵉ édit. 6 fr.

* **La Matière et la Physique moderne**, par STALLO, précédé d'une préface par M. Ch. FRIEDEL, de l'Institut. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.
Le Magnétisme animal, par Alf. BINET et Ch. FÉRÉ. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte. 4e édit. 6 fr.
* **L'Intelligence des animaux**, par ROMANES. 2 v. in-8. 2e éd. précédée d'une préface de M. E. PERRIER, prof. au Muséum d'histoire naturelle. 12 fr.
* **L'Évolution des mondes et des sociétés**, par C. DREYFUS. In-8. 6 fr.
L'évolution régressive en biologie et en sociologie, par DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE, prof. des Univ. de Bruxelles. 1 v. in-8, avec grav. 6 fr.
* **Les Altérations de la personnalité**, par Alf. BINET, directeur du laboratoire de psychologie à la Sorbonne. In-8, avec gravures. 6 fr.

ANTHROPOLOGIE

* **L'Espèce humaine**, par A. DE QUATREFAGES, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8. 12e édit. 6 fr.
* **Ch. Darwin et ses précurseurs français**, par A. DE QUATREFAGES. 1 v. in-8. 2e édition. 6 fr.
* **Les Émules de Darwin**, par A. DE QUATREFAGES, avec une préface de M. EDM. PERRIER, de l'Institut, et une notice sur la vie et les travaux de l'auteur par E.-T. HAMY, de l'Institut. 2 vol. in-8. 12 fr.
* **L'Homme avant les métaux**, par N. JOLY, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8, avec 150 gravures. 4e édit. 6 fr.
* **Les Peuples de l'Afrique**, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 93 figures dans le texte. 2e édit. 6 fr.
* **Les Singes anthropoïdes** et leur organisation comparée à celle de l'homme, par R. HARTMANN, prof. à l'Univ. de Berlin. 1 vol. in-8, avec 63 fig. 6 fr.
* **L'Homme préhistorique**, par SIR JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale de Londres. 2 vol. in-8, avec 228 gravures dans le texte. 3e édit. 12 fr.
La France préhistorique, par E. CARTAILHAC. In-8, avec 150 gr. 2e édit. 6 fr.
* **L'Homme dans la Nature**, par TOPINARD, ancien secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Paris. 1 vol. in-8, avec 101 gravures. 6 fr.
* **Les Races et les Langues**, par André LEFÈVRE, professeur à l'École d'Anthropologie de Paris. 1 vol. in-8. 6 fr.
* **Le centre de l'Afrique. Autour du Tchad**, par P. BRUNACHE, administrateur à Aïn-Fezza (Algérie). 1 vol. in-8 avec gravures. 6 fr.
Formation de la Nation française, par G. de MORTILLET, professeur à l'École d'Anthropologie. In-8, avec 150 grav. et 18 cartes. 6 fr.

ZOOLOGIE

* **La Descendance de l'homme et le Darwinisme**, par O. SCHMIDT, professeur à l'Université de Strasbourg. 1 vol. in-8, avec figures. 6e édit. 6 fr.
* **Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques**, par O. SCHMIDT. 1 vol. in-8, avec 51 figures dans le texte. 6 fr.
* **Fourmis, Abeilles et Guêpes**, par sir JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale de Londres. 2 vol. in-8, avec figures dans le texte, et 13 planches hors texte dont 5 coloriées. 12 fr.
* **Les Sens et l'instinct chez les animaux**, et principalement chez les insectes, par Sir JOHN LUBBOCK. 1 vol. in-8 avec grav. 6 fr.
* **L'Écrevisse**, introduction à l'étude de la zoologie, par Th.-H. HUXLEY, membre de la Société royale de Londres. 1 vol. in-8, avec 82 grav. 6 fr.
* **Les Commensaux et les Parasites** dans le règne animal, par P.-J. VAN BENEDEN, professeur à l'Université de Louvain (Belgique). 1 vol. in-8, avec 82 figures dans le texte. 3e édit. 6 fr.
* **La Philosophie zoologique avant Darwin**, par EDMOND PERRIER, de l'Institut, prof. au Muséum. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.
* **Darwin et ses précurseurs français**, par A. de QUATREFAGES, de l'Institut. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.
La Culture des mers en Europe (Pisciculture, piscifacture, ostréiculture), par G. ROCHÉ, insp. gén. des pêches maritimes. In-8, avec 81 grav. 6 fr.

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

* **Les Champignons**, par COOKE et BERKELEY. 1 v. in-8, avec 110 fig. 4e éd. 6 fr.
* **L'Évolution du règne végétal**, par G. DE SAPORTA et MARION, prof. à la Faculté des sciences de Marseille :
* I. *Les Crytogames*. 1 vol. in-8, avec 85 figures dans le texte. 6 fr.
* II. *Les Phanérogames*. 2 vol. in-8, avec 136 fig. dans le texte. 12 fr.

* **Les Volcans et les Tremblements de terre**, par FUCHS, prof. à l'Univ. de Heidelberg. 1 vol. in-8, avec 36 fig. 5e éd. et une carte en couleur. 6 fr.
* **La Période glaciaire**, principalement en France et en Suisse, par A. FALSAN. 1 vol. in-8, avec 105 gravures et 2 cartes hors texte. 6 fr.
* **Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes**, par A. DAUBRÉE, de l'Institut. 1 vol. in-8, 2e édit., avec 89 gravures. 6 fr.
* **Le Pétrole, le Bitume et l'Asphalte**, par M. JACCARD, professeur à l'Académie de Neuchâtel (Suisse). 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
* **L'Origine des plantes cultivées**, par A. DE CANDOLLE, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.
* **Introduction à l'étude de la botanique** (*le Sapin*), par J. DE LANESSAN, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8. 2e édit., avec figures dans le texte. 6 fr.
* **Microbes, Ferments et Moisissures**, par le docteur L. TROUESSART. 1 vol. in-8, avec 108 figures dans le texte. 2e édit. 6 fr.
* **La Géologie comparée**, par STANISLAS MEUNIER, professeur au Muséum. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

Les Végétaux et les milieux cosmiques (adaptation, évolution), par J. COSTANTIN, maître de conférences, à l'École normale supérieure. 1 vol. in-8 avec 171 gravures. 6 fr.

CHIMIE

* **Les Fermentations**, par P. SCHUTZENBERGER, memb. de l'Institut. 1 v. in-8, avec fig. 6e édit. 6 fr.
* **La Synthèse chimique**, par M. BERTHELOT, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol. in-8. 8e édit. 6 fr.
* **La Théorie atomique**, par Ad. WURTZ, membre de l'Institut. 1 vol. in-8. 8e édit., précédée d'une introduction sur *la Vie et les Travaux* de l'auteur, par M. Ch. FRIEDEL, de l'Institut. 6 fr.

La Révolution chimique (*Lavoisier*), par M. BERTHELOT. 1 vol. in-8. 6 fr.

* **La Photographie et la Photochimie**, par H. NIEWENGLOWSKI. 1 vol. avec gravures et une planche hors texte. 6 fr.

ASTRONOMIE — MECANIQUE

* **Histoire de la Machine à vapeur, de la Locomotive et des Bateaux à vapeur**, par R. THURSTON, professeur à l'Institut technique de Hoboken, près de New-York, revue, annotée et augmentée d'une introduction par M. HIRSCH, professeur à l'École des ponts et chaussées de Paris. 2 vol. in-8, avec 160 figures et 16 planches hors texte. 3e édit. 12 fr.
* **Les Etoiles**, notions d'astronomie sidérale, par le P. A. SECCHI, directeur de l'Observatoire du Collège Romain. 2 vol. in-8, avec 68 figures dans le texte et 16 planches en noir et en couleurs. 2e édit. 12 fr.
* **Le Soleil**, par C.-A. YOUNG, professeur d'astronomie au Collège de New-Jersey. 1 vol. in-8, avec 87 figures. 6 fr.
* **Les Aurores polaires**, par A. ANGOT, membre du Bureau centra météorologique de France. 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.

PHYSIQUE

La Conservation de l'énergie, par BALFOUR STEWART, prof. de physique au collège Owens de Manchester (Angleterre). 1 vol. in-8 avec fig. 4e édit. 6 fr.

* **Les Glaciers et les Transformations de l'eau**, par J. TYNDALL, suivi d'une étude sur le même sujet, par HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec fig. et 8 planches hors texte. 5e édit. 6 fr.
* **La Matière et la Physique moderne**, par STALLO, précédé d'une préface par Ch. FRIEDEL, membre de l'Institut. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

* **Le Son et la Musique**, par P. BLASERNA, prof. à l'Université de Rome, prof. à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 41 fig. 4e édit. 6 fr.
* **Principes scientifiques des Beaux-Arts**, par E. BRUCKE, professeur à l'Université de Vienne. 1 vol. in-8, avec fig. 4e édit. 6 fr.
* **Théorie scientifique des couleurs** et leurs applications aux arts et à l'industrie, par O. N. ROOD, professeur à Columbia-College de New-York. 1 vol. in-8, avec 130 figures et une planche en couleurs. 6 fr.

La Céramique ancienne et moderne, par MM. GUIGNET, directeur des teintures à la Manufacture des Gobelins, et GARNIER, directeur du Musée de la Manufacture de Sèvres. 1 vol. in-8 avec grav. 6 fr.

RÉCENTES PUBLICATIONS

HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

qui ne se trouvent pas dans les collections précédentes.

ALAUX. **Esquisse d'une philosophie de l'être.** In-8. 1 fr.
— **Les Problèmes religieux au XIXe siècle.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
— **Philosophie morale et politique,** in-8. 1893. 7 fr. 50
— **Théorie de l'âme humaine.** 1 vol. in-8. 1895. 10 fr. (Voy. p. 2.)
ALTMEYER (J.-J.). **Les Précurseurs de la réforme aux Pays-Bas.** 2 forts volumes in-8. 12 fr.
AMIABLE (Louis). **Une loge maçonnique d'avant 1789.** (La loge des Neuf-Sœurs.) 1 vol. in-8. 1897. 6 fr.
ANSIAUX (M.). **Heures de travail et salaires,** étude sur l'amélioration directe de la condition des ouvriers industriels. 1 vol. in-8. 1896. 5 fr.
ARNAUNÉ (A.). **La monnaie, le crédit et le change.** in-8. 7 fr.
ARRÉAT. **Une Éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
— **Journal d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50 (Voy. p. 2 et 5.)
AZAM. **Hypnotisme et double conscience,** avec préfaces et lettres de MM. PAUL BERT, CHARCOT et RIBOT. 1 vol. in-8. 1893. 9 fr.
BAETS (Abbé M. de). **Les Bases de la morale et du droit.** In-8. 6 fr.
BALFOUR STEWART et TAIT. **L'Univers invisible.** 1 vol. in-8. 7 fr.
BARBÉ (É.). **Le nabab René Madec.** Histoire diplomatique des projets de la France sur le Bengale et le Pendjab (1772-1808). 1894. 1 vol. in-8. 5 fr.
BARNI. **Les Martyrs de la libre pensée.** 1 vol. in-18. 2e édit. 3 fr. 50 (Voy. p. 5; KANT, p. 10; p. 15 et 31.)
BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. (Voy. pages 2, 5 et 9, ARISTOTE.)
— ***Victor Cousin,** sa vie, sa correspondance. 3 vol. in-8. 1895. 30 fr.
BAUTAIN (Abbé). **La Philosophie morale.** 2 vol. in-8. 12 fr.
BEAUNIS (H.). **Impressions de campagne** (1870-1871). In-18. 3 fr. 50
BÉNARD (Ch.). **Philosophie dans l'éducation classique.** In-8. 6 fr. (Voy. p. 9, ARISTOTE et PLATON; p. 10, HEGEL.)
BLANQUI. **Critique sociale.** 2 vol. in-18. 7 fr.
BLONDEAU (C.). **L'absolu et sa loi constitutive.** 1 vol. in-8. 1897. 6 fr.
BOILLEY (P.). **La Législation internationale du travail.** In-12. 3 fr.
— **Les trois socialismes** : anarchisme, collectivisme, réformisme. 3 fr. 50
BOURDEAU (Louis). **Théorie des sciences.** 2 vol. in-8. 20 fr.
— **La Conquête du monde animal.** In-8. 5 fr.
— **La Conquête du monde végétal.** In-8. 1893. 5 fr.
— **L'Histoire et les historiens.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
— ***Histoire de l'alimentation.** 1894. 1 vol. in-8. 5 fr. (V. p. 5.)
BOURDET (Eug.). **Principes d'éducation positive.** In-18. 3 fr. 50
— **Vocabulaire de la philosophie positive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOUTROUX (Em.). ***De l'idée de loi naturelle dans la science et la philosophie.** 1 vol. in-8. 1895. 2 fr. 50. (V. p. 2 et 5.)
BOUSREZ (L.). **L'Anjou aux âges de la Pierre et du Bronze.** 1 vol. gr. in-8, avec pl. h. texte. 1897. 3 fr. 50
BUNGE (N.-Ch.). **Esquisses de littérature politico-économique.** 1 vol. in-8. 1898. 7 fr. 50
CARDON (G.). ***Les Fondateurs de l'Université de Douai.** In-8. 10 fr.
CASTELAR (Emilio). **La politique européenne.** 2 vol. in-8. 1896, 1898, Chacun. 3 fr.
CLAMAGERAN. **La Réaction économique et la démocratie.** 1 v. in-8. 1891. 1 fr. 25
— **La lutte contre le mal.** 1 vol. in-18. 1897. 3 fr. 50
COIGNET (Mme). * **Victor Considérant,** sa vie et son œuvre. in-8. 2 fr.

COLLIGNON (A.). ***Diderot,** sa vie et sa correspondance. In-12. 1895. 3 fr. 50
COMBARIEU (J.). ***Les rapports de la musique et de la poésie** considérés au point de vue de l'expression. 1893. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
COSTE (Ad.). **Hygiène sociale contre le paupérisme.** In-8. 6 fr.
— **Nouvel exposé d'économie politique et de physiologie sociale.** In-18. 3 fr. 50 (Voy. p. 2 et 32.)
COUTURAT (Louis). ***De l'infini mathématique.** In-8. 1896. 12 fr.
DAURIAC. **Croyance et réalité.** 1 vol. in-18. 1889. 3 fr. 50
— **Le Réalisme de Reid.** In-8. 1 fr. (V. p. 2.)
DELBŒUF. **De la loi psychophysique.** In-18. 3 fr. 50 (V. p. 2.)
DENEUS. **De la réserve héréditaire des enfants.** In-8. 5 fr.
DENIS (Abbé Ch.). **Esquisse d'une apologie du Christianisme dans les limites de la nature et de la révélation.** 1 vol. in-12. 1898. 4 fr.
DERAISMES (Mlle Maria). **Œuvres complètes:**
— Tome I. **France et progrès.** — **Conférences sur la noblesse.** 1 vol. in-12. 1895. 3 fr. 50. — Tome II. **Eve dans l'humanité.** — **Les droits de l'enfant.** 1 vol. in-12. 1896. 3 fr. 50. — Tome III. **Nos principes et nos mœurs.** — **L'ancien devant le nouveau.** 1 vol. in-12. 1896. — Tome IV. **Lettre au clergé français. Polémique religieuse.** 1 vol. in-12. 1898. Chaque volume 3 fr. 50
DESCHAMPS. **La Philosophie de l'écriture.** 1 vol. in-8. 1892. 3 fr.
DESDOUITS. **La philosophie de l'inconscient.** 1893. 1 vol. in-8. 3 fr.
DOLLFUS (Ch.). **Lettres philosophiques.** In-18. 3 fr.
— **Considérations sur l'histoire.** In-8. 7 fr. 50
— **L'Ame dans les phénomènes de conscience.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
DROZ (Numa). **Etudes et portraits politiques.** 1 vol. in-8. 1895. 7 fr. 50
— **Essais économiques.** 1 vol. in-8. 1896. 7 fr. 50
— **La démocratie fédérative et le socialisme d'État.** In-12. 1 fr.
DUBUC (P.). ***Essai sur la méthode en métaphysique.** 1 vol. in-8. 5 fr.
DU CASSE (le Baron). **Le 5e corps de l'armée d'Italie en 1859.** Br. gr. in-8. 1898. 2 fr.
DUGAS (L.). ***L'amitié antique,** d'après les mœurs et les théories des philosophes. 1 vol. in-8. 1895. 7 fr. 50 (V. p. 2.)
DUNAN. ***Sur les formes à priori de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 5 fr.
— **Les Arguments de Zénon d'Élée contre le mouvement.** 1 br. in-8. 1 fr. 50 (V. p. 2.)
DUVERGIER DE HAURANNE (Mme E.). **Histoire populaire de la Révolution française.** 1 vol. in-18. 4e édit. 3 fr. 50
Éléments de science sociale. 1 vol. in-18. 4e édit. 3 fr. 50
ESPINAS (A.). **Les Origines de la technologie.** 1 vol. in-8. 1897. 5 fr.
FABRE (J.). **Hist. de la philosophie.** Antiquité et Moyen âge. In-12. 3 fr. 50
FEDERICI. **Les Lois du progrès.** 2 vol. in-8. Chacun. 6 fr.
FERRÈRE (F.). **La situation religieuse de l'Afrique romaine** depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales. 1 v. in-8. 1898. 7 fr. 50
FERRIÈRE (Em.). **Les Apôtres,** essai d'histoire religieuse. 1 vol. in-12. 4 fr. 50
— **L'Ame est la fonction du cerveau.** 2 volumes in-18. 7 fr.
— **Le Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **La Matière et l'énergie.** 1 vol. in-18. 4 fr. 50
— **L'Ame et la vie.** 1 vol. in-18. 4 fr. 50
— **Les Erreurs scientifiques de la Bible.** 1 vol. in-18. 1891. 3 fr. 50
— **Les Mythes de la Bible.** 1 vol. in-18. 1893. 3 fr. 50
— **La cause première d'après les données expérimentales.** 1 vol. in-18. 1896. 3 fr. 50
— **Étymologie de 400 prénoms usités en France.** 1 vol. in-18. 1898. 1 fr. 50 (Voy. p. 32.
FLEURY (Maurice de). **Introduction à la médecine de l'Esprit.** 1 vol. in-8, 5e éd. 1898. 7 fr. 50
FLOURNOY. **Des phénomènes de synopsie.** In-8. 1893. 6 fr.

PRÉAUBERT. **La vie, mode de mouvement**, essai d'une théorie physique des phénomènes vitaux. 1 vol. in-8, 1897. 5 fr.
PRINS (Ad.). **L'organisation de la liberté et le devoir social.** 1 vol in-8. 1895. 4 fr.
PUJO (Maurice). * **Le règne de la grâce. L'idéalisme intégral.** 1894. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
RIBOT (Paul). **Spiritualisme et Matérialisme.** 2ᵉ éd. 1 vol. in-8. 6 fr.
RUTE (Marie-Letizia de). **Lettres d'une voyageuse.** Vienne, Budapest, Constantinople. 1 vol. in-8. 1896. 3 fr.
SANDERVAL (O. de). **De l'Absolu.** La loi de vie. 1 vol. in-8. 2ᵉ éd. 5 fr.
— **Kahel. Le Soudan français.** In-8, avec gravures et cartes. 8 fr.
SECRÉTAN (Ch.). **Études sociales.** 1889. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **Les Droits de l'humanité.** 1 vol. in-18. 1891. 3 fr. 50
— **La Croyance et la civilisation.** 1 vol. in-18. 2ᵉ édit. 1891. 3 fr. 50
— **Mon Utopie.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **Le Principe de la morale.** 1 vol. in-8. 2ᵉ éd. 7 fr. 50
— **Essais de philosophie et de littérature.** 1 vol. in-12. 1896. 3 fr. 50
SECRÉTAN (H.). **La Société et la morale.** 1 vol. in-12. 1897. 3 fr. 50
SÉE (Paul). **La question monétaire.** Br. gr. in-8. 1898. 2 fr.
SILVA WHITE (Arthur). **Le développement de l'Afrique.** 1894. 1 fort vol. in-8 avec 15 cartes en couleurs hors texte. 10 fr.
SOLOWEITSCHIK (Leonty). **Un prolétariat méconnu**, étude sur la situation sociale et économique des juifs. 1 vol. in-8. 1898. 2 fr. 50
SOREL (Albert) **Le Traité de Paris du 20 novembre 1815.** In-8. 4 fr. 50
SPIR (A.). **Esquisses de philosophie critique.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
STOCQUART (Emile). **Le contrat de travail.** In-12. 1895. 3 fr.
STRADA (J.). **La loi de l'histoire.** 1 vol. in-8. 1894. 5 fr.
— **Jésus et l'ère de la science.** 1 vol. in-8. 1896. 5 fr.
— **Ultimum organum**, constitution scientifique de la méthode générale. Nouvelle édition. 2 vol. in-12. 1897. 7 fr.
— **La religion de la science et de l'esprit pur**, constitution scientifique de la religion. 2 vol. in-8. 1897. Chacun séparément. 7 fr.
TERQUEM (A.). **Science romaine à l'époque d'Auguste.** in-8. 3 fr.
THURY. **Le chômage moderne**, causes et remèdes. 1 v. in-12. 1895. 2 fr. 50
TISSOT. **Principes de morale.** 1 vol. in-8. 6 fr. (Voy. **KANT**, p. 10.)
ULLMO (L.). **Le Problème social.** 1897. 1 vol. in-8. 3 fr.
VACHEROT. **La Science et la Métaphysique.** 3 vol. in-18. 10 fr. 50
VAN BIERVLIET (J.-J.). **Éléments de Psychologie humaine.** 1 vol. in-8. 1895. 8 fr.
— **La Mémoire.** Br. in-8. 1893. 2 fr.
VIALLET (C.-Paul). **Je pense, donc je suis.** Introduction à la méthode cartésienne. 1 vol. in-12. 1896. 2 fr. 50
VIGOUREUX (Ch.). **L'Avenir de l'Europe** au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt. 1892. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
WEIL (Denis). **Le Droit d'association et le Droit de réunion devant** les chambres et les tribunaux. 1893. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
— **Les Élections législatives.** Histoire de la législation et des mœurs. 1 vol. in-18. 1895. 3 fr. 50
WUARIN (L.). **Le Contribuable.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50
WULF (M. de). **Histoire de la philosophie scolastique dans les Pays-Bas et la principauté de Liège jusqu'à la Révol. franç.** In-8. 5 fr.
— **Sur l'esthétique de saint Thomas d'Aquin.** In-8. 1 fr. 50
ZIESING (Th.). **Érasme ou Salignac.** Étude sur la lettre de **François** Rabelais. 1 vol. gr. in-8. 4 fr.
ZOLLA (D.). **Les questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui.** 1894, 1895. 2 vol. in-12. Chacun. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE UTILE

120 VOLUMES PARUS

Le volume de 192 pages, broché, 60 centimes.

Cartonné à l'anglaise, 1 fr.

La plupart des livres de cette collection ont été adoptés par le *Ministère de l'Instruction publique* pour les Bibliothèques des Lycées et Collèges de garçons et de jeunes filles, celles des Écoles normales, les Bibliothèques populaires scolaires.

Les livres adoptés par la Commission consultative des Bibliothèques des Lycées sont marqués d'un astérisque.

HISTOIRE DE FRANCE

Les Mérovingiens, par Buchez.

Les Carlovingiens, par Buchez.

Les Luttes religieuses des premiers siècles, par J. Bastide. 4e édit.

Les Guerres de la Réforme, par J. Bastide. 4e édit.

La France au moyen âge, par F. Morin.

Jeanne d'Arc, par Fréd. Lock.

Décadence de la monarchie française, par Eug. Pelletan, sénateur. 4e édit.

La Révolution française, par H. Carnot (2 volumes).

La Défense nationale en 1792, par P. Gaffarel, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.

Napoléon Ier, par Jules Barni. 3e édit.

Histoire de la Restauration, par Fréd. Lock. 3e édit.

Histoire de Louis-Philippe, par Edgar Zevort, recteur de l'Académie de Caen. 2e édit.

Mœurs et Institutions de la France, par P. Bondois, prof. au lycée Buffon, 2 vol.

Léon Gambetta, par J. Reinach.

Histoire de l'armée française, par L. Bère.

Histoire de la marine française, par Doneaud, prof. à l'École navale, 2e édit.

Histoire de la conquête de l'Algérie, par Quesnel.

Les Origines de la guerre de 1870, par Ch. de Larivière.

Histoire de la littérature française, par Georges Meunier, agrégé de l'Université.

Histoire de l'Art ancien et moderne, par le même.

PAYS ÉTRANGERS

L'Espagne et le Portugal, par E. Raymond. 2e édition.

Histoire de l'Empire ottoman, par L. Collas. 2e édition.

Les Révolutions d'Angleterre, par Eug. Despois. 3e édition.

Histoire de la maison d'Autriche, par Ch. Rolland. 2e édition.

L'Europe contemporaine (1789-1879), par P. Bondois, prof. au lycée Buffon.

Histoire contemporaine de la Prusse, par Alfr. Doneaud.

Histoire contemporaine de l'Italie, par Félix Henneguy.

Histoire contemporaine de l'Angleterre, par A. Regnard.

HISTOIRE ANCIENNE

La Grèce ancienne, par L. Combes.

L'Asie occid. et l'Égypte, par A. Ott.

L'Inde et la Chine, par A. Ott.

Histoire romaine, par Creighton.

L'Antiquité romaine, par Wilkins.

L'Antiquité grecque, par Mahaffy.

GÉOGRAPHIE

Torrents, fleuves et canaux de la France, par H. Blerzy.

Les Colonies anglaises, par H. Blerzy.

Les Iles du Pacifique, par le capitaine de vaisseau Jouan (avec une carte).

Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique, par Girard de Rialle.

Les Peuples de l'Asie et de l'Europe, par Girard de Rialle.

L'Indo-Chine française, par Faque.

Géographie physique, par Geikie.

Continents et Océans, par Grove (avec figures).

Les Frontières de la France, par P. Gaffarel, prof. à la Faculté de Dijon.

L'Afrique française, par A. Joyeux.

Madagascar, par A. Milhaud, prof. agrégé d'histoire et de géographie (avec carte).

Les grands ports de commerce, par D. Bellet.

COSMOGRAPHIE

Les Entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes, mis au courant de la science, par Boillot.

Le Soleil et les Étoiles, par le P. Secchi, Briot, Wolf et Delaunay. 2e édition (avec figures).

Les Phénomènes célestes, par Zurcher et Margollé.

A travers le ciel, par Amigues, proviseur du lycée de Toulon.

Origines et Fin des mondes, par Ch. Richard. 3e édition.

Notions d'astronomie, par L. Catalan. 4e édition (avec figures).

